

Patrick PUIGMAL

L'INFLUENCE MILITAIRE FRANÇAISE
PENDANT L'INDÉPENDANCE DU
CÔNE SUD DE L'AMÉRIQUE LATINE
(CHILI, ARGENTINE, PÉROU)



Diffusion
ANRT

Atelier national de reproduction des thèses

Thèse à la carte

Patrick PUIGMAL

L'INFLUENCE MILITAIRE FRANÇAISE PENDANT L'INDÉPENDANCE DU
CÔNE SUD DE L'AMÉRIQUE LATINE (CHILI, ARGENTINE, PÉROU)



9 782729 569839

Prix : 48,50 Euros

UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
U.F.R. DES LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES
DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Av. Du Doyen Poplawski
B.P. 1160 PAU Université CEDEX

L'INFLUENCE MILITAIRE FRANÇAISE PENDANT
L'INDÉPENDANCE DU CÔNE SUD DE L'AMÉRIQUE
LATINE (CHILI, ARGENTINE, PÉROU)

Par
PATRICK PUIGMAL

**DIRECTEUR DE RECHERCHE: PROFESSEUR ADRIAN
BLAZQUEZ**

THÈSE POUR L'OBTENTION DU DOCTORAT EN HISTOIRE

2004-2005

DÉDICACE

A mes parents, Eliane et Maurice, sans qui le rêve d'étudier et vivre de l'Histoire ne se serait, sans doute, jamais transformé en réalité.

A Paola, compagne de tous les instants et soutien inconditionnel de cette recherche.

A Anton, fruit de la relation, contemporaine celle-ci, d'amour et non de guerre, entre le Chili et la France.

REMERCIEMENTS

De nombreuses personnes ont constitué les maillons indispensables à l'élaboration et à la présentation de ce travail de quatre années :

- D'abord l'Université de los Lagos, Osorno, Chili, à travers la Direction des Recherches, la Direction du Département de Sciences Sociales et mes collègues Claudio Rosales, Igor Goicovic, Luis Carreño et Arturo Grubessich, pour l'appui constant qu'ils m'ont apporté.

- Ensuite, les historiens, civils et militaires, qui m'ont soutenu, aidé et ont parfois solutionné mes problèmes ou balayé mes doutes, toujours de manière désintéressée : Eric Saugera, Walter Bruyère-Ostells, Felipe Angulo, Viviana Kluger, Scarlett O'Phelan, Emilio Ocampo et Pedro Hormazaval.

- Les descendants des officiers napoléoniens dans le Cône Sud m'ont apporté le côté humain voire émotionnel qui, souvent, manque à la documentation bibliographique ou d'archives, en particulier, les familles Beauchef (Mr. Bambach Laso), Viel (Mr. B. Viel), Brayer (Mr. M. Pourrat), Danel (Mr. M. Fernandez), Drinot (Mr. P. Drinot) et Bacler d'Albe (Mr. Y. Artru).

- Mary Pat Meier, Laurence et Rafael Roche, Charles Stangor, Gilles Maudet, Joelle Demarthe, Paul Arbin, Digna Rodriguez, Eliana Solis, Deisy Ovando, Justo Alarcon, Carlos Bertran, Jorge Garrido, Raul Nuñez, Pepe Ulloa, Gloria Maldonado, Kris Bralley; tous ont, chacun à leur manière, mis un pied sur l'espace franco-chilien créé par cette recherche.

- Le professeur Adrian Blazquez, directeur de cette thèse, pour sa confiance qui ignore les distances et les continents.

SOMMAIRE

THÈSE ET INDEX

| | |
|---------------|-------|
| DÉDICACE | p. 2 |
| REMERCIEMENTS | p. 3 |
| SOMMAIRE | p. 4 |
| AVANT-PROPOS | p. 8 |
| INTRODUCTION | p. 12 |

1) – LE CONTEXTE GÉNÉRAL p. 26

1-1) – PRÉSENCE FRANÇAISE DANS LE CÔNE
SUD (1698-1780) p. 28

1-2) – L'INFLUENCE INDIRECTE DE LA FRANCE
(1780-1805) p. 32

1-2-1) – RIEN N'ARRÊTE LIVRES ET IDÉE
p. 33

1-2-2) – ECHOS ET RÉPLIQUES POLITIQUES
p. 46

1-3) – L'INFLUENCE DIRECTE DU PREMIER
EMPIRE (1805-1815) p. 50

2) – LES OFFICIERS NAPOLÉONIENS DANS LES ARMÉES DU CÔNE SUD p. 67

2-1) – L'INFLUENCE MILITAIRE FRANÇAISE AU
MOMENT DE LEUR ARRIVÉE p. 70

2-2) – LES CHEMINS DE L'INDÉPENDANCE p. 89

2-2-1) – COMMENT PARTIR D'EUROPE p. 90

2-2-2) – PREMIÈRE DESTINATION : LES
ÉTATS-UNIS p. 94

| | |
|---|--------|
| 2-2-2-1) LE RÔLE PARTICULIER DE CARRERA _____ | p. 99 |
| 2-2-2-2) DIPLOMATIE ENTRE DEUX CONTINENTS _____ | p. 103 |
| 2-2-3) – L'ARGENTINE COMME PORTE D'ENTRÉE _____ | p. 106 |
| 2-3) – L'INTÉGRATION ET LE RÔLE DE COMBATTANTS _____ | p. 111 |
| 2-4) – FORMATEURS, CRÉATEURS ET DÉCOUVREURS _____ | p. 135 |
| 3) – INDÉPENDANCE, POUVOIR ET POLITIQUE : ATTITUDES DES OFFICIERS NAPOLÉONIENS DANS LES ARMÉES DE LIBÉRATION DE L'ARGENTINE, DU CHILI ET DU PÉROU _____ | p. 158 |
| 3-1) – IDÉES POLITIQUES DES OFFICIERS NAPOLÉONIENS _____ | p. 161 |
| 3-2) – DEUX PROJETS POUR LE CHILI INDÉPENDANT _____ | p. 169 |
| 3-3) – LA LUTTE À MORT ENTRE SAN MARTIN ET CARRERA _____ | p. 171 |
| 3-3-1) – LES DÉBOIRES DE BRAYER OU LE DIALOGUE DE SOURDS _____ | p. 172 |
| 3-3-2) – LE COMLOT DES FRANÇAIS _____ | p. 191 |
| 3-3-3) – UN ROI FRANCAIS POUR LE RIO DE LA PLATA ? _____ | p. 194 |
| 3-4) – QUI DIRIGE LE CHILI : O'HIGGINS OU FREIRE ? _____ | p. 196 |
| 3-5) – LA LIBERTÉ DU PÉROU PAR LE SUD OU | |

| | |
|--|--------|
| LE NORD ? _____ | p. 204 |
| 3-6) – LIBÉRAUX CONTRE CONSERVATEURS _____ | p. 208 |
| 4) – RECONSTITUTION BIOGRAPHIQUE ET PROSOPOGRAPHIQUE DES PARCOURS DES OFFICIERS NAPOLÉONIENS DANS LE CÔNÉ SUD DE L'AMÉRIQUE LATINE _____ | p. 216 |
| CONCLUSION _____ | p. 291 |
| INDEX DES NOMS DE PERSONNES CITÉS _____ | p. 300 |

ANNEXES, SOURCES, BIBLIOGRAPHIE.

| | |
|---|-------|
| ANNEXES _____ | p. 4 |
| A) CONTRAT ENTRE J.M. CARRERA ET L'ENTREPRISE LAPIERRE (1816) _____ | p. 5 |
| B) PROJET DE GROUCHY POUR L'AMÉRIQUE LATINE (1816) _____ | p. 13 |
| C) RÉPONSE DU GÉNÉRAL BRAYER À SAN MARTIN (1818) _____ | p. 20 |
| D) LE PROCÈS DU « COMLOT DES FRANÇAIS » (1819) _____ | p. 55 |
| E) IDÉES DE BEAUCHEF SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE (1824) _____ | p. 89 |

| | |
|---|--------|
| F) L'APPEL À LA CONSCRIPTION NATIONALE DE O'HIGGINS (1814) _____ | p. 103 |
| G) LETTRES INÉDITES DE JOSEPH BACLER D'ALBE _____ | p. 107 |
| H) L'OUVRAGE DE CORMONTAIGNE POSSÉDÉ PAR BORGÑO _____ | p. 159 |
| I) PORTRAITS D'OFFICIERS NAPOLÉONIENS DANS LE CÔNE SUD _____ | p. 160 |
| J) PLANS DE BACLER D'ALBE _____ | p. 163 |
| K) CARTE DE ALTHAUS _____ | p. 166 |
| SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE _____ | p. 167 |
| - SOURCES MANUSCRITES _____ | p. 168 |
| - SOURCES IMPRIMÉES _____ | p. 174 |
| - BIBLIOGRAPHIE _____ | p. 179 |
| - CONFÉRENCES _____ | p. 195 |
| - SOURCES ÉLECTRONIQUES _____ | p. 197 |

L'historiographie traitant de l'indépendance du Cône Sud de l'Amérique fait référence de manière systématique à l'influence française pendant cette période. L'aspect le plus remarqué, et pour autant le plus important jusqu'à maintenant, consiste en l'apport intellectuel, en particulier à travers les oeuvres des Encyclopédistes français du XVIII^e siècle. De nombreux auteurs, entre autres Villalobos¹, Eyzaguirre, Collier, Campos Harriet, Gazmuri, Godechot, Herrera, Levene ou Maniqués, notent cette influence tant au niveau du développement des idées de réforme qu'à celui de la conception des constitutions et lois de cette région pendant la première moitié du XIX^e siècle, et ont mené à bien des recherches sur ce thème.

Ces mêmes auteurs ainsi que Barros Arana, Vicuña Mackenna, Cisneros, Caillet-Bois, Claro, Feliu Cruz, Medina, Totoro-Taulis ou Vitale, indiquent aussi l'influence française dans la création, l'organisation et la direction des armées de libération de ces territoires pendant les guerres d'indépendance de 1815 à 1830, mais le font de manière isolée et ponctuelle sans analyser la portée de ce mouvement.

Des auteurs Européens et Nord-Américains décrivent aussi ce phénomène (Murat, Kennedy, Hasbrouck, Delery, Descola, Archer, Marchenna,...) mais, en général, ils concentrent leurs études sur le Mexique et la Nouvelle Grenade, n'incluant pas les pays du sud.

En conséquence, il n'a pas été mené à bien jusqu'à maintenant, à notre connaissance, une recherche exhaustive sur ce thème dans les trois pays inclus dans ce projet: Le Chili, l'Argentine et le Pérou. Effectuer

¹ Toutes les références de ces textes se trouvent incluses dans le texte principal ou dans la bibliographie générale située en fin de thèse, volume 2.

cette étude constitue l'objectif principal de cette recherche que nous pouvons détailler comme suit: étudier, comprendre et évaluer le rôle et l'influence militaire française pendant l'indépendance de cette région. Nous avons sélectionné ces pays après une étude préliminaire menée grâce au concours de la Direction de Recherches de l'Université de Los Lagos (Osorno, Chili) en 2002-2003, étude qui a permis, entre autres, de découvrir que les mêmes officiers français agissent dans toute cette région dans des circonstances parfois différentes mais avec des conséquences souvent comparables.

Cette influence militaire s'est déroulée dans le contexte de l'influence intellectuelle déjà mentionnée et dans un contexte international bien défini (guerres napoléoniennes, invasion de l'Espagne et impossibilité pour cette dernière de maintenir le contrôle de ses colonies), trois éléments qui constituent la toile de fond indispensable pour comprendre ce phénomène: une étude bibliographique approfondie sur ces deux thèmes a constitué l'étape préliminaire indispensable du travail, étape pendant laquelle a été aussi menée à bien la recherche d'informations dans les Centres d'Archives (spécialement les Ministères des Affaires Etrangères des trois pays concernés plus la France et les Etats-Unis) de manière à étudier les rapports et la correspondance diplomatiques. L'étude des mémoires des contemporains, en particulier les militaires et les voyageurs, apporte dans ce contexte des éléments qui permettent d'approcher la réalité vécue par ces officiers.

Une fois réalisé ceci, ce travail s'est appuyé sur la recherche d'informations dans les centres d'archives militaires de manière à pouvoir reconstituer la carrière des officiers tant en France que dans les pays considérés. Ces éléments ajoutés à ceux des Archives des Ministères de l'Intérieur permettent de comprendre les circonstances de leur départ d'Europe et de leur arrivée sur le continent américain. Ces documents

permettent aussi de déterminer avec précision le rôle de ces officiers dans la création des armées, leur modernisation et la formation des cadres militaires nationaux à travers, par exemple, l'ouverture d'écoles militaires ou nautiques, la création de troupes spécialisées (en particulier dans l'artillerie et la cavalerie, deux corps qui n'existaient pratiquement pas à cette époque en Amérique Latine) et l'apport en matière d'ingénierie militaire (topographie, cartographie, administration, service d'état-major,...). Les Archives O'Higgins du Chili et de l'Institut San Martín en Argentine apportent de nombreuses informations complémentaires sur l'influence de la Révolution Française et du Premier Empire sur les décisions politiques et militaires de ces deux leaders (textes législatifs, création du service militaire, de la Légion du Mérite, de la première académie militaire, du régiment des Grenadiers à cheval,...). Pour le cas du Pérou, son indépendance fut menée principalement par des troupes argentines et chiliennes venues du sud et par d'autres colombiennes venues du nord, chacune arrivant avec son organisation et intégrant sur place les contingents péruviens, qui suivront, de fait, cette même organisation². Enfin, l'étude des Archives Militaires, des rapports des Ministères de l'Intérieur et de la presse des pays concernés révèle les problèmes politiques auxquels ils furent exposés pendant ces luttes qui mêlèrent souvent ambitions politiques et ambitions personnelles, causes de nombreux conflits internes pendant et après la lutte contre les Espagnols ou plus exactement contre les forces désirant maintenir le pouvoir colonial. Il est en effet important de préciser ici que la grande majorité des troupes combattant contre l'indépendance n'était pas d'origine espagnole, mais plutôt locale comme par exemple les Péruviens ou les Chilotes

² Le général San Martín entre au Pérou, en 1820, avec 4 500 hommes, et par l'intégration de troupes péruviennes, se retrouve au bout de quelques mois à la tête de 10 000 hommes.

(habitants de l'île de Chiloé au sud du Chili, deux des territoires de cette région les plus fidèles au Roi d'Espagne).

En conséquence, nous pouvons résumer ce projet sur la compréhension et l'évaluation de l'influence militaire française lors de l'indépendance de ces trois pays à travers:

- la description du contexte global tant intellectuel qu'international.
- Leur rôle de combattants puis en relation à la création et à la formation des troupes dans le contexte de l'indépendance entre 1815 et 1830.
- Les problèmes politiques que ces officiers connurent durant ces guerres d'indépendance.
- La reconstitution des carrières de ces officiers, les circonstances de leur arrivée et de leur intégration.

INTRODUCTION

« L'histoire militaire a parfois été utilisée comme propagande dans le but de construire des mythes pour créer ou soutenir des émotions et des croyances.¹ »

L'analyse de l'influence militaire française lors de l'indépendance de trois régions, si différentes bien que proches géographiquement, le Chili, l'Argentine ou plus exactement les provinces du Rio de la Plata selon la terminologie de l'époque, et le Pérou, nous oblige, avant d'entrer dans le vif du sujet, à intégrer et éclairer cette influence dans l'histoire et l'évolution de ces trois zones. Nous ne pouvons pas encore parler de pays, encore moins de nations, dans ce tout début du XIX^e siècle.

Commençons par le Chili, qui constitue de fait l'axe central de notre travail pour les raisons que nous expliquerons en fin de cette introduction: conséquence du fait d'être un lieu d'immigration dès l'origine de son peuplement humain, à partir des Asiatiques venant du détroit de Béring et des Océaniens de la Polynésie, en passant plus tard par les Incas, les Espagnols et depuis le XIX^e siècle, les multiples courants d'immigration européens et asiatiques, le Chili, comme Etat indépendant depuis 1810, n'a cessé d'intégrer des courants de pensée et des manières d'agir venus de l'extérieur et, ainsi, d'évoluer en grande partie en fonction de ces éléments se transformant rapidement en composants fondamentaux de l'existence du pays. Le champ militaire n'échappe pas à ce mouvement et l'on peut

¹ **Araucibia Clavel R.**, Chef d'état-major de l'armée chilienne jusqu'en 2002, dans « El concepto de historia militar », *1^o Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004. Tous les extraits de textes cités dans la thèse et originalement publiés en espagnol et en anglais ont été traduits par l'auteur.

définir dans l'histoire du pays quatre étapes principales dans la création et l'évolution de l'armée nationale.

Nous ne pouvons tout d'abord, bien que cela n'entre pas dans le strict cadre de l'armée nationale, laisser de côté l'influence espagnole car, bien que coloniale et donc pré-nationale, elle va marquer les premières années de son existence, au moins comme référence fondamentale, comme nous le verrons dans le développement de cette recherche⁴. Ajoutons que la colonisation fut, principalement et en général en Amérique latine, une oeuvre militaire visant à contrôler les peuples indigènes et à protéger les nouvelles cités et les centres miniers, ce qui renforce l'importance politique des militaires. Ceci est encore plus important au Chili où jusqu'à la fin du XIX^e siècle persista une large frange centrale du territoire sous possession indigène, l'Araucanie. Pour confirmer cette influence espagnole et un de ses corollaires, la quasi impossibilité faite aux natifs de l'Amérique de devenir officiers, citons Contreras⁵ « *Il sera exclusivement permis d'ouvrir des places de cadets dans les unités d'Amérique aux fils d'officiers, fils de ministres de l'audience royale, fils d'officiers royaux et aux natifs d'Amérique prouvant la pureté de leur sang à l'aide de documents dignes de foi* » ; cet esprit dura jusqu'aux premières années de l'indépendance quand O'Higgins abolira ces privilèges. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 2-1.

La seconde influence est la française et elle joue un rôle capital puisqu'elle correspond à l'étape de la naissance du pays et de l'armée nationale. Elle sera confirmée dans les années 1850-1860 par l'arrivée d'une seconde vague d'instructeurs militaires français, notamment à l'École Militaire, et par l'envoi d'officiers chiliens en France,

particulièrement à l'École d'Artillerie et du Génie de Metz, dans le cadre de la réorganisation du pays entreprise par le général Bulnes.

Elle sera suivie par l'allemande à partir de la fin du XIX^e siècle et la nord-américaine depuis le milieu du XX^e siècle jusqu'à nos jours. Ces quatre étapes correspondent à des changements socio-politiques profonds, changements qui provoqueront en partie la succession de ces étapes au Chili : l'espagnole à la période de domination coloniale classique, la française à celle de la naissance de la République et de l'indépendance, l'allemande à l'expansion du système colonial moderne, à l'accumulation capitaliste et à la formation de la domination oligarchique en Amérique du Sud, et la nordaméricaine à la bipolarisation et la globalisation. Il est paradoxal de constater que de multiples études ont été menées à bien sur les deux dernières⁶ alors que pratiquement rien n'existe, tout au moins en tant qu'étude exhaustive et complète, sur le thème de l'influence militaire française.

Il est important de signaler, dans le but de tenter d'expliquer cette absence, que les principaux textes de référence sur cette époque, sont publiés pendant le XIX^e siècle, en plein moment de la construction de ces nations, en pleine recherche des symboles facilitant l'adhésion des populations aux Etats naissants. Ceci provoqua l'oubli ou, pour le moins, la

⁴ Sur l'influence espagnole, voir: Quiroga P., Maldonado C., *El prusianismo en las fuerzas armadas chilenas (1883-1945)*, Editorial Documentas, 1988; Quiroga P., "El predominio de los oligarcas y la prusianización de los ejércitos de Chile y Bolivia (1880-1930)", *Revista Estudio Político-militares*, n°1, p.75; Brahm E., *Preparados para la guerra; pensamiento militar chileno bajo influencia alemana, (1885-1930)*, Editorial Universidad Católica de Santiago, 2001 et Sater W., "Emilio Körner y la prusianización del ejército chileno", *Revista Historia*, Concepción, 1998 n°98. Dans son ouvrage *Le Chili et la France*, Editions Bossard, Paris, 1919, Francisco Contreras écrit "l'armée chilienne a été formée par des instructeurs allemands parce que nous n'avions pas accueilli la demande d'envoi d'officiers français", ce à quoi nous nous devons d'ajouter que la défaite de la France contre la Prusse en 1871 fut, plus que toute autre, la raison majeure du choix chilien en 1886. En ce qui concerne l'influence nordaméricaine, nous nous contenterons de citer le Président de la République du Chili, Eduardo Frei Montalva, en mai 1967 décrivant "la maquis d'influence et de contrôle nordaméricain sur les forces armées chiliennes à travers principalement de trois missions étrangères au Chili: la première du Groupe Militaire des Etats-Unis, la seconde de la mission de Télécommunications de la République fédérale Allemande sous contrôle américain et la troisième de l'Inter-American Geodetic Survey" ce qui, selon lui, provoque le contrôle par les Nordaméricains de trois secteurs stratégiques primordiaux: l'élaboration des cartes, les télécommunications et l'entraînement des troupes.

⁵ Sur l'influence espagnole, voir: Retamal J., "El ejército del Reino", Contreras M., "Influencia militar española en la formación del Reino de Chile" et Vargas J., "Composición social del ejército del Reino de Chile", in Actes de la 1^{re} Journée d'Etudes Militaires, Santiago, 2003, publiés en Août 2004.

⁶ Contreras M., "Influencia militar española en la formación del ejército de Chile", 1^{re} Jornada de Historia Militar, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004. Ordre Royal du 29/11/1760.

considération minima accordée à ces phénomènes. L'historien espagnol Enrique Moradielos écrit : « *Comme les historiens prussiens de la seconde moitié du XIX^e siècle, Niebuhr et Mommsen, les historiens chiliens de la même époque, entre autres Vicuña-Mackenna et Barros Arana, considéraient leur oeuvre comme une contribution à la construction de l'État national. Cette contribution était essentiellement d'ordre politique et diplomatique. Ceci ne diminue en rien le remarquable apport que constituent leurs oeuvres.* »⁷ ; Ajoutons les travaux d'historiens classiques et nationalistes comme Francisco Encina, Miguel Amunátegui, et, plus récemment, Mario Gongora, pour confirmer cette thèse. Les travaux sur les influences allemandes et américaines seront postérieurs à cette nécessité et ne répondront donc pas à la même exigence. Par ailleurs et pour continuer dans la tentative d'explication de ce phénomène, la France prit officiellement position contre le Chili lors de la guerre du Pacifique contre le Pérou et la Bolivie (1879-1883) : ceci peut aussi constituer une explication à l'absence d'un quelconque rôle de la France dans les ouvrages d'histoire écrits au même moment. Enfin, les Français étaient vus, avant et pendant l'indépendance, « *comme fils de l'horrible révolution, c'est-à-dire persécuteurs de l'Église : la constitution chilienne de l'époque n'incluait pas la séparation entre Église et État : la religion catholique était de fait religion d'État au Chili en cette fin du XIX^e siècle.* »⁸ Autre raison probable de cette absence.

Même si la France a, aujourd'hui, indubitablement perdu son rôle moteur en matière d'influence militaire, elle continue toutefois à être fortement présente dans le quotidien de l'armée chilienne à travers d'abord les ventes d'armes et de technologies militaires et ensuite par l'action de coopération entre les deux pays comme, par exemple, les manoeuvres

MARARA 2004 organisées en Polynésie Française incluant des troupes de la marine et de l'aviation chiliennes et les exercices communs prévus en 2005 entre le corps des chasseurs et gendarmes alpins français et leur équivalent du Chili dans les Andes.⁹

Les cas de l'Argentine et du Pérou sont dans ce contexte bien différents, bien que la première étape espagnole y occupe la même fonction.

Pour l'Argentine, tout d'abord, les Français la rejoignent après le rejet des Espagnols et la création de l'armée nationale (sauf exceptions comme, par exemple, Bouchard). Les premiers mouvements pré-indépendantistes sont liés à la résistance faite aux Anglais en 1806 et 1807 qui déclenchera une réaction en chaîne aboutissant à la révolution du 25 mai 1810. Contrairement au Chili qui vivra, et vit toujours, une longue période d'unité politique (depuis le début du processus indépendantiste, le Chili est et demeure uni administrativement et géographiquement, bien qu'avec des régimes différents et parfois totalement opposés, et des luttes internes toutes résolues sans scission géographique), les Provinces Unies du Rio de la Plata se déchirent dès les premières années pour des raisons d'ambitions politiques, d'intérêts régionaux et de frontières mal acceptées. Il faudra plus de vingt ans à ce pays pour se transformer en Argentine, le territoire original des Provinces Unies se divisant, donnant lieu à la création de l'Uruguay et à une redéfinition acceptée des frontières avec le Brésil. Autant de problèmes que ne connut pas le Chili. D'autre part, l'armée espagnole – coloniale ou royaliste seraient en fait des termes plus appropriés - a montré toutes ses limites lors des tentatives d'invasions anglaises en 1806 et 1807, alors que les milices créoles se sont signalées pour leur efficacité : cette double révélation va jouer un grand rôle dans le

⁷ Moradielos E., *El oficio del historiador*, Siglo XXI de España Editores, Madrid, 1999, p. 105.

⁸ Bravo Lira B., "Construcción de la identidad nacional", *El Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2-3 septembre 2004.

⁹ *El Mercurio*, Édition spéciale « France » du 14 juillet 2004, p. 9, "Ces opérations communes sont des exemples de la très bonne relation qui existe entre les militaires français et chiliens".

déroulement de l'indépendance de l'Argentine, l'armée coloniale disparaissant très rapidement laissant place aux milices, chacune liée à un chef, avec les conséquences que nous venons d'expliquer.

Le Pérou, ensuite, en vint à l'indépendance presque exclusivement pour des raisons extérieures avec, principalement, la pénétration sur son territoire des deux principales armées de libération d'Amérique Latine, celles de San Martin venue du Sud et celle de Bolivar puis de Sucre venue du Nord : les officiers napoléoniens, intégrés dans ces différentes armées, ne vont donc pas jouer dans ce pays le même rôle fondamental et créateur qu'au Chili principalement et dans une moindre mesure en Argentine, ce qui ne diminue en rien l'apport remarquable qu'ils constitueront en tant que combattants et formateurs. L'historien Péruvien Cayo Cordoba signale qu'au début de l'indépendance¹⁰, « le Pérou n'avait pas d'armée : la multitude de jeunes Péruviens qui avaient abandonné les commodités de leur foyer domestique ou qui avaient interrompu leurs études ou leurs professions privées, vivaient la douloureuse nécessité de porter des uniformes étrangers ». Et ceci dura jusqu'à la promulgation dans la Gazette du Gouvernement de Lima du 18/8/1821 du décret de création de la première armée péruvienne. Un élément a renforcé l'isolement déjà signalé de ce territoire : la révolte indienne de Tupac Amaru en 1780 qui avait obligé la Vice-Royauté à renforcer ses troupes et, ainsi, à rendre le pays moins perméable à un quelconque phénomène extérieur que le Chili ou les Provinces Unies.

Que ce soit pour le Chili, l'Argentine ou le Pérou, cette grande influence espagnole dura longtemps après l'indépendance tant qu'elle ne choqua pas ses principes de liberté et, justement, d'indépendance. Elle se

¹⁰ Cayo Córdoba P., "La gestación del ejército del Perú", *1ª Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004, p.142.

mêlera, en général harmonieusement, à l'influence française qui lui succèdera.

L'influence et le rôle des officiers français pendant l'indépendance du Chili, de l'Argentine et du Pérou sont, comme nous venons de le dire, des thèmes d'études peu développés et, quand ils le sont, ils ne constituent qu'un des aspects d'une étude plus globale, jamais le thème principal, tant dans les ouvrages des historiens de ces trois pays que ceux des Etats-Unis ou de France. Ce n'est pas un phénomène unique puisque Hasbrouck, dans l'introduction de son ouvrage¹¹, signale parlant du Nord de l'Amérique Latine, « *Même les historiens ont une idée vague sur les milliers de Britanniques et Irlandais, soldats de fortune, qui luttèrent pendant les premières années du XIX^e siècle pour l'indépendance des colonies espagnoles. La plupart le notent de manière anecdotique et beaucoup se contentent de relater leurs exploits... Mais, personne n'a écrit l'histoire de ces hommes qui servirent sous Bolivar.* » Hasbrouck s'assigne alors la mission, que nous avons faite nôtre, d'écrire l'histoire du premier groupe d'hommes, légionnaires de multiples nationalités, qui servirent dans un continent autre que celui de leur pays. Comme il nous a paru nécessaire d'avoir recours à des éléments de référence au cours de cette étude, nous comparerons, à partir de certains thèmes, la situation des officiers napoléoniens dans le Cône Sud avec ceux servant dans les armées du Nord de Bolivar et de ses généraux. C'est d'autant plus intéressant que l'armée de Bolivar jouera un rôle primordial lors de la guerre de libération du Pérou et que, comme nous le verrons, elle comprendra, elle aussi, des officiers Français qui participeront aux combats de l'indépendance de ce pays.

¹¹ Hasbrouck A., *Foreign legionaries in the liberation of Spanish South America*, Columbia University Press, New York, 1928, p.7-8.

De plus, les connaissances générales sur les armées de ces pays pendant le XIX^e siècle se limitent souvent à l'enseignement scolaire des éphémérides et aux rappels des exploits héroïques importants. Il existe souvent, une méconnaissance de la genèse et du contenu de l'évolution historique menant à la naissance et à la création de l'Etat indépendant, de l'expansion territoriale et économique ainsi que des diverses luttes politiques liées à ce processus, luttes auxquelles, fréquemment, les militaires prirent part¹². Nous ne pouvons ignorer que la relation entre la politique et l'utilisation de la force a été une constante dans la création de l'État et de la Nation. De plus, « *les forces armées modernes sont une création historique de l'État et à partir de ce moment, l'ont accompagné jusqu'à constituer un de ses appareils essentiels qui en font un des acteurs du débat socio-politique dans les sociétés nationalement constituées.* »¹³ »

Dans ces trois pays, les gouvernements militaires qui ont occupé le pouvoir à plusieurs reprises durant le XX^e siècle ont provoqué un abandon de ces thèmes d'études ou l'appropriation de ces mêmes thèmes par les historiens militaires. Aujourd'hui, le retour de régimes démocratiques stables dans ces pays permet d'envisager de nouveau l'existence de recherches scientifiques sur ces thèmes, sans risque de censure ou de subjectivité « forcée »¹⁴. Il n'en demeure pas moins, comme l'écrit Sergio Vergara¹⁵, que bien que l'armée ait constitué au Chili un facteur décisif

dans la constitution de l'Etat national, peu de travaux d'analyse aient été produits sur elle.

Cette étude n'entre pas dans le genre de l'histoire militaire traditionnelle fondée sur l'action des leaders, des grands capitaines et des généraux, considérant que le reste jouait un rôle mineur. Nous avons souhaité proposer la perspective vue d'en-bas, celle des simples officiers, sous-officiers ou soldats, mêlant ainsi, dans notre cas, leur tradition populaire avec un univers étranger, nouveau et souvent totalement inconnu. C'est pourquoi, nous avons fait une large place, à côté des sources traditionnelles (bibliographie, centres d'archives), à l'étude des manuscrits, lettres et mémoires de ces hommes. Il ne s'agissait pas seulement, pour nous, de savoir ce qui s'était passé mais aussi de comprendre comment les personnages vécurent ces événements. Il nous a paru intéressant de mêler, grâce à ceci, l'imaginaire, dans une certaine mesure, les rêves de ces hommes, au concept traditionnel de l'histoire militaire. C'est aussi pourquoi, nous avons laissé place, en quelques occasions, ceci grâce à nos rencontres avec les descendants de certains de ces officiers, à la tradition orale.

Ce décor étant planté, l'étude approfondie de la bibliographie existante et un travail dans les Centres d'Archives nous permettent d'affirmer que cette influence fut beaucoup plus importante que ce qui a été écrit et publié. Pour confirmer cette hypothèse, ou prouver cette affirmation, notre recherche s'est articulée autour de quatre grands axes de travail:

- le contexte général (idées et situation internationale).
- l'arrivée et l'intégration de ces officiers dans le Cône Sud (carrières, rôle de formation et d'organisation).
- leurs problèmes politiques durant leur séjour.

¹² Ces idées sont développés dans l'article de **Claudio Maldonado** intitulé « El ejército chileno en el siglo XIX, génesis histórico del ideal heroico (1810-1885) », publié dans <http://www.geocities.com/capuatohild7109/eje1.html>.

¹³ **Gutiérrez C.**, Directeur du « Programa de Estudios Fuerzas Armadas y Sociedad » de l'Université Arcis de Santiago et de la *Revista Estudios político-militares*, Université Arcis, Santiago du Chili, n°1, « Editorial » p.3-4.

¹⁴ Dans le cas du Chili, il est, par exemple, intéressant de noter que l' *Histoire militaire du Chili* publiée en 1970, rééditée en 1984, par l'armée chilienne sous la direction du colonel **Edmundo Gonzales**, ne parle ni de la guerre civile de 1829, ni de la bataille de Lircay, ni du processus de « pacification » de l'Araucanie en fin de siècle et ne se prononce pas sur l'attitude de l'armée pendant le XX^e siècle. Relevons aussi que ce mouvement de réappropriation du thème militaire par les Historiens civils a commencé au Chili dès le retour de la Démocratie en 1990 avec **Vergara**, **Quiroga**, **Maldonado** et **Gutiérrez**, entre autres.

¹⁵ **Vergara S.**, *Historia social del Ejército de Chile*, Universidad de Chile, Santiago, 1993, Vol. I, p.13.

- la reconstitution de leurs parcours ou biographies tant avant leur arrivée en Amérique latine que pendant leur présence dans cette zone géographique.

Signalons par ailleurs que, si les ouvrages récents sur cette matière, par exemple ceux de Jocelyn-Holt¹⁶ ou Collier et Sater¹⁷, proposent des visions nouvelles sur le thème global de l'indépendance, ils ne font pas de même quant au sujet de notre recherche. En général, soit ils ignorent ces faits les considérant sans importance, soit ils répètent ce qui a déjà été publié. Aucun ne propose un éclairage nouveau comme c'est le cas de notre étude. Ceci ne constitue en aucun cas une critique envers ces auteurs car la conception d'une histoire globale, comme le proposent leurs ouvrages, ne peut se comparer à une étude beaucoup plus thématique et, par conséquent, sans l'obligation de contempler tous les aspects d'une époque.

Ainsi, le premier chapitre portera sur le contexte général dans lequel se développa ce phénomène. Par contexte général, nous entendons d'abord la présence de la France dans le Cône Sud de 1698 (cette date correspond à l'arrivée officielle du premier Français sur les côtes du Chili et du Pérou) à 1780, ensuite l'influence intellectuelle et politique indirecte de la France (1780-1805) c'est-à-dire les mouvements générés dans ces deux domaines par la France sans qu'elle ait eu l'intention de peser sur le devenir de ces territoires, et enfin, l'influence directe du Premier Empire entre 1805 et 1815, époque pendant laquelle, contrairement à la précédente, nous pouvons déterminer des politiques délibérées de la part de la France avec effets sur les mouvements en lutte contre le pouvoir colonial.

¹⁶ Jocelyn-Holt A., *La independencia de Chile. Tradición, modernización y mito*, Editorial Mapfre, Madrid, 1992.

¹⁷ Collier S., Sater W., *Historia de Chile (1808-1994)*, Press Syndicate of the University of Cambridge, Madrid, 1998.

La méthodologie utilisée pour ce chapitre a consisté en la révision bibliographique des ouvrages publiés dans ces trois pays ainsi qu'en France. Comme cette première partie constitue, en fait, une introduction au contexte général, nous n'avons pas jugé utile de recourir à des sources d'archives. De plus, le thème des voyages et découvertes dans l'Atlantique et le Pacifique par des Français a été abondamment traité. Nous avons procédé de manière identique pour la seconde partie qui est, certainement, l'époque la plus étudiée tout au moins dans le Cône Sud. Pour la troisième partie, l'étude des Archives des Ministères des Affaires Etrangères a apporté de multiples informations notamment à partir des rapports envoyés par les agents français dans ces pays et des échanges diplomatiques entre ces mêmes pays et la France.

Le second chapitre permettra l'étude et la découverte de ce que furent et firent ces officiers dans ce contexte et dans cette zone à partir, d'abord, de l'influence militaire française avant leur arrivée, des chemins qu'ils empruntèrent pour rejoindre ce continent, de l'Europe vers l'Argentine en passant par les Etats-Unis, ensuite, du contexte diplomatique de ces exils et, finalement, de leur intégration dans les armées de libération et de leurs rôles comme combattants, formateurs, créateurs et découvreurs. A côté des sources bibliographiques, peu nombreuses dans ce domaine, nous avons eu recours dans ce chapitre à l'étude des sources diplomatiques très riches sur ce thème car cette époque de fin d'un monde (empire colonial d'une part et empire napoléonien d'autre part) a généré une intense activité officielle et officieuse des pays concernés, les uns à la recherche de reconnaissance, les autres d'une zone de domination. Nous avons de plus étudié la correspondance de ces officiers, leurs mémoires quand elles existent ainsi que les récits de nombreux voyageurs parcourant ces territoires ou de contemporains vivant dans ces régions à cette époque.

Nous l'avons dit, les militaires ne furent pas plus spectateurs de ce processus qu'ils ne le furent quand la France passa du Régime Monarchique à la République pour terminer dans un Empire en utilisant pour ce faire une révolution et plus de vingt ans de guerres. Ils se mêlèrent donc à toutes les luttes internes et externes qui secouèrent ces pays du Cône Sud Américain pendant les vingt années que dura ce changement radical entre le Régime Colonial et la création d'Etats Indépendants. Nous étudierons donc le comportement de ces officiers face aux luttes d'ambitions personnelles et à l'affrontement de projets politiques différents à partir de leurs idées ou idéologies que pour la plupart ils nous ont heureusement léguées. Ceci sera le cadre du troisième chapitre. Les Archives des Ministères de l'Intérieur sont riches d'informations sur ces thèmes et, bien sur, il en est de même pour ceux des Affaires Etrangères, étant donné que quand un officier français a des problèmes dans le pays d'émigration, il recourt souvent à son Consulat ou à son agent diplomatique pour tenter de les résoudre. Nombreux sont aussi les ouvrages sur ces épisodes mais souvent ils minimisent ou ignorent ce qui est le thème central de notre travail, c'est-à-dire le rôle des officiers napoléoniens dans ces luttes.

Il était nécessaire, pour mener à bien ce travail, de connaître le mieux possible la vie de ces officiers tant avant leur arrivée que pendant leur présence sur ces terres, de manière à pouvoir cerner et définir leurs personnalités. Souvent en effet, un fait auquel l'un ou l'autre a été mêlé se comprend mieux par son passé et explique souvent son avenir; ce puzzle difficile à reconstituer et encore bien incomplet constituera le quatrième chapitre de notre investigation. Dans ce chapitre comme dans le précédent, la recherche dans les centres d'Archives Militaires a été primordiale, bien que ces fonds, notamment dans le Cône Sud, soient souvent très déficients et incomplets pour cette époque. Celui de Santiago, par exemple, ne

contient pratiquement aucun document antérieur à 1830. Nous avons recherché et trouvé des correspondances personnelles de ces officiers (bibliothèques privées, documentation de descendants, bibliothèques universitaires par exemple aux Etats Unis et en France) qui nous ont permis d'ajouter aux données classiques et froides rencontrées dans les centres d'archives le côté humain indispensable pour bien comprendre ces hommes. Cette étude prosopographique apporte selon nous un éclairage indispensable pour mieux comprendre leurs actions.

Bien évidemment, la conception du projet comportait un risque lié au thème lui-même : il fallait travailler dans quatre pays (Chili, Argentine, Pérou et France) et même cinq puisque, le travail avançant, nous avons du intégrer les Etats-Unis, pays par lequel presque tous ces officiers passèrent avant de rejoindre l'Amérique du Sud et ceci sans avoir le budget adéquat pour tous les déplacements qui auraient été nécessaires.

Nous avons utilisé deux méthodes pour diminuer cet écueil : d'abord nous avons, entre 2001 et 2004, présenté et emporté trois projets de recherches, deux à la Direction des Recherches de l'Université de Los Lagos, Osorno, Chili, où nous travaillons depuis 1999 et un troisième au FONDECYT (Centre National de la Recherche Scientifique du Chili). Le financement ainsi obtenu nous a permis de mener à bien deux voyages en France, trois en Argentine, un au Pérou et plusieurs à Santiago du Chili. Nous avons pu ainsi avoir accès à une grande partie de la documentation que nous souhaitions consulter. Pas à toute, hélas, particulièrement dans le cas du Pérou pour lequel des ennuis de santé ne nous ont pas permis d'effectuer le second voyage prévu en 2003. Nous sommes conscients que surtout pour le Pérou mais aussi pour l'Argentine, il reste beaucoup à faire et à découvrir ; nous nous proposons d'ailleurs de continuer ce travail, c'est ainsi que nous mettrons à profit en 2005 et 2006, les possibilités

offertes par le financement du FONDECYT (projet n°1050631 in [ww.conicyt.cl](http://www.conicyt.cl)).

Ensuite, pour pallier ce même défaut, nous avons créé un réseau de recherche constitué de chercheurs et d'historiens travaillant sur des thèmes similaires dans les pays concernés. Ce réseau avait pour but de faciliter le travail de l'identification des sources, de la prise de contact avec les autorités et responsables des centres de recherche et quand le déplacement n'était pas possible (dans le cas des Etats-Unis par exemple), le dépouillement de ces sources. En France, deux doctorants nous ont apporté leur soutien, Walter Bruyere-Ostells, prix de la Fondation Napoléon en 2003, travaillant sur le rôle des officiers napoléoniens dans les mouvements de libération après 1815, et Felipe Angulo qui, lui, étudie le phénomène de l'indépendance, principalement de la Colombie, à travers l'étude de la presse et des publications de l'époque. Aux Etats-Unis, Eric Saugera¹⁶, spécialiste de l'étude des officiers napoléoniens exilés dans ce pays, a mené à bien une intense recherche notamment aux Archives de Baltimore. En Argentine, Viviana Kluger, docteur en Histoire, et au Pérou, Scarlett O'Phelan, docteur en Histoire, toutes deux (la seconde depuis quelques mois seulement) ont travaillé dans les archives de leurs pays.

Nous sommes toutefois conscients que, malgré ces deux actions, il existe un certain déséquilibre dans notre travail, notamment par le manque d'informations originales concernant le Pérou, mais nous pensons qu'il ne nuit pas à la bonne compréhension du phénomène étudié.

CHAPITRE 1 : LE CONTEXTE GÉNÉRAL.

¹⁶ Professeur en échange à l'Université de l'Alabama à Demopolis, il prépare actuellement un ouvrage sur les officiers napoléoniens exilés aux Etats-Unis s'appuyant sur leurs deux principales colonies : « La colonie du vin et des olives » en Alabama en 1817 et celle du « Champ d'Asile » au Texas en 1818, et sur la correspondance inédite (160 lettres) de Lajonic, officier de dragons exilé en Alabama.

Nul ne peut douter que la période de la fin du XVIII^e - début du XIX^e siècles marque un changement radical tant du point de vue de l'organisation politico-administrative des Etats comme de celui du concept des relations internationales. Le passage d'Etats monarchiques, impériaux ou dépendants comme colonies de régimes royaux, à des Etats républicains et démocratiques, commençant par les Etats-Unis d'Amérique et la France, provoque une onde de choc qui va se répercuter, plus ou moins rapidement, dans la plus grande partie du monde. Ainsi, ces deux pays serviront fréquemment de références qu'il est indispensable de connaître pour comprendre telle ou telle orientation. Il serait hasardeux d'étudier, par exemple, l'influence militaire ou politique de la France en Amérique Latine à cette époque sans considérer la naissance des Etats-Unis et, surtout à partir de 1823, l'établissement de la doctrine du Président Monroe, le 2 décembre de cette même année, qui considère cette région comme étant chasse gardée du nouvel Etat. Nous ne pouvons ignorer en effet que cette doctrine s'établit et est rédigée comme réaction à la menace d'une intervention politique tant française qu'anglaise dans les problèmes de l'indépendance des colonies espagnoles.

Dans ce contexte géo-politique, deux mouvements liés à la France vont jouer un rôle important et leur étude va nous permettre de mieux apprécier et comprendre le phénomène de l'influence militaire française pendant la première moitié du XIX^e siècle au Chili, en Argentine et au Pérou : il s'agit de l'influence intellectuelle et politique indirecte de la France entre 1780 et 1805, et de l'influence directe du Premier Empire entre 1805 et 1815.

Mais, avant d'entrer dans l'analyse de ces deux mouvements, nous devons connaître ce que représente la France dans cette région entre l'époque de la colonisation espagnole et le siècle des lumières qui marque le début des deux phénomènes que nous souhaitons étudier par la suite.

1-1) La présence française dans le Cône Sud (1698-1780)

C'est à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e que les premiers Français atteignent le Chili et le Pérou, peu de temps après l'avoir fait en Argentine; la seule position géographique de ces deux régions sur l'autre rive de l'Océan Atlantique accompagnée de la nécessité de contourner l'Amérique pour rejoindre la face occidentale du continent, suffit à expliquer cette différence temporelle.

Le premier Français qui, officiellement, rejoint les côtes du Chili et du Pérou, est le capitaine Beauchesne-Gouin, arrivé en 1698 grâce à un accord entre la France et l'Espagne. Jusque-là, cette dernière se réservait l'exclusivité des contacts et donc du commerce avec cette zone. Bien évidemment, officieusement, de nombreux corsaires et pirates français rôdent sur les côtes du sud de l'Amérique¹⁹ (incluant les ports péruviens du Callao et de Guayaquil, aujourd'hui en Équateur) et provoquent la première conséquence de cette influence : comment se défendre contre le risque de leurs attaques ainsi d'ailleurs que celles des pirates anglais ou hollandais. La construction des forts de Valdivia au sud du Chili, lieu où se distingueront plus tard plusieurs officiers français, correspond, par exemple, à cette nécessité.

Le fait qui marque un changement profond des relations entre l'Espagne et la France et, par conséquent, entre les colonies espagnoles et la France, c'est l'arrivée, le 3/10/1700, sur le trône d'Espagne du Prince Français, Philippe d'Anjou – sous le nom de Philippe V - de la famille des Bourbons, cette dynastie régnant alors sur les deux pays. D'ennemi historique, la France devient alors allié obligé et, immédiatement - première conséquence de ce changement - Louis XIV accorde aux

marchands de Saint-Malo le privilège d'établir des relations commerciales avec le Chili. Entre 1701 et 1724, environ 200 bâtiments français arrivent sur ses côtes, chargés de produits mais aussi de colons qui s'installent, créent le port de Talcahuano, peuplent la ville de Concepción et forment des communautés importantes à Valparaíso et Coquimbo. Les portes du Pérou leur sont toujours fermées (nous le verrons, ce pays sera le moins ouvert sur l'extérieur et le moins perméable aux influences, soient-elles commerciales, intellectuelles ou militaires) et dans les provinces du Río de la Plata, ce sont les Anglais qui, grâce à leur suprématie maritime, recueillent la plus grande part des bénéfices commerciaux. Un scientifique français, Frézier, voyageant dans cette zone, indique qu'à Talcahuano en 1712 « l'abondance de marchandises françaises quand nous sommes arrivés nous a poussé à décider de ne pas vendre et attendre que le commerce soit plus avantageux²⁰ » et Le Gentil écrit lui de Concepción en 1715, « nous ne nous attendions pas à trouver dans cette baie un nombre aussi important de compatriotes... Il y a actuellement 40 voiliers français dans ces mers²¹. »

Le phénomène prend une telle ampleur que le Gouverneur du Chili, Juan Andrés de Ustariz va multiplier les décrets interdisant le commerce avec les marins français (1709) ; en 1712, la France et l'Espagne décident d'interdire le départ de navires français vers le Pacifique pendant sept ans. Mais rien n'y fait et en 1713, le même Ustariz décide que « beaucoup de Français vendant leurs marchandises et ainsi contrevenant aux lois et mandats du Roi, j'ordonne que sortent de Santiago tous les Français, et les autres étrangers, qui s'y trouvent, étant célibataires...²² »

Un accord entre l'Angleterre et l'Espagne va infléchir ce mouvement qui, toutefois, reprendra avec force à partir de 1750. Le fait notable, à côté

¹⁹ Villalobos S., *El comercio y la crisis colonial*, Editorial Universidad de Chile, Santiago, 1968.

²⁰ Villalobos S., *Op. Cit.*

²² Campos Harriet R., *Op. Cit.*

¹⁹ Campos Harriet R., *Valeros franceses en el mar del sur*, Editorial Andrés Bello, Santiago, 1958.

de ce mouvement commercial, un fait qui facilitera, plus tard, l'intégration des officiers français dans le cadre de l'indépendance, c'est l'installation au Chili, beaucoup plus qu'au Pérou et en Argentine où ils seront très peu nombreux, d'importants groupes de colons. À Talcahuano, ils aménagent le site, construisent maisons et chapelle, introduisent les offices de serruriers, architectes, tonneliers et l'art de la gastronomie et y obtiennent une telle reconnaissance que le gouverneur de la ville, Cano de Aponte, informe que la collectivité française dans le pays est composée d'hommes de métier et de familles jouissant de bonnes situations²³. Certains ajoutent même qu'ils s'installèrent dans cette région à cause de l'excellence de ses vins.

Tous les représentants de l'administration espagnole ne partagent pas cette opinion : de nouveau Ustariz, dans son dernier acte anti-français « ordonne aux gouverneurs du port de Valparaiso, et ceux de Concepcion et Coquimbo, et à l'administrateur de Quillota, qu'ils ne permettent plus le débarquement d'aucun français, ni non plus que s'embarquent les Espagnols sur leurs bâtiments.²⁴ »

A Concepcion s'installent des familles qui compteront dans l'histoire future du Chili : Subercaseaux, Pinochet, Lois, Dombay, Frazier, La Feuillée, Pradel, De Caux, Dumore, Briand de la Moragandais,... ; à Valparaiso : Bascour, Bordali, Casanova, Darrigrande, Droguett, Fernandois, Labbé, L'Hotelier (Letelier), Pradel, Lebreton, Rossel,... Ricardo Campos Harriet, dans son ouvrage cité « *Voiliers français des mers du sud* » publie une liste de 107 familles françaises installées au Chili au XVIII^e siècle ce qui dans un pays qui compte, à cette époque, à peine un peu plus d'un million d'habitants, représente un poids non négligeable et explique ainsi le rôle social, politique, économique et militaire qu'ils

²³ Arriagada J., "Franceses que ayudaron al progreso de Chile", *Revista en Viaje*, n°372, Octobre 1964.

²⁴ Campos Harriet R., Op. Cit.

seront, eux ou leurs descendants, appelés à jouer dans le futur. Par exemple, dans le domaine qui nous intéresse, les descendants de Labbé, Pradel, Lebreton, Letelier seront, parmi d'autres, acteurs des forces armées de l'indépendance chilienne. Nous les retrouverons dans le chapitre 4.

Mure, Legrand, Dubern, Rejo, Morel, Koshlin, Fermaine et Baguerie seront des commerçants très importants au moment de l'indépendance, Lavigne, autre négociant, y jouera à Santiago le rôle de Consul pour tous les étrangers, sauf les Espagnols bien sûr. Rocuant sera le premier chirurgien à pratiquer l'autopsie au Chili à Concepcion et, pour terminer ces exemples de présence française civile importante au Chili, Carabu sera propriétaire de mines d'or à Coquimbo en 1810.

Ces Français jouèrent aussi un rôle militaire créant en deux occasions des compagnies de volontaires, la première pour lutter en 1771 contre les Indiens, dans la région d'Arauco et Negrete, sous les ordres de Reinald Le Breton et la seconde en 1723 pour participer aux campagnes de Puren et Tucapel, toujours contre les indiens, ces deux conflits entrant dans le cadre, très important pour le Chili, de la délimitation de la Frontière. Il n'est pas superflu de mettre ces initiatives militaires dans leur contexte, lequel montre que les forces armées des Français, avec le concours des marins embarqués, étaient beaucoup plus nombreuses que celles des Espagnols.

A cette époque, le Rio de la Plata joue le rôle de point de départ des routes terrestres vers le Chili (celles qu'emprunteront plus tard, en 1817, les colonnes de l'armée des Andes du général San Martin), la Bolivie (appelée Haut-Pérou) et le Pérou, d'escale pour les bateaux passant le Cap Horn et de point d'arrivée de multiples marchandises du Haut Pérou : ainsi tous les commerçants européens, y compris bien évidemment les Français, principalement du Havre et de Bordeaux, y sont actifs et le resteront jusqu'aux attaques anglaises de 1806-1807. Mais la présence directe

française par l'intermédiaire des colons est un phénomène très rare dans cette région. Elle se développera par ailleurs, et ceci très fortement, à partir de la fin du premier quart du XIX^e siècle.

Ainsi donc, bien avant l'arrivée des officiers napoléoniens, la présence française est un fait acquis, en général pour les nécessités du commerce, et l'influence militaire française, réduite certes, existe mais seulement au Chili. De plus, l'installation des colons et le développement d'un commerce légal ou de contrebande entre la France et ce pays, mais aussi avec le Pérou et l'Argentine (la contrebande fut dans ces deux cas extrêmement développée²⁵), dessinent un cadre qui rend possible dans un second temps l'entrée d'idées et d'hommes qui changeront le cours de l'histoire de ces pays. Ne transformons toutefois pas ce mouvement en phénomène majeur car comme le signalera plus tard l'amiral Jurien de la Gravière, « les entretiens avec Monsieur de Liniers étaient pour moi d'un rare intérêt. Les colonies espagnoles étaient alors très peu connues en France, la jalousie de la métropole en ayant constamment fermé l'accès aux étrangers. »²⁶

1-2) L'influence intellectuelle et politique indirecte de la France entre 1780 et 1805.

Pour comprendre cette influence française et l'intégrer dans le thème de l'indépendance de l'Amérique latine au début du XIX^e siècle, il est nécessaire de la situer dans le contexte d'abord de la bien connue influence intellectuelle française sur cette évolution et, ensuite, de la

situation internationale, en particulier l'affaiblissement de l'Empire Espagnol à cause des guerres napoléoniennes en Europe et de l'invasion de l'Espagne par les troupes françaises, l'empêchant ainsi d'envoyer à ses colonies sudaméricaines vaisseaux, troupes, armes et argent.

1-2-1) – Rien n'arrête livres et idées

Un détail tout simple nous permet d'entrer dans le vif du sujet : un des premiers bâtiments de la flotte indépendantiste chilienne en 1817 est baptisé « Voltaire », philosophe dont le péruvien Llano Zapata fustigeait, en 1760, la désinvolture religieuse et la diatribe contre l'Eglise que constituait l'ouvrage « *Le dictionnaire philosophique* ».

Deux actions nous ont permis de nous rendre compte de l'importance de l'influence intellectuelle française sur l'évolution de la libération des colonies espagnoles du Cône Sud de l'Amérique : D'abord, l'étude des ouvrages les plus importants sur ce thème, en particulier de Villalobos, Collier, Campos Harriet, Donoso, Eyzaguirre, Gazmuri, Godechot, Guzman, Herrera, Krebs, Meza Villalobos, Orrego Vicuña, Picon Salas, Subercaseaux, Baulny, Benot, Caillet-Bois, Carrasco Dominguez, Cisneros, Claro, Lévene, Lynch, Maniquis, Robertson, Sanchez, Sanchez Duran, Serrano et Soto²⁷. Ensuite, les recherches dans

²⁵ Le thème général de la pénétration de ces idées au Chili a été amplement traité dans les ouvrages suivants: Villalobos S., « Tradición y modernidad en la emancipación chilena » in Krebs/Gazmuri, *La revolución francesa y Chile*, Ed. Universitaria, Santiago, 1990; Collier S., *Ideas y política de la independencia de Chile (1805-1833)* Aníbal Bello, Santiago, 1977; Campos Harriet R., *Los defensores del Rey*, Aníbal Bello, Santiago 1958; Donoso, « Los enciclopedistas y la revolución francesa », *Revista Atonoa* n°4 1927; Eyzaguirre, *Ideario y ruta de la emancipación chilena*, Ed. Universitaria Santiago 1957; Gazmuri, « Libros e ideas en la gestación de la independencia de Chile » in Krebs/Gazmuri, *La revolución francesa y Chile*, Editorial universitaria, Santiago, 1990; Godechot, *Europa y América en la época napoleónica (1800-1815)* Ed. Labor Barcelona 1976; Guzmán, « El constitucionalismo francés y las cartas fundamentales chilenas del siglo XIX » in Krebs/Gazmuri, Herrera, *La revolución francesa y Sud América*, Ed. F. Sempere y cia Valencia, 1916; Picon Salas, « La independencia y los ideólogos del progreso (línea del siglo XVIII a 1830) », *Revista Clio* n°3 y 6 1935; Subercaseaux, *Ideario y ruta de las ideas y de la cultura en Chile* Tomo I Ed. Universitaria Santiago 1997; Baulny, « La naissance de l'Argentine et l'entreprise idéologique de Napoléon », *Revue de l'Institut Napoléon* n°112 juillet 1969; Caillet-Bois, *Essays sobre el Rol de la Plata y la revolución francesa* Imp. de la Universidad Buenos Aires 1929; Cisneros, « La revolución de mayo: una deuda argentina a Napoléon » in *Historia general de las relaciones exteriores de la República Argentina* Parte I tomo II capítulo 3, Claro, « La revolución francesa y la independencia hispanoamericana » Universidad de Chile N° especial Bicentenario de la revolución francesa Santiago, 1989; Lévene, *Independencia y organización*

²⁶ Madariaga S. de, *El ocaso del imperio español*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1959.

²⁷ Jurien de la Gravière P., *Souvenirs d'un amiral*, Librairie de la Hachette, Paris, 1860, Tomo II, p. 28.

les centres d'archives (spécialement Ministères des Affaires Etrangères) pour étudier la correspondance et les rapports diplomatiques de ces pays, documents qui révèlent l'omniprésence du thème tant chez les partisans de l'indépendance que chez ceux du Roi d'Espagne.

Voici quelques extraits de cette bibliographie de manière à confirmer ces affirmations : Sanchez Duran, « *Les changements en Europe qui culminent au XVIII^e siècle constituent une référence indispensable pour comprendre le phénomène opérant en Amérique latine* »²⁸; Salkin, « *Dès le début du XIX^e siècle, la France et l'Amérique latine ont entretenu des relations d'amitié. Les raisons sont connues : un même idéal de liberté adopté par le peuple depuis la révolution de 1789, une attraction des élites latinoaméricaines vers Paris, la fascination de quelques français pour chercher gloire et fortune sur un continent nouveau* »²⁹; Campos Harriet, « *Le code civil chilien reçut l'inspiration du Code Napoléon* »³⁰; Sanchez, « *La politique française exerça une profonde influence en Amérique tant par ce qui s'était passé aux Etats-Unis que par la propagande et l'action de la France* »³¹; Encina, « *La lecture des philosophes français du XVIII^e siècle, des encyclopédistes et des principes de la Révolution française va développer le désir indépendantiste des intellectuels d'Amérique latine* »³²; Archer, « *Le modèle des Etats-Unis eut peu d'attraction pour les Hispano-américains,*

²⁸ *constitucional in Historia de América* Tomo VII Ed. Jarkam Buenos Aires 1947. Lynch, *Las revoluciones hispanoamericanas* Ed. Ariel Barcelona 1976; Maniqui, *La revolución francesa y el mundo ibérico* Ed. Turner 1992; Robertson, *France and latin american independence* Ortagon books inc. New York 1967; Sanchez Duran, *El fulgor del relámpago* Alianza francesa en el bicentenario de la revolución francesa Santiago 1989; Serrano "La revolución francesa y la formación del sistema educacional en Chile" in Krebs/Gazmuri; Soto, "Los procedimientos electorales et le système de representation au Chili" in Durigay/Roussignol *La France et les Amériques au temps de Jefferson et Miranda* Societe des études robespierristes Paris 2001, y Cartes Montury, "La sangre y las luces de Francia en la emancipación chilena", *Revista de Derecho* Universidad Católica de Concepción n°9 2001.

²⁹ Sanchez Duran F., *Op. Cit.*, p.183.

²⁸ Salkin Y., « *Présence militaire française en Amérique Latine avant la seconde guerre mondiale* », *Revue Historique de l'Armée*, Paris, n° 180, septembre 1990.

³⁰ Campos Harriet F., "El código Napoleón", *Memorial del Ejército chileno*, n° 350, julio-agosto 1969, p. 86.

³¹ Sánchez L.A. *Historia general de América*, Editorial Encina, Santiago, 1942, Tomo II, p. 365.

³² Encina F.A., *Historia de Chile*, Editorial Nascimento, Santiago, 1953, Tomo X, p. 194.

la même chose passa avec la révolution Française de 1789, mais cette dernière produisit de nombreux agents et prosélitistes qui envoyèrent de la propagande dans l'Amérique »³³; une autre source enfin provenant des Archives du Ministère des Affaires Etrangères, « *La révolution française, les évènements de Bayonne en 1808, la conduite obstinée et peu politique des chefs dirigeant au nom de Ferdinand VII, accélèrent la chute de l'ancien gouvernement et conduisirent le Nouveau Monde à une révolution généralisée* »³⁴ Les établissements éducatifs jouèrent eux aussi un rôle, particulièrement en Argentine à l'Université de San Francisco Javier de Chuquisaca, dans laquelle étaient étudiés les textes des penseurs français et d'où sortit en 1808 - outre de nombreux acteurs de l'indépendance de ce pays - Bernardo Monteagudo³⁵, futur officier de l'état-major du général San Martin. En 1810, Mariano Moreno traduit pour la première fois à Buenos Aires le « *Contrat Social* » de Rousseau et en 1811 circulent 400 exemplaires de ce texte à Santiago. Si cela était encore nécessaire, il suffit de lire les multiples ordonnances et décrets royaux édictés par les autorités coloniales dans le but d'empêcher l'entrée de ces livres, pour confirmer l'omniprésence de ces textes français. Rien réellement ne pouvait empêcher la pénétration des livres, et donc des idées qu'ils véhiculaient, dans le Cône Sud.

Nous pourrions multiplier les citations ou les actions qui caractérisent ce phénomène de l'influence intellectuelle française, mais nous avons préféré insister sur six faits se déroulant au Chili, en Argentine et au Pérou lors de la période précédant ou touchant l'indépendance. Ces événements,

³³ Archer C., *The wars of independence*, Scholarly resources books, Wilmington, EE UU, 2000, p.6.

³⁴ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris, Mémoires et Documents, n°34, Rapport au Ministre, 7 avril 1813

³⁵ Bernardo Monteagudo (1785-1825), exilé en France en 1817, il revient en Argentine en 1818, passe au Chili comme auditeur de guerre de l'état-major de San Martin. C'est lui qui rédige l'acte d'indépendance du Chili pendant cette campagne. Il suit San Martin lors de l'expédition de libération du Pérou, et devient Ministre de la Guerre et de la Marine, puis des Relations Extérieures avant de servir sous Bolivar en 1824.

sans lien direct entre eux, ne constituent ni les causes ni les raisons du soulèvement du Cône Sud de l'Amérique Latine mais permettent une bonne visualisation du phénomène et des effets, parfois très concrets, de l'influence intellectuelle française :

- La naissance de « L'idéal de l'Union Américaine » (le grand rêve des Miranda, Bolivar et San Martin) selon le modèle de l'Abbé français Charles Castel de Saint-Pierre qui en 1713 publia son « *Projet de paix perpétuelle* », oeuvre dans laquelle il préconise la réunion d'un congrès des nations européennes dans le but de résoudre leurs difficultés. Une des conséquences de l'application de cette idée fut, d'abord, dès 1806, son influence sur Miranda, puis plus tard sur Bolivar, tous deux prônant la nécessité de l'union américaine pour combattre la domination espagnole et construire l'Amérique de demain, et, ensuite, le début des guerres de l'indépendance sur tout le continent, du Mexique à la Patagonie. O'Higgins au Chili et, dans une moindre mesure, San Martin en Argentine, tenteront eux aussi d'appliquer les fondements de cette ligne politique³⁶
- La conspiration et la tentative de révolution à Santiago en 1780 de deux Français, Antoine Alexandre Berney³⁷ et Antoine Gramusset en compagnie du Chilien José Antonio Rojas, les « trois Antoine » comme fut parfois baptisée cette conspiration. Ils pensaient pouvoir établir, par la force, au Chili, un nouveau régime social et politique élaboré à partir de leur imagination empreinte des idées des

³⁶ Voir Villalobos, Subercaseaux, Sánchez Duran, Maniqués déjà cités et Meza Villalobos, *La actividad política del reino de Chile entre 1806 y 1810* Ed. del Pacífico Santiago 1938.

³⁷ Berney, marié à une chilienne, aura pour petit-fils Francisco Bilbao, un des impulsionniers avec le fils de l'officier espagnol, Arcos, du socialisme chilien durant la 2^e moitié du XIX^e siècle.

encyclopédistes du XVIII^e siècle et le présenter pacifiquement aux autres nations du monde, y compris l'Espagne, de façon à ce qu'elles l'imitent. Ils furent arrêtés avant d'avoir pu mettre à exécution leur projet et si ce dernier n'eut aucune influence concrète, ses idées imprégnèrent fortement les nombreux intellectuels chiliens qui, des années plus tard, jouèrent un rôle notable dans l'indépendance de ce pays³⁸, en particulier ce même Rojas qui fut un des précurseurs de ce mouvement³⁹.

- La naissance des Loges Maçonniques en Amérique du sud, sociétés secrètes qui agirent pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, particulièrement en Angleterre et en France, comme cercles de réflexion et de réformes. Ces loges furent totalement influencées et imprégnées par les idées des encyclopédistes français du XVIII^e siècle et de quelques Anglais comme le philosophe Locke. La grande majorité des chefs des armées indépendantistes de l'Amérique Latine, Miranda, San Martin, Bolivar, Sucre, O'Higgins, et quelques officiers français⁴⁰ y participant, furent membres des loges européennes et les Américains, à leur retour dans ce continent, se sont affiliés à la grande loge de l'Amérique Latine, la « Lautarine » créée par Miranda. Si cette dernière ne doit pas à proprement parler être considérée comme une loge maçonnique (son seul but est en fait l'indépendance de l'Amérique),

³⁸ Voir Krebs/Gazmuri, Eyzaguirre, Sánchez Duran, Cartes Montory déjà cités et Dusoso R. "Los enciclopedistas y la revolución de la independencia" *Revista Atenas*, n°4, 1927; Amanategui Solar, "Génesis de la emancipación de Chile", *Anales de la Universidad de Chile*, año LXVIII 2^o semestre n°118 1960.

³⁹ La petite fille de ce Rojas, Mercedes, épousera plus tard le colonel français Georges Beauchef qui passera près de dix ans de sa vie, après sa retraite de l'armée chilienne, dans l'hacienda de Polpaico, au nord de Santiago, lieu où fut conçue cette conspiration.

⁴⁰ Comme nous le verrons plus loin, la plupart des militaires français arrivant en Amérique du sud étaient de jeunes officiers ou sous-officiers et aucun de ceux-ci, à notre connaissance, n'était membre d'une loge. Ceci n'a rien d'étonnant quant on sait que seulement 10,5% des officiers d'infanterie de la Grande Armée étaient affiliés. Pour en savoir plus: Quoy-Bodin J.L., "L'armée et la franc-maçonnerie sous l'Empire", *Revue Historique de l'Armée*, n°3, 1983.

elle avait adopté un fonctionnement identique⁴¹. Les membres de la loge arrivèrent au pouvoir en Argentine et au Chili entre 1810 et 1818 et se donnèrent alors comme mission la libération du reste de l'Amérique, imaginant, principalement O'Higgins et San Martín, la mise sur pied du corps expéditionnaire vers le Pérou en 1820. Les règles de fonctionnement de la loge se rapprochaient par ailleurs de celles d'un parti politique dans le sens où elle contrôlait ses membres même quand ils étaient ministres et devait donner son accord pour l'accès de ses adhérents à des charges publiques ou militaires. Elle eut d'ailleurs un rôle beaucoup plus important dans la consolidation de nombreux hommes politiques que dans l'armée où, à part les chefs, elle ne comptait que peu de membres.

- "La légende noire contre l'Espagne", comme la dénomme Carrasco Domínguez, constitue un rejet quasi général du passé et du présent espagnol, c'est une critique acerbe du régime colonial avec, parfois, une méconnaissance de ses apports et une exagération de ses défauts, le tout accompagné d'un sentiment péjoratif envers le peuple espagnol. Un philosophe français, l'Abbé Raynal, est grandement apprécié au Chili, pas vraiment pour la brillance de ses idées, mais surtout parce qu'il est un implacable ennemi du régime espagnol dans lequel, selon lui, il n'y a rien à récupérer⁴².
- Les conséquences de la Révolution de 1789 sur les Français vivant ou voyageant en Amérique latine. Trois citoyens français résidents à

Lima en 1793, Fournier, Savino et Blanc, célèbrent avec effusion l'exécution de Louis XVI et lancent de graves critiques contre le régime royal et colonial. Arrêtés et jugés, ils sont condamnés par le Vice Roi Francisco Gil Taboada y Lemos à l'exil et la prison, le premier à Valdivia (il s'y installa définitivement et a toujours des descendants dans la région), le second à l'île Juan Fernández et le dernier à l'île de Chiloé, au Chili.⁴³ Au même endroit, Julien Mellet, ex-officier d'empire voyageant en Amérique, déclare peu après son arrestation et sa fausse déclaration d'identité comme citoyen espagnol : *"c'était un grand crime en 1815 d'être français au Pérou, et si l'on avait connu mon origine, cela n'aurait fait qu'aggraver ma position."*⁴⁴ Ce même Mellet affirme par ailleurs que, passant à Montevideo en 1808, au moment où arrivent les nouvelles de la prise de Madrid par les troupes napoléoniennes et de l'arrestation de la famille royale espagnole, *"dès que le peuple connut ceci, il se jeta à notre poursuite, nous insulta copieusement et sans l'intervention du gouverneur Francisco Javier Rios, je ne sais où nous aurait conduit leur fureur."*⁴⁵ Nous reviendrons sur ces faits dans le chapitre 1-3.

- L'attitude des Français ou descendants de Français résidents en Amérique : à partir de 1806 à Buenos Aires, Jacques de Liniers, noble français exilé pendant la Révolution et devenu Vice-Roi du Rio de la Plata, joue un rôle important dans la défense de cette ville contre les attaques anglaises⁴⁶ et participe ainsi à la naissance de

⁴¹ Eyzaguirre J. *La logia lausina y otros estudios sobre la independencia*, Ed. F. De Aguirre, Santiago, 1973. Créée en 1812 à Buenos Aires comme branche de la Grande Réunion Américaine de Londres fondée par Miranda en 1798, elle s'étendit principalement en Argentine, Uruguay, Pérou et Chili, mais par l'intermédiaire d'un important réseau de correspondants, elle généra, par exemple, le soulèvement du corps expéditionnaire espagnol à destination de l'Amérique à Cadix en 1820 et facilita ainsi l'indépendance.

⁴² Carrasco Domínguez "El abolicionismo europeo y la independencia de América", *Revista de la Marina*, Enero 1960. Voir aussi Durigoy/Rosignol, Eyzaguirre, Gazmuri y Matarraga S., déjà cités.

⁴³ Guarda G., *La sociedad en el Chile Austral antes de la colonización alemana, 1645-1845*, Editorial Andrés Bello, Santiago, 1979, p.383.

⁴⁴ Mellet J., *Viaje por el interior de la América meridional, 1808-1820*, Editorial del Pacífico, Santiago, 1959, p. 149.

⁴⁵ Mellet J. Op. Cit. P. 16.

⁴⁶ Le 27 avril 1807, alors qu'il se trouve à Finkenstein après la campagne de Pologne, Napoléon demande au Ministre de la Marine Decrès de témoigner à De Liniers sa satisfaction pour sa belle

l'idée que les Provinces du Río de la Plata peuvent se défendre seules et pourraient donc s'administrer sans la domination espagnole dont il est pourtant un partisan. Sa fidélité à la couronne espagnole mêlée à des sentiments favorables à Napoléon, à qui il avait demandé en 1808 son aide pour organiser la défense contre de futures attaques anglaises, lui coûteront d'ailleurs la vie en 1810, car « *les groupes politiques de Buenos Aires s'unirent pour obtenir sa destitution. Ils le voyaient comme une possible menace, capable de vendre la Vice-Royaute à la France*⁴⁷. » Si les Argentins ne souhaitaient pas la domination anglaise, ils redoutaient au moins autant celle de l'Empereur. Un autre Français, d'origine celui-ci, Jean Martin de Pueyrredon, participe à la création et à l'indépendance des Provinces Unies du Río de la Plata dont il deviendra Directeur Suprême, ajoutant ainsi à l'influence de la France dans cette partie du Cône Sud de l'Amérique.⁴⁸ Nous reviendrons sur ces faits lors du déroulement de ce travail car ces deux hommes, particulièrement le second, eurent, par l'intermédiaire de leurs fonctions, de nombreux contacts avec les officiers napoléoniens.

Si, bien évidemment, il n'est pas question pour nous de parler d'influence directe, fruit d'une politique délibérée des gouvernements, nous ne pouvons non plus ignorer cette ambiance, vécue par certains, approuvée par quelques-uns alors qu'elle est rejetée par d'autres, comme

conduite contre les Anglais. Ce dernier l'avait informé des faits par lettre du 15 avril. Correspondance de Napoléon, Année 1807, mois d'avril, in www.histoire-empire.org.

⁴⁷ Quesada R., "Entre tertulias y cafés nació la revolución de mayo", especial la Nación line, in <http://www.lanacion.com.ar>, juillet 2004.

⁴⁸ Sur ce thème, voir: Baulny O. Op. Cit., pp. 169-180, Cisneros A., Escudé C. "La revolución de mayo: una deuda argentina a Napoléon", *Historia general de las relaciones exteriores de la república Argentina*, 14 tomes, Grupo editor latinoamericano, partie I, tome II, capítulo V, pp. 1-4, in www.argentina-ree.com, Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Mémoires et Documents, Amérique, n°29, rapport du capitaine de vaisseau Drouault.

nous venons de le voir, et, en conséquence, nous pouvons affirmer que cet important mouvement intellectuel de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles, servit d'introduction parfaite à l'impulsion que donneront à partir de 1789 la révolution française et plus tard le Premier Empire.

Il est notoire que les marins de passage en Amérique du Sud depuis Bougainville perçurent les tensions entre les créoles qui se sentaient devenir américains, et les Espagnols des vice-royautés. Plus tard, quand ils furent les témoins des révolutions puis des luttes pour le pouvoir, ils les accompagnèrent souvent avec sympathie, voire avec passion, et toujours avec angoisse. Ils étaient manifestement reçus dans ces pays en lutte, comme des frères en liberté, et cela nous semble un paramètre majeur dans leurs relations avec les populations et leurs leaders⁴⁹.

La peur et la terreur provoquées en Amérique par les excès de la Révolution Française n'empêchèrent pas l'entrée de ses idées et de ses succès. Ambrosio O'Higgins, père du futur directeur Suprême du Chili indépendant, Gouverneur du Chili pour le compte de l'Espagne en 1795, écrit comme pour confirmer la phrase antérieure, « ... Depuis qu'ont commencé les événements de France, j'ai eu soin de les décrire scrupuleusement en toutes occasions avec l'horreur qu'ils méritaient et de ne pas cacher les désagréments que le destin proportionnait aux auteurs de cette révolution...⁵⁰ » Malgré cette opinion négative partagée par beaucoup, l'influence de la révolution est telle que la plupart des constitutions et lois de ce continent trouveront leur origine dans les traités de législation pénale et civile de la Révolution et, plus tard, de l'Empire de Napoléon. Ricardo Krebs⁵¹ affirme "La révolution française constitue un fait historique décisif et n'est pas limitée à la seule France, mais a eu des

⁴⁹ Beller F., « Les regards portés sur l'Amérique du sud par les officiers de marine français au XIX^e siècle », *Revista Diestros de la mar del sur*, n°6, 1998.

⁵⁰ Sánchez Duran F., *el fulgor del relampago*, Op. Cit., p.69.

⁵¹ Krebs R., in Krebs/Gazmuri, Op. Cit.

répercussions dans tous les pays de l'Occident, constituant le point de départ du développement constitutionnel moderne, du nationalisme et de la formation des Etats nationaux». Un témoin qui jouera plus tard un grand rôle, l'argentin Belgrano, écrit dans ses mémoires, « *je me trouvais en Espagne en 1789. Tel fut le changement apporté dans les idées par la Révolution Française que je fus gagné aux idées de liberté, d'égalité, de sécurité, de propriété...* »⁵²

L'influence de la Révolution Française s'est faite sentir avec force beaucoup plus pendant la période post-révolutionnaire que lors de la genèse de l'émancipation. Nombreux sont d'ailleurs les auteurs niant, non sans raison, son influence sur l'indépendance; Encina, par exemple, écrit, « *l'influence directe de l'idéologie révolutionnaire française dans la gestation de l'indépendance fut peu importante en Amérique et nulle au Chili...* »⁵³ et Eyzaguirre ajoute, « *en général, l'effroi et l'horreur furent les sentiments à l'arrivée des nouvelles de la révolution française, avant 1789, on lisait plus les réformistes espagnols que les philosophes français* »⁵⁴.

Nous pouvons être d'accord avec eux si nous nous référons exclusivement aux premières années de la lutte pour l'indépendance entre 1805 et 1814. Mais lors de la seconde phase, à partir de 1815, l'influence de la Révolution est bien réelle même si elle est déphasée, arrivant vingt ans après les événements. Les conséquences de l'influence jacobine furent les mêmes, ou presque, qu'en France: la liberté pour la liberté, droits sans devoirs, licence sans sanctions; tout ceci dans un climat d'instabilité permanente ponctuée de haines, violences, insultes, calomnies, conspirations et assassinats politiques, comme ce fut le cas par exemple au Chili, en Argentine et au Pérou avec les nombreuses luttes internes, les

⁵² Murat I., *Napoléon et le rêve américain*, Fayard, Paris, 1976.

⁵³ Encina F., Op. Cit., Tomo X, p.143.

⁵⁴ Eyzaguirre J. Op. Cit.

exils de Riva Agüero, Alvear ou encore San Martín, et les morts brutales, entre autres, de Manuel Rodríguez⁵⁵ et des frères Carrera⁵⁶.

Pour le meilleur ou pour le pire, ce jacobinisme, conséquence de l'idéal de démocratie, mais un idéal imposé par la force, fut annihilé par l'admiration, pas toujours publiquement reconnue comme nous le verrons, envers Napoléon de nombreux leaders américains (Bolívar, Sucre, Alvear, San Martín, O'Higgins, Freire,...) et, ainsi, ce rêve de liberté et de démocratie se transforma en réalité militariste, à l'image de ce qui s'était passé en France pendant la Révolution et le Premier Empire.⁵⁷ Cette réalité a d'ailleurs continué de marquer la vie de ces pays d'Amérique Latine pendant le XIX^e et une bonne partie du XX^e siècle. Nous pouvons, en effet, à partir de ce phénomène lié à l'indépendance, tenter d'expliquer en partie le caudillisme du XIX^e siècle et les régimes militaires du XX^e siècle. Ce n'est, toutefois, pas ici le lieu pour développer ces thèmes.

Par ailleurs, l'armée de ces pays formait un groupe humain qui contribua à l'homogénéisation nationale et à la formation des secteurs de classes moyennes, elle fut un des chemins de l'ascension sociale de l'indépendance jusqu'au milieu du XIX^e siècle⁵⁸. Nous constaterons aussi ceci par l'intermédiaire des officiers napoléoniens qui s'intégreront dans la société du Cône Sud après les guerres d'indépendance.

⁵⁵ Manuel Rodríguez (1785-1818), avocat, il entre dans le mouvement indépendantiste dès 1811 avec Carrera et devient d'abord Procureur de la comuna de Santiago, député de Santiago et secrétaire d'Etat à la guerre. Secrétaire particulier de Carrera en 1813, il émigre à Mendoza en Argentine, après la défaite de Rancagua en 1814, d'où il mène à bien de multiples actions d'espionnage contre l'armée royaliste et est d'une grande aide au général San Martín lors de son entrée au Chili en 1817. Des différends politiques avec O'Higgins et son amitié avec Carrera le font emprisonner, puis libéré, il se distingue à Chacabuco. Après la défaite de Cancha Rayada, il est un des principaux acteurs du renouveau de l'armée chilienne victorieuse à Maipo en 1818. Il organise le corps des hussards de la mort, exerce pendant 48 heures les fonctions de Directeur Suprême ce qui attire la haine contre lui, beaucoup le jugeant trop extrémiste. Sa troupe est alors dissoute, il est arrêté et trouve la mort, probablement assassiné, le 25/5/1818.

⁵⁶ Trois frères très actifs et influents lors des premières années de l'indépendance chilienne, qui, tous trois, termineront exécutés pour raisons politiques. Nous reviendrons en détail sur l'un d'entre eux, José Miguel, plus en avant, pour son rôle auprès de nombreux officiers napoléoniens.

⁵⁷ Encina F., *Bolívar, la lucha por la estructuración política de los pueblos libertadores*, Ed. Nascimento, Santiago, 1964.

⁵⁸ Vergara S., *Historia Social del ejército de Chile*, Op. Cit., Vol.II, p.13.

Claudio Soto⁵⁹ explique, par ailleurs, qu'au Chili, l'élite intellectuelle faisait tout pour détourner la censure et faire entrer dans le pays les oeuvres de Rousseau, Voltaire, Saint-Simon, Raynal et autres éclairés français. Elle s'appropriait ainsi des idées de progrès et de république, cette dernière utilisée seulement comme système opposé à la monarchie. De fait, chaque fois que l'exigence démocratique se fera sentir avec force, la classe dirigeante tentera de limiter sa portée ; c'est dans ce cadre que se dérouleront les premières élections.

Deux hommes incarnent parfaitement l'influence intellectuelle de la France en cette époque de tout début d'indépendance : d'abord le Guatémaltèque A.J. de Irisarri qui, en septembre 1810, publie au Chili le « *Catéchisme Politique Chrétien* », texte fondé sur les doctrines de J.J. Rousseau et en particulier sur le fait que tout pouvoir et autorité doivent venir du peuple. Le second, le frère Camilo Henríquez, petit-fils d'un marin français naufragé sur les côtes de Valdivia, considéré comme le père du journalisme chilien, qui en 1811, après avoir été éduqué selon les principes des philosophes français⁶⁰, publie une proclamation sous le nom de Quirino Lemarchez dans laquelle il identifie deux bornes pour indiquer le chemin que doit suivre le Chili : les idées de ces mêmes philosophes et encyclopédistes d'une part, et l'exemple de la guerre d'indépendance américaine d'autre part. Il sera ensuite le rédacteur de l'« *Aurora de Chile* », le principal journal de la première étape de l'indépendance chilienne. Ces deux textes et ce journal constitueront les principaux inspirateurs et vecteurs de la pensée indépendantiste de ce pays⁶¹.

⁵⁹ Soto C., « Les procédures électorales et le système de représentation au Chili (1808-1828) » in Dorigny M., Rossignol M., *La France et les Amériques au temps de Jefferson et de Miranda*, Société des Etudes Robespierriennes, Paris, 2001, p.148.

⁶⁰ Il sera d'ailleurs arrêté avant l'indépendance pour posséder « L'Encyclopédie » et de nombreux ouvrages de Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Il est alors accusé de « diffuser les nombreuses erreurs politiques et morales des philosophes impies Voltaire et Rousseau ».

⁶¹ Amunátegui Solar D., « Génesis de la independencia de Chile », *Anales de la Universidad de Chile*, Homenaje al sesquicentenario (1810-1896), año LXVIII, 2º semestre 1960, nº118 et Segunda serie, año II, 4º trimestre de 1924, p.1178-1187.

Cette influence intellectuelle née dès avant l'indépendance va continuer pendant les XIX^e et XX^e siècles à imprégner particulièrement le travail constitutionnel du pays. Quatre exemples permettent de certifier ceci⁶² :

- La constitution de 1813 affirme « *L'Etat chilien est un et indivisible* » quand la constitution française de 1791 disait « *La République est une et indivisible* ». Nous retrouvons ici la crainte ci-devant exposée de l'idée de République.
- Celle de 1822 affirme « *La nation chilienne est la nation de tous les Chiliens : c'est la base de sa souveraineté* » alors que la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 indique « *Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation* ».
- « *Aucune réunion partielle de citoyens ne peut s'attribuer la souveraineté ou les droits du peuple, ni exercer l'autorité ou une fonction publique sans une délégation formelle* » de la constitution de 1823 se rapproche de « *Aucune partie du peuple ne peut exercer le pouvoir du peuple entier* » de la constitution française de 1793.
- Et bien que la dernière constitution ait été promulguée pendant le régime militaire en 1980, nous y trouvons « *Les forces armées et les carabiniers, comme corps armés, sont essentiellement obéissants et non délibérants* », phrase qui constitue une contradiction complète avec la réalité de l'époque, mais que nous pouvons, néanmoins, associer à cet article de la constitution française de 1791 « *La force publique est essentiellement obéissante, aucun corps armé ne peut délibérer* ».

⁶² Gazmán A., « El constitucionalismo revolucionario francés y las cartas fundamentales chilenas del siglo XIX », in Krebs/Gazmán, Op. Cit.

Concluons cette partie en disant que l'indépendance ne fut donc pas un accident ni un évènement imprévisible, mais le résultat d'une évolution, d'un développement historique de longue gestation.

Nous pouvons affirmer que l'influence intellectuelle française constitua, indirectement dans le sens où ceci ne fut pas le résultat d'une politique délibérée, un des éléments du processus du mouvement indépendantiste du Cône Sud et posa les bases de la construction nationale de ces nouveaux États. Toutefois, cette influence n'aurait pas été suffisante pour générer les conditions de la naissance de ce mouvement, c'est pourquoi, sans ignorer bien sûr le contexte régional et ses raisons propres, il était important d'aborder le thème du contexte international et des échos ou répliques politiques qu'il engendra.

1-2-2) – Echos et répliques politiques

La même stratégie que pour le contexte intellectuel a été appliquée pour décrire le contexte international : dans un premier temps, une étude bibliographique de manière à comprendre la situation en Europe (prise de pouvoir de Napoléon, guerres du Premier Empire, invasion de l'Espagne et impossibilité pour cette dernière d'envoyer les ressources nécessaires à la protection et au contrôle de ses colonies sudaméricaines), à partir notamment des ouvrages de Amunátegui, Baulny, Cisneros, Delery, Descola, Dorigny, Ferrer Binimelis, Furet, Lahlou, Madariaga, Lynch, Pardo de Leygonier et Torero⁶³. Dans un deuxième temps, les recherches

⁶³ Amunátegui Solar D., Op. Cit.; Baulny O., "La naissance de l'Argentine et l'entreprise ibérique de Napoléon", *Revue de l'Institut Napoléon*, n°112, juillet 1969; Cisneros A., Escudé C., *Historia general de las relaciones exteriores de la Republica argentina*, parte I, tomo II, Grupo Editor Latinoamericano in www.argentina-reee.org; Delery de la Souchère S., *A la poursuite des aigles*, Le cercle du livre de France, La Nouvelle Orléans, 1960; Descola J., *Les messagers de l'indépendance*, Éditions Robert

dans les Centres d'Archives à propos, principalement, des négociations entre les Envoyés de l'Amérique du Sud et les Ministres de Napoléon (Archives Ministère des Affaires Étrangères, Correspondance politique, Paris, Chili, Argentine et Pérou ; Archivo Nacional de Santiago de Chile, Ministerio de Relaciones Exteriores, Tomo I, 1810-1900, Vol. 7, 18, 23, 26, 27 et 28).

Toutefois, dès avant la Révolution Française, certains Latinoaméricains sont convaincus que l'empire colonial espagnol est très fragile: l'Evêque de Grenade, Monseigneur Moscoso y Peralta, originaire de Arequipa au Pérou écrit en 1780, "*La conservation de l'Amérique est liée à la tranquillité de l'Espagne et le moindre changement de gouvernement ou invasion étrangère de la métropole provoquerait la dissidence du nouveau monde*"⁶⁴.

L'alliance obligée de l'Espagne avec l'Empire napoléonien et les premières campagnes maritimes communes contre l'Angleterre vont constituer le premier signe annonciateur de cette possible évolution, avec la disparition quasi complète de la flotte espagnole lors de la bataille de Trafalgar en 1805, et, par conséquent, l'impossibilité pour l'Espagne d'envoyer des bâtiments vers ses colonies d'outre-atlantique.

Citons quelques-uns de ces auteurs pour confirmer cette importance du contexte international et nous permettre d'affirmer, comme le fait Encina⁶⁵ que sans l'emprisonnement de Ferdinand VII et l'invasion de l'Espagne par Napoléon, l'indépendance de l'Amérique aurait été retardée

Laffont, Paris, 1973; Ferrer Binimelis J., "Las Cortes de Cadiz, América y la Masonería", *Cuadernos Hispanoamericanos*, n°460, Octobre 1988, pp.7-35; Furet F., *Histoire de France, la Révolution (1770-1800)*, Hachette, Paris, 1988; Lahlou R., "Le rêve américain et caribbe de Bonaparte: le destin de la Louisiane française, l'expédition de St-Domingue", *Revue du Souvenir Napoléon*, n°440, avril-ami 2002, pp.3-21; Madariaga S. de, *El ocaso del imperio español*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1959; Lynch J., *Las revoluciones hispanoamericanas*, Editorial Ariel, Barcelona, 1976; Pardo de Leygonier G., "Napoléon et les libérateurs de l'Amérique latine", *Revue de l'Institut Napoléon*, n°82, janvier 1962; Torero de, *Historia de la guerra de España*, Madrid, 1944.

⁶⁴ Carrasco Dominguez, *El absolutismo europeo y la independencia de América*, Op. Cit., p. 198.

⁶⁵ Encina F., *Historia de Chile*, Op. Cit., Tomo VI, p. 158.

de quelques dizaines d'années. Carrasco Dominguez, «*La première expédition importante de l'Espagne vers l'Amérique depuis 1808 est celle du général Pablo Morillo en février 1815* »⁶⁶; Amunátegui, «*Au Chili, les patriotes furent poussés à développer la révolution par l'espoir de voir la guerre d'Espagne et les désordres en Europe durer de longues et désastreuses années* »⁶⁷; Eyzaguirre confirmant les dires de l'Evêque de Grenade, «*La conservation de l'Amérique était liée à la tranquillité de l'Espagne et une quelconque altération causée par le gouvernement ou par une invasion étrangère de la métropole provoquerait l'excision du Nouveau Monde* »⁶⁸; Cox, «*Pour les patriotes, la situation internationale en avril 1814 était mauvaise... Napoléon perdait la guerre, l'Espagne était libérée par Wellington, Ferdinand VII revenait à Madrid. Le pays chilien, complètement bloqué, ne paraissait avoir aucune probabilité d'obtenir son indépendance* »⁶⁹; Worcester, «*Un événement de singulière importance pour l'indépendance ibéroaméricaine fut la terrible défaite subie par les flottes combinées françaises et espagnoles au Cap Trafalgar en 1805... L'Espagne et la France perdirent les vaisseaux qui, plus tard, auraient pu aider à restaurer l'Empire Espagnol. Après 1805, la puissance navale espagnole fut considérablement réduite et ce déclin lui fit perdre les moyens de conserver son empire* »⁷⁰; Claro, «*La cause de l'indépendance fut sans aucun doute Napoléon. Il est en effet le produit de la Révolution Française et nous pouvons dire qu'il proportionna indirectement l'opportunité qui déclencha les faits qui fatalement se seraient produits, mais à une date imprécise. Et Napoléon continua de graviter en Amérique autant par les intentions d'imiter sa personnalité que par l'admiration de*

ses tactiques militaires et de ses conceptions en politique et textes législatifs »⁷¹; Archer, «*L'effondrement de l'Espagne permit l'émergence renouvelée de Miranda et d'une nouvelle génération de leaders créoles comme Simon Bolivar, Bernardo O'Higgins, José de San Martin et Bernardino Rivadavia, qui imaginèrent les nouvelles nations de l'Amérique* »⁷² O'Higgins, lui-même, écrivit, «*Napoléon, bien qu'il ne le désirait pas, permit que huit nouveaux pays du nouveau monde rejoignent le concert des nations libres, peut-être cent ans avant que tel glorieux évènement eut pu se réaliser* »⁷³.

Dès le déroulement de ces dits-événements, l'Europe a conscience de leurs répercussions comme le signale ce rapport conservé aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris, «*... mais la Révolution Française, les événements de Bayonne en 1808, la conduite obstinée et impolitique des chefs qui ont, depuis, commandé au nom de Ferdinand VII, accélèrent la chute de l'ancien gouvernement et entraînent le nouveau monde dans une révolution générale* »⁷⁴ Pour les habitants du Cône Sud, Napoléon va représenter, avant même d'avoir engagé la moindre action dans cette partie du monde, soit le grand danger s'ils sont partisans de la royauté, «*L'Antéchrist* » selon un frère de Coquimbo au Chili, «*horrible, de sinistre figure, les yeux féroces, le ton grossier, la voix tombale et l'aspect froid...* » comme l'écrit la Gaceta de Lima le 28/11/1811; soit le grand espoir s'ils sont partisans de l'indépendance, tout au moins avant sa tentative d'annexion des colonies en 1808; ainsi la «*Minerve de Lima* » publiée le 3/10/1808 une «*Ode à la victoire de Friedland acquise par le grand Napoléon* », et une chanson de Buerios

⁶⁶ Carrasco Dominguez, op. Cit., p. 243.

⁶⁷ Amunátegui M.L., *Vida de Andrés Bello*, Editorial Embajada de Venezuela, Santiago, 1962, p. 122.

⁶⁸ Eyzaguirre J. *Idustria y ruta de la emancipación chilena*, Op. Cit., p. 154.

⁶⁹ Cox R., *Carrera, O'Higgins y San Martín*. Corporación de Estudios Contemporáneos, Santiago, 1979.

⁷⁰ Worcester D. *El poder naval y la independencia de Chile*, Editorial E. de Aguirre, Santiago, 1971, p.XVI.

⁷¹ Claro T., *La revolución francesa y la independencia hispanoamericana*, Op. Cit.

⁷² Archer C., *The wars of independence*, Op. Cit., p.25.

⁷³ O'Higgins B., "lettre à Sir John Dyle du 1/8/1826 a Lima", in *Revista Historica* de la Universidad Católica de Santiago, n°11, 1972-1973, p.440-441.

⁷⁴ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Mémoires et Documents, Amérique n° 34, Rapport sur ce qui s'est passé depuis les guerres d'Espagne aux colonies espagnoles du nouveau monde et leur situation actuelle au Duc de Bassano, Ministre des Relations extérieures, Paris, 7/4/1813, p. 114.

Aires se fredonne même dans la maison du Vice Roi, le Français de Liniers, « *M... aux Espagnols, M... aux Espagnols, Vive Napoléon ! Mort à Ferdinand VII ! La patrie et la religion !* »⁷⁵. L'historien chilien A. Edwards ajoute sur ce point, « *si l'usurpation s'affirmait, comme cela paraissait probable au vu des pouvoirs invincibles jusqu'alors de Bonaparte, les colonies espagnoles d'outremer deviendraient de fait indépendantes parce qu'elles ne pouvaient obéir à un usurpateur pas plus qu'à un monarque emprisonné.* »⁷⁶

Aucun doute ne subsiste donc sur la réalité de cette influence du contexte international, mais là encore, il s'agit d'un mouvement indirect non lié à une volonté politique. Voyons maintenant comment l'Europe, particulièrement la France à travers Napoléon, franchit le pas de l'intervention directe dans le devenir des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud.

1-3) Influence directe du Premier Empire.

Dés avant l'Empire, sous la Révolution, plusieurs projets conduits par Brissot, Darbault, Kersaint et/ou Miranda, entre autres, visaient à l'indépendance de l'Amérique, à tel point que Miranda, pendant son exil à Londres, affirma lors d'une rencontre avec Simon Bolivar, lui aussi exilé: « *La France, ennemie de l'Angleterre, nous offre officiellement son appui; la révolution française nous considère comme son fils aîné.* »⁷⁷ Mais, bien évidemment, les problèmes tant internes qu'externes empêcheront la

⁷⁵ Vicuña-Mackenna B., *La independencia en el Perú*, Editorial F. de Aguirre, Buenos Aires, 1972.

⁷⁶ Edwards A., *La fronda aristocrática en Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1982, p.47.

⁷⁷ Encina F., *Bolívar y la independencia de la América española*, Ed. Nascimento, 1958, p. 140.

nouvelle République de mettre à exécution ses projets,⁷⁸ au grand dam de certains Députés comme Boyer-Fonfrède qui, à la tribune de la Constituante déclarait en février 1793, « *Si le Bourbon d'Espagne a l'audace de se joindre aux Rois qui vous menacent, vous l'attaquerez en Europe, vous l'attaquerez au Mexique, vous l'attaquerez au Pérou. Vos frères de Saint-Domingue s'empareront de la partie espagnole de l'île.* »⁷⁹

Plus tard, les expéditions de St-Domingue et des Antilles, la vente de la Louisiane aux Etats-Unis se feront avec en arrière-pensée la double idée de faire trembler l'empire espagnol et d'éviter son occupation par les Anglais, tout en conservant, bien sûr, une tête de pont française sur ce continent.⁸⁰

Parallèlement aux influences indirectes évoquées précédemment, nous ne pouvons pas ignorer non plus des mouvements beaucoup plus directs qui, s'ils ne sont en général pas inspirés par le désir d'aider concrètement le continent américain à obtenir son indépendance, ont pour conséquences d'influencer le développement de ce mouvement.

C'est par exemple le cas de l'instauration du Blocus Continental par Napoléon à ses alliés dans le but d'isoler et ruiner l'Angleterre⁸¹. Il va obliger l'Espagne à mobiliser ce qui lui reste de flotte pour protéger les côtes de la Péninsule Ibérique, empêcher le débarquement de marchandises anglaises et, ainsi, aggraver le problème créé par la destruction d'une grande partie de la marine ibérique à Trafalgar, le 21 octobre 1805. Des auteurs contemporains des faits et des historiens du

⁷⁸ Sur ce sujet, voir Dorigny M., Rossignol M., *La France et les Amériques au temps de Jefferson et Miranda*, Société des Etudes Robespierriennes, Paris, 2001 incluant l'article de Dorigny M. « *L'Amérique espagnole révolutionnaire de Miranda à Bolívar* », p. 90-105.

⁷⁹ Descola J. Op.cit. p.13.

⁸⁰ Labrousse R., « *Le rêve américain et caraïbe de Bonaparte* », *Revue du Souvenir Napoléon*, n°440, avril-mai 2002, pp 3-21.

⁸¹ Décret édicté par Napoléon à Berlin en 1806 qui précise que « *les Îles Britanniques sont en état de blocus* » et qui étend aux Etats Européens la législation française. Voir Furet F., *La révolution (1780-1880)*, Editions Histoire de France Hachette, Paris, 1988, p. 229.

XX^e siècle notent ce phénomène. Ainsi Perez Rosales écrit : *“Entre 1805 et 1815, il n’y a que très peu de navires de guerre espagnols qui arrivent sur le continent américain. La première grande expédition, avec 18 vaisseaux de guerre et 42 de transport, rejoint les côtes du Vénézuëla en 1815, dirigée par Pablo Morillo, pour combattre les troupes de Bolívar”*⁸²; Rodriguez Mendoza, *“L’Espagne préparait en 1814-1815 une expédition de 20 000 hommes: libre de Napoléon et de ses grandes bottes de cheval, Ferdinand VII ne pouvait se résoudre à voir lui filer entre les mains l’Amérique et ses vassaux”*⁸³; Larrazabal informe que, selon le Ministre de la Guerre espagnol dans un discours aux Assemblées Ordinaires, entre 1815 et 1820, 42 607 hommes furent envoyés en Amérique, soit quasiment la même quantité que ceux occupant déjà l’ensemble de ce territoire.⁸⁴ En ce qui concerne le Cône Sud, Heredia⁸⁵ calcule qu’entre 1811 et 1818, 9 981 hommes et 40 vaisseaux rejoignent uniquement deux destinations, Lima et Montévidéo, le plus grand nombre à partir de la deuxième moitié de 1813, c’est à dire la fin de l’occupation de l’Espagne par la Grande Armée. Cisneros⁸⁶ indique que des 1 068 hommes qui partent vers l’Amérique Latine en 1811, seulement 87 étaient destinés au Río de la Plata et, de fait, le pourcentage pour cette région ne va jamais dépasser les 30% jusqu’en 1816. L’expédition de Morillo, précédemment décrite, était d’abord destinée à Montévidéo avant d’être réorientée plus au nord, ce qui confirme que le sud du continent, à

⁸² Perez Rosales V., *Recuerdos del pasado (1814-1860)*, editorial Andrés Bello, Santiago, 1952, Tomo II.

⁸³ Rodriguez Mendoza E. *La estrella sobre los mástiles, de Cochran a Prat*, Editorial Ercilla, Santiago, 1934.

⁸⁴ Larrazabal F., *Bolívar*, Editorial Presidencia de la república, Caracas, 1983, Tomo I y II. Il est intéressant de consulter à ce propos l’ouvrage de Heredia E.A. *Planes españoles para reconquistar Hispanoamérica, 1810-1818*, Editorial F. Senpere y Cia, Valencia, 1910.

⁸⁵ Voir note n° 83.

⁸⁶ Cisneros A., Escudé C., *Historia general de las relaciones exteriores de la república argentina*, Op. Cit., Parte I, Tomo II, Las expediciones militares españolas entre 1811 y 1816.

l’exception du Pérou, n’était déjà plus à cette époque une priorité pour le royaume espagnol.

Mais l’évènement principal prend place en 1807-1808 avec l’abdication en Espagne de Charles IV, la nomination au trône de Ferdinand VII, sa déposition, la prise de pouvoir de Joseph Bonaparte, frère de Napoléon et l’entrée dans la Péninsule Ibérique de l’armée impériale. Ricardo Krebs écrit à ce propos, *“l’émancipation américaine a trouvé son origine dans l’intervention de Napoléon en Espagne et dans la destitution des Bourbons”*⁸⁷; et un témoin des faits, l’amiral Jurien de la Gravière, en mission à la tête d’une division maritime française en Amérique du Sud affirme *“Les colonies de l’Amérique du Sud ne songèrent à se gouverner elles-même que le jour où l’étranger fut maître dans sa métropole...”*⁸⁸

Simon Collier ajoute, *“la cause suprême et immédiate de l’indépendance des Républiques de l’Amérique Ibérique fut l’invasion napoléonienne de l’Espagne en 1808, évidente raison du parallélisme notable dans le déroulement des évènements dans les provinces américaines à partir de 1808: elle donna l’occasion mais ne causa pas la révolution et convertit un changement de situation en une révolution indépendantiste”*⁸⁹, Maldonado affirme⁹⁰ *« l’invasion napoléonienne d’Espagne et l’emprisonnement temporaire de son souverain, Ferdinand VII, donna une base à un mouvement séparatiste qui, en Amérique Latine, très timide dans un premier temps et gagnant de la force parallèlement à sa séparation de plus en plus évidente de la couronne espagnole, conquiert finalement sa souveraineté politique et obtint la création de nouveaux états indépendants »*; Cornelio Saavedra, premier Président de la première

⁸⁷ Krebs R., Gazmuri C. *La revolución francesa y Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1990.

⁸⁸ Jurien de la Gravière, *Souvenirs d’un amiral*, Librairie de la Hachette, Paris, 1860, Tome II, p.245.

⁸⁹ Collier S., Op.cit.

⁹⁰ Maldonado C., Op. Cit., p.11.

junte argentine en 1810, devait écrire plus tard « si l'on considère les choses à la bonne lumière, il est indéniable que c'est à l'ambition de Napoléon et à celle des Anglais de vouloir être les maîtres de cette partie de l'Amérique, que l'on doit attribuer la révolution du 25 mai 1810 en Argentine⁹¹ » et pour terminer en paraphrasant Encina, ce n'est pas un hasard si, deux ans après l'invasion de l'Espagne par Napoléon et avec l'impossibilité pour cette dernière d'envoyer vaisseaux, troupes, armes et argent en Amérique, l'année 1810, correspond à la première indépendance ou autonomie de nombreux pays: Vénézuéla, Argentine, Colombie, Mexique, Chili et Equateur.

Napoléon, par l'intermédiaire de Joseph et du maréchal Murat, alors Capitaine Général d'Espagne, va essayer d'imposer, sans succès, son autorité sur les "nouvelles colonies". Ces dernières vont alors se doter de Juntas de Gouvernement, fidèles à Ferdinand VII, tout en demandant une plus grande autonomie de fonctionnement. Seul le Pérou dans l'Amérique continentale⁹² ne se dotera pas de junte, gardant intégralement son administration coloniale traditionnelle. Ce désir d'autonomie s'accompagne alors de la négation d'obéir à "la domination de l'abominable Joseph Bonaparte, l'intrus..." et ne va pas disparaître avec ce dernier car selon Amunátegui, "ceci se fit en faveur du roi Ferdinand VII, mais, il fallait craindre une volte-face contre ses intérêts"⁹³. Même les juntas organisées en Espagne pour résister à Napoléon vont, en 1812, adopter le principe de la monarchie constitutionnelle, la séparation entre l'Etat et l'Eglise, l'égalité des pouvoirs entre Espagnols et Américains, la liberté de la presse et l'abolition de l'inquisition. Elles suivent donc un chemin proche de celui dicté ou, pour le moins, inspiré par la révolution Française.

⁹¹ Murat L., Op. Cit., p. 212.

⁹² L'île de Cuba sera le seul autre territoire de cette zone à ne pas se doter d'une junte.

⁹³ Amunátegui M. L. *La reconquista española*. Imprenta Barcelona, 1932, p. 99 pour les deux citations.

Pendant l'invasion de l'Espagne, Napoléon pensa, de plus, pouvoir s'emparer des colonies américaines mais le rejet de ces dernières et, plus que tout, la crainte de les voir tomber sous la domination anglaise le fit changer d'opinion. Il est intéressant de voir à ce propos quelle pouvait être l'attitude des dirigeants indépendantistes du Cône Sud, par exemple la Junte de gouvernement installée à Santiago en 1810-2: dirigée par Juan Egaña, elle organisa sous son impulsion un plan de défense qui selon Lopez Urrutia⁹⁴, démontrait "la plus incroyable incapacité de son cerveau pour émettre une pensée logique et réaliste au niveau militaire"; son plan se fondait en effet, probablement influencé par le succès de la défense de Buenos Aires contre les Anglais en 1810, sur l'idée que le Chili serait envahi par une expédition française envoyée par Napoléon et que quelques bonnes troupes suffiraient pour résister. Voyons par ailleurs ce que pensaient les partisans de la colonie espagnole: Ignacio de Torres publie au Chili en 1808⁹⁵ un appel aux partisans de l'Espagne pour rejeter les intentions de Napoléon déclarant notamment « Napoléon est un perfide, un tyran, un usurpateur: il s'est emparé de l'Espagne et il ne reste à l'Amérique que le recours de l'Angleterre... Leur machiavélisme (des indépendantistes) les rend aveugles au point de ne pas se rendre compte combien sont ancrées dans nos coeurs la religion, la loyauté et l'amour à nos souverains légitimes... Que pouvons-nous admirer quand des personnes si corrompues veulent gangrèner le reste du corps politique? ». Donc, que ce soient les partisans ou les opposants à l'indépendance, l'attitude envers Napoléon et ses intentions est quasiment la même, ce qui ne lui laissait que très peu d'espoir de mener à bien ses projets.

⁹⁴ Lopez Urrutia C., *Historia de la marina de Chile*, Editorial Andrés bello, Santiago, 1969, p. 13.

⁹⁵ Triarte, "Advertencias precautorias a los habitantes de Chile excitándolos a conservar su lealtad en defensa de la religión, del rey y de la patria siti escuchar a los sediciosos que sugieren ideas revolucionarias con motivo de los últimos sucesos de España por Ignacio de Torres", *Anales Universidad de Chile*, n°118, año 1960, 2° trimestre, pp.61-64.

De fait, en 1808, les officiers Lamanon y Cerloy essaient d'imposer, sans succès, le nouveau pouvoir de Joseph Bonaparte à Caracas. D'autres officiers connaissent le même sort à Mexico, Buenos Aires, La Paz et Montévidéol⁹⁶. Cette même année, le vaisseau le "Consolateur" de Dauriac y Delaubarats tente d'apporter armes et munitions pour aider la ville de Montévidéo contre les attaques anglaises. Dès avant l'invasion de l'Espagne, la France avait envoyé des émissaires, par exemple Pons au Venezuela, mais après 1808, ce sont 32 envoyés qui parcourent l'Amérique⁹⁷. L'un d'entre eux, le colonel espagnol Cabello, faisant partie des troupes ralliées dans la Péninsule à Joseph Bonaparte, est envoyé le 31/3/1809 vers le Pérou, la Plata, la Nouvelle Grenade, Mexico, Cuba, Puerto Rico puis les Philippines, avec de nombreux documents, en particulier la nouvelle constitution de l'Espagne.

Montalivet, Ministre de l'Intérieur de Napoléon, déclare le 31/12/1809 "L'Empereur ne s'opposera jamais à l'indépendance des nations continentales de l'Amérique à la condition qu'elles ferment leurs ports aux Anglais" et selon les paroles de Maret, Duc de Bassano, Ministre français des Relations Extérieures, lors d'une rencontre avec Russel, diplomate des Etats-Unis en France en 1810, " L'Empereur est

disposé à offrir armes, munitions et officiers dans le but de mener à bien l'indépendance des peuples de l'Amérique Ibérique"⁹⁸.

Cette volonté fut confirmée l'année suivante par Sérurier, Ambassadeur de France à Washington, lors d'une conversation avec le ministre Monroe, ce qui, selon Encina, poussa le Président nordaméricain Madison à accentuer sa sympathie envers la cause de ces peuples lors de son discours du 5 novembre 1811.

Napoléon fixa une seule condition en échange de son aide: que les nouveaux peuples ne cèdent aucun privilège commercial aux Anglais. Le 29 décembre 1810, il déclare "qu'il verrait avec plaisir tout ce qui pourrait favoriser l'indépendance de l'Amérique espagnole" et le 16 septembre 1811, il se propose d'"approuver le principe de l'indépendance en procédant à des envois d'armes et de tous les secours qui dépendraient de lui, à la condition que les colonies ne contractassent aucun lien particulier avec les Anglais"⁹⁹.

Intentions évidentes qui vont se transformer en actes immédiats: L'Amiral Jurien de la Gravière, bon connaisseur du continent américain depuis sa mission au Brésil et à La Plata en 1796, écrit dans ses mémoires¹⁰⁰: "Les premiers soulèvements de la Péninsule firent craindre au gouvernement français que les colonies espagnoles, s'associant aux protestations de la mère-patrie, souhaitassent proclamer leur indépendance ou se jeter dans les bras de l'Angleterre. On cherchait frénétiquement des officiers de marine capables de donner des informations sur la situation de ces possessions lointaines J'étais, à ce

⁹⁶ Barros Arana D., *Historia de Chile*, DIBAM/Centro Barros Arana, Santiago, 2002, Tomo VIII, p. 40-41 indique, citant la correspondance impériale, que "Napoléon envoya trois vaisseaux avec des émissaires à Mexico, Venezuela et le Rio de la Plata et que, dans le même temps, il fut préparé au port du Ferrol, en Espagne, une expédition de 9 vaisseaux transportant 2 200 fantassins, 500 cavaliers à pied et 400 artilleurs, avec 10 000 fusils, 12 canons avec 300 coups par pièce, 500 000 cartouches." Selon Barros Arana, l'Empereur ne soupçonnait pas le soulèvement des colonies contre lui, ce qui lui fit abandonner ce projet.

⁹⁷ Voir sur ce thème les ouvrages suivants: Descola J., *Les messagers de l'indépendance*, editorial Robert Laffont, Paris, 1973; Gandía E. de, *Napoléon y la independencia de América*, Editorial A. Zamora, Buenos Aires, 1955; Robertson W., *France and latin american independence*, Ortagon Books Inc, New York, 1967; Masor G., *Bolívar*, Instituto Colombiano de Cultura, Bogota, 1980, Tomo 1 y II; Villanueva C., *Historia y diplomacia, Napoléon y la independencia de América*, Editorial Garnier Hermanos, Paris, 1911. Ce dernier donne la liste de tous les vaisseaux français chargés d'émissaires et de messagers pour l'Amérique et conte leurs déboires à leur arrivée, puisque tous sont arrêtés, emprisonnés et expulsés.

⁹⁸ Baulny O., "La naissance de l'Argentine et l'entreprise ibérique de Napoléon", *Revue de l'Institut Napoléon*, n°112, juillet 1969. Voir aussi sur ce sujet: Benot V., *La démission coloniale sous Napoléon*, Editions la découverte, Série Histoire Contemporaine, Paris, 1992, pp.138-143 et Penot J., "Les Espagnols et Napoléon", *Etudes Historiques* n°7, Université de Provence, 1984, Chapitre "Les hispanoaméricains et Napoléon", pp.51-70.

⁹⁹ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Correspondance politique, Colombie, I, 1806-1821, p.26-27.

¹⁰⁰ Jurien de la Gravière J.P.E., *Souvenirs d'un amiral*, Op. Cit., p.132.

moment-là en France, l'unique officier qui avait pénétré dans La Plata." Le Ministre de la Marine, Decrès, lui demande un rapport et peu après l'invite à son bureau pour lui faire part de ce qui suit, "Vous allez avoir la plus importante des missions (l'acceptation de la domination française par les possessions espagnoles de l'Amérique, ndla); si vous la réussissez les portes des Tuileries ne seront pas suffisamment grandes pour vous recevoir. Gardez le plus grand secret sur le voyage que vous êtes sur le point d'entreprendre et préparez très discrètement votre départ. Un colonel d'artillerie sera mis sous vos ordres avec vingt cinq hommes d'élite de son régiment, cinq cents fusils seront mis à votre disposition, Vous les distribuez à vos partisans." Napoléon ajouta de sa main au bas des ordres de Jurien, "N'émettre aucune instruction écrite." La mort de De Liniers, le contact de Jurien, à Buenos Aires en 1810, empêchera son départ de France et, par conséquent, l'exécution de sa misión¹⁰¹.

Un élément, officiellement non mentionné, conditionne cette attitude de la France : le désir de pouvoir développer son commerce avec ce continent. Le fait de conditionner l'aide à la fermeture de cette zone aux Anglais en est la preuve indubitable, c'est d'ailleurs la suite logique et complémentaire du blocus continental. En revanche, de nombreux rapports, secrets à l'époque, c'est pourquoi nous avons utilisé précédemment l'expression « officiellement non mentionné », se trouvant aux archives du Ministère des Affaires Etrangères, présentent ce thème comme le moteur de toute négociation avec les nouveaux pays¹⁰², en

¹⁰¹ Jurien de la Gravière, Op. Cit. p.133.

¹⁰² Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Mémoires et Documents, Amérique, n°34, Rapport sur ce qui s'est passé depuis la guerre d'Espagne aux colonies espagnoles du Nouveau Monde et leur situation au Duc de Bassano, Ministre des Relations Extérieures, Paris, 7/4/1813 : « Sur les 30 millions d'habitants qui existent au nouveau monde, 28 millions aiment la révolution, 2 millions voudraient opprimer le reste. Les 28 millions de révolutionnaires ne sont point des hommes animés de fausses idées de liberté et de république, mais leur besoin le plus pressant étant de secouer le joug, ils ont adopté ce moyen provisoire qui pouvait le plus favoriser leur entreprise et ils recevaient très volontiers des lois instituées pour les protéger et favoriser des relations utiles avec l'Europe. L'Empereur pourrait être le fondateur d'un ordre stable dans ces belles contrées et y faire prévaloir pour jamais un système de commerce qui peut-être deviendrait exclusif avec la France. Jamais la fortune n'offrir à sa Majesté

précisant que le régime politique qui sortira du conflit importe peu. Plus qu'une aide à l'indépendance, et ceci malgré les déclarations citées, il s'agit donc, avant tout, de permettre la création d'un nouveau marché pour la France et d'un nouveau débouché pour ses produits. Cela ne peut exister qu'après l'élimination de l'empire espagnol.

D'ailleurs, ceux qui développent en Amérique une intense activité commerciale entre Lima, Buenos Aires et Montévidéo et l'Europe comme la famille Lavalle, résident au Pérou, observent aussi de près la situation internationale et commentent, eux, qu'ils ont confiance en la Junte Suprême de Cadix, "Nous avons un gouvernement éclairé, de formidables armées composées de troupes courageuses conduites par de bons généraux et de bons alliés." Antonio Lavalle, membre de cette famille installé à Cadix ajoute fin 1807: " les mouvements des troupes autrichiennes et russes sont douteux, et il est pour le moment difficile d'avoir une opinion sur elles, toutefois les Français ne doivent pas avoir confiance dans le nord, quand, de plus, ils doivent envoyer des troupes au sud pour tenter de sauver ce qui reste des 200.000 hommes qui entrèrent en Espagne et au Portugal. Les Français ont évacué Burgos, Bilbao, et San Sebastian mais leur retraite est coupée à Irun et il leur sera difficile de s'échapper."¹⁰³ »

Il n'est pas inutile de faire référence ici à un épisode, très peu connu bien que fort parlant, des relations entre la France impériale et le continent américain: en mai 1810, un citoyen nordaméricain, Burck¹⁰⁴, propose à

Empereur et Roi une occasion plus glorieuse d'acquiescer des droits à la reconnaissance du nouveau monde, d'ouvrir à la France des relations qui élèveront un jour son commerce et ses fabriques à la plus haute opulence. »

¹⁰³ Mazzeo de Vivo C., "Comercio "neutral" y comercio "privilegiado" en el contexto de la guerra de España con Inglaterra y con Francia (1796-1815)", *Revista Derrotados de la mar del sur*, n°6, 1998.

¹⁰⁴ Il s'agit probablement de Aaron Burr, ami de Francisco Miranda depuis la guerre d'indépendance américaine, qui pendant la Révolution Française et le Premier Empire tentera à plusieurs reprises de monter des expéditions composées de volontaires nordaméricains et d'officiers français vers la Floride et le Mexique pour provoquer l'indépendance de l'Amérique du Sud. Voir Kennedy R., *Orders from France*, Alfred Knopf, New York, 1989, p. 304-341.

l'Empereur un projet de débarquement dans le sud des Etats-Unis, visant à prendre possession des terres espagnoles de ce territoire, dites les Florides, ce qui, selon lui, "entraînerait l'indépendance du Mexique et des autres colonies espagnoles."¹⁰⁵ La lettre de Burck du 27 mai¹⁰⁶ indique qu'il "faut s'emparer de Pensacola, seul port de la côte septentrionale du Golfe qui puisse recevoir de grands vaisseaux, avec une troupe de 800 à 1 200 hommes en levant des troupes en Nouvelle-Orléans et en Floride. Ceci fait, il s'agira de renverser les autorités espagnoles à l'est du Rio del Norte à 400 lieues du Mississipi et préparer le débarquement d'une armée de 10 à 15 000 hommes au Mexique." Burck précise qu'"on ne se propose pas la conquête des colonies espagnoles mais leur émancipation de la domination espagnole." Cette initiative ne verra pas le jour mais elle permet d'affirmer que du nord au sud du continent, nombreux sont ceux qui associent, avec des raisons et motifs parfois bien différents, Napoléon à l'éventuelle indépendance des colonies espagnoles. Tous ces éléments permettent, sans doute aucun, de confirmer les intentions exprimées ci-dessus par Napoléon et ses ministres.

Dans le même temps, en 1813, avec le désir de profiter de ces bonnes intentions, le gouvernement chilien envoie en France et en Angleterre le futur général Pinto¹⁰⁷ afin de solliciter de l'aide pour la révolution chilienne en échange de concessions commerciales. Les revers napoléoniens en Espagne et en Russie vont précipiter son retour à Buenos Aires. L'envoyé de Bolívar, Palacio Fajardo, rencontre Sérurier à Washington pour lui demander de l'aide puis va à Paris, accompagné de l'officier français Delpech, combattant sous Miranda et Bolívar, comme commissaire des généraux Marino et Bermúdez, dans le but de rencontrer

Maret et Clarke, Ministre de la Guerre¹⁰⁸. En 1812, Napoléon donne son accord pour monter une expédition vers le Venezuela mais ses deux ministres lui font voir la difficile situation de la France et le font renoncer à ce projet.¹⁰⁹

En Europe, existent pourtant des voix dissonantes: en 1810, Dumouriez, général de la Révolution exilé en Angleterre, prépare à la demande des Argentins l'organisation de la nouvelle armée de La Plata. Selon lui, "pour construire le temple de la liberté, il faut avoir l'épée dans une main et la truelle dans l'autre. Il faut aussi se détacher des puissances européennes qui n'en veulent qu'à ses richesses naturelles, se méfier également des voisins continentaux – Mexique, Pérou, Chili – et même des Etats-Unis, encore fragiles, s'entendre avec tous, commercer avec quelques-uns et ne se lier avec aucun." Son plan ne sera pas suivi,¹¹⁰ mais il révèle, une fois encore, l'influence militaire française dans ces pays dès le tout début de l'indépendance.

Au-delà des déclarations d'intention des uns et des autres, il est intéressant d'éclairer la nature réelle de l'aide demandée; si nous n'avons pas rencontré d'informations de ce type sur la mission du Chilien Pinto, nous connaissons en revanche bien la demande de Palacio et Delpech, et bien qu'elle ne touche pas la même zone de l'Amérique Latine, elle n'en est pas moins un élément de référence dans un contexte politique et dans des conditions économiques en grande partie identiques. Deux listes adressées à Maret se trouvent aux Archives du Ministère des Affaires

¹⁰⁵ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Correspondance politique, Colombie, 1, 1806-1821: lettre de Palacio et Delpech à Maret, "... pour combattre ses ennemis (Cories de Cadix, Angleterre, Prince Régent du Brésil) et pour établir les relations les plus avantageuses avec la France... le gouvernement de Carthagène qui défend sa liberté par ses armes et celui de Caracas, envahi depuis le tremblement de terre qui débilite ses moyens de défense, sollicitent par l'entremise de leurs envoyés la protection de S.M. l'Empereur et Roi...". p. 50.

¹⁰⁶ Gandia E. de, op.cit.

¹⁰⁷ Descola J. Op.Cit. p.123. Dumouriez envoie le 25 décembre 1810 son "Mémoire général sur le gouvernement de Buenos Aires" au Président de la Junta du Gouvernement insurgé avec d'importantes considérations militaires et l'exposé d'un système de guerre défensive alors qu'il est employé par les Anglais. Voir: DRUÈNE B., "Dumouriez au service de l'Angleterre", *Revue Historique de l'Armée*, n°2, 1969, pp.18-40.

¹⁰⁸ Fondation Thiers, Bibliothèque Dosne-Thiers, Inventaire des manuscrits du fonds Masson, 3, carton 194, n° 333-340: de l'état politique du continent de l'Amérique et moyens de la rendre utile à la France, et n°, 341-344: projet de débarquement dans le sud des Etats-Unis.

¹⁰⁹ Fondation Thiers, Op.Cit., n° 341.

¹¹⁰ Antonio Francisco Pinto (1775-1858), futur général et Président du Chili entre 1827 et 1829.

Etrangères¹¹¹, la première en date du 28 avril 1813 qui demande 50 000 fusils, 12 000 paires de pistolets, 100 canons de bronze de 4, 50 000 platines pour réparation de fusils, 3 millions de pierres à fusil, 12 000 sabres de cavalerie, 6 000 briquets ou sabres d'infanterie, 15 000 boulets de 4, 100 quintaux de mèches, 2 500 monte-ressorts, 10 000 garnitures de tournevis, épinglettes, etc..., 20 000 uniformes d'infanterie, de cavalerie, vieux ou neufs, avec des boutons analogues à la révolution, 12 000 brides, 12 000 paires d'étriers, 30 000 chapeaux, bonnets et casques, 100 000 piques, 4 imprimeries avec 12 presses, 6 000 exemplaires des œuvres de M. Barrère contre les Anglais traduites en espagnol, 20 000 exemplaires des tactiques militaires françaises. De l'énormité de cette demande, nous pouvons tirer trois leçons: d'abord les Américains connaissent très mal la situation de l'Empire en 1813, ensuite leurs besoins sont énormes (ceci n'est pas surprenant, plusieurs officiers français de l'armée du Chili ou plus tard de celle du Pérou notent le dramatique manque d'uniformes et armes des soldats, nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 2-4) et enfin, ils sont conscients de leur nécessaire formation aux tactiques militaires modernes et savent que, dans ce domaine, Napoléon constitue la référence incontournable. Le 1^{er} mai de la même année, une deuxième demande touche cette fois-ci les hommes, particulièrement les techniciens et confirme ainsi les besoins de la première: 20 officiers d'artillerie, 6 chefs d'atelier, 8 imprimeurs, 4 maîtres-mineurs, 2 hydrauliciens, 4 chapeliers, 2 selliers, 2 maîtres-maçons, 2 maîtres-charpentiers, 2 maîtres-tailandiers, 2 fondeurs de fer, 20 forgerons, 2 maîtres-foreurs, 2 encouleurs, 2 garnisseurs, 2 limeurs de platine, 2 équipeurs-monteurs et 2 soudeurs.

¹¹¹ Ministère des Affaires Etrangères, Paris, Correspondance politique, Colombie, I, 1806-1821, p.60 et 65.

Deux commentaires, ajoutés à ces demandes, illustrent les conditions réelles de cette proposition: d'abord, "*en raison des risques de mer [sic], on peut supposer que moitié de ces secours arriveront à leur destination, cependant on emploiera pour leur transport les meilleurs voiliers américains*" et ensuite "... *les gouvernements de ces contrées donneront une augmentation de grades aux officiers, et à la paix, ils leur donneront gratis ainsi qu'aux artistes*"¹¹², les terres qu'ils désirent mettre en culture...". Nous retrouverons ce dernier élément lorsque nous aborderons le thème de la venue en Amérique des officiers européens après la chute de l'Empire à travers la proposition que fera, des Etats-Unis, le maréchal Grouchy, et pour citer d'ores et déjà un exemple, le général Brayer recevra une propriété à son arrivée au Chili, en remerciement de son intégration¹¹³, et l'amiral anglais, Cochrane, commandant de la flotte chilienne avant d'aller servir au Pérou et au Brésil, se verra offrir l'hacienda de Quintero, au Chili.

Il est intéressant, à propos de ces négociations, d'étudier le contrat que tente de passer le Chilien Carrera aux Etats-Unis avec l'entreprise française de Mr. La Pierre (ou Lapierre) de Paris, en 1816¹¹⁴. Il comprend non seulement la liste des matériaux (armes et fournitures) à acheter mais aussi comment se fera le financement, le transport et sa protection, c'est pourquoi nous proposons en annexe A (Voir Volume 2) la transcription de l'intégralité du contrat.

Les revers de la Grande Armée et la chute de Napoléon en 1814 vont mettre fin à tous ces projets avant même que, pour la plupart, ils puissent s'initier. Toutefois, les bonnes dispositions de l'Empereur

¹¹² Le mot « artiste » s'emploie ici dans le sens « artisan » comme le confirme la liste décrite ci-dessus.

¹¹³ Cette propriété située près de Talca lui sera retirée après son exclusion de l'armée en 1818 (nous traiterons ce point dans le chapitre 3-3-1) et en mars 1820, alors exilé à Montevideo, il demande par lettre à Carrera, qui vient de remporter une victoire sur les forces de Buenos Aires, de l'aider à récupérer ces terres. Sources : Documents familiaux des descendants de Brayer en Colombie, notamment Mauricio Pourat.

¹¹⁴ Carrera J.M., *Diario de viaje a Estados Unidos*, Editorial Universitaria, Santiago, 1996, p. 97-99.

constitueront sans doute aucun le ferment sur lequel s'appuieront de nombreux soldats et officiers pour aller combattre et aider les indépendantistes latino-américains, comme nous le verrons dans le second chapitre.

Parallèlement à ces négociations, la situation sur place, elle aussi, évolue en grande partie en fonction de ce qui se passe en Europe: entre 1810 et 1814, l'attention de l'opinion publique latino-américaine (pour le moins la minorité active) est exclusivement tournée vers les événements de l'Europe. Les patriotes espèrent que les problèmes de l'Espagne vont se prolonger pendant longtemps et auront des conséquences désastreuses pour cette dernière. Certains, comme Irizarri, pensent *"que Ferdinand VII reste en France obéissant aux caprices de son père adoptif ou retourne occuper le trône des barbares, nous devons être indépendants si nous ne voulons pas tomber sous une esclavitude plus cruelle que la précédente."*¹¹⁵ En 1811, le Chilien José Miguel Carrera, de retour d'Europe où il a combattu au sein de l'armée espagnole, prévoit que *"Napoléon ne va pas gagner la guerre, nous devons donc agir rapidement au Chili pour faire la révolution"*.¹¹⁶

A partir de 1811, tout laisse supposer un échec de l'Empereur et un retour de Ferdinand VII sur le trône. Ceci constitue une grande déception pour les patriotes pour deux raisons: d'abord, cela risque d'empêcher certains de se prononcer en faveur de l'indépendance et, ensuite, c'est le signe de l'envoi rapide de nouvelles troupes espagnoles pour reconquérir le continent. De fait, comme nous l'avons vu, de nombreux renforts rejoignent l'Amérique et l'arrivée de ces renforts d'une part, provoquant, entre autre, la déroute des indépendantistes dans le Haut Pérou, et la chute de Napoléon, d'autre part, vont isoler le Chili et diminuer

considérablement ses probabilités de conserver son indépendance. En effet, à partir de 1814, les armées indépendantistes dirigées dans ce pays par O'Higgins et Carrera sont battues à plusieurs reprises et les royalistes réussissent à reprendre le contrôle d'une grande partie du territoire.

Toutefois, tous les patriotes se rendent rapidement compte que, même en Espagne, le retour de Ferdinand VII n'a pas empêché l'adoption d'une constitution fortement influencée par la pensée libérale française. Certains, O'Higgins en particulier, se satisferaient de ceci, d'autres comme Carrera veulent plus. La signature du traité de Lircay, obligeant le Chili à reconnaître sa dépendance vis à vis de l'Espagne, à nouveau en position de force, va creuser la division entre ces deux hommes et provoquer, en particulier, la défaite de Rancagua en 1814.

Le Chili n'est pas le seul à vivre cette situation chaotique: le Haut-Pérou est perdu avec les royalistes fortement installés à Lima; ces derniers font de ce pays une zone encore totalement immobile et insensible aux mouvements des voisins. La révolution vénézuélienne est vaincue et ses chefs, Bolivar et Marino, se sont réfugiés à Carthagène; les libéraux espagnols sont poursuivis, seul le Rio de la Plata voit onduler les étendards de la liberté et de l'indépendance.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les pays du Cône Sud, particulièrement le Chili et le Pérou, se retrouvent à la chute de l'Empire dans une difficile situation, et même l'Argentine, plus exactement les Provinces Unies du Rio de la Plata, n'est pas à l'abri d'un retour espagnol surtout si l'on considère l'arrivée de plusieurs milliers de soldats de la Péninsule à Montévidéo à partir de 1813. Tous ont donc besoin de constituer, reconstituer ou, pour le moins, professionnaliser leurs armées, et tous sont convaincus que la solution se trouve en Europe parmi les milliers de militaires sans emplois après la fin des guerres napoléoniennes.

¹¹⁵ Heredia, *Planes españoles para reconquistar Hispanoamérica*, Ed. Universitaria de Buenos Aires, 1974, p. 47.

¹¹⁶ Pérez J., *San Martín y Carrera*, Ed. Universidad Eva Perón, 1954, p. 92.

Un épisode, extrait des mémoires de Beauchef, permet de mesurer aussi l'influence direct de l'Empire sur les soldats espagnols eux-mêmes qui combattent contre l'indépendance dans le Cône Sud : traversant la pampa argentine pour rejoindre l'armée de San Martín à Mendoza en 1817, il se retrouve entouré par un groupe de soldats espagnols servant le général Artigas. Ces derniers lui disent, « *vous avez servi en Espagne sous Napoléon, au 4^e hussards comme sergent-major, et après nous avoir fait prisonniers à Blanquillos de Valencia, vous nous avez bien traités, nous distribuant des vêtements et des vivres¹¹⁷* » Ceci eut pour effet qu'ils laissèrent Beauchef et ses compagnons continuer leur chemin. Bien que peu important en soi, ce fait révèle l'estime dans laquelle de nombreux Espagnols combattant en Amérique tenaient les soldats français ce qui, nous le verrons, n'étaient pas vraiment réciproque.

CHAPITRE 2 . LES OFFICIERS NAPOLÉONIENS DANS LES ARMÉES DU CÔNE SUD.

¹¹⁷ Puigmal P. *Georgos Beauchef, mémoires pour servir à l'indépendance du Chili*, Op. Cit., p.16.

« Si on peut discuter sans fin l'apport intellectuel français sur l'éveil à l'indépendance, il n'en est pas de même au niveau de l'apport des Français à la création de la République. Il exista dès le premier moment et fut ample, noble, généreux dans tous les domaines d'activité. »¹¹⁸

Plus de trois millions d'hommes étaient sous les drapeaux sur le continent européen en 1814-1815, lors des dernières campagnes du Premier Empire, et les économies des principaux pays, France, Angleterre, Russie, Prusse et Autriche, étaient quasiment exclusivement orientées vers la création et le maintien des armées. Ce phénomène avait débuté avec la Révolution Française, c'est dire la militarisation omniprésente de ces sociétés, plus spécialement en France, pays qui, seul, avait du supporter la charge des guerres contre les différentes coalitions. La paix de 1814, confirmée après les Cent-Jours en 1815, provoqua, au-delà du soulagement évident et compréhensible des populations, un choc terrible et un profond changement d'habitude et de mentalité : éduqués pour combattre, les hommes se retrouvèrent sans emploi dans une société pré-industrielle incapable de fournir du travail pour tous. Ce fut le cas d'environ la moitié de ces trois millions d'hommes, de grande expérience militaire mais une expérience unique dans le sens où, souvent, ils ne savaient rien faire d'autre. De plus, la crise économique provoquée par la fin des guerres frappe les plus pauvres tant en France que dans les autres pays européens et, pour tous ces pays, particulièrement ceux qui possèdent une flotte commerciale, l'Amérique du Sud représente un marché potentiel

¹¹⁸ Le Dantec F., *Historia y leyendas desde Valparaíso*, Ediciones Universitarias de Valparaíso, 1991, p.184.

tant comme source d'approvisionnement de matières premières que de vente de produits manufacturés. Nous verrons, tout au long de ce travail que ce thème se développera parallèlement, et parfois de manière croisée, avec l'action des officiers napoléoniens. Poursuivant ce parallèle, la France et l'Angleterre doivent écouler les importants stocks d'armes, munitions et matériels de guerre accumulés en vue d'éventuelles futures campagnes ; l'Amérique latine leur fournit un nouveau marché, tant géographique que politique, leur ouvre une porte non négligeable pour écouler ces produits. C'est ainsi que leurs flottes marchandes, mais aussi de guerre, se feront beaucoup plus présentes sur les côtes de l'Amérique que du temps de la colonisation espagnole.

Ce problème de chômage endémique, du aussi au retour des soldats à la vie civile fut d'autant plus important dans les deux pays les plus peuplés d'Europe, la France et l'Angleterre ; ce n'est donc pas un hasard si les citoyens de ces deux pays seront les plus nombreux à participer aux luttes pour l'indépendance en l'Amérique Latine mais aussi dans d'autres parties du monde, pendant la première moitié du XIX^e siècle, comme l'Inde, la Perse, l'Egypte, la Grèce, la Belgique ou encore la Pologne et l'Italie. N'oublions pas, non plus, que cette émigration de militaires s'intègre dans un mouvement beaucoup plus global, mouvement qui accompagne la rupture sociétale provoquée par la rupture politique de la fin du Premier Empire, mais aussi de son géniteur, la Révolution Française. L'artiste J.B. Debret, engagé à cette même époque par le gouvernement du Brésil, l'écrit très clairement, « *dans les diligences et sur les navires, en grand nombre et aussi loin que leur permettaient leurs finances, des soldats démobilisés*

*de toutes les nations, des fils de famille, des artisans et des artistes partaient chercher fortune ailleurs*¹¹⁹ »

Nous tenterons de comprendre dans ce chapitre comment se matérialisa cette arrivée d'officiers napoléoniens en Amérique Latine, quels chemins ils empruntèrent pour la rejoindre, les suivant notamment dès leur départ d'Europe pour arriver aux Etats-Unis et passer ensuite en Argentine, quel rôle militaire ils jouèrent concrètement au sein des armées de libération et enfin quel fut leur apport en matière d'organisation de ces armées, de créations de nouveaux corps et d'enseignement théorique et stratégique à partir de leur action dans les écoles militaires.

2-1) L'influence militaire française au moment de leur arrivée.

*« Beauchef nous donne l'opportunité de mettre en lumière un fait généralement oublié ou inconnu, l'extraordinaire apport des officiers français, formés au sein des armées napoléoniennes, non seulement à la cause de l'indépendance mais aussi à l'amélioration constante de l'armée »*¹²⁰

La présence militaire française sur le continent américain n'est pas un phénomène nouveau: les colonies du Canada, de la Louisiane, des Caraïbes et de la Guyane ainsi que la participation à la guerre d'indépendance des treize colonies américaines contre l'Angleterre sont

¹¹⁹ Extrait du catalogue édité par Pol Briand de l'exposition "J.B. Debret au Brésil: l'accomplissement d'une ambition", organisée en collaboration avec Brasiliana, Alliance Française et Musée des Arts de Folbourg, avril 2000.

¹²⁰ Barros Arana D., *Historia de Chile*, Op. Cit., Tomo XI, p. 244.

connues de tous, y compris, bien évidemment, des Latinoaméricains. Après la perte du Canada et de Saint-Domingue et la vente de la Louisiane, la France possède toujours, au début de l'Empire, des troupes en Guadeloupe et en Martinique ainsi qu'en Guyane, pour le moins jusqu'en 1809 lorsque ces territoires seront occupés dans le cadre des guerres napoléoniennes. Elles ne constituent pas la seule présence militaire de l'hexagone pendant cette première phase de l'indépendance: des officiers français participent, depuis la fin de la Révolution, aux luttes des indépendantistes.

Certains, par exemple Loppenet, de Belhay, de Frezier et de Rouvray font partie de la première et désastreuse tentative du général Miranda au Vénézuéla en 1806. Il n'est pas inintéressant de signaler que d'autres troupes françaises, venues de la Guadeloupe sous les ordres du commandant Madier, coopèrent au rejet de cette expédition dans le contexte de l'alliance existant depuis 1796 entre la France et l'Espagne, ce qui nous permet de mettre en parallèle, sinon en contradiction, les raisons de politique internationale d'Etat et le désir politique individuel des citoyens de ces mêmes Etats. Ces officiers sont, pour la plupart, des anciens combattants de la guerre d'indépendance américaine et/ou des premières années de la Révolution Française. Ils se sont marginalisés devant les excès de cette dernière et/ou à cause de la militarisation du pouvoir, particulièrement après l'accès au Consulat à vie de Bonaparte. En plus de l'apport et de l'expérience que représentent ces officiers français, Miranda, ancien général de la Révolution Française, pense pouvoir attirer les autochtones en «*émettant des proclamations calquées sur celles des armées françaises en pareil cas, mais pas un habitant ne revint*¹²¹», ce qui indique clairement que les mêmes recettes ne fonctionnent pas

¹²¹ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Mémoires et Documents, Amérique, 1820-1824, n°35, p.52, Rapport sur les tentatives de révolution dans les colonies espagnoles.

obligatoirement dans des réalités différentes. Ce même Miranda se réunissait dans sa maison de Paris en 1797 avec le Péruvien José del Pozo et le Chilien Manuel de Salas et tous trois signaient le texte suivant : «*Nous nous sommes constitués afin de prendre toutes les mesures nécessaires au soulèvement des colonies espagnoles contre l'oppression de la Métropole... Une fois de retour en Amérique, nous agiterons les Antilles, le Chili, le Pérou et la Nouvelle Grenade*».

Nous signalons ces faits car même s'ils ne touchent pas directement le Cône Sud, ils sont connus de tous dans un continent où les informations circulent bien plus facilement qu'on ne pourrait le croire, où les hommes eux aussi se déplacent, emportant avec eux journaux et livres, qui constituent les principaux vecteurs de diffusion comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Il est, par exemple, intéressant de constater, à ce propos, que les principaux journaux créés dans le cadre de l'indépendance tant au Chili qu'en Argentine et au Pérou contiennent souvent plus d'informations sur l'extérieur que sur le pays d'origine: tout ce qui touche l'évolution de la situation en Europe, les succès ou échecs de l'indépendance au nord du continent, y tient une place considérable et est, de fait, connu de l'élite intellectuelle dirigeant ce processus.¹²²

A partir de 1811, avec le retour de Miranda, nombreux sont les Français luttant d'abord au Vénézuéla puis suivant Simon Bolivar dans ses campagnes sur une grande partie du continent. Un officier espagnol déclare en 1811: «*Caracas est remplie de Français, nous assistons à une invasion d'officiers français...*»¹²³ Parmi ceux-ci, le colonel du Cayla, les officiers Chatillon, Colot, d'Elhuyard, Peru de Lacroix et Serviez, futur général de Bolivar.

¹²² Voir par exemple dans les Bibliothèques Nationales de Santiago et de Lima, et à la Bibliothèque du Congrès de Buenos Aires, les collections de journaux des années 1810-1830, comme entre autres, La Aurora de Chile, La Gaceta Ministerial de Chile, La Gaceta del Gobierno de Lima, El Americano, El Abogado Nacional à Buenos Aires et La Prensa Argentina.

¹²³ Facina F. Op. Cit. p. 68.

conquêtes, dans ce cas, l'indépendance¹²⁷. La première junte réoriente l'armée chilienne à des tâches de défense du territoire par peur d'attaques extérieures et crée de nouveaux corps (grenadiers, hussards et dragons), tout ceci sous l'influence européenne. En 1814, José Miguel Carrera faisant référence au coup d'état de Brumaire qui avait donné le pouvoir à Bonaparte, pense que la révolution militaire qu'il conduit avec ses frères produira des résultats identiques. Mais sa tentative de coup d'État du 23 juin échoue, O'Higgins s'y opposant, ce qui conduit à la lutte armée entre les deux camps, division dont, comme nous l'avons vu, profitent les Espagnols pour reprendre le contrôle du pays en 1814-1815, provoquant ainsi l'exil de Carrera aux États-Unis en fin 1815.

Les militaires, comme en France entre 1792 et 1815, sont les héros de l'émancipation. Ils pensent naturellement que le gouvernement de la République leur appartient et regardent avec mépris les civils qui n'ont pas contribué par leur bras ou leur sang à la conquête de l'indépendance.

Mais avant tout, il faut au gouvernement chilien transformer une armée de circonstance motivée par le patriotisme en un outil permanent et instruit; il va le faire à partir d'un groupe d'officiers chez qui prédominent les tendances françaises, aussi bien au niveau des uniformes et des armes, que dans sa structure, son commandement et son orientation générale fondée sur l'idée du peuple en armes conduit par des officiers professionnels. A cet effet, les devises et proclamations de Napoléon ajoutées aux exemples de O'Higgins et Carrera, vont forger l'esprit des officiers, sous-officiers et soldats. Les uniformes, déjà similaires aux Français avant la révolution, en raison du fait que les Bourbons administraient les deux pays (France et Espagne coloniale), évoluent à

¹²⁷ Comme références, nous proposons les ouvrages suivants de manière à comprendre comment se constituèrent ces armées, en restant dans le cadre de l'influence française : Bertaud J.P., *La révolution armée, les soldats-citoyens et la révolution française*, Robert Laffont, 1979 et Garcin M., *La patrie en danger, histoire des bataillons de volontaires (1791-1794)*, Editions Nigel Carvin, 1991.

partir de 1789: les nouveaux corps de la jeune armée chilienne sont marqués par l'influence des armées napoléoniennes, notamment les corps de cavalerie nés pendant l'indépendance, mais la modification la plus symbolique est l'adoption du pantalon remplaçant les collants, évidente répercussion de la Révolution Française. I. Cruz ajoute¹²⁸ « *les uniformes de la toute jeune armée nationale, spécialement dans les corps nouveaux qui se formèrent, se différencièrent grandement de ceux utilisés auparavant. On note en eux l'influence marquée des armées napoléoniennes.* »

Dorigny/Thibaud écrivent, « *le système révolutionnaire français fut copié jusque dans ses moindres détails lors de la constitution de l'armée et c'est le manuel des Adjutants Généraux et des officiers d'état-major de Paul Thiébault que servit de modèle à cette nouvelle organisation.* »¹²⁹ Ce même texte, édité par Magimel à Paris en 1801, sert aussi de modèle lors de la création de l'armée colombienne par le général Santander au début des campagnes dirigées par Bolívar. Santander écrira même « *Diarios de campaña, libro de ordenes y reglamentos militares (1818-1834)* »¹³⁰ totalement inspiré de cet ouvrage. En 1810, le régiment argentin Estrella utilise l'expression « Citoyen » comme mode d'interpellation entre soldats et officiers comme dans les troupes de la Révolution Française¹³¹. Toujours en Argentine, l'héritage militaire apparaît clairement dans une conversation entre le général Belgrano et San Martin après la défaite de Ayohuma le 14/11/1812 dans laquelle ils évoquent que leurs troupes sont

¹²⁸ Cruz I., « *La revolución francesa y la moda en Chile* », in Krebs R., Gazmuri C., *La revolución francesa y Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1990.

¹²⁹ Dorigny M., Rassignol M., *La France et les Amériques au temps de Jefferson et de Miranda*, Société des Etudes Robespierriéristes, Paris, 2001. Thibaud C., « *La culture de guerre napoléonienne et l'indépendance des pays bolivariens* », in Dorigny y Rassignol, p. 107-124.

¹³⁰ Santander F.P. de, Biblioteca de la Presidencia de la República, Bogotá, 1988. Sur ce thème, voir aussi l'article « *Puissance et souveraineté: sur l'institutionnalisation des armées patriotes* » du bulletin n°7 de l'Institut Pierre Renouvin, Université Paris I, avril 1999.

¹³¹ Mero R., « *Ideología y muerte del ejército de la independencia argentina* », *Cuadernos Hispanoamericanos*, n°496, Madrid, Octobre de 1991.

sans expérience, qu'il leur faut apprendre à combattre comme « *les misérables de Valmy* » et que l'armée de San Martín conçue à partir de l'organisation militaire napoléonienne a besoin de bases professionnelles qui ne s'acquièrent que « *dans les garnisons et camps d'instructions avant de marcher à l'ennemi*¹³² ». Ce concept totalement napoléonien, San Martín va le mettre en œuvre en 1816-1817 en organisant à Mendoza, près de la frontière chilienne, un camp d'entraînement pour les troupes de l'armée des Andes qu'il est en train de créer. Il ne partira à la conquête du Chili que quand il les jugera aptes à entrer en campagne. Ajoutons que dans le cadre de la création de l'armée des Andes à Mendoza, en Argentine (1816), San Martín utilisera les services d'un fils de Français résidant au Chili, combattant pour l'indépendance dès 1813, Louis Bertrand appelé Luis Beltrán, qui créera et dirigera la fonderie de canons et le service d'entretien de l'artillerie¹³³.

En 1816, bien avant donc le début de la lutte pour l'indépendance du Pérou, le commandant de la marine du Pérou signale, dans une lettre à son Ministre de tutelle¹³⁴ « *... la multitude d'étrangers, en particulier Anglais, Français et Anglo-Américains, qui font partie des armées, en plus de diriger leurs opérations, principalement sur mer, contribue à augmenter le parti des factieux. En conséquence, il conviendrait de rompre une relation si préjudiciable aux intérêts du Roi et à la conservation de ses possessions d'outremer par les moyens qui conviennent à nos relations politiques avec les autres puissances.* » Cette affirmation étonnante, si l'on considère qu'elle est prononcée avant l'arrivée du plus grand nombre de ces officiers (sauf quelques exceptions, ils arriveront à partir de fin 1816-début 1817 en Argentine et au Chili, et à partir de 1820 au Pérou), confirme d'abord la crainte des Espagnols et des

créoles royalistes provoquée par ce phénomène et ensuite le fait qu'ils pensent encore pouvoir faire pression sur les Etats d'origine de ces militaires pour stopper le mouvement.

C'est, en effet, à partir de 1815 qu'arrive la majorité des officiers napoléoniens dans le Cône Sud de l'Amérique. Maldonado affirme « *Avec cette arrivée d'officiers européens, la tâche organisatrice de O'Higgins fut énormément simplifiée.* »¹³⁵ L'amiral français Mackau, en mission dans le Pacifique en 1822, recut cette confiance de ce même O'Higgins, « *le Directeur Suprême me confia que ce fut grâce aux officiers français qui l'entouraient qu'il put mener à bien la formation des soldats de son armée* »¹³⁶.

Les principales forces de libération qui participent en 1820 à la campagne du Pérou (Division des Andes, division chilienne et flotte de Cochrane) sont inspirées des préceptes de la Révolution et de l'Empire imposés dès 1812 par le général San Martín lors de son retour d'Espagne où il a combattu les Français. Nous ne savons pas si les écrits de Napoléon étaient déjà, en 1815, connus en Amérique mais l'analyse de l'organisation de l'armée des Andes par San Martín entre 1815 et 1817 montre une mise en pratique de certains textes écrits par l'Empereur, comme par exemple « *Le génie militaire est un don du ciel mais la qualité primordiale d'un général en chef est la fermeté de caractère et la volonté de vaincre à toute épreuve... Le secret le plus important de la guerre consiste à s'emparer des moyens de communication.* » Le passage des Andes conduit en partie par le Français Cramer sous les ordres de San Martín grâce aux informations transmises par les espions chiliens de Manuel Rodríguez est, en effet, une application parfaite de ces principes.

¹³² Mero B., Op. Cit.

¹³³ Barros Arana D., Op. Cit., Edition DIBAM 2002, Tome X, p. 241.

¹³⁴ Heredia E., *Planes españoles para reconquistar Hispanoamérica (1810-1818)*, Op. Cit., p.159.

¹³⁵ Maldonado C., *El ejército chileno en el siglo XIX: génesis histórica del ideal heroico (1810-1885)*, Op. Cit., p.15.

¹³⁶ Archives de la Marine, lettre de l'amiral Mackau au Ministre de la Marine, 15/6/1822, BB4 434.f.93.

Cette première accumulation de données nous permet d'engager le débat avec l'Etat-Major Général de l'Armée Chilienne qui a publié en 1980 un ouvrage en 4 volumes, « *Histoire de l'armée du Chili* »¹³⁷ dans lequel il nie ou minimise cette influence utilisant des arguments parfois contradictoires entre eux et parfois erronés. On trouve, par exemple, dans cet ouvrage des affirmations comme : « *Les campagnes de l'indépendance auraient dû se développer selon les enseignements, récents à cette époque, des guerres napoléoniennes. Cela ne se produisit pas. Les grands intellectuels de tels événements et de la conduite politique et stratégique de Frédéric II furent les généraux Jomini, d'origine suisse, et Karl von Clausewitz, Prussien... L'oeuvre de Jomini fut connue et diffusée dans le monde européen aux alentours de la décade 1830 du XIX^e siècle et celle de Clausewitz depuis la seconde moitié du même siècle... Il aurait donc été difficile pour les chefs de l'indépendance de profiter avec près de vingt ans d'avance des enseignements de ces deux grands capitaines dans la conduite de leurs opérations.* »¹³⁸ Il nous paraît étrange de présenter Jomini et Clausewitz comme généraux de Frédéric II quand ils avaient l'un, sept ans, et l'autre, six ans, lors de sa mort¹³⁹. Le premier servit pendant dix ans au sein de l'état-major général de l'armée napoléonienne avant de la trahir et de passer dans le camp des alliés en 1813, et le second combattit comme officier prussien pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Jomini publia un de ses principaux ouvrages en 1805-6 « *Traité de grande tactique* »¹⁴⁰ et cet ouvrage fut la raison principale de son entrée rapide à l'état-major de Ney puis de Napoléon. Les chefs de l'indépendance eurent donc tout loisir de lire ce texte, ce d'autant plus

¹³⁷ *Estado Mayor General del Ejército, Historia del Ejército de Chile*, Talleres de Impresos Vicuña, Santiago, 1980, Tomo II "De la patria vieja a la batalla de Maipú (1810-1818)" et Tomo III, "El ejército y la organización de la República (1817-1840)".

¹³⁸ *Estado Mayor General del Ejército*, Op. Cit., Tomo II, p.242.

¹³⁹ Ce qui n'exclut pas, bien sûr, que leurs oeuvres aient profité de l'expérience apportée par la science de Frédéric II de Prusse.

¹⁴⁰ Jomini A.H., *Traité de grande tactique*, Magimel, Paris, 1805-6, 3 volumes.

facilement qu'à cette date, Bolivar, Carrera, San Martin et Alvear, entre autres, se trouvaient en Europe. Quant à Clausewitz son ouvrage « *Essai sur la stratégie, de la guerre* » parut en 1816-18, et le plus célèbre « *De la guerre* »¹⁴¹ en 8 volumes en 1819-27; tous deux avaient comme base principale d'inspiration et d'expérience ses près de vingt ans de campagne au sein des armées prussiennes luttant contre la Révolution et le Premier Empire, particulièrement celle de France en 1814; donc, il a, lui aussi, pu influencer d'abord les généraux de l'indépendance puis ceux de la seconde moitié du XIX^e siècle. Son influence sera d'ailleurs, grande jusqu'au développement de la coopération avec la Prusse, à la fin du XIX^e siècle, à propos de laquelle il n'est pas inintéressant de noter qu'elle se mit en place beaucoup plus à partir des leçons de la guerre de 1870-1871 entre la Prusse et la France que des stratégies de Clausewitz.

En résumé, Jomini et Clausewitz, ou plutôt leurs concepts en matière de stratégie militaire, eurent certainement une influence sur les leaders de l'indépendance, et tous deux avaient puisé dans les guerres impériales la quintessence de leur savoir. Le général argentin Alvear, quant à lui, selon Emilio Ocampo¹⁴², avait étudié les campagnes de Napoléon et avait lu les oeuvres de Jomini ainsi que d'autres stratégies reconnus de l'époque et ses conceptions militaires reflétaient ces lectures. Il précise que « *l'influence de Napoléon et de Jomini s'étendit rapidement sur tout le continent américain.* » Alors qu'il est en exil aux Etats-Unis, Alvear fréquente assidûment l'école militaire de West Point où l'influence militaire française est très marquée et où Napoléon est le thème obligatoire de toutes les conversations.¹⁴³ Ocampo précise que quand Alvear organisa son armée en 1825-1826, il mit à profit ses connaissances et sa culture

¹⁴¹ Clausewitz C. Von, édition et traduction de Michael Howard et Peter Paret, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1976.

¹⁴² Ocampo E., *Alvear en la guerra con el imperio de Brasil*, Claridad, Buenos Aires, 2003, p.13.

¹⁴³ Ocampo E., Op. Cit., p.151.

militaire « françaises » ainsi que la présence d'officiers de cette nationalité à ses côtés (Brandsen, Trolé, Danel et L. Brayer, fils du général), introduisant par exemple un régiment de cuirassiers et des bataillons de chasseurs organisés selon le modèle français avec quatre compagnies de chasseurs, une de voltigeurs et une de carabiniers. Il ajoute que lors de plusieurs batailles contre les troupes brésiliennes, il utilise les tactiques établies à Marengo, Ulm ou Waterloo.

Dans l'ouvrage déjà cité, l'Etat-Major indique¹⁴⁴, continuant son travail de minimisation de l'influence militaire française, que « *Les officiers européens qui servirent dans notre armée et qui avaient participé aux guerres du Grand Corse – avec ou contre lui – et les très rares officiers créoles qui avaient une formation militaire, transmettaient leur expérience de manière pratique et partielle, de vive voix et, naturellement, sans la profondeur et la sagesse nécessaires à la situation. C'était logique car il s'agissait d'instructeurs et non de stratèges militaires du niveau de Clausewitz et Jomini. Cela explique l'absence de règlements relatifs à la manœuvre militaire qu'elle soit stratégique, tactique, logistique, etc...* »

Ecrire ceci, c'est ignorer d'abord le travail des officiers napoléoniens dans les Écoles Militaires, dans la création de nouveaux corps, dans l'organisation des états-majors et, ensuite, l'utilisation du référent constant à la Révolution et à l'Empire dans la création même des armées, du service militaire obligatoire, toutes choses sur lesquelles nous reviendrons amplement dans ce travail. Si, bien sûr, ils ne se comparent pas à Jomini et Clausewitz, les Brayer, Bouchard, Cramer, Viel, Raulet, Brandsen, Soulanges ou encore Beauchef, peuvent et doivent être considérés comme des officiers de grande expérience pour certains, de grandes facultés d'adaptation pour d'autres, et, pour tous, de grande importance dans la formation théorique et pratique des armées nationales du Cône Sud.

¹⁴⁴ Estado Mayor General del Ejército, Op. Cit., T.II, p.243.

L'Etat-Major reconnaît toutefois, pour le moins dans ce domaine, que¹⁴⁵ « *l'artillerie qui s'employa au Chili jusqu'en 1835 fut la même que celle utilisée en Europe pendant les guerres napoléoniennes... Il faut se rappeler qu'au début du XIX^e siècle, Napoléon Bonaparte réforma cette arme en France. Au lieu des trois types de canons de campagne qui existaient dans les armées européennes (de 12, 8 et 4 livres), il les réduisit à deux (de 12 et 6) de manière à permettre l'unification des modèles. Les canons étaient de bronze et de fer forgé et avaient une portée de 6 à 700 mètres.* »

Emilio Ocampo écrit, comme pour confirmer nos dires, « *En 1825, l'influence de Napoléon était ressentie des deux côtés de l'Atlantique... L'ombre de Napoléon s'était étendue sur le continent américain dès le début de son indépendance.*¹⁴⁶ »

En 1817, O'Higgins crée l'ordre de la Légion du Mérite sur le modèle de la Légion d'Honneur. L'idée est la même, il faut récompenser les meilleurs serviteurs du nouveau régime, créer un nouveau corps social remplaçant, dans le cas chilien, l'ancienne classe pro-coloniale, et s'assurer enfin le soutien inconditionnel de ces hommes au nouveau projet politique. Le texte de création de cet ordre est pour l'essentiel une adaptation nationale de celui qui créa l'ordre de la Légion d'Honneur en France: « *Tout individu de la légion jurera sur son honneur de défendre la patrie, de soutenir la liberté et l'indépendance et de ne pas oublier les devoirs qu'impose cette glorieuse décoration... La nation espère que cette preuve de son estime et reconnaissance le stimuleront afin de répéter avec encore plus d'efficacité les louables actions de vertu et le noble patriotisme qui l'ont distingué... Le principal objectif du gouvernement en créant cette institution c'est d'ouvrir dans la nation un chemin glorieux pour les*

¹⁴⁵ Estado Mayor General del Ejército, Op. Cit., T.III, p.165.

¹⁴⁶ Ocampo E., Op. Cit., p.43.

actions brillantes, les grands talents et les hautes vertus... La gloire militaire ne sera pas la seule qui sera primée par cette décoration... l'homme éclairé, illustré qui consacre sa vie à la propagation des lumières en sera.¹⁴⁷ »

Barros Arana affirme, de plus, que¹⁴⁸ « la présence de militaires français arborant la Légion d'Honneur stimula O'Higgins dans le but de créer la Légion du Mérite ». Cet ordre n'avait pas seulement pour but de récompenser les héros des champs de bataille mais aussi de les retenir au Chili en leur offrant des terres ou des propriétés, comme ce fut le cas de Cochrane et Brayer, entre autres. Signalons ici que le même phénomène se déroula en Argentine où, par exemple, le général anglais Miller recut une propriété en 1825. Bacler d'Albe, lui, se verra attribuer 200 arpents de bonnes terres par la Province de Cuyo (Argentine) et un logement de service à Valparaiso par O'Higgins en 1820. Meiers¹⁴⁹ indique d'ailleurs que l'Ordre du Mérite fut, selon lui, créé pour justifier ces dons de propriétés, en proposant un cadre légal à ce qui pouvait passer pour des privilèges. Et, en effet, plusieurs officiers décorés de cet ordre recevront plus tard des terres. Ceux qui ne reçurent pas de terres, s'intégrèrent à la classe dominante en se mariant, par exemple Viel avec Luisa Toro y Guzman et Beauchef avec Teresa Manso y Rojas, toutes deux appartenant à des familles de grande tradition et de grand prestige. L'armée va, en effet, constituer pendant l'indépendance un excellent moyen d'intégration social non seulement pour les officiers européens mais aussi pour de nombreux Chiliens, Péruviens et Argentins ne faisant pas partie de l'élite.

O'Higgins fait fréquemment référence à la période napoléonienne ; par exemple, lorsqu'il remet des médailles d'or et d'argent aux soldats et officiers s'étant distingués à Maipu en 1818, il inclut dans son discours

cette phrase « *Gloire immortelle aux héros de Maipu, vainqueurs des vainqueurs de Baylen !*¹⁵⁰ »

Les textes publiés font mention de l'arrivée et de la présence de ces officiers sur le continent américain dès les premières années de l'indépendance avant la chute du Premier Empire même si ce mouvement va s'amplifier ensuite. Ces références ne constituent pas des études exhaustives sur ce mouvement, elles se contentent de le citer. Par exemple, Barros Arana¹⁵¹ écrit « *Beauchef nous donna l'opportunité de mettre en lumière un fait généralement oublié ou inconnu, l'extraordinaire apport des officiers français, formés au sein des armées napoléoniennes, non seulement à la cause de l'indépendance mais aussi à l'amélioration constante de l'armée* », Gonzalo Bulnes dit¹⁵² « *singulière coïncidence ! Noble destin que celui de la France. Son propre malheur fut fécond pour les nations influencées par sa brillante civilisation. Quand le colosse impérial s'écroula, ses éléments servirent à ré甯usciter d'autres peuples* » ; Archer¹⁵³, « *De nombreux Anglais, Écossais, Irlandais, Français et beaucoup d'officiers européens, aux carrières abruptement terminées avec la défaite de la France napoléonienne, se reconvertirent en soldats de fortune ou en mercenaires des Amériques de façon à continuer à exercer le seul métier qu'ils connaissaient. Le chômage d'après-guerre, la famine, les opportunités pour les contrebandiers de vendre du matériel de guerre et l'amour pour l'aventure motivaient ces soldats et officiers... Beaucoup servirent la cause patriotique pour aider l'Amérique espagnole à obtenir son indépendance* » ; Totoro Taulis¹⁵⁴, « *Une fois consolidée l'indépendance, le Directeur Suprême de la Nation se vit obligé à*

¹⁴⁷ Vergara S., Op. Cit., Vol.I, p.95.

¹⁴⁸ Barros Arana D., *Historia de Chile*, Op. Cit., Tomo XI, p. 244.

¹⁴⁹ Bulnes G., *La expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Editorial Rafael Jover, Santiago, 1887-1888, p.24.

¹⁵⁰ Archer C., *the wars of independence*, Op. Cit., p.187.

¹⁵¹ Totoro Taulis, *La cofradía blindada. Chile civil y Chile militar: trauma y conflicto*, Planeta, Santiago, 1998.

répondre à la nécessité de transformer ce qui avait été une force armée circonstancielle, motivée par des aspirations patriotiques conjoncturelles, en un appareil armé permanent et instruit. L'absence d'officiers chiliens obligea O'Higgins à fonder en 1817 l'Académie Militaire, dont l'organisation et la direction fut confiée au sergent-major ingénieur Antonio Arcos, fervent admirateur des traditions militaires napoléoniennes. Il organisa rapidement un petit groupe d'officiers aux tendances françaises prédominantes, tant au niveau des uniformes et des armes, que de la structure, de la ligne de commandement et de l'orientation générale, basée sur l'idée du peuple en armes dirigé par un groupe d'officiers professionnels ».

Très nombreuses sont les références de ce type dans les ouvrages de Feliu Cruz, Amunátegui Solar, Medina, Vicuña Mackenna, Murat, Descola, Alemparte, Angulo, Arriagada, Bisma Cuevas, Blancpain, Campos Harriet, Chouteau, Cichero, Dartnell, Diaz, Figueroa, Fuenzalida Bade, Guarda, Jorre, Lardieu, Le Dantec, Lopez Rubio, Meyer, Norambuena/Ulianova, Pedersen Garcia, Rodriguez Lamas, Rolfe, Salkin, Sanchez Duran, Toro Davila, Uribe Orrego et Worcester.¹⁵⁵

Sur le même thème, il est important de faire référence aux mémoires écrites par les contemporains (militaires, témoins et voyageurs). Elles apportent la vision du moment, donnent des opinions qui, bien sûr, ne sont pas toujours très fidèles à la réalité mais constituent les uniques témoignages de comment, à cette époque, fut vécu ce phénomène.

Plusieurs travaux biographiques sur ces officiers apportent quantité d'éléments intéressants : entre autres auteurs de mémoires et biographies, nous pouvons citer Carrera, O'Higgins, Angulo, Bacler d'Albe Despax, Balmedi Urrutia, Bandeira, Barres, Barros Arana, Beauchef, Feliu Cruz, Bellec, Benavente, Bisma Cuevas, Bland, Brandsen, Cichero, Cochrane, Domeyko, Edwards Navarrete, Graham, Gay, Grouchy, Haig/Cladcleugh/Radiguet, Ibanez, Labatut, Laffite-Carles, Lafond de Lury, Lastra, Longeville-Vowell, Mellet, Miller, Miranda, O'Brien, Ocampo, Perez Rosales, Persat, Péru de la Croix, Rodriguez Lamas, Rondeau et Tupper.¹⁵⁶ Voici ce qu'écrivit E. Pereira Salas dans

¹⁵⁵ Feliu Cruz G., *Memorias militares para servir a la historia de la independencia de Chile de Jorge Beauchef y epistolario*, Editorial Andrés Bello, Santiago, 1964; Amunátegui Solar Op.Cit.; Medina J., *Viajes relativos a Chile* (tomo I y II), Editorial Universitaria, Santiago, 1962; Vicuña-Mackenna B., *La guerra a muerte*, Editorial F. de Aguirre, Santiago, 1972; *El general don José de San Martín*, Editorial F. de Aguirre, Santiago, 1971 et *La independencia en el Perú*, Editorial F. de Aguirre, Santiago, 1972; Murat I., *Napoléon et le rêve américain*, Editions Fayard, Paris, 1976; Descola J., Op.Cit.; Alemparte J., *Carrera y Freire, fundadores de la República*, Editorial Nascimento, Santiago, 1963; Angulo F., "Viajeros franceses en Colombia, un balance bibliográfico", *Conférences 5^e Congreso de Americanistas*, Valdivia, 2001; Arriagada J., "Franceses que ayudaron el progreso de Chile", *Revista En Viaje*, n°372, Octubre 1964; Bisma Cuevas A., "Los soldados franceses en la historia de Chile, Beauchef y Viel", *Revista Zigzag*, n°173, 1929; Blancpain J.F., *Francia y los Franceses en Chile*, editorial Dolmen, Santiago, 1994; Campos Harriet F., "Soldados de Napoleón en la independencia de Chile", *Memorial del Ejército de Chile*, n°350, juillet-aout 1969; Chouteau E., "La France au Chili, profils et biographies", dans *Album de la colonie française au Chili*, Editorial M. Vega, Santiago, 1904; Cichero D., *El corsario de la Plata, Hôpital Bouchard et su viaje alrededor del mundo*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1999; Dartnell E., *Algunos próceres de la independencia y la fortaleza de Talcahuano*, Imprenta Cabeza y Cia, Santiago, 1908; Figueroa P., *Diccionario biográfico de extranjeros en Chile*, Imprenta Moderna, Santiago, 1900; Fuenzalida Bade R., *Marinos ilustres y destacados del pasado. Síntesis biográfica*, Sipimex, 1985; Guarda G., *Flandés Indiano, las fortificaciones del Reino de Chile (1541-1826)*, Universidad Católica de Chile, Santiago, 1990; Jorre L., "Participation des Français au soulèvement des colonies espagnoles de l'Amérique du sud", *Revue Historique des Armées*, n°60, 16

année, n°1, 1960, Paris; Lardieu G., "Los Franceses en Chile, un siglo bajo la Colonia y bajo la República", *El Mercurio*, 4/5, 9/5 et 7/6/1883; Le Dantec F., *Historia y leyenda desde Valparaíso*, Editorial Universitaria de Valparaíso, Universidad Católica de Valparaíso, 1991; Lopez Rubio S., *Los viajeros de Rancagua*, Fundación A. Blest-Gana, 1987; Meyer J., "La marine française et l'Amérique du sud au cours du XIX^e siècle", *revista Derroteros de la mar del sur*, n°7, 1999; Norambuena C., Ulianova O., *Viajeros rusos al sur del mundo*, DIBAM, Santiago, 2000; Pedersen Garcia P., *Historia de San José de la Mariquina (1551-1900)*, chapitre "Expediciones de Beauchef en el territorio indio", Editorial Universidad de la Frontera, Temuco, 1992; Rodriguez Lamas D., *El encuentro de los Héroes*, Imprenta Wesaldi, Valdivia, 1988; Rolfe C., "Los militares como agentes de la revolución", in Krebs-Guzmari, op.cit.; Salkin Y., Op.Cit.; Sánchez Duran F., Op.Cit.; Toro Davila A., *Síntesis histórico-militar de Chile*, Editorial Universidad de Chile, Santiago, 1977; Uribe Orrego L., *Nuestra marina militar, su organización y campaña durante la guerra de independencia*, Valparaíso, 1910; Worcester D., Op.Cit.

¹⁵⁶ Archivo O'Higgins; Angulo F., Op.Cit.; Bacler d'Albe Despax M., "Un officier de Napoléon au Chili", *Revue de l'Institut Napoléon*, n°94, janvier 1965; Balmedi Urrutia J., "Juan José Tortel: nuestro primer capitán de puerto" in www.revistamilitar.cl/revistas/1999/2/balmedi.pdf; Bandeira J., *Jean-Baptiste Debrat, un Français à la cour du Brésil (1816-1831)*, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris, 2000; Barres M., *Souvenirs d'un officier de la grande armée*, J.B.A. Barres, Plon-Nourit, Paris, 1923; Barros Arana D., *Historia de Chile*, Editorial Cesar Sánchez, 1940, Tomo VIII a XIII; Feliu Cruz G., Op.Cit.; Bellec F., "Les regards portés sur l'Amérique du sud par des officiers de marine français au XIX^e siècle", *Revista Derroteros de la mar del sur*, n°6, 1998; Benavente J., *Memorias sobre las primeras campañas en la guerra de independencia de Chile*, Imprenta la opinión, Santiago, 1845; Bisma Cuevas A., Op.Cit.; Brandsen F., *Diario de la campaña del sur de Chile o Bio Bio desde el 5 de noviembre de 1818 al 1^o de marzo de 1819*, Federico Santa Colonia Brandsen, Buenos Aires, 1929; Cichero D., Op.Cit.; Cochrane T., *Memorias*, Editorial del Pacífico, 1954; Domeyko I., *Mis viajes*, Editorial Universidad de Chile, Santiago, 1978, tomo I y II; Edwards Navarrete A., *Lord Cochrane en Chile, la toma de Valdivia*, Santiago, 1992; Graham M., *Diario de mi residencia en Chile*, Editorial del Pacífico, Santiago, 1956; Gay C., *Historia Física y política de Chile*, Imprenteria Thunot,

l'introduction de la réédition des « Voyages » de Lafond de Lurey¹⁵⁷ pour présenter ce dernier, « il se trouva sur la côte du Pacifique pendant les années de la révolte pour obtenir l'indépendance. Il fut marin de la flotte du Pérou et maintint d'étroites relations avec cette minorité française qui travaillait pour la même cause indépendantiste ». Il faut noter, par exemple, les nombreux témoignages sur ce thème dans le livre de Norambuena/Ulianova sur les voyageurs russes en Amérique du sud et leurs rencontres avec ces officiers ; nous reviendrons sur cet aspect dans le chapitre 3-5.

A ceci, nous devons ajouter plusieurs ouvrages permettant de comprendre le phénomène de la formation des armées de libération, comme ceux de Archer, Robertson, Marchena, Ballesteros, Cisneros, Fuenzalida Bade, Hasbrouck, Heredia, Maldonado, Mero, Ortiz Sotelo, Molières, Reynaud, Thibaud, Totoro-Taulis, Valdes Urrutia et Vitale¹⁵⁸.

Paris, 1849, Tomo V a VII; **Grouchy E.**, *Mémoires du maréchal Grouchy*, Editions Georges de Grouchy/Dentu Librairie Editeur, Livre n°19, Paris, 1874; **Haig S., Cladcleugh A. y Radigue M.**, *Viajeros a Chile (1817-1837)*, Editorial del Pacifico, Santiago, 1955; **Ibáñez A. et Medina J.T.**, *Biografía de José Romoñón*, Imprenta Universitaria, Santiago, 1914; **Labatut A.**, "Pedro Labatut, general de l'armée brésilienne (1776-1849)", Groupe Histoire Caraïbes, *bulletin n°87*, Novembre 1996; **Laffitte Charles C.**, "La présence française sur la cote colombienne pendant les guerres d'indépendance", Conférence 5^e Journées d'études du Centre Franco-Américain d'Histoire maritime, Université catholique de Paris, 1999; **Lafond de Lurey G.**, *Viaje a Chile*, editorial Universitaria, Santiago, 1970; **Lastra A.**, "Los primeros Polacos en Chile", *Revista Mapocho*, n°39, 1^{er} semestre 1996; **Longeville-Vowell R.**, *Campañas y cruceros en el océano pacífico*, Editorial F. de Aguirre, Santiago, 1968; **Miller J.**, *Memorias del general Miller*, Emecé Editores, Buenos Aires, 1997; **Miranda F.**, "El Colombiano, periódico de Miranda, né de la guerre d'Espagne", *Revue de l'Institut Napoléon*, n°78, Janvier 1960; **O'Brien Col.**, "Un auto da fe contra las memorias de Miller", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, tomo 41, 1921; **Ocampo E.**, *Abeur en la guerra con el Imperio de Brasil*, Claridad, Buenos Aires, 2003; **Perez Rosales V.**, *Recuerdos del pasado (1814-1860)*, Editorial Andrés Bello, Santiago, 1952, Tomo II; **Persat M.**, *Mémoires de Persat (1806-1844)*, Pion Nourrit, Paris, 1910; **Pero de la Croix**, *Diario de Bucaramanga*, Editorial Avila Gráfica, 1949; **Rodriguez Lamas D.**, *El coronel Beauchef, un héroe romántico o dos patrias tricolores*, Imprenta Walsald, Valdivia, 1988; **Rondeau J.**, *Resumen documentado de la causa criminal seguida y sentenciada en el tribunal de la comisión militar contra los reos Carlos Robert, Juan Lagresse, Agustín Dragomestre, Narciso Parchappe y Marcos Mercher por el delito de conspiración contra las supremas autoridades de las Provincias Unidas y de Chile en Sud América*, Imprenta de la Independencia, Buenos Aires, 1819; **Tepper F.**, *Memoria del coronel Tepper*, Editorial F. de Aguirre, Santiago, 1962. Voir aussi les lettres de Bacler d'Albe publiées en Annexe G, Volume 2.

¹⁵⁷ **Lafond de Lurey G.**, Op. Cit., Introduction p.9.

¹⁵⁸ **Archer C.**, *The wars of independence in Spanish America*, Ingvar Books, Wilmington, USA, 2000 et *El ejército en el México Borbónico*, Fondo de Cultura Económica, México, 1983; **Robertson W.**, *France and Latin American independence*, Ortagon Books Inc., New York, 1967; **Marchena J.**, *Oficiales y soldados en el ejército de América*, C.S.I.C., Sevilla, 1983; **Ballesteros J.**, *Historia de la revolución y guerra de la independencia del Perú desde 1818 hasta 1826*, Colección de Historiadores y documentos

Sur ce sujet, les études les plus récentes de Archer, Marchena, Robertson ou Molières, donnent d'excellentes indications sur la création et la composition des armées de l'indépendance sudaméricaine, sur la naissance des milices ou sur les mouvements que nous pourrions caractériser comme guerrillas (c'est le cas de la résistance espagnole à l'invasion française entre 1808 et 1814 dans le livre de Molières¹⁵⁹), mais, soit ils traitent ce sujet de manière générale, soit leurs études précises portent sur les pays du nord du continent, principalement le Mexique et le Venezuela. Un des intérêts de ce projet était de voir si la même chose se passait dans ceux du sud.

Tous ces éléments, principalement bibliographiques, ont permis de réunir des informations dispersées qui, regroupées et analysées, donnent corps à l'influence militaire française. Si cette compilation bibliographique ne constitue pas intrinsèquement un élément novateur dans ce projet de recherche, il le devient si l'on considère l'apport significatif que constitue l'analyse de ces sources en direction de la thématique proposée, une analyse jamais, à notre connaissance, réalisée jusqu'à ce jour. Cette notion, mise en rapport avec le champ de l'histoire interprétative, permet de mettre en lumière des faits souvent connus mais dans un autre contexte.

relativos a la independencia de Chile, Santiago, 1949, Tomo XXXIV; **Cisneros A.**, *Escude C.*, Op. Cit.; **Fuenzalida Bade R.**, Op. Cit.; **Hasbrouck A.**, *Foreign Legionnaires in the liberation of South America*, Columbia University Press, New York, 1928; **Heredia L.**, *La revolución francesa y Sud América*, Editorial F. sempre i Cia, Valencia, 1910; **Maldonado C.**, Op. Cit.; **Mero A.**, "Ideología y muerte del ejército de la independencia argentina", *Cuadernos hispanoamericanos*, n°496, Madrid, Octubre 1991; **Ortiz Sotelo J.**, "Historiografía marítima y naval iberoamericana", *Revista Derroteros de la mar del sur*, n°7, 1997; **Molières M.**, *Guerra a Cuchillo: la guerrilla pendant la guerre d'indépendance espagnole (1808-1813)*, Publibook, Paris, 2002; **Reynaud J.**, *Contre-guerrilla en Espagne (1808-1814)*, *Suchet pacifié l'Aragon*, Editions Economica, 1991; **Thibaud C.**, "La culture de guerre napoléonienne et l'indépendance des pays boliviens", in **Dorigny-Rossignol**, Op. Cit.; **Totoro Taulis D.**, Op. Cit.; **Valdes Urrutia M.**, "La deserción en el ejército patriota durante la guerra de independencia en Chile (1813-1818)", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, año 8, Vol. 8, n°164; **Vitale L.**, "Intervenciones militares y poder ficticio en la política chilena (1830-2000)", in www.mazingo-stsb.uchile, Santiago, 2000.

¹⁵⁹ Cet ouvrage de Molières est par exemple très utile pour comprendre la création de mouvements proches du modèle des guerrillas espagnoles (au niveau des méthodes d'organisation et non des buts politiques bien évidemment) comme celui de Manuel Rodriguez entre 1815 et 1818 au Chili.

Elle constitue une des clés du développement théorique du projet, principalement de cette partie.

2-2) Les chemins de l'indépendance.

A partir d'un travail de recherche effectué dans les Archives du Ministère des Affaires Etrangères (Section de Nantes, Consulats et Embassades, particulièrement le consulat de Baltimore aux Etats-Unis où se trouve la documentation relative à l'exil des Français dans ce pays après le Premier Empire¹⁶⁰), il est possible de reconstituer les routes utilisées par ces officiers pour arriver d'abord aux Etats-Unis et ensuite en Amérique latine.

Ces informations révèlent l'existence de véritables réseaux organisés (tant au départ de l'Europe, que depuis les Etats-Unis et l'Amérique latine) pour faciliter l'exil de ces officiers et permettent de comprendre la relative facilité de cette opération. Elles ratifient aussi l'action délibérée des gouvernements des Provinces Unies du Rio de la Plata et du Chili pour, d'abord, promouvoir leurs luttes aux Etats-Unis et en Europe à partir de 1813 et, ensuite, engager soldats et officiers en profitant de la chute de l'Empire napoléonien en 1814-1815. Le Pérou va connaître un processus bien différent puisque le début de sa lutte pour

¹⁶⁰ Les conditions qui leur sont imposées en Europe, particulièrement en France, les poussent en effet à partir: le 3/7/1815, Davout signe au nom du Gouvernement provisoire la "Convention de Paris" qui stipule, entre autre, qu' "aucun des chefs de corps, généraux, officiers supérieurs, officiers et sous-officiers de l'ex-Garde qui ont combattu contre les puissances alliées dans les journées des 16, 17 et 17 juin derniers, ne pourra à l'avenir, et à aucun titre, faire partie de la nouvelle armée". L'ordonnance royale du 24/7 publie une liste de généraux et officiers supérieurs qui doivent être arrêtés et traduits devant un Conseil de Guerre (parmi lesquels les Lallemand et Brayer) ou assignés à résidence (comme Clausel). La loi du 12/1/1816 confirme les poursuites engagées.

l'indépendance date de 1820 et se fait principalement à partir de l'entrée sur son territoire d'abord de l'armée du sud dirigée par San Martin puis de celle du nord sous les ordres de Bolivar. Dans les deux cas, pénètrent à ce moment de nombreux officiers napoléoniens au sein de ces armées et nous pouvons affirmer qu'aucun n'arrive directement d'Europe au Pérou. Ce pays, le plus royaliste d'Amérique Latine, avec une forte présence militaire espagnole, est, de fait, le dernier à emprunter le chemin de l'indépendance, c'est celui qui va résister le plus longtemps et celui à partir duquel les Espagnols pensent pouvoir reconquérir leur empire. Ce n'est donc pas le meilleur terrain d'accueil et d'intégration pour ces officiers à partir de 1815 où, pour certains, ils seront gardés prisonniers (voir chapitre 3-5).

2-2-1) Comment partir d'Europe ?

C'est en Europe directement, que s'effectue le recrutement des futurs combattants de la liberté sud-américaine : quelques agences de recrutement s'ouvrirent notamment à Hambourg et à Anvers - celle-ci, organisée par le Baron de Beaugard, ancien directeur de l'arsenal de Turin, qui essaie d'y lever un corps de volontaires pour l'Amérique latine avant de s'exiler lui-même aux Etats-Unis¹⁶¹ - en Angleterre et en Irlande, spécialement à Dublin. « *Bien que le gouvernement anglais les eût officiellement interdites, il ferma les yeux sur leurs activités, trop heureuses*

¹⁶¹ Hasbronck A., *Foreign legionaries in the liberation of South America*, Op. Cit., p.145. C'est en fait le colonel italien Maceroni, ancien officier d'empire, qui envoie Beaugard à Anvers, pour lever une expédition de cent cinquante Français et Belges, alors que lui va en France tenter d'acheter trois vaisseaux armés de 250 tonnes chacun et 10 000 caisses d'armes. Ces deux actions ne seront pas menées à bien, mais Maceroni réussira à partir en compagnie d'un groupe d'officiers napoléoniens, parmi lesquels le Portugais Lima, ex-aide de camp de Soult, et rejoindra les troupes de Bolivar.

de voir partir du Royaume Uni des individus encombrants auxquels il était obligé de venir en aide quand ils étaient sujets britanniques et dont il craignait les excès engendrés par la misère quand ils étaient étrangers.¹⁶² » La grande majorité des Britanniques, Allemands et Polonais arrivant en Amérique Latine suivront ces filières, quelques Français aussi, comme les Brayer père et fils ou Bacler d'Albe, mais « par tempérament individualistes, ces derniers préférèrent en effet se mettre directement au service des troupes révoltées.¹⁶³ »

Luis Lopez Mendes, envoyé à Londres par Bolivar pour y engager des officiers en majorité anglais, irlandais et allemands, vit sa tâche facilitée par le fait qu'après la fin des guerres en Europe, la majorité des participants aux campagnes napoléoniennes s'étaient retrouvés sans travail¹⁶⁴

Le général Brayer avait établi, à partir d'Anvers, une véritable entreprise de départ pour les demi-soldes en danger : on les prenait entièrement à charge ; on les embarquait pour Baltimore et, là, ceux qui le désiraient, pouvaient contracter un engagement dans l'armée du général San Martin et gagnaient l'Argentine.¹⁶⁵ C'est ainsi que Bacler d'Albe, ayant échappé à la police royale déguisé en femme, arriva à Anvers, provenant de Dunkerque pendant l'été 1816, et contacta Brayer pour passer l'Atlantique. C'est d'Anvers que devait arriver aux Etats-Unis, un chargement de 6 000 fusils destinés à J.M. Carrera, alors exilé dans ce pays¹⁶⁶. Le colonel Latapie part aussi aux Etats-Unis d'Anvers en 1816 après avoir été arrêté en France par la police royale et s'être échappé. La police royale est convaincue de l'existence de ces filières comme le

confirme une note du 10 février 1817, «...le général Brayer s'est embarqué d'Amsterdam pour Baltimore. Deux jours après son arrivée dans ce port, il est parti pour Buenos Aires avec des fonds et un traitement avantageux : son fils aîné est allé le rejoindre ainsi qu'un de ses aides de camp appelé Vanlo, qui s'est embarqué à Anvers. Il est donc présumable que les indépendants possèdent un agent à Baltimore¹⁶⁷. »

En 1819, le baron Garnier recrute des hommes à Gand pour l'armée de Bolivar ; c'est ainsi que sera engagé le lieutenant belge Hermann Kessels qui partira, lui, vers la Colombie.

Le futur Président de la République Argentine, Bernardino Rivadavia est désigné comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès des gouvernements de Londres et de Paris en 1814¹⁶⁸, et se relationnant en France avec La Fayette¹⁶⁹, le général républicain Laharpe et l'Abbé Pradt, il prend contact par leur intermédiaire avec de nombreux officiers, leur fournissant des lettres de recommandation pour aller combattre dans l'armée de son pays ; ainsi partiront, en 1817, le sergent Alexandre Danel (dont le père, chirurgien militaire au sein de la garde Impériale était un grand ami de Rivadavia), et les officiers Alexis et Eustache Bruix (fils de l'amiral défunt), Frédéric Brandsen, Benjamin Viel, Augustin Bardel, Charles Robert, Rauch, Denis Magnan (frère du futur maréchal de France, ce dernier descendant à l'ultime moment du bateau), Grabert (beau-frère du général Lefebvre-Desnouettes), Gola (officier de cavalerie piémontais) et deux civils,

¹⁶² Jorre L. « Participation des Français au soulèvement des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud », Op. Cit., 1960, p.93.

¹⁶³ Jorre L., Op. Cit., p.93.

¹⁶⁴ Kahle G., *Simón Bolívar y los Alemanes*, Editorial Inter, Naciones, Bonn, 1980.

¹⁶⁵ Bacler d'Albe Despax, Op. Cit., p.37 et Murat I, Op. Cit., p.229.

¹⁶⁶ Carrera J.M., Op. Cit., p.97, lettre de Gavier del valle à Carrera du 17/8/1816.

¹⁶⁷ Bacler d'Albe-Despax M., *Le général Bacler d'Albe, topographe de l'Empereur, et son fils*, Editions Jean Lacoste, Mont-de-Marsan, 1954, p. 114.

¹⁶⁸ Rivadavia Bernardino (1780-1845), il lutte comme lieutenant contre les invasions anglaises de 1806-1807, sert en 1810 sous des Linters, participe au soulèvement du 25 mai et devient Ministre de la Guerre puis du Budget en 1811. En 1814, il est envoyé en mission diplomatique en Europe pour obtenir la reconnaissance des provinces Unies et y reste jusqu'en 1821. Ministre à son retour, il devient président (1826-1827) et s'exile ensuite définitivement.

¹⁶⁹ Lafayette aidera de nombreux officiers supérieurs à s'exiler aux Etats-Unis, leur fournissant des lettres de recommandation pour ses amis américains : ce fut le cas, entre autres, de Grouchy et des généraux Vandamme, Lallemand et Rigaud.

Grandsire et Chombelland, s'embarquant de Calais vers Buenos Aires au début de cette année. En ce qui concerne Viel, il nous faut signaler qu'il souhaitait dans un premier temps s'exiler vers les Etats-Unis mais que, suite à une conversation fortuite au théâtre avec Rivadavia, il décida de partir pour le Rio de la Plata¹⁷⁰. Robert, lui aussi, était décidé à partir vers l'Amérique du Nord quand Rivadavia lui conseilla de se diriger vers le sud du continent¹⁷¹. Le Chef d'escadron belge Colins de Ham recevra, lui aussi, cette même lettre de recommandation pour se rendre dans la Plata, mais préférera rejoindre le Mexique et Cuba. L'officier Dominique Trolé se présentera quelques années plus tard en Argentine à Rivadavia recommandé par la Fayette, ce qui en dit long sur la persistance de cette relation. Voici comment S. Abud décrit ces contacts, « *Rivadavia entre en relation avec de nombreux guerriers des armées napoléoniennes, actuellement désœuvrés après une existence de constants combats... Beaucoup se sentent attirés par la guerre en Amérique. Il leur parle, leur décrit le pays et les recommande au gouvernement*¹⁷². » Il profite, de plus, de sa présence en France pour diffuser en Argentine le dernier livre de l'Abbé Pradt « *Des colonies ou la révolution en Amérique* » en 1816-1817 et fréquenter assidument les opposants au régime royal ; il est même mis en surveillance par la police royale en 1818. C'est aussi à la suite de sa rencontre à Paris avec Rivadavia que le capitaine napolitain Pedro de Angelis arrivera en Argentine en 1826.

En 1819, Louis Delpech, qui sert sous Miranda puis Bolivar depuis 1811, le même qui négociait avec les ministres de Napoléon en 1813, est à Paris pour recruter des ex-officiers pour le compte de Bolivar, puis il fait de même à Bruxelles en 1822.

¹⁷⁰ Vicuña Mackenna B., *La guerra o muerte*, Op. Cit., p. 283-283.

¹⁷¹ Rondeau J., Op. Cit., p. 15.

¹⁷² Abud S., *Rivadavia, el organizador de la República*, Editorial Claridad, Buenos Aires, 1945, p.238.

La connexion entre les Américains et ces officiers fonctionne bien : soit, ils agissent directement comme dans l'exemple cité dans les mémoires de Barres¹⁷³, même si, dans ce cas-là, c'est un échec : il écrit « *pendant notre séjour à Morlaix (avec le 47^e régiment d'infanterie de ligne pendant les Cent-Jours en 1815), plusieurs agents des républicains de l'Amérique méridionale nous engagèrent, vues les circonstances malheureuses où se trouvait la France, à aller servir dans leurs troupes. Les promesses étaient avantageuses mais elles ne séduisirent aucun d'entre nous* » ; soit ils le font en utilisant des intermédiaires comme, par exemple, le scientifique Bonpland qui, avant de se rendre en Argentine, imprime en secret des pamphlets appelant à rejoindre la révolution pour le compte de Bolivar, Zea, Montufar et Rocafuerte, et passe la Manche à plusieurs reprises dans les deux sens chargé d'argent dans le but d'acheter des armes pour leur compte.¹⁷⁴

2-2-2) Première destination : les Etats-Unis.

C'est principalement à partir des Etats-Unis, que les officiers français vont rejoindre l'Amérique latine. Ils y sont très nombreux, fondent des colonies comme le "Champ d'asile"¹⁷⁵ ou « La vigne et l'olivier », des villes comme Demopolis ou Aigleville et constituent de forts groupes d'influence dans les villes de la côte-est, notamment New

¹⁷³ Barres M., *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, Op. Cit., p.214.

¹⁷⁴ Hammerly D., "Bonpland et le complot des Français contre O'Higgins et San Martín", *revista Historia*, año 4, n°13, julio-septiembre 1958, p.83-94.

¹⁷⁵ Cette colonie sera menacée par une expédition espagnole qui, d'ailleurs, n'aura pas à combattre pour la prendre et aussitôt détruire ses fortifications, ce qui en dit long sur la crainte des Espagnols face à ces regroupements d'officiers napoléoniens.

York, Philadelphie et Baltimore. Selon Barros Arana, « en 1816, les villes du littoral des Etats-Unis servent d'asile à un nombre considérable de militaires français¹⁷⁶ ». Et Encina ajoute, « pullulaient en Amérique du Nord nombre d'aventuriers, de révolutionnaires et de militaires, principalement des Français, qui avaient abandonné leur patrie à cause des guerres napoléoniennes ou des convulsions politiques. Ils formaient une société bigarrée. Des officiers de réel mérite et même des chefs de réputation mondiale cotoyaient des escrocs, des brigands, des sans scrupules et des espions au service de l'Espagne. Chaque fois que débarquait un agent hispanoaméricain, ils l'approchaient pour lui offrir leurs services militaires ou commerciaux... Si l'hispanoaméricain était un chef militaire, ils l'assaillaient d'offres de toutes sortes.¹⁷⁷ » Kennedy indique, lui, « en 1815, les opportunités napoléoniennes prirent fin et les officiers de l'Empire arrivèrent en si grand nombre qu'il était impossible de les ignorer, notamment à Philadelphie où ils se rassemblèrent.¹⁷⁸ ». Selon lui, ils n'avaient pas tous les mêmes idées en tête : s'ils souhaitaient généralement échapper aux poursuites royales, certains visaient les mines d'argent du Mexique, d'autres pensaient à l'indépendance de l'Amérique latine, plusieurs voulaient se venger des Espagnols en transformant Joseph Bonaparte en roi des ex-colonies, et enfin, ce qui n'est pas contradictoire avec les raisons déjà exposées, beaucoup souhaitaient aller délivrer Napoléon à l'île de Sainte-Hélène. Quels que soient leurs ambitions ou leurs buts, ils avaient besoin d'une flotte, d'armes et d'un appui logistique qu'ils recherchaient soit directement auprès des Nordaméricains, soit auprès des Sudaméricains. Kennedy insiste d'ailleurs en affirmant que la participation d'officiers français à l'invasion du Mexique aurait eu des

¹⁷⁶ Barros Arana D., Op. Cit., Tomo XI, p.214.

¹⁷⁷ Encina F., Op. Cit., Tomo XIV, p.50.

¹⁷⁸ Kennedy R., Op. Cit., p. 343-345.

répercussions internationales provoquant un changement géo-stratégique d'envergure mondiale, le comparant au choc pétrolier des années 1970.

Joseph Bonaparte, le maréchal Grouchy et le général Clauzel¹⁷⁹ y étaient les plus hauts dignitaires de l'ex-Empire; autour d'eux, des centaines d'officiers et sous-officiers, désœuvrés et cherchant, selon leurs propres expressions, une cause, une vie, un futur. Grouchy, comme la plupart de ces officiers, aura de grandes difficultés à rejoindre ce pays « après cinquante huit jours d'une traversée fort pénible succédant à de nombreuses difficultés qui me donnaient peu d'espoir de réussir¹⁸⁰ ».

Joseph, s'il ne se mêlera que très peu à la vie politique tant des exilés bonapartistes (même s'il les aida financièrement) que des envoyés de l'Amérique latine (même s'il les rencontra fréquemment), y sera, bien malgré lui, l'objet de l'intérêt de ces envoyés. À plusieurs reprises, ils lui proposeront pendant l'été 1816 de se mettre à la tête des insurgés de l'Amérique espagnole et l'ex-chef de guérilla espagnol Javier Mina lui demandera même d'accepter le trône du Mexique en juillet 1817. Demandant alors conseil à son frère, exilé à Sainte-Hélène, ce dernier commentera que s'il était à sa place, il se ferait Empereur de toutes les Amériques espagnoles, mais que Joseph se contenterait certainement de se faire bourgeois¹⁸¹.

Dans son journal des Etats-Unis, José-Miguel Carrera confirme l'arrivée de ces militaires en écrivant, « Vendredi 2 août 1816, Baltimore; arrive de France un vaisseau avec de nombreux passagers,

¹⁷⁹ Dans son journal, Carrera note qu'il rencontre fréquemment Clauzel et qu'il espérera jusqu'au dernier moment son embarquement au sein de son expédition. Il restera en fait aux Etats-Unis jusqu'en 1820, obtenant alors son amnistie et rentrant en France. Carrera J.M., Op. Cit., p.93.

¹⁸⁰ Grouchy E. de, Mémoires du maréchal de Grouchy, Edition Georges de Grouchy, BNF de l'édition de Paris, E. Dentu, 1873-1874, Volume 5, livre 19, p. 7.

¹⁸¹ Voir Murat L., Napoléon et le rêve américain, Fayard, Paris, 1976, pour une analyse de l'attitude de Napoléon en relation à l'Amérique latine durant son exil à l'île de Sainte-Hélène entre 1815 et 1821.

particulièrement des officiers français. *Novoa*¹⁸² est chargé d'en engager quelques-uns utiles pour le Chili.¹⁸³

A propos de Baltimore, Monge écrit « c'était le centre d'un gigantesque marché militaire où les révolutionnaires de toute l'Amérique erraient à la recherche d'armes, de navires, de munitions et de soldats disposés à mettre leur valeur au service d'une quelconque cause.¹⁸⁴ »

Les États-Unis représentent alors le premier pays démocratique qui a su sortir, par une guerre, de son statut de colonie. C'est donc un exemple pour tous les patriotes d'Amérique latine et, dans le même temps un espoir de soutien. De plus, des citoyens Américains comme William Thornton¹⁸⁵ pensaient utiliser les officiers français exilés pour libérer les colonies espagnoles et tentait de détourner l'attention de ceux d'entre eux, ayant d'autres projets, vers les possessions espagnoles de l'Amérique du Sud. Et certains Français, exilés depuis plusieurs années comme le général Humbert, avaient déjà tenté, sans succès, en 1813 de former une légion étrangère pour entrer au Mexique et soutenir la révolte de Alvarez de Toledo.

Ainsi, des envoyés des Provinces Unies du Rio de la Plata (l'actuelle Argentine), de la Nouvelle Grenade de Bolivar (l'actuelle Colombie) comme Pedro Gual, des combattants de la liberté comme le déjà évoqué guerrillero espagnol Francisco Javier Espoz y Mina (il va y armer une expédition pour le Mexique qui comprendra en 1816 de nombreux Français comme, entre autres, Florinet, Guillet, Jullier et les frères Arago¹⁸⁶), et des représentants chiliens s'y rendent pour obtenir

¹⁸² Officier espagnol pro-français proche de Carrera.

¹⁸³ Carrera J.M., Op. Cit., p. 93.

¹⁸⁴ Monge C., *Carrera, el házar desdichado*, Editorial Planeta, Santiago, 1996, p.56.

¹⁸⁵ Kennedy R., Op. Cit., p. 367-368.

¹⁸⁶ Miramon A., *Biografía de Sarda y crónica del nuevo reino*, in www.banrep.gov.co, capítulo V, En busca de un nuevo mundo. Cet auteur ajoute à ce propos, « des l'archive de Mont avec son projet d'envahir le Mexique, les autorités espagnoles, en particulier l'ambassadeur aux Etats-Unis, Luis de Onís, mirent en surveillance les nombreux officiers étrangers, de nationalités diverses, qui abondaient à Philadelphie et Baltimore. »

une aide ou pourquoi pas une alliance. Un exemple: le représentant officiel du Chili, Manuel de Aguirre arme à Baltimore un brigantin construit par des Américains favorables à l'indépendance¹⁸⁷. Le général Labatut, ancien officier d'Empire servant en Colombie, s'y trouve aussi et y rencontre Carrera: il a été envoyé à Baltimore par les indépendantistes de Carthagène, opposés à Bolivar (en Colombie, comme dans le Côte Sud, l'indépendance s'accompagne de multiples dissensions internes), pour chercher de l'aide¹⁸⁸.

Ils vont y rencontrer ces officiers et pour un certain nombre les intéresser à leur cause. Thompson l'Argentin¹⁸⁹ et Carrera le Chilien, en même temps qu'ils négocient avec les autorités américaines, sont en constant contact avec, notamment, Joseph Bonaparte et le maréchal Grouchy.

Ce rôle de plaque tournante joué par les Etats-Unis va se prolonger jusqu'à la fin des guerres d'indépendance, en particulier par l'action des officiers français qui s'y sont installés. C'est le cas, par exemple, du général Lallemand, un des initiateurs de la colonie du Champ d'Asile au Texas en 1818 qui, quelques années après l'échec de ce projet, y établit un chantier naval à partir duquel il fournit en 1824-1828 des bateaux aux républicains d'Amérique du sud. Son attitude est significative de l'action

¹⁸⁷ Manuel Aguirre (1785-1843), diplomate argentin envoyé comme commissaire aux Etats-Unis pour y acquérir des navires; il y obtiendra la reconnaissance de l'indépendance de l'Argentine par le gouvernement nordaméricain.

¹⁸⁸ Labatut Pierre (1776-1849). Alors qu'il se fait passer pour chef d'escadron, officier de la légion d'honneur et prisonnier à Baylen en Espagne (1808), s'étant échappé pour rejoindre Philadelphie, il avait en fait servi comme dragon sous Murat puis enseigne de vaisseau dans la marine impériale, capturé dans l'Adriatique en 1807, envoyé prisonnier à Malte puis en Angleterre avant de se retrouver en Amérique Latine et servir dès 1811 avec Miranda au Venezuela et avec Bolivar sous ses ordres en 1812. Général en 1813, il passera plus tard au Brésil, formant en 1822 une armée d'élite sur le modèle napoléonien. Source : Labatut A., « Pedro Labatut, général de l'armée brésilienne (1776-1849) », *Revue du Groupement Historique des Caraïbes*, Bulletin n° 87 de novembre 1996. Voir aussi Carrera J.M., Op. Cit., p. 95.

¹⁸⁹ Thompson, colonel de l'armée argentine, il fut envoyé en 1817 aux Etats-Unis dans le but selon Carrera (Op. Cit., p.74) d'« envoyer des officiers étrangers à Buenos Aires et mener à bien toutes affaires importantes pour la cause ».

de ces officiers qui tentent d'aider la cause de l'indépendance tout en restant géographiquement éloignés : ils mêlent soutien et commerce¹⁹⁰.

Notons aussi que, pour ceux qui sont engagés directement en Europe, l'île de Trinidad dans les Caraïbes, face aux côtes américaines, sert de lieu d'arrivée et de répartition : c'est là, en effet, qu'on leur indique ou qu'ils choisissent le lieu exact de leur affectation. Les pirates et corsaires de la zone, en majorité des Français parmi lesquels les fameux frères Lafitte¹⁹¹, leur servent de transport. De fait, les îles des Caraïbes seront avec les Etats-Unis un des lieux de prédilection pour l'arrivée de ces officiers ; ainsi, en 1822, Ducoudray-Holstein arrive à Saint-Thomas et Saint-Barthélemy à bord du brick américain « Mary », chargé d'armes et de munitions¹⁹².

2-2-2-1) Le rôle particulier de Carrera.

« Les troupes de Buenos Aires n'ont obtenu, ni au Pérou, ni au Chili, les succès espérés à cause d'une mauvaise organisation, d'un manque de discipline, du nombre réduit d'officiers instruits et expérimentés, et de l'adoption de plans mal combinés ou mal exécutés¹⁹³. »

¹⁹⁰ Bruyère-Ostells W., Projet de thèse de doctorat « Les officiers de la Grande Armée dans les mouvements nationaux et libéraux » sous la direction du professeur Bourdon, Université de Rouen. Ces éléments sur le général Lallemand proviennent de son dossier consulté par Mr. Bruyère-Ostells aux Archives Nationales de France. Voir aussi Murat L., Op. Cit., p.251.

¹⁹¹ Notons ici que le politicien américain George Graham, qui avait surveillé de près l'expérience du Champ d'Asile, suggéra à Lafitte d'aller à Buenos Aires pour y obtenir une commission de corsaire et se transformer ainsi en « leader des rebelles sudaméricains contre les Espagnols » selon Kennedy R., Op. Cit., p. 388.

¹⁹² Information des Archives de Baltimore communiquée par le professeur Saugera.

¹⁹³ Grouchy E., Op. Cit. Voir annexe B, Volume 2.

Il est important d'insister sur le rôle personnel que joua Carrera dans l'arrivée de ces officiers napoléoniens au sud du continent. Joseph Bonaparte rencontre à de multiples reprises José Miguel Carrera et chaque fois accentue ses offres d'aide. Par sa fortune, ses constantes relations avec la diaspora napoléonienne et ses bons contacts avec les autorités américaines, Joseph représente une des meilleures opportunités d'aide pour les Américains du Sud. Carrera, lui, jouit aux Etats-Unis d'un certain prestige comme le confirme cette lettre de David Porter¹⁹⁴ qui dit « Vous êtes considéré dans ce pays comme l'unique champion des libertés de l'Amérique du Sud sur les principes desquelles il doit exister une entière confiance, et le seul qui puisse conduire la révolution vers une heureuse conclusion et vers une utile connexion entre l'Amérique du Sud et les Etats-Unis... ». Quelques exemples des conversations du Chilien avec le frère de l'Empereur, extraits du journal de Carrera¹⁹⁵ confirment l'excellence des relations entre les deux hommes et l'avancée des négociations¹⁹⁶ : « ... On me dit que Bonaparte me protège... Grouchy me présente aux Français Jacquelin et Durand, chargés par Monsieur La Pierre¹⁹⁷ négociant de Paris, d'acheter des armes pour les insurgés. Mina leur avait donné une recommandation et Durand avait décidé de partir avec lui mais venait de changer d'avis pour se joindre à moi ; Durand partira avec moi et Jacquelin ira immédiatement à Paris pour conclure le contrat que nous espérons signer, ...le maréchal Grouchy et Clauzel sont très optimistes quant à un vaisseau de 300 tonnes et 10 à 12000 livres de poudre pour lesquels ils vont me donner une lettre de recommandation...

¹⁹⁴ Porter David, officier nord-américain commandant l'"Essex" envoyé au Chili avant 1814 pour protéger les bateaux commerçants américains contre les corsaires anglais et les vaisseaux espagnols, qui fit le lien entre Carrera et le Président des Etats-Unis, Madison, lors de son séjour. Cette lettre se trouve dans Carrera J.M., Op. Cit., p.12.

¹⁹⁵ Carrera J.M., Op. Cit., pp.83-119.

¹⁹⁶ Carrera J.M., Op. Cit., p.97-99.

¹⁹⁷ La Pierre ou Lapierre, armateur français qui sera aussi celui de Dragamette lorsqu'il viendra en Argentine en fin 1817. Source: Rondeau J., Op. Cit., p. 18.

grande conversation en chemin avec le maréchal Grouchy, nouvelles offres d'amitié, explication de ses intentions..., rencontre entre Grouchy, Clauzel et moi sur ses projets en Amérique, je transmettrai ses propositions à Buenos Aires...". Grouchy¹⁹⁸, rapidement convaincu de la justesse de leur cause propose, en effet, le 1^{er} septembre 1816, à Philadelphie, son "Projet pour l'organisation de la guerre en Amérique du sud et sa proposition pour venir au Chili"; ce texte constitue une bonne analyse des raisons de l'échec des armées patriotes jusqu'à ce moment et conseille l'utilisation des ex-officiers d'Empire à partir de l'obtention de meilleurs grades que ceux qu'ils possédaient à leur sortie d'Europe, les mêmes salaires que les Américains et surtout la mise à disposition de leurs compétences tant combattantes que techniques et formatrices. Il insiste sur le fait qu' "aucun grade ne pourra les inciter ou leur être offert car ils ont atteint depuis longtemps le sommet des honneurs et des emplois militaires; mais, en revanche, on peut imaginer des avantages d'un autre type comme la simple compensation de ce qu'ils pourraient perdre dans leur patrie; cela suffira probablement pour les déterminer à embrasser la défense d'une cause d'autant plus chère et plus sacrée qu'ils ont déjà beaucoup combattu en son nom". Cet extrait de Grouchy confirme ce que nous disons dans l'introduction : nous ne devons pas, en général, considérer ces officiers comme des mercenaires car non seulement ils ont des raisons politiques pour être ici mais, de plus, ils ne viennent pas principalement dans le but de s'enrichir. Nous proposons l'intégralité de ce texte dans l'annexe B, Volume II.

Même si Grouchy lui-même n'ira pas en Amérique Latine (il repartira en France en janvier 1820, bénéficiant d'une loi d'amnistie, mais

y avait déjà délégué le général Brayer¹⁹⁹), ce texte va fixer les règles et permettre le départ de nombreux officiers vers le sud du continent notamment pour les armées du général San Martín puis du Chili, et pour celles du général Bolívar²⁰⁰. Carrera gardera une grande reconnaissance pour le rôle de Grouchy, écrivant, « le maréchal est la personne qui a le plus fait pour l'expédition. »²⁰¹ Nous développerons dans le chapitre 2-2-3 le thème du voyage de l'expédition de Carrera et la composition des troupes transportés sur ses bâtiments mais, notons par exemple comment Bacler d'Albe fut convaincu de s'y associer. Il écrit, « mon intention était d'abord de résider dans ce pays et de m'appuyer sur la protection du général Bernard pour obtenir un emploi quelconque aux Etats-Unis... Cependant, après quelques jours de repos à Baltimore, tout vint à changer... Une expédition se préparait pour l'Amérique du sud : les généraux Lavaissé et Brayer en faisaient partie. Le chef de cette expédition me fit faire des propositions avantageuses, disant qu'il manquait d'officiers du génie et qu'il savait que j'avais quelques connaissances dans ce domaine²⁰². »

¹⁹⁸ Nous pouvons d'ailleurs affirmer qu'il n'eut jamais vraiment l'intention de se rendre en Amérique du Sud, déclarant dans une lettre à son fils au début 1816, "Trouvez-moi donc un asile quelque part. J'ai tellement à cœur de rentrer en France que, si le Roi consent à commuer le jugement que je suppose prononcé en ce moment en une détention de plusieurs années dans un château-fort, je repartirai avec joie pour aller me constituer prisonnier et avoir ainsi la possibilité de revoir les personnes chères à mon cœur". Il cite même plus loin les pays où il souhaiterait passer son exil, Hollande, Autriche ou Bavière. Grouchy E., Mémoires du maréchal de Grouchy, Op. Cit., Vol. 5, livre 17, p. 46.

¹⁹⁹ Il est intéressant de noter ici que Grouchy propose le 5/8/1816 (Carrera J.M., Op. Cit., p.94) d'intégrer ses deux fils à l'expédition : Alphonse, colonel de cavalerie, à la condition qu'il soit nommé général de brigade, et Victor, capitaine, qui deviendrait chef d'escadron « à Buenos Aires ou au Chili ». Ils se partirent pas plus que leur père.

²⁰⁰ Carrera J.M., Op. Cit., p.115.

²⁰¹ Lettre de Bacler d'Albe du 28/12/1818, Documents de Mr. Artru. Le général Bernard, qui avait succédé au père de Bacler à la tête du cabinet topographique de Napoléon, s'était exilé dès début 1816 aux Etats-Unis et, entré dans l'armée américaine, il y joua un grand rôle comme ingénieur militaire.

¹⁹⁸ Il est étonnant de constater que dans le volume 5 de ses mémoires, portant sur les années 1817-1818, Grouchy ne fait aucune allusion ni à ce document ni à ses rencontres avec les indépendantistes américains.

2-2-2-2) Diplomatie entre deux continents.

Cette activité et ces relations entre les envoyés de l'Amérique en révolte et les exilés européens va générer un intense mouvement diplomatique : les consulats royaux de France et d'Espagne vont exercer une étroite surveillance sur ces contacts, vont alerter constamment, entre 1815 et 1825, leurs gouvernements respectifs et, par ailleurs, vont tenter de faire pression sur le gouvernement des Etats-Unis pour qu'il n'aide pas ces mouvements. Leurs agents vont établir et envoyer des dizaines de rapports sur les déplacements de ces hommes, leurs rencontres avec les Américains du nord comme du sud, dénonçant toutes sortes de complots, parfois sans aucun fondement, comme par exemple, celui décrit dans une correspondance envoyée en 1817 au Ministère des Affaires Etrangères à Paris par le Consul de New York²⁰³ : le Consul indique que, depuis plusieurs mois, des négociations sont en cours entre le Ministre d'Espagne, Luis de Onís et le général Lallemand « à l'effet d'engager celui-ci et par suite tous les officiers français au service de la cause royale de l'Espagne en Amérique du Sud... », et que le général Lallemand ayant un autre projet, il attend de recevoir l'argent pour savoir lequel des deux il choisira. Il fait dire à ce dernier, ce qui paraît pour le moins étrange quand on sait le bonapartisme exacerbé du général, « il n'y a point de haine nationale dans nos coeurs. Nous servirons pour ou contre l'Espagne. Nous préférons la servir et mériter notre amnistie de la France. Pour cette raison, j'ai différé et je diffère l'exécution de notre autre projet jusqu'à ce que je connaisse la décision de l'Espagne ». Un autre document non daté²⁰⁴ fait, lui, référence au fait que « les Etats Unis paraissent destinés à servir

²⁰³ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Nantes, New York, série C, n°1, lettre du 28/12/1817.

²⁰⁴ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Nantes, New York, Série C, n°46, circulaire adressée aux Consuls de New York, La Nouvelle-Orléans, Baltimore, Boston et Charleston.

de refuge au plus grand nombre de ceux qui seront exceptés de l'amnistie accordée par Sa Majesté aux adhérents de Bonaparte, ou ceux qui, compris dans cette amnistie, ne seront pas disposés à répondre à ce bienfait de la clémence royale. Les uns et les autres y apporteront des intentions perverses contre lesquelles nous devons être en garde ; pour déjouer leurs manoeuvres, notre surveillance ne saurait donc être trop active. » La surveillance est donc constante, les agents royaux établissent des listes de passagers arrivés en Amérique du Nord et les font suivre lors de tous leurs déplacements. Hyde de Neuville, l'ambassadeur royaliste français et les consuls des différentes villes peuvent, par leurs rapports sur les réfugiés, provoquer leur retour en grâce ou faire confirmer leur bannissement. Les multiples documents envoyés par Hyde à Paris sont sévères et rigoureux, les soupçonnant continuellement d'implication dans les soulèvements des colonies espagnoles et dans les projets d'évasion de l'Empereur.

Apparemment, le gouvernement nord-américain participe de ce mouvement en n'apportant d'abord aucune aide concrète officielle aux pays en lutte bien qu'il n'empêche pas ses citoyens d'agir à titre individuel, et en faisant, lui aussi, surveiller ces officiers si l'on en croit ce que déclare Beauchef dans ses mémoires²⁰⁵, « enfin, après neuf mois de résidence au sein du berceau de la liberté, nous étions libres, ceci évidemment aux conditions et aux coutumes fixées par les Nord-Américains, ce qui ne nous amusait d'aucune manière. Je peux assurer que je fus mille fois plus libre dans le quartier de Pera (à Constantinople, en Turquie, ndla.) que dans le berceau de la liberté ; là-bas, on pouvait rire, chanter, danser les jours de fête sans que personne ne montre d'inquiétude. En Amérique du Nord, nous avions constamment des sbires perdus à nos basques. Nous ne pouvions même pas aller nous distraire

²⁰⁵ Fella Cruz G., OP. Cit. p.83.

dans les bois car si nous montions à cheval en groupe, on nous accusait de vouloir conspirer contre l'Etat. On nous interdisait jusqu'à cette innocente distraction. » Simone de la Souchère Delery affirme qu'à la Nouvelle Orléans après 1815, les Français de France savaient que leurs moindres mouvements étaient observés²⁰⁶.

En tout état de cause, il est bon de rappeler ici que les Etats-Unis sont encore considérés alors comme un pays secondaire incapable de contrebalancer le poids de la Sainte-Alliance, ce qui rendait extrêmement difficile une prise de position claire et définitive contre l'Espagne. Ceci avait commencé à changer à partir de la guerre contre l'Angleterre en 1812, changement qui s'était accru après la publication de la Doctrine Monroe en 1822, la même année que la reconnaissance de l'indépendance du Chili par ce pays. Par ailleurs, les représentants nordaméricains au Chili, comme Prevost en 1821, envoyaient de nombreux rapports sur la présence de vaisseaux de guerre français dans le Pacifique, particulièrement ceux de Jurien de la Gravière et de Mackau, qu'ils considéraient comme les signes d'une probable intervention ou influence française en Amérique.²⁰⁷

Ajoutons que, ce qui expliquerait par ailleurs l'implication de la police nordaméricaine, nombreux sont les Américains, descendants de Français, qui, pour des raisons diverses, principalement commerciales, s'intéressent à une éventuelle participation française à la libération de ces territoires comme Stephen Girard, Latrobe ou Dupont de Nemours, entre autres; nombreux sont aussi, à leurs côtés, les exilés français non militaires comme Lakanal, Chaudron, les deux fils du maréchal Murat, ou, encore, Garnier de Saintes. Neuville, diplomate en poste à Washington écrivait au Ministre des Affaires Etrangères, Richelieu, que « seul

²⁰⁶ Souchère Delery S. de la, Op. Cit., p. 71.

²⁰⁷ Voir à ce sujet, **Bianchi Barros A.**, *Bosquejo histórico de las relaciones chileno-americanas durante la independencia*, Universidad de Chile, Santiago, 1946, p. 20 et 51.

Bonaparte était capable de mener à bien une telle révolution et que Joseph croyait au rêve de devenir roi des Indes », justifiant ainsi la politique de surveillance mise en place. Il est, en effet, plus que certain que la propre Ambassade de France, comme nous l'avons écrit, exerça un contrôle sur ces officiers ainsi que le signale, bien que plus tard en 1825, une lettre du Consul de New York au Ministre Mareuil à Washington, « *Les émigrants de France, pour raisons politiques, partisans ou autres, profitent des navires pour rejoindre New York, et de là, ils se dirigent vers d'autres villes des Etats-Unis. Mais toutefois, ils en restent beaucoup à New York et Votre Excellence peut être assurée qu'ils ne sont en rien favorables à notre auguste monarque et à sa famille.* »²⁰⁸ Grouchy, de nouveau, le confirme, « *je vis entouré d'espions. L'autre jour, Cazeaux m'a fait dîner avec l'un d'entre eux, un nommé Longchamps, qui a si bien caché son jeu en vomissant des injures contre le Roi et Hyde de Neuville, que, bonne bête que je suis, je l'ai pris pour un enragé bonapartiste* »²⁰⁹. » Pour beaucoup d'entre eux, il n'était donc pas question de rester et l'Amérique du sud apparaissait comme la meilleure porte de sortie.

2-2-3) L'Argentine comme porte d'entrée.

*« Buenos Aires était, en 1816-17, le centre de rencontre de nombreux officiers étrangers, français pour la plupart, qui avaient fui les persécutions ayant suivi la restauration »*²¹⁰

²⁰⁸ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Nantes, Correspondance des Ambassades, New York, série B, n°110.

²⁰⁹ Grouchy E. de, Op. Cit., p. 66.

²¹⁰ Barros Arana D., Op. Cit., T.XI, p.352.

Presque tous les officiers d'empire qui combattront au Chili vont passer par l'Argentine. Ils y arrivent en 1817 comme Beauchef, Bellina Skupieski, Deslandes et quelques autres, sur la frégate "Oceana", grâce au colonel Thompson, l'envoyé des Provinces de la Plata aux Etats-Unis et sont directement intégrés avec leurs grades dans l'armée du général San Martin qui se prépare à franchir les Andes pour reconquérir le Chili. Le fait que ces voyages soient « organisés » ne doit pas nous faire penser qu'ils se déroulaient dans les meilleures conditions, comme nous l'avons déjà vu avec Grouchy lors du sien vers les Etats-Unis. Ainsi, Beauchef écrit « *les quatre vingt jours de navigation sont des plus pénibles, nous manquons de presque tout, et pourtant l'envoyé (il s'agit de Thompson) a donné trois cents pesos pour chacun d'entre nous. Je ne sais qui les a empêchés : Le capitaine ou notre colonel, notre chef? Ce qui est sûr, c'est que nous sommes empoisonnés pendant les quatre vingt jours avec de l'eau non potable, dévorant tout ce que nous pouvons extraire de la mer : marsouins, requins, etc.*²¹¹ »

D'autres, la majorité, sont convaincus par le général José Miguel Carrera²¹² qui réussit à faire partir au moins cinq vaisseaux de Baltimore, les "Dover", "Salvage" (à bord de laquelle voyagent Brayer, Dauxion-Lavaysse, Raullet, Giroust et Moline de Saint-Yon), "Régente", "General Scott" et surtout la frégate "Clifton" qui accueille un ensemble hétéroclite bien représentatif de ce qu'était la Grande Armée: deux Italiens, Felipe Marguti et le futur général chilien José Rondizzoni, un Espagnol Pedro de

²¹¹ Puigmal P., Op. Cit., p.10.

²¹² A son arrivée à Buenos Aires, l'expédition qu'il conduit sera stoppée par le Directeur Suprême des Provinces Unies, Pueyrredon, de façon à l'empêcher de continuer son chemin vers le Chili. Carrera sera fait prisonnier le 29 février 1817 et s'échappera peu après. Dans ses mémoires, Carrera se défend de ses intentions et surtout du fait qu'il aurait agi de sa propre initiative: il indique en particulier qu'il partit pour les Etats-Unis en accord avec le représentant du Gouvernement, Uribe, et avec le consentement du Directeur Suprême de l'époque (9/11/1815), don Ignacio Alvarez, et que d'autre part, il finança le tout avec l'argent placé sous sa responsabilité. Voir www.jmccarrera.cl. Instituto de Investigaciones Historicas José Miguel Carrera, 2000-2001. Il avait en effet obtenu un prêt auprès de J.B. Skinner aux Etats-Unis le 24/11/1816, prêt qui, après difficultés, fut reconnu et honoré par le gouvernement de O'Higgins; voir Bianchi Barros A., Op. Cit., p. 29.

la Peña, un Saxon, Jentseh, un Hollandais, Vanderzee, deux Allemands, Prosper Adams et Georges Widt, et des Français parmi lesquels Charles Lozier, Joseph Bacler d'Albe, Prosper Catelin, Francois Brunier, Victor Cretin, Jean Charles Durand, Jean Baptiste Ogier, Roux Beaufort et Antoine Simonet. S'y trouvent aussi de nombreux Américains, un Irlandais et des artisans militaires, dirigés par le Français Hercule Ramel, ex-directeur de la fabrique d'armes de Bologne en Italie²¹³. Ces bâtiments transportent, outre ces hommes, 3 000 fusils, 50 000 livres de poudre, 50 000 lingots de plomb, 200 sabres, 400 pistolets et 100 montures. Pendant le voyage, un double mouvement est révélateur des conditions réelles de préparation, ou plus exactement d'impréparation, tant des officiers que de Carrera: ce dernier se charge d'enseigner l'espagnol aux seconds tandis qu'ils lui enseignent la tactique et la conduite militaires. Citons par ailleurs Bacler d'Albe de façon à avoir une idée des conditions dans lesquelles se déroulèrent ce voyage: « *Nous mîmes la voile le 2/12/1816 de la baie de Chesapeake avec la destination première de Buenos Aires et ensuite nous devions doubler le Cap Horn pour aller débarquer sur les côtes du Chili... après une traversée pénible de trois mois, éprouvant tous les désagréments imaginables, soit de manque d'union, de vivres, etc... nous arrivâmes enfin à Buenos Aires vers la fin de février 1817. Pendant ce passage, j'eus tous les tracasseries possibles: vous devez imaginer que c'était le diable que de commander à quarante officiers de toutes les nations et à plus de quarante artisans français...*²¹⁴ »

Diego Barros Arana écrit à propos de l'arrivée de ces hommes dans le Rio de la Plata²¹⁵: « *Buenos Aires était, en 1816-17, le centre de*

²¹³ Voici la liste des officiers non napoléoniens embarqués sur la "Clifton": cette liste officialisée par Carrera à Buenos Aires le 7/3/1817 se trouve aux Archives Nationales du Chili dans le fonds Vicuña-Mackenna: Ezequiel JEWET, Juan FELLOWS, Francisco BOND, Roberto LIVINGSTON, Samuel THOMPSON, Carlos ELDREDGE, Tomas ELDREDGE, Daniel CARSON, Ezequiel DALRYMPHE, Juan OUGHGAN, Santiago DEVLIN, tous Américains et Santiago KENNEDY, Irlandais.

²¹⁴ Lettre de Bacler d'Albe du 28/12/1818, Documents de Mr. Artru.

²¹⁵ Barros Arana D., Op. Cit., T.XI, p.352.

rencontre de nombreux officiers étrangers, français pour la plupart, qui avaient fui les persécutions ayant suivi la restauration de divers souverains européens ou qui s'étaient retrouvés sans emploi suite au renvoi d'importants corps d'armée après la chute de l'Empire napoléonien. Ils avaient commencé à arriver dès fin 1815, certains des Etats-Unis, d'autres directement d'Europe. Le gouvernement des Provinces Unies du Rio de la Plata, désireux d'utiliser les connaissances de ces officiers, les avaient rapidement engagés dans l'armée indépendantiste en conservant leurs grades et, pour les plus prestigieux, en leur en concédant un plus important.²¹⁶ Selon Encina²¹⁶, on compte auprès de Carrera dans la capitale des Provinces Unies en ce début de 1817, 80 officiers et ouvriers militaires venus des Etats-Unis.

Hammerluy²¹⁷ confirme les dires d'Encina en écrivant que les Français y étaient peu nombreux avant 1814 mais augmentèrent considérablement avec l'arrivée des Bonapartistes qui fuyaient de France vers les Etats-Unis et divers pays émancipés du nouveau monde pour s'éloigner des Bourbons. La déclaration d'indépendance des Provinces du Rio de la Plata transforma ces dernières en un nouveau point de chute. Les Français déplacés, parmi lesquels on comptait des gens de toute condition, principalement des militaires et des marins, se consacrèrent à toutes sortes d'activités et gardaient l'illusion que leur pays changerait de régime et qu'ils retourneraient en France à la première opportunité.

D'autres étaient déjà sur place, comme le commandant Cramer et l'ingénieur militaire espagnol Arcos, partis dès 1814 ou après Waterloo et arrivés par leurs propres moyens. Ils avaient participé à la traversée des Andes et à la victoire de Chacabuco en 1817 sous le général San Martin.

Ajoutons qu'au même moment, la présence de vaisseaux de guerre français dans le port de Valparaiso, entre autres le « Bordelais » commandée par Casimir de Roquefeuil, joue un rôle au lendemain de la victoire indépendantiste de Chacabuco au Chili (1817) en permettant à de nombreux officiers espagnols de fuir le Chili. L'Espagnol Arcos, lui aussi en fuite, tentera de s'embarquer sur ce bâtiment mais sera arrêté et renvoyé à Santiago (voir sa biographie dans le chapitre 4). D'autres bâtiments français, marchands cette fois-ci, feront de même après la bataille de Junin au Pérou en 1824, l'« Ernestine » du capitaine Duguen et le « Ternaux » de Duhaut-Cilly, transportant de Quilca en France près de cent officiers espagnols dont leur commandant en chef le général Canterac, le Vice-Roi La Serna ainsi que « des magistrats, des prêtres et des femmes, tristes et derniers débris de la puissance espagnole au Pérou »²¹⁸. Jurien de la Gravière²¹⁹, lui aussi, alors qu'il est chargé de protéger les ressortissants français dans les Etats émancipés d'Amérique du Sud, va agir de manière similaire en accueillant à son bord les neuf cents hommes du colonel espagnol Pereyra au port de la Guayra au Vénézuéla en juillet 1821, négociant ceci directement avec Bolivar. Ces services rendus par les Français dans le respect de la neutralité devaient assurer à leur pays des liens commerciaux privilégiés avec les nouvelles républiques. Or il n'en fut rien étant donné que la France ne voulait pas les reconnaître officiellement. La politique française resta ainsi incertaine jusqu'en 1826 date à laquelle les instructions que reçurent les chefs des missions navales et commerciales françaises devinrent plus libérales bien que continuant à

²¹⁶ Encina F. Op. Cit., T.VI, p.186.

²¹⁷ Hammerluy D., Op. Cit., p.83.

²¹⁸ Perilhou L., « Voyage autour du monde de Camille de Roquefeuil et sillage des navires marchands français le long des côtes occidentales de l'Amérique au début du XIX^e siècle », *Revue Jeune Marine*, n° de septembre-octobre 1993.

²¹⁹ Jurien de la Gravière, *Mémoires du Vice-Amiral Jurien de la Gravière (1772-1849)*, Paris, Association des amis du Musée de la Marine, 1977.

écarter toute possibilité de reconnaissance officielle²²⁰. Cet élément politique de non-reconnaissance de la France des pays en voie d'indépendance - elle commencera à le faire seulement en 1830 - marque les vingt ans (1810-1830) de l'indépendance de ces pays et leur relation avec la France qui souhaite développer son activité commerciale sans se compromettre politiquement avec son allié espagnol : contradiction encore présente dans l'attitude du Consul de Laforest à Santiago entre 1826 et 1831 (voir chapitre 3-6).

2-3) Leur intégration et leur rôle de combattants.

«En général..., les étrangers qui sont venus en Amérique offrir leurs services en ces débuts de république firent plus de mal que de bien. Tous avaient l'air d'être de grands militaires et des politiciens consommés alors que dans leurs pays, ils n'avaient été ni l'un ni l'autre. Remplis d'orgueil chaque fois qu'un commandement leur était donné, ils ont voulu agir à leur guise en refusant d'obéir au gouvernements établis ; ils se croyaient supérieurs aux Américains du Sud d'où le mépris qu'ils affichaient même envers les magistrats les plus hauts placés.»²²¹

²²⁰ Laffite-Carles C., «La présence française sur la côte colombienne pendant la guerre d'indépendance», conférence 3^e journée d'études du centre franco-américain d'histoire maritime, Université catholique de Paris, 1999.

²²¹ Laffite-Carles C., Op. Cit., cité de Restrepo, Historia de la revolución de Colombia, tomo I, p.279. Restrepo fait cette généralisation à partir de l'exemple du général français Labatut en Colombie, général qui commit la grave imprudence de s'opposer à Bolívar, imprudence que nous pouvons rapprocher de celle de Brayer s'opposant à San Martín. Ce rapprochement ne diminue en rien ni n'excuse les erreurs

Bien loin de nous l'idée d'appuyer cette affirmation de l'historien colombien Restrepo, mais si nous pensons, et c'est bien là l'objet principal de notre recherche, que l'apport des étrangers, principalement des Français, dans le Cône Sud fut remarquable et souvent ignoré, comme nous l'avons écrit dans l'introduction, plusieurs éléments mentionnés par Restrepo méritent notre attention. Évidemment, sauf à de très rares exceptions, les militaires européens rejoignant la région n'étaient pas de grands militaires dans le sens où ils n'avaient pas encore acquis réputation et expérience, la grande majorité d'entre eux ayant seulement entre 20 et 30 ans à leur arrivée, mais ils l'obtinrent sur place pour bon nombre d'entre eux, sinon nous ne nous expliquerions pas comment trois d'entre eux parviennent au grade de général et plus de dix à celui de colonel. Deuxièmement, aucun n'était un politicien consommé et d'ailleurs aucun non plus ne le devint même s'ils avaient en général une idéologie bien précise. Nous le constaterons d'ailleurs dans le chapitre 3.

Pour comprendre l'exil de ces officiers, leur participation aux luttes de l'indépendance et leur intégration dans les armées de libération, il est nécessaire de bien les connaître, de savoir quels furent leurs destins dans les années napoléoniennes et comment ils s'intégrèrent dans les armées de libération du Chili, de l'Argentine et du Pérou. Pour ceci, seul un travail exhaustif dans les centres d'archives, tant militaires que civils, a permis de recueillir ces informations. Le service Historique de l'Armée de Terre (Vincennes, France), l'Archivo Nacional de Santiago (Ministères de la Guerre et de la Marine), les Archives de la Guerre de l'Ecole Militaire de Santiago et le Service Historique de l'Armée Chilienne, Les Archives Générales de la Nation et la Bibliothèque du Congrès à Buenos Aires, les

ou malades que ces deux officiers purent commettre pendant leur séjour en Amérique latine. Nous reviendrons sur ce thème dans le chapitre 3-3-1.

Archives Nationales du Pérou à Lima, permettent de reconstituer les carrières de ces officiers et comprendre les raisons des va-et-viens de ces mêmes carrières à travers les décrets d'expulsion et de mises à la retraite, les certificats de décorations et d'obtention de grades. De plus, dans plusieurs centres d'archives, existe une documentation importante expliquant la mise à la retraite d'office ou l'expulsion après les dépositions de O'Higgins et Freire au Chili, après l'exil puis l'exécution de Carrera en Argentine ou après la rencontre de Guayaquil au Pérou entre Bolivar et San Martin. Tous ces éléments donnent une image individuelle relativement précise de chacun de ces personnages et une notion collective de leurs motivations et opinions politiques, éléments primordiaux pour comprendre leur présence dans ces pays et dans ces circonstances. Cette description biographique du passé européen et du présent latinoaméricain de ces officiers fait l'objet du quatrième chapitre de ce travail.

Nous devons toutefois ajouter que ces centres d'archives sont bien loin d'être complets, que de nombreux registres manquent et qu'il est parfois impossible d'identifier tel ou tel personnage ; bien évidemment, cette période de naissance des nouveaux Etats, avec son évolution chaotique, ses étapes de succès mais aussi d'échecs, a été synonyme de nombreuses destructions et saccages, notamment d'une partie de la documentation de l'époque. Par ailleurs, l'organisation interne du Chili, par exemple, avant le gouvernement de O'Higgins et la création très récente de l'armée, ne permirent pas de mener à bien les tâches d'enregistrement et d'archivage de la composition des armées, le suivi des carrières, etc... La priorité était, le plus souvent, de sauver l'indépendance ! Il nous a donc été parfois très difficile de reconstituer de manière chronologique et complète la carrière latinoaméricaine de ces officiers.

Citons d'ores et déjà quelques témoignages ou avis sur leurs qualités : Jurien de la Gravière écrit, « *Les officiers français qui servent dans l'armée chilienne ont une grande réputation et plusieurs d'entre eux ont été décorés pour leur bravoure au combat.* »²²² et il ajoute dans ses mémoires « *Plusieurs officiers français servaient alors dans l'armée chilienne. Les victoires de Maipu et Chacabuco, si célèbres dans les annales du Chili, furent dues en partie, à leur courage.* »²²³

Selon Encina²²⁴, Cramer est « *peut-être le chef le plus compétent parmi les militaires étrangers qui combattirent pour la liberté du Chili* », et Vicuña-Mackenna, lui, pense que « *Beauchef est sans doute le plus courageux et chevaleresque de tous les officiers étrangers qui nous aidèrent à être libres.* »²²⁵

Multiples sont leurs destinées une fois arrivés au Chili. Viel, Rondizzoni et Beauchef entrent dans l'histoire du pays pour leur rôle militaire prépondérant ; ils sont à plusieurs reprises les principaux officiers supérieurs de l'armée par exemple à Chiloé, contre les Pincheiras²²⁶ ou encore lors de l'expédition avortée vers le Pérou en 1823 où comme l'écrit Bulnes²²⁷, « *Le commandement des unités était occupé par les plus brillants officiers que comptait l'armée à cette époque, Santiago Aldunate* »²²⁸, *Jorge Beauchef et Benjamin Viel*. Le Consul de France de La Forest ajoute « *deux Français sont sous ses ordres (du général Borgoño lors de l'expédition contre la guérilla des Pincheiras dans les Andes en 1826, ndla.) et doivent diriger les opérations militaires : ce sont messieurs*

²²² Gonzales F., "El almirante Pierre Roche Jurien de la Gravière y su visión de Chile y Perú en 1821", Ponencia XV *Jornadas de Historia de Chile*, Universidad Andrés Bello, Santiago, 2003.

²²³ Jurien de la Gravière, Op. Cit., Tome II, p.271.

²²⁴ Encina F., Op. Cit., Tome VI, p.132

²²⁵ Vicuña Mackenna B., *la guerra a muerte*, Op. Cit., p.204.

²²⁶ Mouvement organisé à la frontière du Chili et de l'Argentine par plusieurs frères, ex-officiers de l'armée espagnole, et regroupant de nombreux indiens, qui luttèrent pendant plusieurs années jusqu'en 1827 contre l'indépendance du Chili.

²²⁷ Bulnes G., Op. Cit. P.24.

²²⁸ Officier chilien qui devint peu après général.

Viel, colonel-major général, et Beauchef, colonel ; leur grade parle assez en faveur de leur courage et de leurs connaissances. Ce n'est qu'à force de mérite, qu'étrangers et simples officiers d'abord, ils ont pu s'y élever. Personne ne leur conteste ce mérite et la marque si éclatante de confiance qu'ils viennent de recevoir à obtenu l'approbation générale. »²²⁹ Même les Français en visite au Chili relèvent les exploits de ces officiers ; par exemple, l'amiral de Mackau ayant rencontré Beauchef à Valdivia en 1821 lui déclare « ... la pacification de Valdivia et la prise de Chiloé me donnerait, mon cher Beauchef, le plaisir de décrire avec enthousiasme votre conduite au Roi de France, qui sera certainement flatté de savoir qu'un Français jouit en Amérique d'une grande confiance et d'une si bonne réputation »²³⁰.

San Martin, pourtant pas vraiment pro-français comme nous le verrons plus loin, reconnaît la valeur de Viel et Brandsen au sein des grenadiers à cheval lors de la campagne du Chili en 1817 et, après la victoire de Maipu qui scelle définitivement l'indépendance du pays, il signale qu'il est « aussi satisfait du comportement de l'ingénieur d'Albe, dont l'infatigable activité, le courage et les connaissances, lui ont valu l'estime des deux armées. »²³¹ Méfiant à l'arrivée de Antonio Arcos en 1815 (c'est le seul officier napoléonien arrivant dans le Cône Sud après l'abdication de Napoléon en 1814 et surtout après la perte du contrôle de l'Espagne), ce dernier deviendra rapidement son homme de confiance principalement à cause de l'urgente nécessité d'avoir au sein de l'armée des ingénieurs confirmés, fonction totalement absente à cette époque dans cette région. Arrivé peu après (mais toutefois, lui, au lendemain des Cent-

Jours), Cramer sera immédiatement reconnu par San Martin de grande valeur tant comme instructeur que comme militaire²³².

Viel fait partie, comme lieutenant-colonel, au début 1820 de l'expédition de libération du Pérou sous San Martin ; pour une raison que nous ignorons (il n'y a rien sur cet épisode dans les Archives Militaires du Pérou et du Chili), il s'y oppose, en venant aux mains, à B. De Vera, auteur de l'hymne national chilien, et doit être écarté par San Martin, qui, pourtant, dans une lettre au général Alvarado, écrit « c'est un excellent officier et je vous le recommande »²³³.

En 1820, après la prise de Valdivia, le gouvernement chilien décide de la création d'une médaille spéciale d'honneur pour ceux qui s'y distinguèrent et le 14 août, Zenteno, Ministre de la Guerre, publie la liste des récipiendaires dans laquelle se trouvent Beauchef, Latapiat et Labbé, ces deux derniers fils d'officiers français.

Le colonel espagnol Ballesteros²³⁴ signale à de multiples reprises dans ses mémoires les exploits des officiers napoléoniens au Pérou entre 1821 et 1824 : apparaissent constamment Raullet, Brandsen, Soulanges et Bruix, prenant des places ou villages, détruisant des corps ennemis et conduisant les troupes d'élite de l'armée de libération. Nous y reviendrons un peu plus loin dans ce chapitre.

Ajoutons que tous ne se distinguèrent pas autant : par exemple, Roux Beaufort est engagé par Carrera à New York en 1817 et voyage avec lui sur la « Clifton » vers Buenos Aires, mais peu après son débarquement, est renvoyé par ce même Carrera pour mauvais comportement pendant le voyage ainsi qu'à son arrivée à Buenos Aires. Un autre passager de ce

²²⁹ Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Correspondances Politiques, Chili, Volume 1, p.247, Aperçu du Consul De La Forest sur les principaux événements depuis la chute de O'Higgins au Chili, le 28/12/1826.

²³⁰ Puigmal P., Op. Cit., p.110.

²³¹ O'Higgins B., Archivo, Tomo XI, Gaceta Ministerial del 2/5/1818, p. 296.

²³² Barros Arana D., Op. Cit., Edition DIBAM, 2002, p. 363 et 374.

²³³ Cette lettre achetée en 2000 par l'Institut Sanmartinien est publiée par A. Soria, Président du dit Institut dans www.desmemoria.fm.com/soria.htm.

²³⁴ Ballesteros J., *Historia de la revolución y de la guerra de la independencia del Perú desde 1818 hasta 1826*, Colección de historiadores y documentos relativos a la independencia de Chile, Tomo XXXIV, Santiago, 1949.

même bateau, le sous-lieutenant Durand ne servira en fait ni en Argentine, ni au Chili, ce qui indique que son désir réel n'était certainement pas la participation à la libération de ces territoires. Nous n'avons hélas pu savoir ce qu'il y était devenu.

Certains s'éloigneront de l'armée et parfois même du pays pour raisons politiques (ce thème sera développé dans le chapitre n°3), Cramer, Holley, Deslandes, Blaye, et même Viel et Rondizzoni pendant quelques années. D'autres retourneront en France après quelques campagnes, comme Bardel ou Arcos, et d'autres enfin connaîtront un sort beaucoup moins enviable. Drouet, après avoir été destitué à deux reprises pour incapacité (il a servi sous Brayer²³⁵ et Beauchef), sera fusillé à Cordoba en 1823; Roull s'étant fait passer pour général en Argentine en est expulsé en 1817; Dauxion-Lavaisse, se disant colonel d'ingénieurs, entre en contact avec Joseph et Grouchy aux Etats-Unis puis avec Carrera qu'il trahit à Buenos Aires quand ce dernier tente de retourner au Chili en 1817. Voici ce que déclare à ce propos J.M. Carrera²³⁶ «...pauvre, misérable, loin de sa patrie et abandonné par le ciel et par la terre..., il me supplia de l'admettre à mes côtés pour passer au Chili et combattre dans la guerre d'indépendance de l'Amérique du Sud... il vint avec moi sur le «Savage»... il logea chez ma soeur... il se vendit à Pueyrredon de manière vile et perfide, me dénonça et me calomnia, poussant la haine jusqu'à publier un libelle dans lequel il m'accuse d'être l'auteur d'horribles délits au Chili... C'est Monsieur Lavaysse, cet officier français, envoyé par le Directeur Pueyrredon à l'armée du Pérou et

²³⁵ Lors de sa première destitution par Brayer, il est «*définitivement séparé du service de l'armée sans indemnité ni uniforme... et doit quitter immédiatement la place de Santiago et se mettre aux ordres du général en chef de l'armée des Andes*» selon une lettre du Ministre de la Guerre, Zenteno, Archives Nationales de Santiago, Ministère de la Guerre, Vol.59.

²³⁶ Carrera J.M., *Manifiesto a los pueblos de Chile*, Colección de Historiadores y Documentos relativos a la Independencia de Chile, Sala Medina, Biblioteca Nacional de Santiago, Vol. VII, p.65-68.

récompensé par un haut grade militaire pour prix de son indigne comportement.» Nous retrouverons ce personnage dans le chapitre 2-4.

Bellina-Skupieski, pourtant colonel et ancien membre de l'état-major de Napoléon, qui terminera comme «guérisseur» en Equateur, est expulsé de l'armée après s'être notamment «*présenté de nuit, tellement ivre qu'il est tombé de cheval en voulant descendre et qu'il a fallu plusieurs grenadiers pour le transporter*»²³⁷, ou encore Lozier qui, en fait, ne sert pas dans l'armée et part pendant trente ans vivre en Araucanie au milieu des indiens. Ce même Bellina-Skupieski, fera l'unanimité contre lui; voici par exemple ce qu'écrit J.M. Carrera dans une lettre à son frère²³⁸, «*Sur le colonel Bellina qui la conduit, je peux t'en dire plus : n'aies pas confiance en lui, sois agréable avec lui mais considère que ce n'est qu'un beau parleur et un homme sans éducation, sans talent et sans aucune valeur. Il était officier d'ordonnance de Napoléon et capitaine gradé de colonel. Il peut se décrire comme bon lui semble mais mes amis, le maréchal Grouchy et le colonel Clauzel, me l'ont bien fait connaître, très bien*», opinion que Beauchef confirme, bien que de manière plus diplomatique, dans ses mémoires, disant «*qu'il n'est pas un homme très compétent même dans les connaissances nécessaires à son rang... son éducation pour un baron est, selon mon opinion, singulièrement négligée... je soupçonne chez lui l'intrigant.*»²³⁹

Quelques-uns ne laisseront même pas leur nom à la postérité comme celui rencontré par le scientifique polonais Domeyko lors d'un de ses

²³⁷ O'Higgins écrit à San Martín «*chaque jour, la conduite du major baron Bellina est plus répréhensible; il est maintenant parti vers Valparaiso où je n'ai pas hésité à le licencier transmettant par ordres secrets ces informations au capitaine du port*», attitude que confirme le général Soler «*son habitude de boire dégrade l'honneur de son métier et le transforme en un personnage bien singulier au sein de l'armée.*». Archivo O'Higgins, Tomo XVI, p.38-40.

²³⁸ Carrera J.M., Op. Cit., p.82, note n°68, lettre du 14/9/1816 transportée par le propre Bellina lors de son voyage à Buenos Aires en 1817.

²³⁹ Puigmal P., *Georges Beauchef, mémoires pour servir à l'indépendance du Chili*, Edition de la Noëve, 2001, p.8.

voyages en Araucanie, dans les années 1840²⁴⁰ : désirant observer les indiens, il passe plusieurs jours dans la forteresse d'Arauco et notamment dans une taverne, lieu de rencontre propice aux conversations où ils se rassemblaient pour boire la chicha (alcool de pomme) et l'aguardiente (alcool de raisin). L'un d'entre eux attire son attention, buvant plus que les autres et l'observant fixement jusqu'au moment où il s'approche et l'interpelle : « *J'ai été à Moscou, oui..., Davout, Ney, Varsovie, j'ai été... Moi, Français, de la gloire de Napoléon, Vive napoléon ! Sainte Hélène !* » Ils engagent la conversation et il résulte que, officier du Premier Empire, il était arrivé environ 30 ans auparavant et s'était dédié dans un premier temps à la tannerie mais suite à sa faillite, s'était mêlé aux indiens et à l'alcool, vivant depuis avec la fille d'un cacique.

Revenons à ceux qui se distinguèrent comme Brandsen : engagé le 19/9/1817 comme capitaine des grenadiers à cheval, il conquiert rapidement un grand prestige lors des campagnes du Chili et du Pérou à tel point que P. O'Donnel reproduit le dialogue suivant entre le général espagnol Monet et Tomas Guido, agent de Bolivar en mission auprès du Vice-Roi à Lima²⁴¹ :

- « *Dites-moi, Monsieur le général, vous avez dans vos rangs beaucoup d'officiers comme Brandsen ?*
- *Non, général, personne ne le surpasse en courage et quant à sa connaissance et ses capacités, il n'est pas facile de l'égalier* » répond Guido dans un élan de sincérité.
- « *J'en suis heureux – commente souriant Monet – car s'il n'en était pas ainsi, cela nous compliquerait grandement la situation.* »

Sur ce même Brandsen, voici l'avis de San Martin²⁴² : « *...brave, intelligent, bien éduqué, un gentleman sous tous rapports et sans peur du danger.* »

Toujours au Pérou, Raulet est lui aussi remarqué par ses ennemis : Ballesteros²⁴³ écrit à propos d'un de ses faits d'armes en 1821 : « *Les soldats et marins célébraient avec effusion le triomphe de Raulet sur les huit hussards royalistes, jetant en l'air leurs shakos. Le lieutenant Raulet, officier français distingué par ses talents et connaissances acquis pendant les guerres napoléoniennes, commandait cette troupe. Il était aussi connu pour son amour de la liberté et de l'indépendance.* » Bruix, lui, s'est distingué à la tête du régiment des grenadiers à cheval lors de la bataille de Junin en 1824 et est ainsi signalé par le général Correa, commandant le corps des Andes au Pérou, au Ministre de la Guerre et de la Marine des Provinces Unies du Rio de la Plata en janvier 1825.

Il nous faut dire que grâce à l'étude d'un fonds de plusieurs centaines de lettres manuscrites, dont 45 mentionnant des officiers napoléoniens ou écrites par eux, conservées par la Lilly Library de l'Université de l'Indiana, à Bloomington, aux U.S.A., nous avons pu nous rendre compte du rôle primordial de ces officiers lors des premières campagnes du Pérou en 1821-1824 : Raulet, Soulanges et Brandsen sont constamment nommés pour leurs exploits pendant la poursuite de l'armée espagnole commandée par le général Rodil ; ils sont notamment chargés des reconnaissances en territoires contrôlés par l'ennemi et utilisés comme têtes de pont de l'armée patriote : par lettres, Raulet informe le 22/12/1821 qu'il a pris 600 chevaux et mules ; le 23/5/1823 qu'il part en mission à Huasay ; le 26/5 qu'il est entré à Yca d'où, attaqué par 600 hommes, il a dû se retirer, et, par exemple, le 25 qu' « *il envoie à Pisco et Huasay des personnes fidèles*

²⁴⁰ Domeyko L., *Mis viajes*, Editorial Universitaria, Santiago, 1978, Tomo II, p. 658-660.

²⁴¹ O'Donnel P., "El aguila guerrera, la historia argentina que no nos contaron", Editorial Sudamericana, in <http://www.odonnel-historia.com.ar>.

²⁴² Hasbrouck A., Op. Cit., p.357.

²⁴³ Ballesteros J., *Historia de la Revolución y de la guerra de la Independencia del Perú desde 1818 a 1826*, Op. Cit., Tomo I, Vol. XXXII, p.597.

à la cause de la liberté qui nous informeront mieux que personne sur les mouvements des ennemis²⁴⁴. » Le 7/11/1822, il reçoit les félicitations du secrétaire du Département de la Guerre pour ses « résultats glorieux » et le 11/2/1824, il forme à Santa Rosa Vieja un nouveau corps de cavalerie à partir de volontaires patriotes. Soulanges part, lui, en reconnaissance sur Chinchu le 24/9/1822, y dirige une colonne de 115 hommes le 25/10 et y capture avec 27 hommes une compagnie de chasseurs du régiment espagnol de l'Infante dont le lieutenant-colonel espagnol de la Peña le 6/11, ce pour quoi Raullet demande pour lui une récompense au commandant de l'armée, le général San Martín. Brandsen, enfin, arrive le 13/11/1822 et prend immédiatement le commandement de la division pour poursuivre cette campagne²⁴⁵.

Cette influence se fait aussi sentir chez des officiers d'autres nationalités qui combattent au Chili. Certains en faveur de l'indépendance, comme les Anglais Miller, O'Brien et Cochrane: ils ont lutté contre Napoléon pendant de nombreuses années mais admirent son génie militaire. Lord Cochrane propose même au ministre Zenteno, quand il arrive en 1819, d'aller jusqu'à Sainte-Hélène pour libérer Napoléon et l'amener au Chili! Lors de sa première rencontre avec Cochrane peu avant la prise de Valdivia en 1820, Beauchef relate ainsi leur entrevue, « Je suis appelé à l'intendance. C'est là que j'ai l'honneur de voir, pour la première fois, le noble Lord. Freire lui dit que je suis Français et, de plus, soldat de Napoléon. Il m'en fait grand éloge, me parle de la valeur des soldats français, de mes campagnes sous Napoléon et m'offre son amitié.²⁴⁶ » J. M. Barros fait référence dans son article²⁴⁷ à une conversation entre l'historien Diego Barros Arana et le scientifique

français Laurent Sazié, grand ami de Beauchef lors des dernières années de sa vie au Chili. Ce dernier, homme sérieux et incapable de mentir ou d'inventer pareille histoire, selon Barros Arana, lui raconta que pendant la navigation pour rejoindre Valdivia, qu'ils allaient attaquer en 1820, Cochrane se montra indigné de l'attitude du gouvernement anglais envers Napoléon et dit qu'il étudiait la possibilité d'aller à Saint Héléne avec l'escadre chilienne pour l'enlever et le mettre à la tête des forces indépendantistes pour en terminer avec les Espagnols sur ce continent. Cette même information fut recueillie quelques années plus tard par l'historien Vicuña-Mackenna auprès de l'ex-ministre de O'Higgins, Miguel Zañartu Santa María²⁴⁸. Ces informations, mises en doute par de nombreux historiens car aucun document ne vient les corroborer, ont acquis plus de poids quand en 1965, un historien anglais, Warren Tute, publia un document, extrait des archives de la famille Cochrane, intitulé « Napoléon par Catherine, 10^e Comtesse de Dundonald », Catherine étant la femme de Cochrane: cette dernière confirme la volonté de Cochrane d'aller chercher Napoléon à Sainte Héléne car il est convaincu des « énormes bénéfices que recevrait le monde si on mettait l'Empereur sur le trône (de l'Amérique du Sud) »²⁴⁹. Nous étudierons un peu plus loin dans ce même chapitre un épisode touchant Napoléon à Sainte-Héléne et mêlant des officiers bonapartistes, l'amiral anglais et le général français Brayer, ces deux derniers au service du Chili.

Carrera, le Chilien, et San Martín, l'Argentin, eux aussi, ont combattu en Espagne contre la Grande Armée, le premier a reçu la médaille de Talavera, le second celle de Bailen; ils ont ainsi pu étudier les tactiques employées par l'armée impériale. D'autres combattent l'indépendance; de nombreux Espagnols sont arrivés en 1814 après de

²⁴⁴ Lilly Library, University of Indiana, Bloomington, EE. UU.: Fondos de documentos sobre la independencia del Perú "MSS-PERU"

²⁴⁵ Lilly Library, Op. Cit.

²⁴⁶ Puigmal P., Op. Cit., p.42.

²⁴⁷ Barros J.M., "Cochrane y Bonaparte, un Inglés al rescate del Emperador", *El Mercurio*, 5/8/2001.

²⁴⁸ Vicuña-Mackenna B., Op. Cit., *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo XII, n°XLI, mayo 1921, p.63-68.

²⁴⁹ Barros J.M., Op. Cit.

multiples combats contre les Français, par exemple de Narvaez, de Senosiain, Bobadilla. Certains ont même servi à leurs côtés: Fausto de los Hoyos avec le régiment de Zamora dans les troupes de La Romana à l'armée de l'Elbe en Allemagne, Pareja et Capaz de Leon comme officiers de marine à Trafalgar, et Pablo Morillo comme officier d'infanterie lui aussi à Trafalgar. Le Chilien Cayetano Letellier (d'origine française) a été capitaine et a servi dans l'armée d'Espagne de Joseph de 1807 à 1814 avant de revenir au Chili, comme les Espagnols De La Peña, Novoa et Gravier del Valle et d'autres américains comme le Chilien Vigil ou l'argentin Gurruchaga. D'autres officiers espagnols, bien qu'arrivant avec les renforts après 1815, passent au service des libérateurs comme, en 1818, Santiago Ballarna, futur directeur de l'École Militaire, et Victorino Garrido, futur colonel et commandant de la marine chilienne.

Ainsi, dans les deux camps, l'influence, ou pour le moins les références à la période de l'empire, sont beaucoup plus fortes que l'on pourrait l'imaginer, vu la distance séparant les deux continents. Le lieutenant d'artillerie Domingo Sarmiento publie le 11 février 1841 dans le journal « *El Mercurio* » un article sur la victoire de Chacabuco (12/2/1817) à laquelle il a participé. Il signale d'abord que la victoire de Marengo fut en grande partie due à la brillante traversée des Alpes au Saint-Bernard qu'il compare à la non moins remarquable traversée des Andes précédant cette bataille, terminant par ce commentaire puisé dans sa culture napoléonienne « *Des soldats sans expérience mais courageux allaient se mesurer pour la première fois avec les vieux bataillons espagnols qui avaient humiliés en Europe les aigles de la Garde Impériale de Napoléon.* »

Par ailleurs, tous les grands chefs militaires de l'indépendance latino-américaine, Bolívar, O'Higgins, Sucre, Alvear, San Martin et Freire, possèdent dans leurs bibliothèques des ouvrages sur Napoléon et le

Premier Empire. L'inventaire de la bibliothèque de San Martin²⁵⁰ liste par exemple quatre Histoires de la Révolution Française, une du Directoire, une sur l'armée des volontaires de 1793 en France, une biographie du maréchal Ney, des ouvrages de Fénelon et Labruyère et, entre autres, « L'Émile » de Rousseau. Celle de Bolivar contient « Le contrat social » de Rousseau et une oeuvre de Montecaccoli qui avait appartenu à Napoléon et qui lui avait été offerte par le général anglais Wilson²⁵¹.

Bolivar a même assisté au sacre de Napoléon I^{er} le 2/12/1804 et aux grandes manœuvres célébrant l'anniversaire de la bataille de Marengo, sur le champ de bataille italien en 1805. Toutefois, à propos de ce dernier, un officier français de son état-major, Ducoudray-Holstein, personnage aux passé et actions troubles, écrit « *Bolivar a été comparé à Napoléon. Dans ses proclamations, il imite ou tente d'imiter le style de Napoléon. Il a créé une petite garde personnelle et l'a considérablement développée comme Napoléon. Il est ambitieux, intransigeant et jaloux de son pouvoir, comme l'autre. En public, il est simplement vêtu quand tout autour de lui est splendide, comme Napoléon, et il se déplace rapidement d'un lieu à l'autre, comme lui. En relation aux talents militaires et administratifs, il n'y a rien de comparable entre eux.* »²⁵² Bolivar, tout comme San Martin, ne professait pas, officiellement et en public, un grand amour pour Napoléon mais une lettre du général Berton se trouvant aux Archives Générales de Colombie²⁵³ indique qu'il sollicitait l'avis de vétérans de l'Empire sur des questions de stratégie et se faisait conseiller des lectures ; Jomini, Grimoard²⁵⁴, parmi d'autres. O'Higgins, San Martin et Alvear,

²⁵⁰ Krebs R., Gazmuri C., op. Cit.

²⁵¹ Claro T., « La revolución francesa y la independencia latinoamericana », *Revista Chilena de Humanidades*, Numero especial del bicentenario de la revolución francesa, Santiago, 1999, p.76.

²⁵² Archer C., *The wars of independence*, Op. Cit., p.194. Ducoudray-Holstein écrit plus tard des « Mémoires de Bolivar », ouvrage très controversé car très critique envers le grand leader américain.

²⁵³ Talboid C., « la culture de guerre napoléonienne et l'indépendance des pays boliviariens (1810-1825) » in Dorigny, Op. Cit., p.113.

²⁵⁴ P.H. Grimoard, général de la Révolution Française qui rédigea le plan de campagne de 1792 et qui, plus tard, publia le « Traité sur le service de l'état-major des armées ».

entre autres, agiront de même dans le Cône Sud. Bolívar toujours, déclare, de plus, à Peru de Lacroix, autre officier français à son service et qui deviendra général au service de la Colombie, « *Le Mémorial de Sainte-Hélène, les campagnes de Napoléon et tout ce qui y touche, est pour moi la plus agréable et la plus profitable des lectures : c'est là qu'on doit étudier l'art de la guerre, celui de la politique et celui de gouverner... Mais je ne fais jamais l'éloge de Napoléon en public, au contraire, je le critique, le décrit comme un tyran, un despote... car je dois éviter qu'on dise que je l'immite, que je veux être Empereur ou Roi... tout ceci se dirait si je n'avais pas caché mon admiration et mon enthousiasme pour ce grand homme.* »²⁵⁵ Toutefois, il se laissa parfois aller vers ses sentiments réels disant à Persat après la bataille d'Angostura en 1818, « *lors de cette campagne, nous avons eu notre Novi* (grave défaite de la France pendant que Bonaparte était en Egypte, ndla.) *mais dans la prochaine, nous aurons notre Marengo.* »²⁵⁶

A propos de livres, la nouvelle bibliothèque du Musée Militaire de Santiago, siège de l'ancienne école militaire, possède des centaines de volumes en français sur la stratégie militaire (Guibert²⁵⁷, Rogniat²⁵⁸, Gribeauval²⁵⁹, ...) ayant appartenu à des officiers chiliens pendant les guerres d'indépendance comme, par exemple, le général d'artillerie Borgoño qui faisait constamment campagne, notamment à Chiloe en 1826 en compagnie de Beauchef et Rondizzoni, avec en poche le « *Mémorial pour l'attaque des places* », ouvrage posthume du général Cormontaigne, édité à Paris chez Barrois en 1806 (Voir reproduction de la page de garde

²⁵⁵ Ocampo E., Op. Cit., p.43 et 53.

²⁵⁶ Lecuna V., *Bolívar y el arte militar*, The Colonial Press Inc., New York, in www.bolivar.ula.ve Chapitre 8, la campaña de Boyacá.

²⁵⁷ J.A. de Guibert, ses traités d'organisation militaire serviront de bases aux ordonnances de 1791 et domineront la doctrine française durant quatre décades.

²⁵⁸ J. Rogniat, général du génie de la Grande Armée, ses ouvrages portent sur les systèmes de fortifications.

²⁵⁹ B.V. de Gribeauval, sa division de l'artillerie en deux corps, l'un de campagne et l'autre de siège, en 1767, sert de base à la stratégie napoléonienne ; n'oublions pas que Napoléon était officier d'artillerie.

de cet ouvrage avec la signature de Borgoño en annexe H, Volume 2.). Les officiers français participèrent aussi de ce mouvement ; ainsi, Bacler d'Albe qui écrit, « *j'ai eu le bonheur de me procurer quelques bons livres modernes et de bons instruments de mathématiques et d'observation ; j'ai sacrifié pour cela près de 8 000 francs de mes appointements, mais je ne dois point les regretter.* »²⁶⁰

Des voyageurs (Lafond de Lurcy) ou des amiraux français en mission dans les mers du sud pendant ou peu après l'indépendance (Mackau, Jurien de la Gravière et Rosamel, tous trois ex-officiers de la marine impériale), notent cette forte influence. Mackau signale²⁶¹ même qu'entrant dans la baie de Valparaiso en 1823, avec les bâtiments de son escadre, sa frégate la « Clorinde » et la « Pomone » du capitaine Fleurian (ou Heuriau), il y trouva trois bâtiments-marchands français, les « Antigua » du capitaine Cachelou, « Vénus » de Gachat et « Gazelle » de Pointel, ce qui nous permet d'ajouter qu'à côté des officiers napoléoniens agissants dans le Cône Sud, la présence française se faisait aussi sentir à travers l'activité commerciale venant du Havre et de Brest dans ces cas-là.

Le capitaine du brick le « Louis », Michel, note dans un rapport en 1820 en décrivant l'armée de San Martín qu' « *ils n'ont d'officiers instruits que les étrangers à leur service* ».²⁶²

L'escadre de Mackau²⁶³ passera rapidement sous les ordres de Roussin, commandant de l' « Amazone » puis, la situation en Amérique évoluant rapidement, le gouvernement français enverra l'amiral Rosamel

²⁶⁰ Lettre de Bacler d'Albe du 16/12/1820, Documents de Mr. Artru. Voir l'intégralité de ces lettres en Annexe G, Volume 2.

²⁶¹ Lafond de Lurcy G., Op. Cit. P.17.

²⁶² Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Correspondances Politiques, Chili, Volume 1, p.108, rapport fait à Monsieur le Commissaire Général de la Marine au Havre le 6/7/1820 par Michel fils, capitaine du brick le « Louis », venant de Valparaiso, côte du Chili.

²⁶³ Ce même Mackau jouera un rôle militaire pendant les guerres d'indépendance du Chili en capturant en 1825, avec le brigantin de guerre « Vigie », le bâtiment corsaire « Quinanilla » et son capitaine italien Mlynery qui est alors envoyé en France. Il reviendra en 1827 au commandement du corsaire espagnol « El Griego ». Voir Uribe L., *Nuestra marina militar*, Imprenta de la Armada, Valparaiso, 1913, p. 23.

comme chef de station pour l'Amérique du Sud, à la tête d'une flotille comprenant les « Marie Thérèse, Faune, Lancier, Diligente et Aigrette » arrivant à Valparaiso le 10/8/1824, dans le but de protéger la vie des Français établis sur les côtes du sud de ce continent. En référence à ce que nous avons écrit dans l'introduction à propos de l'évolution géo-politique de l'époque, les changements politiques en Europe affectaient directement l'Amérique et le soutien apporté par la France au roi Ferdinand VII contre les assemblées révolutionnaires en Espagne à partir de 1823 était perçu comme le début d'une aide qui pouvait se développer et se transformer en une collaboration effective visant à la récupération des colonies. Les journaux anglais présentaient d'ailleurs constamment la France armant des escadres dans ses ports pour transporter des troupes à destination des colonies avec un seul but : ruiner les relations commerciales de l'Angleterre et de l'Espagne avec l'Amérique. La mission de Rosamel dura sept mois, avec les capitaines Moges à Lima et Lassure à Santiago et réussit à rétablir ces relations malgré de nombreuses difficultés. Par exemple, Bolivar fit arrêter Moges à son arrivée à Lima, le prenant pour un espion, ce qui en dit long sur l'état des relations internationales dans le cadre de ces conflits. Cette présence maritime n'a, bien sûr, aucun lien ou tout au moins ne joue aucun rôle concret dans le cadre de l'indépendance de ces pays, mais elle n'est pas pour autant sans relation avec l'influence française comme le montre de la Forest, Consul de France au Chili, qui note en 1826 *« je m'y rendis (à une réception chez le Directeur Suprême Freire) officiellement accompagné du capitaine de Cosmao et de plusieurs officiers français mariés et naturalisés dans ce pays à l'indépendance duquel ils ont puissamment contribué, dans lequel ils jouissent de fortunes honorablement acquises et de la plus juste considération qu'ils méritent; citoyens français de coeur, ils voulurent dans cette occasion donner une*

nouvelle preuve de leur attachement à leur ancienne patrie. »²⁶⁴ Les officiers bonapartistes, le consul royaliste et les commandants de la marine royale s'entendaient donc parfaitement pour le moins quand il s'agissait de représenter les intérêts de la France.

On ne comprend cette présence importante et simultanée de navires de guerre et de navires de commerce dans cette zone que si on intègre la nécessité des premiers pour protéger les seconds et ainsi permettre le développement du commerce de la France avec cette partie du monde : le capitaine de la frégate « La duchesse de Berry », Drouault, nous éclaire sur ce point²⁶⁵ en écrivant *« dans l'état des choses tant au Pérou qu'au Chili et dans cette rivière (La Plata), c'est à la marine du gouvernement à préparer au commerce les moyens d'introduction et de vendre les objets emportés de nos manufactures... Les bâtiments du Roi qui sont désirés produiraient sans doute le meilleur effet. Ils répandraient sur notre commerce, alors évidemment protégé, une grande partie de la faveur dont jouissent maintenant nos vigilants rivaux et que nous leur ferions perdre en raison de ces heureuses dispositions dans lesquelles sont à l'égard des Français les habitants de ces belles contrées. »*

Revenant aux officiers napoléoniens, l'un d'entre eux, homme profondément modeste, Jorge Bauchef, a été remarqué dès son arrivée à l'armée, lors du siège de Talachuanu, en 1817, par le général en chef O'Higgins : *« Bauchef que j'ai nommé sergent-major du 1^o bataillon, est un officier complet. »* Il le fait membre de la Légion du Mérite en 1819 et il se distinguera lors de toutes ses campagnes jusqu'en 1829. Tous ses chefs partageront cet avis, Brayer, Freire, Cochrane, Prieto et Borgoño qui fera

²⁶⁴ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Op.Cit. p.210, lettre de De Laforest sur la réception du Président avec le capitaine de Cosmao, en mission au Chili en 1826.

²⁶⁵ Archives du ministère des Affaires Etrangères, Mémoires et Documents, Amérique, n°29, Rapport de Drouault au Ministre des Affaires Etrangères le 29/10/1819.

tout pour le retenir en service en 1829, au moment où il décide de partir en retraite. Il n'y fait pratiquement pas allusion dans ses mémoires.

Vicuña-Mackenna décrit ainsi l'importance de ce dernier, « dans la longue histoire de nos faits d'armes, nous ne nous souvenons d'aucun plus héroïque que celui du Toro, là-bas, aux confins les plus éloignés de notre continent. Il y eut au cours de nos guerres des défenses sans doute admirables, mais partir à la rencontre d'un ennemi trois fois plus nombreux, sans aucune possibilité de retraite, à travers des défilés, dans une région inconnue au plus profond du Chili, avec la volonté sublime de mourir, ne peut entrer que dans la grande âme des héros, comme l'était sans aucun doute celle de Jorge Beauchef.²⁶⁶ »

Notons ici que ces mémoires²⁶⁷ constituent un remarquable document sur cette présence napoléonienne dans le Cône Sud, qu'elles représentent un des uniques témoignages sur ces guerres et que leur étude a constitué l'origine et le moteur principal de notre investigation²⁶⁸.

Ces officiers qui, pour certains, s'installeront définitivement en Amérique du Sud, ne vont pour autant jamais oublier leur origine et, pendant leurs campagnes, nombreux sont les épisodes faisant appel à ces sentiments ou à cette mémoire. Ils ne font pas partie, au vrai sens du mot, de l'influence militaire mais, plus globalement, de l'influence générale de la France et de sa culture, éléments, nous l'avons vu, qui marquent ces années d'indépendance. Nous allons en citer deux, bien représentatifs : Beauchef est gravement blessé lors de l'assaut de Talcahuano en 1817 et

²⁶⁶ Vicuña Mackenna B., *La guerra a muerte*, Editorial F. de Aguirre, Santiago, 1972. Cette citation est reproduite sur le monument érigé sur l'emplacement de la bataille du Toro, commune de Frésia. Cette bataille remportée par Beauchef en 1820, marqua la victoire définitive des patriotes sur les troupes royalistes du Chili continental, l'île de Chiloe restant alors la seule possession espagnole du pays.

²⁶⁷ Felix Cruz G., Op. Cit.

²⁶⁸ C'est pourquoi nous avons traduit et publié en 2001, aux Éditions de la Vouivre à Paris, ce témoignage inconnu en France, et nous publions en 2005 avec la Bibliothèque Nationale de Santiago (DIBAM) une nouvelle édition de ces mémoires aujourd'hui quasiment disparues au Chili. Cette nouvelle édition commentée est accompagnée d'une biographie actualisée de Beauchef et d'un essai sur l'influence militaire française pendant l'indépendance du Chili.

est transporté quasi mourant à Santiago. Il décide, sa mort proche, de réunir ses amis officiers napoléoniens pour enterrer de la meilleure manière sa vie terrestre. Une bouteille de vin français entièrement ingurgitée lui « sauve la vie »²⁶⁹. Le second épisode se situe lors de la prise de Chiloe en 1826 quand le colonel Rondizzoni, Italien parfaitement intégré dans la culture française, ouvre ses bouteilles de champagne pour célébrer la victoire²⁷⁰. Bacler d'Albe, lui, décrit ainsi les difficultés de la campagne de Chiloe en 1824, « le climat nous a été fatal, un second volet de la campagne de Russie... une forte tempête contraria l'approche des Chiliens de l'île et leur fit perdre une des meilleures corvettes. Ils parvinrent à débarquer et prirent avec 800 hommes la capitale, Castro, défendue par 1100 hommes et un canon. Ça ne ressemblait tout de même

²⁶⁹ Puigmal P., Op. Cit., p. 34. Voici le récit de Beauchef extrait de ses mémoires : « Quant à moi, étendu sur mon lit de mort, je suis quasiment inoté ; c'est à peine si j'ai la force d'avoir un quelconque souhait. Les médecins m'ont abandonné... Puisque ma fin est proche, je décide de réunir mes amis et compatriotes qui font partie de l'armée, comme les fils du célèbre amiral Bruis, Alexis et Eustache, Viel, Brandven, Bacler d'Albe, Giroux, Gola, Cramer, etc., tous anciens officiers de la grande armée. Dans ce but, je fais disposer dans le grand appartement que j'occupe, une table bien remplie et surtout beaucoup de bouteilles de bons vins, Champagne, Bordeaux, etc., et tous mes amis sont prévenus. Ils arrivent tristes à mon chevet, regrettant de me voir dans cet état, je suis presque un cadavre. Je leur dis, de la voix la plus forte possible (elle est presque éteinte) que vu qu'il me reste peu à vivre, je souhaite m'en aller joyeusement, qu'ils s'assoient donc à table pour bien manger, surtout bien boire et qu'ils me fassent vraiment plaisir. Ils le font tellement bien qu'au bout d'une heure, on ne s'attend plus!... Giroux, le fils de l'ordonnateur et capitaine d'artillerie, prend une bouteille de rosé, s'ouvre la bouche et la vide entièrement. Je n'oppose pas de résistance, si bien qu'au bout de quelques minutes, je suis dans le même état qu'moi, c'est-à-dire complètement ivre. Je commence à reprocher en cœur, autant que ma faible voix le permet, ce que mes compagnons chantent. Le lendemain, le premier qui apparaît est le capitaine des grenadiers à cheval de San Martin, Gola, fidélement de nationalité que nous considérons tous comme Français car il a servi dix ans dans notre armée. Il était capitaine du 26^e chasseurs à cheval. Dès qu'il ouvre la porte de ma chambre, il tourne la tête vers le lit où il croit me trouver mort. Je l'appelle aussitôt, il se dirige vers moi, abasourdi. "Es bien, capitaine -je lui dis- j'ai passé une nuit extraordinaire et je me sens ravivé par ce bon sommeil." "Ma foi, Major -me dit-il- je vous croyais mort après la folie du capitaine Giroux." Je lui réponds : "Essayez de me lever de ce lit de mort, et dites-moi où vous pouvez. Il est nécessaire que je change tout puisque il semble que je vais vivre."

²⁷⁰ Puigmal P., Op. Cit., p.142. Beauchef rapporte cette anecdote de la manière suivante : "... Nous faisons marier un morceau de bœuf dans quatre bouteilles de champagne apportées par le colonel du 7^e bataillon (Rondizzoni). Sont de la fête l'amiral (Blanco Encalada), le major-général (Borghese), les colonels Albornoz, Gana et ceux des 7^e (Rondizzoni) et 8^e (Beauchef). Jamais repas ne fut plus joyeux et original vu le lieu où cela se passe : du champagne dans les montagnes du Chili, voilà qui est pour moi un souvenir inoubliable. »

pas à Borodino ou à la Bérézina.²⁷¹ » L'Empire est encore, et le restera, l'élément principal de référence pour ces officiers.

Voici, pour appuyer à nouveau sur l'ambiance napoléonienne régnant dans cette région, notamment dans ce cas à Santiago du Chili, ce que Gabriel Lafond de Lurcy écrit : « En 1824, le 15 août, les Français résidents au Chili (dont la plupart des officiers et notamment Beauchef, ndla) décidèrent de célébrer l'anniversaire de la naissance de Napoléon et offrirent à cet effet un bal à la société chilienne qui les avaient si bien accueillis. Un parisien, Mr. Coliau, mit généreusement sa maison à disposition.

Cette maison, comme toutes celles du Chili, avait trois patios, l'un face à la rue, et deux intérieurs. Dans le premier, il avait créé un beau jardin. Les pièces situées sous les arches de ce patio avaient des usages bien différents : certaines avec des fleurs, des gants, des dentelles, des chaussures, servaient aux dames à réajuster leur toilette, d'autres tenaient à disposition pommades, essences, eaux parfumées et autres objets de coiffure. Les hommes et les femmes avaient chacun leur côté.

La salle de bal était splendidement décorée. Les meubles, miroirs, paravents, avaient été disposés par plusieurs serviteurs, notamment par Mr. Rosales. Les tapis étaient tissés de soie de France et de Chine. Il y avait tant de lumières que les bijoux des dames en étaient éclipsés. Parmi toutes les tenues des dames, deux d'entre elles attiraient l'attention. Le capitaine Descombes, de Bordeaux, avait apporté au Chili, deux magnifiques parures, une de brillants et l'autre d'acier.

Mme Carmen Gana de Blanco²⁷² portait la première et Mme Solar²⁷³ la seconde. Ces deux dames paraissaient vouloir rivaliser avec la lumière du soleil.

Au fond de la salle, les invités se pressaient autour d'un beau buste de Napoléon. Le deuxième patio intérieur était abrité par une toile sous laquelle était installée la table, disposée en forme de croix de la Légion d'Honneur à cinq branches. Les festons de la croix étaient représentés par des assiettes vertes de porcelaine de Chine.

Un jet d'eau ornait chaque extrémité de branche et une statue équestre de Napoléon trônait au centre. Toutes les galeries étaient décorées de fleurs et il est facile d'imaginer combien splendide et inoubliable fut cette fête, sous le beau ciel du Chili, par une nuit constellée d'étoiles. » Et le même Lafond²⁷⁴ d'ajouter qu'aux côtés des Viel, Beauchef et Rondizzoni, il connut à Santiago de nombreux autres Français comme, entre autres, Mure, Legrand et Morel, qui dirigeaient des commerces et des établissements industriels, que tous l'accueillirent très amicalement et l'invitèrent à plusieurs repas aux cours desquels retentissaient des chansons, des « Viva Napoléon » et « le souvenir de nos gloires nationales ».

Un Anglais, T. Love, nous donne l'occasion d'observer le même phénomène en Argentine. Il dit que les nouvelles de la mort de Napoléon en 1821 affectèrent grandement la communauté française. Passa un certain temps avant qu'on crut la nouvelle car pour beaucoup c'était une tromperie des Anglais... Il ajoute que « leur amour pour cet homme sanguinaire a cessé de m'étonner ; si j'étais Français, je l'aimerais certainement ». Il observe le 15/8/1821, jour anniversaire de Napoléon, un drapeau tricolore à la vitrine d'une boutique comme sur plusieurs bateaux-

²⁷¹ Femme de l'amiral Blanco Encalada, commandant en chef de la marine chilienne.

²⁷² Femme du commerçant Felipe Santiago del Solar qui arriva en 1817 le bergantin "Chileno", capitaine Estrique Santiago, corsaire au service du Chili. Depuis 1823, Del Solar agit, en l'absence de maisons commerciales françaises au Chili, comme agent de consignation des navires commerciaux français et des chargements de marchandises qu'ils commencent à envoyer de leur pays au Chili. Ceci explique la présence du couple à cette cérémonie et leurs très bonnes relations avec la communauté française. A tel point qu'il sera même inquisiteur au même titre que Beauchef, Viel et Rondizzoni, lors du mouvement nationaliste du député Rodriguez en 1825.

²⁷³ Lafond de Lurcy G., *Op. Cit.*, p.40-41.

²⁷¹ Bacler d'Albe Despax M., "Un officier de Napoléon au Chili", *Revue de l'Institut Napoléon*, n° 94, Janvier 1963, p.38.

marchands et décrit des officiers allemands et français au service de la République « ..., les seconds avec leurs vestes bleues et leurs revers blancs ressemblaient à des soldats de Napoléon.²⁷⁵ » Mende ville, officier d'Empire devenu royaliste, enverra en 1826 le rapport suivant au Ministre des Affaires Etrangères : « *Un dîner avait été organisé par messieurs Roguin et Meyer négociants de Buenos Aires. Au dessert, deux bustes de Napoléon et des drapeaux tricolores préparés à l'effet ont été placés sur la table. Monsieur Roguin a aussitôt entonné l'hymne Marseillaise. J'ai pris le parti de sortir immédiatement.* »²⁷⁶ »

Viel nous permet d'aborder l'attitude de la France face à la jeune république du Chili et nous permet aussi de comprendre sa relation avec son pays natal ; en 1828, il demande officiellement au Gouvernement français le paiement de son traitement de Chevalier de la Légion d'Honneur, décoration reçue sous l'Empire. Le Ministre de la Justice, Portalis, dans sa réponse du 23 décembre, cite l'article 21 du Code Civil selon lequel « *est déclaré déchu de la qualité de Français celui qui accepterait du service militaire chez l'étranger* », mais il pose ensuite la question de savoir si ceci est applicable à un gouvernement que la France n'a pas reconnu. En effet, la France attendra longtemps avant de reconnaître le Chili, l'Angleterre et les Etats-Unis le feront bien avant, et ceci constituera un des chevaux de bataille du Consul de Laforest entre 1826 et 1831. Toujours est-il, qu'après plusieurs correspondances entre Viel et le Ministère, Portalis donne sa réponse définitive le 14/3/1829, disant « *il semble cependant qu'il peut convenir à la France de s'en tenir en certaines circonstances au fond littéral et à la généralité de l'expression... Le Ministre des Affaires Etrangères ne voit donc aucun*

²⁷⁵ Love T., "Cinco años en Buenos Aires (1820-5)", Londres, 1825, Document anonyme attribué à Love et reproduit dans www.archivogeneral.gov.co.

²⁷⁶ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris, Mémoires et Documents, Chili, rapport du 28/5/1826.

inconvenient à lui accorder l'autorisation qu'il demande de continuer à servir au Chili », ce qui a pour conséquence d'autoriser le paiement de son indemnité²⁷⁷. Cette affaire reflète bien l'ambiguïté ou le double-jeu de la position française face à ces nouveaux Etats.

Ajoutons pour conclure cette partie que plusieurs de ces officiers ont été honorés bien après leur mort, réhaussant ainsi le prestige et l'importance qu'ils acquièrent par leur participation aux luttes indépendantistes. En décembre 1908, le Président chilien, Pedro Montt, donnait par le décret n°1681, les noms de Beauchef et Rondizzoni aux forts de Tumbes et de Quiriquina Sud, protégeant la baie de Talcahuano et Concepción, port d'une grande partie de la marine chilienne. Trois rues entourant le lieu original de l'Ecole Militaire de Santiago ont été baptisée des noms des deux précédents ainsi que de Beauchef qui possède aussi des rues à son nom à Valdivia et Rio Bueno. Rondizzoni y est de plus le nom d'une station de métro. Tortel a donné son nom à une baie et une petite ville du sud austral chilien. Une région argentine porte le nom de Brandsen ainsi qu'une ville de la province de Buenos Aires. A Mendoza, un buste de Brandsen orne la rue du même nom, et une avenue importante de Buenos Aires s'appelle Cramer. Beauchef, de nouveau, a été honoré en 1970 à Valdivia par la réalisation d'un buste installé au centre d'« *un petit territoire français sur l'avenue cottière, entouré de fleurs tricolores ; le rouge du sang de notre héros franco-chilien, le bleu du ciel du Chili et de la France et le blanc des nobles idéaux des peuples des deux nations.* »²⁷⁸ L'armée chilienne a, elle aussi, rendu hommage à Beauchef en lui donnant le parrainage du 8^e régiment d'infanterie de montagne « Tucapel », corps qui fut créé le 14/4/1823 à Valdivia et commandé par le colonel français. Brandsen fut même honoré de son vivant par l'amiral anglo-argentin

²⁷⁷ Pour lire l'intégralité de la correspondance sur ce sujet, voir : Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris, Correspondance Politique, Chili - 3.

²⁷⁸ Puigal P., Op. Cit., p.166.

Brown qui baptisa de son nom son bergantin en chef lequel, malheureusement, fut coulé dans le Rio de la Plata en 1828.

2-4) Formateurs, créateurs et découvreurs.

« Les officiers français rendirent un grand service non seulement à la cause de l'indépendance mais aussi à l'amélioration permanente de l'armée²⁷⁹ »

L'étude bibliographique et la recherche d'informations dans les centres d'archives ont aussi permis de déterminer le rôle essentiel que jouèrent ces officiers dans la création, la direction et la modernisation des armées de libération. De nombreux ingénieurs militaires parmi ces officiers apportèrent leur expérience en topographie (Bacler d'Albe, Althaus), cartographie (Lozier, Althaus), administration militaire (Arcos²⁸⁰, Pradel), service d'état-major (Brayer, Dupuy, Blaye), et reconnaissance de zones inconnues après les guerres d'indépendance (Dauxion-Lavaysse, Cramer, Parchappe, Brandsen, Tortel). Les autres, sous-officiers et officiers d'une certaine expérience, jouèrent un rôle de grande importance dans la création de troupes nouvelles (Cramer, Raulat,

²⁷⁹ Barros Arana D., Op. Cit., Tomo II, p.248.

²⁸⁰ Antonio Arcos, ingénieur militaire, réalisera aussi le design du drapeau national du Chili qu'il présentera le 18/10/1817 à Zenteno, Ministre de la Guerre et de la Marine, et qui fut hissé pour la première fois le 12/2/1818. Bien que le décret de création de ce drapeau ait disparu, il existe une lettre de Arcos à O'Higgins dans laquelle, sur ordre de San Martín, il lui envoie son dessin original. Deux documents officiels prouvent, de plus, l'existence de ce drapeau créé par Arcos : l'exemplaire de la Gazette du Gouvernement Suprême du 9/4/1817 et l'ordre du jour du général Brayer, chef d'état-major de l'armée du 24/5/1817 pour la cérémonie de commémoration du 25 mai. Voir *Le Dantec*, Op. Cit., p.206.

Beauchef) et dans la formation de nouvelles générations d'officiers nationaux (Beauchef, Cramer, Deslandes, Arcos et Dublé).

Barros Arana déclare à ce propos : « *les officiers français rendirent un grand service non seulement à la cause de l'indépendance mais aussi à l'amélioration permanente de l'armée, laquelle imprégnée du prestige de ce grand pays se couvrit de gloire lors de la campagne de 1879* », Encina ajoute²⁸¹ « *Beauchef est la véritable âme de l'école (militaire) et Cramer a suggéré les normes fondamentales de l'établissement d'enseignement militaire* », et Totoro Taulis affirme²⁸² « *Ces forces (division des Andes, division chilienne de O'Higgins et Marine de Cochrane destinées à l'expédition libératrice du Pérou), inspirées par les préceptes de la Révolution Française, étaient les descendants de l'initiative originale de San Martín à son retour d'Espagne en 1812* », lieu où il n'est pas inutile de préciser qu'il combattit d'abord avec les troupes françaises (1796-1807 notamment lors de plusieurs combats en Méditerranée en 1796-7 et de l'invasion du Portugal en 1801) puis avec les Espagnols (1808-1812). Il possédait donc une très bonne connaissance des tactiques militaires de Napoléon et de l'organisation de son armée.

L'influence des officiers d'empire se fait sentir par leur présence sur le terrain mais aussi, et peut-être surtout, par leur rôle de conseil; ainsi Antonio Arcos, Jorge Beauchef, Ambroise Cramer et Felix Deslandes, vont former la première génération d'officiers chiliens qui, en 1817, étudient à l'Ecole Militaire de Santiago nouvellement créée par O'Higgins et dirigée par les deux premiers. Cette école constitue la contribution la plus importante à la formation de la nouvelle armée chilienne qui, jusqu'à, pour se doter de jeunes officiers, devaient puiser dans deux corps créés l'un en 1813, la compagnie des jeunes grenadiers, et l'autre en 1814, la

²⁸¹ Encina F., Op. Cit., p.342.

²⁸² Totoro Taulis D., Op. Cit., p. 29.

compagnie des jeunes de l'Etat. 90 jeunes volontaires « de bonnes familles », comme le signale l'appel publié par le gouvernement, y entrent pour être officiers ainsi que 120 autres pour devenir sergents et caporaux. Elle devient alors le seul centre de formation militaire existant dans le pays²⁸³. Il est intéressant de noter qu'un décret du 28/3/1817 offre 12 places à des jeunes de la province argentine de Cuyo, capitale Mendoza, dont la population avait grandement aidé à la constitution de l'armée des Andes en 1816-1817. José Tiburcio Frigolett, est l'un d'entre eux : né à Mendoza, soldat en 1816 et cadet de l'École en 1817, il deviendra lieutenant en 1820, capitaine en 1824 et major en 1828²⁸⁴.

Les officiers napoléoniens y enseignent les premiers éléments des trois armes : infanterie, cavalerie et artillerie. Beauchef est responsable des deux premières, bien qu'il n'ait jamais servi dans l'infanterie, et c'est Cramer qui se charge de l'instruire. Pendant six mois, ils enseignent aux élèves l'exactitude indispensable pour remplir leurs devoirs militaires, le soin et la propreté nécessaire à cette carrière et, principalement l'endurance, en leur ordonnant d'effectuer des marches avec armes et baggages de manière à ce qu'ils sachent diriger le soldat ; bref, tout ce qui correspond à leur profession.

Les futurs officiers et sous-officiers y ont appris, selon les propres ordres de O'Higgins, les tactiques d'infanterie et de cavalerie publiées en France en 1792 avec leurs modifications jusqu'en 1815. L'École recevra la visite du général français Brayer, alors major général de l'armée du sud,

²⁸³ Guerrero Lira C., "El ejército nacional en la independencia", 1^o Jornada de Historia Militar, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004, p.103-104 : Cet auteur cite le texte fondateur de cette école dont nous reproduisons ici deux passages significatifs, « *Considérant l'importance et les avantages qui doivent retirer les armées de la patrie d'avoir un centre d'où elles peuvent obtenir les officiers formés et instruits pour remplacer les vacances des régiments, encadrer les corps des milices civiles ou encore former les cadres des nouveaux corps rapidement levés par la nouvelle armée...* » ; l'École avait pour but de « *former une académie théorique et pratique dont, au bout de six mois, on pourrait tirer des officiers, sergents et caporaux avec les connaissances tactiques nécessaires aux manœuvres des bataillons et des escadrons, et également instruits des mécanismes du service, de manière à ce qu'ils puissent assurer les charges qui leur seront confiées.* »

²⁸⁴ Vergara S., *Historia social del ejército de Chile*, Op. Cit., Vol. I, p.57.

qui ne fut pas avare de compliments sur les avancées obtenues par l'établissement en si peu de temps. Notons qu'après le départ de Beauchef, Arcos et Deslandes de l'École, tous trois étant alors intégrés dans l'armée du sud qui part combattre les Espagnols à Talcahuano, elle est confiée à la direction du colonel argentin Necochea, « *qui ne connaissait rien à cette activité... l'école n'a pas tardée à se vider ; il ne pouvait en être autrement, comme je l'ai déjà dit, mon remplaçant n'y comprenait absolument rien* »²⁸⁵.

Avec les officiers et sous-officiers formés dans l'école, sont alors créés les Chasseurs de Coquimbo et le bataillon n°2 du Chili, qui tous deux, se distingueront lors de la campagne de Talcahuano²⁸⁶. L'incorporation des cadets va se faire de plus dans tous les corps de l'armée : le 5 septembre 1817, entrent par exemple comme sous-lieutenants et lieutenants dans le bataillon dirigé par Juan de Dios Riveras, Santiago Flores, Manuel Magallanes, Rafael Romero, Franco Fuenzalida, Rafael Rosa et Baptista Barrera et quand Felix Marie Deslandes s'intègre dans la 2^e compagnie du 3^e bataillon d'infanterie de ligne, il le fait avec les cadets Santiago Rios, Pedro Moran et Mariano Reyes²⁸⁷. Ces multiples intégrations et leurs conséquences à partir des enseignements reçus seront essentielles à l'heure des rencontres décisives de l'armée chilienne contre les forces royalistes en 1817 et 1818 et représentent certainement une des influences militaires françaises parmi les plus importantes, surtout si l'on considère la très courte existence du centre de formation, un peu plus de six mois seulement. Une nouvelle tentative d'ouverture de l'école, placée sous le commandement de l'officier espagnol Ballarna, qui avait combattu

²⁸⁵ Paigonal P., *Mémoires pour servir à l'indépendance du Chili*, Georges Beauchef, Op. Cit., p.21-22.

²⁸⁶ Arancibia Clavel R., "Una rápida visita a la escuela militar hace 186 años", *Revista de Historia Militar*, n°2, octobre de 2003, p.16-17.

²⁸⁷ Archives Nationales de Santiago, Ministère de la Guerre, Volume 55 : entre les documents n°47 et 119, se trouvent de multiples informations liées à ces mouvements entre l'École Militaire et les troupes de l'armée chilienne, particulièrement celle du sud sous les ordres de O'Higgins et Brayer.

en Europe contre le Premier Empire, aura lieu en 1823 mais elle ne prospérera pas faute de finances. Il est évident que le fait de diriger et d'organiser l'École Militaire, signifie pour ces hommes, comme le signale Arancibia Clavel²⁸⁸, l'assurance d'une action de longue portée poursuivie par leurs élèves.

L'armée chilienne et argentine se caractérise pendant les années 1815-1817 par son indiscipline et son manque d'entraînement militaire. Même les royalistes notent que quand leurs combattants ouvraient le feu, les troupes patriotes se débandaient dans toutes les directions. Ce phénomène « *va considérablement diminuer quand, après 1817, s'incorporent des officiers étrangers professionnels*²⁸⁹ ». De fait, pour résoudre ce type de problèmes, une des premières actions menées par Brayer lorsqu'il devient major-général de l'armée des Andes en 1817, est de faire traduire et imprimer 800 exemplaires du règlement de police de la Grande Armée. Il paiera même de sa poche cette initiative et réclamera plus tard, apparemment sans succès, le remboursement de sa dépense²⁹⁰.

De multiples ouvrages militaires français sont alors traduits et vont être utilisés pratiquement pendant tout le XIX^e siècle par les futurs officiers en formation : la bibliothèque de l'école proposait par exemple le « *Cours élémentaire de fortifications de campagne* » de Savart et Noizet-Saint-Paul traduit par l'officier espagnol Santiago Ballarna, le « *Cours de mathématiques pour l'usage des écoles militaires de France* » d'Allaize, Puissant et Boudrot, et le « *Cours d'instructions spéciales d'artillerie* » de Le Secq de Crepy. Aujourd'hui, la nouvelle bibliothèque du Musée Militaire de Santiago, en lieu et place de l'École Militaire, propose plus de

²⁸⁸ Arancibia Clavel R., "Influencia del ejército chileno en América latina (1900-1950)", *El Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2-3 septembre de 2004.

²⁸⁹ Vergara S., Op. Cit., Vol. I, p.87. Voir aussi Valdes Urrutia, "La deserción en el ejército patriota durante la guerra de independencia de Chile, 1813-1818. Notas para su comprensión", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, año 8, vol. 8, n° 164, pp. 103-126, 1998.

²⁹⁰ Library of Notre-Dame University, Southern Cone Historical MSS San Martín, MSH/SCH 4011-22, lettre de Brayer à San Martín.

30 000 ouvrages dont plusieurs centaines du XIX^e siècle en Français sur la stratégie, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, sur Napoléon et le Premier Empire et enfin sur les guerres de la Révolution et de l'Empire. Certains cours se firent même en Français, en pleine influence allemande, jusque dans les années 1930 avec comme base, par exemple « *Les armes du fantassin* » du colonel Giraud, publié par l'École Supérieure de Guerre de France en 1927-1928. C'est dire que malgré les différentes étapes d'influence militaire que nous avons définies pour le Chili dans l'introduction, la permanence de chacune d'entre elles perdura bien après l'arrivée de la suivante.

Au niveau de l'organisation des armées, les officiers napoléoniens vont aussi apporter leur expérience : dans ce domaine, deux d'entre eux se distinguent en particulier, Benjamin Viel et Georges Beauchef : le premier, va participer aux travaux d'une commission d'étude et de réorganisation de l'armée intégrée, à ses côtés, par le commandant de la garnison de Santiago et les colonels Elizalde et Pereira en 1823²⁹¹. Ces officiers adopteront la tactique française d'infanterie à partir d'un texte publié en espagnol à Buenos Aires en 1817, texte apporté de France par un officier de ce pays dont nous n'avons, hélas, pas pu retrouver le nom. Cette tactique comprenait trois parties ; la première sur les formations, l'organisation, les méthodes d'instruction et la définition des ordres utilisés, la seconde, sur l'instruction du bataillon et la troisième, sur les changements de formation du régiment. Ce qui paraît simple aujourd'hui produisit une véritable révolution des conceptions militaires en usage dans ces territoires jusqu'alors, conceptions liées aux règlements espagnols du XVIII^e siècle. Il ne faudrait pourtant pas croire que cette armée naquit miraculeusement en un instant du néant : elle était l'héritière de l'armée

²⁹¹ Maldonado C., "El ejército chileno en el siglo XIX: génesis histórica del ideal heroico (1810-1885)", www.geocities.com/capitolhill/7109/eje1.htm (mai 2003).

coloniale qui avait suivi toutes les évolutions apportées par les Bourbons, par exemple celle de 1764 du roi Charles III, instituant une armée dans chaque province de l'Amérique hispanique. Elle bénéficiait aussi d'un système remarquable de fortifications, par exemple sur la côte Est, le Callao au Pérou, et Valdivia et Chiloé au Chili ; ces trois points furent les lieux d'ultime résistance royaliste dans le cône sud, ce n'est évidemment par le résultat du hasard. Peu à peu, sous la colonisation, l'armée par son organisation administrative par province en vint à jouer le premier rôle, non seulement militaire, mais aussi politique, les Vice-Rois étant en même temps capitaines généraux des armées. En général, à l'exception des officiers supérieurs, presque tous les officiers des armées américaines, étaient nés en Amérique, donnant ainsi à chaque corps une image et un esprit nationaux. A Buenos Aires et au Chili, entre 1768 et 1804, le pourcentage des recrues d'origine américaine passa de 62% à 95% ; chez les officiers, 60% venaient du Cône Sud en 1804²⁹². Cette énorme proportion explique le ralliement d'une grande partie d'entre eux à la cause de l'indépendance et l'obligation pour l'Espagne d'envoyer sur le continent de nouvelles troupes composées d'Espagnols à partir de 1817.

Revenant à la commission Viel, elle approuva aussi la traduction des règlements français de l'infanterie et de la cavalerie. En 1829, ce même Viel fut désigné pour introduire dans le règlement de la cavalerie certaines réformes qui simplifièrent son utilisation dans les corps de ligne.

Le second, Beauchef, va proposer en 1824 ses idées sur comment organiser une armée au Chili²⁹³. En plus de ses exploits à la tête des troupes indépendantistes, de son rôle de formateur au sein de l'École Militaire, cette activité montre l'apport de ce dernier au niveau de l'organisation militaire théorique. Selon lui, trois axes sont fondamentaux

pour pouvoir commencer à parler d'armée: le premier, l'administration, parce que *"l'existence du soldat ne peut dépendre du caprice du temps, de ceux de son chef, ni non plus du manque de subsistance et de fournitures. Pour éviter ces difficultés, le gouvernement doit, par sa sagesse, prendre à temps les mesures nécessaires pour ne pas avoir à affronter ces alternatives, en systématisant l'administration de l'armée de la République"*.²⁹⁴ Ceci révèle, sans doute, la situation vécue par Beauchef avec l'armée chilienne faisant référence dans ses mémoires aux constants problèmes d'approvisionnement tant au niveau de l'alimentation que des fournitures de guerre. Il demande, par exemple, avec Viel, Rondizzoni et Borgoño, permission au Congrès, le 12/4/1825, de sortir de la capitale pour rejoindre la campagne et y trouver les subsistances nécessaires à leurs troupes. Le Congrès, irrité, les aurait alors momentanément séparés de leurs fonctions alors que nous verrons dans le chapitre 3-4 que des raisons politiques furent à l'origine de cet éloignement. La campagne du Pérou en 1821-1822 connaîtra les mêmes problèmes d'approvisionnements ou d'arrivée de matériels divers puisque le colonel Raulet et le major Soulanges se plaignent fréquemment que leurs bagages ne sont pas arrivés ; Raulet proteste de plus contre la réquisition qui a été faite de 6 000 pesos et deux caisses de tissus lui appartenant et retenus au port à leur débarquement de la frégate française la « Bretagne » au Callao en novembre 1822. Le Baron de Bruix, comme il signe lui-même ses courriers dans sa langue natale, souligne le 1/12/1823 le mauvais état de sa cavalerie et l'impossibilité qui lui est faite de trouver sur place ce qu'il nécessite et le capitaine de corvette Thomas Drinot signale qu'il est immobilisé sur les côtes du Pérou en mai 1823 pour manque d'hommes

²⁹² Vergara S., Op. Cit., Vol. I, p. 67.

²⁹³ Voir l'intégralité du texte en Annexe E, Volume 2.

²⁹⁴ Félix Cruz G. Op. Cit. Epistolario, Ideas generales para la organización del ejército de la República. El Archivo Nacional, Archivos varios 1815-1833, Vol. 127, Dto. 104, p. 387.

suite à une épidémie.²⁹⁵ Bacler d'Albe, lui, se plaint de sa solde impayée indiquant que tous les officiers de l'armée ont accepté en 1820 de ne percevoir temporairement que les deux-tiers de leur solde²⁹⁶.

Le second axe consiste en la création d'une police militaire "car comme il n'y a ni ennemi ni guerre dans le pays, il paraît très improbable que les Espagnols puissent continuer cette dernière, en conséquence de quoi la reconnaissance de l'indépendance des pays dépend uniquement de l'organisation intérieure des gouvernements de l'Amérique, ce qui s'obtiendra moyennant l'organisation d'un système de police, pour la formation de laquelle on pourrait créer un corps de cavalerie à partir des soldats de carrière vétérans²⁹⁷." Nous pouvons reconnaître dans cette idée la méthode napoléonienne utilisant les demi-brigades ou régiments de vétérans pour les tâches de maintien de l'ordre intérieur. Une des causes de la nécessité d'avoir une bonne police est, selon Beauchef, la désertion des troupes. Certains s'offusqueront de cette affirmation la considérant comme un acte de supériorité d'un Européen, comme cela se produira avec Brayer (voir chapitre 3-3-1). Pourtant, voici ce que déclare dans une lettre au gouvernement José Bernardo Caceres, Sergent-Major commandant le Bataillon d'infanterie N° 2, en septembre 1817, sur le problème de la désertion, parlant de "la scandaleuse désertion qui affecte le corps que je commande comme d'ailleurs la plupart des autres corps de l'armée", ceci du selon lui au désœuvrement des recrues et au manque de vigilance pour les poursuivre; il remarque même, comme Beauchef, un certain laisser-faire des juges et des propriétaires terriens avec les déserteurs.²⁹⁸ Le colonel Raulet note le même phénomène de désertion au

²⁹⁵ Lilly Library, University of Indiana, Bloomington, U.S.A.: Fondos de documentos sobre la independencia del Perú "MSS-PERU": Lot de 45 lettres manuscrites écrites par des officiers napoléoniens ou les mentionnant. Nos remerciements à la direction de cette bibliothèque, particulièrement Madame Garza-Grande, pour nous avoir permis d'avoir accès à ces documents.

²⁹⁶ Lettre de Bacler d'Albe du 4/8/1820, Documents de Mr. Artu.

²⁹⁷ Felix Cruz G. Op. Cit. Epistolario, p. 389.

²⁹⁸ Valdes Urrutia, Op. Cit.

Pérou en novembre 1822 : son subordonné, le sergent-major Soulanges, fait distribuer, pour lutter contre des guérillas, à des soldats noirs des armes qui « se retrouvent rapidement aux mains de l'ennemi suite à la trahison de plusieurs d'entre eux.²⁹⁹ » Il est intéressant de faire ici, une parenthèse sur ces « soldats noirs » : près de la moitié des forces de San Martin franchissant les Andes en 1817 sont composées de noirs, esclaves ou libres venant d'Argentine, pas toujours volontaires dans cette armée des Andes. Leur réputation militaire n'est pas toujours très bonne, Beauchef, par exemple, parlant de leur efficacité limitée lors des campagnes de Chiloé en 1824-1826. On peut comprendre que des esclaves obligés de combattre ne soient pas les meilleurs soldats de l'armée. Le Chili et le Pérou étaient encore à cette époque, comme l'Argentine, des pays accueillant des esclaves, c'est l'indépendance qui mettra fin à la légalité de ce trafic. Quant à la sécurité, elle n'est pas non plus assurée car l'officier de marine Guillaume Prunier indique le 25/6/1824 qu'il ne peut envoyer six caisses en sa possession car les conditions minimum ne sont pas rassemblées au Pérou et Viel, lui, se plaint le 8/11/1823 d'importants problèmes de discipline dans ses troupes³⁰⁰.

Le troisième axe de Beauchef, c'est l'organisation même de l'armée: "En relation à la force numérique de l'armée en temps de paix et de façon à ce qu'elle soit bien financée selon les ressources de la République, on devra former quatre bataillons provinciaux, un par province... Bataillon du Chili, Concepción, Coquimbo et Valdivia. Chaque province assumera le financement du contingent de son corps. La force sera de cinq cents hommes par bataillon. De ces corps, on devra extraire les piquets nécessaires aux bâtiments de la flotte de guerre pour

²⁹⁹ Lilly Library, University of Indiana, Bloomington, U.S.A.: Fondos de documentos sobre la independencia del Perú "MSS-PERU": Lot de 45 lettres manuscrites écrites par des officiers napoléoniens ou les mentionnant.

³⁰⁰ Lilly Library, Op. Cit.

éviter la création d'un bataillon de marine si bien que quatre bataillons, un bon régiment de cavalerie et un corps bien organisé d'artillerie, soit une force de 3000 hommes. Les corps bien formés et avec de bons cadres.³⁰¹ Il enverra cette proposition au général Freire, à ce moment-là son supérieur, qui lui répondra par lettre du 21 décembre 1824³⁰², « je suis d'accord avec vous que sans l'existence d'une armée permanente, nous ne pouvons ni assurer la liberté du pays, encore moins l'ordre intérieur, tout au moins pour le moment. »

Grâce au travail effectué à l'École Militaire, à l'intégration des connaissances stratégiques et d'organisation et aux efforts des officiers napoléoniens pour la moderniser, l'armée patriote va, sans aucun doute, gagner en efficacité par l'unification de ses buts et de sa direction, un des principaux axes développés par ces derniers.

L'intégration des officiers européens va de paire avec une mobilité beaucoup plus grande des armées indépendantistes ce que nous ne pouvons pas ne pas associer à l'influence directe de Napoléon, soit par ses officiers soit par l'étude de ses tactiques, car c'est bien grâce à la mobilité dont il sut doter ses troupes, qu'il put vaincre durant tant d'années des armées souvent numériquement supérieures. Cet apport sera d'ailleurs perfectionné plus tard par les Allemands avec leur « Blitz Krieg » utilisé durant la seconde guerre mondiale.

En 1823, O'Higgins décide de créer une École Nautique : même si la marine chilienne a été jusqu'à présent un des principaux moteurs de l'indépendance du Chili et du Pérou, ceci a été principalement du au très grand nombre de marins étrangers intégrant ses bateaux, principalement Anglais à commencer par l'amiral commandant la flotte, Thomas Cochrane, mais aussi nordaméricains et français comme Tortel, Prunier,

Drinot, Waldeck, Soyer, Granville, entre autres. Il est donc indispensable, de façon à pérenniser l'existence d'une force navale chilienne, de former, à l'exemple de ce qui a été fait avec la création d'un corps d'officiers et sous-officiers grâce à l'école militaire, la jeunesse aux métiers de la marine. Zenteno, Ministre de la Guerre et de la Marine indique sur ce point « il fut indispensable d'appeler les marins étrangers et nous devons reconnaître les sacrifices qu'ils ont fait... mais comme ils tentent d'imposer leurs langues, lois et coutumes, il est temps de commencer à jeter les fondements d'une oeuvre nationale ».

C'est un pilote-marchand chilien, Claudio Vila ou Videla, qui est chargé de mettre au point le projet qu'il présente en juillet de cette même année sous le titre « *Notions préliminaires du projet de fondation d'une académie nautique de marine militaire et marchande dans l'État du Chili* »³⁰³. Il indique en particulier que, en ce qui concerne la formation des futurs étudiants, particulièrement pour ce qui touche les manoeuvres navales, il faudra se fonder sur les écrits espagnols, anglais et français, et principalement pour ces derniers sur les cartes logarithmiques de Gallet et les études de Lalande. Installée au chateau du Rosario de San José à Valparaiso, cette école repose sur la « *volonté unanime du Congrès souverain et du Directeur Suprême de créer un établissement scientifique de la plus grande importance* », et Freire, successeur de O'Higgins avant qu'elle soit créée, considère que « *toute existence politique d'une république indépendante sera fausse et nulle si nous ne possédons pas d'abord une escadre respectable pour nous protéger des ennemis extérieurs et ensuite une académie nautique adéquate.* »

L'influence militaire française dans cette école ne passera pas seulement par les livres mais aussi par les hommes, en particulier le

³⁰¹ Felis Cruz G., Op. Cit. Epistolario, p. 390.

³⁰² Felis Cruz G., Op. Cit. Epistolario, p. 386.

³⁰³ Archives Nationales du Chili, Santiago, Ministère de la Marine, Document présenté à Valparaiso le 18 juillet 1823, Toutes les informations sur l'École Nautique sont extraites des Volumes 16, 24 et 35 de ces Archives.

premier professeur de navigation de cette école, Francois Dublé, officier de la marine impériale, arrivé au Chili en 1818 et, jusqu'alors, chargé de l'éducation maritime du fils de l'amiral Cochrane, ce qui en dit long sur la considération qui lui était portée.

Blaye, officier d'état-major sous Brayer en 1817 puis sous différents chefs chiliens jusqu'après 1830, joue un rôle important lié à l'internationalisation de l'armée indépendantiste : comment se faire comprendre en ayant au sein d'une même armée des Chiliens, des Espagnols, des Anglais et, entre autres, des Français ? Parlant et écrivant Espagnol, Anglais et bien sur Français, Blaye sert d'interprète entre tous ces officiers, par exemple pour Cochrane entre le 23/3/1820 et le 19/4/1820 dans une série de documents et lettres où il apparaît signalé comme tel³⁰⁴.

Nicolas Pradel, après avoir servi dans l'administration militaire pendant les guerres de l'indépendance chilienne, est récompensé le 9/1/1830 par Ovalle, Errazuriz et Guzman, membres du gouvernement libéral, pour « son mérite reconnu, son patriotisme et ses qualités comme officier supérieur de l'Intendance de Santiago.³⁰⁵ »

Bacler d'Albe, lui, va installer la topographie au rang des sciences indispensables à l'action militaire. (Voir les trois plans reproduits dans le livre sur les mémoires de Beauchef actuellement en édition par la DIBAM, en annexe I, Volume II). Il joue un rôle important lors de la bataille de Talcahuano, en 1817, au Chili : il relève les défenses de l'ennemi, établit le plan de ces défenses, comble les fossés avec ses sapeurs et détruit les tranchées, montrant ainsi à ses collaborateurs chiliens les bases de la science des sièges. Il décrit son rôle, « j'ai fait assez de progrès en fait de géodésie, de topographie, au point de pouvoir former quelques élèves qui

ont été nommés officiers et qui aujourd'hui se distinguent dans les différentes divisions de l'armée où ils sont détachés comme officiers du génie³⁰⁶. » B. Vicuña-Mackenna écrit « les mouvements tactiques de la bataille de Maipo (1818) ont été étudiés et décrits par les historiens avec une clarté parfaite grâce au magnifique plan de bataille qu'a dessiné l'ingénieur en chef de l'armée unie, Bacler d'Albe.³⁰⁷ » Devenu plus tard colonel du génie, il est désigné par décret en 1823 comme membre de l'Académie Chilienne lors de sa création, et versé dans la section des sciences physiques et des mathématiques. Citons à nouveau Bacler d'Albe donnant à son action de formation le sceau napoléonien³⁰⁸ : « Je suis commandant du corps du génie... J'ai commencé à organiser le corps qui compte déjà quelques officiers distingués... Les autres sont de jeunes Américains promettant beaucoup... Dans toutes mes opérations et dispositions, j'ai toujours suivi le système adopté au dépôt de la guerre. » Deux autres militaires français auront cet honneur : Lozier et Dauxion-Lavaysse. Ce dernier entamera le 20/12/1823, suivant les ordres de Freire et de son ministre Egaña, avec ce même Lozier, les relevés pour réaliser une carte topographique du Chili mais son décès l'année suivante ne lui permettra pas de terminer cette mission. Lozier, de nouveau, devenant directeur de l'Institut National en 1826 est, selon Conejeros³⁰⁹, un des plus brillants professeurs d'origine française qui contribua significativement au processus de transfert culturel qu'expérimenta l'éducation chilienne et à l'imprégnation française de l'élite au cours du XIX^e siècle. Il ajoute même que la loi organique de 1842 fondant l'Université du Chili fut en partie due aux influences de Bello³¹⁰, Gay³¹¹ et Lozier³¹².

³⁰⁴ Lettre de Bacler d'Albe du 16/12/1820, Documents de Mr. Artur.

³⁰⁵ Vicuña-Mackenna B., *La guerra a muerte*, Op. Cit., p. 22.

³⁰⁶ Lettre II de Bacler d'Albe, documents de Mr. Artur.

³⁰⁷ Conejeros J., *La influencia cultural francesa en la educación chilena (1840-1880)*, Universidad Católica Cardenal Raúl Silva Henríquez, Santiago, 1999, p.105.

³⁰⁸ Andrés Bello, colombien, un des intellectuels latinoaméricains du mouvement de l'indépendance, ministre au Chili après 1830.

³⁰⁴ Pour cette activité de Bardel, voir Archives Nationales du Chili, Santiago, Ministère de la Guerre, vol. 19, et Ministère de la Marine, vol. 24.

³⁰⁵ Vergara S., Op. Cit., Tomo II, p. 122.

Le colonel Dauxion-Lavaysse est envoyé (décret du 26/6/1823) par Freire et Egaña en voyage scientifique à travers tout le Chili pour mener à bien une étude statistique du pays. Mais, loin de correspondre à la confiance qui lui avait été prodiguée, il ne fit que quelques relevés et observations insignifiants dans la province de Copiapo. Malgré ceci, il conserve son poste de directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Santiago, poste où il déclencherà, là aussi, polémique et critique pour son attitude : déclarant notamment dans une diatribe contre les retards, selon lui, de la médecine chilienne, que les habitants de ce pays sont « *des barbares, ignorants, fanatiques qui devraient connaître et respecter le savoir de pays comme l'Angleterre et la France, en engageant leurs médecins...* »³¹³ Personnage n'ayant convaincu personne en Amérique Latine, Dauxion est, de plus, décrit comme « *une vieille femme...* » par Bacler d'Albe qui eut plusieurs fois des désagréments avec lui lors de leur voyage entre New-York et Buenos Aires³¹⁴.

Cette utilisation civile de militaires s'intègre, même si, comme nous venons de le voir, elle n'est pas toujours couronnée de succès, dans l'action entamée en 1821 par O'Higgins pour attirer au Chili des scientifiques et des éducateurs car selon ce qu'il déclare au Sénat « *Cette classe d'hommes est l'acquisition la plus appréciable pour un état : elle transporte en quelque sorte jusqu'à nous les sciences et les arts des pays cultivés.* »³¹⁵ Dans le même temps, le gouvernement fit réunir dans une collection spéciale les ordonnances et décrets, qui avaient été publiés

indépendamment et dans des journaux différents, donnant ainsi naissance, le 12/2/1823, au bulletin des lois et décrets, sur le modèle français.³¹⁶

Après 1836, la maison de Beauchef à Santiago, sert de lieu de rencontre non seulement aux officiers napoléoniens encore présents au Chili mais aussi à ces scientifiques, ainsi qu'à ceux arrivés entre temps comme Hypolite Beauchemin, Louis Vendel et Claude Gay, et le peintre bavarois Rugendas. Ils y évoquent fréquemment les souvenirs de la période impériale mais Claude Gay insiste pour écouter Beauchef raconter ses campagnes américaines. C'est d'ailleurs sur son insistance que ce dernier décidera d'écrire ses mémoires qu'il achevera en juillet 1837³¹⁷.

Deux officiers se signaleront en Argentine comme découvreurs de territoires ou, tout au moins, comme spécialistes chargés de les reconnaître, de les décrire et de permettre ainsi leur intégration dans le territoire national : Parchappe qui, revenu de son exil suite au « complot des Français » (voir chapitre 3-3-2), s'associe d'abord avec le scientifique français d'Orbigny qu'il accompagne dans ses voyages³¹⁸, puis en 1828 dirige l'expédition à Bahia Blanca à propos de laquelle il rédige l'« *Expedición fundadora del fuerte 25 de mayo en Cruz de Guerra* » ; et Cramer qui, dès 1822, effectue pour le gouvernement des reconnaissances en Patagonie, dans Tandil et à Bahia Blanca, publie « *Reconocimiento del fuerte del Carmen del Río Negro y de los puntos adyacentes de la costa patagonica* »³¹⁹, rapport envoyé au Ministre de la Guerre et de la Marine le 15/4.

La marine des Provinces Unies du Río de la Plata doit, elle aussi, beaucoup à l'influence militaire française à l'époque de sa création. En fin 1810, peu après la révolution du 25 Mai, la première escadre de cette flotte

³¹³ Claude Gay, scientifique français qui joua au Chili dans les années 1830-1840 un rôle très important dans le domaine de la Géographie, l'Histoire et les Sciences Naturelles. C'est de plus lui qui persuada plus tard Beauchef d'écrire ses mémoires.

³¹⁴ Conejeros J., Op. Cit., p.39.

³¹⁵ Voir à ce propos la «Contestación a las observaciones del Director del Museo de Historia Natural», Imprenta Nacional, Santiago, 1823, Biblioteca nacional, Sala Barros Arana.

³¹⁶ Lettre de Bacler d'Albe du 28/12/1818, Documents de Mr. Artri.

³¹⁷ Godoy H., Lastra A., Ignacio Domeyko, un testimonio de su tiempo, memorias y correspondencias, Editorial Universitaria, Santiago, 1994.

³¹⁸ Gay C., *Historia física y política de Chile*, Imp. Thunot, Paris, 1834, Tomo VII, p.351.

³¹⁹ Paigonal P. Op. Cit., p.166.

³²⁰ C'est Parchappe qui rédigea les chapitres historiques (XIV, XV et XVI du Tome I) de l'ouvrage de d'Orbigny sur ses expéditions sudaméricaines. Voir bibliographie.

³²¹ Pour lire ce rapport, voir le site de la Bibliothèque Nationale de France : <http://www.gallica.bnf.fr>.

est créée par Juan Bautista Azopardo, corsaire maltais au service de la France depuis la Révolution, et Francisco de Gurruchaga, lieutenant de frégate argentin qui combattit avec la flotte espagnole alliée de la flotte française lors de la bataille de Trafalgar (21/10/1805). Cette escadre, dirigée par ces deux officiers, que nous pouvons baptiser de napoléoniens, se compose de trois bâtiments, le « 25 de Mayo » commandé par Hypolite Bouchard, ex-officier de la marine française, l'« América » par Abel Hubac, corsaire au service de la France et l'« Invencible » par Azopardo. Cette première escadre sera totalement détruite par la flotte espagnole à San Nicolas dans le Rio de la Plata le 2/3/1811 et il faudra alors attendre plusieurs années pour la voir renaître à partir de l'action de l'Anglais Brown et du même Bouchard.

En 1815-1816, Brown est, en effet, engagé par les Provinces Unies pour créer une escadre conçue dès son origine pour assumer le rôle de corsaire. Nombreux sont, aux côtés de Bouchard, les Français au sein des équipages, par exemple, dans son bateau-corsaire, le « Faucon » en 1816 sur les côtes du Chili et du Pérou, on trouve : Escoffier, Lafallet, Rossignol, Dautan et Lavy. Bouchard commandera ensuite la frégate « Consecuencia » puis la « Argentina » avec laquelle il obtint en 1818 la première reconnaissance officielle de la nouvelle République des Provinces Unies par le Royaume de Hawaï, semant ensuite la panique sur les côtes de Californie³²⁰.

L'Anglais Guise, désigné commandant général de la marine du Pérou en 1821 « réussit à organiser cette dernière grâce à la participation

³²⁰ « Le dessin exemplaire d'Hippolyte Bouchard est révélateur des enthousiasmes de l'époque. Engagé aux côtés des révolutionnaires argentins en 1810, héros l'année suivante de la défense de Buenos Aires grâce à sa seule canonnière, engagé dans le corps des Grenadiers de San Martin, et couvert de gloire en 1813 à San Lorenzo où il enleva le drapeau espagnol, ce marin Français fut fait citoyen argentin. Ayant armé un corsaire, Bouchard fut le second du Commandeur irlandais Brown pendant les raids lancés jusqu'en Californie où ils prirent Monterrey. Il aida San Martin à libérer le Pérou, et il commandait la flotte péruvienne quand il mourut dans des circonstances controversées en 1829. » Bellec F. Op. Cit.

de marins étrangers, principalement Américains, Anglais et Français, mais aussi d'Espagnols passés au service de l'Indépendance et de Péruviens.³²¹ »

Faisons ici une comparaison importante entre ce qui passe avec les marins français dans le Cône Sud et ceux qui oeuvrent dans le nord. Si la présence française sur la côte colombienne s'est caractérisée à la fois par l'intervention d'aventuriers et de marins en mission officielle, l'action de ces derniers, bien que notoire, ne représente qu'une infime participation et une action plus politique ou commerciale que combative. Seuls les aventuriers, souvent corsaires ou pirates, ont réellement joué un rôle décisif en faveur de l'Indépendance. Leur attachement à un certain idéal révolutionnaire aura été le moteur de leur réussite, selon sa durée, sa constance ou sa fidélité. Leur succès sera le reflet de leur engagement total à la cause des patriotes et de leurs tactiques de combat en flottille et en opération individuelle³²². C'est bien exactement le même mouvement qui se produit dans le Sud et Bouchard en est le parfait exemple.

En 1812, San Martin, à son retour d'Espagne, crée le corps des grenadiers à cheval, « qu'il constitue selon le modèle militaire français³²³ ». Bouchard sert quelque temps au sein de cette troupe et s'y distingue notamment au combat de San Lorenzo en 1813. Pedro de Angelis, ancien officier napolitain de l'armée de Murat, publiera en 1830 à Buenos Aires un « Règlement pour l'exercice et les manœuvres des régiments d'infanterie. »

Au Pérou, les Français jouent un rôle très important dans la formation du corps d'élite, le régiment des hussards de la légion péruvienne : en 1822, les commandants successifs du corps, Raullet,

³²¹ Ortiz Sotelo J., "Breves apuntes sobre la historia de la marina de guerra de Peru", Revista *derrotero de la mar del sur*, n°9, 2001.

³²² Lafitte-Carles C., Op. Cit.

³²³ Maldonado C., Op. Cit.

Branden puis Soulange, utilisent leur expérience des guerres napoléoniennes dans le cadre de l'instruction des troupes, de la discipline et de l'esprit de lutte qu'ils leur inculquent. Le colonel ingénieur militaire Althaus y jouit d'une grande réputation auprès de ses compagnons, ainsi l'officier anglais O'Connor qui lutte avec lui sous Bolivar affirme, « *c'est l'officier le plus distingué et des plus grands mérites de l'armée du Pérou.* »³²⁴ (voir sa carte du nord du Pérou en annexe K, Volume II).

Continuons le parallèle instauré depuis le début de ce travail avec les autres régions de l'Amérique Latine: les officiers napoléoniens continuent d'arriver et de s'intégrer dans les armées de libération: avec Bolivar à partir de 1815, à côté de plusieurs centaines d'Anglais, Allemands et Irlandais, combattent Chambourg, Rostet, Andiger, Dejauneau, Dupin, Vigneaux, Joly, Peru de Lacroix, Lauminet, Demarquet, Vuillaume, Beluche, Persat, Ducoudray-Holstein, Aury, Bachelier, Tribolet, Doubourdieu, Pueche, de Bellegarde, Mothon, Destruge, Soufflen, Bertmon, Jopat, Duchemin, Duffis, Chasmaillon, Garcin, Gullion, Manuit, Giraud, Voigt, Trillon, Au, Révérend, Echartet, Claude, Villeret, Bideau, Monier, Dibouille, La Barre (3 frères), Furgeaud, Picard, Dubois, Chamberlain, d'Esmenard, Trobriant, Courtois, Teisserante, Ovisette, le Belge Kessels, les Polonais Margeski et Skibicki et les Italiens Montbrune, Bertolazzi, Castelli, Russian, Raffeti, Babastro, Ripoll, Pasini, Caballi, Codazzi, Ferrero et Ferrari, tous ex-soldats, sous-officiers ou officiers du Premier Empire.³²⁵

Ducoudray-Holstein, par exemple, suggère à Bolivar d'utiliser les services des nombreux étrangers qui souhaitent la cause des patriotes et

que les troupes déjà bien formées pourraient l'être encore plus en appliquant les méthodes et stratégies militaires européennes³²⁶.

Cette influence se fait aussi sentir dans l'organisation et l'équipement de l'armée bolivarienne comme par exemple lors de la victoire de Junin en juin 1824, qui marque l'indépendance du Pérou, où la troupe est équipée dans le plus pur style napoléonien; soldats en guêtres portant de longs fusils à un coup armés de baïonnette, coiffés d'un shako et officiers à cheval.

Au Brésil, entre 1816 et 1827, servent Bellard, Deschamps, Malet (neveu du général d'Empire Claude François Malet, célèbre pour sa conspiration contre Napoléon pendant la campagne de Russie en 1812), Angliviel de la Beaumelle, Escragnolle, Labatut (qui y devient général) et Beaurepaire.

Le Brésil est le cadre d'un fait qui en dit long sur l'attachement de ces officiers européens à Napoléon et qui constitue une explication, pas la seule évidemment, de leur présence sur ce continent. En fin 1817, le navire américain « Parangon » transporte des Etats-Unis le colonel Latapie, le lieutenant Raulet, l'officier Adolphe de Pontécoulant, le capitaine autrichien de la Grande Armée, Hartung, et 70 volontaires Français et Américains, vers la République de Pernambuco, sur la côte brésilienne, république qui vient de se créer à la suite d'une révolution à laquelle a participé le capitaine français de la « Louise », Thibant, en offrant 6 canons et des barrils de poudre. Ils souhaitent aider cette république en lutte contre l'Empire du Brésil, mais leur but premier est de créer, à partir de ce territoire, une base pour aller enlever Napoléon à l'île d'Elbe. Selon des espions du Roi Louis XVIII, le général Brayer et l'amiral Cochrane³²⁷,

³²⁴ Hashrouck A., Op. Cit., p.357.

³²⁵ Sur ce thème, voir Hashrouck A., Op. Cit.

³²⁶ Hashrouck A., Op. Cit., p.29.

³²⁷ Sur la participation de Cochrane à ces faits, voir Rodriguez Mendoza E., *la estrella sobre los muelles de Cochrane a Prat*, Editorial Ercilla, Santiago, 1934. Barros J.M., "Cochrane y Bonaparte, un inglés al rescate del Emperador", *El Mercurio*, 5/8/2001.

alors au Chili, devraient les rejoindre dans leur tentative³²⁸ à l'île toute proche de Fernando do Noronha avec, selon ces mêmes espions, « deux goelettes et un vaisseau de 74 avec 80 officiers et 700 hommes recrutés aux États-Unis », ou encore, « Le colonel Latapie doit aller avec 32 hommes à Pernambuco et s'y réunir avec 80 ex-officiers de Napoléon, 700 Américains et un bateau armé par Cochrane avec 800 marins et 2 ou 300 officiers³²⁹ ». Même si ces informations exagérées touchent plus la propagande que la réalité, il n'en demeure pas moins que Brayer paraît avoir soutenu cette tentative, que Cochrane tenta de convaincre le ministre chilien Zenteno de l'appuyer et qu'elle fut l'objet de l'attention de tous les ambassadeurs européens présents aux États-Unis (de Onis, l'Espagnol, de Neuville le Français, entre autres) mais aussi des commissaires chargés de la surveillance de Napoléon à Sainte-Hélène comme le russe Balmain³³⁰. Le complot fut déjoué, personne, ni le Portugal, ni l'Espagne, ni la France, ni les États-Unis, n'avaient intérêt à voir Napoléon installé en Amérique Latine

Ajoutons que, comme nous l'avons vu, même les grands leaders de l'indépendance, comme Bolivar et San Martin, affichaient une grande méfiance envers la personne de l'Empereur bien qu'ils aient été influencés par ses conceptions militaires. Les conjurés furent arrêtés, jugés à Rio et expulsés en 1818 vers le Portugal³³¹. Dans le même temps, était arrivée au Brésil une mission d'artistes français dirigée par J. Lebreton et composée entre autres par Debret, Taunay, Grandjean de Montigny et Ferrez, tous bonapartistes convaincus. Ils jouèrent un grand rôle dans la vie artistique

³²⁸ Murat I., *Napoléon et le rêve américain*, Op. Cit., p. 158-162 et 226-227

³²⁹ Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris, Mémoires et Documents, vol.29, Rapport au Ministère du 20/7/1817

³³⁰ Voir à ce propos l'ouvrage « Napoléon en captivité: los informes del Conde Balmain, Comisionario ruso en la isla de Santa Helena (1813-1820) » in www.napoleononline.com.

³³¹ Aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Nantes, on trouve la correspondance de Latapie sur cette affaire dans Ambassades et Consulats, Lisbonne, Série B, n°76, 2mi1946 Vol.4*, p.33, 2mi1203, et vol.59.

du pays durant plus de dix ans ; ceci au prix de grandes difficultés comme nous le verrons dans le cadre du « complot des Français » (voir chapitre 3-3-2) mais aussi à cause de l'attitude du Consul de France dans ce pays qui ne voyait en eux qu'« un ramassis de comploteurs bonapartistes ayant choisi le Brésil pour faire évader Napoléon de Sainte-Hélène³³² ». Au vu de l'exemple ci-dessus, on ne peut lui donner complètement tort.

Plus tard, au Honduras, en 1830, seront présents Saget et Raoul à la tête de corps d'armée et en Uruguay, serviront aux côtés de Garibaldi et au sein de la légion française, Thiebaut qui la commande, Vial et Dragumette.

Ces listes n'ont pas la prétention d'être exhaustives: le travail que nous avons entrepris dans le cadre de ce doctorat pour le Cône Sud reste à faire pour l'ensemble de l'Amérique latine même si des auteurs comme Hasbrouck, Archer, Marchenna, Thibaud, entre autres, ont travaillé le thème de la composition des armées boliviennes, mais sans éclairer particulièrement la participation française ou napoléonienne.

Une ville du centre du Chili, Chillan, permet d'insister sur le rôle civil de ces officiers dans l'administration du pays. Une fois les guerres d'indépendance terminées, ils se virent confier, comme en France sous et après l'Empire, la tâche de le réorganiser et de l'administrer. Lozier participa en 1835 à la renaissance urbanistique de la ville totalement détruite lors du tremblement de terre de la même année, et en 1855-1857, Rondizzoni, alors intendant de Ñuble, lui donna une nouvelle impulsion urbanistique en faisant construire infrastructures et équipements, particulièrement des chemins et des ponts.

Un ultime champ d'action est aussi à mettre au bénéfice de ce rôle de formation que joua ce groupe d'officiers ; on réforma au Chili, entre 1828 et 1830, la justice militaire à partir de l'exemple des cours martiales

³³² Extrait du catalogue édité par Pol Briand de l'exposition « J.B. Debret au Brésil: l'accomplissement d'une ambition » organisée par Brasiliens, Alliance Française et Musée des Arts de Fribourg, avril 2000.

françaises : cela consista principalement à remplacer les personnes sans formation juridique par des cours martiales formées de juges professionnels qui avaient pour mission d'étudier les appels des décisions prises par les conseils de guerre, le tout sous la prééminence de la justice civile³³³.

CHAPITRE 3 : INDÉPENDANCE, POUVOIR ET POLITIQUE :
ATTITUDES DES OFFICIERS NAPOLÉONIENS
DANS LES LUTTES INTERNES
DE L'INDÉPENDANCE DU CONE SUB.

³³³ Vergara S., Op. Cit., Vol.I, p.108.

Il est important quand on étudie le déroulement des carrières de ces officiers dans le Cône Sud d'intégrer la composante politique de leur action militaire, sinon il est impossible de comprendre l'exil de Holley, Viel, Deslandes après la bataille de Lircay, celui de Rondizzoni après l'arrestation de Carrera ou l'expulsion de Brayer après son opposition à San Martín. Un élément doit être inclus dans la philosophie politique de la majorité de ces hommes. Comme nous l'avons déjà dit, tous ont « baigné » dans la Révolution Française. Ils pensent, une fois dans ces pays, pouvoir vivre l'application de ses principes fondateurs et, chaque fois qu'ils vont rencontrer un obstacle empêchant ceci, ils vont agir et prendre parti pour un des camps en conflit dans le cadre des luttes internes de l'indépendance chilienne, argentine et péruvienne. Ces luttes, comme nous le verrons, se fonderont sur des bases politiques et auront des conséquences militaires.

De plus, il nous faut intégrer le fait que l'armée est dans ces pays un corps délibérant dans la mesure où, d'elle, dépend en grande partie l'ordre social, ce pourquoi elle est en relation constante avec les classes dominantes dont, en général, font partie ces officiers par leurs mariages avec des représentantes de cette société (les nationaux mais aussi les napoléoniens comme Beauchef, Viel, Bacler d'Albe, Guticke,...). Les militaires prennent une part active dans la création des nouveaux états nationaux dès le début des luttes de l'indépendance ; ils constituent donc un réel pouvoir politique ou, pour le moins, une arme dont disposent les partis politiques en présence.

Toutefois, il n'est pas toujours facile de déterminer les causes d'une mise à pied, d'une arrestation, d'un procès ou d'un exil : les documents manquent souvent pour donner l'explication comme, par exemple, dans le cas de l'officier de marine Thomas Drinot, mis en jugement en octobre

1819 « *comme de nombreux autres officiers de la marine*³³⁴ », qui n'est pas payé pendant sept mois et obtient de O'Higgins et Zenteno un versement mensuel de 25 pesos le 6 novembre de la même année, sans qu'il nous ait été possible de savoir le pourquoi de cette mise en jugement. Tout ce que l'on sait c'est qu'il ne sert plus pour le Chili et va ensuite combattre dans les marines du Pérou et de la Colombie.

Cinq évènements en particulier révèlent ces phénomènes: le désaccord entre O'Higgins et Carrera sur comment construire le Chili indépendant (1814-1817), l'opposition entre San Martín et Carrera en Argentine (1817-1821), le conflit pour l'indépendance du Pérou (1821-1824), la lutte pour le pouvoir entre O'Higgins et Freire (1823-1826) et, ce qui marque la fin du processus d'indépendance au Chili avec la victoire des conservateurs sur les libéraux, l'opposition entre Freire et Prieto (1829-1830). Bien évidemment, les multiples luttes entre les généraux ou caudillos argentins à partir de 1812 et durant tout le processus de l'indépendance des provinces Unies du Rio de la Plata auront aussi des conséquences sur la carrière ou sur la vie de ces officiers, par exemple Cramer mourra lors d'un de ces combats, mais la complication de ces luttes et la nécessaire explication des raisons de chacune d'entre elles nous aurait entraîné bien loin de notre sujet. Les exemples choisis au Chili, au Pérou ou en Argentine ne sont pas exclusifs, ils permettent simplement d'apporter les éléments appuyant nos affirmations.

Lors de chacun de ces conflits internes, les officiers napoléoniens vont, en général, choisir le camp de la fidélité au gouvernement en place et/ou défendre celui qui paraît le plus proche de leurs principes républicains. Ces prises de position vont considérablement affecter le déroulement de leurs carrières militaires (ascension ou destitution) mais

aussi le prolongement de leur présence dans ces pays (exils temporaires ou définitifs) et même provoquer dans quelques cas leur décès.

La première question à laquelle nous devons répondre est la suivante: avec quelles idées arrivent ces officiers au Chili, en Argentine et au Pérou?

3-1) Idées politiques des officiers napoléoniens.

*"Tous luttèrent pour l'émancipation américaine et montrèrent par leurs actes l'influence du grand homme qui les avait formés"*³³⁵

C'est d'abord à travers leurs propres déclarations en Amérique Latine, recueillies à partir de leurs mémoires, correspondance et biographies, que nous pouvons les identifier: Beauchef, *"Je me retirais après avoir servi la cause de l'indépendance d'un pays selon ma conscience libérale ennemie des tyrannies"*³³⁶; Brandsen, *"Je vins volontairement depuis la France pour chercher l'aventure, mais cette aventure avait comme but l'indépendance de cette grande région du monde"*³³⁷; Persat, *"Je vins pour servir la cause des indépendantistes"*³³⁸; Robert, *"J'ai quitté la France pour vivre dans un pays indépendant et*

³³⁴ Campos Harriett F., "Soldados de Napoleón en la independencia de Chile", *Memorial del Ejército de Chile*, n°350, jul-agosto 1969.

³³⁵ Felis Cruz G., *Memorias militares para servir a la historia de la independencia de Chile*, Op. Cit., p.271.

³³⁶ Brandsen F., *Diario de la campaña del sur de Chile o Bio Bio, desde el 3 de noviembre de 1818 al 7 de marzo de 1819*, Op. Cit., p.53.

³³⁷ Persat M., *Mémoires de Persat (1806-1844)*, Op. Cit., p.226.

³³⁴ Archivos Nacionales de Santiago, Ministère de la Marine, volume n° 24.

libre³³⁹; Mercher, "Je me suis enthousiasmé pour l'indépendance de l'Amérique et j'ai quitté la France pour servir la cause de la liberté"³⁴⁰; Roul, "Américains! Quand je suis arrivé dans vos régions, j'avais les mêmes sentiments qui m'avaient caractérisé dans les armées françaises. J'ose penser que vous n'avez jamais douté de mes sentiments pour votre cause"³⁴¹; Deslandes, "Voyant la patrie hors de danger (le Chili), je pense qu'il peut m'être permis de me consacrer à mes intérêts personnels après avoir satisfait les intérêts communs"³⁴²; Blaye, "Les dangers ayant cessé pour la patrie (à nouveau le Chili) par suite du glorieux résultat de la bataille de Maipú à laquelle j'ai participé"³⁴³; Dupuy alors qu'il est réformé pour raisons de santé en octobre 1818, "si la patrie se voit menacée par les tyrans, je suis prêt à faire l'ultime sacrifice pour elle"³⁴⁴; Danel déclare à Rivadavia au moment où ce dernier l'engage pour l'Argentine « j'irai en Amérique du sud, pas comme un aventurier à la recherche de la fortune mais pour défendre et me sacrifier pour la cause de la liberté humaine³⁴⁵ », le général Brayer écrivant à San Martin « je savais en arrivant à Buenos Aires que son peuple était resté pendant des siècles sous le Gouvernement de Madrid qui l'avait tenu en chaîne et dans les ténèbres... et que par conséquent... je pourrais me rendre utile et aider à rétablir la gloire de l'espèce humaine.³⁴⁶ »

Des sentiments et des déclarations que Fernando Campos Harriett a décrit comme suit: "Tous luttèrent pour l'émancipation américaine et

montrèrent par leurs actes l'influence du grand homme qui les avait formés"³⁴⁷.

Leur mort prochaine au moment où ils écrivent est souvent révélatrice de la profondeur de leurs idées : il est en effet difficile de mettre ces dernières en doute dans un tel contexte. Eustache Bruix³⁴⁸, gravement blessé près de Nacimiento en 1819, vit ses ultimes moments aux côtés de Beauchef qui déclare, "Ses dernières paroles furent pour Napoléon et l'indépendance du Chili"³⁴⁹, excellente synthèse de ce que nous venons de démontrer; Beauchef ajoutant dans ses mémoires sur les deux Bruix, « à la chute de l'Empire, ils cherchèrent fortune. Comme tant d'autres, ils vinrent combattre pour la belle cause de l'indépendance de l'Amérique du Sud.³⁵⁰ »

L'Anglo-Allemand Sowersby, membre de la Grande Armée en Russie en 1812, est gravement blessé lors d'une charge de cavalerie aux côtés de Soulanges et Bruix à Junin au Pérou le 6/8/1824 et agonisant avec le général Miller à son chevet, il lui déclare : « Nous avons tous deux pris au même moment les armes pour cette cause, nous avons fréquemment combattu côte à côte, vous avez apprécié ma conduite. Vous savez certainement ce qui va arriver, alors écrivez à mes vieux et bons parents et dites-leur que je meurs pour une cause glorieuse.³⁵¹ »

Jean Lagresse, lors de son procès à Buenos Aires en 1819, plaide, bien qu'il soit plus tard condamné à mort et exécuté, en utilisant ces mots, « on ne doit pas me considérer comme un aventurier sans patrie... et je

³³⁹ **Rondeau J.** *Resumen documentado de la causa criminal seguida y sentenciada en el tribunal de la comisión militar de esta capital contra los reos Carlos Robert, Juan Lagresse, Agustín Dragumette, Narciso Parchappa y Marcus Mercher por el delito de conspiración contra las Supremas autoridades de las Provincias Unidas y de Chile en Sud América*, Op. Cit., p.10. Le texte complet se trouve en Annexe D, Volume 2.

³⁴⁰ **Rondeau J.** Op. Cit., p.14.

³⁴¹ Roul, Biblioteca Nacional de Santiago, S. Barros Arana, AAG 2359.

³⁴² Deslandes F. Carta del 19/4/1818, Archivo Nacional de Santiago, Ministerio de la Guerra, Vol.59.

³⁴³ Blaye L. Carta del 20/4/1818, Archivo Nacional de Santiago, Ministerio de la Guerra, Vol.59.

³⁴⁴ Dupuy, Archivo Nacional de Santiago, Ministerio de la Guerra, vol.59.

³⁴⁵ **Abad S.**, Op. Cit., p.238.

³⁴⁶ **Brayer M.** Réponse du général Brayer au général San Martin, Bibliothèque Donné-Thiers, Paris, Cote Mison 240, folios 465 à 479, manuscrit de Brayer.

³⁴⁷ **Campos Harriett F.**, "Soldados de Napoléon en la independencia de Chile", *Memorial del Ejército de Chile*, n°350, jul-agosto 1969.

³⁴⁸ N'oublions pas que les deux frères Bruix furent jugés, condamnés et réformés en 1816 pour propos séditieux contre l'autorité royale.

³⁴⁹ **Fellu Cruz G.** Op. Cit. p.122.

³⁵⁰ **Puigmal P.**, Op. Cit., p.39.

³⁵¹ **Miller**, Op. Cit. Tomo II, p.186.

*fus victime de mes principes favorables à la révolution lors du retour des Bourbons sur le trône de France.*³⁵²»

Amour pour la liberté, haine de la royauté, désir de se venger des Espagnols qui, pour nombre d'entre eux, les ont fait souffrir comme prisonniers ou combattants pendant les guerres d'Espagne (1808-1814), comme Beauchef ou Bacler d'Albe, entre autres, mais aussi nostalgie d'une époque, celle du Premier Empire : Beauchef explique son départ de France en 1815 par ces mots, « *après l'Empereur, je ne vois ni salut, ni honneur, ni patrie. Je ne vois que Cosaques, Prussiens, Allemands, Anglais et douleur de toute part. J'abandonne rapidement l'uniforme et retourne voir ma mère au Puy. Six Autrichiens logent dans sa maison. Je lui laisse mes uniformes de la Vieille garde et me mets en chemin vers Paris.* »³⁵³»

Citons un autre exemple qui situe, lui, le niveau de l'intégration patriotique de ces officiers : en 1822 et 1823, le régiment de hussards de la Légion Péruvienne, commandé successivement par les Français Raulet, Brandsen puis Soulanges, se distingue lors de plusieurs combats de la campagne du Pérou au sein de l'armée de Bolivar, notamment celui de Chunchanga (19/12/1822). Peu après le général espagnol Canterac met à prix la tête des « *défenseurs de l'indépendance du Pérou* », ce à quoi 5 officiers français Raulet, Brandsen, Soulanges, Teisserante et Devisette, ainsi que l'anglais Hill, tous membres de ce régiment, répondent en publiant un manifeste dans la Gazette de Lima, disant entre autre, « *Nous levons le gant sans peur. Que soit à la bonne heure exécutée la sentence royale de peine de mort pour les étrangers qui luttent pour la liberté américaine : ce sera une gloire de mourir pour la défense d'une si juste*

³⁵² Rondrau J., Op. Cit., p.15.

³⁵³ Puigmal P., Op. Cit., p.7.

*cause*³⁵⁴ », ce qui provoque une note élogieuse du général Santa Cruz, chef de l'armée du centre.

Dans un deuxième temps, ces hommes, pour la majorité, comme nous l'avons dit, enfants au moment de la Révolution Française de 1789, ont été éduqués selon ses principes et, même si le Premier Empire n'en constitue pas l'application idéale, loin s'en faut, il a su les maintenir idéologiquement et les inculquer à ses soldats. Robert, lors de son procès à Buenos Aires en 1818-1819, déclare à ce propos qu'il fut « *bercé depuis mon enfance par les idées libérales* »³⁵⁵ et Benjamin Buisson, qui lui s'exilera aux Etats-Unis, écrit qu'il étudia dans une des écoles centrales (Polytechnique) qui reflétaient l'esprit scientifique et pratique, héritage des Encyclopédistes³⁵⁶. Même les ennemis de l'indépendance ont compris l'importance de ces principes comme, par exemple, le colonel espagnol Ballesteros qui écrit dans ses mémoires: « *Au milieu de ces Américains, valeureux défenseurs de la liberté et de l'indépendance de leur patrie, se trouvaient des étrangers fidèles à la cause, pour laquelle avaient péri tant de leurs compatriotes. Parmi ceux qui survivaient à tant de dangers et de fatigues, il y avait des hommes qui avaient combattu sur le Guardianio et le Rhin, qui avaient été témoins de l'incendie de Moscou et de la capitulation de Paris. Tels étaient les hommes ici réunis et faisant cause commune: Américains et Européens, tous étaient animés du désir unanime d'assurer l'existence politique de ce vaste continent* »³⁵⁷.

Benjamin Viel est l'exemple parfait de l'idéologie de ses compagnons, une idéologie à laquelle il restera fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Nous verrons dans le chapitre 3-6 son rôle au moment de la lutte entre

³⁵⁴ Archivo Nacional del Perú, Lima, sala de Periodicos, años 1820-1825, La Gaceta de Lima.

³⁵⁵ Rondrau J., Op. Cit., p. 15.

³⁵⁶ Suchère Delery S. de la, *A la poursuite des siècles*, Le cercle du livre de France, Montréal, 1950, p. 29.

³⁵⁷ Ballesteros J., *Historia de la revolución y guerra de la independencia del Perú desde 1818 hasta 1826*, Biblioteca Nacional de Santiago, Colección de Historiadores y Documentos relativos, Op. Cit., p.293-296.

libéraux et conservateurs, mais nous voulons insister ici sur cette fidélité. Intendant de Concepcion en 1851, il est « *vieux, fatigué par le service et sans forces pour lutter une fois de plus lors d'une guerre civile. Il y est surpris par les révolutionnaires et ne peut leur opposer la résistance que le gouvernement lui avait ordonnée*³⁵⁸ ». Malgré son amour pour les idées libérales et sa loyauté au gouvernement constitué, il ne put rien faire et décida alors de s'éloigner définitivement de la vie politique et du service militaire. Jusqu'à la fin de leur vie, ces officiers gardent les mêmes idées, ainsi Beauchef, revenant d'un voyage de plus de deux ans en France, écrit en 1834, « *En France, il ne reste rien de ce que j'ai connu. Tout a disparu, famille, amis, idées, gloire, bref toute mon époque. La solitude a été ma compagne de route. Quel trouble j'ai ressenti ! J'étais un étranger dans ma patrie*³⁵⁹ ».

C'est dire que, revenant au moment où ils arrivent en Argentine ou au Chili, et plus tard au Pérou, ils savent parfaitement ce qu'ils veulent; ils ont vécu la quasi totalité de leur vie sous le régime impérial de Napoléon 1^o comme membres de son armée mais l'ont fait avec, en tête, les idéaux de la Révolution. Ainsi, en le disant d'une manière différente, terminer avec le régime royal qu'ils abhorrent et participer à la naissance de nouvelles républiques, constituent deux des raisons majeures de leur venue en Amérique mais nous devons en ajouter plusieurs autres.

Fils de la Révolution, ils sont aussi pour la plupart sans emploi et en demi-solde depuis le retour des Bourbons. Or, l'activité militaire constitue leur seule activité professionnelle, c'est de fait la seule chose qu'ils savent faire ayant été incorporés dès leur plus jeune âge entre 17 et 18 ans dans les armées impériales. Il n'y a aucune possibilité pour eux de poursuivre cette carrière en Europe. L'Amérique, c'est pour eux une source de travail.

³⁵⁸ Figueroa P.P., *Diccionario biográfico de extranjeros en Chile*, Imprenta Moderna, Santiago, 1900.

³⁵⁹ Poignat P., Op. Cit., p.166.

Ils ressentent par ailleurs une haine profonde pour les Espagnols pour avoir combattu et soufferts durant les guerres de la Péninsule Ibérique. Le fait, comme Beauchef, d'avoir été prisonnier pendant deux ans sur un ponton en rade de Cadix explique la haine qu'il exprime à leur égard à de nombreuses reprises dans ses mémoires. Venir en Amérique et y lutter contre les Espagnols, c'est donc pour eux se venger de leurs souffrances passées en participant à la fin de l'empire colonial espagnol.

D'autres enfin cherchent fortune, aventure ou argent et voient dans la possibilité offerte par les mouvements de l'indépendance le démarrage d'une nouvelle vie, la probabilité d'engranger de la gloire et le rêve d'amasser une fortune. Ceux-là, en général, ne resteront pas longtemps dans ces territoires.

Nous devons considérer que, sauf exceptions, c'est probablement la conjonction de ces raisons qui poussèrent les officiers à faire le voyage. Bien que n'étant pas fils de cette révolution, au contraire puisqu'ils la combattirent, il n'est pas inintéressant de noter que les officiers anglais, qui iront, à partir de 1817, combattre au Vénézuéla et en Colombie sous Bolivar, possèdent la même idéologie. Relevons, par exemple, les affirmations « *j'ai voulu contribuer aux efforts pour l'émancipation des opprimés... je me suis décidé à soutenir la cause des patriotes sud-américains... mon ardent amour pour la liberté et la république, mes aspirations et idéaux démocratiques, me poussèrent à abandonner mes terres, mes propriétés, ma fortune et ma santé... je voulais partager la gloire immortelle des libérateurs de l'être humain de l'influence de la religion et de l'esclavage*³⁶⁰ ». Ceci explique d'une part, pourquoi d'autres Européens, en dehors des Français, se joindront au mouvement ainsi que de nombreux Espagnols opposés au pouvoir des Bourbons et d'autre part,

³⁶⁰ Hashrouck A., Op. Cit., p.60.

l'excellente entente entre ces hommes qui pour certains s'étaient opposés pendant les guerres impériales.

Nous sommes donc bien loin du concept traditionnel du « mercenaire » qui va combattre pour celui qui lui propose les meilleures conditions. Citons à nouveau Robert, lors de son procès : « *on ne peut me reprocher ni l'espoir d'obtenir des avantages, ni le désir de vengeance, parce qu'en Europe j'avais sacrifié des avantages supérieurs et qu'ici, je n'ai rien demandé.* »³⁶¹

Ils sont de plus accoutumés à voir des généraux prendre le pouvoir; ils savent que, souvent, ces derniers se considèrent comme les héros de l'émancipation et les propriétaires du pouvoir pour avoir contribué par leurs bras ou leur sang à conquérir l'indépendance.

Nous ne devons donc pas être surpris de les voir prendre part aux luttes internes entre les différents généraux conduisant le processus de l'indépendance: O'Higgins, Carrera, Freire, San Martín, Pinto, Prieto, Bolívar, Riva Agüero, Artigas, Alvear, entre autres. Pendant 13 ans, entre 1817 y 1830, ils se sont mêlés à ces conflits, ils ont pris partie pour l'un ou l'autre des leaders, pour l'une ou l'autre des idéologies, souffrant en de multiples occasions les conséquences de leurs prises de position.

Il ne s'agit pas ici, dans le contexte de ce travail de proposer une analyse historique de chacune de ces luttes mais, simplement, d'étudier leurs conséquences sur les officiers napoléoniens ou le protagonisme de ces derniers. Nous ajouterons toutefois une courte explication sur chaque conflit de manière à comprendre le contexte de ces épisodes souvent confus.

³⁶¹ Rondeau J., Op. Cit., p.15.

3-2) Deux projets pour le Chili indépendant.

Commençons par le premier, généré à partir des différences entre O'Higgins et Carrera (deux généraux chiliens luttant pour l'indépendance de leur pays, le premier avec une vision proche de l'élite américaine illustrée bien que conservatrice, et le second; admirateur du Coup d'Etat de Brumaire, plus enclin à une version militariste et nationaliste bien que plus radicale de l'évolution du pays), sur comment conduire l'indépendance chilienne. L'Italien Rondizzoni, après dix ans au sein des armées napoléoniennes, arrive en Argentine en 1817 dans un des bâtiments affrétés aux Etats-Unis par Carrera avec lequel il développe une relation d'amitié et de convergences politiques. Malgré la situation précaire de Carrera (il est interdit de séjour à ce moment en Argentine), il décide d'aller combattre avec San Martín pour la libération du Chili³⁶². Mais, peu après, de nouveaux événements relatifs à Carrera (interdiction d'entrer au Chili, procès de ses frères et assassinat de Manuel Rodríguez, autre combattant chilien opposé à O'Higgins) l'oblige à demander et obtenir, le 6 mai 1818, son retrait absolu de l'armée tout en conservant son immunité et son uniforme. Ibañez écrit à ce sujet, "... Ces événements lamentables blâsèrent profondément son âme et il prit dès lors la résolution de se séparer de l'armée, protestant ainsi contre de tels actes..."³⁶³ Il se retire donc dans ses terres jusqu'en 1823 quand O'Higgins lui demande d'entrer à nouveau en service, ce qu'il refuse; ce sera

³⁶² Ibañez A., Medina J.T., *Hoja de servicios de don José Rondizzoni*, Imprenta del Ferrocarril, Santiago, 1865, microfilm Biblioteca Nacional de Santiago, "Le Ministre de la Guerre, à Buenos Aires, proposa à Rondizzoni de passer au Chili sous les ordres de San Martín, proposition qu'il accepta après avoir obtenu la complète approbation et acceptation de Carrera", p.8.

³⁶³ Ibañez A. Op.Cit. p.10-11, "Rondizzoni ne pouvait non plus rester indifférent à eux. Son caractère franc et loyal lui faisait répousser avec indignation toute mesure non conforme avec les sévères principes qui guidaient constamment sa conduite..."

seulement après la déposition de ce dernier par Freire que Rondizzoni reprendra son poste jusqu'en 1830, comme nous le verrons plus loin.

Dans les mêmes circonstances, d'autres officiers renoncent ou sont expulsés : Blaye obtient licence absolue conservant immunité et uniforme ; Deslandes, licence absolue ; Roul prend position contre Pueyrredon (Directeur Suprême à Buenos Aires) et en faveur de Carrera en Argentine et est expulsé ; Cramer renonce (il est en fait expulsé par San Martin) après l'assassinat des Carrera et son rôle prédominant lors de la bataille de Chacabuco. Remarquons de plus que Cramer et Brayer (général d'Empire dont nous reparlerons) développent aussi un rapprochement avec Manuel Rodríguez, ce qui, politiquement, n'aide pas à améliorer leur situation.

Nous l'avons vu, la majorité de ces officiers sont venus grâce à Carrera, la plupart sont liés à lui et n'acceptent ou ne comprennent pas la lutte à laquelle ils sont mêlés parfois contre leur gré. Avant leur arrivée, le désaccord entre Carrera et O'Higgins avait déclenché une guerre civile et causé le retour des Espagnols ; ils l'ignorent souvent et paient leur fidélité à Carrera, ce qui nous permet de souligner ici leur peu de connaissance sur la situation politique locale et leur préparation pour le moins superficielle, d'où, par exemple, les critiques faites au général Brayer de ne pas connaître la langue et à Drouet, d'être « un étranger récemment entré dans le pays et ignorant de nos institutions...³⁶⁴ ».

³⁶⁴ Archives Nationales de Santiago, Ministère de la Guerre, Vol.59, lettre de Zenteno, Ministre de la Guerre, du 25/7/1817.

3-3) Lutte à mort entre San Martin et Carrera³⁶⁵.

Il est important d'insister, à nouveau, sur le fait que la grande majorité des officiers arrivent à Buenos Aires, engagés aux Etats-Unis par Carrera³⁶⁶ et par l'Argentin Thompson ou en France par Rivadavia (Ministre argentin). La plupart décident de suivre San Martin à travers les Andes, en direction du Chili, avec tout le matériel (fusils, sabres et cartouches) transportés dans les bâtiments de Carrera, matériel qui sera utilisé lors de la bataille de Maipú (1818)³⁶⁷. Mais d'autres décident de rester en Argentine ou y retournent rapidement pour poursuivre la lutte pour l'indépendance de ce pays sans le faire sous les ordres de San Martin : Danel, Brayer fils et Trolé avec le général Alvear, par exemple, pendant la guerre entre l'Argentine et le Brésil en 1827³⁶⁸.

Deux cas bien particuliers démontrent le niveau de violence atteint dans le cadre des dissensions politiques entre San Martin et Carrera : le premier se termine par l'expulsion du général Brayer qui a exercé les fonctions de major-général des armées des Andes puis du Sud du Chili ; le second, appelé « Complot des Français », se conclura par la mort de trois officiers en Argentine et l'expulsion de trois autres. En tout état de cause

³⁶⁵ Pour une explication approfondie du conflit entre San Martin et Carrera et son origine lors de la bataille de Rancagua en 1814 et ensuite à Mendoza avec l'armée des Andes (1816-1817), voir : Guerrero Lira C., *la contrarrevolución de la independencia de Chile*, DIBAM, 2001, p.85-117.

³⁶⁶ « Le général brayer était venu des Etats-Unis avec J.M. Carrera. Celui-ci était parvenu à y lever une légion dont les officiers pour la plupart étaient Français, et à former une expédition qui avait été conduite par cinq bâtiments au port de Buenos Aires où ils sont mis sous pavillon des Provinces Unies. Mais le gouvernement de Buenos Aires, ennemi des Carrera, qui, d'ailleurs, voulait que San Martin fut l'instrument et l'auteur de la conquête, s'opposa à l'intervention de Carrera dans les affaires du Chili : ces vaisseaux furent envoyés pour le service de Buenos Aires et lui-même fut obligé d'aller chercher asile à Montevideo. » Archives Ministère des Affaires Etrangères, Correspondances Politiques, Chili, Volume I, p.20, Rapport du Consul Barrère.

³⁶⁷ Merino A., Instituto de Investigaciones Históricas General José Miguel Carrera, artículo "Reconclando al general" in www.jmcarrera.cl/articulos/, julio de 2003.

³⁶⁸ Ocampo E., *Alvear en la guerra con el imperio de Brasil*, Op. Cit.

et à un niveau plus général, les épurations qui allèrent de paire avec l'élimination de Carrera et dans une moindre mesure de Manuel Rodriguez, ne touchèrent pas seulement les officiers européens et permirent la consolidation d'une armée plus homogène au commandement unifié au Chili, ce qui ne fut pas le cas en Argentine.

3-3-1) Les déboires du général Brayer ou le dialogue de sourds.

Le but de ce chapitre est de comprendre pourquoi un dialogue entre deux officiers, tous deux de grande tradition militaire avec une formation et discipline mentale communes, s'est transformé en un dialogue de sourds dans le contexte de l'indépendance du Chili et de l'Argentine. Plusieurs textes classiques sur cette période, en particulier l' "Historia general de Chile" de D. Barros Arana, font référence à cet épisode mais aucun ne prend en compte la totalité des documents et donnent, en conséquence, une vision partielle, ce qui ne permet pas de comprendre l'intégralité de la situation. Nous avons donc reconstitué ce dialogue, assemblé les pièces de ce puzzle, de façon, cette fois avec tous les éléments, à rendre compte de cette réalité.

Dans le contexte déjà décrit de l'arrivée de ces Français aux Etats-Unis, le général Brayer est mis en relation avec José Miguel Carrera par le maréchal Grouchy en accord avec le roi Joseph, tous deux exilés aux Etats-Unis³⁶⁹. Il arrive à Buenos Aires en 1817. Baron d'Empire et officier de la Légion d'Honneur, il est précédé d'une réputation importante et justifiée après ses exploits pendant les combats de la révolution et de

l'Empire.³⁷⁰ Nous verrons un peu plus loin que sa biographie ne correspond pas à ce qui s'écrira ou se publiera sur lui en Amérique Latine. Toutefois, comme le dit Barros Arana "Celui qui capta le plus l'attention de San Martin fut un général français appelé Michel Brayer qui pendant les guerres de la République et de l'Empire avait acquis une certaine renommée." Ce que confirme San Martin dans une lettre à O'Higgins le 8 avril, "Plusieurs officiers français sont déjà partis et j'ai les meilleures informations sur la majorité d'entre eux; et demain d'autres vont faire de même, Français et Nordaméricains, tous sujets notables; Le général Brayer le vérifiera lui aussi³⁷¹." Il est intéressant de relever le contenu d'une lettre anonyme envoyée depuis Buenos Aires le 23 janvier 1818 et publiée dans le "National Intelligencer" de Washington, journal officialiste du président Monroe: "Je n'ai aucun doute que Brayer combattrait avec valeur contre les royalistes si ils osent l'attaquer. Je vous assure qu'il rendra service à ce pays (le Chili), apportant de plus ses connaissances dans le domaine de la discipline aux jeunes officiers et aux troupes. Il introduira aussi une idée du détail et de la minutie que l'armée ignorait auparavant."³⁷²

³⁷⁰ Six G., *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux de la Révolution et de l'Empire*. Georges Saffroy Ed., 1934, pp. 155-156. A. Lievyns, J. Verdot, P. Begat, *Fastes de la Légion d'Honneur, biographie de tous les décorés*. BNF de l'édition, 1847, T. IV pp 230-232. Pour les biographies de M. Brayer, ces deux biographies établies à partir des documents du Service des Archives de l'Armée de Terre (SHAT) de Vincennes (2YE) contredisent totalement les versions publiées tant par Barros Arana (Op. Cit, pp. 126-7) que par le journal argentin l'"Abogado Nacional" en 1818.

³⁷¹ Barros Arana D., op. Cit. Pp. 126 pour les deux citations. Ce même Barros Arana écrit dans l'introduction des "Memorias militares pas servir a la historia de la independencia de Jorge Beauchef", "Le général Brayer, vétéran des guerres napoléoniennes, distingué par Louis XVIII par l'obtention d'emplois de responsabilité et d'autres d'importance par le Corse, était un brillant officier, un chef d'état-major distingué, très au fait de l'administration militaire. Son expérience chilienne fut un échec. Sans doute, à notre avis, les réformes qu'il prétendit introduire dans l'armée le firent mal voir par d'autres officiers qui obtenaient de l'état ancien des choses divers avantages" p. 70 dans les textes biographiques.

³⁷² Nos remerciements à Emilio Ocampo, auteur de *Abevar, en la guerra con el imperio del Brasil*, Buenos Aires, 2003, pour la communication de cette lettre. Nous mettons ici à disposition le texte intégral de l'original de la lettre en anglais: "The army before Talcahuano is commanded by general Brayer, who you no doubt saw in Baltimore, and who left there with general Carrera. He is said to be a man of experience and a good soldier from the school of Napoleon, and if the jealousy of his people will but let him alone. I have no doubt he will give a good account of the royalists, should they dare to attack him. I say it will be of service to the country, inasmuch as it will afford a field of discipline among the young

³⁶⁹ Grouchy élaborera une proposition pour les officiers souhaitant se rendre au Chili, voir ce texte en Annexe B, p 314.

Mais, ce qui est certain c'est que son arrivée n'est pas appréciée de la même manière par tous: son grade et sa responsabilité, major-général chargé de réorganiser l'armée, lui confèrent une position de plus haute hiérarchie que tous les officiers à l'exception de trois seulement qui sont généraux, O'Higgins, Soler et San Martín¹⁷³. Voici comment le décrit le premier à San Martín lors de son arrivée: "*Brayer est ici. Ce que j'ai pu observé correspond à ce que vous m'avez dit: sa présence, comme étranger, n'est pas du goût de la majorité des officier mais il sait apparemment ignorer ceci et tout devrait se régler rapidement.*"¹⁷⁴. Ce que confirme Georges Beauchef, compatriote de Brayer et sergent-major de l'armée "*Il faisait tout avec les meilleures intentions du monde et sans prétention... La situation qu'occupait le major général était enviée par beaucoup d'autres; c'était naturel. Le major général préconisait des réformes nécessaires qui ne convenaient pas à tous. En peu de temps, le major général se fit connaître comme un homme capable et connaissant son travail, ce qui se devait supposer d'un homme qui avait commencé sa carrière comme simple grenadier pour atteindre le grade de lieutenant-général pendant les périodes de la Révolution et de l'Empire.*"¹⁷⁵.

L'état-major général avait été crée le 5/9/1817 et le général Brayer en était le deuxième chef après le colonel anglais Arthur Wavell qui n'était resté à ce poste que très peu de temps. La création de cette fonction correspondait, pour O'Higgins et Zenteno, Ministre de la Guerre, à l'urgente nécessité d'organiser et de professionnaliser la jeune armée.

officers and troops and with the skill of general Brayer possesses, give them an idea of the detail and minutiae of an army which they heretofore had little or no knowledge"

¹⁷³ Gay C., *Historia física y política de Chile*, Op. Cit., Tomo IV, p.242: "*A son arrivée, Brayer alla au campement rendre visite au commandant en chef: sa classe, sa belle physionomie, noble et militaire à la fois, et ses antécédents lui avaient valu une chaleureuse bienvenue par de nombreuses personnes et San Martín l'admit dans son armée, le nommant major-général de sa division. Beaucoup d'officiers de San Martín aspiraient à ce poste pour lequel ils disaient posséder plus de mérites: ceci produisit des murmures d'envies.*"

¹⁷⁴ O'Higgins, *Archivo de Don Bernardo O'Higgins*, T. XX Operaciones militares, 1817, pp.319.

¹⁷⁵ Folia Cruz G., Op. Cit., pp. 112 y 101. De ce livre, sont extraites toutes les citations de Jorge Beauchef incluses dans ce chapitre.

Il est, de plus, important de mentionner dans ce contexte la phrase prononcée par l'historien argentin T. Halperin-Donghi dans une interview accordée au journal le « Mercurio » (Artes y Letras, 10/11/2002), dans laquelle, faisant référence à l'arrivée au Chili des Argentins Alberti, Sarmiento et Mitre pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, il déclare: "*Comme toute présence étrangère, dans un premier temps, elle en a irrité certains...*" C'est un phénomène relativement commun si l'on considère que le général Bermudez, aux ordres de Bolívar au Venezuela, jaloux des officiers britanniques qui le secondent, demandera à n'intégrer dans ses troupes que des soldats et non des officiers étrangers¹⁷⁶, ou encore, si l'on se réfère à ce général chilien, engagé par l'armée colombienne lors du conflit contre le Pérou en 1928-1929, dont l'arrivée provoqua le rejet de nombreux officiers colombiens¹⁷⁷.

Pendant quelques semaines, cette situation ne va pas changer. Il en sera ainsi pour le moins jusqu'aux événements de Talcahuano à propos desquels Brayer devra assumer toute la responsabilité de la défaite. Nous verrons plus loin ce qui s'est réellement passé, mais cet instant marque le début des mauvaises relations entre Brayer et San Martín, le second personnage du dialogue. O'Higgins, le Directeur Suprême du Chili, se mêlera, lui aussi, à cet échange que, malgré tout, nous continuerons d'appeler dialogue en fonction de la très forte personnalité et du protagonisme des deux principaux acteurs.

À partir de Talcahuano et encore plus après la bataille de Maipo, Brayer et San Martín vont publiquement exposer leurs arguments et sentiments, lesquels, pour le moins les seconds, existaient avant, ce qui entrainera, au bout du compte, quelques mois plus tard, la sortie définitive de Brayer du continent américain.

¹⁷⁶ Hasbrouck A., Op. Cit., p.393.

¹⁷⁷ Arancibia Clavel R., "Influencia del ejército chileno en América latina (1900-1950)", *II Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2-3 septembre 2004.

La violence des textes va bien au-delà de ce qui est arrivé à Talcahuano ou de ce qui a été décrit comme les raisons de la dispute. Nous présentons, en Annexe C, Volume 2, le second texte de Brayer de façon à donner une idée de la violence verbale utilisée par les deux protagonistes. Nous avons rassemblé pour la première fois les différentes pièces de ce dialogue, dialogue auquel font référence de nombreux historiens sans les faire connaître ni souvent les posséder ou les avoir étudiées.

Ce difficile travail de reconstitution du puzzle a été rendu possible grâce à la très efficace collaboration de l'historienne Viviana Kluger à l'Archivo General de la Nación et au Museo Histórico Nacional de Buenos Aires, de Patricia Pasquali de l'Instituto Sanmartiniano de Cordoba, Danuta Monachon, directrice de la bibliothèque Dosne-Thiers de la Fondation Thiers à Paris et de Gabriel Romo y Daniel Baez, nos deux adjoints de recherches dans le cadre du projet mené à bien grâce au financement de l'Université de Los Lagos, à Osorno au Chili en 2002-2003. Sept documents constituent l'ensemble de ce dialogue. Il s'agit de: le "*Manifiesto de la Conducta del Teniente General Brayer en el tiempo que ha permanecido en Sud América*"³⁷⁸, la lettre de San Martín à Tomas Guido³⁷⁹, l'article sur Brayer, lieutenant général, dans le journal l'"*Abogado Nacional*"³⁸⁰, la "*Réponse de San Martín à Brayer*"³⁸¹, la "*Testificación del general O'Higgins a la cita del general Brayer sobre su conducta militar y política en la América del Sur*"³⁸², la "*réponse de Monsieur le lieutenant général Brayer au général San Martín*"³⁸³ et la

³⁷⁸ Biblioteca Nacional de Chile, Sala Medina, AAD 9968.

³⁷⁹ P. Pasquali, *San Martín confidencial. Correspondencia personal del Libertador con su amigo D. Tomas Guido, 1816-1849*. Planeta, Buenos Aires, 2000, pp. 114-115.

³⁸⁰ Archivo General de la Nación, Colección de diarios, 1817-1818, El Abogado Nacional.

³⁸¹ Museo Histórico Nacional, Buenos Aires, Memorias y autobiografías. Tomo III, Imprenta Rosas, 1910.

³⁸² Biblioteca Nacional de Chile, Sala Medina, AAD 9969.

³⁸³ Bibliothèque Dosne-Thiers, Fonds Masson, Fonds 465 a 479. Ce texte a été publié par A. Jay dans la revue *La Minerve Française*, T. 7, n°13, 1819 (pp.38-46), avec le titre "Exposé de la conduite du lieutenant-général Brayer pendant le temps qu'il est resté dans l'Amérique du Sud."

*"Contestación de los jefes del ejército unido de los Andes y de Chile al manifiesto del ex-mayor general D. Miguel Brayer sobre su conducta en el tiempo que permaneció en Sud América"*³⁸⁴.

Il y a bien évidemment plusieurs manières de lire et par conséquent de comprendre les éléments exposés par les protagonistes: Chacun prend l'univers entier à témoin de sa bonne foi et donne une série d'explications à ses attitudes et décisions. Mais aucun ne donne des preuves réelles confirmant ce qui a été dit ou ce qui est publié. Par exemple, Brayer écrit dans son manifeste, parlant de San Martín "*quand il excède dans la boisson, ce qui par malheur arrive plus que fréquemment, il commet les erreurs d'un homme attaqué de frénésie*" ou dans sa réponse "... *quand Cramer l'informa qu'il avait réussi à forcer le passage des Andes, il le rencontra à une distance énorme du lieu du combat...*". San Martín, lui, écrit dans sa lettre à Guido "*...le manifeste du lâche Brayer,.... ce malfaisant..., un fanfaron de ce calibre...*". Tous deux font ces affirmations sans apporter de preuves, en restant au niveau des attaques gratuites en vue de déprécier l'autre. Loin de nous l'idée de chercher un coupable ni d'agir comme avocat d'un ou des protagonistes, seulement d'essayer de vérifier le pourquoi des écrits et, plus que tout, le pourquoi de tant d'exagérations et de violences réciproques.

Revenons au thème de la bataille de Talcahuano en 1817: O'Higgins confie à Brayer la responsabilité de l'attaque. Beauchef dit à propos de Brayer à Talcahuano "*Le général O'Higgins offrit une chaleureuse bienvenue au général Brayer et l'invita à un grand repas auquel furent conviés tous les chefs de l'armée du sud ainsi que nous autres. Je me mis à observer et ne notais rien de bien positif ni de plus ou moins favorable à*

³⁸⁴ Biblioteca Nacional de Chile, Sala Medina, AAD 2524. Le seul officier français qui signe ce texte est Bacier d'Albe qui, depuis le voyage entre New-York et Buenos Aires, ne portait pas Brayer dans son cœur, d'après de lui (lettre de Bacier d'Albe du 28/12/1818, Documents de Mr. Artru) qu' "*il était un de ces hommes qui pensent que tout doit leur être soumis*".

mon général. De tous les visages, le seul franc et sincère, était celui du général O'Higgins, qui, de bonne foi, considérait la présence du général comme nécessaire à l'armée.³⁸⁵

Plus loin dans ses mémoires, le même Beauchef écrit, "quelques jours plus tard, il fut décidé que l'attaque principale se ferait sous la direction du major-général Brayer qui me fit appeler pour m'annoncer que le général O'Higgins venait de me faire l'honneur de m'avoir choisi pour conduire la première colonne de l'attaque...".

Bléssé au moment d'obtenir la victoire par la prise de la forteresse, il doit quitter le champ de bataille, cette dernière se transformant, peu après, en une terrible défaite. Brayer déclare alors "selon les informations qui circulent, c'est sur moi que retombera toute la haine d'un si triste résultat..." et Beauchef confirme dans ses mémoires "Ce bon général commit la grave légèreté de dire que si je n'avais pas été bléssé si rapidement, Talcahuano aurait été prise."³⁸⁶ En effet Brayer, au chevet de Beauchef, lui dit « Mon cher ami, consolez-vous, vous avez fait votre devoir et avez ainsi répondu à la confiance qu'avait placée en vous le général O'Higgins. Votre attaque a été brillante et nous avons tous cru pendant un moment que la place était prise. Si celui qui vous a remplacé n'a pas rempli son devoir, c'est son problème et le mien, mon cher Beauchef.³⁸⁷ »

Aussi bien O'Higgins que les chefs de l'armée des Andes et du Sud donneront, plus tard, une autre opinion sur cette affaire, faisant référence aux erreurs tactiques de Brayer, à sa présence loin du combat, le baptisant

³⁸⁵ Félix Cruz G., op. Cit., pp. 101

³⁸⁶ Félix Cruz G., op. Cit., pp. 111, de même que pour la précédente citation de Brayer. Beauchef écrit alors, « Cela heurte beaucoup d'amour propre et lui attire de nombreux ennemis. Dieu sait qu'il n'en a pas besoin. Je dois dire, en ce qui me concerne, que si je n'avais pas été bléssé si gravement, le second fossé du "Morro" ne m'aurait pas retenu plus que le premier et la palissade. Les soldats m'auraient suivi et ce qui se serait passé après, je n'en suis pas tout à fait sûr. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il en aurait fallu beaucoup pour me stopper. J'avais servi 19 ans sous Napoléon, cette école en valait bien une autre, pour ne pas dire plus. »

³⁸⁷ Félix Cruz G., Op. Cit., p. 109-110.

de "véritable agent de cette infortune", décrivant ses "disputes puérides qui constituèrent la précieuse nouveauté qu'il introduisit dans l'armée" et le fait d'être "sans connexions dans le pays, sans maîtriser notre langue, très pauvrement apprécié par toute l'armée qui avait été témoin de sa lâcheté." Cette unanimité paraît plus qu'étrange spécialement dans le cas de O'Higgins car ce dernier déclarait, dans un premier temps, quelques jours après la bataille: « le major-général Don Michel Brayer, depuis le début de la campagne et lors de cette brillante action, a donné des preuves évidentes de son activité et qualité militaire... ». Dans ses mémoires, José Zapiola ne partage pas, non plus, cette unanimité, écrivant: "...à cette dernière séparation (celle de Brayer de l'armée), on lui donna comme motif la malheureuse fin de l'assaut de Talcahuano en décembre de l'année antérieure, sans tenir compte que l'opération se fit avec l'approbation et sous les ordres du général O'Higgins.³⁸⁸ » De plus, Barros Arana, en général peu enclin à célébrer Brayer dans son Histoire du Chili, indique à propos de cette bataille que³⁸⁹ «Brayer proposa l'attaque directe du Morro puis l'occupation de la place de Talcahuano, ce qui fut accepté par la majorité des chefs, mettant de côté les projets d'assaut sur la Baie de San Vicente et d'attaque nocturne sur Tumbes. O'Higgins, bien que peu confiant, approuva la proposition du prestigieux général. » Encina, pas vraiment partisan, lui non plus, de Brayer, indique « le plan était téméraire mais si les chefs avaient montré l'élan nécessaire pour sauter le deuxième fossé, Talcahuano serait probablement tombée.³⁹⁰ »

Opposition totale entre les arguments, violence verbale extrême, accusations graves qui pourraient avoir causé la mort des protagonistes: que s'est-il donc passé pour atteindre un tel niveau de haine?

³⁸⁸ Zapiola J., Recuerdos de treinta años, Santiago, 1902.

³⁸⁹ Barros Arana D., Historia general de Chile, Op. Cit., Tomo XI, p.282.

³⁹⁰ Encina F., Op. Cit., p.214.

Commençons tout d'abord, avant de poursuivre l'étude des textes, à chercher des explications: le mauvais caractère des deux personnages principaux est de notoriété publique mais ne peut constituer une raison suffisante à de tels excès.

Un fait, peu étudié jusqu'à maintenant dans ce contexte, permet d'aborder le problème entre ces deux hommes de manière différente: Brayer arriva à Buenos Aires, engagé, comme nous l'avons vu, par Carrera et transporté jusqu'à cette ville dans un de ses bateaux: en conséquence de quoi, annoncer, comme le font les chefs de l'armée dans leur document, "Il est absolument faux qu'une personne d'importance ait appelé le général Brayer à Buenos Aires. Il fut considéré comme un particulier qui cherchait fortune... San Martin ayant pris en considération la situation à laquelle se voyait réduit un militaire après vingt années de service, fit le nécessaire pour qu'on intègre Brayer dans l'armée du Chili", ne correspond pas à la réalité et permet, selon notre interprétation, d'éviter la relation avec Carrera, homme poursuivi au Chili et interdit d'entrée en Argentine pour les raisons politiques ci-dessus exposées. De plus, A. Jay³⁹¹ informe que, dans une conversation avec Brayer à son retour en France, ce dernier lui indiqua avoir été sollicité par le Directeur Suprême des Provinces Unies, Pueyrredon et pour cette raison entra dans l'armée des Andes. Notre opinion et première explication, bien que sans certitude absolue mais avec conviction, c'est que Brayer paye le prix de sa relation avec Carrera. Il n'est pas si compliqué d'imaginer que la haine, bien connue de San Martin et O'Higgins envers Carrera³⁹² pourrait avoir

³⁹¹ Jay A. Op. Cit.

³⁹² O'Donnell P., *El águila guerrera, la historia argentina que no nos contaron*, Tercera parte, capítulo 10. Ed. Sudamericana in www.odonnell-historia.com.ar. Voici ce que déclare O'Higgins à San Martin dans une lettre en 1818: "Ils ont toujours agi de la même façon (les Carrera) et ils ne changeront qu'avec la mort. Tant qu'ils ne l'auront pas recue, le pays se débattrra dans d'incessantes convulsions, ... un châtiment exemplaire, et rapide, c'est le seul remède qui puisse éliminer un si grand mal. Faites disparaître d'entre nous les trois cyniques Carrera, jugez-les et qu'ils meurent, parce qu'ils le méritent plus que les plus grands ennemis de l'Amérique". Voir aussi les *Mémoires de Miller*, Edición Emecé, Buenos Aires, 1998, tomo I. p. 267: "San Martin et O'Higgins considéraient les

en grande influence sur ce qui arriva à Brayer; bien que ce ne fut pas le cas pour d'autres officiers français qui voyagèrent avec Carrera, officiers qui, en tout état de cause, n'eurent jamais le rôle ni les responsabilités qui furent ceux de Brayer.

Plusieurs proches de Carrera le comprirent d'ailleurs ainsi; deux officiers français Robert et Lagresse, et Doña Xaviere, la soeur de Carrera écrivirent ce qui suit sur ce thème: "...on imprime ici une réponse de San Martin au général Brayer; on dit que c'est un tissu d'injures et de mensonges... une fois publiée, ce sera une chose digne d'être vue pour ses côtés ridicules... Si Brayer savait que, celui qui le traite de voleur, rapporta grâce aux charrettes de D. Toribio Barrio deux coffres remplis d'argent..., à tel point que pour les extraire des charrettes, quatre hommes ont eu bien du mal..."³⁹³

José Zapiola, officier de la même armée propose une autre explication dans ses mémoires: "Il (Brayer) avait heurté la sensibilité de O'Higgins et de San Martin par ses paroles et sa conduite plus qu'imprudentes chez un militaire. Pendant ces mêmes journées, on le voyait à toute heure accompagner Manuel Rodriguez qui passait pour le plus exalté des tribuns..."³⁹⁴

Revenant aux textes, il n'est pas si étrange de voir les différents auteurs avoir fréquemment recours aux exemples et hommes célèbres de l'antiquité pour justifier leurs actes ou critiquer l'opposant: le XIX^e siècle et son éducation faisaient une place particulière à ces références; c'est

Carreras comme rivaux dangereux et en conséquence de quoi il était impossible que les deux parties travaillent de concert."

³⁹³ Rondau J., *Resumen documentado de la causa criminal seguida y sentenciada en el tribunal de la comisión militar de esta capital contra los reos Carlos Robert, Juan Lagresse, Agustín Dragomette, Narciso Parchappe y Marcos Merchar por el delito de conspiración contra las supremas autoridades de las Provincias Unidas y de Chile en Sud America*, Op. Cit.

³⁹⁴ Zapiola J., op.cit. P. 196. Faisons de nouveau référence à l'ignorance des officiers napoléoniens de la situation politique de cette zone.

pour cette raison que nous parlions un peu plus haut de formation et discipline mentale communes entre ces hommes.

Brayer parle, à de multiples reprises dans ses deux textes, du "caractère ambitieux de San Martin, qui ne tolère aucun mérite supérieur au sien... Aucun officier ne fit carrière aux côtés de San Martin par un autre chemin que celui de l'intrigue et de l'adulation... Une ambition sans limites, toujours inquiète et qui n'est compensée ni par de grandes qualités, ni par de grands talents... Jamais San Martin n'a permis aux autres chefs d'exercer pleinement l'exercice des fonctions de leurs emplois. Son caprice constitue la règle fondamentale de sa conduite... Son niveau de haine et d'abjection envers le général Balcarce, dont les talents et les vertus le sépareront de toute influence tant qu'il restera aux ordres de San Martin, rival déclaré de tout type de mérite." En relation à cette idée, Brayer apporte, selon lui, un élément de preuve en faisant référence à ce général Balcarce et aussi à Cramer, exclu de l'armée après son rôle primordial dans la victoire de Chacabuco, ajoutant que dans les deux cas, ces hommes faisaient de l'homme à San Martin.

Son ambition est telle, selon Brayer, qu'il prédit sa future disparition ou son exil par ces paroles: " Je connais tes compatriotes, le jour où tu montreras l'épée du pouvoir entre les mains de la férocité sera celui de ta puissance abattue sur ta tombe."³⁹⁵

Mais attaquer de manière si évidente un personnage public de l'envergure de San Martin en pleine époque de gloire, au moment de l'indépendance définitive du Chili à laquelle il venait de fortement contribuer, n'était pas acceptable et personne ne pouvait l'accepter en 1818: ceci explique l'unanimité aussi bien des officiers que de O'Higgins

³⁹⁵ N'oublions pas, ce qui donne un certain poids à cette affirmation de Brayer, que quelques années plus tard, San Martin devra quitter le continent américain et s'exilera en France, mourant à Boulogne sur Mer dans un état de pauvreté et d'isolement que rien ne laisse prévoir en 1818, à l'époque de son différend avec le général français.

pour défendre son honneur. Nous pouvons aussi le voir comme un bon moyen pour éliminer un homme qui "rendit un grand service comme bouc émissaire attirant toute la responsabilité de l'échec (de Talcahuano), qui, autrement, serait retombé, d'une manière ou d'une autre sur O'Higgins et San Martin."³⁹⁶

Par ailleurs, nous ne pouvons pas ne pas penser que des officiers jaloux (ainsi les décrivent aussi bien O'Higgins, San Martin que Beauchef) voient dans la publication d'un texte attaquant Brayer et signé par eux, un bon moyen pour s'assurer de la disparition définitive de ce dernier. Encore moins quand Brayer écrit "Qui eut pendant la campagne moins d'autorité que moi? Quel chef vit ses ordres aussi mal exécutés? Qui vit son autorité, ses conseils, son expérience et la dignité de son caractère plus ignorés? D'où est venue, soudainement, une si faible considération...? Il n'est pas difficile d'imaginer que jamais ils n'essayèrent de l'aider et que, au contraire, ils firent tout pour le faire tomber. Même le Consul du Roi de France à la Corogne, Barrère, affirmait dans un rapport au Roi que "le général Brayer se plaint de l'insubordination des troupes et de ce qu'on n'avait pas suivi ses avis."³⁹⁷ Tous ceux qui, Américains ou étrangers, tentèrent d'appliquer les principes européens, particulièrement napoléoniens, virent leurs efforts frustrés par la force des circonstances locales qui obligeaient parfois à des adaptations importantes. Ce fut certainement le cas de Brayer mais aussi celui du général argentin Paz qui déclara, « la science de la guerre dans ce pays consiste à appliquer les principes théoriques que nous enseignent les maîtres de l'art, à la

³⁹⁶ Encina F., *Historia de Chile*, Op. Cit., T. VI, pp157.

³⁹⁷ Ministère des Affaires Etrangères, *Correspondances Politiques, Chili, Volume 1*, p.24, Rapport du Consul du Roi à la Corogne chargé par intérim de la gestion du Consulat General de France à Madrid en 1817-1818.

condition qu'ils s'adaptent aux conditions, ressources et autres nécessités locales ».³²⁸

Si à ceci, nous ajoutons la déclaration de San Martín relative à son intention déclarée de "faire assassiner Brayer et de l'imprimer dans les annales de son pays", nous comprenons la violence de la réaction de ce dernier, une réaction, qui nous l'avons vu, ne fut pas absente, elle non plus, d'éléments douteux ou pour le moins non fondés.

Brayer, de fait, ne sut pas s'adapter à la réalité chilienne ni comprendre la mentalité des officiers indépendantistes. Il était plutôt difficile de comparer l'armée chilienne, qui comptait entre 5 et 6000 hommes, avec les armées du Premier Empire Français comprenant, comme par exemple en Russie, plus de 600 000 hommes. Il était encore plus difficile d'agir de la même manière et d'exiger le même comportement. Comme l'écrit Beauchef "en un mot, le scénario était vraiment réduit pour un lieutenant général français".

Nous faisons nôtre cette affirmation ajoutant que l'étude que nous avons menée sur l'influence militaire française pendant l'indépendance chilienne, argentine et péruvienne démontre que les Français, ou plus exactement, les anciens membres de la Grande Armée, se distinguant durant les guerres latinoaméricaines n'étaient pas des officiers de haut rang (la majorité étaient de fait jeunes officiers ou sous-officiers) ni de grande responsabilité en Europe au temps de l'Empire. Ils n'avaient pas, comme Brayer et quelques autres, beaucoup d'expérience, et aucune, en particulier, de commandement. Mais, ils surent très bien s'adapter aux circonstances spécifiques de ces luttes et obtinrent d'incontestables succès militaires sur ce continent: Serviez, général de Bolívar, Viel, Rondizzoni et Althaus, généraux du Chili et du Pérou, Beauchef, Bacler d'Albe, Cramer, Brandsen, Raulet, Danel, Trolé colonels

³²⁸ Archivo General de la Nación, Buenos Aires, Diario de marcha del general José M. Paz, p. 217.

du Chili, de l'Argentine ou du Pérou, Tortel et Bouchard, officiers supérieurs de la marine de ces pays. Ce ne fut pas le cas de Brayer ni des deux autres militaires de hiérarchie, les colonels Roul et Dauxion-Lavaysse, tous deux expulsés d'Argentine (voir leurs biographies dans le chapitre 4).

Mais, une fois de plus, cette incapacité, que beaucoup prirent pour un certain sentiment de supériorité (ce qui n'était probablement pas entièrement faux), n'explique pas tout et encore moins l'incroyable violence de l'article publié dans le journal l'« Abogado Nacional » de Buenos Aires le 24 décembre 1818. Quelques mots sur ce périodique avant d'analyser l'article: il vécut quelques mois, d'octobre 1818 à mai 1819, son directeur était Pedro Agrelo, grand ami de San Martín, et abordait les thèmes de gouvernement, économie, histoire ou société. Pourtant, cet article, de fait une étude de la biographie de Brayer, est simplement une accumulation de mensonges, de fausses interprétations et montre le plus souvent une méconnaissance totale, volontaire ou non, de la situation en Europe entre 1805 et 1815, c'est à dire durant le Premier Empire.

Citons quelques exemples pour confirmer ceci: la lettre minimise son rôle à Austerlitz en 1805 alors qu'il y fit capituler une colonne de 8 000 Russes à la tête de ses 800 hommes. Elle mentionne ensuite ses "exploits en Espagne, contre les juntas d'insurgés... Nous croyons toutefois plus difficile et héroïque de disperser un groupe d'indiens des pampas qu'un groupe ou toutes les juntas que possèdent les insurgés espagnols."

Michel Molières indique que 40 000 militaires trouvèrent la mort en luttant contre les guérillas espagnoles entre 1808 et 1814, c'est-à-dire

dix fois plus que le numéro total de soldats de l'armée indépendantiste à Talcahuano³⁹⁹, ce qui enlève tout poids à cette affirmation.

L'article affirme ensuite que Brayer "abandonna l'Empereur et les Français et se rallia (en 1814) au Roi... En 1815, il sut retourner sa veste à temps en abandonnant le Roi, manquant ainsi à sa parole, trahissant ses promesses volontaires et organisant les choses de façon à obtenir ensuite un poste de Bonaparte." Sur ce point, nous pouvons objecter que 80 % des généraux de Napoléon décidèrent en 1814 de rejoindre Louis XVIII quand ils pensaient l'Empire définitivement terminé et la grande majorité s'unit de nouveau à lui à son retour de l'île d'Elbe en 1815 ; ainsi que, plus que traître au Roi, Brayer fut comme presque tous fidèle à Napoléon.⁴⁰⁰ On peut bien sur avoir une interprétation différente sur ces faits mais écrire "Brayer au niveau militaire n'est qu'un obscur officier, parmi tant d'autres, membres des armées de Napoléon... et au niveau politique, est un joker connu, un retourne-veste, enfin un de ces reptiles anfibiés tant dépréciés et nuisibles dans toute bonne société..." est si exagéré et sans proportion que cela provoque le contraire de ce qui est souhaité. Il est intéressant à ce propos de signaler que Brayer est avec un petit groupe de généraux franc-maçons (dont Grouchy et Lallemand) un des premiers à se rallier à Napoléon en 1815. Rappelons de plus que Brayer est un des très rares officiers qui reçurent un héritage dans le testament de Napoléon en 1821. Nous ne pouvons ignorer, non plus, qu'après Waterloo, il propose à Napoléon de se mettre à la tête de ses troupes et de recommencer la guerre. Napoléon dira à Sainte-Hélène « j'aurais du monter à cheval quand la division de Brayer arriva à

*Malmaison et me faire conduire au centre de l'armée.*⁴⁰¹ » C'est dire l'estime que lui portait Napoléon, pourtant peu enclin, en général, à remarquer ses officiers généraux.

Finalement, il est important de signaler que plusieurs documents français et chiliens (l'article de A. Jay, la biographie de Lievyns, Verdot y Begat, et l'"Historia General de Chile" de Barros Arana) font référence, dans le cas de Barros Arana pour la nier, à l'intervention d'un "Cabinet Étranger" comme responsable de ce qui est arrivé à Brayer; Jay écrit, "Les hommes qui pensent et connaissent la politique du Ministère Anglais avouent qu'on permettrait difficilement à un général français d'associer son nom et ses exploits à la conquête de l'indépendance américaine. De fait, le général Brayer ne tarda pas à souffrir les conséquences sans pouvoir savoir d'où elles venaient." Barros Arana indique citant Brayer qu'"il fut obligé de se retirer à cause des intrigues d'un cabinet étranger" et la biographie de Lievyns informe que quand Diego Paroissien (Anglais de parents français) fut désigné chirurgien général de l'armée chilienne, il maintint pendant un court moment un violent conflit personnel avec l'ex-général napoléonien qui l'accusa d'inefficacité et de malhonnêteté, bien que ne pouvant présenter aucune preuve. Rien ne permet, ou pour le moins, nous n'avons rien rencontré pendant notre recherche, qui nous autorise à établir une relation entre ce qui est arrivé à Brayer et une possible intervention anglaise, mais le seul fait de le mentionner permet à cet épisode d'entrer dans le très compliqué contexte des relations internationales, contexte constamment présent dans le processus de l'indépendance.

Comment pouvons-nous conclure ce chapitre?

³⁹⁹ Molitres M., *Guerra a cuchillo: la guerrilla pendant la guerre d'indépendance espagnole (1808-1833)*, Publibook, 2002, pp. 159. Sur ce thème, consulter aussi: Reynaud J.L., *Contre-guerrilla en Espagne (1808-1814). Suchet pacifie l'Aragon*. Ed. Economica, 1992.

⁴⁰⁰ Lucas-Dubreton J., *Napoléon*, Librairie Larousse, 1969. Pp. 184

⁴⁰¹ Las Cases E. de, *Le mémorial de Sainte-Hélène*, Édition intégrale et critique établie par Marcel Donn. 2 volumes, Flammarion, Paris, 1951.

D'abord, que les circonstances expliquent une partie du conflit: un officier français de haut niveau avec une grande expérience n'était pas le plus apte pour participer aux luttes de l'indépendance américaine, autant pour ses propres impossibilités d'adaptation que pour les jalousies qu'il provoquerait parmi les officiers de cette armée.

Ensuite, les problèmes politiques internes (luttes de pouvoir au Chili et la situation de Carrera en 1817-1818) eurent sans aucun doute leur part de responsabilité dans cette situation. Ces problèmes étaient, nous l'avons dit, en général ignorés ou mal compris par les Européens.

Par ailleurs, dans le cas spécifique de Brayer, sa conduite ne fut pas toujours la plus appropriée, mais, dans le même temps, il se rendit compte de problèmes internes de l'armée très difficiles à résoudre⁴⁰² et de l'ambition personnelle de San Martin, cause probable selon lui de problèmes futurs.

Finalement, attaquer comme il le fit, le représentant le plus éminent de l'indépendance, même si, selon lui, il avait des raisons, ne pouvait avoir d'autres conséquences en 1818, que, pour le moins son éloignement, sinon sa mort. Relevons quelques strophes d'une chanson populaire extraites de l'"Archivo O'Higgins" sur ce thème, bien représentative de l'ambiance entourant cette affaire et de la considération que l'on portait à Brayer:

... En effet, chez Brayer, la jactance
De vingt années de combats
Avec autant de brillants
Vint illustrer notre enfance...

... Pues en Brayer, la jactancia
De veinte años de combates,
Con tan subidos quilates
Vino a ilustrar nuestra

⁴⁰² Gay C., Op. Cit., Tomo IV, p.243: "Brayer introduisit des réformes qui s'opposèrent au même à nombreux officiers. San Martin, lui-même, incommode de la familiarité avec laquelle le voyait un subordonné, ne tarda pas à faire partie des mécontents et l'envoya un même poste à la suite de O'Higgins."

infancia...

Si Brayer a eu l'imprudence
De se faire connaître ainsi
Il doit avoir la consolation
Qu'ils admirèrent son courage,
Car d'une balle, ¡O douleur!
Il se jeta ventre au sol...

Avec un tel général instruit
De vingt années d'expérience;
De tant de valeur et de science,
Comment nous en serions-nous sortis?⁴⁰³

Si Brayer se ha descuidado
En ser conocido al vuelo
Debe tener el consuelo
Que admiraron su valor
Pues de una bala, ¡oh, dolor!
Se fué de barriga al suelo.

Con tal general instruido
En veinte años de experiencia
De tanto valor y ciencia
¿Cómo habríamos salido?

Penser que Brayer eut, seul, des démêlés avec San Martin est bien loin de la vérité. Voici pour appuyer l'opinion générale des Français présents au Chili, l'avis sur San Martin de Jurien de la Gravière⁴⁰⁴ cité par Gonzales, "Il est très critique envers San Martin car selon ce dont on l'a informé, il ne possède aucune des caractéristiques d'un bon militaire et qu'ils sont nombreux ceux qui signalent son manque de courage et que plus d'un fait justifie une telle opinion. Il dit que lors de la bataille de Maipú, il perdit totalement la tête et que ce fut un officier français qui l'obligea à prendre les décisions qui au bout du compte lui donnèrent la victoire. Un fait similaire eut lieu à Chacabuco⁴⁰⁵ où il aurait été vaincu si ce n'est pour l'action du colonel français Cramer qui décida du sort de

⁴⁰³ *Archivo O'Higgins*, op. Cit., T. XXV, pp. 36.

⁴⁰⁴ Gonzales F., Ponencia XV Jornadas de Historia de Chile, Universidad Andrés Bello, 2003, El demandé français Pierre Roch Jurien de la Gravière y su visión de Chile y Perú en 1821.

⁴⁰⁵ Voici ce que dit sur cet événement le Consul Barrère "au lieu de profiter de la victoire qui venait de traverser la domination espagnole dans cette intéressante partie du continent de l'Amérique, afin d'en capoter entièrement les royalistes, Saint Martin alla à Buenos Aires pour des honneurs du rang." Archives Ministère des Affaires Étrangères, Correspondances Politiques, Chili, Volume 1, p.14.

la bataille lors d'une charge valeureuse à la tête de son régiment. San Martín, autant envieux que peu généreux, ne tarda pas à destituer cet officier." Peu après, en 1818, Manuel Rodríguez envoie une lettre à ce même Cramer, qui vient d'être exclu de l'armée pour son "indiscipline" par San Martín. O'Higgins intercepte la lettre en pensant qu'elle pourrait être le signe d'un complot contre lui (voir le complot des Français dans le chapitre 3-3-2), ce qui en dit long sur l'ambiance de soupçon qui pesait à cette époque sur les officiers français et sur leurs relations.

Frederic Masson⁴⁰⁶ a, lui aussi, une opinion tranchée sur San Martín et notamment sur son attitude à l'égard des officiers français qui étaient venus en Argentine, non seulement pour participer aux luttes de l'indépendance, mais vraisemblablement aussi pour y trouver une base et des moyens d'actions pour libérer Napoléon: "*Il les persécuta avec un incroyable despotisme et un mémoire du général Brayer montre qu'il ne fut pas éloigné de les faire tuer sans aucun jugement.*"⁴⁰⁷ Ajoutons que le départ de Brayer signifia aussi le départ de l'armée de plusieurs autres officiers, probablement par fidélité, comme Lucien Brayer et Dupuy, tous deux employés à son état-major pendant la campagne de Talcahuano.

⁴⁰⁶ Masson F., « Le roi Joseph aux Etats-Unis », *Revue de Paris*, année 23, Tome 2, 15/3/1916, p.272.

⁴⁰⁷ Brayer M., La réponse de Monsieur le général Brayer au général San Martín, Bibliothèque Douac-Thiers, Fonds Masson, 240, folios 465 à 179.

3-3-2) Le complot des Français.

Le deuxième épisode conclut par le jugement prononcé à Buenos Aires pour conspiration contre cinq officiers français en 1818: Robert, Lagresse, Dragumette, Parchappe et Mercher, auxquels nous devons ajouter Yung, tué lors de son arrestation, et le chilien Vigil, ex-officier de Joseph Bonaparte en Espagne, ont été arrêtés pour complot destiné à éliminer O'Higgins et San Martín. Dans le document officiel du jugement⁴⁰⁸, aucun élément prouvant la réalité des faits qui leur sont reprochés n'apparaît, ce qui n'empêche pas les juges de prononcer deux peines de mort et l'exil des autres, sauf Vigil déclaré innocent. L'étroite relation entre certains d'entre eux et Carrera pendant son exil à Montevideo constitue sans aucun doute l'élément explicatif présent tant dans le jugement que dans l'interprétation de la documentation disponible⁴⁰⁹. Il suffit, pour se convaincre du niveau des arguments présentés par l'accusation, de citer par exemple Rondeau, Directeur Suprême des Provinces Unies du Rio de la Plata lors du jugement: "*Bien connue est l'histoire des trois frères José Miguel, Juan José et Luis Carrera. Si seulement on pouvait l'effacer de celle de notre révolution! Ces Américains corrompus et ambitieux s'emparèrent du gouvernement de leur patrie pour le sacrifier aux Espagnols.*"⁴¹⁰

Que pouvons-nous dire concrètement sur ce « complot » ? Peu après l'interdiction faite à Carrera de continuer son expédition vers le Chili et son exil à Montevideo, fut publié à Buenos Aires le premier journal français, l'« Indépendant du Sud » sous la direction de trois ex-officiers

⁴⁰⁸ Rondeau J. Op.Cit., voir tout le document que nous publions dans l'annexe D, Volume 2.

⁴⁰⁹ Rondeau J. Op.Cit., lettres de Robert, Lagresse et Xavière Carrera, p.20-30.

⁴¹⁰ Rondeau J. Op.Cit. p.3.

d'Empire, Robert, Lagresse et Dragumette. Leur rapprochement politique avec Carrera et le contenu critique de leur journal ne permit pas son développement et il disparut après le numéro 6. Trois autres Français étaient à ce moment très influents à Buenos Aires : le colonel Dauxion-Lavaysse, le consul Leloir (lequel avait bien connu en France le général argentin Belgrano et le ministre Rivadavia et avait demandé l'obtention de ce poste) et le scientifique Bonpland. Ce dernier recevait chaleureusement tous les officiers français qui débarquaient dans ce port comme, par exemple, en 1818, les « colonels »⁴¹¹ Mercher et Yung. Mis en contact avec Robert et Lagresse, ces deux officiers souhaitaient rejoindre l'armée des Andes mais convaincus par les premiers d'aller avec eux au Brésil, ils se dirigèrent sur Montévidéo où Carrera les dissuada de poursuivre leur voyage en leur parlant des immenses possibilités du Chili, si bien qu'ils revinrent à Buenos Aires. A partir de ce moment, placés sous la surveillance de la police, au courant de leurs contacts avec Carrera et, de plus, avec sa soeur Xaviera à Buenos Aires, ils furent impliqués dans une conspiration et leurs courriers furent réquisitionnés. Tous ceux qui étaient nommés dans ces lettres furent soupçonnés, arrêtés, interrogés et pour la plupart libérés car rien ne pesait sur eux. Ce fut le cas de Dufroyer, Deschamps, Durand (ce dernier fut apparemment le dénonciateur du complot bien qu'il apparaisse pendant le procès comme défenseur de Mercher), Acard et Lebreton (ces deux derniers vivant au Brésil), Bonpland ou le Chilien Vigil. Toutefois aucune de ces lettres n'apportait le moindre élément concret sur le complot ni sur le fait d'assassiner O'Higgins ou San Martín. Le procès se déroula alors avec, entre autres, Bonpland comme avocat de Robert, Leloir de Mercher, Riesco pour Vigil. Le 31/3/1818, la commission militaire donnait son verdict : Robert et

Lagresse étaient condamnés à être pendus (ils furent en fait fusillés le 3/4/1819), Parchappe, Dragumette et Mercher à être expulsés et Vigil était innocent. Le Consul Leloir et Bonpland levèrent alors une pétition pour obtenir une peine plus légère pour les deux condamnés à mort. Cette pétition signée par tous les Français résidents ou de passage à Buenos Aires ne fut pas acceptée et la sentence fut exécutée⁴¹².

Comme nous l'avons déjà écrit, rien n'accusa formellement ces officiers et de nombreux doutes subsistent sur la réalité de cette conspiration. Carrera lui-même apporta un démenti formel à l'existence de ce complot déclarant⁴¹³, «...*Qui pourrait imaginer que quelques étrangers, ne connaissant pas la langue du pays et sans aucune relation sur place, pouvaient aller au Chili pour y assassiner O'Higgins, San Martín et quelques autres chefs dépositaires du pouvoir et de la force...* »

Ceci appuie la thèse que le gouvernement du Rio de la Plata chercha par l'intermédiaire de ce complot à se débarrasser de citoyens politiquement gênants et plus particulièrement les Français, surtout ceux comme Robert ou Lagresse qui avaient été à l'origine d'une presse en général peu favorable à ce gouvernement. Leur journal parut pour la dernière fois en mai 1818 au moment où ils furent suspectés d'agir pour l'annexion du Rio de la Plata à la France, ce qui dans ce cas non plus ne fut jamais prouvé.

Le procès chercha aussi, bien sûr et ceci constitue l'explication la plus plausible, à diminuer l'influence de Carrera par l'élimination de ses contacts, l'isolant ainsi chaque jour un peu plus.

Lucien Brayer, fils du général, se trouve à cette époque, lui aussi, dans la région et le 1^{er} juillet 1819, il part, aux dires de Carrera, le

⁴¹¹ Outre le document de Rondeau déjà cité, trois textes peuvent être consultés sur ce thème : Hammerly D. Op. Cit., Groussac P., "Un complot des Français en 1818", *Le Courrier de la Plata*, Buenos Aires, 25/3/1917 et Papillaud H., *Le journalisme français à Buenos Aires de 1818 à nos jours*, Buenos Aires, 1947, avec en particulier la liste des signataires de la pétition en pages 32-35.

⁴¹² Pérez J., San Martín et Carrera, Op. Cit., p.126.

⁴¹¹ Voir dans la présentation des biographies des officiers napoléoniens dans le Cone Sud, p. 224, nos doutes sur la réalité des grades déclarés par ces officiers à leur arrivée sur ce continent.

rejoindre de Buenos Aires probablement vers Montévidéo avec quelques hommes et un chargement d'armes. De fait Brayer ne servira plus ni au Chili ni en Argentine jusqu'au retour du général Alvear en 1825, lui aussi expulsé par San Martín et Puyrredon. La famille Brayer est très liée aux Carrera et elle le sera intimement par le mariage quelques années plus tard d'un des fils de Lucien avec une parente de José Miguel Carrera.

Début 1819, arrive un autre ex-officier d'Empire, Washington Mendeville qui dut quitter l'armée suite à un duel au cours duquel il tua son adversaire. Mais, loin de jouer le même rôle que ses anciens compagnons intégrés au complot, il rejoint Buenos Aires comme royaliste convaincu et agit sur place pour le compte de Puyrredon comme dénonciateur des Français, les officiers mais aussi les civils comme Roguin et Meyer qui organisent des banquets bonapartistes aux cours desquels apparaît le buste de Napoléon au moment du dessert⁴¹⁴.

3-3-3) – Un roi français pour le Río de la Plata ?

L'épisode de l'indépendance argentine que nous allons décrire ne touche pas directement les officiers napoléoniens combattant sur place mais il met en scène des Français, particulièrement Puyrredon, Directeur Suprême des Provinces Unies, grand ami de San Martín et grand ennemi de Carrera comme nous l'avons vu. Il situe, entre autre, la complexité du contexte international de l'indépendance.

De fait, un autre ex-officier d'empire, le colonel Lemoine (voir sa biographie dans le chapitre 4), est arrivé depuis peu en mission à Buenos

Aires pour négocier avec Pueyrredon : suite à une proposition de l'ambassadeur Hyde de Neuville aux Etats-Unis de créer à Buenos Aires et au Mexique, deux monarchies constitutionnelles, il y est envoyé en Août 1818 par Richelieu, Ministre des Affaires Etrangères, alors que dans le même temps, en Europe, l'Abbé Pradt propose pour éviter l'anarchie et assurer le régime républicain des nouveaux états américains, de réunir un congrès colonial. La première partie de sa mission est d'éloigner de Puyrredon tous les Bonapartistes, entre autres les officiers qui combattent pour l'indépendance et qui souhaitent une République, ce que la France ne désire pas. Puyrredon montre de l'intérêt et dans une lettre⁴¹⁵ affirme « *il faut profiter des dispositions favorables qu'ont toujours maintenu les habitants pour les ressortissants français et qui pourraient voir dans cette initiative le fondement de relations prometteuses entre les deux nations.* » Rivadavia, toujours en France à cette époque, appuie le rapprochement des deux pays même s'il s'oriente plus vers la solution de l'Abbé Pradt. Comme au Chili et au Pérou, le devenir institutionnel des nouveaux états indépendants est source de débat sinon de conflit ; ici, par exemple, entre l'instauration d'un régime républicain et d'une monarchie constitutionnelle, ce à quoi nous devons ajouter les ambitions de certains, prêts au pouvoir personnel.

La seconde partie de la mission de Lemoine consistait à faire accepter le Duc de Lucques, mari d'Elisa Bonaparte, soeur de Napoléon, comme Prince français destiné à cette couronne. Cette candidature ne laisse pas d'être étrange si l'on considère que ce Duc, en fait Félix Pascal Baciocchi, général corse des armées napoléoniennes, était alors exilé à Trieste et ne bénéficiait apparemment pas des grâces de la cour royale

⁴¹⁴ Jean-Baptiste Washington de Mendeville deviendra Consul de France à Buenos Aires en 1828 puis en Equateur en 1832 et de 1836 à 1851. Il épousera par ailleurs la femme du colonel Thompson, agent du gouvernement argentin aux Etats-Unis en 1817 et mort la même année pendant son retour dans les Provinces Unies du Río de la Plata.

⁴¹⁵ Belgrano M., "La Santa Alianza, los comisionados al exterior", Academia Nacional de Historia in Levine R., *Historia de América*, Tomo VI, p. 677-678.

française. En fait, Puyrredon, lui, préférerait le Duc d'Orléans⁴¹⁶, ce qui paraît beaucoup plus logique, ce dernier étant le neveu du Roi Louis XVIII, et était d'ailleurs optimiste si l'on en croit une lettre de Lemoine à Richelieu⁴¹⁷ dans laquelle il affirme que Pueyrredon lui aurait dit, « si la France nous concède le Prince que nous désirons, nous lui remettrons non seulement la souveraineté de ces provinces de l'Amérique du Sud mais aussi, nous ferons tous les sacrifices nécessaires pour que cette prise de possession soit pacifique. »

Mais la résistance du royaume espagnol ainsi que le manque d'appui de la Russie empêcheront la concrétisation du projet, ce d'autant plus, que l'Angleterre, mise au courant, décida alors d'intensifier sa politique de reconnaissance du régime de Buenos Aires. En fin 1819, fut définitivement enterré le projet et Lemoine rentra en France.⁴¹⁸ Ces faits nous permettent de réaffirmer une des idées de l'introduction à propos de l'influence du contexte international sur le devenir de ces territoires et de confirmer, pour revenir aux officiers napoléoniens, que le terrain sur lequel ils ont posé pieds est très mouvant autant pour des raisons internes qu'externes.

3-4) Qui dirige le Chili: O'Higgins ou Freire?

Laissons de côté l'Argentine et revenons au Chili : la lutte pour le pouvoir entre O'Higgins et son principal général, Freire, va connaître deux épisodes principaux : tout d'abord la déposition du premier par le second

⁴¹⁶ Levene R., Op. Cit., Tomo VI, p.682.

⁴¹⁷ O'Donnell P., *El aguilón guerrero. la historia argentina que no nos contaron*, Editorial Sudamericana. In <http://www.odonnell-historia.com.ar>, Lettre du 27/4/1819.

⁴¹⁸ Voir sur ce thème: Cisneros A., Escudé C., *Historia general de las relaciones exteriores de la República Argentina*, Grupo editor latinoamericano, parte I, Tomo II, Los proyectos de algunos sectores por establecer un principe o monarca Borbón francés en el Río de la Plata, in www.argentina-rrae.com.

en 1823 et, ensuite, la tentative du premier, alors exilé au Pérou, de reprendre ce pouvoir en 1825-1826. Jorge Beauchef démontre, par son attitude pendant cette opposition entre deux hommes qu'il respecte profondément, la force du débat entre fidélité militaire au gouvernement et respect de ses idées libérales entre 1823 et 1826. O'Higgins incarne en 1823, pour beaucoup de ses contemporains, le pouvoir absolu et l'instauration d'un régime de type dictatorial. Freire, le militaire chilien de plus grand prestige, représente les idées libérales et personnifie la résistance à O'Higgins. A plusieurs reprises, particulièrement pendant la tentative de déstabilisation de Freire par les partisans de O'Higgins en 1825, Beauchef appuie dans un premier temps O'Higgins, par fidélité à celui qui fut son premier chef au Chili, puis renonce à son attitude proche du coup d'état après l'intervention de son très libéral aide de camp, Tupper, et met ses troupes à disposition de Freire « en conséquence de quoi, les autres bataillons de Santiago décident eux aussi de se porter aux côtés de Freire »⁴¹⁹. Beauchef ajoute, comme pour insister sur le cas de conscience provoqué en lui par ce débat, ou pour se justifier, que, après avoir lu les communiqués de O'Higgins comme de Freire, il avertit ses subordonnés à Valdivia, « Je leur ai parlé des devoirs militaires qui nous obligent à l'obéissance passive au gouvernement constitué. »⁴²⁰ Nous reviendrons un peu plus loin sur cet épisode.

Le fameux colonel Bellina-Skupieski, exilé au Pérou avec O'Higgins, joue lui aussi un rôle lors de cette tentative mais, contrairement à ses ex-compagnons de la Grande Armée, il est aux côtés de O'Higgins qui l'envoie au Chili pour contacter les officiers napoléoniens de façon à ce qu'ils le rejoignent dans son mouvement de reconquête du pouvoir.

⁴¹⁹ Tupper F. *Memorias del coronel Tupper*, Ed. Francisco de Aguirre, Santiago, 1972, p.128. Il est aussi intéressant de consulter sur ce sujet les mémoires de Beauchef publiés en 1964 par Guillermo Feliu Cruz, voir note n°2.

⁴²⁰ Feliu Cruz G. Op.Cit. p.220. Voir aussi sur ce thème Vergara Quiroz S., *Historia Social del Ejército de Chile*, Editorial Universidad de Chile, Santiago, 1993, Vol.I, p.109-110.

Bien qu'apparemment Beauchef, Rondizzoni⁴²¹ (ce qui, pour ce dernier, paraît peu probable au vu de ses problèmes antérieurs avec lui) et Viel lui aient promis leur soutien, seul Viel le suit et doit, le complot ayant échoué, s'exiler quelques temps à Lima d'où il revient rapidement pour se mettre au service de Freire, lequel correspond beaucoup plus à ses idées libérales. Lors de ce même événement, Beauchef, une fois sa décision prise d'appuyer Freire, doit transporter ses troupes jusqu'à Valparaiso et fait renforcer les batteries du port de Corral pour empêcher la frégate « Independencia » de mettre les voiles au cas où son capitaine, l'Anglais Wilkinson, ait décidé de soutenir O'Higgins⁴²². Bien que l'Anglais ait choisi le même parti, cette méfiance est bien le signe de la confusion qui régnait au sein de l'armée et de la difficulté de faire un choix entre les deux hommes qui, à ce moment, représentent l'indépendance du pays. Le Français Tortel, ex-commandant du port de Valparaiso lors des premières années de l'indépendance, se voit confier la mission de protéger ce port des actions de O'Higgins⁴²³.

D'autres officiers assument aussi les conséquences de leurs prises de position lors de la lutte entre ces deux hommes: Blaye, à nouveau, doit se retirer par décret du 7 septembre 1824 et Rondizzoni rejette en 1823 l'offre de O'Higgins de se réincorporer.

Ajoutons que, dans ce contexte, Viel et Beauchef sont momentanément séparés de leurs fonctions par le Congrès en 1825.⁴²⁴ Ils sont tous deux *"injurés dans l'Assemblée comme soupçonnés de s'entendre avec les agents de la Sainte Alliance. Vous vous doutez bien que vous et moi figurons dans ce nombre. Monsieur Del Solar, le*

⁴²¹ Tupper F., *Memorias del coronel Tupper*, Op. Cit., p.128.

⁴²² Longueville Vowell R., *Campañas y cruceros en el océano pacífico*, Editorial F. de Aguirre, Buenos Aires, 1968.

⁴²³ Gay C., Op. Cit., Tomo VII, p.237.

⁴²⁴ Maldonado C., *El ejército chileno en el siglo XIX: génesis histórica del "ideal heroico" (1810-1885)*, Op. Cit., abril de 2003.

*correspondant français, est aussi compromis dans les discours du nouveau Miraheau, Rodriguez, ce qui ne laisse pas de m'inquiéter,"*⁴²⁵ dit alors Beauchef. La Sainte Alliance, née en 1815 entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, rejoints peu après par la plupart des pays européens, avait pour but de préserver l'ordre établi en Europe à la chute de l'Empire et de réprimer les mouvements indépendantistes. La France, étant devenue un membre très actif de ce mouvement, ses sujets étaient considérés comme suspects ce qui, dans le cas de ces deux hommes, exilés et opposés au régime des Bourbons, est pour le moins étrange et très peu plausible.

Après sa retraite de l'armée, Beauchef se refusa systématiquement à prendre part en faveur de tel ou tel groupe politique, spécialement pendant la tourmente révolutionnaire de 1829 à laquelle, pourtant, il était opposé. Il est important de signaler que chaque fois que, dans le passé, il dut se mêler de politique, il dut tout d'abord vaincre ses propres doutes, comme par exemple au moment de choisir entre Freire et O'Higgins en 1823, et en 1825 quand, après avoir appuyé la contre-révolution de O'Higgins, il décida de rester fidèle à Freire à cause, nous l'avons vu, de l'insistance de son aide de camp Tupper⁴²⁶. Si, bien évidemment, Beauchef est républicain, il n'est pas révolutionnaire comme il l'explique très clairement dans le texte suivant: *"Il existe un axiôme aussi vieux que le monde civilisé qui dit qu'une partie très réduite de la société est destinée par la nature à diriger, et l'autre, plus nombreuse, à obéir. L'égalité est le dû du républicain fanatique et la liberté frénétique, la tombe des républiques. En conséquence, le citoyen vertueux qui abrite dans son âme le grand amour sacré de la patrie, doit rendre hommage et obéissance à la loi, maintenir le respect envers le gouvernement et ne jamais désirer le*

⁴²⁵ Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Correspondances politiques, Chili, Volume I, p.170, lettre du capitaine de frégate de la ... (illisible) au capitaine de frégate de Mojer, Santiago le 16/5/1825.

⁴²⁶ Tupper B., *Memorias del coronel Tupper*, Op. Cit., p. 22-3: *"Je fis le nécessaire pour le convaincre (Beauchef) que le parti civil était toujours un jeu dangereux pour les officiers étrangers. Malgré ceci, il ne voulut pas voir les choses comme moi. Je lui ai alors de nouveau conseillé de ne pas ruiner sa carrière pour toujours. Il admit, seulement de conduire son corps pour soutenir le Directeur, Freire."*

prendre".⁴²⁷ Cette pensée explique, par exemple, ses doutes au moment d'appuyer Freire contre O'Higgins ou au moment d'entrer dans un quelconque mouvement opposé au gouvernement en place. Beauchef avoue tenir en haute estime le pouvoir politique, sans être systématiquement en accord avec lui, et professe la nécessaire obéissance de l'armée au gouvernement ou à l'autorité: c'est ainsi que quand éclata en 1821 la révolte des sergents à Osorno et Valdivia⁴²⁸ avec comme conclusion la mort du gouverneur d'origine française Letelier ainsi que de presque tous les officiers, et envoyé pour la réduire, il affirma que ces événements "constituaient un attentat contre toutes les lois humaines et plus que tout contre la discipline militaire, base fondamentale de l'armée, de la sécurité publique et de toutes les garanties sociales."⁴²⁹ Il fut d'ailleurs très efficace pour y mettre fin, arrêtant tous les sous-officiers impliqués.

Revenons au comportement de Beauchef lors la crise de 1823 qui marque la fin du pouvoir de O'Higgins et l'ascension de Freire. Il reçoit d'abord⁴³⁰ l'ordre de Freire de se rendre à Concepción, depuis Valdivia où il est en poste, vu que "la nation entière s'étant soulevée contre l'administration despotique du directeur O'Higgins et que le général Freire a cru de son devoir de faire appuyer ce mouvement par son armée. Il espère trouver en moi la même façon de penser". Surpris parce qu'il ne dépend pas hiérarchiquement de Freire, il décide de garder cette information secrète, malgré l'insistance de ses officiers qui se doutent que quelque chose de grave est en train de se passer, et reçoit quelques jours plus tard un pli de O'Higgins lui demandant de se rendre avec sa division

à Valparaiso et lui faisant un résumé de la situation du pays. Il avoue alors que "sa situation se complique et qu'il lui faut prendre une décision." Il décide alors de réunir la Municipalité et ses officiers pour leur communiquer les deux informations disant en particulier "je parle des devoirs militaires qui, sans doute possible, consisteraient en l'obéissance passive au gouvernement constitué. Mais si la nation entière s'est soulevée devant sa nullité, sa tyrannie, son illégitimité ou toute autre raison, il me paraît grave et très imprudent d'essayer de la soutenir." Sa décision étant majoritairement approuvée, il part donc à la tête de ses troupes pour soutenir Freire tout en prenant soin, ce qui confirme et ses hésitations et son attitude éloignée de tout extrémisme, de laisser à Valdivia la minorité des officiers et troupes s'étant prononcées en faveur de O'Higgins. Arrivé à Valparaiso avec les troupes de Freire, il apprend que O'Higgins a décidé d'abandonner le pouvoir et se dirige vers cette même ville. C'est lui qui, à la tête de cent hommes de son bataillon, est chargé d'escorter l'ex-Directeur Suprême jusqu'au port d'où il s'embarquera vers le Pérou. Terminons cet épisode par les paroles prononcées par ce dernier quand il accueille Beauchef, "Mon ami, si vous aviez suivi mes ordres, vous me trouveriez aujourd'hui dans une position très inconfortable car il aurait fallu se battre et commencer une guerre civile que je me serais reprochée toute ma vie. Si bien que je me réjouis que vous ayez pris le bon parti." Cet exemple est très significatif du débat de conscience provoqué par ces luttes chez les officiers napoléoniens et nous le retrouverons à des échelles diverses lors de presque toutes les crises de l'indépendance entre 1815 et 1830.

De plus, en diverses occasions, Beauchef fut l'objet de fortes critiques: premièrement en 1824, durant une campagne nationaliste y partisane contre les chefs étrangers des trois principaux corps de la

⁴²⁷ Felis Cruz G., Op. Cit., Epistolario, n° 136 "Ideas generales para la organización del ejército de la República", p. 387.

⁴²⁸ Cette révolte se produisit principalement à cause du non-paiement pendant plusieurs mois des soldes, ce qui confirme la difficile situation économique du pays et les conséquences sur le fonctionnement de l'armée.

⁴²⁹ Felis Cruz G., Op. Cit., p. 201.

⁴³⁰ Puigmal P., Op. Cit., p. 121-124.

garnison de Santiago, Viel, Rondizzoni y Beauchef⁴³¹, et en 1827, il fut accusé, comme nous l'avons vu, par le député Rodriguez (frère de Manuel Rodriguez) d'insultes à l'encontre du Parlement et la Nation⁴³². Dans les deux cas, le Gouvernement l'appuya et fit taire ces injustes critiques.

Georges Beauchef était un homme de caractère et assumait toujours les risques de sa liberté d'expression, ce qui, une fois de plus, fait de lui le parfait exemple pour représenter ces officiers napoléoniens. Cette même année, en 1827, et ceci n'est certainement pas étranger au fait précédemment décrit, le Gouvernement cherche à résoudre les nombreux problèmes internes de l'armée et pour ce faire, envisage un moment de nommer Ministre de la Guerre un officier étranger, pensant à Viel ou à Beauchef⁴³³; c'est finalement le général Borgoño qui sera investi mais cela marque une fois de plus la grande importance et influence qu'exercent à cette époque ces officiers napoléoniens.

⁴³¹ Archivo Nacional, Archivos varios, Correspondencia de D. Benavente, 1822-1847, vol. 821, Dto. 48, Lettre de J. Beauchef a Diego Benavente (22/1/1824), "Ils font occurrir des bruits plutôt désagréables sur les premières sessions du Congrès. Je n'en crois pas un mot. Térésita (Teresa Manno y Rojas, l'épouse de Beauchef) m'a écrit que l'on envisage d'enlever le commandement des corps aux étrangers. Si on doit nous appeler et nous considérer ainsi, en toute conscience, je ne le crois pas... Mais les passions aveuglent parfois les hommes et particulièrement dans ce pays où ne manquent pas les aspirations et si on les faisait correspondre aux facultés, jamais pays serait mieux servi". Réponse de Benavente le 25 du même mois "Quatre perturbateurs, honte de la patrie, recherchent tout moyen pour provoquer une crise. N'ayant pu se gagner les chefs des corps parce qu'ils sont remplis d'honneur et de vertus, ils ont essayé de faire courir le bruit que le Gouvernement va enlever Viel, pour notre Benavente, Beauchef par Campino et Rondizzoni par je ne sais quel autre. Le pauvre turc envoya un adjudant pour demander à Viel ce qui se passait, et ce dernier lui a répondu la vérité, c'est-à-dire, que ce n'était que des bruits répandus par des mauvais esprits qui se désespèrent déjà de leurs maudites intentions." A.N., Archivos varios, 1815-1833, vol. 127 Dto. 33, voir à ce sujet le chapitre 2-4 pour une autre explication à ce problème.

⁴³² Accusation du député Carlos Rodriguez, "J'accuse la personne de Monsieur le colonel don Jorge Beauchef, d'être complice à l'occasion de certaines manifestations d'officiers de l'armée; je proteste et manifeste que celles-ci sont subversives et signes de sédition et j'accuse le dit colonel de s'être exprimé à l'occasion d'un banquet en ridiculisant la Représentation Nationale et usant d'expressions beaucoup trop fortes et indécentes, s'adressant à un représentant qui y participait." Sesiones de los Cuerpos legislativos de la República de Chile (1811-1845), Recopilados por Valentin Letelier, Tomo XI, p. 239. Santiago, Imprenta Cervantes, 1889. Réponse de Beauchef, "Monsieur le député Rodriguez dans son délire, qu'il a pensé être éternité, a pensé faire trembler un vétérán du Chili, qui pendant neuf à dix ans a montré une attitude extrêmement sévère pour les ennemis de la patrie et de l'ordre... Qu'il me soit permis de rappeler que jamais je ne suis apparu comme un partisan du despotisme, que j'ai toujours vécu loin des factions, et que, enfin, concentré sur mes obligations, mon seul désir a été d'assurer la tranquillité publique sans me mêler des affaires politiques." Archivo Nacional, Archivos varios (1815-1833), Vol. 127, Dto. 101-2.

⁴³³ Maldonado C., Op. Cit.

Duperrey assiste comme témoin à Santiago en 1823, au renversement de Don Bernardo O'Higgins par le Général Ramon Freire, qui soulève la province contre le "directeur suprême" et, selon notre interprétation, révèle ces doutes parlant des regrets des Français, qui saluèrent sa "politesse vraiment française", sa loyauté et sa modestie⁴³⁴ (celle de O'Higgins bien qu'ils aient appuyé Freire).

En marge de ce conflit, un autre officier français, Charles (Carlos) Lambert marque, de manière particulière, par son action ces années de guerre: il ne combat pas dans l'armée indépendantiste mais s'installe au Chili comme homme d'affaires dans l'industrie minière de la région de Copiapo. Ami du gouverneur, le général Pinto, il prête, en 1826, au Gouvernement, par l'intermédiaire de ce dernier, l'argent nécessaire au financement de l'expédition pour prendre le contrôle de l'île de Chiloe, dernier bastion espagnol en Amérique Latine. Bien sûr, ce prêt ne doit pas s'apprécier seulement comme une preuve de ses sentiments patriotiques en vertu de ses idées libérales bien connues, mais aussi comme un excellent investissement pour ses affaires. Il constitue, en tout état de cause, une action politique importante si l'on considère que la prise de Chiloe met fin à l'unification du Chili.⁴³⁵ Lambert, ancien élève des Ecoles Polytechnique et des Mines, fils d'un député de l'Assemblée Législative, sera pendant le gouvernement libéral de Freire, conseiller municipal de La Serena, intendant intérimaire et deux fois gouverneur suppléant. Son succès politique mais surtout économique sera tel qu'en 1882, la fortune de sa famille sera classée en seconde position des fortunes chiliennes derrière celle des Edwards.

⁴³⁴ Hellet F., Op. Cit.

⁴³⁵ Sur ce thème, voir: Veltz C., "Egafía, Lambert and the Chilean mining association of 1825", *Hispanic American Historical Review*, 55:4, 1975.

3-5) La liberté du Pérou par le Sud ou par le Nord?

San Martin a commis, c'est du moins l'avis de nombreux officiers napoléoniens, plusieurs erreurs lors de la campagne du Chili en 1817-1818 et lors de la suivante au Pérou ; ce sont les Espagnols eux-mêmes qui le fustigent : « Sans doute la conduite de San Martin a été très impolitique dans l'expédition actuelle, et celle de Cochrane dans toutes les précédentes : ils ont saccagé et détruit les propriétés des Américains tout comme celles des Européens... Ils se sont attirés la haine générale de cette nation.⁴³⁶ ». Encore plus sévère avec lui, l'ambassade d'Espagne en France échange avec le Ministère des Affaires Étrangères français un rapport accablant dont voici un extrait⁴³⁷ : « Ce pays (le Pérou) s'est vu accabler de tant de maux, et de maux si graves, que si le sort ne fut venu à notre secours en plaçant à la tête du gouvernement insurrectionnel du Chili des individus d'une capacité très étroite, plus possédés de l'esprit de parti que du désir d'assurer l'indépendance de leur patrie, plus avides de sang et d'or que de lauriers, il y a déjà bien longtemps que Lima, et par conséquent tout le royaume, seraient tombés au pouvoir des dissidents de Buenos Aires et du Chili, réunis sous les ordres de leur chef San Martin depuis la victoire qu'ils ont remportée à Chacabuco. Mais San Martin n'a pas su se prévaloir de la facilité extrême qu'il en trouva à s'emparer de

⁴³⁶ Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris, Mémoires et Documents, Amérique, 1820-1824, Rapport de Felix d'Albuquerque y Blanco au Roi d'Espagne sur les tentatives de révolutions des colonies espagnoles, 1819.

⁴³⁷ Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris, Mémoires et Documents, Amérique, 1820-1824, n°35, Rapport sur la situation politique de Lima et sur les moyens qui paraissent les plus propres à opérer la pacification complète du Pérou, du Chili et même de Buenos Aires, 12/6/1821.

Lima immédiatement après cette bataille de Maipu si malheureuse pour les nôtres... »

Ces faits associés à l'arrivée de Bolivar au nord du pays vont provoquer de nombreuses dissensions entre les Français et San Martin, mais aussi, de manière plus profonde, entre San Martin et Bolivar pour savoir quel type de pouvoir installer au Pérou pour assurer définitivement l'indépendance et comment, par l'alliance de leurs armées, chasser les dernières forces royales. L'entrevue des deux hommes à Quayaquil (26/6/1822) trancha la question, San Martin abandonnant le Pérou et Bolivar demeurant le seul chef de l'armée, dans laquelle, les nombreux Français, peu favorables à l'Argentin, entrent. L'ex-officier français Lafond de Lurcy joue dans ce contexte un rôle étonnant comme récepteur, en 1839 en France, des mains de San Martin, exilé, d'une lettre que ce dernier aurait envoyé à Bolivar le 29/8/1822, dans laquelle il lui indique que n'ayant pas été accepté comme son subalterne pour poursuivre la guerre au Pérou, il préfère partir pour le Chili⁴³⁸. Cette lettre, dont de nombreux historiens ont douté de l'authenticité, a généré et génère encore un sévère débat alimenté par le secret dans lequel fut organisée la rencontre entre San Martin et Bolivar. Involontairement, un officier français se retrouve ainsi au coeur d'une polémique entre deux des principaux libérateurs de l'Amérique du Sud.

Nous l'avons vu, la situation au Pérou est différente de celles de l'Argentine et du Chili, mais les luttes politiques internes vont s'y développer au moins autant que dans les deux autres pays du Cône Sud. Deux officiers français en subiront principalement les conséquences : Raulet qui sera arrêté et expulsé en 1824 et Brandsen qui sert sous

⁴³⁸ Voir le texte intégral de la lettre dans www.crucecelosandes.com.ar, et Instituto Nacional Sanmartiniano, Academia Sanmartiniana, Informe acerca del folleto « La carta de Lafond y la perspectiva historiografica », Anales, Buenos Aires, 1964. Cette lettre fut publiée en français dans l'équivalent original de Lafond, *Voyage dans les Amériques*, Paris, 1844.

Bolívar jusqu'en 1825. Il part alors au Chili puis en Argentine, après s'être échappé, ayant été emprisonné par Bolívar en désaccord avec ce dernier pour avoir pris position pour l'ancien président rebelle Riva Agüero⁴³⁹. Bolívar, dans une lettre adressée au général de Heres⁴⁴⁰ félicite le général Rivadeneira pour sa réponse à un pamphlet du colonel Brandsen, justifiant sa décision, ajoutant « *je crois que quelques points primordiaux n'ont pas été abordés, par exemple les vols et mauvais traitements du régiment des hussards (que commandait Brandsen) n'ont pas été mentionnés ; pas plus que son agression sur les juges de Pativilca parce qu'ils n'avaient pas accepté de lui donner de l'aguardiente.* » Il indique, un peu plus loin dans sa lettre, qu'on lui a rapporté que « *Brandsen et Raullet auraient demandé des passeports au gouvernement espagnol* », ce qui paraît pour le moins étrange et que nous n'hésitons pas à associer aux types d'arguments développés contre Brayer (Chapitre 3-3-1) ou contre Beauchef (chapitre 3-2), visant plus le discrédit de la personne que l'exposition de véritables arguments. Brandsen avait en fait donné sa parole à Riva-Aguero de le servir fidèlement et il ne voulut pas la trahir lorsque Riva-Aguero fut écarté : il fut jugé par une cour martiale, reconnu coupable, condamné à être exclu de l'armée et interdit de tout emploi public au Pérou⁴⁴¹.

Raullet, lui, avait déjà eu des problèmes politiques lors de son premier séjour en Amérique au Brésil, en entrant au parti démocrate à Pernambuco, en participant à l'aventure de Latapie et Pontécoulant pour délivrer Napoléon et en y étant fait prisonnier pendant six mois. Voici

comment le décrit Jorre⁴⁴², « *le caractère de Raullet l'avait constamment poussé à se mêler de querelles politiques. Pour avoir encouru le mécontentement de Bolívar, il fut banni du Pérou en 1824. Revenant sans permission à Ica, le gouverneur de la ville recut l'ordre de le fusiller ce qu'il refusa étant son ami. Jetés tous deux en prison par Bolívar, ils furent libérés après la victoire de Ayacucho. Il fut ensuite une seconde fois banni du Chili (il en avait déjà été expulsé en 1821 vers le Pérou) ou, après son retour, il prit part à la répression de la révolte contre Freire et fut blessé...* » En mai 1823, Raullet connaît déjà des problèmes avec ses officiers, ces derniers demandant sa séparation du corps par lettre au Ministre de la Guerre pour insultes continues et usurpation de prises de guerre : le Ministre tranchera à faveur de Raullet argumentant que ce ne sont pas des arguments valides en temps de guerre⁴⁴³.

Pour être le dernier pays du Cône Sud à entrer dans le processus d'indépendance, le Pérou servira jusqu'en 1821 de lieu d'internement de nombreux prisonniers faits au Chili, en Argentine ou dans les pays du Nord. Plusieurs Français se retrouvèrent dans cette situation comme le constate l'ouvrage de Norambuena et Ulianova⁴⁴⁴ : le voyageur russe Ivanovitch Yanousi rencontre dans le port du Callao le 30/3/1817 des officiers espagnols et un Français, prisonnier de guerre, qu'il trouve très agréable en comparaison avec les Espagnols. Il parlait anglais ayant été prisonnier de ces derniers pendant trois ans et « *insultait les Espagnols, les traitant d'ignorants, ce qu'ils ne comprenaient pas.* »⁴⁴⁵ Peu après, il le retrouve, libre et se dirigeant vers le port pour s'embarquer, espérant pouvoir retourner en Europe tout en apprenant, par son intermédiaire, de

⁴³⁹ Riva Agüero José de la, premier président du Pérou en 1823, il est démis par le même Congrès qui l'avait élu et entre alors en lutte ouverte avec Bolívar, négociant avec le Vice Roi La Serna l'instauration d'un régime monarchique indépendant dirigé par un prince espagnol pour le Pérou. Il s'expatrie en Europe de 1824 à 1828 et ne revient au Pérou qu'en 1833.

⁴⁴⁰ Lettre du 14/8/1825, écrite à Copacabana, in www.bolivar.ula.ve, document n°927.

⁴⁴¹ Hasbrouck A., Op. Cit., p.357.

⁴⁴² Jorre L., « Participation de Français au soulèvement des colonies espagnoles de l'Amérique du sud », *Revue Historique des Armées*, vol. 60, 16^e année, n°1, 1960, p.93-103. Jorre reprend sur Raullet les mémoires du général anglais Miller, compagnon du Français au Pérou.

⁴⁴³ Lilly Library, Op. Cit.

⁴⁴⁴ Norambuena C., Ulianova G., *Viajeros rusos al sur del mundo*, Op. Cit.

⁴⁴⁵ Norambuena C., Ulianova G., Op. Cit., p.175 et 182-183.

multiples informations sur le Cap Horn où il avait navigué. Un autre russe, Fiodor Petrovitch Litke rencontre d'abord au Callao un Italien qui avait fui l'Europe pour échapper à la conscription napoléonienne, ensuite, un colonel espagnol, Piato, qui avait combattu contre Napoléon en Espagne et en France et avait été capturé plusieurs fois, et enfin, le 12/2/1818, un Français, sergent-major dans l'armée de Napoléon. Il avait, bonapartiste convaincu, abandonné sa patrie au retour des Bourbons et, arrivé au Pérou, s'était installé comme fabricant de montures avant d'entrer en politique aux cotés de l'indépendance, souhaitant aller rapidement au Chili et en Argentine. Il espérait un changement, pensait que la dynastie de Napoléon pouvait être rétablie et, s'étant rendu compte que le russe allait passer par Sainte-Hélène, le pria alors d'emmener Napoléon avec lui.⁴⁴⁶ Ainsi, dès avant le développement de la guerre au Pérou, des officiers français se font l'écho sur place des propagandes napoléoniennes et indépendantistes, ce qui leur vaut la prison.

3-6) Libéraux contre conservateurs lors de la dernière étape de l'indépendance chilienne.

La guerre civile se terminant lors de la bataille de Lircay en 1830 constitue un des moments les plus cruciaux de ces luttes internes pour l'indépendance chilienne. Luis Vitale écrit à ce propos: "*Certains officiers, héritiers des idées libérales de l'illustration française, comme Ramon Freire, essayèrent de développer entre 1823 et 1828 une série de mesures progressistes dans les domaines des privilèges de l'Eglise et des grands*

⁴⁴⁶ Norambuena C., Ullanova O., Op. Cit., p.225-235.

propriétaires terriens, en évitant toutefois de tomber dans l'excès militariste comme système de gouvernement. D'autres agirent en faveur de l'oligarchie des propriétaires et commerçants, comme le général Prieto, chef de la conspiration conservatrice qui déclencha la guerre civile de 1829-1830."⁴⁴⁷

Le but de ces derniers était l'instauration d'un pouvoir fort pour terminer ce qu'ils baptisaient comme la période de l'« anarchie », nom qu'elle porte toujours, ce qui renforce l'idée développée dans l'introduction sur l'histoire du pays écrite pendant le XIX^e siècle par des historiens nationalistes et conservateurs. Ajoutons qu'aux côtés des conservateurs liés au général Prieto, on retrouve aussi les partisans de O'Higgins déboutés en 1822-1823 et rejetés en 1825-1826, deux moments, nous l'avons vu, de fortes interventions ou implications des officiers napoléoniens.

Tous les Français, encore présents au Chili, et la majorité des étrangers prirent partie pour le libéral Freire, beaucoup plus proche de leurs idéaux. Evidemment, sa défaite à Lircay en 1830 signifia pour beaucoup d'entre eux la fin de leur service chilien ou, pour le moins, leur éloignement pour plusieurs années. Parmi les 132 officiers exonérés après cette bataille, on rencontre de fait les noms de Viel, Rondizzoni, Guiticke (allemand de la Grande Armée), Holley (père et fils), Tortel, Borkoski et Labbé. Le cas de Labbé (fils de militaire français) est particulier puisqu'après avoir obtenu une licence absolue avec immunité et uniforme en 1829, il est suspendu en 1830, se soulève en 1832, est arrêté et expulsé au Pérou.⁴⁴⁸ Le seul, apparemment, qui suit le parti conservateur est Latapiat, en fait fils d'un officier français, qui en 1828 organise une mutinerie à Aconcagua et est emprisonné par les forces loyales au gouvernement.

⁴⁴⁷ Vitale L., *Intervenciones militares y poder factivo en la política chilena (1830-2000)*, Santiago, 2006, in www.mazinger.xsish.uchile, mayo de 2003.

⁴⁴⁸ Maldonado C., Op.Cit.

Entre 1825 et 1829, seize soulèvements militaires eurent lieu, au moins autant à cause du non paiement des soldes que pour des raisons politiques, et participèrent de l'instabilité du pays.

Entre juillet et septembre 1830, paraît à Santiago le journal "El defensor de los militares denominados constitucionales" (Le défenseur des militaires dénommés constitutionnalistes) publié par Joaquín de Mora et Pedro Godoy⁴⁴⁹ et nombreuses sont les références à Viel, le second de Freire lors de ce conflit, et au fait que "le militaire qui délibère par lui-même sur des sujets éloignés de sa profession est considéré comme rebelle et parjure: Il n'y a pas d'Etat dans le monde où cela lui est légalement permis. S'il le fait, c'est un gouvernement militaire de fait."⁴⁵⁰ Nous ne pouvons pas ne pas voir la plume de Viel dans la phrase suivante, "La France, à notre époque, libérée du pouvoir monarchique malgré les formidables efforts de toute l'Europe, revint à lui pour être tombée sous la férule du pouvoir militaire."⁴⁵¹ Ce même Viel reçut la lettre suivante, signée de Portales et Ovalle (deux des leaders du mouvement conservateur), "... Le général Freire et les militaires qui le suivent sont les ennemis les plus dangereux de la patrie... Ce pour quoi ils doivent être exclus de l'armée nationale à laquelle ils ne peuvent appartenir sans la déshonorer par leurs noms."⁴⁵² Toutefois, Figueroa donne une appréciation différente sur Viel: "Dans cette époque turbulente de notre histoire nationale, Viel se distingua pour son appartenance à la cause libérale autant que pour sa loyauté au gouvernement constitué."⁴⁵³ Avec Rondizzoni, Viel restera près de dix ans exclu de l'armée avant de revenir tous deux et devenir plus tard généraux chiliens. Il nous paraît important

⁴⁴⁹ La collection entière de ce journal se trouve à la Biblioteca Nacional de Santiago, Sala de Periódicos.
⁴⁵⁰ El defensor de los militares denominados constitucionales, Biblioteca nacional de Santiago, Sala de periódicos, n°2, 17 de julio de 1830, p. 1.

⁴⁵¹ El defensor..., Op. Cit. n°2, p.2.

⁴⁵² Archivo Nacional de Santiago, Ministerio de la Guerra, Vol 191, Carta del 17 de abril de 1830.

⁴⁵³ Figueroa P., Diccionario biográfico de extranjeros en Chile, Imprenta Moderna, Santiago, 1900, Biografía de Benjamin Viel, p.233-234.

de signaler que, comme l'écrit Luis Vitale, "L'historiographie nationale, de tendance conservatrice, s'est chargée de créer l'image que Lircay restera dans l'histoire comme le triomphe de l'ordre sur le chaos. Ce n'est pas un hasard si Santiago se réveilla avec le mot Lircay peint sur ses murs le jour du coup d'état militaire de 1973."⁴⁵⁴ Ibañez ajoute un élément d'importance dans ce contexte: "La condition d'étranger constituait ce qui excitait le plus l'animosité du vainqueur, et le valeureux Tupper dut à ceci sa mort désastreuse; Rondizzoni aurait connu le même sort dans les mêmes circonstances sans sa sérénité et sa présence d'esprit."⁴⁵⁵ Tupper⁴⁵⁶, lui-même, affirmait avant de défendre le gouvernement constitutionnel, que l'unique devoir d'un militaire était de soutenir le gouvernement légal, "... et non de décider des textes de lois par la force des armes"⁴⁵⁷ se lamentant dans le même temps du fait que cette mauvaise habitude était devenue commune en Amérique du Sud.

Le même Viel, écrit au Gouverneur du port de Valparaíso, le 10/9/1830, « si le ministre dictateur (il s'agit de Diego Portales arrivé au pouvoir après la bataille de Lircay) a pensé par ses menaces me terroriser ou abattre mon moral, il s'est trompé; cela n'a eu d'autre effet que de me donner une nouvelle preuve de son esprit de vengeance."⁴⁵⁸ »

Un autre officier français fit parler de lui pendant ce conflit, bien qu'il n'ait pas agi au niveau militaire. Pierre (Pedro) Chapuis, ex-lieutenant de chasseurs à cheval de Napoléon, arrive au Chili en 1827 et publie peu après plusieurs numéros du journal "Le Vrai Libéral" (El Verdadero liberal), organe de promotion des idées libérales, comme son

⁴⁵⁴ Vitale L., Op. Cit. Capítulo I, p.337.

⁴⁵⁵ Ibañez A., Op. Cit. p.21.

⁴⁵⁶ Guillaume de Vic-Tupper, Anglais de Jersey élevé en France, engagé comme aide de camp par Beauchef juste avant l'expédition du Chiloe en 1824, fut sauvagement et lâchement assassiné alors qu'il avait été fait prisonnier à la fin de la bataille de Lircay.

⁴⁵⁷ Barros Arana D., Historia general de Chile, Op. Cit., Tomo XV, p.42, et Vergara Quiroz S. Op. Cit. p.10.

⁴⁵⁸ Makdonalfo C., Op. Cit.

nom l'indique, et fervent supporter de Freire, Benavente, Pinto et Blanco, les principaux officiers chiliens porteurs de cette idéologie. Son attitude durant le conflit, aux côtés de Tupper entre autres, est jusqu'aboutiste, sans négociation avec le parti conservateur. En 1828, il est, par ailleurs, l'acteur principal de la venue au Chili de Claude Gay, scientifique français, pour participer au nouveau projet de système éducatif de la jeune République du Chili, un des fers de lance de la politique des libéraux⁴⁵⁹. Claude Gay publiera en 1849 une "Histoire Physique et Politique du Chili"⁴⁶⁰ en 29 volumes qui fait encore aujourd'hui autorité parce qu'elle constitue une des meilleures bases de données sur le Chili de la première moitié du XIX^e siècle.

Bien évidemment, au même titre que les militaires actifs, Pierre Chapuis subira les conséquences de la défaite de Lircay et devra abandonner son activité journalistique après 1830⁴⁶¹.

Dans le cadre de ce même épisode, l'Etat français joua, lui aussi, un rôle par l'intermédiaire du Consul de France Lacathon de La Forest⁴⁶², arrivé au Chili en 1826 comme Inspecteur Général du Commerce Français et promu Consul Général de France en 1827. A partir de 1826, il établit, comme c'est son rôle, des relations commerciales avec le gouvernement de Freire, et rapidement ces relations se transforme en un compromis politique de sa part auprès des libéraux, pensant ainsi pouvoir mieux assurer des bénéfices pour le commerce français⁴⁶³, ce qui bien sur lui

valut la haine des conservateurs. Le 14 décembre 1829, le "bas peuple de Santiago avec l'aide d'une force armée"⁴⁶⁴ détruit le Consulat de France lors d'un mouvement de saccage général du centre de Santiago. Il est difficile de ne pas voir une relation directe entre ces deux situations et, encore moins, si nous ajoutons le rôle des officiers napoléoniens aux côtés du parti libéral. Tout ce qui pouvait être associé à la France était considéré comme ennemi par les conservateurs et le saccage doit se lire comme un règlement de comptes et un signal très clair pour le Consul de La Forest.⁴⁶⁵ Il est d'ailleurs intéressant de noter ce que le général en chef de l'armée libérale, général Pinto, écrit au Consul Laforest en fin décembre 1829, pour expliquer, si ce n'est justifier bien qu'il la condamne, cette action, « Monsieur le Consul Général, l'alarme dans laquelle se trouve le peuple de Santiago est principalement due à la présence d'une force armée dont les principaux officiers supérieurs sont originaires de la grande nation que représente Viel. Votre peuple qui, comme tous ceux de la République, a historiquement secoué le joug des ennemis de votre liberté politique, ne peut accepter de voir menacer la grande œuvre de l'émancipation par un groupe d'opposants qui, malheureusement, a transformé une partie de l'armée en l'instrument de sa ruine⁴⁶⁶. »

De La Forest explique ainsi son rapprochement politique au Chili: "par le plus heureux concours de circonstances, le pouvoir exécutif se trouvait en ce moment placé dans les mains de l'homme le mieux disposé pour la France. Le siège du président est occupé par le Vice-Président,

⁴⁵⁹ Claude Gay enseignera dans un premier temps au "Collège de Santiago", créé et dirigé par Pierre Chapuis.

⁴⁶⁰ Gay C., *Historia física y política de Chile*, Imprimerie Thunot, Paris, 1849. La Bibliothèque Nationale de Santiago (DIBAM) vient d'entreprendre la réédition de cet ouvrage.

⁴⁶¹ Archives du ministère des Affaires Étrangères, Paris, Chili, Vol. II, collection des numéros imprimés du "Vrai Libéral" et Vol. I, lettre de Laforest, Inspection Générale du Commerce Français au Chili, cabinet du Ministre, n°16, 20 janvier 1827, p.294-295.

⁴⁶² Lacathon de Laforest (1784-Tarbes: 24/6/1869), Royaliste, il entre dans la carrière diplomatique au retour des Bourbons en 1814 et devient vice-Consul à Madrid (12/7/1814), gérant le vice-consulat à Philadelphie (1818), vice-consul à Savannah (17/9/1819), Consul à Baltimore (22/7/1821) à Philadelphie (25/6/1823), Consul Général à Santiago (31/10/1825), à Buenos Aires (12/5/1831) et à New York (15/5/1833). Mis à la retraite à l'arrivée au pouvoir de Napoléon III.

⁴⁶³ Biblioteca Nacional de Santiago, Sala de periodicos, El Araucano, n°67, 24 décembre 1831.

⁴⁶⁴ Archivo Nacional de Santiago, Ministerio de Relaciones Exteriores, Consulado de Estados Unidos, 1829-1830, Vol. 27. Voici un extrait de la lettre de Laforest utilisant les mêmes termes: "toutes les circonstances de l'attentat qui fut commis à Santiago par le bas-peuple aidé d'une force armée, le 14 décembre, contre le Consulat de France... il suffira de rappeler que le Consul Général et sa famille furent violemment expulsés par les armes... et enfin que le pavillon de la France fut démolit et outragé".

⁴⁶⁵ Sur ce thème, il est intéressant de consulter le volumineux échange épistolaire entre de La Forest et les différents gouvernements chiliens et français dans Archives Nationales de Santiago, Ministère de l'Intérieur, 1653-1889, vol. 103, documents variés (1831-1837), Ministère des Relations Extérieures (1810-1900), vol. 7, oficios recibidos (1821-1836), Consulado General de Francia, vol. 27 et 28, Consulados extranjeros en Chile (1829-1831), Francia, et dans les Archives du Ministère des Affaires Étrangères de France, Paris, Mémoires et Documents, Fonds divers, Amérique, Chili (1810-1831).

⁴⁶⁶ Archivo Nacional de Chile, Archivo del Ministerio de Relaciones Exteriores (1829-1830), vol. 23.

*Monsieur Eyzaguirre, homme honnête, respectable, vraiment ami de son pays pour lequel il fait chaque jour des sacrifices personnels. De plus, il est proche parent de la femme du colonel Viel, chef d'état-major de l'armée chilienne, l'un des principaux Français recommandables dont je viens de parler et qui jouit auprès du président de toute l'influence que mérite son caractère plein de franchise et de probité.*¹⁴⁶⁷

Ce dernier épisode des luttes internes de l'indépendance du Chili et de l'Argentine marque la fin des interventions politiques des officiers napoléoniens dans ces deux pays. Comme nous venons de le démontrer, rarement les officiers napoléoniens restèrent à l'écart de la vie politique des pays pour l'indépendance desquels ils luttèrent. Ce qui est vrai pour le Chili et l'Argentine, l'est aussi pour le Pérou et pour les différents pays inclus dans le mouvement dirigé par Bolívar. Il nous est donc permis, en conclusion de ce chapitre, d'affirmer que les luttes politiques internes de l'indépendance eurent un grand impact sur les carrières et, dans quelques cas, sur les vies de ces officiers, et que, dans le même temps, ces officiers jouèrent un rôle déterminant dans le développement de ces luttes.

Ces interventions, liées à leur passé européen, provoquèrent non seulement les effets déjà décrits sur la vie politique et leurs vies personnelles, mais eurent aussi un impact sur le reste de la population comme le montre, par exemple, ce témoignage du docteur allemand Aquinas Ried, arrivé au Chili en 1844: "... C'est une réaction commune à de nombreux Allemands, face à la ferveur napoléonienne persistente de la colonie française, alimentée par la pléiade des officiers en retraite qui passèrent au service de l'émancipation et qui obtinrent leur ascension au sein de l'armée grâce aux luttes intestines qui minèrent l'Etat."¹⁴⁶⁸

Cette appréciation, qui ne correspond que très peu à la réalité décrite dans ce travail (en effet si l'on considère l'expression "*leurs ascensions grâce aux luttes internes*", c'est plutôt le contraire qui se produisit), doit être attribuée soit à un type de jalousie entre deux communautés étrangères cherchant à se faire une place dans la société chilienne de l'époque, soit à une vision différente du futur de ce pays, possibilité qui doit être envisagée si l'on considère la lutte d'influence militaire au Chili entre l'Allemagne et la France pendant le XIX^e siècle, lutte qui prendra fin en 1886 avec la décision du gouvernement chilien de moderniser l'armée avec l'aide de spécialistes prussiens.

¹⁴⁶⁷ Ministère des Affaires Etrangères, Correspondances Politiques, Chili, Volume 1, p.210, lettre de de Laforest au ministre des Affaires Etrangères écrite à Valparaíso, le 29/10/1826.

¹⁴⁶⁸ Blancpain J.P., *Los Alemanos en Chile*, vol. 1, p.107, Traduction Yves Javet, Photocopie Bibliothèque de l'Université Austral de Valdivia.

CHAPITRE 4. RECONSTITUTION BIOGRAPHIQUE ET
PROSOPOGRAPHIQUE DES OFFICIERS NAPOLEONIENS.

ACTEURS

DE L'INDÉPENDANCE DU CÔNE SUD.

Il est important de préciser que, sauf pour ceux dont nous avons pu reconstituer la carrière grâce aux informations des Archives Militaires des pays concernés, les grades indiqués à leur arrivée en Amérique latine correspondent à leurs propres déclarations. Comme nous avons pu nous rendre compte, en croisant les sources, que leurs déclarations s'éloignaient parfois de la réalité, nous ne pouvons affirmer que ces grades étaient bien réels. De plus, nous avons cru bon d'intégrer dans cette liste plusieurs officiers des armées de libération au sujet desquels, bien qu'ils portent des noms à évidente consonnance française, nous n'avons pu à ce jour prouver leur nationalité. C'est aussi le cas de quelques Italiens et Allemands. Toutefois, nous en avons laissé plusieurs de côté, pour n'avoir sur eux aucun élément, comme Félix Banquise, garde-marine du bergantin « Aquiles » en 1830-1, Hipolite Fabre, lieutenant, Lucas Servignon, lieutenant et Manuel Prudent, capitaine. Des recherches plus approfondies pourraient permettre de les intégrer dans cette liste. L'orthographe des noms propres que nous proposons est celle que nous avons le plus fréquemment rencontrée dans les documents d'époque : il est bien évident qu'en ces périodes d'illétrisme important, il était difficile aux membres de l'administration militaire d'écrire correctement les noms de soldats et officiers, encore plus s'ils étaient étrangers. Dans certains cas, nous proposerons différentes orthographes du même nom.

Pour faciliter et simplifier l'identification des sources les plus fréquentes, nous avons utilisé les abréviations suivantes :

A.N.C., Archives Nationales du Chili

B.N.S., Bibliothèque Nationale de Santiago

C.D.I.P., Colección Documental de la Independencia del Perú

M.D.G.C., Ministère De la Guerre du Chili

S.H.A.T., Service Historique de l'Armée de Terre (Vincennes)

M.A.E.F., Ministère des Affaires Etrangères de France

M.A.E.C., Ministerio de Asuntos Exteriores de Chile

M.D.M.C., Ministerio De la Marina de Chile

Lilly Library, pour les éléments inclus dans le fonds de 45 lettres portant sur les guerres du Pérou que nous avons trouvé dans cette bibliothèque de l'Université d'Indiana, Bloomington, aux États-Unis.

Verg., Vergara S., Historia social del ejército, Univeridad Católica de Santiago, Santiago, 1998, Tomo I et II.

Guar., Guarda G., La sociedad en el Chile Austral antes de la colonización alemana (1645-1845), Editorial Andrés Bello, 1979.

Carr., Carrera J., Diario de viaje a Estados Unidos de América, Editorial Universitaria, Santiago, 1996.

Artru, Lot de 28 lettres de Bacler d'Albe offert par ce descendant à l'auteur de cette thèse.

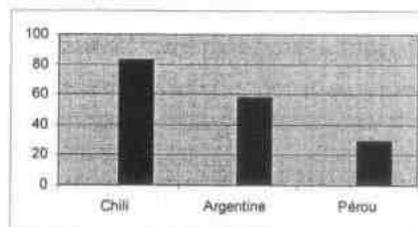
De cette présentation biographique des officiers ayant participé aux guerres d'indépendance de l'Argentine, du Chili et du Pérou, nous pouvons tirer un certain nombre d'enseignements qui viennent compléter le déjà dit dans le corps du texte et qui constituent une sorte de pré-conclusion liée aux individualités des personnages plus qu'au mouvement d'ensemble, conséquence de leur venue dans le Cône Sud de l'Amérique entre 1810 et 1830 :

- Sur les 143 personnages que nous avons recensés⁴⁶⁹, 58 ont combattu en Argentine, 83 au Chili et 29 au Pérou : la plupart de

⁴⁶⁹ Ce nombre n'est certainement pas définitif, les Archives Militaires du Pérou ou de l'Argentine que nous avons moins dépouillées que celles du Chili pourraient révéler d'autres noms ; pourtant nous pensons que les plus importants sont bien présents et que notre recherche bibliographique nous a permis de ne pas laisser de côté ceux qui, réellement, jouèrent un rôle dans ce contexte.

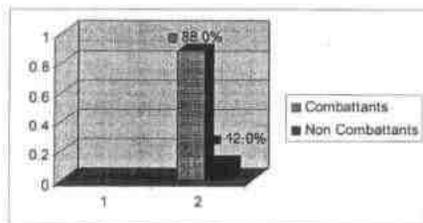
ceux qui sont arrivés en Argentine sont ensuite passés au Chili, mais la grande majorité ne participa pas à la guerre du Pérou, d'abord parce qu'elle eut lieu plus tard (à partir de 1820) et grand nombre d'entre eux étaient déjà repartis en Europe, et qu'elle mobilisa principalement des forces venues du nord sous la conduite de Bolivar, forces au sein desquelles peu d'officiers français combattaient. Toutefois, des officiers d'expérience, acquise en Argentine mais principalement au Chili, y combattent comme Raullet, Brandsen, Soyer, Prunier ou Bruix.

Pays de combat des officiers



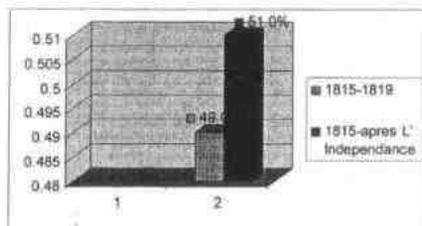
- 12% d'entre eux ne combattirent pas à leur arrivée en Amérique et se dédièrent à d'autres activités, ce qui indique la volonté très claire de la grande majorité de participer aux luttes de l'indépendance.

Activité sur place



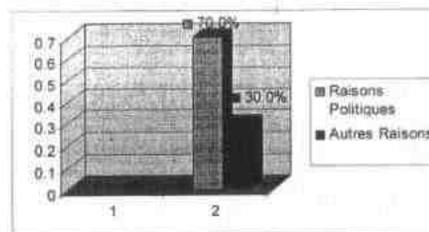
- 49% serviront seulement jusqu'en 1819 alors que 51% continueront à le faire pour la plupart jusqu'à la fin des guerres d'indépendance. Ceci confirme l'explication donnée dans le paragraphe précédent sur le fait que peu d'entre eux servent au Pérou et renforce l'idée que nous sommes loin, comme nous l'avons déjà dit, d'un mouvement de mercenaires ; ces derniers ne combattent en effet jamais très longtemps au même endroit.

Durée du service en Amérique



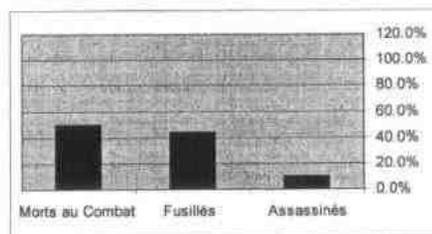
- 21% seront suspendus, arrêtés, emprisonnés, définitivement ou temporairement expulsés des armées de libération, la plupart pour raisons politiques et sept seulement pour incapacité ou mensonge sur leurs grades par exemple.

Les raisons de leur expulsion



- 8,5% mourront durant ces campagnes soit cinq en combat, quatre fusillés et un assassiné.

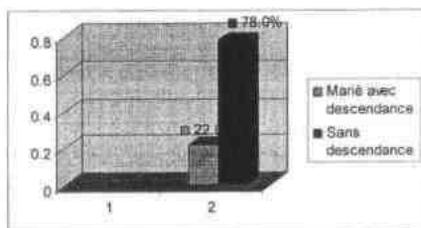
Morts dans le Cône Sud



- 22% se marieront sur place, fonderont une famille et auront une descendance, ce qui contredit, une fois encore, tout discours sur le fait qu'ils n'étaient que de simples mercenaires combattant là où

l'argent les appelait. Pour ceux-ci, tout au moins, l'arrivée en Amérique correspondait aussi, peut-être principalement, à une nouvelle vie. Beauchef écrit, par exemple, «... Ceci constitue en peu de lignes ma jeunesse jusqu'à mon départ de France, ma chère patrie que je n'oublierai jamais même si je sais que je mourrai loin d'elle.⁴⁷⁰»

Leur incorporation sociale.

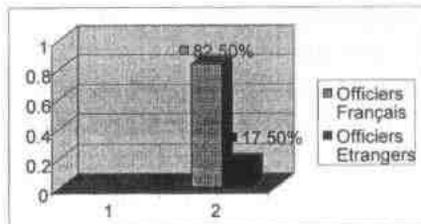


- Pour 18% d'entre eux, subsiste le doute de savoir s'ils sont d'origine française (polonaise, allemande ou italienne dans quelques cas), ou s'ils ont combattu durant le Premier Empire. Seules des recherches plus approfondies (par exemple, archives familiales des descendants,...) nous permettraient peut-être une définition plus précise mais, comme nous l'avons déjà dit, les fonds d'archives du Cône Sud sont souvent très incomplets pour cette période correspondant à la constitution des nouveaux États.

- 82,5% des officiers sont d'origine française (avec le doute pour neuf d'entre eux qui pourraient être chiliens, fils ou descendants de

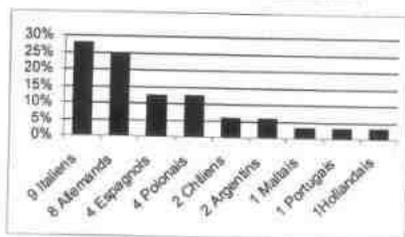
Français) et 17.5% sont d'autres nationalités : 10 Italiens, 8 Allemands, 4 Espagnols, 4 Polonais, 2 Chiliens, 2 Argentins, 1 Portugais, 1 Hollandais et 1 Maltais. Cette mosaïque de peuples représente bien ce qu'était la Grande Armée au temps du Premier Empire et indique, par ailleurs, que dans les pays « occupés » par la France pendant cette époque, nombre d'habitants, pour le moins ceux qui faisaient partie de l'armée, ne souhaitaient pas un retour à la situation d'avant la révolution de 1789. De nombreux descendants de colons français des XVIII^e et XIX^e siècles font, par ailleurs, partie des armées de libération et nous n'avons pas intégrés ceux sur lesquels nous avons cette certitude.

Répartition selon l'origine.



⁴⁷⁰ Puigmal P., *Georgius Baucheff, mémoires pour servir à l'indépendance du Chili*, Op. Cit., p.7.

Les officiers napoléoniens non-français.



- Enfin, pour 31% d'entre eux, nous nous sommes basés essentiellement sur des éléments tirés de sources bibliographiques pour établir ces biographies. Pour beaucoup d'entre elles, elles remontent à l'époque des faits ou à la première moitié du XIX^e siècle, elles sont donc pour la plupart impossibles à vérifier. De même que pour l'élément précédent, d'autres recherches pourraient être utiles dans ce domaine. Il est extrêmement difficile pour ceux qui n'étaient pas officiers à la fin de l'Empire de reconstituer leurs carrières en Europe, car ils n'ont pas de dossiers personnels au Service Historique des Armées de Terre de Vincennes.
- Bien qu'il n'ait joué aucun rôle ni politique, ni surtout militaire en relation avec l'indépendance, nous avons inclut l'Italien Juan Maria Mastai Ferretti qui, après avoir servi dans les gardes d'honneur de Napoléon, vint au Chili en 1823 comme secrétaire du Nonce Apostolique et devint Pape sous le nom de Pie IX (une rue porte d'ailleurs son nom dans le quartier de Bellavista à Santiago) en 1846. Cette destinée pour le moins étrange méritait, à notre avis, d'être soulignée. Il ne fut pas vraiment un partisan de l'indépendance, jugeant, par exemple, l'Argentin Rivadavia comme

le « principal ministre de l'enfer » et déclarant après la victoire de Bolívar à Ayacucho, au Pérou, en 1824 que « les nouveaux états indépendants veulent détruire la religion quand l'Espagne l'a toujours protégée.⁴⁷¹ » Ajoutons que de très nombreuses biographies ne mentionnent pas son époque d'officier sous le Premier Empire.

⁴⁷¹ Olimun Nolanos M., *La libertad y el liberalismo, retos a la conciencia católica en el siglo XIX*, Universidad Pontificia de México, Bruxelles, 14/4/2003 in www.siv.gob.mx.

**Liste des soldats, sous-officiers et officiers du Premier Empire servant
en Argentine, Chili et Pérou entre 1808 et 1830⁴⁷².**

| | | | |
|------------------------|-----------------------|---------------------|--------------------------|
| <u>Abreu Lima</u> | <u>Bouchard</u> | <u>Deschamps</u> | <u>Gerard</u> |
| <u>Adams</u> | <u>Brandsen</u> | <u>Deslandes</u> | <u>Giroust</u> |
| <u>Althaus</u> | <u>Braver M.</u> | <u>Desseniers</u> | <u>Gola</u> |
| <u>Angelis</u> | <u>Brayer L.</u> | <u>Devisette</u> | <u>Gosse</u> |
| <u>Arcos</u> | <u>Breton</u> | <u>Dragumette</u> | <u>Grabert</u> |
| <u>Azopardo</u> | <u>Bruix A.</u> | <u>Drinot</u> | <u>Granville</u> |
| <u>Bacler d'Albe</u> | <u>Bruix E.</u> | <u>Drouet</u> | <u>Gravier del Valle</u> |
| <u>Bardel</u> | <u>Brunier</u> | <u>Dublé</u> | <u>Gurruchaga</u> |
| <u>Bautista</u> | <u>Catelin</u> | <u>Duclos</u> | <u>Guticke</u> |
| <u>Beaufort</u> | <u>Chapuis</u> | <u>Dugal</u> | <u>Hartmann</u> |
| <u>Bellina-Skupies</u> | <u>Chassenai</u> | <u>Dupuy</u> | <u>Hinde</u> |
| <u>Belmont</u> | <u>Chatillon</u> | <u>Durac</u> | <u>Holley</u> |
| <u>Bertrand</u> | <u>Cramer</u> | <u>Durand</u> | <u>Hoyo y Sanchez</u> |
| <u>Bidon</u> | <u>Cretin</u> | <u>Escoffier</u> | <u>Hubac</u> |
| <u>Bisson</u> | <u>Dailly</u> | <u>Estebeche d'</u> | <u>Hurrel</u> |
| <u>Blanchet</u> | <u>Danel</u> | <u>Ferrero</u> | <u>Jentseh</u> |
| <u>Blaye</u> | <u>Dauriac</u> | <u>Fournier</u> | <u>König</u> |
| <u>Bonpland</u> | <u>Dauxion-Lavays</u> | <u>Frigoti</u> | <u>Kuerski</u> |
| <u>Borkoski</u> | <u>Delon</u> | <u>Fromont</u> | <u>Labbé</u> |

⁴⁷² Nous avons cru bon d'intégrer dans cette liste quelques personnages très liés à ces Français, à la France, ou qui jouèrent un rôle important auprès d'eux comme, par exemple, Liniers, Pueyrredon ou l'Espagnol Hoyo y Sanchez.

| | | | |
|------------------------|-----------------------|-------------------|--------------------|
| <u>Lafond de Lurey</u> | <u>Mallet</u> | <u>Pissel</u> | <u>Signoret</u> |
| <u>Lagresse</u> | <u>Marguti</u> | <u>Pradel</u> | <u>Simonet</u> |
| <u>Lahitte</u> | <u>Martel</u> | <u>Prunier</u> | <u>Skupieski</u> |
| <u>Lambert</u> | <u>Mastaj Ferreti</u> | <u>Pueyrredon</u> | <u>Soulanges</u> |
| <u>Laroche</u> | <u>Mathieu</u> | <u>Ramel</u> | <u>Sowersby</u> |
| <u>Lasalle</u> | <u>Mellet</u> | <u>Rauch</u> | <u>Soyer</u> |
| <u>Latapiat</u> | <u>Mendeville</u> | <u>Raulet</u> | <u>Teisserante</u> |
| <u>Lebas</u> | <u>Mercher</u> | <u>Raverot</u> | <u>Tortel</u> |
| <u>Lebreton</u> | <u>Meyer</u> | <u>Ravest</u> | <u>Trolé</u> |
| <u>Lemoine</u> | <u>Millet</u> | <u>Renard</u> | <u>Vanderzée</u> |
| <u>Letellier-Matur</u> | <u>Mordeille</u> | <u>Rencoret</u> | <u>Vernet</u> |
| <u>Liniers de</u> | <u>Noaylles</u> | <u>Richitelli</u> | <u>Viel</u> |
| <u>Loasen</u> | <u>Ogier</u> | <u>Robert</u> | <u>Vigil</u> |
| <u>Lozier</u> | <u>Paquiso</u> | <u>Roguin</u> | <u>Waldeck</u> |
| <u>Maffet</u> | <u>Parchappe</u> | <u>Rondizzoni</u> | <u>Widt</u> |
| <u>Magnan</u> | <u>Pastorici</u> | <u>Roul</u> | <u>Yung</u> |
| <u>Maka</u> | <u>Peña de la</u> | <u>Saint-Yon</u> | |

ABREU LIMA. Officier portugais, exilé en Amérique latine à la chute de l'Empire, il sert dans l'armée des Andes dirigée par le général San Martin en 1817-1818. Nous ne savons s'il a participé aux campagnes napoléoniennes. Source : Cisneros, La revolución de mayo: una deuda argentina a Napoleón. In Historia general de las relaciones exteriores de la República Argentina. 14 vol. Grupo Editor Latinoamericano. Parte I, T. II, capítulo 5. In www.argentina-mee.com

ADAMS Prosper. Serjent allemand de la Grande Armée, il s'exile aux Etats-Unis après les Cent-Jours en 1815, et y est recruté par Carrera, s'embarque à Baltimore sur la "Clifton" et arrive à Buenos Aires le 9/2/1817. Il rejoint ensuite les armées de libération de San Martin. Sources: Carr.

ALTHAUS ou ALTHAUS VON HESSEN Clemente de. Paris : 18/1/1790, Concepcion : 13/1/1836. Ingénieur allemand, il participe aux campagnes de Prusse au sein du corps du génie de la Grande Armée puis s'exile en Amérique latine à la chute de l'Empire. Il sert auprès de San Martin dans l'armée des Andes en 1817-1818 et plus tard se retrouve combattant au Pérou où selon l'écrivain péruvien Vargas Llosa "*il changea 14 fois de camp pendant le temps qu'il servit au Pérou, et ce fut le seul qui croyait à la guerre car elle constituait sa manière de survivre.*" Major et second de Bacler d'Albe dans le corps des ingénieurs dans ce pays en 1820, il est 1^o aide de camp du corps expéditionnaire du Pérou en décembre 1822, à l'état-major de la division du Chili, il en devient commandant général du corps des ingénieurs le 14/4/1823. En 1824, il est colonel responsable des relevés géographiques de l'armée de Bolivar. Capturé à Cuzco, il assiste à la bataille d'Ayacucho comme prisonnier (9/12) et cette victoire provoque sa remise en liberté. Le 20/7/1825, il est chargé par Bolivar de la construction des routes Puño/Arequipa, Cuzco/Arequipa et Puño/Alto Perù. Il lève ensuite de nombreuses cartes en Bolivie et au Pérou et devient plus tard général. Il se trouve au commandement de l'« Asia » quand il permet l'évasion du général espagnol Castillo à Arequipa, est alors emprisonné, et, tombé malade, il meurt peu après. Sources : Interview de Mario Vargas Llosa par Teresina Muñoz Najar en 2001 lors de la sortie de son livre "La fiesta de Flora" in www.caretas.com.

mai 2004 ; Husbrouek A., Op. Cit., Miller, Op. Cit. et Lilly Library; C.D.I.P., Vol.2, p.217, documento n°365, Vol.5, p.234 y 259, Listas de revista de comisario.

ANGELIS Pedro de. Naples : 29/6/1784- Buenos Aires : 10/2/1859. Il s'engage dans l'armée napolitaine du Roi Joachim Murat, participe à plusieurs campagnes et devient capitaine d'artillerie. Nommé peu après professeur au Collège Militaire puis secrétaire de la légation napolitaine à Moscou, il vient vivre à Paris à la chute de l'Empire. Il y est contacté par Rivadavia et rejoint alors l'Argentine entre 1825 et 1827 où il devient éditeur de journaux puis de livres et historien. Source : www.todoargentina.ar.

ARCOS Antonio, José. Espagnol originaire d'Andalousie, il sert à l'armée d'Espagne comme ingénieur militaire de l'état-major, notamment du maréchal Jourdan lors de la bataille de Vittoria (21/6/1813). Il s'exile en Angleterre après le retour de Ferdinand VII en 1814, puis en Amérique, et arrive à Buenos Aires où il est incorporé le 2/1/1815 dans l'armée des Provinces Unies. Puis il va à Mendoza le 10/7/1816, combat avec San Martin dans l'armée des Andes, comme sergent-major ingénieur, en Argentine et au Chili. Il reçoit le titre de secrétaire de l'Ordre du Mérite et se voit octroyer une rente mensuelle égale à celle du Directeur Suprême. Premier directeur de l'Académie Militaire du Chili (20/3/1817). Il propose le 18/10/1817 le graphisme du nouveau drapeau du Chili indépendant qui est accepté et sera hissé pour la première fois le 12/2/1818. Après la défaite de Cancha Rayada et, devant l'arrivée des Espagnols à Talca le 19/3/1818, il se retire sans permission à Valparaiso où il cherche à s'embarquer mais est arrêté et conduit prisonnier à Santiago. Libéré, San Martin l'oblige à combattre comme simple soldat à Maipu. Protégé par O'Higgins, il quitte l'armée et devient alors son principal fournisseur, activité grâce à laquelle il va amasser une fortune considérable. Il retourne

en Europe peu avant la chute de O'Higgins et meurt à Paris après 1850. Marié avec Isabel Artegui, une aristocrate chilienne et père de Santiago Arcos, homme politique chilien de la 2^e moitié du XIX^e siècle, un des pères du socialisme dans ce pays. Source: Miller J., *Memorias del general Miller*, Editorial Emecé, Buenos Aires, 1997; Le Dantec F., *Historia y leyenda desde Valparaiso*, Universidad Católica de Valparaiso, 1991; Beauchef, Op. Cit., Arancibia Clavel, *Historia de la Escuela Militar*, Revista de Historia Militar, n°1; Barros Arana D., Op. Cit., Edition DIBAM, 2002.

AZOPARDO Juan Bautista. (1774-1848). Originaire de Malte, il sert d'abord comme corsaire au service de la France puis rejoint le Rio de la Plata au moment du Consulat. Il se distingue sous Liniers en 1806 lors de la défense de Buenos Aires pendant les tentatives d'invasions anglaises, participe à la révolution de mai 1810 et est avec Gurruchaga un des fondateurs de la 1^{re} escadre de la flotte des Provinces Unies du Rio de la Plata, composée des "Invencible", "25 de mayo" et "Americano". Au commandement de l'"Invencible", il combat et est battu vers la Parana, à San Nicolas, par la flotte espagnole le 2/3/1811. Gravement blessé et fait prisonnier, il est interné à Ceuta en Espagne et n'est libéré qu'en 1820. Revenu à Buenos Aires, il commande le bergantin « Général Belgrano » comme second de l'amiral Brown, devient ensuite capitaine de port et se retire en 1827. Décédé en 1848 comme colonel de marine. Source : Cichero, Op. Cit.

BACLER D'ALBE Joseph Albert dit JOSON. Né à Salanches: 22/7/1789. Fils du général Bacler d'Albe. Il fait l'école militaire de Fontainebleau et sert comme sous-lieutenant au 48^e régiment d'infanterie de ligne (1809) lors de la campagne de Flessingue en Hollande où il est blessé et fait prisonnier (14/8). Envoyé à Staffordshire en Angleterre, il s'en évade grâce à un réseau mis en place par Savary et rejoint Gravelines

le 28/1/1812. Lieutenant au 2^e régiment de tirailleurs de la Garde Impériale (17/2), il devient aide de camp de Ségur à l'état-major de Napoléon pendant la campagne de Russie (1812). En Saxe (1813), il est officier d'ordonnance de Napoléon puis aide de camp de Duroc. Capitaine et décoré de la croix de la Légion d'Honneur, chef d'escadron à son retour en France, il est envoyé en Espagne comme chef du cabinet topographique à l'état-major de Soult. Il sert en France notamment à Toulouse (1814). Il suit Soult au Ministère de la Guerre pendant la première Restauration puis sert à l'état-major général à Waterloo. Mis en demi-solde par la seconde restauration le 25/6/1815, il démissionne en 1816, va à Dunkerque poursuivi par la police royale et déguisé en femme, il se rend à Anvers (été 1816) où grâce à Brayer, il rejoint Londres puis part le 8/10 sur le brick « Ariadne » du capitaine J. Smith vers les Etats-Unis, rencontre J.M. Carrera et part avec lui de Baltimore (3/12/1816) vers Buenos Aires (19/2/1817). C'est lui qui fera le relevé topographique du passage des Andes de l'armée de San Martin rassemblée à Mendoza en 1817. Il combat ensuite avec l'armée des Andes au Chili et devient lieutenant-colonel, chargé de fortifier Valparaiso. Retourné en Argentine en 1819, il travaille à la défense de Buenos Aires par crainte d'un retour des Espagnols, puis fait deux campagnes à Santa Fe contre des rebelles et contre les Indiens des Pampas jusqu'en avril 1820. Le 24/4/1820, il reçoit de San Martin, la mission de reconnaître Casablanca, Quillota à partir de Valparaiso, dans le but d'y établir le corps expéditionnaire du Pérou en formation. Adjudant-général de ce même corps le 31/5. Lieutenant-colonel ingénieur en chef de l'expédition libératrice du Pérou le 10/12/1821, colonel (30/5/1822), après être passé dans l'armée du Pérou le 4/2, et colonel ingénieur (13/12/1823). Le 19/11/1823, sa maison de l'Almendral, sur les hauteurs de Valparaiso, est détruite par un tremblement de terre. Blessé d'une balle à la cheville lors du combat de Mocopulli pendant

l'expédition de Chiloé en mars 1824. Il meurt de fièvre jaune à Valparaiso le 29/12/1824, alors qu'il y commandait le génie, après avoir épousé Manuela Lopez Borrego en 1820. Elle y décède, elle aussi de fièvre jaune, après avoir mis au monde un enfant mort-né en 1825. Décoré au Chili comme officier de la Légion du Mérite, en Argentine de l'Aiguillette d'Or des Provinces Unies et au Pérou comme commandeur de l'Ordre du Soleil d'Or. Source : Verg. ; Carr. ; A.N.C./M.D.G.C. vol.19, p.385 ; C.D.I.P., Vol.2, p.64, documento n°115, p.81, documento n°187 et p.369, documento n°220 ; Artru Y., Op. Cit., voir Annexe G, Volume 2.

BARDEL Augustin ou Auguste. Paris : 10/12/1792. Engagé volontaire au 5^e régiment de dragons du colonel Sparre (28/9/1809), brigadier-fourrier (6/2/1810), maréchal des logis (20/4/1814), il sert en Espagne de 1810 à 1813, se distingue à Murcia et est gravement blessé d'un coup de feu et fait prisonnier à Vittoria après avoir réussi à libérer le colonel du 5^e, Morin, capturé (21/6/1813). Rentré le 20/4/1814, il est réformé par suite de ses blessures le 19/7. Il est engagé en France par le ministre argentin Rivadavia et part de Calais vers Buenos Aires où il arrive en 1817. Il sert d'abord dans l'armée argentine, commande en août 1821 une force chilienne-argentine contre les troupes de Carrera en Argentine et passe la même année au Chili. En janvier 1833, il permet à de jeunes Chiliens, par exemple Paez et Talavera, d'étudier gratuitement en France, à Paris. Il sera plus tard Consul de France à Valdivia et rentre en France en 1841. Une lettre de San Martin écrite à Paris en 1842 à José Ignacio Zenteno, Ministre de la Guerre au Chili pendant les guerres d'indépendance, le mentionne (Bibliothèque Nationale de Santiago, Salle Barros Arana, AAG 3086), disant qu'il est reparti au Chili. Source : A.N.C./M.A.E.C./ vol. 23, document n°34 ; S.H.A.T., 2YE.

BAUTISTA. Il occupe selon Beauchef dans ses mémoires (Georges Beauchef, Mémoires pour servir à l'indépendance du Chili, Edition Patrick Puigmal, Librairie de la Vouivre, Paris, 2001, p.13) les fonctions de palefrenier de Napoléon lors des dernières campagnes de l'Empire. Exilé aux Etats-Unis, il y devient le valet du colonel Bellina-Skupieski, qu'il suit en Argentine en 1817.

BEAUFORT Roux. Lieutenant à la fin des guerres napoléoniennes, il s'exile aux Etats-Unis où engagé par Carrera, il voyage de Baltimore vers Buenos Aires sur la frégate "Clifton" en 1817. Il y est renvoyé par Carrera pour mauvais comportement tant pendant le voyage que lors de son arrivée dans le Rio de la Plata. Source: Carr ; pas de dossier au S.H.A.T.

BEAUCHEF Georges. Lyon: 1787, Santiago: 10/6/1840. Il s'engage le 3/12/1804 au 4^e hussards avec lequel il participe aux campagnes d'Autriche (1805), Prusse (1806) et Pologne (1807) et combat à Ulm, Austerlitz, Iéna, Halle, Pulstuck, Möhringen et Friedland. Nommé brigadier de la 8^e compagnie (1/7/1808), il part en Espagne le 17/8 avec le 4^e hussards et arrive à Saragosse le 9/1/1809. Il est fait prisonnier lors du siège de Saragosse étant officiellement déclaré absent du régiment comme détenu par l'ennemi le 30/11/1809. Interné sur un ponton dans la baie de Carthagène pendant treize mois, il s'en évade à la nage, rejoint un transport anglais vers Messine puis Malte, où il travaille jusqu'en 1812. Il retourne en France en 1813 après de multiples aventures passant par Constantinople, la Hongrie, l'Autriche et la Suisse. Fait sergent-major quand il réintègre son régiment en octobre 1813, mais ne participe ni à la campagne de Saxe (1813) ni à celle de France (1814), se trouvant probablement affecté à la formation des jeunes recrues au dépôt de Malines en Belgique. Réformé le 13/7/1814, il se rallie à Napoléon aux

Cent-Jours (avril 1815) et intègre comme sous-lieutenant le 2^e chasseurs à cheval de la garde impériale créée le 15/5 et envoyé en garnison dans la ville de Chantilly où il reste durant les Cent-Jours ne pouvant combattre en Belgique et à Waterloo, son régiment ne possédant pas de chevaux. Il est ensuite à l'armée de la Loire. Refusant de servir les Bourbons, il s'exile à New-York en 1815 à bord du bâtiment américain « Percket » puis en octobre 1816, engagé par le colonel argentin Thompson, il voyage vers le Rio de la Plata à bord de la frégate « Oceana » en compagnie, entre autres, du colonel Bellina-Skupieski. Il est versé dans l'armée des Andes devenant lieutenant de cavalerie à Buenos Aires (23/1/1817), puis du Chili et devient rapidement sous-directeur de l'École Militaire récemment créée par O'Higgins le 27/3/1817. Intégré à l'état-major du général Brayer puis sergent-major au sein du 10^e bataillon d'infanterie dans l'armée du sud (5/12), il est gravement blessé le 6 lors de l'attaque de la place de Talcahuano. Il sert lors de la campagne du Bio Bio (1819) et est ensuite nommé par Freire pour accompagner, à la tête de 250 grenadiers, Cochrane lors de l'attaque et la prise de Valdivia pendant laquelle il se distingue en 1820. Il empêche le retour des Royalistes en les écrasant à la bataille du Toro puis est nommé gouverneur de Valdivia. Lieutenant-colonel (24/4/1820) attaché au 1^{er} bataillon, il reçoit la médaille d'or pour la prise de Valdivia le 11/8. Colonel d'infanterie (13/3/1822). Il sert ensuite en Araucanie et lors de l'expédition de Chiloe en 1824 où il se distingue à nouveau au combat de Mocopulli. Il participe à la prise de Chiloe en 1826 et fait sa dernière campagne contre les Pincheiras dans les Andes en 1827-1828 avant de se retirer en 1829. Marié à Mercedes Rojas, père de cinq enfants dont deux garçons, futurs députés du Chili, il décède le 10/6/1840 à Santiago après avoir écrit ses mémoires. Sources : Felgu Cruz, Op. Cit. ; S.H.A.T. 2YE-202, 24YC de 397 à 400 ; Historique du 4^e régiment de

hussards, S.H.A.T. 4M155 ; A.N.C./M.D.G.C., vol.19, vol.69 et vol.124. Archivo Claudio Gay, vol.56.

BELLINA-SKUPIESKI Antoine. Polonais né en Galicie en 1778, Baron de- Sergent (27/10/1797) et sergent-major (31/5/99) à la légion polaco-italienne, il sert en Italie (97-1801). Sous-lieutenant (24/4/1802), il sert en Calabre où il est blessé à Codron (30/7/1806), en Pologne où il est à nouveau blessé (24/12/1806) et en Espagne (1809-1811) comme officier adjoint à l'état-major du 9^e corps d'armée. Lieutenant au 2^e régiment de la Vistule (24/7), il fait la campagne de Russie (1812) et devient interprète à l'état-major de Napoléon (2/5/1813). Il sert en Saxe et est blessé lors d'une charge de cavalerie (22/5) et devient capitaine adjoint à l'état-major du 12^e corps (7/7). Chef d'escadron au 8^e corps, blessé le 19/10, il passe au 7^e régiment de cheveu-légers en France en 1814 et démissionne en Août. Il rejoint Napoléon à l'île d'Elbe comme écuyer. Il fait parti de son état-major pendant les Cent-Jours et devient colonel (15/5/1815). Il cherche en vain à accompagner Napoléon à Sainte-Hélène avec sa femme puis s'exile à New-York en 1815 avec le bâtiment américain « Percket » et organise avec Joseph Bonaparte, Grouchy, Clauzel et J.M. Carrera, l'engagement de nombreux officiers d'Empire dans les rangs des armées de libération de l'Amérique latine. Il arrive à Buenos Aires sur la frégate "Oceana" en 1817, est nommé général de brigade de l'armée de San Martin, mais va vite démontrer son incapacité militaire. Il est renvoyé le 15/5/1817 et ne servira plus jamais, bien qu'en 1825, il apparaisse au Chili dans une conspiration pro-o'higginiste contre Freire, étant chargé de rallier les officiers français à O'Higgins. Il termine sa vie exerçant la médecine en Équateur en 1829-30, pendant que sa femme, la Castillane Bellina ou Bellini, du service d'honneur de Pauline Bonaparte et maîtresse de Napoléon à l'île d'Elbe (1814-1815), finit ses jours à Lima, comme

directrice d'une « pension pour jeunes filles ». Source : S.H.A.T. 2YE 209 Bis ; Quintin D., *Op. Cit.* ; Beauchef, *Op. Cit.*

BELMONT Jean Hipolite ou Juan Hipolito. Il participe à la campagne du Pérou comme lieutenant en second de la 1^{re} compagnie du 7^e bataillon d'infanterie de ligne (14/10/1823), et reçoit son licenciement définitif avec conservation de son salaire (15/1/1826) et le grade de capitaine le 15/6/1826. Source : A.N.C. /M.D.G.C., Vol.143, n°33-48. Malgré son nom à consonnance très française, nous n'avons pu à ce jour prouver sa nationalité, bien que Lafond de Lurey G., *Op. Cit.*, indique un Français du nom de Belmont vivant à Coquimbo en 1826.

BERTRAND ou BELTRAN Louis, Luis. Fils de Français résidant au Chili, il entre en 1813 dans l'artillerie du général Carrera comme fabricant de matériel de guerre et fondeur de canons. Exilé à Mendoza en 1815, il est engagé comme lieutenant d'artillerie par San Martin en 1816 pour organiser la fonderie de canons et le service d'entretien de l'artillerie de l'armée des Andes. Il devient capitaine puis capitaine d'artillerie en mai 1817. Source : Barros Arana D., *Op. Cit.*, Edition DIBAM, 2002.

BIDON. Cet officier est indiqué comme sous-lieutenant de marine à bord de la frégate "O'Higgins" de la flotte chilienne commandée par l'amiral Cochrane en 1819. Source : A.N.C. /M.D.M.C., Vol.13, p.136, in Colocación de oficiales a bordo de la escuadra del Estado en Valparaíso en 1819. Nous n'avons pu prouver s'il s'agit d'un Français.

BISSON Augustin. Il sert dans la marine impériale sous Napoléon et s'exile à sa chute en Amérique Latine. En 1818, il est lieutenant de vaisseau au sein de la marine chilienne. Peut-être le même que Bidon.

BLANCHET Jean. En 1838, il organise et dirige une escadre corsaire (bergantin « Arequipéño », barca « Mejicana », Goelette « Perú ») au sein de laquelle il commande la frégate française « Edmont » et participe, à sa tête, pour le compte du Pérou, à la guerre contre la Confédération. Il rejoint le Callao le 15/12 et en sort début 1839 pour se diriger vers Casma Bay où trois bâtiments chiliens le canonnent. Un de ses vaisseaux, l'« Arequipéño », qu'il avait auparavant pris à l'ennemi, est capturé, et, lui-même, trouve la mort lors de cette attaque (12 janvier 1839). Nous ne savons pas s'il a participé aux guerres de l'Empire ou de l'indépendance. Source : www.ejercito.mil.pe.

BLAYE Lucien dit BLAYER REY Santiago. Né à Cadix en 1791 de Pierre Blaye et Cécile Rey, et mort à Santiago le 30/9/1861. Officier d'état-major durant les dernières années de l'Empire, il s'exile aux Etats-Unis et engagé par le colonel argentin Thompson, il embarque sur la frégate "Oceania" avec Beauchef et arrive à Buenos Aires au début 1817. Il est proposé par San Martin comme capitaine d'infanterie attaché à l'état-major général (30/5/1817), sert sous Brayer, major-général. Puis, il obtient son licenciement pour "raisons impérieuses" (probablement à la suite des problèmes de Brayer avec San Martin) le 23/5/1818, avec salaire et uniforme. Après un court séjour comme officier supérieur de la marine auprès du Ministre de la Guerre à Santiago en juin, il passe au service des Provinces Unies (Août), devient sergent-major (30/9/1818), Lieutenant-colonel (22/8/1822), retraité par décret (7/9/1824), réintégré à l'état-major de l'armée du sud (19/3/1830), attaché au commandement général d'armes (10/2/1836), attaché à l'état-major de la place de Santiago (12/3) et retraité temporaire par décret (25/8/1843). Marié en 1829 avec Ramona Gomez avec un fils, puis avec Maria de la Cruz Vargas Cavieres en 1855 avec

trois enfants, Domitila (1849), Pedro (1854) et Manuela Jesús (1855). Sources: A.N.C./M.D.G., Vol.19., p.29; Vol.59; M.D.M.C., Vol.10, p.132; Verg., lettre B.N.S./Salle Barros Arana, AAG 5089 ; pas de dossier au S.H.A.T.

BONPLAND Aimé. La Rochelle: 29/8/1773, Unión, Uruguay: 11/5/1858. En 1796, il entre à l'Ecole Navale de Médecine de Rochefort et devient chirurgien de 3^e classe. Envoyé à Toulon, il est employé pendant plusieurs mois dans les hopitaux maritimes et ensuite comme chirurgien sur le vaisseau l'"Ajax". Revenu à Paris, il entre dans l'expédition scientifique de Alexandre de Humboldt vers l'Amérique du Sud et l'Afrique de 1799 à 1804. Administrateur du Château de Malmaison de 1804 à 1814, il rencontre à plusieurs reprises à cette époque à Londres les Argentins Belgrano et Rivadavia et à Paris, Bolivar. Il retourne ensuite en Amérique du Sud pour participer à de nombreuses expéditions scientifiques. Ami de Bolivar, Francisco Zea, Carlos Montufar et Vicente Rocafuerte, il accomplit pour eux plusieurs missions secrètes en Europe imprimant par exemple à Paris des pamphlets appelant à rejoindre la révolte des colonies espagnoles, ceci en plein retour des Bourbons, ou, transportant d'un côté à l'autre de la Manche d'importantes sommes d'argent pour acheter des armes pour la révolution. En 1818, à Buenos Aires, il assure la défense de Robert lors du procès du complot des Français. Source: Hammerly D., El naturalista Bonpland y la conspiración de José Carrera contra O'Higgins y San Martín, Revista Historia, IV, n°13, 1958.

BORKOWSKI DUNIN Franciszek. Né en Pologne en 1789 et arrivé au Chili en 1813 après avoir servi dans l'armée napoléonienne. Il fait partie des armées de O'Higgins et de Carrera et sert sur le Bio Bio, à Cancha Rayada, Talcahuano et Maipú. Il est commandant d'un escadron de cavalerie de guides lors de l'expédition de Chiloe en 1826. Peut-être une

confusion avec Luciano Piña Borcoski, officier polonais pendant les guerres de l'indépendance, licencié lors de l'instauration de la République Conservatrice après Lircay en 1830, et peut-être aussi confusion des deux avec Francisco Borcosque, lieutenant-colonel chilien d'origine polonaise. Sources: Lastra Norambuena A., Los primeros Polacos en Chile, Revista Mapocho, n°39, 1^o semestre 1996, pp.145-148; Pysik E., Los Polacos en la República de Argentina y América del Sur, Buenos Aires, 1966, A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.156.

BOUCHARD André dit Hypolite. Bomes, St.-Tropez: 1783, Pérou: 1837 ou 1843. Cadet de la marine, il sert à Aboukir pendant l'expédition d'Egypte en 1798 puis lors de l'expédition de Saint-Domingue en 1802. Il déserte, refusant de combattre les Noirs révoltés et, plus tard, après avoir servi sur des navires corsaires contre les Anglais, rejoint le Rio de la Plata en 1809. En fin 1810, il commande le bâtiment « 25 de Mayo » de la 1^o escadre de la flotte des Provinces Unies fondée par Azopardo et Gurruchaga et participe au combat de San Nicolas dans le Rio de la Plata contre les Espagnols (2/3/1811) puis entre dans le régiment des grenadiers à cheval crée par San Martin en 1812, devient lieutenant en 1813 et se distingue au combat de San Lorenzo (3/2). Officier d'état-major de l'armée du Nord, Il passe ensuite dans la flotte naissante de Buenos Aires et en 1815 commande le corsaire "Faucon" pour le compte de Buenos Aires et participe à l'expédition chilena-argentine de Brown sur les Côtes du Pacifique en 1816, voyage pendant deux ans avec l'"Argentina" (1817-1819), capturant de nombreux vaisseaux espagnols, attaquant la Californie espagnole, obtenant la première reconnaissance officielle de la République Argentine au Royaume de Hawai et revenant à Valparaiso où il est emprisonné par Cochrane, avide de s'emparer du bénéfice de ses prises. Libéré grâce à l'intervention du Ministre de la Marine Zenteno, il entre au service du Pérou d'abord avec San Martin puis devenant amiral de la flotte

péruvienne. Il signe comme nouveau commandant de la flotte péruvienne le 21/7/1829 la capitulation de la place de Guayaquil qui marque la fin des guerres d'indépendance du Pérou. Il aurait été assassiné en 1837 ou en 1843, y fut enterré et ses restes, retrouvés en 1961, furent rapatriés à Buenos Aires sur le bâtiment "Argentina". Sources: Ciechero D., *El corsario de La Plata, Hipólito Bouchard y su viaje alrededor del mundo*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1999; Lopez Urrutia C., *El real ejército de california*, Press Book in www.historicaltextarchive.com (juillet 2003); Breschini G., *Hipólito Bouchard and the raid of 1818*, *Monterrey County Historical review*, 1996; Lilly Library.

BRANDSEN Frederic. Paris: 28/11/1785, Buenos Aires: 20/2/1827. Commis au Secrétariat d'Etat du Ministère de la Guerre du Royaume d'Italie (1808-1810), adjoint à l'inspection aux revues puis à la 1^o division territoriale (26/6/1811), il est devenu sous-lieutenant en Italie en février 1811. Lieutenant de cavalerie et aide de camp du général Martel le 19/3/1813, du général Fontanelli, Ministre de la Guerre et du général Zucchi (26/12). Capitaine adjoint à l'état-major de Eugène de Beauharnais, le 10/3/1814, il se retire du service de l'Italie en avril. Capitaine de cavalerie en non activité au service de la France (30/12/1814), il entre à l'état-major général de la 1^o division militaire le 11/3/1815 et redevient aide de camp du général Martel le 31/3. Il sert en Saxe (1813), en Italie (1814) et dans l'armée du Jura en 1815, et combat à Lutzen, Königswarth (où il reçoit un coup de biscaïen à la jambe droite le 19/5/1813), Bautzen (où il est se distingue en enlevant à la baïonnette une position prussienne à la tête du 4^o de ligne italien), Dennewitz (où il est deux fois contusionné), Gross-Beeren, Juterbock, Dahme, Warterburg (où il reçoit un éclat d'obus à l'épaule gauche en passant l'Elbe le 2/10), Leipzig, Hanau, Le Mincio (où il charge et capture 2 compagnies du régiment Resky avec le 4^o italien), Trois-Maisons, Dannemarie,

Chavanne, Sevenans et Bavilliers. Chevalier de la Légion d'Honneur et de l'ordre royal italien de la Couronne de Fer (19/6/1813). Mis en non activité le 13/9/1815, il démissionne le 25/6/1817 et part grâce à Rivadavia avec Viel de Calais vers Buenos Aires en 1817, combat au Chili, étant incorporé le 19/9/1817 comme capitaine du régiment de grenadiers à cheval, puis au Pérou. Il est capitaine et se distingue à Chancay en 1820 comme capitaine à la tête de 40 dragons, est alors promu sergent-major par San Martin puis à Chaguilla (15/10) et est fait lieutenant-colonel après la campagne de Quito (1822). Il commande alors, depuis le 18/8/1821, le régiment de 800 hussards de la légion péruvienne et reçoit l'Ordre du Soleil du Pérou. Confirmé colonel et chevalier de l'Ordre des Andes le 27/9/1822 puis commandant général provisoire de la cavalerie de l'armée du Pérou (10/12) avant de l'être de la côte du sud. Il couvre la retraite de Santa Cruz vers la côte du Pérou en 1823. Lieutenant-colonel des lanciers de la garde du Pérou en mars 1823. Il sert sous Bolivar jusqu'en 1825 et part alors en Argentine, s'étant échappé après avoir été emprisonné par Bolivar pour désaccord avec ce dernier, ayant pris parti pour l'ancien président rebelle Riva Agüero. En 1826, il sert sous Alvéar à la tête du 1^o régiment de cavalerie, qu'il commande depuis le 23/1, lors de la guerre contre le Brésil et est mortellement blessé lors du combat de Ituzaingo en 1827. Ses restes seront transférés au cimetière de la Recoleta à Buenos Aires le 21/2/1828. Source: Brandsen Op. Cit.; S.H.A.T. 2YE 209 Bis et 487. Ocampo E., Op. Cit.; Lilly Library: C.D.I.P., Vol.5, p.89, documento n°37, p.129, documento n° 79 et vol.5, p.190, listas de revista de comisario.

BRAYER Michel. Neuf Brisach: 29/12/1769. Adjudant-major en 1792, il est nommé capitaine après s'être distingué lors du combat de Emedrug en 1797. Sert ensuite en Bavière, à Hohenlinden (1800) où il est promu colonel. Il sert à Hollabrunn et Austerlitz à la tête d'un corps de grenadiers

de la division d'Oudinot (1805). Colonel du 2^o de ligne en Prusse, sert à Dantzig, Heilsberg, puis va en Espagne, où il est nommé commandant de la légion d'honneur après la bataille de Burgos. Il y sert jusqu'en 1813 quand il va en Saxe où il est promu général de brigade à Buntzlau. Il sert à Leipzig et en France en 1814. Au retour de l'île d'Elbe, il commande une division de la Garde, est nommé Gouverneur de Versailles et du Trianon, puis va combattre les soulèvements de l'Ouest. Il passe aux Etats-Unis puis à Buenos Aires, sert comme major général de l'armée des Andes de San Martin puis comme chef de la cavalerie, mais doit se retirer peu après la défaite de Talcahuano en 1817, qui lui est attribuée. Il retourne alors en France et est réintégré. Sources: Lievyns A., Verdoy J. et Begat P., Fastes de la légion d'honneur, BNF. de l'Édition de Paris, 1847, p.230-232 ; Six G., Dictionnaire biographique des amiraux et généraux (1789-1814), Ed. G. Saffroy. Comme son séjour au Chili est largement décrit dans le chapitre 3-3-2, nous n'avons pas jugé utile de le répéter ici.

BRAYER Lucien Jérémie. Fils aîné du général Brayer, il sert comme sous-lieutenant à la fin de l'Empire (bien que le SHAT ne possède pas de dossier d'officier à ce nom), il s'exile avec son père aux Etats-Unis, le suit en Argentine puis au Chili et devient son aide de camp comme sous-lieutenant à l'état-major (14/5/1817) lors de la campagne de Talcahuano. Il quitte l'armée, après être devenu lieutenant au bataillon de Maipú, lors des problèmes de son père avec San Martin, va en Argentine puis à Montévidéo où il se trouve en 1819 avec José Miguel Carrera. Il va ensuite servir sous Bolivar, probablement au Pérou puis revient en Argentine en 1826 et devient capitaine de l'armée du général Alvear lors de la guerre contre le Brésil en 1826. Il a reçu la Légion d'Honneur sous l'Empire. Il reste en Amérique Latine, se marie plus tard avec une nièce de José Miguel Carrera, aura au moins un fils Ramon, qui émigrera en

Colombie où sa descendance vit encore. Sources: Pourrat M., Documents personnels de ce descendant de Lucien Brayer en Colombie; Carr.; Ocampo E., Alvear en la guerra con el imperio de Brasil, Claridad, Buenos Aires, 2003 ; pas de dossier au S.H.A.T.

BRETON Pierre Paul ou Pedro Pablo. Probablement fils d'un Français installé au Chili, Alfonso et de Transito, ou Français lui-même, mort à Talca en 1828. Sous-lieutenant de cavalerie légère et adjudant en second de la place de Valparaiso le 15/9/1817, lieutenant de la 1^o compagnie de l'escadron des Dragons de l'Escorte Générale (26/2/1822). Marié en 1808 avec Maria del Transito Ramirez de Arellano Verdugo avec un fils en 1809. Sources: A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.104; Verg.

BRUIX Alexis Vital Joseph dit Frederic. Brest; 17/3/1795, Lima: 1826. Fils de l'amiral. Il fait l'Ecole Militaire, devient page de l'Empereur (23/1/1810), sous-lieutenant au 5^o régiment de chasseurs à cheval (15/2/1813), il passe aux chasseurs de la garde impériale (1/9), devient lieutenant (1/12) et passe au 12^o chasseurs (16/7/1814). Il sert en Saxe (1813), France (1814) et aux Cent-Jours (1815). Baron d'Empire. Jugé à Rambouillet pour propos séditieux contraires à l'autorité royale (29/5/1816) il est condamné à perdre sa pension pendant 5 ans. Il démissionne le 14/5/1817 et décide de partir grâce à Rivadavia avec Viel, de Calais vers Buenos Aires en 1817. Il sert comme capitaine adjoint dans les armées de libération du Chili notamment à Cancha Rayada, Maipu et sur le Bio Bio (1817-1818). Il fait parti de l'armée de libération du Pérou, combattant à Paracas, La Sierra, Palpa à la tête de l'avant-garde (5/12/1820) où il se signale en acceptant l'incorporation de 27 officiers de l'armée royale du Pérou à la cause de l'indépendance, lors de la campagne de Quito se distinguant à Rio Bamba (21/4/1822), devient sergent-major à

Pichincha (24/5), reçoit la médaille commémorative de cette bataille et se distingue de nouveau à Junin (6/8/1824) et à Ayacucho (9/12) comme colonel des grenadiers à cheval nommé par Bolivar le 11/4/1824. Il décède dans un accident de cabriolet à Lima en 1826. Sources : S.H.A.T. 2YE 381 ; Beauchef, Op. Cit. ; Lilly Library; C.D.L.P., Vol.2, p.181, documento n°288.

BRUIX Eustache Augustin. Fils de l'amiral. Il fait l'Ecole Militaire, puis entre comme sous-lieutenant à la suite du 12^e régiment de chasseurs à cheval (16/12/1814) avec lequel il sert jusqu'en 1815. Jugé à Rambouillet pour propos séditieux contraires à l'autorité royale (29/5/1816), il démissionne et est réformé sans traitement le 10/9/1817. Il part grâce à Rivadavia avec Viel de Calais vers Buenos Aires en 1817 et rejoint les armées de libération du Chili. Il trouve la mort lors d'un combat au passage du fleuve Bio Bio, près de Los Angeles, le 19/1/1819. Comme son frère, il demanda le 4/2/1818 à être réintégré dans l'armée française, mais cela leur fut refusé aux deux. Sources : Beauchef, Op. Cit. ; S.H.A.T., 2YE 382.

BRUNIER Francois Nicolas. Sous-lieutenant d'infanterie lors des dernières campagnes napoléoniennes, il s'exile aux Etats-Unis après 1815, est engagé par Carrera et arrive de Baltimore sur la "Clifton" à Buenos Aires le 9/2/1817. Il entre ensuite dans l'armée des Andes de San Martín. Sources : Carr. ; pas de dossier au S.H.A.T.

CATELIN Prosper. Ayant participé aux dernières campagnes du Premier Empire, il s'exile aux Etats-Unis, y est engagé par Carrera et part de Baltimore sur la "Clifton" vers Buenos Aires où il arrive le 9/2/1817. Il entre alors dans l'armée des Andes de San Martín. En 1821, il s'installe à Buenos Aires appuyé par Rivadavia et devient ingénieur et architecte en chef de la province de Buenos Aires. En 1823, il construit la façade de la

cathédrale et établit les plans du cimetière de Buenos Aires. Sources : Carr. ; Castillo R., La inmigración francesa en la provincia de Buenos Aires, Ponencia 6^e Congreso de Historia de los Pueblos de Buenos Aires, 1997.

CHAPUIS Pierre. Paris : 17/12/1795, il s'engage le 27/12/1812 au 20^e régiment de chasseurs à cheval, fourrier (28/1/1813), maréchal des logis-chef (15/4), il sert en Russie (1812), Saxe (1813) et France (1814). Il entre à la compagnie de Wagram des gardes du Corps du Roi (2/6/1814) et démissionne le 19/2/1815. Rallié aux Cent-Jours comme sous-lieutenant de cavalerie (13/4/1815) et mis en disponibilité. Il est confirmé aux Chasseurs à cheval de la Meuse le 23/10/1816, il est déclaré déserteur du 20^e chasseurs à cheval le 29/4/1817 et rayé des contrôles pour absence à l'étranger sans autorisation le 12/9/1820 après avoir quitté les chasseurs de la Meuse le 20/12/1819. Il passe en Espagne où il travaille comme rédacteur du journal le « Régulateur » à Madrid (1823). Il va ensuite en Amérique Latine et crée à Santiago en 1827 le journal le « Vrai libéral » qui appuie le gouvernement du général Freire. Il y fonde aussi et dirige le collège de Santiago. Fortement impliqué dans la guerre civile de 1829-1830 aux côtés de Freire, il doit s'exiler après la défaite de Lircay et se dirige vers la Colombie, pour rejoindre Bolivar. Il n'y restera que peu de temps suite à une brouille avec Bolivar qu'il traite de Scylla. En mai 1866, il est directeur des postes du Département du Nord en France. Source : M.A.E.F., Paris, Chili, Vol. I et II ; S.H.A.T., 2YE.

CHASSENAT, SANTENAY, SASSENAY ou SANTNAY Bernard Claude Henri Etienne. Dijon : 26/11/1760, 1840. Chevalier de la Légion d'Honneur sous le Premier Empire, il est nommé commissaire de Napoléon auprès du Vice-roi du Rio de la Plata et part de Bayonne le 30/5/1808 à bord du "Consolador". Attaqué près de Maldonado par deux

navires anglais, il débarque pour se rendre à Montevideo mais y est fait prisonnier le 8/8. Emprisonné pendant seize mois, il est renvoyé en Europe où il est enfermé sur un des pontons en rade de Cadix. Il s'en échappe le 16/5/1810 lors de l'évasion de la "Vieille castille". Source: Sassenay B. Napoléon et la fondation de la République d'Argentine, Paris, 1892.

CHATILLON et DUPUIJS Jean ou CASTELLON del POZO Juan. Il décide de s'exiler en 1792 lors de la révolution et arrive à Valparaíso où il devient garde-magasin du port et trésorier-comptable de la construction de la route de Valparaíso à Santiago. Puis, à Concepcion, il est caissier de la Direction Royale des tabacs (1800). Devant le risque d'expulsion lors de la tentative de Napoléon de s'appropriier des colonies espagnoles en 1808, il prend partie pour l'indépendance, contribue à l'installation de la première Junte Nationale (1810) et est fait prisonnier lors de la prise de la ville par le général espagnol Pareja et envoyé en 1814 en prison à l'île Juan Fernández d'où il réussit à s'enfuir en 1817. Ministre du Trésor de la Caisse Nationale de Concepcion, Commissaire de l'armée et Député à plusieurs reprises (1822-1829), il meurt à Concepcion en 1843. Source: Cartes Montory A., Franceses en el país del Bio Bio, Ed. A. Cartes Montory, Concepción, 2004.

CRAMER ou CRAMMAIRE Ambroise Jérôme. Paris : 7/2/1790, Chascomus : 7/11/1839. Il fait l'École Militaire de Saint-Cyr, devient caporal (6/11/1807) et entre comme sous-lieutenant au 5^e régiment d'infanterie légère (18/7/1808). Lieutenant (31/8/1810) et capitaine (10/7/1813), il participe aux guerres de la Péninsule Ibérique, de 1808 à 1814, pendant lesquelles il obtient la croix de la Légion d'Honneur. Blessé au siège de Lerida (13/4/1810) puis à l'épaule lors du combat de Saint-Esteban à Pampelune (1/8/1813), il sert en France en 1814. Rallié

aux Cent-Jours, il sert à Waterloo (18/6/1815), puis à la légion de la Seine d'où il est licencié le 23/9/1815. Il quitte l'armée et s'exile aux USA puis en Amérique Latine, à Buenos Aires où il est intégré comme sergent-major le 16/7/1816. Il est incorporé dans l'armée des Provinces Unies comme lieutenant-colonel (30/7/1816), va à Mendoza en octobre comme 2^e chef du bataillon des Andes, se distinguant à Chacabuco et Maipu (1817-1818) à la tête du 8^e bataillon d'infanterie qu'il dirige depuis le 20/12/1816. Il quitte l'armée chilienne le 15/7/1817 sur ordre de San Martin, retourné en France en 1819 d'où il revient en Argentine. Il reprend du service en 1823 comme aide de camp du général en chef Rodriguez, puis chef du détail des ingénieurs dans la province de Bahia Blanca en 1823. Il effectue alors plusieurs missions de reconnaissance en Patagonie, dans le Tandil puis en 1824 à Bahia Blanca. Colonel de la légion du Mérite du Chili (30/11/1824), il est nommé lieutenant-colonel actif le 23/1/1825 et meurt lors du combat de Chascomus, le 7/11/1839. Source : S.H.A.T. 2YE 209 Bis ; Beauchef, Op. Cit. ; <http://www.gallica.bnf.fr>.

CRETIN Victor. Volontaire du 26^e régiment d'infanterie légère (12/7/1808), caporal (Oct.), fourrier (1/12), sergent (9/7/1809), sergent-major (10/7), sous-adjutant-major (10/5/1812), il passe au 3^e régiment d'infanterie croate (10/8) et devient sous-lieutenant (10/11/1813). Il sert en Autriche à Wagram (6/7/1809), en Espagne et Portugal (1810-1811), Russie (1812), Saxe (1813) et devient provisoirement lieutenant du 26^e léger le 10/11/1813 à Magdebourg. Il est blessé d'une balle au bras droit à Wagram et d'un éclat d'obus au siège de Ciudad Rodrigo (7/7/1810). Il s'exile aux Etats-Unis, y est engagé par Carrera et voyage de Baltimore vers Buenos Aires sur la "Clifton", arrivant le 9/2/1817. Il entre ensuite dans l'armée des Andes dirigée par San Martin. Source: Carr. ; S.H.A.T., 2YE-855-1.

DAILLY Philippe ou Felipe. Il sert comme maréchal-ferrand au sein de l'équipage de la frégate de guerre chilienne l'"Independencia" le 29/6/1819. Il ne nous a pas été possible de vérifier s'il est Français et s'il a servi sous l'Empire. Source: A.N.C./M.D.M., vol.24.

DANEL Alexandre Frederic Joseph. Arras: 5/9/1791, Buenos Aires: 22/7/1865. Fils de A. Danel, chirurgien de la Garde Impériale. Enfant de troupe au 65^e régiment d'infanterie de ligne (26/2/1799), il en devient caporal le 7/9/1809, sergent (3/3/1810) et passe au 1^{er} régiment de chasseurs de la Garde Impériale le 8/2/1813. Sergent-major du 11^e voltigeurs (15/4), sous-lieutenant (23/9), il passe au 2^e léger le 1/6/1814. Il sert à Belle-Isle-en-Mer (Ans XI-XIII), en Allemagne, Prusse, Pologne (1805-1808) et en Autriche où il est fait prisonnier à Ratisbonne (20/4/1809). En Espagne et Portugal entre 1810 et 1813, il se distingue au blocus de Ciudad Rodrigo en passant trois fois à la nage la Quedad pour porter des ordres au 2^e bataillon du 69^e de ligne qui se trouvait sans communication, le pont ayant été coupé. Il sert en 1814 au 11^e voltigeurs et est blessé d'un coup de feu lors de la défense de Paris (30/3) et sert aux Cent-Jours à Waterloo (18/6/1815). Licencié le 1/7/1815 bien qu'officiellement il reste en service jusqu'au 1/6/1817, il est maintenu en non-activité le 17/6/1816 bien qu'ayant demandé le 4/11/1815 à être employé dans la Légion de l'Aisne. Le ministre argentin Rivadavia le contacte à Paris et il part de Calais vers Buenos Aires en 1817. Lieutenant au bataillon des Chasseurs de la Patrie (21/1/1818), il sert sous le général Balcarce contre les Caudillos anarchistes, puis sous les généraux Rodríguez et Soler (1820). Capitaine et adjudant-major (1821) sous le général Lavalle, il sert en 1825-1826 lors de la guerre contre le Brésil sous Alvear au sein du 4^e régiment de cavalerie, se distingue à Bacacay en

1827 et à Ituzaingo à la tête de la 1^{re} compagnie du 2^e escadron du 4^e (1827), bataille après laquelle il est décoré. Fait prisonnier par les Brésiliens le 15/4/1828, il est interné à Montevideo jusqu'à la paix. Sergent-Major (1829), retraité en 1830 et réincorporé en 1833 comme lieutenant-colonel pour lutter contre Rosas jusqu'en 1841. Il rentre alors à Montevideo, sert à Caseros en 1851 et à la défense de Buenos Aires en 1853. Aide de camp du gouverneur Saavedra en 1862, il recoit alors la médaille de Saint-Hélène. A sa retraite, il a fait huit campagnes en Europe, a participé à vingt quatre combats et cinq sièges en Amérique et a été fait prisonnier une fois. Marié en 1821 avec Maria Rosario Fagiana et a une fille. Sources: Ocampo E. Alvear en la guerra con el imperio de Brasil, Claridad, Buenos Aires, 2003; Fernandez M., documents personnels de ce descendant de Danel en Argentine; S.H.A.T., 2YE-889.

DAURIAC Alexandre. Bayonne: 24/6/1771, mort à Brest. Mousse en 1784, il est enseigne (1795) et lieutenant de vaisseau (1802), et sert devant Frejus (1795), à la prise du "Censeur" et aux expéditions de Terre-Neuve et de l'Irlande (1796). Fait prisonnier par les Anglais à Cayenne (1797), il est libéré en 1800, repris en 1801 et libéré la même année. Il sert sur les côtes de l'Italie, à St.-Domingue puis sert à bord de la canonnière n°186, la gabarre la "Moselle" et le brick le "Consolateur" qu'il commande le 20/5/1808. Il va dans le Rio de la Plata pour apporter des armes à Buenos Aires et attaqué près de Maldonado, il doit abandonner son navire et est fait prisonnier (10/8). Il reste 16 mois en Argentine puis conduit sur un ponton en baie de Cadix, il s'en échappe le 15/5/1810. Il commande le brick le "Simplon" (24/11/1810) et devient capitaine de frégate (3/7/1811). Il désarme à Toulon (18/9/1813) après avoir soutenu plusieurs combats à l'entrée du port de Parme (4 et 5/5/1811). Il sert de 1813 à 1816 sur les "Rancune", "Ajas" et "Dryade". Chevalier de la Légion d'honneur (1804).

Source: Lievyns A., Verdot J. et Begat P., *Fastes de la légion d'honneur, biographie de tous les décorés accompagnée de l'histoire législative et réglementaire de l'ordre*, BNF de l'Édition, Paris, 1847; Sassenay B., Op. Cit.

DAUXION-LAVAYSSE ou d'AUXION de LAVAYSSE Jean Joseph. Saint-Arailles: 12/12/1775, Santiago: 8/7/1829. Les sources sont extrêmement contradictoires sur ce personnage. Les uns (Hammerly, Op. Cit. p.87), le font combattre en Egypte, Autriche, Russie et Saxe, obtenir les grades d'adjudant-commandant de la grande armée (bien qu'il n'apparaisse pas dans le dictionnaire des colonels de Napoléon des Quintin, S.P.M., Paris, 1996) et même maréchal de camp en Italie (alors qu'il n'apparaît pas non plus dans le dictionnaire des généraux de Six, Editeur Saffroy, Paris, 1934), officier de la Légion d'Honneur et chevalier de la Couronne de Fer. D'autres le signalent à Saint-Domingue jusqu'en 1812 où il a servi comme ingénieur militaire et il est attaché à l'état-major. Colonel en 1814, la première restauration l'envoie en mission aux Antilles où il se fait passer pour général. Rallié à Napoléon aux Cent-Jours après être revenu en France en janvier 1815 puis destitué au retour de Louis XVIII, il s'exile aux États-Unis où il rencontre Joseph Bonaparte, Clauzel, Grouchy et Carrera. Devenu ami de ce dernier auquel il enseigne le français, il s'embarque sur un de ses bâtiments, le "Savage" et arrive à Buenos Aires en 1817 où il trahit Carrera, annonçant aux autorités son intention de reconquérir le Chili. Intégré par Pueyrredon dans l'armée argentine comme colonel puis colonel-major (8/3/1817), il sert jusqu'en 1821 dans le Haut-Pérou, comme major-général de l'armée commandée par Belgrano, où il démontre son incompétence militaire et rentre au Chili. Le gouvernement l'emploie pour explorer le sud en 1823 puis le nord en 1824. Il est ensuite directeur du Musée d'Histoire Naturelle à Santiago où il se suicide en 1829 après une série de polémiques générées par lui. C'est

lui qui introduit au Chili les premières notions de calculs statistiques. Source: Hammerly D., Op. Cit. ; *Contestación a las observaciones del director del Museo de Historia Natural*, Imprenta Nacional, Santiago, 1823.

DELOBARATS Pierre. Sous-lieutenant de vaisseau, il sert sous Dauriac sur le bergantin "Consolateur" qui part de France avec des armes pour Buenos Aires le 30/5/1808. Attaqué près de Maldonado, il est fait prisonnier (8/8), reste seize mois détenu en Argentine puis est transféré sur un ponton en rade de Cadix d'où il s'échappe le 15/5/1810. Source: Sassenay B., Op.Cit.

DELON Alexandre. Né à Paris le 11/2/1791. Officier d'artillerie lors des dernières campagnes du Premier Empire et chevalier de la Légion d'Honneur, il s'exile en Amérique Latine à la chute de Napoléon après 1815, mais n'y sert apparemment pas dans les armées de libération, devenant collaborateur de Charles Lambert dans ses exploitations minières de la région de Copiapo et La Serena au Chili (1825.1830). En 1830-1831, il négocie avec la Cour Suprême et le gouvernement du Chili l'affaire de l'indemnisation suite au saccage du Consulat de France pendant la guerre civile de 1829-1830. Marié à une des filles du Consul de France au Chili en 1826, Lacathon de Laforest. Source: Collier S., Sater W., *Mining in Chile's Chico*, the journal of Charles Lambert, Dellplain, 1998; pas de dossier au S.H.A.T.

DESCOMBES Désiré. Capitaine lors des dernières campagnes du Premier Empire, il s'exile plus tard au Chili et y combat dans les armées de libération. Résident à Valparaiso, il participe à la fête en l'honneur de Napoléon décrite dans l'ouvrage de Lafond de Lurey G., *Viaje a Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1970.

DESCHAMPS ou DUCHAMPS. Il termine les campagnes du Premier Empire comme colonel et aide de camp du maréchal Soult, bien qu'il n'apparaisse pas dans le Quintin, Op. Cit. En 1815, il décide de s'exiler au Brésil où apparemment, il ne se mêle ni aux luttes pour l'indépendance ni aux complots pour libérer Napoléon de Sainte-Hélène. Il pourrait avoir participé à des actions anti-portugaises. Installé à Buenos Aires en 1818, il est un instant mêlé au complot des Français mais est finalement innocenté. Source: Hammerluy D., Op. Cit.

DESLANDES Felix Marie. Né à Nantes, il sert comme sous-lieutenant de cavalerie lors des dernières campagnes du Premier Empire, il s'exile aux Etats-Unis à sa chute et y est engagé par l'Argentin Thompson pour aller combattre au sud. Il rejoint Buenos Aires sur l'"Oceania" en compagnie de Beauchef en 1817 et devient sous-adjutant à l'Académie Militaire de Santiago à sa création le 27/3/1817. Adjudant-major du 1^{er} bataillon de Chasseurs (8/10), capitaine de la 6^e compagnie (11/12) alors qu'il est sous-lieutenant attaché d'état-major. Il est licencié définitivement le 28/4/1818 pour avoir dénoncé l'attitude d'un supérieur au combat. Capitaine de la compagnie de chasseurs du 1^{er} bataillon (30/5/1820), il meurt plus tard au Chili. Source: Felix Cruz G., Memorias de Beauchef, Op. Cit.; A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.27 et vol.59. Il n'a pas de dossier au S.H.A.T.

DESSENIERS. Capitaine, il commande, en 1819, 80 hommes et 2 officiers qui embarquent sur le corsaire "Los Andes" du capitaine anglais Illingsworth au service du gouvernement du Chili. Nous n'avons pu vérifier sa nationalité ni s'il combat sous l'Empire. Source: Lopez Urrutia C., Historia de la Marina de Chile, editorial Andrés Bello, Santiago, 1958, p.42.

DEVISETTE, OEVISETTE ou DEVISETLE. Officier français pendant le Premier Empire, il s'exile en Amérique Latine à sa chute et se retrouve au sein de l'armée de Bolivar au Pérou en 1823 au sein du régiment des hussards de la Légion Péruvienne commandée par Raullet. Source: www.ejercito.mil.pe.

DRAGUMETTE Augustin. Né à Nantes. Officier de marine et de bâtiments-corsaires sous le Premier Empire, il s'exile en Amérique Latine, partant de Nantes le 30/7/1818 servant sur la goélette l'"Angélique" et arrivant à Buenos Aires. Il participe avec Robert à la création du premier journal en français du sud du continent "L'Indépendant du Sud" et s'étant lié avec Carrera, est impliqué en fin 1818 dans le complot des Français. Reconnu coupable, il est expulsé d'Argentine le 31/3/1819 et décide de suivre Carrera à Montévidéo. Il sert alors comme corsaire pour le compte de l'Uruguay contre les navires de guerre brésiliens et en 1843, il devient chef d'état-major de la légion française, dirigée par Thibaud, qui participe à la défense de Montévidéo aux cotés de Garibaldi (1843-1844). Il fonde aussi en 1843 le journal "Le Patriote Français" à Montévidéo. Source: Rondeau J., Op. Cit.; La légion française de Montévidéo (1843-1851) de Dupont L., in http://perso.club-internet.fr/lidupont/legionFR_fichiers/LF1.htm; Hammerluy D., Op. Cit.

DRINOT, DUINOT ou DOINOT Thomas. Il participe aux campagnes navales du Premier Empire puis à sa chute, il décide de s'exiler et rejoint le Chili. À partir de 1817, il sert comme officier dans la toute récente flotte chilienne et est lieutenant de vaisseau de la frégate "Independencia" le 29/6/1819. Mis en jugement, il demande et obtient le 6/11/1819 une pension de subsistance de 25 pesos mensuels en attendant la conclusion du procès. Nous n'avons rien trouvé sur l'origine et les circonstances de ce

procès. En 1822, il commande le brick de guerre le "Venturoso" de la marine colombienne puis une corvette de guerre lors des guerres du Pérou en 1823. En 1824, il commande un bâtiment de la flotte péruvienne de l'amiral de Guise intégré à l'armée de Bolivar. Il s'installe ensuite au Pérou. Source: A.N.C./M.D.M., vol.24 ; Lilly Library ; Documents personnels de son descendant Paulo Drinot. Lettre (1824 n°800) de Bolivar au général del Castillo mentionnant Drinot in www.bolivar.ula.ve.

DROUET François dit **DRUET Francisco**. Fils de Drouet qui reconquit Louis XVI à Varennes. Capitaine de cavalerie d'état-major à la fin des guerres de l'Empire, il passe en Argentine début 1817, puis au Chili en avril. A l'état-major de Brayer dans l'armée du sud jusqu'à son renvoi pour fautes graves par Zenteno, Ministre de la Guerre le 25/7/1817. Réintégré, il sert sous Beauchef mais est à nouveau renvoyé après avoir été nommé capitaine de cavalerie de ligne le 21/4/1823. La légende veut qu'il ait été assassiné en passant la cordillère en 1823 alors qu'il fut fusillé à Cordoba en avril de la même année. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.437 et vol.59 ; pas de dossier au S.H.A.T.

DUBLÉ Francois. Officier de marine sous le Premier Empire, il s'exile à sa chute et rejoint le Chili. Cochrane, à son arrivée au Chili en fin 1818, lui confie l'éducation maritime de son fils Arthur, futur vice-amiral de la flotte anglaise. En 1822-3, il est le premier professeur de navigation de la nouvelle Ecole Nautique créée par O'Higgins et Freire. Il passe le reste de sa vie au Chili et deux de ses fils, Julian et Pedro, et deux de ses petits-fils, Baldomero et Diego, seront officiers de la marine chilienne. Sources: Verg, Le Dante F., *Historia y leyenda desde Valparaiso*, Editorial Universitarias de Valparaiso, 1991; A.N.C./M.D.M.C., vol.16.

DUCLOS. Capitaine de vaisseau, il sert au sein de la marine du Roi Charles IV d'Espagne puis en 1808, passe à celui du Roi Joseph Bonaparte. En 1810, Il part en mission vers Buenos Aires et Montevideo contre les Anglais et pour favoriser les mouvements d'indépendance. Source : Sassenay, OP. Cit.

DUGAL Guillermo et **DUGAL Juan M.** Le premier est nommé officier au sein de l'escadre chilienne le 8/1/1822 et le second, pilote de la marine nationale, s'offre pour acheter le 9/2/1829 la goelette "Montezuma" à l'Etat chilien. Nous n'avons pu prouver que ces deux officiers soient d'origine française. Sources: A.N.C./M.D.M. vol.16 et 35.

DUPUY ou **DUPUIS Louis Pedro**. Servant dans l'infanterie pendant les dernières campagnes du Premier Empire, il s'exile à sa chute en Amérique Latine et rejoint le Chili. Il devient capitaine à l'état-major du général Brayer puis au sein du 1° bataillon du Chili et obtient sa réforme pour raisons de santé avec jouissance de son salaire et de son uniforme en octobre 1818. Source: A.N.C./M.D.G.C. vol.59.

DURAC Francisco. Sous-lieutenant de la 4° compagnie du 1° bataillon de Chasseurs (11/12/1817), lieutenant en second de la 2° compagnie du même corps (28/1/1818) et lieutenant en 1° à la 1° compagnie le 5/8/1819. Nous n'avons pu prouver ses origines françaises. Source: A.N.C./M.D.G.C. vol.19, p.89.

DURAND: Il exerce les fonctions de chirurgien-major dans la Légion de Gendarmerie d'Élite de la garde Impériale sous le colonel Henry en 1813 puis à la chute de Napoléon, s'exile en Amérique Latine. Se trouvant en 1818 à Buenos Aires, c'est apparemment lui qui dénonce aux pouvoirs

publics le Complot des Français bien qu'il apparaisse lors du procès comme témoin de Mercher. Source: Hammerly D., Op. Cit.

DURAND Jean Charles Louis. Sous-lieutenant lors des dernières campagnes de l'Empire, il s'exile à sa chute aux Etats-Unis où il est engagé par Carrera. Parti le 3/12/1816 de Baltimore sur la "Clifton", il rejoint Buenos Aires le 9/2/1817. Apparemment, il ne sert pas dans les armées de libération, ayant trouvé un emploi dans la capitale argentine. Source: Carr.

ESCOFFIER Louis. Né à Nice, Il participe à plusieurs campagnes maritimes sous le Premier Empire probablement sur des bâtiments-corsaires, puis à sa chute, décide de partir en Amérique Latine. En 1815, il est second lieutenant à bord du corsaire le "Faucon" de Bouchard pour le compte des Provinces Unies du Rio de la Plata. Il participe à l'expédition de Brown au Pérou et au retour, il est affecté sur la prise l'"Andaluz" qui arrive à Buenos Aires en 1816. Source: Cichero D., Op. Cit.

ESTÈBÈCHE d'. Après avoir participé aux campagnes du Premier Empire, il s'exile en Amérique latine et en 1822, il sert comme capitaine au sein de l'armée commandée par le général San Martín lors de la guerre d'indépendance du Pérou. Source : www.ejercito.mil.pe.

FERRERO Victor. Turin:1786, Piémont:1853. Il devient sous-lieutenant de grenadiers pendant les campagnes du Premier Empire. Il sert dans l'armée piémontaise en 1815, participe à la révolte contre les Autrichiens, puis passe en Espagne, en Angleterre et en 1825 arrive au Pérou où il s'engage dans l'armée de Bolivar dont il devient un proche et avec lequel il reste jusqu'en avril 1826. Il rentre alors en Europe, revient en Amérique

Latine entre 1830 et 1844 puis retourne au Piémont où il est fait lieutenant-colonel en 1848. Source : Archives du Piémont à Turin, éléments communiqués par Walter Bruyère-Ostells.

FOURNIER César. Capitaine-corsaire, il prend du service dans l'armée argentine et, en 1826, il dirige une troupe (infanterie, cavalerie et marine) à l'entrée du Rio de la Plata, à Maldonado. Il attaque et s'empare de bateaux marchands brésiliens puis tient en échec une corvette brésilienne échouée sur la côte. Nous ne savons pas si il a servi sous l'Empire. Source: Ocampo E. Op. Cit.; Orbigny d', Voyage dans l'Amérique méridionale, Pitois-Levrault libraires et éditeurs, Paris, Tome I, p. 46.

FRIGOTI Tiburcio. Il entre en service dans l'armée chilienne en janvier 1817 et prend sa retraite le 31/3/1829 avec le grade de capitaine d'infanterie. C'est peut-être un Italien qui sert pendant les guerres de l'Empire. Source: A.N.C./M.D.G.C., V.187, p.68.

FROMONT Juan. Le 13 avril 1820, il apparaît en service au sein de l'équipage de la frégate de guerre l'"Independencia" au port de Valparaiso avec les fonctions de Marin de 1^o classe. Nous n'avons pu vérifier s'il s'agit d'un Français. Source: A.N.C./M-D.M.C., vol.24.

GERARD Jean Marie ou GERAR Juan. Il sert comme chirurgien militaire pendant les dernières campagnes de l'Empire puis décide de s'exiler à sa chute. Arrivé au Chili, il est nommé, le 2 juillet 1818, chirurgien de première classe de la marine d'Etat affecté sur le vaisseau le "Lautaro". Source: A.N.C./M.D.M., vol.16.

GIROUST, GIROUEST ou GIROUX Eugene. Rennes:24/8/1794, Pérou: après 1860. Il est page du Roi Jérôme de Westphalie (1808-1811), élève sous-lieutenant à l'école d'artillerie et du génie de Cassel (Oct. 1811), il devient sous-lieutenant de l'armée de Westphalie en juillet, puis entre à l'École de Saint-Cyr en 1812. Sous-lieutenant au 154^e régiment d'infanterie de ligne (30/1/1813), il est fait prisonnier à Leipzig (18/10) alors qu'il allait être nommé lieutenant, il rentre en France en 1814, se rallie aux Cent-Jours et sert au 69^e de ligne, étant proposé pour devenir adjoint à l'état-major de la Jeune Garde et lieutenant, puis à la légion de l'Ariège au retour de Louis XVIII. Il suit Jérôme Bonaparte en exil aux Etats-Unis puis rejoint l'Amérique Latine. En 1817, il sert au sein d'un régiment d'artillerie à Buenos Aires puis est détaché à Valparaíso sous Arcos en janvier 1818. Il participe sous San Martin à l'expédition du Pérou en 1822, sert ensuite sous Bolivar et fait prisonnier, décide de rester au Pérou, démissionnant à Lima. Source: S.H.A.T., 2YE 209 bis; Miller, Op. Cit.

GOLA. Capitaine d'origine piémontaise, il sert dans le 26^e chasseurs à cheval ou régiment de chasseurs piémontais de 1805 à 1815 et participe aux campagnes d'Allemagne (1805), Pologne (1807), Portugal et Espagne (1808-13), Saxe (1813) et France (1814). Il part, engagé par Rivadavia, avec Viel de Calais vers Buenos Aires en 1817 et va servir dans les armées de libération du Chili comme capitaine des grenadiers à cheval de San Martin. Source: Memorias de Beauchef, Op. Cit. Pas de dossier au S.H.A.T. de Vincennes ni aux Archives du Piémont à Turin.

GOSSE. Il participe aux dernières campagnes du Premier Empire et à sa chute décide de s'exiler en Amérique Latine. En 1822, il sert comme capitaine au sein de l'armée commandée par le général San Martin pendant les guerres d'indépendance du Pérou. Source : www.ejercito.mil.pe.

GRABERT, GRAVERT ou GRAVET de BELLIOURD Pierre Jules ou Adolfo. Neveu du général d'Empire Lefebvre-Desnouettes, peut-être d'origine prussienne, il entre dans les chasseurs à cheval de la Garde Impériale le 22/2/1814 à 19 ans, sert en France et à l'abdication de Napoléon passe le 16/6 à la compagnie Raguse des Gardes du Corps du Roi jusqu'au 26/3/1815. Sous-lieutenant au 2^e chasseurs à cheval de la Garde Impériale (3/5/1815), confirmé le 22/4 avec ordre de se rendre à Landau. Lieutenant de cavalerie en demi-solde à la chute de Napoléon, il est mis en non activité le 29/3/1817 et démissionne n'étant pas réintégré le 9/6. En 1817 il est engagé par l'Argentin Rivadavia pour partir de Calais et rejoindre Buenos Aires avec Viel en 1817. Il passe au service de l'armée des Andes puis de l'armée du Chili. Il revient en France en fin 1819 mais ne pouvant être réemployé, il repart en Argentine. Il est lieutenant au 1^{er} bataillon d'infanterie de marine et est proposé pour le rang de capitaine en 1820. Officier supérieur embarqué en 1842, il est nommé commissaire intérimaire le 3/5 à l'intendance de Chiloé. Il reste au Chili et deux de ses fils, Napoléon et Pedro, seront plus tard officiers de l'armée chilienne. Source: A.N.C./M.D.M. vol.16 ; S.H.A.T., 2YE-56.

GRANVILLE Guillaume. Officier au sein de la marine impériale, il est aspirant en 1810 et est blessé le 23/8 lors d'un combat au Grand Port de l'île de France. Il s'exile à la chute de l'Empire en 1815 et il se trouve lieutenant de vaisseau dans la marine chilienne en 1818. Nommé capitaine de corvette par l'amiral Blanco Encalada le 27/7/1824, il sert sur l'"Independencia" lors de l'expédition de Chiloé en 1826. En 1827, il se trouve capitaine de corvette en demi-solde et sans affectation suite au désarmement de l'escadre chilienne. Source: Martinien A. Officiers tués et

bléssés (1805-1815) Editions Militaires Européennes, Paris; A.N.C./M.D.M.C., vol.10, p.167.

GRAVIER del VALLE Rafael. Probablement officier ou agent d'administration andalou (certains le disent Français) au service de Joseph Bonaparte en Espagne, il s'exile aux États-Unis en 1816 et y sert de lien entre Joseph et Carrera pour l'aide que le premier pourrait apporter au second et pour l'engagement d'officiers napoléoniens. Il apparaît même comme « général » dans le texte de Carrera. Source : Carr.

GURRUCHAGA Francisco de. Lieutenant de frégate argentin au sein de la flotte espagnole, il participe le 21/10/1805 à la bataille de Trafalgar aux côtés de la flotte française. Revenu en Amérique Latine, il devient député de Salta en 1810 et fait partie de la 1^o junta après la révolution indépendantiste du 25/5/1810. Il est, peu après, avec Azopardo, un des fondateurs de la 1^o escadre de la flotte des Provinces Unies du Río de la Plata, flotte qui est vaincue par les Espagnols à San Nicolas vers le Parana dans le Río de la Plata le 2/3/1811. Gouverneur du Tucuman en 1831. Source : Cichero, Op. Cit.

GUTIKE, GUITICKE, GUTIK ou GUITICA Eduardo Mundt. Berlin 1793, Talca: 22/7/1858. Il sert au sein de la Grande Armée lors des dernières campagnes du premier Empire puis décide de s'exiler en Amérique Latine. Intégré dans l'armée chilienne, il est lieutenant et capitaine en 1819, sert à bord de l'« Independencia » et commande l'attaque du Callao au Pérou après les blessures de Charles et Miller. Il demande en 1820 son incorporation dans l'armée de libération du Pérou après s'être signalé au combat de Pisco (7/11/1819). Sergent-major en 1822, lieutenant-colonel en 1823, il fait partie du 4^o bataillon d'infanterie

de l'armée du Pérou en mars 1823, y est gravement blessé et fait prisonnier. Il prend sa retraite en 1839 mais devient chef instructeur des corps civiques de la cavalerie de la province de Talca en 1843. Il s'est marié avec Carmen Ariagada. Source: Verg.; A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.184, vol.57, vol.93, p.38, vol.143, p.470; C.D.I.P., vol.2, p.409, documento n°265; Lopez Urrutia C., Historia de la marina, Op. Cit., p. 82.

HARTMANN Henrico Federico. Il est nommé lieutenant en second attaché à la compagnie de sapeurs de l'armée du Chili le 12/12/1818 et est licencié définitivement le 15/2/1819. Nous n'avons pu prouver sa nationalité allemande ni sa participation aux guerres de l'Empire. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.165.

HINDE Henrique. Il est nommé sergent-major d'infanterie de marine à Santiago le 9 janvier 1823. Idem Hartmann sur ses origines. Source: A.N.C./M.D.M.C., vol.16.

HOLLEY LE BLANC Hyacinte. Né en Normandie en 1805 et décédé à Fiaon Tinaja en 1883. Il se rallie très jeune à Napoléon aux Cent Jours et combat à Waterloo le 18/6/1815 puis décide de s'exiler en Amérique latine, rejoignant le Chili. Devenu cadet du régiment de grenadiers-lanciers (1/6/1824), sous-lieutenant (23/12/1825) de chasseurs à cheval (28/9/1827), lieutenant (22/6/1829), il sert dans le Maulé en 1825, lors de la campagne du Pérou puis à Lircay dans les rangs des libéraux de Freire, après quoi il est licencié le 17/4/1830. Réintégré le 7/10/1842, capitaine du corps de l'Assemblée (3/4/1852), capitaine en pied (Oct. 1859) et retraité le 31/12/1870. Retraité le 3/9/1874. Son fils, Adolfo, fut officier de l'armée chilienne. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol.57, p.17 et vol.142.

HOYO Y SANCHEZ Fausto del. Cordoue: /2/1781, Madrid: 9/3/1845. Il combat contre la France jusqu'en 1806. Lieutenant du régiment de Zamora, il va en Etrurie au sein de la Grande Armée, puis en 1807, à l'armée de l'Elbe en Allemagne, sous les ordres du général La Romana. Il déserte au Danemark en 1808, rejoint l'armée espagnole en novembre. Fait prisonnier à Puente del Nova (14/4/1810), il est conduit en France où il reste jusqu'au 29/4/1814. Puis il combat au Chili avec l'armée espagnole et est un des commandants à Valdivia lors de la prise de cette place par Beauchef en 1820. Nous l'avons inclus dans cette liste comme représentant de ces Espagnols qui luttèrent d'abord au sein des armées d'Empire avant d'être envoyés en Amérique pour défendre les colonies. Sources ; Beauchef ; Guardia G., La toma de Valdivia, Op. Cit., p. 58-59.

HUBAC Abel. Capitaine corsaire français au service du Premier Empire, il se trouve en Amérique latine en 1810 et commande la balandre « América » de 3 canons et 26 hommes dans la 1^o escadre de la flotte des Provinces Unies créée par Azopardo et Gurruchaga au tout début de l'indépendance. Il participe au combat de San Nicolas vers le Parana dans le Rio de la Plata contre la flotte espagnole, le 2/3/1811. Source: Cichero, Op. Cit.

HURREL Jacques ou Santiago. Il sert lors des dernières campagnes maritimes du Premier Empire puis s'exile en Amérique Latine. Arrivé au Chili, il commande en 1818 la goelette "Fortunata" dans la flotte chilienne, la conduit de Santiago à Talcahuano en décembre 1820 et devient lieutenant de vaisseau le 10/10/1821. Source: A.N.C. /M.D.M.C., vol.2, p.182

JENTSEH Heinrich. Caporal saxon au sein de la Grande Armée, il s'exile à la chute de l'Empire et rejoint les Etats-Unis. Il y est engagé par Carrera et s'embarque à Baltimore sur la "Clifton" le 3/12/1816, rejoignant Buenos Aires le 9/2/1817. Il entre alors dans l'armée des Andes du général San Martin. Source: Carr.

KÖNIG Etienne Marie. Officier de marine français, il sert dans la marine chilienne et sous le gouvernement du président Bulnes en 1841, il établit et dirige à Chiloé une école de pilotes. Il épousa une demoiselle Velasquez et son fils, Abraham, sera député, sénateur et ministre d'état au Chili. Nous n'avons pu vérifier s'il avait servi sous l'Empire. Source: Le Dantec, Op.Cit.

KUERSKI ou KURSKY Carlos. Indiqué parfois comme Allemand ou comme Polonais, il devient capitaine attaché à l'état-major général de l'armée chilienne le 18/6/1818. Il n'a pas été possible de vérifier si il servit sous l'Empire. Source: A.N.C./M.D.M.C., vol.19, p.148.

LABBÉ Joseph Marie. Signalé dans les mémoires de Beauchef comme officier d'empire, les sources chiliennes démentent cette information. Fils de José Francisco Labbé, descendant de Alonzo Labbé et Bayard de Villefranche arrivé au Chili en 1725. Il devient lieutenant de 2^o classe à la 2^o compagnie du 3^o bataillon d'infanterie (10/2/1818), de 1^o classe de la 4^o (22/1/1820), il participe à la prise de Valdivia avec Beauchef, échappe par miracle au massacre des officiers et du gouverneur Letellier à Osorno en 1821, après être devenu capitaine le 24/4/1820. Adjudant-major (20/11), il est licencié en 1822 pour maladie, est ensuite réintégré et licencié à nouveau le 4/8/1829 puis exclu de l'armée pour sa position en faveur de Freire après Lircay le 17/4/1830. En 1832, il se soulève contre le gouvernement avec des hussards et chasseurs à cheval, est arrêté,

condamné à mort et exilé au Pérou. Son frère, Manuel, sera aussi officier des armées de l'indépendance. Sources: Beauchef, Op. Cit.; Guar.; A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.19 et vol.59; Maldonado C., El ejército chileno en el siglo XIX Op. Cit., pas de dossier au S.H.A.T.

LAFOND de LURCY Gabriel Marie Mars. Lurcy-Levis, Nantes: 25/3/1802, mort en 1876. Il participe aux tous derniers instants du Premier Empire avec les fonctions de page du maréchal Murat, Roi de Naples. Chevalier de la Légion d'Honneur. Devenu officier de la marine française comme pilotin sur l'"Ile de France" puis deuxième lieutenant sur le "Larita", il va en Amérique Latine et combat dans les flottes de la Colombie, du Chili et du Pérou au commandement de différents bâtiments à partir de 1822. Au commandement de l'« Aurora », il transporte à Guayaquil la division colombienne du général Paz del Castillo puis de nombreux militaires chiliens de Huacho à Lima. En août 1823, l'« Aurora » coule lors d'une tempête au large de Valparaiso. Il dirige ensuite la goëlette de guerre péruvienne l'"Estrella" et va en mission dans les Marquises et à Tahiti pour étudier l'opportunité d'y créer un lieu de déportation pour les ennemis des nouvelles institutions du Pérou. Source: Lafond de Lurcy G., Op. Cit.

LAGRESSE ou LAGREZE Jean. Libourne:12/11/1781, Buenos Aires: 3/4/1819. Il sert au sein de la Grande Armée de 1807 à 1815 et devient chevalier de la Légion d'Honneur. Proscrit comme bonapartiste à la fin de l'Empire, il s'exile en Argentine pour y fonder une colonie française en 1817. En 1818, il fonde avec Robert le journal l'"Indépendant du Sud", se lie avec le général Carrera et peu après est mêlé au complot des Français. Arrêté, il est condamné à mort le 31/3/1819 et exécuté à Buenos Aires le 3/4. Source: Rondeau J., Op. Cit.

LAHITTE ou LEHIT Louis. Officier français ou descendant de Français installé au Chili, il est sous-lieutenant du bataillon de chasseurs de l'infanterie des Andes en 1820 et doit faire partie de l'expédition de libération du Pérou. Mais sa mauvaise conduite oblige San Martin à le mettre à disposition du gouverneur de Valparaiso le 17/3 et il est envoyé le 1/5 en garnison à Valdivia. Source: C.D.I.P., Tomo V, Vol. 2, p.37, document n°66.

LAMBERT ou SAINT-LAMBERT Charles Joseph Emile. Lauterbourg ou Bruchsal, duché de Berg: 31/12/1793, Altyferin:4/8/1876. Fils de Joseph Lambert, député du Bas-Rhin à l'Assemblée Législative. Il entre à l'Ecole Polytechnique à Strasbourg le 8/10/1810 comme n° 78, est classé n° 16 en 1811 et termine premier de sa promotion en 1812 pour entrer à l'École des Mines installée près de la mine de plomb de Pesey en Savoie où il arrive le 28 novembre, y étudiant jusqu'en 1814. Sorti comme ingénieur des mines, il entre à la section technique de l'état-major de la Grande Armée avec laquelle il combat jusqu'à Waterloo en 1815. Il se rend ensuite en Angleterre, puis une première fois au Chili en 1816 mais ne sert pas dans les rangs de l'armée indépendantiste. Revenu en 1823, il s'y installe en 1825 dans la région de Copiapo pour y développer l'industrie minière. Pendant près de 15 ans, il va y développer une des plus grosses fortunes du Chili et repart en Angleterre après 1840. En 1826, il finance par un prêt au gouvernement l'expédition victorieuse à Chiloé. Source: Collier S., Op. Cit.; Archives de l'École Polytechnique; Archives de l'Ecole des Mines; Veliz C. Egaña, Lambert and the Chilean mining association of 1825, Hispanic American Historical Review, 55:4, 1975. Il n'a pas de dossier au S.H.A.T. Lafond de Lurcy (Op. Cit.) le nomme par erreur Marquis de Saint-Roman.

LAROCHE. Capitaine au sein de la Grande Armée à la fin des guerres de l'Empire, il s'exile aux États-Unis où il est engagé par le colonel argentin Thompson pour aller combattre pour l'indépendance. Il s'embarque à New York sur la frégate l'"Oceania" avec Beauchef et rejoint le Rio de la Plata en 1817 et s'engage ensuite dans l'armée des Andes qui passe au Chili. Source: Beauchef, Op. Cit.

LASALLE Pierre Henri. Officier lors des dernières campagnes du Premier Empire, il s'exile ensuite en Amérique Latine pour combattre à partir de 1817 au sein des armées de libération au Chili sous O'Higgins et San Martín. Source: Beauchef.

LATAPIAT ou LATTAPIAT Jean de. Né en France en 1766, il arrive au Chili après avoir participé aux guerres de la Révolution. Installé à Concepcion, il s'y marie avec Águeda Monasterio. Il y devient un membre actif du mouvement de l'indépendance et sa femme, Águeda Monasterio, sera recherchée par les Espagnols pour avoir des relations épistolaires avec San Martín. Ses deux fils, Francisco et Bruno, seront officiers de l'armée de l'indépendance. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.195 et 214.

LEBAS Guillaume. Il participe aux dernières campagnes du Premier Empire à l'issue desquelles il décide de s'exiler en Amérique Latine. En 1817, il rejoint l'armée des Andes dirigée par le général San Martín et sert comme lieutenant du 1^o régiment de grenadiers à cheval lors de la bataille de Maipú en 1818. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol. 23.

LEBRETON Joachim. Membre de l'Institut de France, il en est renvoyé pour un discours très hostile aux Anglais et se voit alors confié, sur les conseils de Humboldt, la direction d'une mission d'artistes français,

engagée par le Régent du Brésil, pays où il arrive en 1817. Président de l'Académie Impériale en 1818, il est impliqué par l'intermédiaire d'une lettre dans le complot des Français. Il est rapidement innocenté et meurt à Rio de Janeiro en 1819. Nous ne savons pas s'il fut soldat ou officier d'Empire. Source: Hammerluy.

LEMOINE ou LEMOYNE Hilaire. Chaumont: 8/3/1771, Gand:24/5/1852. Il sert depuis 1787, participe aux guerres de la Révolution qu'il termine comme chef d'escadron après avoir servi aux armées du Nord, de la Moselle, du Rhin et Moselle, d'Allemagne et du Rhin. Sous l'Empire, il combat en Autriche, Prusse et Pologne (1805-1807), devient major en 1808, sert au Tyrol (1809) et est nommé colonel du 14^o régiment de chasseurs à cheval (10/8/1809). Il sert en Italie (1809-1811), en Espagne (1812-1813), en Saxe et France (1813-1814). Maintenu à la Restauration, il est remplacé aux Cent-Jours (1815) et est réemployé au retour de Louis XVIII. Officiellement en congés pour raisons personnelles, il est en fait envoyé en mission secrète, en Août 1818, à Buenos Aires par Richelieu pour négocier avec Puyrerredon, Directeur Suprême des Provinces Unies du Rio de la Plata, la possibilité de mettre sur ce trône un Prince Français, probablement le Prince de Lucques, Felix Bacciochi, général d'Empire et mari d'Elisa Bonaparte, soeur de Napoléon. Sa mission échouera et rentré en 1819, il est réformé en 1821. Source: Quintin D., Op. Cit.

LETELIER-MATURANA Cayetano. Talca: 1777, Osorno: 15/11/1821. Descendant d'une famille d'origine française et fils d'un ingénieur militaire qui participa à la construction des fortifications du Chili face au Pacifique, il part faire des études d'ingénieur militaire en Espagne et en France, puis sert et devient capitaine ou sergent-major ingénieur dans

l'armée de Joseph Bonaparte dans la Péninsule Ibérique de 1808 à 1814. Il revient au Chili en 1818 pour combattre dans l'armée de libération. Nommé sergent-major d'infanterie (28/11/1818), du 3^e bataillon d'infanterie de ligne (16/7/1819), du corps des ingénieurs (8/11), il devient lieutenant-colonel (20/2/1820) et est nommé gouverneur de Valdivia le 4/3/1820. Lieutenant-colonel ingénieur (1/7/1821), il est assassiné lors de la révolte de ses troupes à Osorno le 13/11/1821. Source: Beauchef, Op. Cit. Verg.; Guari; A.N.C./M.D.M.C., vol.19, p.163.

LINIERS et BREMOND Jacques ou Santiago de. Niort:25/7/1753, Cabeza del Tigre: 28/8/1810. Officier de l'armée royale française puis de l'armée espagnole, il y devient capitaine de vaisseau. Envoyé en mission à Buenos Aires en 1788 pour y organiser une flottille de canonnières, il dirige les fortifications de la place de Montevideo en 1796 et y commande l'escadre espagnole. Gouverneur de Misiones en 1803, il est chargé à son retour de la défense de la baie de Baragan où il affronte en 1806 les forces britanniques venues occuper ces territoires. Il s'y distingue lors de la reprise et de la défense de Buenos Aires et est nommé Vice Roi du Rio de la Plata. La situation créée par l'invasion de l'Espagne par Napoléon compliqua son rôle, l'obligea pour ne pas paraître pro-Français à prendre une position pro-espagnole ce qui lui valut le fort ressentiment des indépendantistes. Dans le même temps, il est secrètement contacté par des émissaires de Napoléon mais refuse d'appuyer la révolte de mai 1810. Poursuivi, il chercha à fuir au Pérou, fut arrêté et exécuté le 26/8/1810. Source : Cisneros, Op. Cit.

LQASEN, LOSSEN ou LOOSEN Francois Désiré ou Dosere. Officier de marine français, il embarque le 28/12/1826 comme second pilote à bord de la frégate de guerre de la flotte chilienne "Chile" et est

définitivement séparé du service avec salaire intégral le 3/6/1846. Source: A.N.C./M.D.M.C., vol.16.

LOZIER Charles, François, Ambroise. Saint Philibert des Champs: 8/1/1774. Ingénieur-géographe, il travaille à une carte de France, puis part servir à l'armée d'Espagne comme garde-magasin en 1808. Il s'exile aux Etats-Unis en 1815, et part avec J.M. Carrera sur la frégate "Clifton" vers Buenos Aires où il arrive le 19/2/1817. Il trouve un emploi dans la capitale argentine, ne sert pas dans l'armée et passe d'abord au Brésil puis arrive au Chili en 1822 où il est accueilli par Camilo Henriquez, Journaliste du Mercurio de Chile. Il est chargé en 1824 de l'élaboration d'une carte géographique du Chili et entre à l'Académie Chilienne. Il devient directeur de l'Institut National (1826) et, quelques temps plus tard, va aller vivre trente ans au milieu des indiens d'Araucanie. Sources: Figueroa, Op. Cit.; Domeyko L, Mis viajes, Editorial Universidad de Chile, Santiago, 1978, Tome II, p.658-659.

MAFFET David Roberto. Né en France en 1799 et mort à Valparaiso en 1841, il prit part aux derniers combats du Premier Empire au sein de la marine impériale puis s'exila au Chili, à Valparaiso. Entré dans la marine chilienne, il y devient capitaine de frégate et se distingue lors des combats navals des guerres d'indépendance. Marié avec Antonia del Castillo y Saravia. Source: origine des patronymes in www.ivde.cl. Une autre source (Verg.) le donne comme citoyen nordaméricain, devenu capitaine (1820), sergent-major (1825), lieutenant-colonel (1829). Il est incorporé comme sergent-major dans le corps expéditionnaire du Pérou le 24/2/1821. Sources : C.D.I.P., vol.2, p.250, documento n°50.

MAGNAN Denis Victor. Frère du futur maréchal de France B. Magnan, né à Saint-Firmin le 28/4/1785, il entre au 14^e régiment de chasseurs à cheval le 15/1/1806, devient brigadier (4/8/1809) puis maréchal des logis. Il sert en Pologne et Poméranie Suédoise sous Bernadotte (1807-1808), Autriche (1809), Illyrie sous Marmont (1810), Espagne du Nord sous Dorsène (1811), Portugal sous Marmont puis Reille (1812-1813). Engagé par le ministre argentin Rivadavia, il embarque avec Viel, alors que son frère, engagé lui aussi, descend au dernier moment du bateau, à Calais et arriva à Buenos Aires en 1817. Il rejoint alors les armées indépendantistes. Source : Documents fournis par Fernandez, descendant de Danel ; S.H.A.T., 2YE-2446.

MAKA. Originaire de Saint-Malo, il sert comme capitaine dans les armées impériales jusqu'en 1815 et décide ensuite de s'exiler aux Etats-Unis. Engagé par le colonel argentin Thompson, il voyage en compagnie de Beauchef et Bellina Skupieski jusqu'au Rio de la Plata sur la "Oceana" (fin 1816-1817). Il combat ensuite dans les rangs des indépendantistes. Source; Beauchef, Op. Cit.

MALET ou MALLET Emile Louis. Neveu du general C. Malet. Il sert au sein de la Grande Armée lors des dernières campagnes du Premier Empire et ensuite s'exile en Amérique Latine. Arrivé au Brésil, il sert comme officier des troupes de l'Empereur Pedro 1^o lors de la guerre contre l'Argentine en 1826. Source: Ocampo, E., Op. Cit.

MARGUTI ou MARGUTT Felipe. Né à Gênes en Italie, il participe aux dernières campagnes du Premier Empire et, à sa chute, s'exile aux Etats-Unis. Il y est engagé par Carrera et voyage de Baltimore sur la frégate "Clifton" le 3/12/1816, arrivant à Buenos Aires le 9/2/1817. Il entre dans

l'armée des Andes, passe au Chili et y devient capitaine sergent-major du 3^e bataillon Arauco. Le 25/1/1820, il demande à être intégré dans l'expédition de libération du Pérou et bien qu'accepté, ne peut rejoindre pour raisons de santé. Sa nouvelle demande est acceptée le 23/2/1821. Sergent-major du 6^e bataillon d'infanterie de l'armée du Pérou, il devient le 16/5/1823, lieutenant-colonel. Sources: Carr.; A.N.C./M.D.G.C., vol.93, p.14; C.D.I.P., vol.2, p.417, documento n°272 et vol.5, p.259, listas de revista de comisario.

MARTEL Antonio. Le 14 septembre 1818, il est nommé capitaine au sein de l'infanterie de l'armée de l'indépendance du Chili. Nous n'avons pu prouver sa nationalité française ni sa participation aux guerres de l'Empire. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.352. Vergara (Verg) indique deux Martel (Fernando et Mateo) officiers de l'armée chilienne au XIX^e siècle.

MASTAI FERRETI Juan Maria. Sinigaglia, Italie: 13/5/1782, Rome: 7/2/1778. En 1807, il fait partie d'un escadron de gardes d'honneur en poste à Berlin au sein de la Grande Armée. Stationné avec les gardes d'honneur en garnison à Thionville puis en Italie en 1811, il participe au sein du 1^o escadron du 1^o régiment de gardes d'honneur aux campagnes de Saxe et de France (1813-1814). Il reçoit la médaille de Sainte-Hélène en 1857. Il abandonne la carrière militaire en 1814 et entre en religion en 1819. Il vient au Chili en 1823 comme secrétaire du Nonce Apostolique, Monseigneur Juan Muzzi, et devient Pape sous le nom de Pie IX le 21 juin 1846. Source: Figueroa P. Diccionario biográfico de extranjeros en Chile, Imprenta Moderna, 1900; Agoult C. d', mémoires d'un officier d'Empire, Mercure de France, 2001, p. 69 et 188.

MATHIEU Bernard. Il participe comme officier aux dernières campagnes du Premier Empire puis il décide de s'exiler en Amérique

Latine où il fait partie des armées de l'indépendance au Chili sous les généraux O'Higgins et San Martín. Source : Beauchef.

MELLET Julien. En 1808, il fait partie de l'équipage du brigantin le "Consolateur" du capitaine Dauriac qui transporte une cargaison d'armes et un émissaire de Napoléon à Montevideo. Le 8/8, il doit abandonner le navire attaqué par deux bâtiments anglais, est emprisonné puis libéré quelques temps après. Il reste en Amérique latine qu'il parcourt et décrit dans ses mémoires. Source: Mellet J., *Viaje por el interior de la América meridional* (1808-1820), Editorial del Pacifico, Santiago, 1959.

MENDEVILLE Jean Baptiste Washington de. Lieutenant de hussards de la Garde Impériale, il participe à plusieurs campagnes. Au cours de l'une d'elles, il donne la mort à un de ses camarades lors d'un duel. Royaliste à la chute de l'Empire, il émigre à Buenos Aires en 1819 où il se fait remarquer comme mouchard dénonçant les Bonapartistes. Consul de France à Buenos Aires (1828), en Équateur (1836-1851). Il épouse à Buenos Aires la veuve du colonel argentin Thompson. Source : Hammerly.

MERCHER, MERCHÉ ou MELCHER Marc Antoine. Né à Coudemanche en Normandie. Capitaine de cuirassiers sous le Premier Empire, il suit Napoléon à l'île d'Elbe (1814-1815) et participe à la campagne des Cent-Jours avec, peut-être, les fonctions d'officier d'ordonnance à l'état-major de l'Empereur (1815). Il est ensuite interné à Malte en compagnie de sept officiers n'ayant pas eu le droit d'accompagner l'Empereur à l'île de Sainte-Hélène. Libéré en avril 1816, il part en Perse, comme conseiller du Shah et instructeur de ses troupes, puis revient en France, va alors aux États-Unis d'où il rejoint le général Carrera en Argentine. Décidé avec Yung à entrer dans les troupes de San

Martin au Chili en 1818, il est convaincu par Lagresse et Robert de partir avec eux au Brésil mais en fait va à Montevideo où il retrouve Carrera (14/8). Revenu à Buenos Aires (4/11), il est alors impliqué dans le complot des Français alors qu'il a le grade de colonel. Arrêté alors qu'il se dirige vers le Chili avec Robert, Yung et Vigil, défendu par Bonpland, il est condamné à être expulsé, ce qui se produit le 31/3/1819. Il rejoint alors Carrera en Uruguay. Il combat ensuite avec Artigas et manque de peu d'être pendu. Revenu en France, il achète un bateau américain, le "Boyer" et fait commerce de marchandises françaises au Chili et au Pérou jusqu'à son retour en France en 1828 après avoir perdu bateau et cargaison. Source: Rondeau J., *Op. Cit.*; Hammerly D., *Op. Cit.* ; pas de dossier sous le nom de Mercher au S.H.A.T.

MEYER. Commerçant français installé à Buenos Aires après la chute de l'Empire (nous ne savons pas s'il fit partie de la Grande Armée), il fait partie d'un groupe de Bonapartistes organisant banquets et manifestations en l'honneur de l'Empereur. Source: Hammerly, *Op. Cit.*

MILLET Gabriel ou Santiago. Il participe aux dernières campagnes du Premier Empire et s'exile ensuite en Amérique Latine. Le 5/7/1819, il est nommé officier comptable de 2^e classe à bord de la frégate "Independencia" dans la flotte chilienne, puis en 1822, il est capitaine au sein de l'armée de libération commandée par le général San Martín au Pérou. Il est sergent-major de l'état-major de la cavalerie de l'armée du Pérou en février 1824. Sources: A.N.C. /M.D.M.C., vol.10, p.46; C.D.I.P., vol.5, p.308, listas de revista de comisario.

MORDEILLE. Capitaine de vaisseau, il commande la "République Française" qui part de Marseille le 17 pluviôse an 1 alors que la guerre

n'est pas encore déclarée avec l'Espagne. Attaqué par un vaisseau espagnol, il est fait prisonnier et emmené à Alicante. Il s'en échappe avec 20 hommes en bateau et regagne la France le 12 germinal. Il est cité pour ce fait à la Convention Nationale. Devenu capitaine-corsaire, il aide, en 1806, de Liniers, à repousser la tentative d'invasion par les Anglais du Rio de la Plata à Montévidéo. Source : Cichero, Op. Cit.

NOAYLLES Pedro. Il est nommé capitaine du régiment de cavalerie des Dragons de la Patrie, en garnison dans la place de Santiago, le 23/3/1831. Nous n'avons pu vérifier s'il s'agit d'un Français et s'il a combattu sous l'Empire. Source : A.N.C./M.D.G.C., Vol.87, p.62.

OGIER Jean Baptiste. Il participe aux dernières campagnes du Premier Empire puis à sa chute, s'exile aux Etats-Unis où il rencontre Carrera et part en fin 1816 avec lui sur la « Clifton » en direction de Buenos Aires où il arrive au début 1817. Il rejoint alors l'armée des Andes. Un Jean Baptiste Ogier fut chevalier de la Légion d'Honneur et naquit à Saint-Genis Terre Noire le 16/7/1768. Sources : Carr., Archives de la Légion d'Honneur in www.culture.gouv.fr/documentation/leonore/pres.html.

PAQUIO. En 1819, il fait partie avec les fonctions de lieutenant de vaisseau de l'équipage du bâtiment de guerre le "Galvarino" de la marine du Chili. Peut-être est-ce un Italien qui servit sous l'Empire; nous n'avons pu le vérifier. Source : A.N.C./M.D.M.C., vol.13, p.136.

PARCHAPPE Narcisse. Epemay: 11/7/1795. Elève à l'École Polytechnique le 1/9/1812 puis à celle d'Application du Génie et de l'Artillerie de Metz (1/10/1913), il devient lieutenant en second du 5^e

régiment d'artillerie à pied (1/6/1815) et participe aux Cent-Jours. Licencié le 1/9, il est lieutenant au 2^e régiment de Metz (15/11/1816) et est réformé le 20/5/1818. Il part d'Épernay le 16/6/1818 pour rejoindre l'Amérique du Sud sur l'"Angélique". Arrivé en Argentine, il se lie avec Carrera et est impliqué dans le complot des Français. Arrêté, il est condamné à être expulsé d'Argentine le 31/3/1819. Il s'exile alors en Uruguay et y rencontre le scientifique français d'Orbigny à Corrientes en mars 1827 alors qu'il y est devenu expert-géomètre. Il participe alors à ses voyages de découverte en Amérique du Sud. En août, il est nommé ingénieur-géographe à Buenos Aires et le gouvernement de Rosas l'envoie avec Estomba pour fonder Bahía Blanca en 1828. Il est ensuite chargé par d'Orbigny de rédiger un livre sur la pampa argentine et rentre en France en 1830 où, en 1831, il rédige un rapport pour le Ministre des Affaires Etrangères sur la République d'Argentine. Son frère, Charles, officier d'Empire, deviendra général en France et son fils, Hypolite, naquit à Corrientes en Argentine en 1823. Source : Rondeau J.; S.H.A.T., 2YE 2928; Hammerlay D., Op. Cit.

PASTORICI. En 1819, il occupe les fonctions de lieutenant de vaisseau à bord de la frégate de guerre "Arauco" de la flotte chilienne, à Valparaiso. Il nous a été impossible de savoir s'il est Italien et ancien soldat d'Empire. Source : A.N.C./M.D.M.C., Vol.13, p.136.

PEÑA Pedro de la. Capitaine espagnol, il sert durant les campagnes du Premier Empire aux côtés de la Grande Armée. A la chute de Napoléon en 1815, il décide de s'exiler aux Etats-Unis et y est engagé par Carrera. Il s'embarque à Baltimore le 3/12/1816 sur la "Clifton" et arrive à Buenos Aires le 9/2/1817 pour entrer dans les armées de libération. Un colonel

espagnol de la Peña combatta dans les rangs royalistes au Pérou en 1822, mais ne paraît avoir aucun lien avec Pedro. Source: Carr.

PISSEL Juan. Entre 1818 et 1823, il fait partie des équipages de la flotte de l'expédition de libération du Pérou et est nommé maître d'armes le 13/4/1820. Nous n'avons pu vérifier sa nationalité et sa présence au sein de l'armée d'Empire. Source: A.N.C./M.D.M.C., vol.24

PRADEL Nicolas. Officier français ou plus probablement descendant de Français installés au Chili, il participe à toutes les campagnes de l'indépendance du Chili. En 1830, il est récompensé pour ses qualités comme officier supérieur de l'Intendance de Santiago après avoir servi au sein de l'administration militaire du pays. Source: Verg.

PRUNIER ou PRUNNIER Guillaume. (1785-1833). Il participe aux dernières campagnes maritimes du Premier Empire au sein de la marine impériale puis après 1815, il décide de s'exiler en Amérique Latine. En 1817, il est intégré dans la nouvelle marine chilienne, devient adjoint du commandant général du port de Valparaíso (23/9/1818), sous-lieutenant de vaisseau (1/10/1818), et prend le commandement du "Pueyrredon" (8/6/1819) avec lequel il sert sous Cochrane notamment au Callao en septembre 1819 et août 1820. Lieutenant de vaisseau sous Blanco Encalada, il reçoit mission en 1822 d'accompagner "22 individus" jusqu'à la Nouvelle Grenade pour les mettre à la disposition de ce gouvernement. La même année, il sert sous San Martin au Pérou, entre alors au service de ce pays et commande le bergantin "Belgrano". Décoré de l'ordre du Soleil du Pérou, il décide de rester dans ce pays, y décède après avoir fondé une famille dont les descendants y résident toujours. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol.69; A.N.C./M.D.M.C., vol.10, p.20, 76 et 85, vol.24 et vol.16. ; Lilly Library.

PUEYRREDON Juan Martin de. Buenos Aires: 1777, Mort en 1850.

D'un père basque français, il fait ses études à Paris et à son retour s'incorpore dans la défense patriote contre les Anglais (1806). Il co-organise un régiment de hussards, se distingue et devient lieutenant-colonel. Envoyé en mission en Espagne, il revient à Buenos Aires, offre ses services à la junte patriotique issue de la révolution de mai et est nommé gouverneur de Cordoba. Commandant en chef de l'armée du nord, il démissionne en 1811 et, pendant 4 ans, subit les va et vient des luttes internes pour finalement devenir Directeur Suprême en 1816. Grâce à lui, San Martin pourra organiser, équiper et financer son armée et ainsi passer au Chili en 1817. De nouveaux problèmes dus aux dissensions internes compliqueront son mandat jusqu'à son terme en 1819, notamment sa lutte contre Carrera qu'il juge comme un dangereux concurrent de San Martin avec lequel il est très lié. Source: Carr.; Hammerly D., Op. Cit., Rondeau J., Op. Cit.

RAMEL Hercule. Durant le Premier Empire, il dirige la fabrique d'armes de Bologne en Italie puis à sa chute décide de s'exiler aux Etats-Unis. Engagé par Carrera, il embarque à Baltimore le 3/12/1816 sur la "Clifton" comme chef des ouvriers militaires et arrive à Buenos Aires le 9/2/1817 pour être intégré aux armées de libération. Source: Carr.

RAUCH. Officier lors des dernières campagnes du Premier Empire, il est contacté en France par Rivadavia, ministre argentin, et part de Calais avec Viel pour rejoindre Buenos Aires en 1817 de façon à entrer dans les armées de libération. Resté en Argentine, il devient colonel et en 1826, dirige avec Cramer une expédition contre les « sauvages ». S.H.A.T., voir dossier de Cramer.

RAULET ou ROULET Pierre Remy. Né à Thionville le 2/1/1792, il est le neveu du général Guyot. Sous-lieutenant à la 7^e compagnie du 21^e régiment de chasseurs à cheval à sa sortie de l'École Militaire de Saint-Cyr (28/12/1809), il va servir en Espagne. En mars 1812, il part à la tête de 200 hommes du 21^e et sert lors du siège de Badajoz contre les Anglais (17/3-7/4) puis y est fait prisonnier le 7/4 lors de la reddition de Badajoz et détenu jusqu'au 1/6/1814. Fait sous-lieutenant au 1^o chasseurs à cheval (1/7), il est mis en demi-solde peu après par la Restauration. Il se rallie aux Cent-Jours (1815), sert en Belgique. Selon Miller, il combat à Waterloo sous Ney et y est gravement blessé ce qui est peu probable parce qu'il n'y a rien sur ces faits dans son dossier du SHAT ni dans le Martinien. Il démissionne du service à Thionville le 12/1/1817 et décide de s'exiler au Brésil. Il y participe comme aide de camp du colonel Latapie à l'expédition du "Parangon" vers la République de Pernambuco, sur les côtes du Brésil, dans le but d'aller ensuite délivrer Napoléon à Sainte-Hélène en fin 1817. Arrêté lors de l'échec de cette aventure, il est conduit à Lisbonne sur le "Saint-Qualter" et y arrive le 7/4/1818. Rentré en France le 20/7, il demande à faire partie du corps royal d'état-major mais un refus le pousse à s'exiler de nouveau. Il va au Chili où, après avoir servi dans l'armée, il est expulsé pour raisons politiques et entre dans l'armée de libération du Pérou dirigée par San Martin en 1821. Il se signale lors d'un combat près de Lima (7/1/1821) et est blessé lors d'une sortie au Callao (26/7) alors qu'il commande l'escadron des hussards de l'escorte depuis janvier. Il se distingue à la tête de ses hussards en triomphant d'une division royale commandée par Carratalá à Ica (25/5/1822). Commandant des lanciers de la Garde du Pérou en mars 1823, il devient colonel en 1823 et participe à la création de la Légion péruvienne de la Garde. En 1824, pour mésentente avec Bolivar, il est banni du Pérou où il venait de se marier avec un bon parti qui l'avait converti en propriétaire d'hacienda à

Ica. Revenu dans cette ville sans permission, il est arrêté, emprisonné mais est libéré suite à la victoire d'Ayacucho. Il participe au Chili à la repression de la révolte contre Freire en 1825-6 puis revenu au Pérou, il sert lors de la guerre contre la Colombie en 1828-29. Il prend Saraguro (23/12/1828), commande une colonne qui occupe Cuenca (10/2/1829) et trouve la mort lors du combat du Portete de Tarqui le 27/2. Sources: S.H.A.T., 2YE 209 Bis; Descola, Op. Cit.; Murat I., Napoléon et le rêve américain, Editions Fayard, Paris, 1976; Jorre L. Participation de Français au soulèvement des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, Revue Historique des Armées, n°60, 16^e année, n°1, 1960; Miller, Op. Cit.; Lilly Library; C.D.I.P., vol.5, p.190, listas de revistas de comisario.

RAVEROT Alphonse. Né à Rouen, il participe aux dernières campagnes du Premier Empire comme sous-lieutenant de cavalerie et après 1815, il décide de s'exiler aux Etats-Unis. Il y est engagé par le colonel argentin Thompson et s'embarque à New York avec Beauchef et Bellina-Skupieski sur le "Oceana" en fin 1816 pour arriver dans le Rio de la Plata au début 1817. Il entre alors dans l'armée de libération et passe au Chili. Source: Beauchef, Op. Cit.

RAVEST Ramon. Fils de Français ou Français lui-même né à Valparaiso, il devient capitaine de la 3^e compagnie du bataillon d'artillerie (14/4/1817), sergent-major (14/12/1822), capitaine de la 1^o compagnie de la 3^e brigade du régiment d'artillerie (9/8/1824), lieutenant-colonel (20/10), sergent-major du corps général d'artillerie (15/12), il est ensuite réformé et décède en 1878. Source: Verg.; A.N.C./M.D.M.C., vol.19, p.31.

RENARD ou RENART Charles Prosper. Rouen: 1793, décédé au Chili. Il participe comme sous-lieutenant de cavalerie aux dernières campagnes du Premier Empire puis décide de s'exiler aux Etats-Unis. Il y est engagé

par le colonel argentin Thompson et s'embarque, fin 1816, sur le "Oceana" en compagnie de Beauchef et Bellina-Skupieski, pour arriver dans le Rio de la Plata au début 1817. Il entre alors dans l'armée des Andes du général San Martín, passe au Chili comme lieutenant en 1^o. Il se distingue lors de la bataille de Maipo en 1818. Marié à Josefa Lurqui Cousiño en 1829. Source: Beauchef, Op. Cit.; www.ivde.cl.

RENCORET Manuel. Il sert comme capitaine de la 4^e compagnie du 3^e bataillon d'infanterie de ligne Arauco et est nommé capitaine de grenadiers le 21/2/1818 puis est définitivement licencié en mai 1821. Nous ne savons si ce français ou d'origine française a combattu dans la Grande Armée. Source: A.N.C./M.D.G.C., vol.19, vol.55, p.135 et vol.59.

RICITELLI Antonio. Né en Italie, il décède en Argentine en 1843. Il sert aux côtés du général Viamonte en Argentine en 1814 contre Artigas puis en 1815 contre Santa Fe. Blessé lors de ces deux campagnes, il entre dans la marine en 1821 et commande une canonnière lors de la guerre contre le Brésil en 1826. Lieutenant de vaisseau, il redevient capitaine d'infanterie puis sergent-major. Nous ignorons si il combattit sous le Premier Empire. Source: Ocampo E., Op. Cit.

ROBERT de CONNAUT ou CONNANT Charles. Né à Brest et mort à Buenos Aires le 3/4/1819. Il sert pendant les campagnes de la révolution au cours desquelles il atteint le grade de colonel. Entré ensuite dans l'administration civile, il serait devenu sous l'Empire Préfet de la Nièvre alors qu'il n'apparaît dans aucune liste de préfets. Toujours est-il qu'il est contacté en France par Rivadavia, le ministre argentin, et qu'il part de Calais, le 25/5/1817 avec Viel et arrive à Buenos Aires. Il n'y combat pas mais fonde, en mars 1818, avec Lagresse, le journal en français

"L'Indépendant du Sud" tout en se rapprochant du Chilien Carrera qu'il appuie dans son journal. Impliqué dans le complot des Français et arrêté alors qu'il se rendait au Chili avec Vigil, Yung et Mercher, il est condamné à mort et exécuté à Buenos Aires le 4/3/1819. Source: Rondeau, Op. Cit.; Hammerluy D., Op. Cit.

ROGUIN. Il s'installe comme commerçant français à Buenos Aires après la chute de l'Empire et, partisan bonapartiste, il y mène une action à partir de l'organisation de banquets et de manifestations en l'honneur de l'Empereur. Nous ne savons s'il a combattu au sein de la Grande Armée. Source: Hammerluy, Op. Cit.

RONDIZZONI José. Merzano, Parme: 14/5/1788, Valparaiso: 23/3/1866. Il s'engage comme fusilier dans la garde impériale le 5/6/1807, fait campagne en Espagne (1808) où il est à Madrid (2/5), est blessé à Murviedro (13/9), sert à la prise de Madrid (21/10) et à Benavente (10/11). Sergent au bataillon des Tirailleurs du Pô (1/8/1809), il combat en Autriche (1809), il est blessé de 2 coups de feu à la jambe droite à Essling (22/5), sert à Wagram. Il est au camp de Boulogne en 1810, puis en Russie en 1812 comme sous-lieutenant au 11^e léger depuis le 19/9. Il sert à Polotsk (11/6, 1/8 quand il est blessé d'un coup de feu à la main droite et 3-4/10) et à la Bérézina (21/11). Il sert en Saxe (1813) à Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipzig, Magdebourg (4/2, 9/3 et 1/4 où il est blessé d'un coup de feu à l'épaule droite). Proposé comme lieutenant à Wesel le 19/3/1813 et confirmé le 9/5, il devient capitaine-adjutant-major du 11^e à Colmar (1/12), et reçoit la croix de la Légion d'Honneur. Il sert à Colmar en 1814. Mis en non activité en 1815. Aux Cent-Jours, il sert au siège de Neuf Brisach (7-8/6/1815) dans le 4^e bataillon du 11^e léger. Il retourne en Italie, puis va aux Etats-Unis où il rencontre Joseph Bonaparte, Clauzel et J.M.

Carrera dont il devient un ami. Il l'accompagne à Buenos Aires (19/2/1817). Il sert au Chili comme sergent-major du 2^e bataillon de ligne, renonce par solidarité avec Carrera en 1818 après s'être distingué à Cancha Rayada. Il sert à nouveau à partir de 1823 comme lieutenant-colonel et colonel, dans la campagne du Pérou puis lors des expéditions de Chiloe de 1824 et de 1825-6. En 1830, il prend position pour Freire et sert à Lircay après quoi il s'exile au Pérou, en Bolivie puis au Salvador jusqu'à son retour au Chili en 1839. Gouverneur de Constitution en 1842, il commande la brigade d'artillerie en 1843, devient gouverneur de Talcahuano en 1849 et chef d'état-major de l'armée du sud ainsi qu'intendant de Concepcion en 1851 puis de Chiloe en 1853. Il est nommé général de brigade en 1854, servant 39 ans au sein de l'armée chilienne. Source : S.H.A.T.2YE-91-47, Beauchef, Op. Cit. ; Figueroa, Op. Cit., p.191-192 ; Le Dantec, Op. Cit. ; Ibanez A. et Medina J., Biografía de José Rondizzoni, Imprenta Universitaria, Santiago, 1914.

ROUL, ROULE ou RAOUL Nicolas Jacques. Villard-Saint-Pancrace 9/6/1775, Valence: 2/1/1840. Il entre au 17^e hussars (12/3/93), à la compagnie des guides à pied de l'armée des Alpes (13/10/94) et aux guides de Bonaparte en Italie (3/5/96). Il sert en Italie (96-7), Egypte (98-9) et Italie (1800). Lieutenant au 2^e chasseurs à cheval en Autriche (18/12/1805), il sert en Prusse, Pologne, Espagne et Autriche (1806-9). Retraité le 31/10/1810, il commande le 13/3/1813 une compagnie de gendarmerie dans la Sarre et sert en France à l'état-major de Sébastien (1814) puis rayé des contrôles de l'armée (1/11), rejoint Napoléon lors de son exil à l'île d'Elbe. Il y devient officier d'ordonnance de l'Empereur (27/5) et commandant de l'artillerie. Chef d'escadron aux cheval-légers-lanciers de la garde (14/4/1815), il reste officier d'ordonnance de Napoléon, devient colonel (15/5/1815) et est fait prisonnier à Waterloo le

18/6. Rayé des contrôles de l'armée et réformé (25/11), il rentre de captivité le 15/1/1816 et s'exile aux Etats-Unis où il se trouve à Démopolis et Aigleville, deux colonies créés par des soldats et officiers bonapartistes. Il y obtient une lettre de recommandation de Carrera, avec lequel il y échangeait correspondance, pour entrer dans l'armée des Provinces Unies du Rio de la Plata et fut un de ceux qui firent échouer l'expédition de Pernambuco pour libérer Napoléon en fin 1817 dénonçant la tentative auprès de l'ambassadeur Hyde aux Etats-Unis (Certains documents le disent agent double au profit de Louis XVIII). Ayant pris ensuite une position pro-Carrera et d'opposition au Directeur Suprême Puyredon, il est expulsé de Buenos Aires en 1818, il retourne aux Etats-Unis d'où il est chassé par Joseph Bonaparte et va à Trieste en Italie. Soupçonné d'avoir participé à la conspiration bonapartiste de Berton en 1822, il est innocenté le 3/7 et repart plus tard en Amérique Latine combattre dans les rangs de l'armée révolutionnaire du Mexique. Il rentre en France en 1830. Sources: Quintin D., Op. Cit.; Roul, Braves Américains du Sud, B.N.S., AAG 2359; Carr.

SAINT-YON Alexandre Pierre MOLINE de. Lyon: 29/6/1786, Bordeaux: 17/11/1870. Éleve à l'École Spéciale Militaire en 1804, il entre comme sous-lieutenant au 13^e régiment de dragons en janvier 1805 et sert en Autriche, Prusse et Pologne (1805-7). Lieutenant (1807), il sert en Espagne et au Portugal (1808-1813) devenant aide de camp de Reille (1807) et capitaine (1809). Chef d'escadron (18/9/1813), il est blessé à Saint-Jean de Luz (10/11) et devient aide de camp de Brayer à la 19^e division militaire à Lyon en 1814-5. Chargé par ce dernier d'annoncer à Napoléon le ralliement de ses troupes au retour de l'île d'Elbe (mars 1815), il devient officier d'ordonnance de l'Empereur en mai, sert à Ligny et Waterloo et est mis en non-activité en juillet. Il part avec Brayer aux

Etats-Unis, est engagé par Carrera et part sur la "Savage" vers Buenos Aires où il arrive en février 1817. Il suit Brayer en Argentine et au Chili, pays qu'il quitte lors des problèmes de Brayer avec San Martín en 1818. Il rentre alors en France où il deviendra général. Source; S.H.A.T., 2YE 209 Bis.

SIGNORET, SEÑORET ou SEIGNORET Leonce. Officier de marine lors des dernières campagnes maritimes du Premier Empire, il décide à sa chute de s'exiler en Amérique Latine et devient capitaine de vaisseau au sein de la marine chilienne lors des guerres de l'indépendance. En 1836, il commande la corvette de guerre "Libertad" à Valparaiso. Installé au Chili, son fils y sera amiral et célèbre hydrographe. A.N.C./M.D.M.C., vol.2, p.247.

SIMONET Antoine. Il participe comme lieutenant aux dernières campagnes du Premier Empire et à sa chute, il décide de s'exiler aux Etats-Unis. Il y est engagé par Carrera et part le 3/12/1816 de Baltimore sur la "Clifton" vers Buenos Aires où il arrive le 9/2/1817. Il entre alors dans les rangs des indépendantistes. Source: Carr.

SKUPIESKI Carlos. Il est nommé capitaine dans un régiment de lanciers de l'armée de l'indépendance du Chili le 27/1/1818. C'est probablement le fils du colonel Bellina Skupieski mais nous n'avons trouvé aucun autre élément sur lui. Source : A.N.C./M.D.G.C., vol.19, p.101.

SOULANGES ou SOLANGES Louis. Officier de hussards pendant les dernières campagnes du Premier Empire, il s'exile après sa chute en Amérique Latine et à partir de 1821, il participe à la campagne de libération du Pérou au sein de l'armée dirigée par San Martín. Le 18/8, il entre comme major commandant du 2^e escadron dans la légion péruvienne de la garde et va se distinguer lors de multiples combats pendant des

campagnes de 1822 et 1823. Sergent-major des lanciers de la garde du Pérou en mars 1823. Il est capturé lors de la prise de Santa Cruz en 1824. Sources: Lilly Library; C.D.I.P., vol.5, p.190, listas de revista de comisario.

SOWERSBY Charles. Brême: 1795, Chuihaycocha: 8/8/1824. Né en Allemagne d'origine anglaise, il entre dans la cavalerie de la Grande Armée et participe à la campagne de Russie (1812), sert à Smolensk, la Moskowa (7/9) et à la prise de Moscou puis est fait prisonnier lors de la retraite. A la chute de l'Empire, il s'exile en Amérique latine, sert à Maïpu sous San Martín en 1818 et va servir dans les troupes de Bolivar. Capitaine-adjoint aux chasseurs à cheval en 1817, puis lieutenant-colonel, il fait partie des troupes qui vont au Pérou et se signale au combat de Pisco (7/11/1819). Il se distingue et est blessé lors de la marche sur Quito (21/4/1822), et sert à Rio Bamba et Pichincha, puis est mortellement blessé lors de la bataille de Junin (6/8/1824) à la tête du 2^e escadron de hussards de la légion péruvienne. Il décède deux jours plus tard à Chuihaycocha. Miller dans ses mémoires (Op. Cit.) donne une version de sa biographie totalement opposée à toutes les autres sources: Sowersby aurait fait l'Académie Militaire de Woolwich en 1808, devient lieutenant d'artillerie légère de Lusitanie sous le général Wilson et plus tard son aide de camp. Nommé à sa suite à Constantinople, il ne le rejoint que quand il est attaché militaire en Russie en 1812. Il sert en Italie en 1813-1814. Cette biographie correspond en tout point à celle du lieutenant-colonel Charles, Anglais, qui trouva la mort aux cotés de Cochrane et de Miller à l'assaut du Callao au Pérou en septembre 1819; c'est donc certainement une confusion de Miller.

SOYER Sauveur. Officier d'empire, il décide de s'exiler à sa chute et va en Amérique latine. Il participe à la campagne du Pérou au sein des

troupes de Bolivar où il sert comme volontaire et se distingue à Pisco le 7/11/1819. En juillet 1820, il sert comme officier-comptable de 2^e classe à bord du "Lautaro" commandé par Guillaume Prunier pendant deux ans et demande le grade de 1^o classe en juillet 1826. Devenu commandant général de la marine du Pérou, il est séparé du corps en 1836 pour un problème lié à l'acquisition de deux bateaux. Le 30/11, il obtient à Valparaiso l'exclusivité de l'approvisionnement d'eau pour les bâtiments arrivant au port. Source: A.N.C./M.D.M.C., vol.10, p.42 et vol.2, p.251.

TEISSERANTE. Officier du Premier Empire, il s'exile en Amérique Latine à sa chute et en 1823 il sert au sein du régiment des hussards de la Légion Péruvienne commandé par Raulet dans l'armée de Bolivar au Pérou. Source : www.ejercito.mil.pe.

TORTEL Jean Joseph. Pilote de la frégate espagnole l'"Union", il participe à plusieurs campagnes aux côtés de la flotte française à partir de 1802 puis en 1804, il décide de s'installer au Chili. Il entre dans la marine chilienne le 1/6/1813, il se trouve à Valparaiso et s'étant distingué lors de plusieurs combats depuis le début des guerres de l'indépendance, il est nommé capitaine de corvette et commandant du port en mars 1817, poste qu'il occupe jusqu'en 1820. Il organise avec Alvarado, gouverneur de Valparaiso, la première escadre chilienne et, mis au commandement du "Rambler", il réussit en compagnie de l'"Aguila" à repousser jusqu'à Talcahuano le vaisseau espagnol "Sebastiano" en août 1817. Mis à la tête par intérim de la marine chilienne d'octobre 1817 au 23/6/1818, lieutenant de vaisseau (20/6/1818), 1^o commandant des arsenaux (26/1/1819), il démissionne du poste de commandant général de la marine (4/12/1819), commande en novembre 1820 la "Chacabuco" avec lequel il escorte le bergantin "Pacífico" vers Talcahuano puis participe à une

expédition vers Chiloe (1820-1). En 1825, il est chargé par Freire de protéger le port de Valparaiso contre les menées de O'Higgins lors de sa tentative pour revenir au pouvoir. Source: Figueroa R., Op. Cit.; A.N.C./M.D.M.C., vol.19, p.31, vol.2; p.106; Lopez Urrutia C., Op. Cit.: www.armada.cl; Balmelli Urrutia J., Juan José Tortel: nuestro primer capitán de puerto in www.revistamarina.cl. Son fils devint amiral chilien et donna son nom à un port et à une ville de la région australe.

TROLÉ Dominique Edouard. Il participe aux dernières campagnes du Premier Empire au sein de la Grande Armée puis, plusieurs années après sa chute, il décide de s'exiler en Amérique latine. En 1826, il arrive en Argentine, recommandé par La Fayette auprès du ministre Rivadavia et devient colonel de l'armée argentine après avoir participé à la guerre contre le Brésil comme lieutenant-colonel et ingénieur en chef de l'armée du général Alvéar. En 1829, il est envoyé par le général Lavalle à Montevideo auprès de San Martín pour lui proposer le commandement de l'armée mais ce dernier refuse. Source: Ocampo E., Op. Cit.

VANDERZEE ou VANDORSEE Karl Joseph. Sous-officier hollandais, il participe aux dernières campagnes du Premier Empire au sein de la Grande Armée et décide à sa chute de s'exiler aux Etats-Unis. Engagé par Carrera, il s'embarque à Baltimore sur la "Clifton" le 3/12/1816, et arrive à Buenos Aires le 9/2/1817. Il entre alors dans l'armée des Andes puis passe dans celle du Chili avec laquelle il sert jusqu'en 1823, atteignant le grade de capitaine de la 2^e compagnie du bataillon de grenadiers d'infanterie. Il est réformé définitivement pour raisons de santé le 26/5/1823. Source: Carr.; A.N.C./M.D.M.C., vol.59.

VERNET Louis. Il arrive à Buenos Aires en 1817 et se dédie au commerce, notamment dans la zone des Iles Malouines où il devient le 10/6/1829, premier commandant des forces armées et de police. Il meurt à San Isidro en 1871 à 80 ans. Nous ne savons pas s'il combattit pendant les guerres du Premier Empire. Source : Castillo R., La inmigración francesa en la provincia de Buenos Aires, Ponencia 6° Congreso de Historia de los Pueblos de Buenos Aires, 1997.

VIEL Benjamin. Paris: 21/1/1787, Santiago: 15/8/1868. Il s'engage dans les hussards en 1801 (13 fructidor an XII), devient caporal à Austerlitz (2/12/1805), brigadier (1/9/1806), fait l'école d'équitation de Versailles (1/9/1807-18/9/1808) sergent après Iéna et Eylau et maréchal des logs (8/9/1807). A l'armée d'Allemagne (An XIII-1807), il passe à celles d'Espagne et du Portugal (1808-1811). Sous-lieutenant avec Soult en Espagne (1808), il sert à Busaco et est blessé à Salamanque. Lieutenant pendant la campagne de Russie (1812). Lieutenant au 8° hussards (9/2/1813), dans la Garde Impériale (27/2) au 1° régiment d'éclaireurs le 21/10, il fait partie de l'escorte de l'Empereur en France (1814). Il se distingue à Champaubert où Napoleon lui remet, sur le champ de bataille, la croix de chevalier de l'Ordre de la Réunion. Il passe à la Restauration à la suite de la compagnie de chasseurs du régiment de Berry (24/10/1814). Capitaine du 6° chasseurs à cheval pendant les Cent-Jours (1815), il combat et est blessé à Waterloo. En 1817, il s'embarque de Calais vers Buenos Aires. Il va combattre au Chili puis au Pérou. Commandant de l'escadron des hussards de la mort (22/11/1820), colonel de cavalerie (17/6/1822), du régiment de chasseurs à cheval (18/7/1823), il est licencié après sa participation très active aux côtés de Freire lors de la guerre civile de 1829-1830, le 17/4/1830. Réintégré le 13/9/1839, à l'inspection générale de la cavalerie (27/12/1843) et de la garde nationale

(20/11/1845), il devient chef d'état-major à Mellipilla (1/2/1847), commandant général de cette ville (2/2) et gouverneur de Valdivia (26/11/1849) ainsi que commandant d'armes (23/4/1850). Général de brigade en 1851, il sert jusqu'à sa retraite le 30/10/1866. Source : S.H.A.T. 2YE 209 Bis ; Figueroa, Op. Cit., p.233-234 ; Beauchef, Op. Cit.

VIGIL ou VIJIL Manuel Mariano. Chilien d'une famille opposée à O'Higgins durant les premières années de l'indépendance, il a servi pendant les guerres du Premier Empire comme officier au sein de la Grande Armée, occupant notamment les fonctions d'aide de camp du général Gautier. Il s'exile en Argentine à la chute de l'Empire, se liant à Buenos Aires avec Carrera. Impliqué en 1818 dans le complot des Français et arrêté alors qu'il se dirigeait vers le Chili avec Mercher, Robert et Yung, il est innocenté lors du procès au début 1819. Il va ensuite au Chili où, le 8/3/1820, il est prisonnier d'État, mis provisoirement au secret par O'Higgins, à Valparaiso. Puis, il passe au service de Bolivar, probablement au Pérou et devient son aide de camp en 1821. Source: Hammerly D., Op. Cit., Rondeau, Op. Cit., C.D.I.P., Vol.2, p.49, documento n°89.

WALDECK Jean Frederic Maximilien de. Prague: 16/3/1760, Paris: 29/4/1875. Baron d'origine allemande, il est naturalisé Français et s'engage dans l'armée française en 1793, participant au siège de Toulon. Il sert ensuite en Italie (1794-97) puis va participer à l'expédition d'Egypte (1798-1801). A la capitulation de Menou, ne souhaitant pas être fait prisonnier, il décide de fuir en suivant la côte orientale de l'Afrique, rejoignant Madagascar puis l'île de France et revenant à Paris. Il s'engage alors sur un des bâtiments-corsaires de Surcouf et fait la course en mer des Indes contre les Anglais. Il se retrouve en 1819-1820 servant à bord du

navire de Cochrane pendant les guerres d'indépendance du Chili et cetera plus tard comment "*j'ai aidé le Chili à conquérir son indépendance et ai échappé plus de cent fois à la mort lors des batailles, escarmouches et embuscades...*". Il partit ensuite au Mexique où il visita les ruines Mayas du Yucatan et écrivit "Voyage pittoresque et archéologique dans la province du Yucatan". Source : Waldeck, Op. Cit.

WIDT Georges Henri. Lieutenant Allemand, il participe aux dernières campagnes du Premier Empire au sein de la Grande Armée et décide à sa chute de s'exiler aux Etats-Unis. Engagé par Carrera, il embarque le 3/12/1816, à bord de la "Clifton" à Baltimore et rejoint Buenos Aires le 9/2/1817. Il entre alors dans les rangs des indépendantistes sous San Martin et va combattre d'abord au Chili puis au Pérou. Source: Carr.; Artu, Y., Op. Cit.

YUNG ou YOUNG Georges. Né en Moselle. Chevalier de la légion d'honneur et lieutenant en premier à l'état-major du 2^e régiment de grenadiers à pied de la Garde Impériale du colonel Christophe pendant la campagne de Saxe en 1813, il s'exile en Argentine à la chute de Napoléon. A Buenos Aires, il se lie avec Carrera et convaincu avec Robert d'entrer dans l'armée de San Martin, il décide au dernier moment de partir pour le Brésil avec Robert et Lagresse et finalement revient à Buenos Aires le 4/1/1818. Il est impliqué dans le complot des Français et trouve la mort lors de son arrestation alors qu'il se rendait au Chili avec Robert, Vigil et Mercher en fin 1818. Source: Rondeau, Op. Cit.; Hammerly D., Op. Cit.

CONCLUSION.

« En France, il n'y a plus rien de ce que j'ai connu. Tout a disparu, famille, amis, idées, gloire, bref, toute mon époque. La solitude a été ma compagne de voyage. Quel trouble j'ai ressenti. j'étais un étranger dans ma patrie⁴⁷³. »

Quoi de plus parlant et significatif que cette phrase de Georges Beauchef pour exprimer sa nostalgie d'un passé révolu mais aussi, par déduction, sa parfaite intégration dans son nouveau pays. Par ses exploits militaires, ses apports en matière d'organisation et modernisation de l'armée, et son mariage avec un très bon parti, Beauchef est l'exemple type de ces officiers napoléoniens qui surent non seulement vivre une aventure mais aussi se fondre dans une culture nouvelle et l'assumer intensément. Ce fut aussi le cas de Viel, Blaye, Bacler d'Albe, Prunier, Drinot, Danel, Cramer, Brandsen, Tortel, Trolé, Althaus, Soyer et, entre autres, Brayer L. Tous, par leurs actes, montrèrent leur grande capacité d'adaptation et constituèrent un apport indéniable au processus de l'indépendance de cette zone. Cela nous a paru le meilleur moyen pour entamer la conclusion de notre travail.

Nous pouvons affirmer qu'à partir des antécédents rassemblés et grâce à la stratégie de recherche présentée (étude bibliographique par l'intermédiaire d'une lecture thématique, croisement de sources d'archives et de textes d'origines géographiques différentes - Amérique latine, Europe et Etats-Unis - reconstitution des carrières, révélation du rôle de formation et de modernisation de l'armée, et relation entre les mouvements politiques pendant ces luttes pour l'indépendance et ces

⁴⁷³ Paignal P., *Mémoires de Beauchef*, Op. Cit., p.166. Ce texte est le seul écrit par Beauchef sur les années qu'il passa en France entre 1831 et 1834.

officiers du Premier Empire à partir d'archives militaires et civiles publiques et privées), nous avons été en mesure d'apporter une vision historique nouvelle sur ce phénomène et de faire connaître un élément complémentaire pour la compréhension de la construction de ces pays. Le doute n'est plus permis quant à l'importance de l'influence militaire française dans le contexte de l'indépendance du Cône Sud tant au niveau de l'exemple au combat, du partage de l'expérience, de l'enseignement des techniques et tactiques modernes, que de la formation et modernisation des armées de ces pays. De plus, comme nous l'avons démontré dans le premier chapitre, le décor était planté pour le développement de ce mouvement : d'une part, les idées sorties de l'encyclopédie et de l'illustration, sources de révolution et, dans ce continent, d'indépendance, avaient pénétré dans cette zone pourtant fort éloignée de leurs lieux d'origine, et d'autre part, la présence française était un fait acquis bien avant l'arrivée de ces officiers par l'intermédiaire des marins et commerçants venus de France dès le début du XVIII^e siècle.

Bien évidemment, il est difficile de déterminer, en toute conscience et objectivité, l'importance réelle de cette influence, car la plupart du temps chaque auteur suivant sa nationalité, le contexte dans lequel il écrit ou son but, peut avoir tendance à privilégier les ressortissants de son pays en leur attribuant le plus grand rôle. A. Hasbrouck indique, par exemple, que « *L'opinion sur l'importance des légionnaires étrangers sur la libération de l'Amérique du Sud espagnole varie quelque peu au vue de la nationalité de ceux qui écrivent. Les histoires écrites en Amérique du Sud parlent très peu de leur intervention. Les Britanniques insistent pesamment sur la participation de leurs compatriotes...* »⁴⁷⁴. Toutefois, sans sous-estimer ou éliminer le rôle que pourrait avoir joué, involontairement, notre nationalité dans l'élaboration et la conclusion de

⁴⁷⁴ Hasbrouck A., Op. Cit., p. 371.

cette recherche, nous pouvons affirmer que les conférences présentées pendant ces quatre années dans le cadre de colloques, congrès et séminaires tant au Chili qu'en Argentine, presque tous à destination de publics latino-américains, donc non-français, n'ont soulevé aucune critique sur ce point. Au contraire, à plusieurs reprises, notamment lors du II^e Séminaire d'Histoire Militaire organisé par l'armée chilienne à Santiago en septembre 2004, plusieurs participants, tant Chiliens que Péruviens, ont souligné la vision nouvelle ainsi présentée et ont proposé de continuer le travail pour l'intégrer dans une compréhension renouée de l'histoire militaire récente de ces pays. Pour être totalement honnête, il nous faut dire qu'en une occasion, lors du congrès de San Juan, en Argentine, en 2003, notre exposé⁴⁷⁵ provoqua une réaction que nous pourrions considérer comme de type nationaliste dans le sens où un participant releva, selon lui, une attaque contre San Martín dans le but de défendre Brayer, attaque qui, face à la présentation des sources, perdit toute sa raison d'être. Par ailleurs, nous ne pouvons, dans le contexte de cet épisode, ignorer que San Martín constitue toujours, aujourd'hui, un symbole très fort pour le peuple argentin voire américain et, toute critique, même justifiée et documentée, provoque, dans un premier temps, malaise sinon rejet. Notons de plus que même les auteurs que nous pouvons associer à ce phénomène n'échappent pas complètement à l'influence militaire française, par exemple certains Britanniques n'oublient pas leurs références napoléoniennes écrivant, « *la légion anglaise était une véritable vieille garde pour Bolívar* »⁴⁷⁶. Nous l'avons dit en introduisant ce travail, les nations se construisent à partir de symboles ; l'Histoire en est un grand pourvoyeur, et, les remettre en question au bénéfice de la compréhension historique nous paraît être un des rôles de l'historien contemporain.

⁴⁷⁵ "Diálogo de sordos entre José de San Martín y Michel Brayer", San Juan, Argentine, avril 2003.

⁴⁷⁶ Hasbrouck A., Op. Cit., p. 371.

En tout état de cause, il n'a jamais été question pour nous de transformer cette influence en le seul et unique moteur qui permit l'indépendance, en un élément plus important qu'il ne fut en réalité, mais, simplement, de lui redonner la place qui, pour les raisons exposées au début de ce travail, furent oubliées voire ignorées.

La deuxième idée-forcée de cette conclusion repose sur une des conséquences fondamentales de cette influence militaire française : la déviation naturelle du rôle des militaires vers l'action politique et la participation aux conflits internes qui marquèrent ces luttes pour l'indépendance. Comme en France au moment de la Révolution, les militaires jouent dans le Cône Sud un rôle éminemment politique depuis le début de l'indépendance, dans le sens où cette indépendance se conquiert à partir d'une lutte armée. Les militaires napoléoniens entrèrent dans ce contexte politique avec une double volonté : montrer le plus grand respect du pouvoir en place et mettre en avant les concepts libéraux qui, nous l'avons vu, composent la base de leur idéologie politique. Beauchef et Viel sont, indéniablement, les deux meilleurs exemples de ce double attachement, sans omettre les doutes qui accompagnèrent leurs choix.

Il est bon de signaler ici une différence majeure avec l'influence militaire allemande de la deuxième moitié du XIX^e siècle ; plus qu'une différence, c'est en fait un changement de mentalité qui va se produire : l'armée passe du rôle d'acteur au service de l'État, vivant uniquement ce rôle d'acteur, à celui de propriétaire de cet État et comme tel s'attribuant le devoir et la mission de le modifier si nécessaire. Ceci est très clairement exprimé par les paroles du lieutenant-colonel Ernesto Medina « *l'armée a cessé d'avoir comme référent sa propre existence pour se transformer en un organe de la Nation et de l'Etat qui la représente politiquement ; l'armée remplit la mission la plus noble : assurer l'intégrité morale intérieure et extérieure de la société et participer à sa croissance morale*

et matérielle. »⁴⁷⁷ Bien évidemment, loin de nous l'idée de généraliser ce concept ni d'idéaliser cette influence française, plus que française nous devrions écrire libérale dans le sens donné à ce mot au XIX^e siècle ; mais l'évolution de l'attitude des armées sudaméricaines dès la fin de ce siècle et au cours du XX^e siècle parle d'elle-même, et certains, comme Vitale ou Quiroga, n'hésitent pas à mettre en relation cette évolution avec la généralisation des coups d'état militaires se succédant notamment en Argentine et au Chili dès les années 1970 jusqu'aux années 1990⁴⁷⁸. De fait, pour Mario Gongora, après une période de caudillisme et de militarisme entre 1818 et 1830, le Chili connut de 1830 à 1891 l'application d'un libéralisme idéologique d'inspiration française mais à partir de 1891, presque tous les chefs militaires maintinrent une certaine tradition de discipline, se déclarant secrètement prêts à obéir à leur généralissime plutôt qu'à la constitution⁴⁷⁹. Ceci est bien le signe du changement de mentalité que nous évoquions un peu plus haut.

La troisième idée repose sur le fait que les officiers français qui vont se distinguer dans le Cône Sud avaient peu d'expérience en arrivant mais qu'ils surent très bien s'adapter. Ce ne fut pas le cas de ceux qui en avaient comme Brayer et dans une moindre mesure Bellina, ou disaient en avoir comme Roull, Dauxion-Lavaysse, etc... Leur expérience et leur sentiment de supériorité les empêchaient de voir la réalité des circonstances et généraient la jalousie et, souvent, le rejet des officiers locaux : bref pour paraphraser Beauchef, le terrain de manœuvre était bien étroit pour ceux qui avaient parcouru pendant plus de vingt ans comme officiers supérieurs

⁴⁷⁷ Barros Lezama L., "La profesionalización del ejército y su conversión en un sector innovador hacia comienzos del siglo XX", in Ortega L., *La guerra civil de 1891-100 años hoy*. Universidad de Santiago de Chile, Editorial Universitaria, Santiago, 1993, pp.49-63.

⁴⁷⁸ Voir sur ce thème: Gongora Mario, *Ensayo histórico sobre la noción de estado en Chile en los siglos XIX y XX*. Ediciones La Ciudad, Santiago, 1981.

⁴⁷⁹ Gongora M., Op. Cit., p. 13-17 et 72.

toute l'Europe... Ce facteur constitue, peut-être, le prétexte ou la raison de l'ignorance dans laquelle a été laissé ce phénomène (en plus des explications données dans l'introduction) : il a permis à certains de généraliser des comportements individuels et ainsi d'ignorer une réalité.

En effet, tous ne connurent pas le même sort et n'obtinrent pas la même gloire : il y eut ceux qui se distinguèrent, ceux qui servirent sans se faire remarquer, ceux qui ne combattirent pas, ceux qui formèrent, conseillèrent et modernisèrent, ceux qui restèrent longtemps et ceux qui repartirent rapidement en Europe, mais aussi les traîtres et les incapables qui pensaient trouver ici un champ idéal pour cacher leurs défauts.

Trois périodes peuvent nous permettre, au moment de conclure, de classer leur importance qui en général varie en fonction de la durée de leur séjour et de leur capacité d'adaptation aux conditions locales :

- le désordre du début, la non-adaptation des officiers au contexte local, le paiement pas toujours effectué des soldes, la désorganisation des troupes, la désertion massive, donc la quasi impossibilité pour eux de se signaler et de justifier l'apport qu'ils constituent. Certains ne résisteront pas à ces conditions et repartiront pour l'Europe rapidement.
- le temps des combats et des principales batailles pendant lesquelles ils se distingueront par l'exemple qu'ils insuffleront aux troupes locales, par leurs actions d'éclat ou, encore, par leur expérience qui faisait bien défaut aux Américains. La grande majorité des officiers napoléoniens entrera dans cette catégorie.
- Le moment de l'instruction et de l'organisation, l'intégration de la stratégie européenne, la modernisation des armées une fois l'indépendance acquise ; cette époque représente, sans aucun doute, la période d'influence la plus importante, parce que celle qui aura les répercussions les plus durables sur le devenir des armées du

Cône Sud : ce n'est en effet pas un hasard si dans les années 1850, ces trois pays choisirent de nouveaux de faire venir des experts militaires français pour mener à bien une deuxième étape de modernisation de leurs armées. L'expérience vécue au contact des officiers napoléoniens pendant l'indépendance était toujours bien vivante dans tous les esprits et nombre des officiers qui y avaient participé étaient encore présents dans ces pays. Ce n'était plus le cas à la fin du XIX^e siècle et la défaite française contre les Prussiens en 1870-1871 servit de prétexte, justifié en soi, pour un changement d'influence, notamment au Chili et en Argentine, le Pérou, lui, renouvelant sa confiance dans les experts militaires français.

Nous pensons que le croisement des sources que nous avons mis en place dans le cadre de cette recherche, tant au niveau de leur origine géographique (les cinq pays déjà mentionnés au sein du travail) que du type même de ces sources (livres, archives publiques et privées, manuscrits) a été un facteur déterminant pour la confirmation de notre hypothèse de départ. Pour citer un seul exemple de ceci, il est évident que les mémoires, textes et lettres écrits par ces officiers (ceux que nous avons pu consulter), nous ont beaucoup plus enseigné sur leurs idées politiques et leur implication dans les luttes internes de l'indépendance que la bibliographie traditionnelle, qui souvent ignora cet aspect, ou les archives classiques qui ne rassemblent en général pas ce type de documents.

Ce travail, à partir de manuscrits ou de documents originaux souvent pas ou peu exploités à ce jour, nous a, par ailleurs, permis de constituer le dictionnaire biographique que nous avons proposé dans le chapitre 4. Bien qu'encore incomplet, pour les raisons expliquées dans ce même chapitre, il reflète la diversité des origines, la complémentarité des rôles, la qualité des hommes ainsi d'ailleurs, dans certains cas, que leurs défauts, leur capacité

d'adaptation et d'intégration, leur fonction de formateurs, créateurs et découvreurs et, en résumé, le rôle prédominant qu'ils jouèrent dans la création des premières armées nationales d'État récemment constitués, voire même, en cours de construction. La réputation qu'ont encore aujourd'hui dans ces pays des hommes comme Beauchef, Tortel, Viel ou Rondizzoni au Chili, Brandsen, Cramer, Trolé ou Danel en Argentine et, Althaus, Soyer et Bouchard au Pérou, est, sans doute aucun, le meilleur gage de cette importance et du facteur déterminant que leur présence et leur action constituèrent.

Toutefois, l'importance de l'influence militaire française ne tint pas seulement à leur présence et à leurs rôles dans le Cône Sud : elle n'en constitua qu'un des éléments. Nous avons en effet montré que l'intégration des idées issues de l'encyclopédie et de la Révolution Française par l'élite intellectuelle américaine, le phénomène de modèle que constitua Napoléon tant au niveau militaire que politique sur les responsables du processus indépendantiste, les conséquences des changements géopolitiques tant en Amérique du Nord qu'en Europe et l'éducation que reçurent ces hommes avant de venir en Amérique, furent les autres éléments de ce phénomène. C'est la juxtaposition de ces éléments qui nous a permis de situer la réelle importance de cette influence. L'absence d'un ou de plusieurs d'entre eux dans l'historiographie traditionnelle explique par ailleurs, en plus des raisons déjà exposées dans cette recherche, pourquoi cette historiographie traditionnelle ne lui a pas, jusqu'à maintenant, donné sa juste valeur. Il est notable, par exemple, que les hauts-faits militaires de ces officiers sont connus et répertoriés dans les relations touchant les guerres d'indépendance mais leur rôle de formateur ou d'organisateur est le plus souvent passé sous silence. Par ailleurs, leur implication politique est totalement ignorée.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES CITÉES

Les noms des auteurs d'ouvrages, articles ou conférences présents dans cette thèse n'ont pas été inclus dans cet index pour être tous cités dans les Sources imprimées et la Bibliographie (Voir Volume 2).

- Abbé Pradt, 92, 93, 195
Abreu Lima, 227
Acard, 192
Adams, 108, 192, 228
Agrélo, 185
Aguirre, 98
Alberti, 175
Aldunate, 114
Althaus, 135, 153, 164, 228, 292, 299
Alvarado, 116, 286
Alvarez de Toledo, 97
Añear, 43, 80, 123, 124, 168, 171, 242, 243, 248, 249
Alicée, 139
Andiger, 153
Angelis, 93, 152, 229
Angliviel, 154
Arago, 97
Arcos, 85, 109, 110, 115, 117, 135, 136, 138, 229, 230
Arigas, 66, 168, 273, 280
Au, 74
Aury, 74, 153
Azopardo, 73, 151, 239, 260, 262
Babastro, 153
Baciccchi, 195
Bacler d'Albe, 3, 83, 86, 87, 91, 92, 102, 108, 126, 130, 131, 135, 143, 148, 149, 159, 164, 177, 185, 218, 228, 230, 292
Bachelier, 153
Baguein, 31
Baker, 74
Balam, 123, 138, 139
Ballesteros, 87, 116, 120, 165
Bangué, 217
Bardel, 92, 117, 147
Barrera, 138
Barrère, 62, 171, 183, 189
Barres, 86, 94
Barrio, 181
Bascour, 30
Bassano, 49, 56, 58
Bautista, 233
Beauchef, 3, 6, 66, 70, 81, 83, 84, 86, 104, 107, 114, 115, 118, 117, 118, 121, 122, 125, 128, 129, 131, 132, 134, 136, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 147, 150, 159, 161, 163, 164, 166, 167, 174, 177, 178, 183, 184, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 206, 222, 230, 233, 236, 237, 244, 247, 252, 254, 258, 262, 263, 264, 266, 268, 270, 272, 279, 280, 282, 289, 292, 295, 296, 299
Beauchemin, 150
Beauchesne-Gouin, 28
Beaufort, 108, 116, 233
Beauregard, 90
Beaurepaire, 154
Belgrano, 42, 76, 192, 195, 230, 238, 250, 276
Beltran, 77, 236
Beluche, 74, 153
Bellard, 154
Bellina-Skupieski, 107, 118, 197, 233, 234, 235, 270, 279, 284, 286
Bello, 148, 218, 235
Benavente, 86, 202
Bermudez, 175
Bernard, 102, 202
Berney, 36
Bertrmon, 153
Bertolazzi, 153
Berton, 124, 283
Bertrand, 77, 236
Bideau, 153
Bidon, 236
Bilbao, 36
Bisson, 236
Blanc, 39
Blanchet, 237
Blaye, 117, 135, 147, 162, 170, 198, 237, 292
Bobadilla, 123
Bolivar, 17, 18, 36, 37, 43, 4850, 52, 60, 65, 72, 73, 74, 76, 80, 90, 91, 92, 93, 94, 97, 98, 102, 110, 113, 118, 123, 124, 125, 127, 153, 155, 164, 167, 168, 175, 184, 205, 206, 207, 214, 219, 225, 228, 236, 241, 242, 244, 245,

253, 254, 256, 258, 278, 285, 286, 289, 294
 Bond, 108
 Bonpland, 94, 192, 193, 236, 273
 Bordali, 30
 Borgoño, 7, 114, 125, 126, 128, 130, 142, 202
 Borkoski, 209, 238
 Bouchard, 46, 81, 85, 151, 152, 185, 239, 240,
 256, 289
 Boudrot, 139
 Bougainville, 41
 Bourbons, 26, 53, 75, 109, 141, 164, 166, 167,
 199, 208, 212, 234, 238
 Bouvard, 33
 Boyer-Fonfrède, 51
 Brandsen, 73, 81, 86, 92, 115, 116, 119, 120,
 121, 130, 134, 135, 153, 161, 184, 184, 205,
 206, 219, 240, 241, 292, 299
 Brayer, 3, 5, 6, 63, 81, 83, 91, 102, 107, 117,
 122, 128, 135, 137, 139, 143, 147, 154, 155,
 159, 162, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176,
 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185,
 186, 187, 188, 189, 190, 193, 194, 206, 231,
 234, 237, 241, 242, 243, 254, 255, 283, 284,
 292, 294, 296
 Briand de la Morangandais, 30
 Brion, 153
 Brisot, 50
 Brown, 135, 151, 230, 239, 256
 Bruix Alexis, 73, 92, 116, 120, 142, 163, 219,
 243
 Bruix Eustache, 92, 163, 244
 Brunier, 108, 244
 Buisson, 165
 Burck, 59, 60
 Burr, 59
 Caballé, 153
 Cabello, 56
 Cáceres, 143
 Cachelou, 126
 Camilo Henriquez, 44, 269
 Canterac, 110, 164
 Capaz de Leon, 123
 Carabu, 31
 Carrera, 5, 6, 43, 63, 64, 65, 75, 80, 86, 91, 96,
 95, 99, 100, 102, 107, 108, 109, 113, 116,
 117, 118, 122, 159, 160, 168, 169, 170, 171,
 172, 180, 181, 188, 191, 192, 193, 194, 218,
 228, 231, 232, 233, 235, 236, 238, 242, 244,
 247, 250, 253, 256, 260, 263, 264, 269, 270,
 272, 273, 274, 275, 277, 281, 282, 283, 284,
 287, 289, 290
 Carson, 168
 Casanova, 30
 Castel de Saint-Pierre, 36
 Castelli, 153
 Catein, 108, 244
 Catherine Cochrane, 122
 Cazeaux, 106
 Cerloy, 56
 Clarke, 61
 Claude, 153
 Clausewitz, 79, 80, 81
 Clauzel, 96, 100, 101, 118, 235, 250, 281
 Cochrane, 56, 63, 78, 83, 86, 121, 122, 123,
 136, 145, 147, 154, 155, 204, 234, 236, 237,
 254, 276, 285, 290
 Codazzi, 153
 Colins de Ham, 93
 Colot, 72, 74
 Cormontaigne, 7, 125
 Correa, 120
 Courtois, 74, 153
 Cramer, 78, 81, 109, 114, 116, 117, 130, 131,
 135, 136, 137, 150, 160, 170, 177, 182, 183,
 180, 246, 277, 292, 299
 Cretin, 108, 247
 Chapuis, 211, 212, 245
 Charles IV, 53, 255
 Chasmailon, 153
 Chassaing, 153
 Chatillon, 72
 Chatillon et Dupuits, 246
 Chaudron, 105
 Chombelland, 93
 Chuquisaca, 35
 Dailly, 248
 Dalrymple, 108
 D'Alvimart, 73
 Danel, 3, 61, 92, 162, 171, 184, 246, 248, 270,
 292, 299
 Darbauit, 50
 Darrigrande, 30
 Dauriac, 56, 249, 251, 272
 Dautan, 151
 Dauxion-Lavaysse, 107, 117, 135, 146, 146,
 185, 192, 250, 296
 Davout, 89, 119
 De Bellay, 71
 De Bellegarde, 153
 De Caux, 30
 De Frézier, 30, 71
 De la Peña, 108, 121, 123, 275, 276
 De Rouvray, 71
 Debret, 69, 70, 86, 155, 156
 Decrès, 58

Dejauneau, 153
 Del Solar, 132, 198
 Delaunay, 56
 D'Etigny, 72, 73
 Delon, 261
 Delpech, 60, 61, 73, 83
 Demarquet, 153
 Deschamps, 154, 192, 252
 Deslandes, 107, 117, 136, 138, 159, 162, 170,
 252
 D'Esmeard, 153
 Dessanières, 252
 Destuge, 153
 Devselle, 73, 164, 253
 Devlin, 108
 Dibouille, 74, 153
 Donbay, 30
 Domeyko, 66, 118, 269
 Doña Xaviera, 161
 D'Origny, 150, 257, 275
 Dragumette, 67, 100, 156, 162, 181, 191, 193,
 253
 Drinot, 3, 73, 142, 146, 159, 153, 254, 292
 Droguel, 30
 Drouault, 40, 128
 Drouel, 117, 170, 254
 Du Cayis, 72
 Dubern, 31
 Dubé, 136, 147, 254
 Dubois, 153
 Duboudeau, 153
 Duc d'Orléans, 196
 Duclos, 73, 255
 Ducoudray-Holstein, 99, 124, 153
 Duchemin, 153
 Dufla, 153
 Dufrayer, 192
 Dugal, 255
 Duguen, 110
 Duhaat-Cilly, 110
 Dumore, 30
 Dumouriez, 61
 Dupin, 153
 Dupont de Nemours, 105
 Dupuy, 135, 162, 190, 255
 Durac, 255
 Durand, 100, 108, 117, 192, 255, 256
 Echariel, 153
 Ejaña, 56, 148, 149, 203, 265
 Eidge Carlos, 108
 Eidge Thomas, 108
 Elisa Bonaparte, 195, 267
 Elizalde, 140
 Errazuriz, 147
 Escoffier, 151, 256
 Escragnoles, 154
 Espoz y Mina, 97
 Fabre, 217
 Fellows, 108
 Fénelon, 124
 Ferdinand VII, 35, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 64,
 65, 127, 229
 Fernain, 31
 Fernando, 30
 Ferrari, 153
 Ferrero, 153, 256
 Ferrez, 155
 Flores, 138
 Florinet, 97
 Fournier, 39, 257
 Frédéric II, 79
 Frézier, 29
 Frigolet, 137
 Frigoli, 257
 Fromont, 257
 Furgeaud, 153
 Gachat, 126
 Gallet, 146
 Garcin, 153
 Garnier, 92
 Garnier de Saintes, 105
 Garrido, 123
 Gerard, 257
 Gilpin, 74
 Girard, 105
 Girardot, 73
 Giraud, 140, 153
 Giroust, 107, 258
 Giroux, 73, 130, 256
 Godoy, 210
 Gola, 92, 130, 258
 Gosse, 258
 Grabert, 92, 259
 Gramusset, 26
 Grandjean, 155
 Grandière, 93
 Granville, 146, 259
 Gravier del Valle, 123, 260
 Grébeval, 125
 Grimard, 134
 Grouchy, 63, 86, 87, 92, 96, 98, 99, 100, 101,
 102, 106, 107, 117, 118, 172, 186, 235, 250

Gual, 97
 Guilbert, 125
 Guido, 119, 176, 177
 Guillet, 97
 Guise, 151, 254
 Gullion, 153
 Gurruchaga, 73, 123, 151, 230, 239, 260, 262
 Guticke, 159, 260
 Guzman, 33, 83, 147
 Hartmann, 261
 Hartung, 154
 Heres, 206
 Hill, 164
 Hinde, 261
 Holley, 117, 159, 209, 261
 Hoyo y Sanchez, 123, 226, 262
 Hubac, 73, 151, 262
 Humbert, 97
 Hurrel, 262
 Hyde de Neuville, 104, 106, 195, 283
 Irisarri, 44
 Jacquelin, 100
 Javier Mina, 96
 Jentsch, 108, 263
 Jewet, 108
 Jomini, 79, 80, 81, 124
 José del Pozo, 72
 Joseph, 53, 54, 56, 95, 96, 98, 100, 106, 117,
 123, 172, 191, 235, 255, 280, 268, 281, 183
 Joseph Bonaparte, 53, 56, 95, 96, 98, 191, 235,
 255, 260, 268, 261, 283
 Jounot, 73
 Joupet, 153
 Julier, 97
 Jurien de la Gravière, 32, 53, 57, 58, 73, 105,
 110, 114, 126, 189
 Kennedy, 108
 Kersaint, 50
 Kessels, 92, 153
 König, 263
 Koschlin, 31
 Kuerski, 263
 La Barre, 153
 La Fayette, 92, 93, 287
 La Feuillée, 30
 La Romana, 123, 262
 La Serna, 110, 206
 Labatut, 73, 86, 87, 98, 111, 154
 Labbé, 30, 31, 116, 209, 263
 Labruyère, 124
 Lafallet, 151
 Laffite, 74
 Lafond de Lucy, 73, 86, 87, 126, 131, 132, 205,
 236, 251, 164, 265
 Laforest, 111, 128, 133, 212, 213, 214, 251
 Lagresse, 87, 162, 163, 181, 191, 192, 193,
 264, 273, 280, 290
 Laharpe, 92
 Lahite, 265
 Lakanal, 105
 Lalande, 146
 Lallemand, 63, 89, 98, 99, 166
 Lamanon, 58
 Lambert, 203, 251, 285
 Lapiere, 63, 100
 Laroche, 268
 Larrente, 73
 Lasalle, 266
 Lassure, 127
 Latapiat, 116, 209, 266
 Latapie, 91, 154, 155, 206, 278
 Latrobe, 105
 Lauminet, 74, 153
 Lavoisse, 102, 117
 Lavalle, 59, 248, 287
 Lavigne, 31
 Lavy, 151
 Le Breton, 31
 Le Gentil, 29
 Le Secq de Crepy, 139
 Labas, 266
 Lebreton, 30, 31, 155, 192, 266
 Legrand, 31, 132
 Lefeux, 73
 Lemarchez, 44
 Lemer, 73
 Lemoine, 194, 195, 196, 267
 Letelier, 30, 31, 200, 202, 267
 Letellier, 123, 263
 L'Hotelier, 30
 Lmiers, 32, 39, 50, 58, 62, 226, 230, 268, 274
 Litke, 208
 Livingston, 108
 Loasen, 268
 Locke, 37
 Lois, 30
 Longchamps, 106
 Lopez Mendes, 81
 Loppenet, 71
 Los Hoyos, 123
 Louis XVIII, 154, 186, 196, 250, 258, 267, 283
 Lozier, 108, 118, 135, 148, 156, 269

Luis de Oris, 97, 103
 Luisa Toro, 83
 Llano Zapata, 33
 Maceroni, 90
 Mackau, 78, 105, 115, 126
 Madier, 71
 Madison, 57, 100
 Maffet, 269
 Magallanes, 138
 Magimel, 76, 79
 Magnan, 92, 270
 Maka, 270
 Malet, 154, 270
 Manuel de Salas, 72
 Manuel Rodriguez, 43, 76, 88, 172, 181
 Manut, 153
 Marat, 156, 161
 Mareuil, 106
 Margeski, 153
 Margut, 107, 270
 Marino, 60, 65, 85
 Martel, 240, 271
 Nastai Ferret, 224, 271
 Medina, 285
 Mellet, 39, 86, 272
 Mendeville, 133, 194, 272
 Mercher, 87, 162, 181, 191, 192, 193, 256, 272,
 273, 281, 289, 290
 Meyer, 85, 86, 133, 194, 273
 Michel, 166
 Miller, 83, 86, 87, 121, 163, 180, 207, 230, 258,
 260, 278, 279, 285,
 Millet, 273
 Mirabeau, 199
 Miranda, 34, 36, 37, 38, 44, 49, 50, 51, 59, 60,
 71, 72, 73, 78, 86, 87, 93, 98
 Mitre, 175
 Mozes, 127
 Moline de Saint-Yon, 107
 Monet, 119
 Monier, 153
 Monroe, 27, 57, 105, 173
 Montalivet, 56
 Montrune, 153
 Montegudo, 35
 Montecaccoli, 153
 Montesquieu, 44
 Montufar, 94, 236
 Mora, 210
 Moran, 138
 Mordelle, 73, 273

Morel, 31, 132
 Moreno, 35
 Morillo, 48, 52, 123
 Moscoso y Peralta, 47
 Mothon, 153
 Murat, 8, 54, 85, 105, 152, 229, 264, 278
 Mure, 31, 132, 174
 Napoleon, 25, 34, 40, 41, 46, 47, 48, 49, 50, 53,
 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 66, 75,
 78, 79, 80, 82, 93, 95, 115, 118, 119, 121,
 122, 123, 124, 125, 131, 132, 133, 140, 145,
 154, 155, 156, 186, 187, 184, 195, 206, 208,
 211, 224, 231, 233, 235, 236, 245, 246, 250,
 251, 252, 255, 259, 261, 267, 268, 272, 278,
 279, 282, 283, 290, 299
 Narvaez, 123
 Necochea, 138
 Neuville, 155
 Ney, 78, 119, 124, 278
 Noailles, 274
 Noizet-Saint-Paul, 138
 Novoa, 97, 123
 O'Brien, 86, 87, 121
 O'Connor, 153
 Oevsette, 153, 253
 Ogier, 108, 274
 O'Higgins Ambrosio, 41
 O'Higgins Bernardo, 10, 13, 36, 37, 38, 43, 49,
 65, 73, 74, 75, 78, 82, 83, 85, 86, 113,
 122, 123, 124, 128, 136, 137, 145, 146,
 149, 160, 168, 169, 170, 173, 174, 175,
 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183,
 188, 190, 191, 192, 193, 196, 197, 198,
 199, 200, 201, 203, 209, 229, 230, 234,
 235, 236, 237, 238, 254, 266, 272, 277,
 289
 Oughgan, 108
 Ovalle, 147, 210
 Palacio Fajardo, 60
 Paris, 73
 Paquico, 274
 Parchappe, 87, 135, 150, 162, 181, 193, 274
 Pareja, 123, 246
 Paroissien, 187
 Pasini, 153
 Pastoric, 275
 Paz, 183, 264
 Pedro Montt, 134
 Pereira, 140
 Peleyra, 110
 Peru de Lacroix, 72, 125, 153
 Philippe d'Anjou, 28

Philippe V, 28
Picard, 153
Pie IX, 224, 271
Pincheiras, 114, 234
Pinochet, 30
Pinto, 60, 61, 166, 203, 212, 213
Pissel, 276
Plato, 206
Pointel, 126
Pons, 56
Portales, 210, 211
Portalis, 133
Porter, 100
Portugais Lima, 90
Pradal, 30, 31, 135, 147, 276
Prevost, 105
Prieto, 126, 160, 168, 209
Prudant, 217
Prunier, 144, 145, 219, 276, 266, 292
Pueche, 153
Pueytrédon, 40, 107, 117, 170, 180, 195, 196,
226, 250, 276, 277
Puissant, 139
Raffeti, 153
Ramel, 108, 277
Raoul, 156, 262
Rauch, 92, 277
Raulet, 73, 81, 107, 116, 120, 121, 135, 142,
143, 152, 154, 164, 184, 205, 206, 207, 219,
253, 278, 286
Raverot, 279
Ravest, 279
Raynal, 38, 44
Rejo, 31
Rencoret, 280
Révérend, 153
Riyes, 138
Richelieu, 105, 195, 196, 267
Richtell, 280
Ried, 214
Riesco, 192
Rios, 39, 138
Ripoll, 153
Riva Agüero, 168
Rivadavia, 49, 92, 93, 162, 171, 192, 195, 224,
229, 232, 236, 241, 243, 244, 248, 256, 259,
270, 277, 283, 287, 292
Riveras, 138
Robert, 87, 92, 93, 161, 162, 165, 168, 181,
191,
192, 193, 238, 253, 264, 273, 279, 290
Rocafuerte, 94, 238

Rocuant, 31
Rodr, 120
Rogniet, 125
Roguin, 133, 194
Rojas José, 36, 37
Rojas Mercedes, 83, 202, 234
Rolicchon, 73
Romero, 138
Rondeau, 86, 191
Rondizzoni, 87, 107, 114, 117, 125, 130, 135,
134, 142, 156, 159, 169, 170, 184, 196, 202,
209, 210, 211, 282, 299
Roquefeuil, 110
Rosa, 138
Rosamel, 126, 127
Rossel, 30
Rosset, 73
Rossignol, 151
Rostet, 153
Roul, 170, 185
Roull, 117
Rousseau, 35, 44, 124
Roussin, 126
Rugendas, 150
Russel, 56
Russian, 153
Saavedra, 53, 149
Saget, 156
San Martin, 10, 17, 31, 35, 36, 37, 38, 43, 46,
66, 73, 76, 77, 78, 80, 90, 91, 102, 107, 108,
113, 115, 116, 120, 121, 122, 123, 124, 144,
152, 155, 162, 170, 171, 173, 174, 176, 177,
180, 181, 182, 183, 185, 188, 189, 190, 192,
193, 194, 204, 205, 227, 228, 229, 231, 235,
236, 237, 241, 242, 247, 256, 258, 263, 265,
266, 272, 273, 276, 277, 278, 280, 284, 285,
287, 290, 294
Santa Cruz, 165
Santander, 76
Sarmiento, 123, 175
Savari, 139
Savino, 39
Sazié, 122
Serviez, 72, 184
Servignon, 217
Signoret, 284
Simonet, 108, 284
Skibicki, 153
Soler, 118, 174, 248
Souffien, 153
Soulanges, 73, 81, 116, 120, 121, 142, 144,
153, 163, 164, 264

Soult, 90, 231, 252, 288
Sowersby, 73, 163, 285
Soyer, 73, 146, 219, 265, 292, 299
Subercaseaux, 30, 33
Sucre, 17, 37, 43, 123
Taboada y Lemos, 39
Tainay, 155
Tesserante, 73, 153, 164, 286
Thibant, 154
Thiebault, 156
Thompson, 86, 107, 171, 194, 243, 237, 252,
266, 270, 272, 279, 280
Thompson Samuel, 108
Thornton, 97
Torres, 55
Tortel, 86, 134, 135, 145, 185, 198, 209, 286,
297, 192, 299
Tribollet, 153
Trilon, 163
Troblant, 153
Trois, 81, 93, 120, 171, 184, 287, 292, 299
Tupac Ansuru, 17
Tupper, 86, 87, 197, 198, 199, 211, 212
Tute, 122
Ustariz, 29, 30
Vanderzee, 108, 287
Vendel, 150
Vera, 116
Vernet, 286

Vial, 156
Videla, 146
Viel, 3, 81, 83, 92, 93, 114, 115, 116, 117, 132,
133, 140, 141, 142, 144, 159, 165, 184, 198,
202, 209, 210, 211, 213, 214, 227, 241, 243,
244, 258, 259, 270, 277, 280, 288, 292, 295,
299
Vigil, 73, 123, 126, 191, 192, 193, 273, 281,
189, 190
Vigneaux, 163
Vila, 146
Villaret, 153
Voigt, 153
Voltaire, 33, 44
Vuillaume, 153
Waldeck, 146, 289, 290
Wavel, 174
Wildt, 108, 290
Wilkinson, 196
Wilson, 124, 285
Yanousi, 207
Young, 290
Yung, 191, 192, 272, 273, 281, 289, 290
Zafartu, 122
Zapicla, 179, 181
Zea, 94, 238
Zanteno, 116, 121, 146, 155, 160, 174, 232,
239, 254

1974-1975
1976-1977
1978-1979
1980-1981
1982-1983
1984-1985
1986-1987
1988-1989
1990-1991
1992-1993
1994-1995
1996-1997
1998-1999
2000-2001
2002-2003
2004-2005
2006-2007
2008-2009
2010-2011
2012-2013
2014-2015
2016-2017
2018-2019
2020-2021

ANNEXES

1. Annex 1
2. Annex 2
3. Annex 3
4. Annex 4
5. Annex 5
6. Annex 6
7. Annex 7
8. Annex 8
9. Annex 9
10. Annex 10
11. Annex 11
12. Annex 12
13. Annex 13
14. Annex 14
15. Annex 15
16. Annex 16
17. Annex 17
18. Annex 18
19. Annex 19
20. Annex 20
21. Annex 21
22. Annex 22
23. Annex 23
24. Annex 24
25. Annex 25
26. Annex 26
27. Annex 27
28. Annex 28
29. Annex 29
30. Annex 30
31. Annex 31
32. Annex 32
33. Annex 33
34. Annex 34
35. Annex 35
36. Annex 36
37. Annex 37
38. Annex 38
39. Annex 39
40. Annex 40
41. Annex 41
42. Annex 42
43. Annex 43
44. Annex 44
45. Annex 45
46. Annex 46
47. Annex 47
48. Annex 48
49. Annex 49
50. Annex 50

ANNEXES, SOURCES, BIBLIOGRAPHIE.

| | |
|--|--------|
| ANNEXES | p. 4 |
| A) CONTRAT ENTRE J.M. CARRERA ET L'ENTREPRISE LAPIERRE (1816) | p. 5 |
| B) PROJET DE GROUCHY POUR L'AMÉRIQUE LATINE (1816) | p. 13 |
| C) RÉPONSE DU GÉNÉRAL BRAYER À SAN MARTIN (1818) | p. 20 |
| D) LE PROCÈS DU « COMLOT DES FRANÇAIS » (1819) | p. 55 |
| E) IDÉES DE BEAUCHEF SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE (1824) | p. 89 |
| F) L 'APPEL À LA CONSCRIPTION NATIONALE DE O'HIGGINS (1814) | p. 103 |
| G) LETTRES INÉDITES DE JOSEPH BACLER D'ALBE | p. 107 |
| H) L'OUVRAGE DE CORMONTAIGNE POSSÉDÉ PAR BORGOÑO | p. 159 |
| I) PORTRAITS D'OFFICIERS NAPOLÉONIENS DANS LE CÔNE SUD | p. 160 |
| J) PLANS DE BACLER D'ALBE | p. 163 |
| K) CARTE DE ALTHAUS | p. 166 |

- SOURCES MANUSCRITES _____ p. 168
- SOURCES IMPRIMÉES _____ p. 174
- BIBLIOGRAPHIE _____ p. 179
- CONFÉRENCES _____ p. 195
- SOURCES ÉLECTRONIQUES _____ p. 197

ANNEXES¹

Les documents sont présentés dans leur langue d'origine et, quand cela est nécessaire, traduits ensuite par l'auteur. Les traductions sont imprimées en un caractère plus petit que le texte original

- **A : Contrat entre J.M. Carrera et l'entreprise de Mr. La Pierre**
- **B : Le projet de Grouchy**
- **C : Réponse du général Brayer au général San Martin**
- **D : Le procès du « Complot des Français »**
- **E : Idées générales de Beauchef pour l'organisation de l'armée de la République (1824)**
- **F : Décret du 14/1/1814 instituant le service militaire obligatoire au Chili**
- **G : Les lettres inédites de Bacler d'Albe**
- **H : L'ouvrage de Cormontaigne possédé par Borgoño**
- **I : Portraits d'officiers napoléoniens dans le Cône Sud**
- **J : Plans de Bacler d'Albe.**
- **K : Carte de Althaus.**

¹ Nous avons conservé dans la traduction des documents présentés dans ces annexes le style, souvent lourd et compliqué, des textes originaux, de manière à respecter leur intégrité.

Annexe A – Contrat entre J.M. Carrera et l'entreprise de Mr. La Pierre, passé aux Etats-Unis à Philadelphie le 20/8/1816, reproduit dans Carrera J.M., Op. Cit., p. 97-99.

Convenio celebrado por José Miguel Carrera, comisionado del Gobierno de Chile (con amplias facultades para proporcionar a aquel país todos los auxilios que necesita para su defensa) con los señores Jacquelin y Durand en representación del Sr. Lapierre comerciante de Paris.

Art. 1 – El señor Lapierre dentro del término de dos meses después de recibir esta contrata embarcará y remitirá a uno de los puertos de Chile protegidos u ocupados por las tropas de los liberales el armamento y pertrechos de guerra que a continuación se expresan:

- Tres mil fusiles con bayonetas nuevos de los hechos con destino a la guardia imperial
- Tres mil fornituras compuestas de cartuchera, porta-cartuchera, porta-bayoneta, vaina de bayoneta y agujas con brochas para limpiar el oído del fusil
- Mil tercerolas para el servicio de los húsares
- Mil fornituras para dichas tercerolas
- Mil sables con vaina de acero y completo correa para el servicio de los húsares
- Mil pares de pistolas de caballería
- Cuatro piezas de artillería volante de bronce, del calibre de a cuatro, con cureñas, avantrenes, tiros, cajas de municiones, etc.
- Dos obuses de bronce, de seis pulgadas, dispuestos de la misma manera que los cañones. Al desembarcarlos, deben empezar a servir, así que vendrán de manera que no sea necesario más que poner los caballos

- Dos mil balas para los cañones y mil tiros de metralla
- Cien clarines para la caballería
- Música completa para tres regimientos de infantería
- Una imprenta con seis prensas, abundante letra de todos caracteres y en todo de la mejor calidad

Art. 2 – El Gobierno de Chile pagará en oro, plata, cobre, todo el expresado cargamento a los precios siguientes: los fusiles con bayoneta, en veinte y cuatro pesos fuertes cada uno; las fornituras en cinco pesos cada una; las tercerolas, en veinte pesos cada una; las fornituras para estas, en seis pesos cada una; las pistolas en ocho pesos el par.

Todos los demás renglones incluidos en la lista y cuyos precios no van señalados, serán pagados con el beneficio de un cincuenta por ciento sobre su principal costo, flete y demás gastos que ocasionen hasta su destino.

Art. 3 – La calidad de dicho cargamento será completamente igual al que usan las tropas francesas, en la inteligencia que siendo inferior se convendrá entre el Gobierno de Chile y los dueños sobre la rebaja de precio a proporción del demérito. Las armas de fuego y blancas sufrirán la prueba de la Ordenanza francesa antes de ser recibidas.

Art. 4 – Saldrá el buque que conduce el armamento de uno de los puertos de Francia en derechura al puerto de Maldonado, en las costas de las Provincias Unidas de la Rivera de la Plata para recibir allí las órdenes e instrucciones que aseguren el feliz arribo a los puertos de Chile. Sobre todo se observarán las instrucciones que acompañan a esta contrata. Se espera de ambas partes el más exacto cumplimiento en cuanto comprende este convenio. El Gobierno chileno ofrece toda su protección y

acordará otros beneficios a los que provean el país con oportunidad de armamento necesario para su defensa.

Firmado en Philadelphia a 20 de agosto de 1816

José Miguel Carrera – Jacquelin et Durand

Instrucciones: Como en el Rio de la Plata hay fragatas de guerra americanas e inglesas destinadas a la protección de su respectivo comercio, comprendo que será más ventajoso a la seguridad del buque que conduce el armamento tomar uno de los dos pabellones. Los gobiernos de los insurgentes suelen verse necesitados de armamento y regularmente el buque que arriba con este artículo a sus puertos es obligado a venderlo a los precios de plaza. Por esta razón, no deberá entrar en los de las Provincias Unidas que estén fortificados, a no preceder las precauciones imaginables. Podrán efectuarlo en el de Maldonado para recibir allí los avisos que sean importantes a ambas partes. Si algún accidente hace que no encuentren en aquel puerto noticia suficiente, escribirán a Buenos Ayres a los señores Orr, ciertos de que la contestación contendrá las informaciones necesarias. Sucediendo que los puertos de las Provincias Unidas están bloqueados. El buque debe dirigirse al Cabo de Hornos y buscar la escuadrilla patriota en el Pacifico, para ser protegido y convoyado hasta el puerto del desembarco. Cuando no la encontrare hallará ciertamente los buques de guerra ingleses y americanos.

A pesar de que estén bloqueadas las costas de las Provincias Unidas, si permaneciesen en la Riviera de la Plata los buques de guerra ingleses o americanos, habiendo absoluta necesidad de entrar en aquel rio, se podrá hacer sin peligro de ser incomodados por los enemigos. Durante los tres años pasados, cuando los Españoles ocupaban a Montevideo y guardaban la boca de la Rivera de la Plata con doce buques de guerra, los Ingleses

mercantes entraban a Buenos Ayres y salían sin experimentar la menor extorsión. No queriendo entrar a los puertos bloqueados para tomar agua y algunas provisiones, podrán ir a San José en la costa de Patagones o a Malvinas.

En el Pacifico para tomar víveres son a propósito los puertos no fortificados de Chiloe, la Imperial perteneciente a los Indios Araucanos, Isla de Santa Maria, Coliumo, boca de Itata, boca de Maule, algunos puertecitos entre éste y el de San Antonio, Quintero, Ligua, Guasco, Copiapó.

Según las últimas noticias, Chiloe, Juan Fernández, Coquimbo y los puertos chilenos al norte de éste estaban en poder de los patriotas.

Acompaño cartas para el comandante de la escuadra, para Venancio Coigüepan, capitán general de los Indios Araucanos, y una general para cualesquiera (sic) punto de la costa de Chile en donde existan los liberales. Aunque Venancio es muy amigo, debe observarse gran cautela con él por lo que podrían hacer sus compañeros. Los indios son infieles siempre o las más veces.

Conviene que el buque vaya regularmente armado para ponerse a cubierto de los piratas y para acercarse a los puertos sin peligro. Su primera calidad sea la de muy velero.

Es de primera necesidad y espero del señor Jacquelin que luego que se determine la salida del cargamento lo avise por cartas dirigidas a Buenos Ayres con este sobre: José Miguel de Carrera, ausente, Luis de Carrera. Se le pondrá un segundo sobre Messrs Orr, Buenos Ayres. Otra carta escribirá al mismo objeto a los Estados Unidos: Joel Roberts Poinsett, Esquire to the care or John Jacob Astor Esquire, New York.

Para evitar que se impongan de nuestras correspondencias, cuando llegue el buque a las costas de Chile, el señor Jacquelin se servirá escribir todo lo que exija reserva por la clave que acompaño.

Philadelphie, 20 de agosto de 1816

José Miguel Carrera

Bandera de señal: blanco, azul y amarillo con las letras L y C en lo blanco. Si se responde con bandera blanca, el puerto es de amigos.

Si encontrare con la Escuadrilla patriota, pondrá ésta en el palo mayor la misma bandera blanca, azul y amarillo antes de que el buque haga señal alguna: pero contestará con la misma.

ABCDEFGHIJKLM LLNÑOPQRSTUVWXYZ
NOP9 RSTuX7ZAAAB C CDEFG2 H8 4LMQ

Messrs. Jacquelin et Durand.

Traduction :

Contrat célébré par José Miguel Carrera, Commissaire du Gouvernement chilien (avec d'amples facultés pour offrir à ce pays toutes les aides nécessaires à sa défense) avec Messieurs Jacquelin et Durand en représentation de Monsieur Lapiere, commerçant de Paris.

Art. 1^o - Monsieur Lapiere dans le délai de deux mois à partir de la réception de ce contrat embarquera et dirigera vers un des ports du Chili, protégés ou occupés par les troupes des libéraux l'armement et les fournitures de guerre qui sont listés à continuation :

- 3 000 fusils neufs avec baïonnettes du même modèle que ceux fabriqués pour la Garde Impériale
- 3 000 fournitures composées de cartouchières, porte cartouchières, porte baïonnettes, boussoles de baïonnettes et tiges pour nettoyer les canons de fusils
- 1 000 mousquetons pour le service des hussards
- 1 000 fournitures pour ces mousquetons

- 1 000 sabres avec gaines de métal et buffleterie complète pour le service des hussards
- 1 000 paires de pistolets de cavalerie
- 4 pièces d'artillerie légère de bronze, de calibre 4 avec affûts, avant-trains, trains et caisses de munitions
- 2 obusiers de bronze, de 6 pouces, équipés comme les canons. Ils doivent commencer à servir dès le débarquement ce pourquoi ils seront disposés de manière à ce qu'on n'ait qu'à mettre les chevaux
- 2 000 boulets de canons et 1 000 tirs de mitraille
- 100 clairons pour la cavalerie
- musique complète pour 3 régiments d'infanterie
- une imprimerie avec 6 presses, beaucoup de lettres de tous les caractères et de la meilleure qualité

Art. 2^o - Le Gouvernement du Chili paiera en or, argent, cuivre, tout le chargement expressément décrit aux prix suivants : les fusils avec baïonnettes à 24 pesos forts chacun, les mousquetons à 20, les fournitures à 6, les pistolets à 8 la paire. Tout le reste, inclus dans la liste, et dont les prix ne sont pas indiqués, sera payé avec un bénéfice de 50% sur le coût principal, le transport et les frais occasionnés jusqu'à son arrivée.

Art. 3^o - La qualité dudit chargement sera complètement identique à celle utilisée par l'armée française et si elle se révèle inférieure, il sera convenu entre le Gouvernement du Chili et les propriétaires une baisse proportionnelle du prix. Les armes à feu et blanches seront inspectées en France avant d'être réceptionnées.

Art. 4^o - Le bateau qui conduira le chargement se dirigera d'un des ports français directement vers le port de Maldonado, sur les côtes des Provinces Unies du Rio de la Plata pour y recevoir les ordres et instructions qui assureront son heureuse arrivée dans les ports chiliens. On aura soin d'observer les instructions accompagnant ce contrat.

On attend des deux parties le respect le plus exact des clauses de ce contrat. Le Gouvernement Chilien offre toute sa protection et accordera d'autres bénéfices à ceux qui assureront opportunément l'armement nécessaire à sa défense.

Signé à Philadelphie, le 20 août 1816

José Miguel Carrera - Jacquelin et Durand

Instructions - Comme dans le Rio de la Plata, il y a des frégates de guerre américaines et anglaises destinées à la protection de leur commerce respectif, je pense qu'il sera meilleur pour la sécurité du bateau qui transporte l'armement d'arborer un de ces deux pavillons. Les gouvernements des insurgés ont fréquemment besoin d'armement et, régulièrement, les navires qui arrivent avec ces articles doivent le vendre au prix de l'endroit. Pour cette raison, il ne devra pas entrer dans un des ports fortifiés des Provinces Unies sans prendre toutes les précautions imaginables. Il pourra le faire dans celui de Maldonado pour y obtenir les informations importantes pour les deux parties. Si un quelconque accident empêche l'obtention d'information dans ce port, il faudra écrire à Buenos Aires, à Messieurs Orr, qui enverront les informations nécessaires. Si les ports des Provinces Unies étaient bloqués, le bateau devrait se diriger vers le Cap Horn et chercher l'escadre patriote du Pacifique pour être protégé et convoyé jusqu'au port de débarquement. S'il ne la rencontrait pas, il verra certainement des vaisseaux de guerre américains ou anglais.

Bien que les côtes des Provinces Unies soient bloquées, si les bâtiments anglais et américains se trouvent dans le Rio de la Plata et avec l'absolue nécessité d'entrer dans cette rivière, il pourra le faire sans danger d'être importuné par les ennemis. Il y a trois ans, quand les Espagnols occupaient Montevideo et gardaient l'embouchure du Rio de la Plata avec deux bâtiments de guerre, les commerçants anglais entraient et sortaient de Buenos Aires sans le moindre problème. Ne souhaitant pas entrer dans les ports bloqués pour embarquer eau et provisions, il pourra aller à San José, sur les côtes de la Patagonie ou dans les Malouines.

Pour embarquer des provisions dans le Pacifique, on trouve les ports non fortifiés de Chiloé, la Imperial appartenant aux indiens Araucaniens, l'île Sainte Marie, Coliumo, les embouchures de Izata et du Maule, quelques petits ports entre ce dernier et celui de San Antonio, Quintero, Ligua, Guasco et Copiapo.

Aux dernières nouvelles, Chiloé, Juan Fernandez, Coquimbo et les ports chiliens au nord de ce dernier étaient au pouvoir des patriotes.

Je joins des lettres pour le commandant de l'escadre, pour Venancio Coiquepa, capitaine général des indiens Araucaniens et une autre pour n'importe quel lieu de la côte où se trouvent les libéraux. Bien que Venancio soit mon ami, il faut prendre précaution pour ce que pourraient faire ses compagnons. Les indiens sont souvent peu confiables.

Il convient que le bâtiment soit toujours armé de manière à se protéger des pirates et à approcher des ports sans danger. Sa première qualité est d'être un très bon voilier.

Tout ceci est de la première importance et j'attends de Monsieur Jacquelin que dès que sera décidé le départ du chargement, il avertira par lettres Buenos Aires avec cette adresse : José Miguel de Carrera, absent, Luis de Carrera. Il y aura une seconde lettre pour Messieurs Orr, Buenos Aires, une autre sur le même sujet pour les Etats-Unis : Joel Roberts Poinsett, aux soins de John Jacob Astor, New York.

Pour éviter qu'on connaisse leur contenu quand arrivera le bâtiment sur les côtes du Chili, Monsieur Jacquelin devra utiliser pour écrire le code qui suit.

Philadelphie, 20 Août 1816.

José Miguel de Carrera

Drapeau de signalisation : blanc. Bleu et jaune avec les lettres L et C en blanc. Si la réponse est un drapeau blanc, c'est un port ami.

Si il rencontre l'escadre patriote, il hissera le même drapeau blanc, bleu et jaune avant quelconque signe de l'autre bateau, mais il répondra de même manière.

ABCDEFGHIJK LLLMN Ñ O PQRSTUVXY Z
NØP9 RSTu X7ZA AA B C Ç DEFG2H 84 LMQ

La propuesta de Grouchy

En seguida viene la proposición integral de Grouchy dando tanto una explicación a los fracasos de los independentistas como las soluciones a sus problemas: "La independencia de la América española no puede menos que triunfar; sin embargo, parece que encontrará para su establecimiento y consolidación, más grandes obstáculos que los que se había imaginado. Son estos ocasionados de todos modos por la desunión de los habitantes de más influencia; ellos han destruido las fuerzas reales y han fatigado los pueblos más decididos por la libertad de la patria con las convulsiones interiores que han fomentado.

La falta de organización, de recursos militares suficientes, seguida de una falsa dirección, y la adopción de un sistema de guerra poco conforme para tropas nacientes que combaten contra cuerpos aguerridos, han facilitado el éxito a un puñado de realistas que hace correr la sangre de tantos patriotas aniquilados en diferentes puntos, estableciendo un orden de cosas del que deben esperarse grandes y pronto resultados.

Por esto es que la falta de proclamación de los principios y bases sobre las que se quiere levantar y hacer descansar el edificio social y las inquietudes propias al corazón de todos los propietarios, a la vista de una revolución, cuyo fin no está positivamente señalado, y cuyos resultados pueden causar males a sus fortunas y propiedades, han contrariado la desenvolvimiento del espíritu público y recreado un partido real en los mismos países poco antes, tan dispuestos a sacudir el yugo de la metrópolis.

Por otra parte, las desgracias sucesivas experimentadas por los numerosos ejércitos de la independencia, han sido débilmente sostenidas por la masa

de los habitantes del país en el que han hecho la guerra. Si así no fuese, ¿ochenta mil insurgentes reunidos casi juntos a los muros de la capital de México habrían sido dispersados por algunos millares de soldados? Venezuela y el nuevo reino de Granada ¿habrían sido reducidos al yugo de menos de ocho mil españoles? Chile ¿obedecería tranquilamente y Bolívar habría sufrido los últimos reveses?

Es verdad que Buenos Aires se sostiene aún con gloria; más que de cambios desastrosos pueden agitarla, si un gobierno enérgico y nacional no se apresurase a completar los medios de resistencia proporcionados a los ataques probables de España, y, puede ser, de Portugal; ataques que la falta de numerario de la primera, el destrozo de su marina y la situación general de los negocios de la Europa han retardado hasta hoy.

La independencia de las naciones se efectúa por la voluntad general, pero no se sostiene sino por la energía de las armas destinadas a la defensa. Se sabe que existe en Buenos Aires una fuerza militar organizada; la recluta se hace fácilmente, los soldados son valientes, la seguridad y la generalización de la independencia son la mira del mayor número; sin embargo, las tropas de Buenos Aires no han obtenido ni en el Perú, ni en Chile los sucesos que debían esperarse, por los vicios de la organización, por la falta de disciplina, por el muy corto número de oficiales instruidos y experimentados y por la adopción de planes, tal vez mal calculados o débilmente ejecutados; no es menos la ninguna combinación en los movimientos insurreccionales del Perú y del Chile, en donde se ha mirado con abandono el modo de sostenerlos por la totalidad de enemigos que los Españoles se han creado en todas las clases de la población americana.

Tales son las causas principales que han podido retardar hasta hoy la emancipación de las interesantes porciones del Nuevo Mundo.

No importa que todas las provincias de la Plata constituyan en un gobierno único y federal con tal que ofrezcan todas las garantías posibles de

libertad, de justicia, de estabilidad y de energía; que un pueblo no crea suceder sólo en los derechos de Fernando; que el gobierno siga un sistema de guerra más adoptable a las circunstancias y al genio nacional; que organice sobre mejor pie y sobre una escala más larga los medios militares ofensivos y defensivos; que lleve a su ejército oficiales que hayan hecho la guerra, o que puedan apresurar el desarrollo de talento y suplir las faltas de experiencia de los oficiales del país; que se haga de generales que hayan estudiado y practicado el ejercicio de las armas, y, en fin, que obren con la íntima convicción que la decisión, el celo y el patriotismo no bastan para dar al alma del soldado aquella útil seguridad, y aquel enérgico sentimiento que duplica sus fuerzas, pues que esto no puede adquirirse sino por una gran práctica, y por una entera confianza en los jefes que los conduzcan en la sangrienta carrera de los combates; entonces serán exterminados los esfuerzos liberticidas de los déspotas de la Europa y serán asegurados los completos sucesos de la más noble de las causas.

La pacificación del antiguo mundo, debe por otra parte ser para la América del Sur un constante móvil de ansiedad, por que no se puede negar que ella la expone a ser rigurosamente atacada por la Metrópoli, o por sus aliados, de un modo más terrible que hasta aquí.

Pero al mismo tiempo por una especie de compensación, los nuevos intereses políticos creados en Europa ofrecen a los independientes la posibilidad de alianza, facilitadas por el atractivo de las ventajas comerciales, tan importantes que las potencias marítimas no pueden dejar de apresurarse a tomarlas. Por otra parte, las reacciones y las persecuciones que afligen diversos estados, les darán los medios de acrecentar, y de hacerse verdaderamente respetables auxiliares, preciosos y propios para hacerse temer de los Españoles.

En la situación vacilante de los negocios, los intereses bien entendidos de las provincias de la Plata deben inducir e reunir bajo las banderas de la

independencia un número de oficiales, y suboficiales europeos, que privados de su estado en el país que los vio nacer, se encuentran expuestos a las vejaciones de todo género. Ellos se consagrarán con adhesión a la patria adoptiva que les abrirá los brazos.

La América del sur deberá también ofrecer un nuevo teatro de gloria a los oficiales-generales que actualmente se encuentran en Estados Unidos; la reputación que ellos han adquirido, y las direcciones hábiles que han mostrado en el ejército que han mandado, como en las operaciones políticas de que han estado encargados, son una prueba de su utilidad, y con su experiencia y talentos podrán asegurar la causa de la libertad americana. Su adhesión a esta causa será uno de los medios más seguros para atraer un gran número de hombres que han estado bajo sus órdenes. Ningún grado puede ciertamente ofrecérseles como incitativo o recompensa, pues que han llegado ha mucho tiempo a la cumbre de los honores y de los empleos militares; pero sí, ventajas de otra especie y, al mismo tiempo, una simple compensación de aquellos que podrían perder en su patria: esto bastará probablemente para determinarlos a abrazar la defensa de una causa que debe serles más cara, y tanto más sagrada, cuanto que han combatido y sufrido mucho tiempo por ella.

No teniendo ellos el pensamiento de fijarse para siempre en América, ni el deseo de ejercer empleos civiles o políticos, jamás podrán hacer sombra a ningún gobierno ni a ninguno de los amigos verdaderos de la patria. Podrá encargárseles por un cierto número de años de la dirección superior de los ejércitos de tierra y de mar, de la ejecución de planes adoptados para asegurar la defensa de la patria, para favorecer la independencia del Perú y del Chile; de la formación de los arsenales; del establecimiento de manufacturas de armas y de escuelas militares; del complemento de la organización de algunos nuevos regimientos; de la instrucción de los cuerpos existentes, y últimamente de la formación de algunas compañías

de artillería a pie y a caballo, para las que se harán venir de Europa los cuadros de oficiales y de suboficiales. Estas medidas serán sin duda, el triunfo de los ejércitos de la independencia de la América, móviles los más poderosos y las más ciertas recompensas que pueden esperar.

Las solas condiciones bajo las cuales podrán ser presentados los servicios serán: que un fondo 120 000 duros será enviado a los Estados Unidos y colocados por ellos, o bajo su nombre, en los bancos americanos o en el banco nacional. En el caso que sus bienes y propiedades sean confiscados en Europa, se obligará a entregarles los dichos fondos, cuyos intereses de todos modos les pertenecerán. Su tratamiento durante el tiempo de su servicio será el correspondiente a su graduación.

Traduction :

L'indépendance de l'Amérique latine ne peut que triompher : toutefois, il paraît évident qu'avant d'être installée et consolidée, elle devra affronter de plus grands obstacles que ceux imaginés.

Ils sont pour la plupart la conséquence de la désunion des citoyens les plus influents : ils ont détruit des forces royales mais ont exaspéré par leurs luttes internes les peuples les plus décidés à l'indépendance de la patrie. Le manque d'organisation, de moyens militaires, suivis d'une mauvaise direction, et l'adoption d'un système de guerre peu adapté à de jeunes troupes combattant des corps aguerris, ont facilité le succès d'une poignée de royalistes qui répandent un peu partout le sang des patriotes, créant ainsi une situation dont on peut craindre de grands et rapides résultats.

De plus, l'absence de proclamation des principes et bases sur lesquels on veut faire reposer l'édifice social et les inquiétudes des propriétaires face à une révolution sans buts définis et risquant de détruire leurs fortunes et propriétés, a empêché le développement de l'esprit public et permis la renaissance d'un parti royaliste dans ces mêmes pays si bien disposés peu avant à secouer le joug de la métropole.

D'autre part, les malheurs successifs des différentes armées de l'indépendance ont été faiblement soutenus par la masse des habitants des pays en guerre. S'il en avait été autrement, 80 000 insurgés réunis aux portes de Mexico auraient-ils été dispersés par quelques milliers de soldats ? Le Venezuela et le nouveau royaume de Grenade (ndla : l'actuelle Colombie) auraient-ils été vaincus par moins de 8000 Espagnols ? Le Chili obéirait-il tranquillement et Bolivar aurait-il subi ses ultimes revers ?

Il est vrai que Buenos Aires continue à résister avec gloire : mais, que de lendemains désastreux sont à prévoir si un gouvernement énergique et national ne met pas en place les moyens de résistance appropriés face aux probables attaques de l'Espagne et, peut-être, du Portugal ; des attaques que le manque d'argent pour la

première, la destruction de sa marine et la situation générale en Europe, ont retardé jusqu'à aujourd'hui.

L'indépendance des nations existe grâce à la volonté générale mais ne se protège pas avec la seule énergie des armées destinées à la défendre. Il y a à Buenos Aires une force militaire organisée ; le recrutement est facile, les soldats sont valeureux, la sécurité et le développement de l'indépendance sont le but du plus grand nombre ; toutefois, les troupes de Buenos Aires n'ont obtenu, ni au Pérou, ni au Chili, les succès espérés, à cause d'une mauvaise organisation, d'un manque de discipline, du nombre réduit d'officiers instruits et expérimentés, et de l'adoption de plans mal combinés ou mal exécutés.

Ne furent pas moins importants, dans ce contexte, la non collaboration des mouvements insurrectionnels du Pérou et du Chili et l'abandon du soutien par la totalité des ennemis que les Espagnols s'étaient faits dans toutes les couches de la population américaine.

Ce sont les principales causes ayant retardé jusqu'à maintenant l'émancipation de ces régions du monde.

Il est nécessaire que toutes les provinces de la Plata se constituent en gouvernement unique et fédéral pour offrir toutes les garanties de liberté, justice, stabilité et énergie ; qu'un peuple ne pense pas seul pouvoir succéder à Ferdinand ; que le gouvernement suive une stratégie militaire plus adaptée aux circonstances et au génie national ; qu'il renforce la base et développe le niveau des moyens militaires offensifs et défensifs ; qu'il engage dans son armée des officiers qui ont fait la guerre ou qui peuvent accélérer la formation de talents et combler le manque d'expérience des officiers du pays ; qu'il recrute des généraux ayant étudié et pratiqué le métier des armes et enfin, qu'il agisse déjà avec l'intime conviction que la décision, le zèle et le patriotisme ne suffisent pas pour donner à l'âme du soldat la sécurité et l'énergie qui décuplent ses forces, ceci ne pouvant s'acquérir qu'avec beaucoup d'expérience et l'entière confiance en les chefs qui les conduisent lors des combats sanglants.

L'action liberticide des despotes européens sera alors réduite à néant et le succès complet de la plus noble des causes sera assuré.

La pacification du vieux continent doit être, par ailleurs, pour l'Amérique du sud un mobile constant d'anxiété, parce qu'on ne peut nier qu'elle l'expose à être attaquée par la métropole ou ses alliés d'une manière plus terrible que par le passé.

Mais, en même temps, comme une espèce de compensation, les nouveaux intérêts politiques européens offrent des possibilités d'alliance aux indépendantistes, facilitées par des avantages commerciaux attractifs et si importants que les puissances maritimes ne pourront s'empêcher d'essayer d'en profiter.

D'autre part, la réaction et les persécutions que subissent divers états leur donneront des motifs pour se convertir en vrais, réels et précieux alliés se faisant craindre des Espagnols. La situation instable des affaires, les intérêts bien compris des provinces de la Plata doivent permettre de rassembler sous les bannières de l'indépendance de nombreux officiers et sous-officiers européens qui, privés de leur métier dans le pays qui les a vus naître, se trouvent exposés à des vexations en tous genres. Ils adhéreront sans réserve à la patrie adoptive qui leur ouvrira les bras.

L'Amérique du sud devra aussi offrir un nouveau théâtre de gloire aux officiers généraux se trouvant actuellement aux Etats-Unis ; la réputation qu'ils ont acquise et les qualités qu'ils ont montrées avec les armées sous leurs ordres comme lors des opérations politiques dont ils ont été chargés, sont une preuve de leur utilité et, avec leur expérience et leur talent, la cause de la liberté américaine sera assurée. Leur

adhésion à cette cause sera un des moyens les plus sûrs pour attirer un grand nombre d'hommes ayant combattu sous leurs ordres.

Aucun grade ne pourra les inciter ou leur être offert car ils ont atteint depuis longtemps le sommet des honneurs et des emplois militaires ; mais, en revanche, on peut imaginer des avantages d'un autre type comme la simple compensation de ce qu'ils pourraient perdre dans leur patrie ; cela suffira probablement pour les déterminer à embrasser la défense d'une cause d'autant plus chère et plus sacrée qu'ils ont déjà beaucoup combattu en son nom.

Comme ils n'ont pas le désir de rester éternellement en Amérique ni d'occuper des emplois publics ou politiques, ils ne feront jamais d'ombre à aucun gouvernement ni à aucun des vrais amis de la patrie. On pourra leur confier, pour un certain nombre d'années, la direction supérieure des armées de terre et de mer, l'exécution des plans adoptés pour défendre la patrie et favoriser l'indépendance du Pérou et du Chili, la formation des arsenaux, la création des manufactures d'armes et des écoles militaires, le complément d'organisation des nouveaux corps, l'instruction des corps existants et enfin, la formation de quelques compagnies d'artillerie à pied et à cheval, pour lesquelles on fera venir d'Europe des officiers et sous-officiers.

Ces mesures permettront sans doute le triomphe des armées de l'indépendance de l'Amérique, la plus puissante des raisons et la meilleure des récompenses qu'ils peuvent espérer. Les seules conditions pour qu'ils se présentent seront : le déjà d'un fonds de 120 000 duros dans une banque des Etats-Unis ou du pays. Au cas où leurs biens et propriétés soient confisqués en Europe, ces fonds leur seront versés, les intérêts leur étant dus. Leur traitement, pendant le temps de service, sera celui correspondant à leur grade.

ANNEXE C – Réponse du général Brayer au général San

Martin. Document Bibliothèque Thiers, Cote : Masson 240 (folios 465 à 479). Ce texte a été imprimé pour la première fois à Montevideo, par l'imprimerie Fédérale en 1819, et l'exemplaire de la Bibliothèque Dosne-Thiers à Paris, ci-dessous reproduit, est une copie manuscrite du propre Brayer.

*"Les hommes ignorants et vicieux affichent
le parjure et la fausseté avec une impudence
inconnue aux hommes civilisés".*

(citation en Français dans l'édition en espagnol de ce texte)

HUME, I, V. de l'Hist. D'Anglet.

El general San Martín para responder al manifiesto manuscrito que dirigió al Gobierno de Buenos Aires antes de mi salida de aquella ciudad, el cual tenía por objeto rebatir odiosas calumnias difundidas contra mí, ha publicado algunas hojas llenas de injurias que dejan el alma del lector honrado e imparcial dividida entre la indignación y el menosprecio. Es digno de observarse el efecto de las pasiones sobre el carácter y las costumbres de un hombre enteramente falto de educación, de prudencia, de instrucción y sabiduría, que conducido por el encono que tiene a la ilustración parece temer que se le trate con dignidad; que ataca insolentemente en los mariscales de Francia todo lo que la fama presenta de respetable, y el arte de la guerra de glorioso en genios afortunados. Porque ¿Que pueden tener de común aquellos mariscales con el furor de este general? Con ese hombre tan sediento de dominar, que desprecia a todo el mundo, y provoca a aquellos que por su ejemplo acaso podrían

impedirle que no recogiese de su presunción otra cosa que desgracia y vergüenza?

Colocado en la triste obligación de responder al Señor San Martín, cuyos excesos deponen ya contra el mismo, y de hacerlo conocer de personas que no quisieran salir, sin duda, del concepto errado en que están con respecto a él, voy a ponerlo de manifiesto tal cual es.

Expondré, para que el los conozca, lo que son los principios del verdadero espíritu y el vehículo de la gloria. Probaré que si a falta de talentos tuviese sabiduría, a falta de genio dulzura, modestia y urbanidad habría hallado recursos que hubiesen podido hacerle adquirir un rango entre los hombres que sirven a su país con desinterés y un celo digno de elogio.

Hubiera conocido este hombre que por su interés y el de su patria, lejos de llenar de ultrajes y disgustos a los antiguos amantes de la libertad europea, era preciso, por el contrario, reunirlos a la causa que lo llamó a las armas, aprovecharse de su experiencia, y utilizar sus talentos hacia la entera independencia de su país, que debería ser su único fin.

Así es como en los Estados Unidos se elevaron jefes ilustres, a quienes se confió la defensa y los intereses políticos de una nación colocada en el más alto grado de prosperidad. Ella es en el día la esperanza y el modelo de la especie humana.

Lejos de eso, San Martín parece que siente no haberme hecho sufrir la suerte de *Xantipo*, que los cartagineses hicieron perecer por haber venido en su socorro y haberles hecho servicios señalados, para ahorrarse el cuidado de manifestarle su reconocimiento.

El mismo lo ha publicado; léanse en su libelo el desagradable párrafo que ha consagrado a este objeto, en el que despreciando la opinión de sus contemporáneos y de la posteridad, ha dado a una declaración semejante todos los caracteres de la atrocidad.

¿Crees tu San Martín que en toda Europa y en toda la América del Norte donde las luces se hallan tan generalizadas; adonde tantos hombres celebres han consagrado a la gloria y a la libertad de las naciones su valor, su elocuencia y su genio; y donde todavía diariamente hacen todos por la independencia de tu país, y publican que no debe ser ya abandonado a la desgracia, a la opresión y a los caprichos de una nación feroz e ignorante; ¿Crees tu digo que después de haberme hecho perecer, hubieran dejado de hacerse las reflexiones siguientes?

¿Cuál es este país en donde los hombres todavía acardenalados con los fierros de la esclavitud degüellan a una víctima escapada de la rabia del despotismo? En donde un individuo, un general que dice que pelea para impedir el regreso de la tiranía, decide, delibera y de su propia autoridad quitar la vida a uno de los más generosos defensores de la libertad? Que; el hombre que debe ser protegido por las leyes no es juzgado allí siquiera? Se le trata como criminal por un funcionario encargado de hacer respetar las leyes? Que país es ese gran Dios, donde la existencia de los hombres esta abandonada a la merced de un individuo que tiene el poder? Se hace acaso trafico de la sangre humana? Es tal vez un lazo tendido a la buena fe, a todo lo que una alma grande tiene de ingenuo y la generosidad de pudor? Y en ese país en donde nuestros amigos fueron en cierto modo llamados, y al que corrieron valerosamente, no han encontrado sino hordas de bárbaros que los colmaron de caricias para degollarlos con más seguridad?

Pues que, San Martín: porque tu eras dueño de mi vida te atreves a decir que estuviste a punto de asesinarme? Tienes la desvergüenza de confesarlo, lo imprimes y lo consagras en los anales de tu país? Los tiranos más insolentes han tenido el pudor de suponer crímenes a aquellos que han inmolado; y su ferocidad exaltada hasta el delirio, ni aun tiene cuidado de disimularlo! Pues sabe que habiéndome hallado en más de

treinta grandes batallas y en más de doscientos combates notables, mi cuerpo esta de tal modo mutilado de graves heridas y surcado por el fiero del enemigo, que tus balas homicidas dirigidas por el crimen, no hubieren podido hallar sino entre las impresiones del honor.

Si San Martín; en más de treinta batallas, donde el arte de conducir a los hombres, las combinaciones, la fuerza del genio, el valor y el espíritu más brillante se ponían en continuo movimiento de una y otra parte, y no en esas simples acciones que tan pomposa e impropriamente llamas a batallas: en esos choques en que el acaso decide el éxito, y en que jamás concibes plan, disposiciones, miras ni proyectos susceptibles de combinaciones complicadas.

Más, ¿Qué inferencias no se hubiesen sacado de un asesinato tan odioso? El hubiese ofrecido tantas ideas de crueldad que miles de voces acusadoras resonarían en todos los corazones, y presentándote ante el tribunal de la opinión pública hubiesen clamado por una venganza estrepitosa. Si: un día llegaría que la hubiesen pedido con tal instancia y por consideraciones de estado tan poderosas, que los depositarios del honor nacional en las Provincias Unidas, esos magistrados augustos, incapaces de asociarse a tus delitos, hubiesen hecho hablar contra ti la voz de la justicia y de las leyes. No pienses no, San Martín, que hubieses podido evadirte de sus rigores. Las violencias sanguinarias que has cometido, y la detestable arbitrariedad con que has arrancado del seno de su patria y de sus familias a hombres que han perecido en destierros, cargados de cadenas y arrojados en calabozos, sin otro crimen acaso que el de ser ricos, temidos, odiados o de importancia, excitan vivamente indignación de los pueblos, y a pesar de las riquezas de que tus manos se han llenado, hubieras sido perseguido por todas partes como un asesino y un tirano.

Tampoco te persuadas que no obstante no haber consumado mi asesinato quedas absuelto de la intención que tenias de perpetrarlo. La confesión

temeraria que haces de haber querido cometerlo, confirma las crueldades que se te atribuyen y muestra igualmente el desprecio con que miras las convenciones naturales y sociales, todas las leyes divinas y humanas, y el poco respeto que guardas al gobierno que te ha creado, y cuyo honor acabas de comprometer. También se advierte que si aconteciese que tu poseyeras sobre este país (como lo crees en el extravío de tu espíritu) una autoridad mayor que la que ejerces, esta parte de la América no sería entonces sino una vasta carnicería donde tú eligieses tus víctimas. Así Nerón manchado de crímenes confesó que nadie como el había conocido la extensión de su poder. Pero desviemos nuestros ojos de un espectáculo tan funesto y que llenaría todas las almas sensibles de tristeza y de horror, si llegase a suceder que a un hombre como San Martín se le confiase el poder supremo.

Examinemos ahora las otras partes de su libelo, al que el público ha hecho ya justicia por el desprecio con que la ha recibido; libelo en el que ha apurado todos los recursos de su genio para no producir sino groseras injurias y descubrir una alma atroz; y en que algunas veces en sus calificaciones esforzándose para poderse asegurar del arma que requiere ser manejada con destreza, lo es tan torpemente en sus manos que al momento se hiere con ella misma.

En las aserciones (a las cuales jamás acompaña pruebas) se parece a esos impostores groseros que viéndose combatidos por la más sana lógica esfuerzan tanto cuanto pueden sus pulmones para proferir algunos epítetos llenos de injurias. Por ejemplo: ¡Cita que Federico el Grande decía que un año que ha hecho veinte años de campaña no es por esto mejor táctico que el que ha hecho ninguno: pero obsérvese que si fuese posible que Federico se nos apareciera, y que sobre todo conociese las borricadas del citador, que no es ni táctico, ni estratégico, y que además por un acaso

singular se llama Martín (Alude a la frase francesa *Martin l'âne*) ¿Qué es lo que diría?

En otros pasajes afecta por una calma engañosa no hacer caso de lo que le importa o no puede contestar, es decir, de todo aquello que tiene relación con el reproche que se le hace de no haber sabido ejecutar, ni haber sabido marchar inmediatamente después de la batalla de Maypú, que añadió laureles a la fortuna de sus tropas, sin que a él le tocase alguno: aquí apelo yo para esta verdad al gran Federico de quien en la continuación de este papel tendremos ocasión de hablar algunas veces: él le diría que después de una acción dichosa y decisiva, a no ser el asno que él ha señalado, se marcha sin perder momento, que se hace preceder de fuertes proclamas que expresen el idioma de la buena fe y del honor; que se procura comunicar a los países no conquistados los principios regeneradores de su gobierno, y que el general no viene estúpidamente de más de 400 leguas a la capital con solo el fin de hacerse incensar en ella, y embriagarse de fiestas e ilusiones, mientras que el enemigo vuelto de su estupor y aturdimiento se reúne, se organiza y se prepara a combatir de nuevo: que preferir de este modo satisfacer su vanidad con perjuicio del interés nacional, es mostrarse enteramente inepto y el asno del Gran Federico. Pero tal es la erudición de San Martín que ella misma lo ha conducido a los filos de la espada que lo ataca: él ha pronunciado su sentencia y el mismo en fin bebe la mayor parte de su veneno, porque todo el mundo militar conocerá lo embarazado que este hombre se hallaría si por orden de un nuevo Gran Federico tuviese que justificarse en su tribunal independientemente de sus farfantonerías y de sus jactancias; y si además de esto, se agregase a la manifestación de sus excesos e inmoralidad su propia declaración de haber querido asesinarlo ¿Cree el que sería difícil formar su acusación? Que lea sobre este particular el espíritu de las leyes de Montesquieu, que lea el código de todos los países

que se honran de ser dignamente gobernados; que los lea y que tiemble. Créeme San Martín si tienes tiempo todavía, trata de salir del pequeño rincón donde la vanidad, la ignorancia y un vil interés te encierran: no te desdeñes de adquirir algunos conocimientos, ni desprecies y paralices sobre todo el bien que otros puedan hacer: busca en las obras mismas del gran Federico el anti-Maquiavelo; ve como ese Príncipe refuta el Florentino en lo mismo que tu practicas sin discernimiento. Lee a Cicerón, y ve como envilece a *Verres* por haber despojado a la Sicilia, como le hace odioso a sus contemporáneos y a la posteridad por haber hecho morir a Catón. ¿Que digo? Por haberle hecho asesinar! Ve en fin cuales son las sentencias que han caído sobre este grande hombre, y teme que un nuevo Cicerón se levante contra ti algún día. Lee a J.J. Rousseau, Voltaire, Mably, Fenelon, Helvetius, Hume, Reynal, Franklin, la vida del gran Washington, etc. Aprende en fin a conocer lo que son los hombres, lo que se les debe; lo que son los gobiernos y las leyes.

Vuelvo, pues, a tu escrito y señalo como una truhanería indecente el párrafo en que fingiendo ser modesto dices que no te consideras capaz ni aun de mandar un regimiento de caballería. Yo lo creo y el Gran Federico se convencería de ello al momento. También me persuado que para encargarte de un empleo más importante te enviaría antes a estudiar a Spandau, y esto sería por que habría notado que en esta ocasión tu modestia se parece ala de Diogenes, cuya vanidad se traslucía por los agujeros de su capa. En efecto todo el mundo convendrá en que si tu modestia fuese real, y te creyeses incapaz de mandar un regimiento de caballería, tendrías la honradez de hacer dimisión de un cargo que conocerías tu mismo no poder ocupar, sin comprometer diariamente los grandes intereses de tu país. Tú te depondrías francamente sin representar la farsa que últimamente has jugado y de la cual solo han sido objeto de burla los necios y viles aduladores a quienes tu mismo habías distribuido

algunos papeles en la intriga principal. Si queriendo imitar a Carlos V que dos años antes de su fallecimiento mandó hacer sus funerales para saber que se diría de él cuando no existiese, has tentado la misma prueba, habrás conocido que al público lo es cuando menos indiferente tu muerte.

¿Cómo quieres tu que se fie nadie en la modestia de un hombre que tiene el desearo de publicar que entre las tropas que manda no serían admitidos los Mariscales de Francia en el grado de capitán? De un hombre que sin embargo de cubrirse bajo el velo de la hipocresía declara el mismo su incapacidad, y conserva al mismo tiempo un mando que confiesa ser mayor superior a sus fuerzas? Y en cual parece decir *yo mando porque a pesar de que no tengo los talentos de un coronel, estoy convencido que soy el más instruido de mis compatriotas y que ninguno en mi nación puede reemplazarme*. Entretanto en el ejército y en Buenos Aires conocemos oficiales superiores de un mérito verdadero, fundado en talentos reales, a los que para desplegarlos, sostener dignamente el sistema político de tu gobierno, extender su poder, y colocar el país en el rango que debe ocupar entre las naciones, no les falta más que una acción. Así pues queda probada tu hipocresía, y que a riesgo de todo compromiso y de pasar por un bellaco conservas ese mando porque te proporciona riquezas cuya sed te devora: que esas mismas riquezas son el alimento de tu orgullo; y que satisfacen y nutren tu ambición desenfrenada. Que estas persuadido que no siempre se necesita talento y espíritu para establecer la tiranía, y que al contrario no es preciso más que ser vicioso con una audacia común.

Pero; no te engañes; yo conozco tus compatriotas; se que todos aman y apetecen una libertad sabia; y el día en que tu les muestres la espada del poder en las manos de la ferocidad, será el mismo en que tu autoridad caerá derribada sobre tu sepulcro.

Pasemos ahora a observar las viles imputaciones dirigidas contra mí en el libelo de San Martín; examinemos sus declaraciones chabacanas, sus

odiosas imposturas por medio de las cuales ha querido picarme en lo más vivo. Tomémoslo con calma; pero matemos el insecto sobre la picadura.

Dices en primer lugar que yo soy un cobarde: que diferentes veces he huido delante del enemigo, y que solicite que un cirujano me diese certificado de hallarme enfermo, por no pelear. Para hacer creer este abominable testimonio citas e invocas algunos oficiales a quienes crees sin duda de poco discernimiento, o supones fácil de seducir o corromper; de los cuales uno es tu cuñado; los demás son tus parientes y tus edecanes; por consiguiente recusables todos, excepto el ante dicho cirujano quien no podría producir más que una carta falsa cuya veracidad nadie tendría interés de averiguar; pues bien; sabe que aun cuando tu alucinases, sedujeses, o corrompieses a mil otros, nadie te daría el menor crédito, ni aun aquellos con quienes atestiguases la imputación, cierto de que ellos mismos la desvanecerían confesando que tu les habías obligado a cometer una iniquidad y un sacrilegio; y que la vergüenza de que hubieras querido cubrirlos, caería solamente sobre tu cabeza culpable. Sabe pues que hay reputaciones contra las cuales se han quebrantado siempre la calumnia y el perjurio: ve la siguiente prueba, escucha y aprovéchate de ella.

Un día el general Marco Scauro, hombre de bien sin ambición, sin vanidad, sin interés, capaz de obrar prodigios por la influencia de sus virtudes, se halló acusado de algunos hechos de falsedad por el general Quinto Vario envanecido por algunos sucesos que debía a la suerte; hombre por otra parte sin talentos, falso, *intemperante*, avaro, celoso. Marco Scauro compareciendo ante el Senado reunido respondió a la acusación en estos términos: *Quinto Vario acusa a Marco Scauro: Marco Scauro niega el hecho. Romanos! ¿Cuál de las dos partes es digna de crédito?*

A la verdad San Martín; yo siento que deba responderte de este modo; pero Marco Scauro era Romano y yo soy un extranjero. Además de esto, el

congreso de Buenos Aires que por ahora cierra los ojos sobre tus excesos, no me hará citar para responderte, y en este caso me importa hacer notar la bajeza de los medios que empleas y tu crasa ignorancia mezclada de una perfidia mal disfrazada; yo te hará conocer, pues que tu lo ignoras, que bajo ningún respeto puede pertenecer a un cirujano dar certificados ni a un simple oficial; que ni esta en el uso ni en las costumbres de ningún pueblo que tiene instituciones militares.

En un ejército realmente organizado un general se considera en tal elevación; se le supone tan grande en sus acciones y en sus atributos, que el es el que certifica en caso necesario y no hay otro individuo alguno que pueda hacerlo por él.

De otro modo esto sería pedir un oficial muy superior por su rango un certificado de buena conducta a uno de sus subalternos que se halla a una distancia enorme de él. Cuando un general no tiene empleo, como por ejemplo me hallaba yo en Chile, y como tu mismo por más descomedido que seas en tus calumnias, convienes en ello, y que este general no se halle en tal o tal acción no debe dar cuenta del motivo cualquiera que sea, de no haber tomado parte en ella personalmente. Pero cuando por el contrario se halla con mando, entonces tiene deberes que llenar, y estos deberes son sagrados. En este caso es responsable y debe dar cuenta de sus acciones al general en jefe; el que sí tiene proporción y lugar instruye a su gobierno, a quien corresponde únicamente tomar parte contra él. Pero fuera de las circunstancias expresadas no está obligado a tomar parte en la ejecución de disposiciones que no tiene derecho de conocer ni poder dirigir. Esta verdad es tan conocida y está tan bien establecida que me repugna extenderme más a cerca de ella.

Verdaderamente hay circunstancias en un ejército en que un general que se halla sin empleo montará a caballo y será útil combatiendo personalmente, en caso necesario; esto se ha visto frecuentemente, se verá aun y yo mismo

le hice. Más cuando tal acontece es porque el general en jefe, cuyo carácter y talentos lo hacen apreciable, conociendo que un día de batalla él ha sabido empeñar y comprometer por su espíritu, por su bondad y por todas aquellas cualidades que agradan y seducen moviendo a participar de sus trabajos y peligros.

Así pues, lo que debe fijar la atención del público, a quien apelo sobre este desenfreno de furor y estupidez, está reducido a estas simples cuestiones. ¿Tenía yo bajo tus ordenes, o no lo tenía? ¿He abandonado mis tropas y comprometido alguna parte del servicio activo que me estaba confiado? A esto está reducido todo. Habla, responde, huye si puedes de este dilema.

¡Que! Después de haberte pedido un mando que me rehusaste, después de haberme hecho experimentar todo lo que una altivez insolente y una vanidad loca tienen de más ofensivo, ¿Tienes la audacia de pensar que yo debía combatir en las filas como soldado? Pero ¿Adonde te arrastran aun tu demencia y el delirio de tu orgullo? No: Yo sabía todo cuanto yo me debía y lo que te debía: tus malos proceder me habían hecho sentir frecuentemente haber abandonado los Estados Unidos, y me proporcionaron la ocasión de salir del envilecimiento a que yo me había reducido queriendo servir bajo tus ordenes; ella se presentaba, y a pesar de que ejemplos recientes de una tiranía sanguinaria me recordasen de lo que tú eras capaz, tuve sin embargo el coraje de despreciarte: peligro más grande entonces mil veces que el de hallarse en una batalla. Yo te desprecio con una mirada, es verdad: esto solo lenguaje del desprecio y la indignación es el que pude tener contigo; es un hecho.

Veamos todavía cuanta clase de bajos celos pueden extraviar a un hombre a quien ningún freno contiene; que desconfía por tanto de sí mismo, y que teme que sus vicios sean vistos de muy cerca.

En la representación que yo he dirigido al Gobierno de Buenos Aires y en el cual hablé al principio de San Martín hice notar el mérito de diversos

oficiales que tuve ocasión de conocer. Entre otros el señor general Balcarce y el señor coronel Heras. Y San Martín (¿Quién lo creería!) conviniendo irónicamente en su capacidad, se dirige a mí con algunas impertinencias por haber hablado ventajosamente de ellos: se le ve irritarse por haber hecho un elogio merecido: teme que yo haya revelado su superioridad sobre el y que haya despertado esta noble emulación que bien pronto lo reducirá a un estado de nulidad. El se parece a un celoso enfurecido que queriendo violentarse se descubre por sus tormentos, y al cual por la contracción de nervios que se hace visible en su semblante, se le pregunta lo que tiene y responde crujiendo los dientes – Yo?: Yo estoy tranquilo.

Yo no creo que le S. General Balcarce, ni el coronel Heras hayan encargado al S. San Martín de responderme, y mucho menos de este modo. Ellos no son ni arrogantes, no tontos, ni orgullosos; por el contrario tienen espíritu y dignidad: todos cuantos les conocen piensan como yo sobre este particular, y dicen que si su modestia les hubiese precisado a responderme lo hubieran hecho sin intermediario y en términos políticos, y no en un lenguaje grosero indigno de oficiales de su rango y de su mérito. Coloquemos igualmente entre las indecencias del Héroe el hecho siguiente. Dice en su escrito que yo he atacado la reputación de S. E. El Director Supremo de Chile. El saca su aserción de lo que yo hice y de que he hablado anteriormente. Yo declaro que esta aserción es falsa: que nada hay semejante a esta imputación: que jamás me ha venido a la idea de nada que haya podido dar lugar a ella; que yo no la tuve sino de alabar a S. E. Que me ha colmado de favores.

¿Qué interés puede tener en presentarme como un ingrato? Quien fuera capaz de tal perfidia? Solamente aquel cuya teoría es de conducirse sin talento con la falsedad, la hipocresía y la violencia. Quien no quiere ser solo el aliado de los Chilenos sino su dominador. Quien sin algunas luces,

mostrando por todas partes sus pasiones dominantes, desvia de sí, destierra, aprisiona y asesina a todo aquel que le incomoda. Si esto no es verdad, que niegue lo que ha acontecido en Mendoza, en San Luis y en Chile. En cuanto a mí, pues que he escapado a su despotismo y aun continua persiguiéndome, debiera a lo menos emplear la impostura con más circunspección; es decir, disponerla de modo que no pasase los Andes, porque viniendo a Buenos Aires y llegando a Montevideo, no solamente se hace pasar por un embustero poco diestro sino por un charlatán desvergonzado.

¡Naciones todas! Exclama con la más descarada impudencia, que manifieste este impostor la correspondencia que cita. Si la tiene caiga sobre mí toda la execración de los hombres. Así se expresa el malvado cuando trata de sorprender el juicio de los Pueblos con el aparato y la impostura. Ve aquí la correspondencia que cito, hombre sin pudor, sin honra ni delicadeza; lee y avergüénzate siquiera una vez (Durante una carrera de treinta años de servicio, el honor ha sido siempre mi guía. Conducido por mi patriotismo a la América del Sud, creo haber merecido la estimación del ejército. Bajo este supuesto, me dirijo a V.E. con toda confianza, suplicándole me conceda algún mando en las tropas que se reúnen para rechazar el enemigo. Mi salud destruida por heridas graves me deja solo una existencia dolorosa, cuyos restos ofrezco en obsequio de la independencia del país que me ha acogido en mi desgracia. Me atrevo a esperar esta gracia de la generosidad y justicia de V.E. – Santiago de Chile Marzo 27 de 1818 – Miguel Brayer. CONTESTACIÓN – La salud de V.S. es muy interesante, y por lo mismo deberá reponerla por medio de una curación formal: logrado este objeto se proporcionará el destino que V.S. solicita en este ejército a beneficio del país – Dios guarde V.S. muchos años. Cuartel general en el llano de Maipú marzo 29 de 1818- José de San Martín – S. General Miguel Brayer), mientras yo protesto bajo mi palabra

de honor como general y caballero, presentar los originales a todos los que gusten una prueba más de los sentimientos y del carácter del general San Martín.

Continuemos demostrando por hechos de lo que es capaz un hombre poseído del delirio de los celos, y de los que todo el mundo se burlaría si todas las atrocidades que ha producido no lo arrastrasen a lo ridículo; porque después de haber presentado a San Martín como un impostor, nada sería tacharlo de ser envidioso con bajeza, sino se probase que lo es y del modo que lo es.

El señor Crammaire jefe de batallón, discípulo de la Academia Politécnica, que ha hecho diferentes campañas en Europa, donde fue decorado con la legión de honor por haberse distinguido entre los bravos; este oficial dotado de una energía moral que concibe y ejecuta lleno de talento, abandonó la Francia y vino a Buenos Aires donde fue empleado. Se le encargó la organización de un regimiento que formó, instruyó y dirigió;

Dicho cuerpo bajo sus órdenes pronto fue un modelo del buen orden y disciplina. En los combates hizo servicios que fueron generalmente admirados. El de Chacabuco sobre todo fue para él un verdadero triunfo. A la cabeza de su regimiento decidió la acción que parecía debía ser perdida, y que en efecto iba a serlo sin su experiencia, su tenacidad y su valor unido al de otros bravos.

El que debería haberlo visto todo por sus ojos, animar sus tropas, dirigir sus movimientos, ya que se ha creído capaz de ello, y que quiere fundar su fama sobre los sucesos de aquella jornada, ni aun se hizo ver de sus soldados. Y como cada ejército tiene su crónica, la del manda San Martín recuerda que luego que Crammaire le avisó que había forzado al enemigo en su posición, y que por consecuencia eran vencedores, se encontró al héroe a una distancia enorme a retaguardia (Léase sobre este particular la

exposición del señor general D. Miguel Soler, el que asegura haber hallado a San Martín a media legua a retaguardia del campo de batalla.), y en un estado que prueba, que si es verdad que ha leído al gran Federico, se hubiese aprovechado en esta circunstancia a lo menos del capítulo de la *templanza*. Esta crónica podría ser falsa, tan grande es la malignidad! Pero éntretanto muchas personas lo aseguran, y jamás se ha dicho semejante cosa del Gran Federico, de Napoleón, de Turenne, de Eugenio, etc. que San Martín cita rápidamente e sin consecuencia. Pero lo que es sabido de todo el mundo y que nadie puede negar, es la horrible conducta de San Martín respecto al Señor Crammaire, por haber recibido después del combate de Chacabuco los elogios de caso todos los oficiales del ejército; una gran parte de los cuales le recibieron en sus brazos para acreditarle su estimación.

Esta circunstancia hizo concebir a San Martín tal despecho que no pudo ocultarlo; y desde aquel momento el interesante Crammaire fue objeto de un aborrecimiento implacable para aquel jefe innoble. Cuantas vejaciones y persecuciones puede emplear el alma más bajo que se halla con un poder absoluto, cayeron sobre este bravo oficial que le había abierto el campo de la gloria, si el hubiese sabido gozar de los favores de la fortuna. Sucesivamente se le retiró del mando del regimiento que había formado, y a cuya frente había vencido.

Para disfrazar el escándalo de esta injusticia no se tuvo siquiera de atribuirle faltas imaginarias, y solo después de haber sido tratado con tanta dureza como ingratitud, fue que Crammaire manifestó algún disgusto, y algunas quejas que la opresión arrancó a su indignación. Entonces fue forzado a dejar el ejército y el país que sirvió con tanta generosidad y defendió con tanto valor, donde ha dejado recuerdos tan apreciables y del que es generalmente sentido: estos hechos no pueden negarse sin agravio la verdad.

Y tu San Martín sabe que a pesar tuyo esta historia misma consagrará la gloria de ese bravo oficial, del mismo modo que perpetuará todo aquello que debe hacerte aborrecible a la posteridad.

Acaso no debiera ocuparme más de ese hombre llamado *Paroissien* nacido en Inglaterra, que ya hice conocer como un vampiro detestable, que se encarniza en devorar la sustancia del soldado. Ese hombre el más despreciable de todos los intrigantes, el encargado de todos los negocios secretos de San Martín, su más querido confidente y el ser más vil que puede hallarse en el mundo, para agrandar a su protector y amigo se encargó de calumniarme en su correspondencia. En consecuencia mientras se me detuvo en Mendoza escribía contra mi reputación cartas abominables que hallaron crédito entre los ignorantes, circulando de casa en casa: mientras eso San Martín se hallaba en Buenos Aires haciendo acreditar por otros sus infamias, y aun el mismo tuvo la indignidad de acreditarlas. He respondido a ese miserable vampiro; pero no como debía haberlo hecho, por que me acuerdo ahora que Cicerón coloca a los calumniadores al lado de los asesinos y los emponzoñares. Y ¿Quién lo creería? San Martín ha tenido la desvergüenza de patrocinar a un hombre semejante y hacer su elogio. Que se juzgue de todos estos hechos conocidos en la capital de Buenos Aires, y que se vea luego al Héroe haciéndome atacar después de eso en un periódico (El Abogado Nacional), escrito por un hombre afrentado, que el gobierno de Buenos Aires ha tenido en destierro largo tiempo por hechos demasiado conocidos: por un hombre que bastaría nombrarlo para horrorizar. Tales son los nobles campeones que San Martín emplea para calumniarme.

Y que pensemos acerca de lo que el Señor Editor del papel de San Martín cuenta del cuñado de ese general, que dice que había solicitado mi arresto aun antes de haberse hecho ningún cargo contra mí? Obsérvese como se demuestra en este hecho la aristocracia de una familia que pone

en evidencia el uso arbitrario que se cree con derecho de ejercer por su crédito. De una familia por otra parte respetable que extraviada en estas circunstancias, desconociendo las leyes o ignorándolas, ha creído algún instante sobreponerse a las reglas de la justicia. Hagamos honor y reconozcamos a los magistrados que no han permitido que se le anulase o se le pervirtiese.

Observemos también a San Martín exclamar altamente: *pero el señor Brayer viniendo a nuestro país creyó desembarcar entre los Hotentotes*. Advertimos que se trata de Hotentotes y que si se le preguntase en que región se hallan iría a buscarlos entre los Patagones. Pero en fin, ha oído hablar de los Hotentotes, y el habla de ellos como los ciegos de los colores, sin informarse si en la Cafrería no habría alguno que valiese más que el asno del Gran Federico. Acerca de esto podría consultar al Padre *Tachard, Tavernier y Kolbe* en su descripción del cabo de Buena Esperanza.

No San Martín; yo sabía cuando fui a Buenos Aires que iba a un pueblo vivo, espirituoso, y bravo, que yo vería en él como en todas partes hombres felices y desgraciados: que en ese país como en todos los otros los hombres nacen con disposiciones excelentes, que la educación y el trabajo podrían conducirlos algún día a los más vastos conocimientos, pero que habiendo permanecido siglos enteros bajo el gobierno de Madrid, que burlándose de la credulidad del pueblo lo había tenido entre cadenas y tinieblas, debía necesariamente ignorar muchas cosas; que por consiguiente yo podría acaso serle útil y ayudar a restablecer en alguna parte la gloria de la especie humana.

El arte de la guerra por ejemplo que después de treinta años en Europa se ha enriquecido con tantos descubrimientos, y que ha ocupado una gran parte de mi vida, me ofrecía en un estado nuevo de la América la ventaja de dar ideas generales, de empeñar sucesivamente a profundizar en el lo

que ni aun ha sido apercebido; de establecer instituciones calculadas sobre los caracteres, las localidades, las costumbres y los recursos. De poner en relación la educación guerrera con las leyes que inspiran el valor; con el estudio y el trabajo que hacen nacer la habilidad y la ciencia; finalmente con todo lo que forma soldados, oficiales, administradores, hombres de estado y generales ciudadanos que a un mismo tiempo son el honor, el apoyo y la gloria de los buenos gobiernos... Gobiernos sobre todo, en que la sabiduría y el genio de hombres superiores elevasen pronto su país al nivel de las naciones más respetables. Ve ahí lo que yo pensaba y pienso aun de buena fe, pero tu San Martín, que no tienes idea de ninguna de estas cosas, que tu genio no ha podido extenderse siquiera a comprenderlas, cuando te hablaba de ellas, poco te importaba que las tropas estuviesen o no rigurosamente constituidas, que fuesen ignorantes o instruidas, valientes un día, desmayadas, insensibles a los sucesos y a los reverses el otro... Que te importa tampoco arruinar la mayor parte del país para oprimir la otra! Ve ahí otra vez lo que yo pensaba y lo que pienso: pero tu nombrando a los Hotentotes, no has querido hacer alusión a los Pueblos de Sud América sino a ti mismo! Pues que has tenido la sandez de estampar en tu escrito que *los Mariscales de Francia* ni aun serian buenos para capitanes de la América del Sud: dices moleestamente que nada hay que pueda igualarte, y que eres muy superiores a todos los héroes de la antigüedad. Yo estoy convencido de que si tu los conocieses, y aun si te instruyese de lo que ellos eran y lo que han hecho de grande; si Milciades, Epaminondas, Annibal, los Scipiones, Paulo Emilio, etc. resucitasen y viniesen a Sud América, los harías cuando mucho ayudantes mayores. Te has elevado a tal altura que solo Jupiter puede rivalizarte: así es como se puede atraer el desprecio general de los hombres y hacerse el objeto de la risa del mundo.

Si la educación hizo de Julio Cesar el más grande capitán que ha existido: de Licurgos y Solon grandes legisladores: de Tacito el espanto de los hombres perversos y de los tiranos ¿A que nivel debes ser abatido?

Concluida esta relación en la que he tratado de suavizar algunos párrafos sin poderlo conseguir, puesto que las verdades que yo explico con calor, no dicen aun todo lo que yo quisiera, examinaré si desde que estas en un cargo que llama la atención pública tenias realmente derecho a ser con tanta ridiculez presuntuoso y vano.

Verificada la revolución de Estados Unidos que había sido anunciada para dar la vuelta al globo, pasó a Francia. Allí los hombres que la sostuvieron pelearon durante más de veinte años contra todas las potencias de la tierra y todos los genios guerreros del siglo. Durante este largo y sangriento periodo oponiendo el valor a una sabia táctica, esos hombres que tuvieron que luchar contra el hambre, los frios más rigurosos y todas las miserias humanas, se batieron cada día y por meses enteros, con tal encamizamiento que por mejor decir, peleaban continuamente sobre escombros y cadáveres. Concluidos estos combates de gigantes, los menores encuentros empeñaban a nuevas batallas que ofrecian escenas espantosas de sangre y carnicería. En fin la táctica fue apercebida, se estudió, se conoció y se empleó sobrepasando aun a aquellos que la practicaban tan anteriormente. Pero antes de llegar a conocerla, cuanta sangre corrió que podía evitarse!

Después de una pelea tan larga como sangrienta los hombres mutilados que con la punta de su espada se elevaron de la clase de soldados a la de generales y que sobrevivieron, necesariamente debieron adquirir alguna experiencia cuando menos. Yo fui uno de esos hombres, y vuelta a la América la revolución, aunque distante de su cuna, habiéndome conducido a estos países por una porción de desgracias que ya he explicado, llegué a ella con los títulos que acabo de presentar. Y es posible que un hombre

porque ha tenido algunas pequeñas acciones que en nuestras terribles guerras hubiéramos llamado escaramuzas, se imagine poder insultar a la gloria!... Un hombre que actualmente después de dos años solo cuenta dos combates, o más bien dos choques afortunados, que ni aun tiene el mérito de haberlos dirigido, cree deber declamar contra los antiguos hijos de la victoria! Injuriarlos diciendo absurdos que los tontos y los ignorantes repiten, y perseguir a todos aquellos que están a su alcance! Esto me recuerda haber leído, no en las obras del Gran Federico porque no siempre se puede estar a caballo sobre su asno, pero sí en Helvetius; "Que en otro tiempo hubo en Armenia un jefe de tribu que aborrecía y perseguía mucho a los cristianos, y resulto que hallándose un día en consejo para deliberar sobre el mejor medio de arrojar a todos los fieles, se vio de repente transformado en un animal inundo, y que un cristiano llamado Gregorio, que en la ocasión se hallaba allí, obró el milagro de convertirlo bautizándolo, y a medida que le iba echando el agua sobre la cabeza, le hacía levantar el hocico y gritar *huen, huen, huen* como diciendo que se arrepentía. Dicho animal después se convirtió en una persona civilizada y racional." Ah! Que necesario era obrar un milagro semejante con el general del ejército de los Andes!

Pero tu que desprecias tan altamente toda especie de regla, de ciencia y de táctica; tu que pareces decidido a permanecer en la ignorancia, sabe que a pesar que estés sobre un vasto territorio, si no has experimentado alguna grande catástrofe, es porque aun no te han opuesto los medios de una política hábil y una fuerza conveniente, y porque no has sido todavía seriamente atacado. Ten cuidado con esta verdad.

En la incomparable derrota que has experimentado en Talca, donde el enemigo en mucho menor número te persiguió por el espacio cuando menos de ochenta leguas, que no hay ejemplo de una cosa más

vérgonzosa, si hubieras tenido que entender con un general de experiencia más consumada: adonde estarías?

No es el todo guerrear sobre un vasto territorio, abandonar tal o tal parte del país, o verse estrechado a huir como un Numida o un Scita: un hombre de talento, sin ser un Alejandro, te forzaría bien pronto a tomar una línea de operaciones, sea para ocupar alguna posición principal, sea para cubrir algunos desfiladeros importantes, sea para salvar una ciudad o por cualquiera otro motivo. Tú tienes artillería, infantería etc... y alcanzado como lo serías prontamente, te verías forzado por consecuencia, por el arte de la estrategia que ignoras, a combatir contra la táctica que no conoces.

Bien sé que puedes tener una numerosa caballería irregular; pero por tropas diestras y aguerridas sería fácilmente repelida y derrotada. Ve lo que hicieron los Franceses en Rusia hasta el día que un océano de nieve cayó sobre ellos. Ve lo que hicieron en Egipto donde ciertamente tuvieron que combatir con todo un pueblo de caballería y el más bravo que existe. Y sin los Ingleses y los Turcos que los socorrieron; que hubiera sido del Egipto? Por todas partes donde el ejército francés quiso ir se estableció, contra naciones enteras que pelean a caballo.

Yo se sin embargo que tu no crees todas estas cosas, por que por vanidad y sobre todo por ignorancia te consideras tal, que te atreves a publicar que los extraños son incapaces de hacer la guerra en tu país. Hombres sin ilustración que así quieren mandar, porque se creen hechos para ocupar todos los puestos se lo persuaden, o afectan estar persuadidos de ello; y nada muestra más el peligro a que puede estar expuesta tu nación, que esa clase de preocupación que se esfuerzan a introducir en ella para lisonjear su orgullo, entretener su pereza y desviarla de la ilustración.

Yo deseo por tanto que nadie sino tu seas la víctima de un error tan grosero; porque si aconteciese que cualquiera nación confiase (no digo medios extraordinarios) sino ocho o diez mil soldados solamente a un

hombre de alguna capacidad, que se apoyase en cualquiera provincia de aquellas en que tu has excitado la animosidad y el odio; que se apoyase digo de una política hábil para la conducta de una guerra tal, tu serías vencido sin duda tan pronto como atacado.

Yo puedo probar aun, que un general que reuniese a algún genio cualidades personales, hallaría en todas partes con que sustentarse abundantemente en las marchas y con que mantenerse en los establecimientos que le conviniere formar y aumentar a su voluntad. ¿Que inmensidad de recursos no estarían en su poder! ¿Y que podrías tu contra sus empresas? Cada día la fuerza de su capacidad te conduciría a la entera destrucción o a la dispersión de tus tropas; esto es, suponiendo que en la primera derrota no hubiesen quedado aniquiladas. Pero yo no quiero hacer ahora un tratado de política ni de táctica para emplearen esta parte de la América; me limito a recordarte que por un efecto de la revolución y de las ideas liberales que están en todas las cabezas no se te puede considerar sino como una bandera que tu gobierno ha colocado sobre un punto para reunir allí sus tropas y ordenarles que en seguida marchen a la ejecución de lo que ha concebido. Los resultados ya se sabe que pertenecen a la casualidad, y tu lo has probado.

Puede ser que tu vayas luego al Perú donde se espera esa revolución, que hubiese ya sucedido sin duda si no se hubiera temido a tu opresión. Ella se efectuará sin embargo, pues que cuanto se ha contado a esos pueblos de los excesos de tu poder, por fortuna no los ha reconciliado totalmente con el despotismo que los irrita; pero puedes estar seguro que jamás se creará debido a tu genio, porque después de tus disposiciones delante de Talca y del combate de Maipú has mostrado hasta donde puede extenderse. *La palabra general es muy grande* ha dicho, creo yo, el Gran Federico; pero todo consiste en serlo realmente, llenando la inmensidad de obligaciones que impone. El negro *Dessalines* en santo Domingo tenía también el título

de general: venció igualmente a los españoles en el Departamento de San Miguel, en Borgue y en Gonaires; los sucesos lo embriagaron como a muchos otros, y verdaderamente como muchos otros no les debía a su capacidad. El gacetero de Londres *Le Peletier* entre otros que pagaba muy caro para celebrar su pretendida gloria, nada perdonaba para hacerle conocer; pero como nunca pudo hablar de sus cualidades personales, ni menos de sus virtudes, se vio claramente que lo celebraba por su dinero; y después que este pretendido general murió por sus crímenes, asesinado de los suyos, a quienes había oprimido, nada tuvo de celebre sino su ferocidad.

En fin acuérdate San Martín, que desde que se toma el nombre de general, es preciso serlo o conseguirlo ser por el estudio y el trabajo, o a lo menos no tener farfantería, jactancia ni arrogancia. Que por el contrario es preciso serlo por la elevación del alma, la generosidad, la dignidad y la modestia; por una reunión de cualidades físicas y morales que conducen a grandes y bellas acciones, las que hacen estimar, aun de sus propios enemigos, al hombre que las posee, y adquirir la amistad de la nación que sirve y que le honra.

Miguel Brayer.

Nota – Después que remití la exposición de mi conducta al Señor Director Supremo y al Congreso, permanecí más de tres meses en Buenos Aires para obtener una respuesta. Durante aquel tiempo escribí diferentes veces al Señor Director para obtener una audiencia; pero no seme contesto sino mucho tiempo después. En esta entrevista me empeño fuertemente a no abandonar el país, asegurándome toda especie de consideraciones. Mucho tiempo después, viendo que no se accedía a concederme pasaporte, no habiendo tenido efecto las promesas de S. E. Y enterado de que lejos de

esto se aproximaban al Señor Director para empeñarle a tomar fuertes medidas contra mí, me determiné a abandonar repentinamente el país.

Traduction :

"Les hommes ignorants et vicieux affichent le parjure et la fausseté avec une imprudence inconnue aux hommes civilisés." (Hume)

Le général San Martin en réponse à l'écrit non imprimé que j'ai adressé au Gouvernement de Buenos Aires avant mon départ de cette ville, lequel avait pour but de repousser d'odieuses calomnies répandues sur mon compte, vient de publier quelques feuilles remplies d'injures qui laissent l'âme du lecteur honnête partagée entre l'indignation, la pitié et le mépris.

C'est un sujet digne d'observation que l'effet des passions sur le caractère et le déjà d'un homme manquant totalement d'éducation, d'instruction, de prudence et de sagesse, qui, conduit par la haine qu'il porte à l'illustration, semble redouter qu'on lui communique de la dignité : qui attaque insolemment dans les Maréchaux de Déjà tout ce que la renommée présente de respectable, tout ce que l'art de la guerre a occupé de génie heureux.

Car que peuvent avoir en communs ces maréchaux avec la fureur de ce général, avec cet homme si assoiffé de domination, ce qui rebute tout le monde, provoque chez qui par leur exemple pourraient peut-être l'empêcher de ne recueillir de sa présomption que des malheurs et de la honte.

Placé dans la triste obligation de répondre à Monsieur San Martin dont les excès déposent déjà contre lui-même, d'éclaircir sur son compte les personnes qui ne voudraient pas l'être, je dirai ce qui est.

J'apporterai pour qu'il me connaisse ce que sont les principes du vrai courage et le support de la gloire. Je prouverai que si, à défaut de talent, il avait eu la sagesse, le défaut de génie, de la douceur, de la modestie, de l'urbanité, il eut trouvé des ressources qui eussent pu lui faire prendre rang parmi les hommes qui servent leur pays avec désintéressement, avec un zèle digne d'éloge.

Il eut appris, cet homme, que dans son intérêt et dans celui de sa patrie, loin d'abreuser d'outrages et de dégoûts les vieux amis de la liberté européenne ; il fallut au contraire les rallier à la cause pour laquelle il a appelé aux armes ! Profiter de leur expérience et utiliser leurs talents vers le but unique, l'entier affranchissement de son pays.

C'est ainsi que s'élevèrent aux Déjà des chefs illustres, à qui furent confiés la défense et les intérêts politiques d'une grande nation parvenue au plus haut rang de prospérité. Elle est aujourd'hui l'espérance du genre humain, elle en est même le modèle !

Loin de là au contraire, San Martin semble regretter de ne m'avoir pas fait éprouver le sort de Xantype que les Carthaginois firent périr pour être venu à leur secours et leur avoir rendu des services signalés, pour s'épargner le soin de lui témoigner de la reconnaissance.

Il le dit lui-même, lisez plutôt dans son écrit le dégoûtant paragraphe qu'il a consacré à ce sujet où, en bravant l'opinion de ses contemporains et de l'avenir, il donne à un tel aveu tous les caractères de l'atrocité !...

Crois-tu, San Martin, que partout en Europe et en Amérique du Nord, où les lumières sont portées au plus haut degré, où tant d'hommes célèbres ont consacré à la gloire et à la liberté des nations leur éloquence et leur génie, où même encore chaque jour faisant des déjà pour l'indépendance de ton pays, ils publient qu'elle ne doit plus être soumise au malheur, à l'oppression, aux caprices d'un insensé, aux excès d'un furieux couronné, crois-tu, dis-je, qu'après déjà m'avoir fait périr, on eut manqué de communiquer à cet insensé, ce furieux, toi qui n'est pas couronné, les réflexions suivantes ?

Quel est donc ce pays où les hommes encore meurtris des fers de l'esclavage, égorgèrent une victime échappée à la rage du despotisme ? Où un individu, un général qui dit combattre pour prévenir le retour de la tyrannie, décide, délibère, et de son autorité privée, arrache la vie à l'un des plus généreux défenseurs de la liberté. Quoi ? L'homme qui doit être protégé par les lois n'y est pas jugé ? Il y est traité de criminel par un fonctionnaire chargé de faire respecter les lois ! Où en est-on, grands dieux, dans ce pays, si l'existence des hommes est abandonnée à la merci d'un individu qui a le pouvoir...

Est-ce un trafic de sang humain ? Est-ce un piège tendu à la bonne foi, à tout ce que la grandeur d'âme a de bonhomie, la générosité de pudeur ? Et dans ces contrées où nos amis furent en quelque sorte appelés et où ils se sont courageusement rendus, n'y ont-ils donc trouvé que des hordes de barbares qui les ont comblés de caresses pour les égorgier sûrement ?

Quoi, San Martin, parce que tu étais le maître de ma vie, tu dis que tu as été sur le point de m'assassiner ! Tu oses l'avouer ! L'imprimer, le consacrer dans les annales de ton pays !... Quoi, les tyrans les plus déhontés ont eu la pudeur de cacher leurs crimes à ceux qu'ils ont immolés et, chez toi, la férocité poussée jusqu'au délire ne prend même pas le soin de dissimuler ?

Et bien, sache que je me suis trouvé à plus de trente grandes batailles, où l'art de conduire les hommes, les combinaisons, la force du génie, la valeur et le courage le plus brillant étaient mis en mouvement de part et d'autre des combattants, et non de ces simples actions que pompeusement et improprement tu appelles batailles !... De ces choses où le hasard décide l'événement et où jamais tu ne conçus ni plan, ni disposition, ni rien, ni projet à double ou triple reprise... Et bien sache que mon corps est tellement mutilé par les blessures, qu'il est tellement sillonné par les cicatrices que les balles dirigées par la lâcheté n'eussent pu trouver place qu'à travers les empreintes de l'honneur.

Quelles conclusions n'eut on pas tiré d'un assassinat si odieux ? Il eut offert une telle complication de cruauté que des milliers de voix accusatrices retentissant dans tous les déjà, te traduisant au tribunal de l'opinion publique, eussent demandé hautement une vengeance éclatante, elles t'eussent demandé un jour avec tant d'instance et par des considérations d'état si pressantes, que les dépositaires de l'honneur national de Buenos Aires, ces magistrats augustes incapables de s'associer à tes forfaits, eussent fait parler alors contre toi la justice et les lois !...

Ne pense pas, San Martin que tu leur eusses échappé, les violences sanguinaires et autres, tel que d'arracher arbitrairement à tout ce qu'ils aiment et à tous ceux dont ils sont aimés des hommes qui ont déjà péri, ceux que tu as fait exiler, chargés de fers, jetés dans des cachots et qui n'ont d'autres crimes peut-être que celui d'être riches, craints, haïs ou importuns excitent au plus haut point l'indignation de tous les peuples, bien que tu aies les mains pleines de richesses, partout tu eusses été poursuivi comme oppresseur et meurtrier !

Ne pense pas non plus que bien que tu n'aies pas consommé mon assassinat, sois abusés de l'intention que tu avais, l'aveu téméraire que tu fais d'avoir voulu commettre confirme les cruautés qui te sont attribuées. Il montre aussi le mépris que tu as pour les conventions naturelles et sociales, pour toutes les lois divines et humaines. Le peu de ménagement que tu gardes déjà contre le gouvernement qui t'a créé et dans tu viens de compromettre l'honneur !... Il avertit en même temps que s'il arrivait jamais que tu possédasses sur ce pays, comme tu le crois dans l'égarement de ton esprit, une plus grande autorité que celle que tu y exerces, cette partie de l'Amérique ne serait plus qu'une vaste boucherie où tu choisiras tes victimes.

Ainsi Néron souillé de forfaits fit l'aveu que personne n'avait comme lui l'étendue de son pouvoir.

Détournons nos regards d'un spectacle si funeste et qui remplirait toutes les âmes honnêtes de tristesse et d'horreur, s'il arrivait jamais qu'on pu remettre à un tel homme le pouvoir suprême.

Examinons actuellement les autres parties de son récit dont le public a déjà fait justice par le mépris avec lequel il l'a reçu, où il a épuisé toutes les ressources de son génie pour ne produire que de grossières injures et révéler une âme atroce ; et quelquefois dans ces qualifications, s'efforçant de pouvoir saisir l'arme du ridicule, voudrait joindre la dérision à la fureur, mais cette arme qui demande à être maniée avec dextérité, est si lourde dans ses mains qu'elle le blesse aussitôt.

Dans les assertions où jamais il ne met en place aucune preuve, il ressemble à ces imposteurs ignobles qui, étant battus par la plus saine logique et ne sachant plus que répliquer, gonflent tout ce qu'ils ont de poumons pour lancer quelques épithètes bien injurieuses.

Par exemple il cite que « Frédéric le Grand disait qu'un âne qui a fait vingt ans de campagne n'est pas pour cela meilleur tacticien que celui qui n'en a fait aucune » qu'on veuille bien remarquer que s'il était possible que le Grand Frédéric nous apprenne et qu'il connut surtout les âneries de celui qui cite, qui n'est ni tacticien, ni stratège et de plus, par un hasard singulier qui se nomme Martin, ce qu'il dirait !...

Dans d'autres endroits, il affecte par un calme menteur de se dérober à tout ce qui l'importe, à tout ce qui l'acceable, déjà à tout ce dont on lui reproche de n'avoir pas su exécuter, de n'avoir pas su marcher aussitôt déjà le combat de Maipu, qui ajouta des lauriers à la fortune de ses soldats et ne lui en valut aucun : là, je le renvoie pour cette vérité au Grand Frédéric auquel nous aurons dans cet écrit quelquefois l'occasion de faire référence : il lui dira qu'après une affaire heureuse et décisive, à moins d'être l'âne qu'il a signalé, on marche avec l'impulsion qui est donnée, qu'on se fait précéder par de fortes proclamations qui expriment le langage de la bonne foi et de l'honneur, qu'on cherche à communiquer aux pays non conquis les principes régénérateurs de son gouvernement, et qu'on ne vient pas stupidement de 400 lieues dans la capitale simplement pour s'y faire encenser, pour s'enivrer de fêtes et d'illusions tandis que l'ennemi revenu de sa stupeur et de son étonnement se rallie, s'organise et se prépare à combattre de nouveau : que préférer ainsi satisfaire sa vanité aux dépens de l'intérêt national, c'est se montrer entièrement inepte et l'âne du Grand Frédéric.

On voit de l'érudition de San Martin l'a conduit, lui-même s'est entendu, lui-même a prononcé son arrêt, lui-même enfin boit la plus grande partie de son vin, ce tout le monde militaire le pensera, il se trouverait un peu embarrassé si par ordre d'un nouveau Grand Frédéric, il n'avait à se justifier à son tribunal indépendamment de ses forfanteries et de ses jactances.

Après cela, si montrant son immoralité, ses excès, on y ajoutait l'aveu d'avoir voulu m'assassiner, croit-il que son acte d'accusation serait facile à dresser ? Qu'il lise sur ce

sujet « L'esprit des lois » de Montesquieu, qu'il lise le code de tous les pays qui s'honorent d'être dignement gouvernés et qu'il frémissent !...

Crois-moi, San Martin, s'il en est temps encore, cherche à sortir d'un réduit où la vanité, l'ignorance et un vil intérêt te renferment, tache d'acquiescer quelques connaissances, ne dédaigne, ne méprise pas, ne paralyse pas surtout le bien que d'autres peuvent faire : cherche dans les déjà mêmes du Grand Frédéric, l'anti Machiavel, vois comme ce prince réfute le Florentin, dans ce que tu pratiques sans discernement. Lis Cicéron, vois comme il flétrit qu'il dépouilla la Sicile, comme il l'a rendu odieux à ses contemporains et à la postérité pour avoir fait mourir Coilla ou, dis-je, pour l'avoir fait assassiner. Vois enfin quelles sont les sentences que porta ce grand homme et crains qu'il ne s'élève un jour contre toi un nouveau Cicéron.

Lis Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Mably, Fénelon, Helvetius, Hume, Raynal, la vie du grand Washington, apprends enfin ce que sont les hommes, ce qu'on leur doit, ce que sont les gouvernements et les lois.

Je reviens à ton écrit et je signale comme une jonglerie la paragraphe où en feignant d'être modeste, tu dis que tu ne te crois même pas capable de bien commander un régiment de cavalerie, je le crois et le Grand Frédéric en serait convaincu : je pense même que pour t'être chargé d'un commandement important, il t'envairait étudier à Spandau et cela aussi parce qu'il aurait remarqué qu'en cette circonstance, ta modestie ressemble à celle de Diogène, dont on apercevait la vanité à travers les trous de son manteau. En effet, tout le monde en conviendra, car si ta modestie était réelle et que tu ne te crusses pas même capable de commander un régiment de cavalerie, tu serais assez honnête homme pour te démettre d'un poste que tu sentiras toi-même ne pouvoir pas occuper sans chaque jour compromettre les grands intérêts de ton pays. Tu te démettras franchement, loyalement, sans jouer la comédie comme tu l'as jouée demiement et dont personne pourtant n'a été dupe ; sauf les sots et quelques vils flatteurs auxquels toi-même avais distribué quelques rôles dans l'intrigue principale.

Si voulant imiter Charles Quint, qui deux années avant sa mort, fit faire ses funérailles pour savoir ce qu'on dirait de lui quand il ne serait plus, tu as tenté la même épreuve, tu auras appris alors que le public est resté au moins déjà indifférent.

Comment veux-tu que l'on croie à la modestie d'un homme qui a l'effronterie de publier que parmi les troupes qu'il commande, les maréchaux de Déjà n'y seraient même pas reçus au grade de capitaine, d'un homme qui sous la marque de l'hypocrisie montre pourtant une vérité, celle de son incapacité, et qui néanmoins garde le commandement qu'il a avoué être au-dessus de ses forces ? Et lequel semble dire « Je commande parce que bien que je n'ai pas même les talents d'un colonel, je suis convaincu que je suis le plus instruit de mes compatriotes et que personne dans ma nation ne peut me remplacer » !... Tandis que nous connaissons à l'armée, à Buenos Aires, des officiers qui ayant une véritable modestie parce qu'ils ont des talents réels, auxquels, pour les déployer, soutenir dignement le système politique de leur gouvernement, étendre sa puissance et placer enfin ce pays au rang qu'il doit occuper parmi les nations, il ne manque qu'une occasion.

Ainsi, il reste donc bien prouvé que tu es un hypocrite, qu'au risque de tout compromettre, ou de passer pour un fourbe, tu conserves ce commandement parce qu'il te procure des richesses dont tu es avide, que ces mêmes richesses sont l'aliment de ton orgueil, qu'elles satisfont et nourrissent ton ambition effrénée, que l'on t'a persuadé qu'il ne faut pas toujours des talents et du courage pour établir la tyrannie, qu'il ne faut au contraire qu'une audace commune et des vices !...

Mais, ne te trompe pas, je connais tes compatriotes qui tous aiment et chérisent une liberté sage ; le jour où tu leur monteras le glaive du pouvoir dans les mains de la férocité, sera celui où ta puissance sera renversée sur ton tombeau !...

Maintenant, arrivons aux imputations les plus fortes dirigées contre moi dans l'écrit de San Martin ; examinons ses plates déclarations, les odieuses calomnies par lesquelles il a essayé de me piquer au vif : soyons sans humeur mais écrivons l'injure sur la piquère.

Tu dis donc, San Martin, que je suis un lâche ? Que plusieurs fois je me suis trouvé devant l'ennemi et que j'ai demandé par écrit à un chirurgien un certificat de maladie pour ne pas combattre ?

Tu cites et tu invoques pour faire croire ces abominations le témoignage de quelques officiers auxquels tu crois peu de discernement et que tu supposes faciles à séduire, à séduire ou corrompre ; dont l'un est ton beau-frère, les autres tes parents et tes aides de camp, par conséquent tous récusables à l'exception du susdit chirurgien qui ne pourrait produire qu'une fausse lettre que personne n'aurait déjà à vérifier ; e bien sache que quand bien déjà, tu en égarerais, séduirais ou corromprais des milliers d'autres, que personne ne te croirait, pas même ceux que tu mettras en avant, qu'ils finiraient tous par avouer que tu leur a fait commettre une iniquité, un sacrilège ! Que seul, tu déverserais sur ta tête coupable, la honte et l'ignominie dont tu aurais voulu le couvrir ; sache donc qu'il est des réputations contre lesquelles se sont toujours brisées la calomnie et le parjure !... En voici une preuve, écoute et profite !

Un jour, Marcus Scaurus, général, homme de bien, sans ambition, sans vanité, sans but lucratif, capable d'opérer des prodiges par l'influence de ses vertus, se trouve accusé par Quintus Varius, général, homme fier de quelques succès qu'il devait au hasard, d'ailleurs sans talent, fourbe, intempérant, cupide et jaloux, pour des faits mensongers. Quintus Varius accuse Marcus Scaurus. Marcus Scaurus nie le fait. Romains, qui des deux parait le plus croyable ? ...

Je sens, San Martin, que c'est ainsi que je devrais te répondre, mais Marcus Scaurus était Romain et moi je suis étranger, d'ailleurs le Congrès de Buenos Aires qui ferme pour le moment les yeux sur tes actes, ne m'interpellerait pas, et comme il importe alors de faire remarquer la bassesse des moyens que tu emploies, ton ignorance crasse mêlée à une perfidie malhabile ; je t'apprendrai donc puisque te l'ignore, que sous aucun rapport, il ne peut appartenir à un chirurgien de délivrer un certificat, même à aucun officier, qu'il n'est dans l'usage ni dans les lois, ni dans la hiérarchie militaire d'aucun peuple qui a des institutions et l'habitude de la guerre, que cela puisse être.

Dans une armée réellement et fortement organisée, un général est si grand dans ses actions, dans ses attributions, on l'environne de tant de prestige, lors même qu'il se trouve à la suite, que c'est lui qui certifie au besoin, et non aucun individu qui puisse certifier pour lui ; autrement, ce serait un officier déjà supérieur par son rang, qui demanderait un certificat de bonne conduite à un de ses subordonnés qui se trouve à une distance énorme de lui.

Lorsqu'il n'a pas d'emploi, comme par exemple je me trouvais au Chili, et comme toi-même tu en conviens, tout efféminé que tu sois dans tes calomnies, que ce général ne se trouve pas à telle ou telle affaire, il ne doit compter à qui que ce soit, ni pourquoi il n'y a pris part de sa personne.

Lorsqu'au contraire, il a un commandement, il a des devoirs à remplir et ils sont sacrés, et doit rendre compte de ses actions au général en chef, lequel, s'il y a lieu en instruit son gouvernement, à qui seul il appartient de prendre une quelconque part à l'exécution des dispositions qu'il n'a pas le droit de déjà, ni de pouvoir diriger. Il n'est

donc tenu à rien, à rien absolument ; c'est un fait si connu, si bien établi, qu'il me répugne de m'étendre plus longuement sur ce sujet.

Il est des circonstances, à la vérité, où dans une armée, un général se trouvant sans emploi, montera à cheval et se rendra utile, il combattra même, au besoin, de sa personne, mais lorsque cela arrive, c'est que le général en chef dont on estime d'ailleurs le caractère et le talent, ayant senti qu'un jour de bataille, l'homme le mieux organisé a besoin de tout le monde, a su d'avance engagé par son esprit, ses manières, sa bonté, tout ce qui plaît, séduit et attache, à partager ses travaux et ses périls.

Ainsi donc, ce qui doit fixer l'attention du public, auquel j'en appelle sur ce débordement de fureur et de stupidité se réduit à ces simples questions... Avais-je ou n'avais-je pas un commandement sous tes ordres ? Ai-je abandonné mes troupes et par conséquent ai-je compromis quelques parties d'un service actif qui m'était confié ?... Tout est là ! Par les réponses, recueille-toi, échappe si tu le peux à ce déjà qui te poursuit, t'atteint, te presse et s'attache à toi.

Quoi, lorsque avant et après t'avoir demandé un commandement que tu me refusas, après m'avoir fait éprouver tout ce qu'une hauteur insolente et une folle vanité de plus offensants, tu as l'audace de penser que je devais combattre dans les rangs comme soldat ; mais où la démenche et le délire de ton orgueil t'emportent-ils encore ?... Non, je savais tout ce que je me devais et tout ce que je te devais, les mauvais procédés m'avaient souvent fait regretter d'avoir quitté les Déjà, tu me fournissais l'occasion de sortir de l'avisement où je m'étais réduit en voulant servir sous toi, elle se présentait, et bien que des exemples récents d'une tyrannie sanguinaire me rappelassent ce dont tu étais capable, j'eus le courage de te braver, danger mille fois plus grand que celui de se trouver à une bataille !... Je te bravai de mon regard, il est vrai, ce langage du mépris et de l'indignation fut le seul que je pusse te tenir : c'est un fait.

Voyons encore combien de basses jalousies peuvent égarer un homme qui n'est retenu par aucun frein, qui pourtant se défie de lui-même et qui appréhende d'être vu de trop près dans ses vices.

Dans l'écrit que j'ai adressé au Gouvernement de Buenos Aires et dont j'ai parlé au commencement de celui-ci, j'ai fait remarquer le mérite de plusieurs officiers, entre autres, Monsieur le général Balcarce et Monsieur le colonel Heras (Heras) : et bien, San Martin, qui le croira ? Convenant ironiquement de leur capacité, il m'adresse des impertinences pour en avoir parlé avantagement, on voit qu'ayant fait d'eux un éloge mérité, il en est irrité : qu'il craint que je leur ai révélé leur supériorité de moyens sur lui, éveille cette noble émulation qui bientôt ne se laissera plus apercevoir. Il ressemble à un jaloux furieux qui voulant se contraindre se décide par ses tourments auxquels, pour la contraction de nerfs qui se fait remarquer sur sa figure, on demande ce qu'il a, et qui dans la décomposition de tout son être, répond en grinçant des dents, moi... je suis tranquille ?...

Je ne crois pas que Monsieur le général Balcarce ni Monsieur le colonel Heras puissent avoir chargé San Martin de me faire une réponse et surtout cette réponse ! Ils ne sont ni arrogants, ni sots, ni orgueilleux, ils ont au contraire de l'esprit, de la dignité, ceux qui les connaissent pensent comme moi sur ce sujet. Ils disent que si leur modestie leur eut permis de me répondre, ils l'eussent fait sans intermédiaire, que c'eût été dans des termes polis et non dans un langage grossier indigne d'officiers de leur rang et de leur mérite.

Plaçons également au rang des turpitudes du héros le fait suivant : il dit dans son écrit que j'ai attaqué la réputation de son excellence le Directeur Suprême du Chili : il tire son assertion du texte que j'ai écrit et dont j'ai parlé ci-dessus.

Je déclare que cette assertion est fautive, qu'il n'y a rien de semblable dans cette pièce, que jamais il ne m'est même venu à l'idée de rien dire qui puisse y avoir donné lieu, que je n'ai eu qu'à me louer de son Excellence qui m'a comblé des meilleurs procédés, que le temps que j'ai passé avec elle sous ses ordres a été le seul heureux que j'ai passé au Chili et que toujours j'aimerai à me le rappeler.

Ainsi, on a dénaturé, falsifié mon écrit pour me faire soupçonner au moins d'ingratitude envers un homme des plus respectables que j'ai connu : qui avait été déjà ? Qui était capable de cette perfidie ? Celui dont la théorie est de marcher sans talent avec le mensonge, l'hypocrisie et la violence. Qui ne veut pas seulement être l'allié et l'ami des Chiliens mais leur dominateur, qui sans lumière laissant parfois éclater des positions dominantes, écarte, emprisonne et menace de faire assassiner tout ce qui l'importune : si cela n'est pas vrai, niez ce qui s'est passé à Mendoza et au Chili : à mon égard, puisque je lui ai échappé et qu'il continue de me poursuivre, il aurait dû au moins employer l'imposture avec plus de circonspection, déjà s'arranger de manière à ce qu'elle ne dépassât pas les Andes, car venant à Buenos Aires et allant à Montevideo, non seulement il se fait passer pour un menteur maladroit, mais encore pour jongleur déhonté !

Continuons de démontrer par des faits ce dont est capable un homme possédé d'une jalousie délirante et dont on se moquerait si ce qu'elle a produit d'atroce ne l'emportait pas sur le ridicule, car après avoir montré en San Martin un imposteur, ce ne serait rien de le taxer de bassement jaloux si on ne prouvait pas qu'il l'est et comment il l'est.

M. Crammaire, chef de bataillon, élevé à l'École Polytechnique, qui a fait plusieurs campagnes en Europe où il fut décoré de la Légion d'Honneur pour s'être distingué parmi les braves. Cet officier doué d'une énergie morale qui conçoit et exécute, possédant des talents, quitta la Dèjà il y a près de trois années et vint à Buenos Aires où il fut employé.

On le chargea de l'organisation d'un régiment qu'il forma, instruisit et dirigea. Ce corps, sous ses ordres, fut bientôt un modèle de tenue et de discipline. Dans les combats, il rendit les plus grands services, partout on l'admira. Par cette variété inépuisable de ressources puisées à la meilleure école de l'art, et faisant concourir son caractère chevaleresque à son savoir, il associa à son habileté le succès. Doux, affable, modeste et généreux, ses camarades, ses rivaux mêmes lui payèrent un tribut légitime d'admiration et d'amitié.

Le combat de Chacabuco surtout fut pour lui un véritable triomphe, à la tête de son régiment, il en détermina l'action qui semblait devoir être perdue et qui en effet allait l'être sans son expérience, sa ténacité et sa valeur.

Celui qui eut du voir par ses yeux animer ses troupes, diriger les mouvements s'il s'en fut cru capable et lequel pourtant veut fonder sa renommée sur les succès de cette journée, ne se fit même pas apercevoir du soldat. Et comme chaque armée a sa chronique, celle où commande San Martin rapporte que lorsque Crammaire lui envoya annoncer qu'il venait de forcer le passage des Andes, que par conséquent on était vainqueur, on trouva le héros à une distance énorme en arrière du lieu où il aurait dû être et dans un état qui prouve que, s'il est vrai qu'il ait tué le Grand Frédéric, il n'avait du moins en cette circonstance mis à profit le chapitre de la tempérance !...

Cette chronique pourrait être fautive, la malignité est si grande, cependant beaucoup de personnes l'assurent, car jamais on n'a rien dit de pareil du Grand Frédéric, Napoléon, Wellington, Turenne, Eugène que San Martin cite lui-même en passant et sans conséquence.

Mais ce qui est connu de tout le monde et que personne ne peut nier par exemple, c'est l'horrible conduite de San Martin envers Crammaire, pour avoir reçu après le combat de Chacabuco les éloges de presque tous les officiers de l'armée dont une grande partie le serrèrent entre leurs bras pour lui témoigner leur estime.

Cette circonstance fit concevoir à San Martin un si grand dépit qu'il ne put le cacher, il valut même de la part de ce chef ignoble, à l'intéressant Crammaire, une haine implacable. Tout ce que l'âme la plus basse qu'un pouvoir absolu peut employer de vexations et de persécutions accabla ce brave officier qui lui avait ouvert le champ de la gloire s'il eut su jouir des faveurs de la fortune. Successivement, on lui retira le commandement du régiment qu'il avait formé et à la tête duquel il avait vaincu !...

Pour colorer le scandale de cette injustice, on ne prit pas même le soin de lui chercher des faits imaginaires ; et ce ne fut qu'après avoir été renvoyé avec autant de dureté que d'ingratitude que Crammaire fit entendre quelques murmures et quelques plaintes que l'oppression arrachèrent à son indignation. Il fut forcé alors de quitter l'armée et le pays qu'il avait si généreusement servi, si vaillamment défendu ; où il avait laissé de si chers souvenirs et d'où il avait emporté tant de regrets.

O vous, braves habitants de tous les rangs, de tous les âges, de toutes les opinions, de la partie du sud de l'Amérique, vous qui avez connu ou entendu raconter les actions de Crammaire si noble dans son infortune ; jugez vous-même, voilà des faits qu'on ne peut nier, à moins qu'on ne récuse l'histoire et la vérité : San Martin en est seul capable.

Et toi, San Martin, sache que malgré toi, cette même histoire consacrerait la gloire de ce brave officier comme elle perpétuera tout ce qui doit te monter hideux à l'avenir !...

Je ne devrais peut-être plus m'occuper de cet homme nommé Paroissien, né en Angleterre, que j'ai fait déjà comme un vampire dégoûtant qui s'acharne à dévorer la substance du soldat ; cet homme, la lie des plus mauvais intrigants, se charge de toutes les affaires secrètes de San Martin, son plus sûr confident, et l'être le plus vil qu'on puisse rencontrer ; Pour plaire à son protecteur et à son ami, il se chargea dans sa correspondance de me calomnier ; en conséquence, tandis qu'on me retenait à Mendoza, il écrivit sur mon compte des lettres abominables qui trouvèrent créance chez les ignorants et qui circulaient de maison en maison, et cela aussi, pendant que San Martin était à Buenos Aires, il avait lui-même l'indignité d'accréditer de sa personne ces infamies : j'ai répondu à ce misérable vampire, mais non encore comme j'aurais dû, car je me rappelle maintenant que Cicéron place les calomniateurs aussitôt après les assassins et les empoisonneurs !... Et bien, qui le croira, San Martin a été assez déhonté pour honorer un tel homme et pour en faire l'éloge. Qu'on juge de tous ces faits connus de toute la ville de Buenos Aires et qu'on voie le héros !... Qu'on le voie encore lorsqu'il me fit attaquer dans une feuille périodique (L'Avocat National) laquelle est rédigée également par un homme flétri que le Gouvernement de Buenos Aires a longtemps fait détenir pour faits trop connus, par un homme qu'il suffirait de nommer pour faire reculer d'horreur ! Voilà les nobles champions que San Martin emploie pour une calomnie !...

Que penser aussi de ce que Monsieur l'Éditeur de l'écrit de San Martin raconte du beau-frère du général qui avait demandé mon arrestation avant même qu'aucune charge ne fût portée contre moi : combien cela montre l'aristocratie d'une famille laquelle met en évidence l'usage arbitraire qu'elle se croyait en droit d'exercer par son crédit, d'une famille d'ailleurs respectable, qui, égarée dans cette circonstance, méconnaissant les faits ou les ignorants, a cru un instant pouvoir se mettre au-dessus

des règles de la justice : honneur donc et reconnaissance aux dignes magistrats qui n'ont pas permis qu'on les trompât ni qu'on les pervertisse.

Remarquons aussi San Martin s'écrier fièrement dans son écrit « Monsieur Brayer en venant parmi nous croyait-il donc débarquer chez des Hottentots ». Observons bien qu'il s'agit ici des Hottentots et que si réduit à lui-même, on lui demandait dans quelle région ils se trouvent, il irait les chercher chez les Patagons, mais enfin il a entendu parler des Hottentots, et lui-même en parle comme les aveugles des couleurs, sans s'informer si dans la ... (illisible) il n'y en aurait pas qui valussent mieux que l'âne du Grand Frédéric ! (Il pourrait là-dessus consulter le Tachard, Tavernier et Kobbe dans sa description du Cap de Bonne Espérance).

Non, San Martin, je savais en venant à Buenos Aires que j'allais chez un peuple vif, spirituel et brave, que j'y verrais comme partout des heureux et des malheureux, que dans ce pays comme dans tout autre, les hommes y naissant avec des dispositions heureuses, que l'éducation et le travail pourraient un jour les porter aux plus vives connaissances, mais qu'étant restés des siècles sous le gouvernement de Madrid qui se jouant de la crédibilité de ce peuple l'avait tenu en chaîne et dans les ténèbres, il devait nécessairement ignorer beaucoup de choses, que par conséquent, je pourrais peut-être sous quelques rapports me rendre utile et aider dans quelques parties à rétablir la gloire de l'espèce humaine.

L'art de la guerre, par exemple, qui depuis trente années en Europe s'est enrichi de tant de découvertes et qui a occupé une grande partie de ma vie, m'offrait l'avantage, dans un état nouveau de l'Amérique, d'y jeter des vues générales, d'engager successivement à y approfondir ce qui n'a pas été même aperçu ; d'y établir des institutions calculées sur les caractères, les localités, les déjà et les moyens ; de mettre en rapport l'éducation guerrière avec les lois qui inspirent le courage, avec l'étude et le travail qui font naître l'habileté, la science, avec enfin tout ce qui forme des soldats, des officiers, des administrateurs, des hommes d'état et des généraux citoyens qui sont aussi l'honneur, l'appui et la gloire de bons gouvernements... Des gouvernements nouveaux surtout, où la sagesse et le génie d'hommes supérieurs élèvent bientôt leur pays au niveau des nations les plus respectables : voilà ce que je pensais et je le pensais de bonne foi ! Mais toi, San Martin, qui n'a aucune idée de toutes ces choses, dont le génie n'a pu s'étendre jusqu'à les comprendre quand je t'en parlais, peu t'importe que les troupes soient ou non vigoureusement constituées ! Qu'elles soient ignorantes ou instruites, braves un jour, consternées, insensibles au succès et aux revers le lendemain, que t'importe même de ruiner la plus grande partie des pays que tu parcoures pour opprimer l'autre ? Encore une fois, voilà ce que je pensais et ce que je pense ; mais toi, ce n'est pas au peuple de la partie sud de l'Amérique que tu as voulu faire allusion par les « Hottentots », c'est à toi-même ! Car puisque tu as eu la sottise de consigner dans ton écrit que les marchands de Déjà ne seraient même pas bons pour être capitaines en Amérique du sud, tu dis modestement que rien ne peut t'égalier, que tu es même très supérieur à tous les héros de l'Antiquité, je suis même convaincu, si tu les connaissais, et quoiqu'on te racontasse ce qu'ils étaient et ce qu'ils ont fait de grands, que si Miltiade, Epaminondas, Annibal, les Scipions, Paul Emile ressuscitaient et qu'ils vinssent à l'Amérique du sud, tu les ferais tous au plus adjudant major !...

Vois à quelle hauteur tu t'es élevé, il n'y a plus que Jupiter qui puisse rivaliser avec toi !...

Peut-on ainsi s'attirer le mépris des hommes et devenir la risée du monde ?...

Vois donc que si l'éducation fit de Jules César le plus grand capitaine qui ait existé ; de Lycurgue et de Solon de grands législateurs, de Tacite l'effroi des hommes pervers et des tyrans, à quel niveau tu dois être abaissé ?

En finissant cet écrit où j'ai essayé d'adoucir quelques paragraphes sans le pouvoir puisque les vérités que j'exprime avec chaleur ne rendraient plus ce que je voulais dire, j'examinerai si réellement depuis que tu es en charge, tu avais bien le droit d'être si sérieusement présomptueux en vain... Observe la révolution des Déjà qui avait annoncé faire le tour du globe et passa par la Déjà. Là, les hommes qui la soutinrent eurent à lutter pendant plus de vingt années contre toutes les puissances de la terre et tous les génies guerriers du siècle. Pendant cette longue et sanglante période, opposant le courage à une savante tactique, ces hommes, qui eurent souvent à lutter contre la faim, le froid le plus rigoureux et toutes les misères humaines, se battirent chaque jour et pendant des mois entiers avec un acharnement tel que c'était pour ainsi dire sur des cadavres et des débris : ces combats de géants finis, les moindres rencontres engageaient de nouvelles batailles qui offraient des scènes effroyables de carnage et de bouleversement. Enfin, la tactique fut aperçue, on l'étudia, on la connut, on l'employa ; on surpassa même ceux qui la pratiquaient si habilement mais avant d'y parvenir, combien de sang qui pouvait être épargné coula.

Après une lutte aussi longue que sanglante, les hommes mutilés qui, à la pointe de leur épée, s'élevaient du rang de soldat à celui de général et qui survécurent, durent nécessairement acquérir au moins quelque expérience : je fus l'un de ces hommes et la révolution, de retour en Amérique mais éloignée de son berceau, m'ayant par une suite de malheurs que j'ai expliqué conduit dans ces contrées, j'y arrivais avec les lettres que je viens de présenter.

Hélas ! Le dirais-je, un homme, parce qu'il avait eu quelques petites actions que dans nos terribles guerres nous eussions nommés des escarmouches, s'imaginer devoir insulter la gloire : un homme, qui maintenant depuis deux années compte seulement deux combats ou plutôt deux chocs heureux qu'il n'a même pas le mérite d'avoir dirigés, croit devoir déclamer contre les vieux enfants de la victoire, leur adresser des injures, dire des absurdités que les sots et les ignorants répètent et persécuter ceux qu'il peut atteindre...

Cela me rappelle avoir lu, non pas dans les déjà du Grand Frédéric, car on ne peut pas toujours être à cheval sur son âne, mais dans Helvétius... qu'autrefois en Amérique, il y eut un chef de tribu qui avait beaucoup de haine contre les Chrétiens qu'il persécuta. Qu'arriva-t-il ? Que ce chef, tenant son conseil pour délibérer sur les moyens de chasser tous les fidèles, fut aussitôt changé en animal immonde ; qu'alors il y eut un chrétien nommé Grégoire, qui ayant entrepris de le convertir, le baptisa, ce qui opéra un grand miracle car, à mesure qu'il lui jetait de l'eau bénite sur la tête, ce qui lui faisait lever le museau et crier « ouen, ouen, ouen » comme pour dire qu'il se repentait, cet animal se changea en personne civilisée et raisonnable.

Ah, qu'un tel miracle aurait besoin de s'opérer à l'armée du Chili !

Mais toi qui méprise si hautement toute espèce de règle, de science et de tactique, toi qui semble décidé à vouloir croupir dans l'ignorance, sache que malgré que tu sois sur un vaste territoire, si tu n'as pas éprouvé une grande catastrophe, c'est qu'on ne t'a pas encore opposé les moyens d'une politique habile et d'une force convenable : que tu n'as pas été encore sérieusement attaqué. Prends acte de cette vérité...

Dans l'incomparable déroute que tu éprouvas à Talca où l'ennemi, bien moins nombreux et de moins de moitié que toi, te poursuivit pendant quatre vingt lieues, où

jamais il n'est possible de rien voir de si honteux ; si tu avais eu affaire à un général d'une expérience plus consommée, où en serais-tu ?...

Ce n'est pas le tout de guerroyer sur un vaste territoire, d'abandonner telle ou telle partie de pays et lorsqu'on est pressé de fuir comme un Numide ou en Scythie, un homme de talent, sans être un Alexandre, te forcerait bien vite à prendre une ligne d'opérations soit pour occuper quelque principale position, soit pour couvrir quelques défilés importants, soit pour sauver une ville ou tout autre motif : tu as de l'artillerie, de l'infanterie, tu vois donc que tu serais bien vite atteint et, par conséquent forcé par l'art de la stratégie que tu ignores, à combattre contre la tactique que tu ne connais pas.

Je sais que tu peux avoir une nombreuse cavalerie irrégulière mais, contre des troupes instruites et aguerries, on les pousse, on les chasse même à volonté sans s'inquiéter du nombre : vois ce que firent les Français en Russie jusqu'au jour où un océan de glace s'amoncela sur eux : vois ce qu'ils firent en Egypte où à coup sur, ils eurent à combattre tout un peuple cavalier et le plus brave qui existe, et bien sans les Anglais et les Turcs qui les secoururent, c'en était fini de l'Egypte : partout où l'armée française voulut aller, elle s'y établit contre ce qui s'appelle des nations entières à cheval !...

Je sais que tu ne croiras pas toutes ces choses, car par la vanité et surtout par l'ignorance, tu t'estimes tellement que tu dois publier que les Européens sont incapables de faire la guerre dans ton pays. Des hommes peu éclairés, qui aussi veulent commander parce qu'ils se croient faits pour occuper toutes les places, le répètent, s'en persuadent ou affectent d'en être persuadés : et rien ne montre mieux le danger auquel peut être exposé ta nation que cette sorte de préjugé qu'on s'efforce d'y introduire pour flatter son orgueil, entretenir sa paresse et en écarter les lumières !

Je souhaite pourtant qu'il n'y ait que toi qui sois la victime d'une erreur aussi grossière car si jamais il arrivait qu'une puissance quelconque confie, non des moyens extraordinaires, mais 6 à 8000 hommes européens seulement, à un homme capable, qu'il s'appuyasse de quelques provinces dont tu as excité l'animosité et la haine : qu'il s'appuyasse, dis-je, d'une politique habile pour la conduite d'une telle guerre, tu serais aussitôt vaincu qu'attaqué !

Je puis même prouver qu'un général qui joindrait à une sorte de génie des qualités personnelles, trouverait partout et abondamment à se substantier dans les marches et à se maintenir dans les établissements qu'il lui conviendrait de former et d'augmenter à volonté : que les ressources immenses seraient en son pouvoir : que tu ne pourrais rien contre ses entreprises et que chaque jour la force de sa capacité amènerait l'entière destruction ou la dispersion totale des tiens, à supposer que ta première défaite ne les eussent pas anéantis.

Mais je ne veux pas faire ici un essai de politique ni de tactique à employer dans cette partie de l'Amérique et je me borne à te rappeler que par l'effet de la révolution et des idées libérales, qui sont dans toutes les têtes, on ne peut te considérer que comme un drapeau que ton gouvernement a placé sur un point pour y rallier ses troupes, et leur ordonner ensuite de marcher pour l'exécution de ce qu'il a conçu ; la réussite après, on le sait, appartient au hasard et tu l'as prouvé ! Il est possible que tu ailles bientôt au Pérou où cette révolution est attendue, où elle serait déjà arrivée si on n'y eut pas redouté ton oppression. Elle y arrivera néanmoins puisque, ce qu'on a raconté à ce peuple des excès de ton pouvoir, ne l'a heureusement pas réconcilié avec le despotisme qui l'irrite ; mais sois bien assuré, jamais on ne croira le devoir à ton génie, car après tes dispositions devant Talca et le combat de Maipo, tu as montré jusqu'où il s'étendait.

C'est un grand mot que celui de général, a dit aussi le Grand Frédéric je crois, mais le tout est de l'être réellement, en remplissant l'immensité des obligations qu'il impose : « Le Nègre Dessalines » à Saint-Domingue avait aussi le titre de général, il vainquit aussi les Espagnols au quartier dit de St Michel, aux Borgnes, aux Gonaïves. Ses succès l'enivrèrent comme beaucoup d'autres, il ne les devait pas à sa capacité. Le Gazetteur de Londres Le Pelletier, entre autres, qu'il payait chèrement pour entretenir sa prétendue gloire, n'épargna rien pour le faire déjà ; mais comme il ne put jamais parler de ses qualités personnelles, non plus que de ses vertus, on vit qu'il lui donnait de la crédibilité pour son argent ; et que, depuis, pour ses crimes, ce général mourut assassiné par les siens qu'il avait opprimés, il n'a plus rien eu de célèbre que sa férocité.

Enfin, rappelle-toi, San Martín, que lorsqu'on porte le nom de général, il faut l'être ou le devenir par l'étude ou le travail, ou n'avoir au moins ni forfanterie, ni jactance, ni arrogance. Qu'il faut l'être au contraire par l'élevation d'âme, la dignité, la modestie ; par un assemblage de qualités physiques et morales qui conduisent à de grandes et belles actions ; lesquelles font estimer même des ennemis l'homme qui les possède et rechercher l'amitié de la nation qu'il sert et qu'il honore...

ANNEXE D – Le procès du « Complot des Français ». Reproduit de l'exemplaire en espagnol de Rondeau J., Op. Cit., de la Bibliothèque Nationale de Santiago, dans lequel manquent les pages 2 et 3.

RESUMEN DOCUMENTADO DE LA CAUSA CRIMINAL SEGUIDA Y SOSTENIDA EN EL TRIBUNAL DE LA COMISIÓN MILITAR DE ESTA CAPITAL, CONTRA LOS REOS CARLOS ROBERT, JUÁN LAGRÉSSE, AGUSTIN DRAGUMETTE, NARCISO PARCHAPPE Y MARCOS MERCHER, POR EL DELITO DE CONSPIRACIÓN CONTRA LAS SUPREMAS AUTORIDADES DE LAS PROVINCIAS UNIDAS Y DE CHILE EN SUD-AMÉRICA

Rondeau José

Imp. de la Independencia, Santiago, 1819

No es nuestro intento satisfacer a los pueblos de los procedimientos del Gobierno contra los reos de estado Carlos Robert, Juan Lagresse, Agustín Dragumette, Narciso Parchappe, y Marcos Mercher, ni dar un testimonio de la clarísima justicia con que el Tribunal respectivo pronunció la pena, que por nuestras leyes, y por las de todas las naciones merecieron sus delitos. El juicio ha sido tan solemne, que ahorrando a la autoridad pública la necesidad de justificarse, ha debido cargar de confusión y remordimientos a los inicuos sugestores de estos miserables delinquentes. Este manifiesto se propone solamente el objeto de llamar la atención de los pueblos del estado sobre la conducta de los crueles asesinos, que en su despecho y desesperación no hay horror, que no proyecten, no hay

seducción, que no adopten, no hay género de intriga que no ejecuten por el por el bárbaro empeño de conquistar su patria, como el infame Sila... Americanos, esos abominables monstruos, que alejasteis de esta tierra sagrada para que no la manchasen con sus crímenes, han jurado en su rabia frustrar vuestros sacrificios, destruir la causa de nuestra libertad, y haceros desgraciadas víctimas de su furor y ambición.

Escuchad uno de sus depravados proyectos, é indignaos.

Bien notoria es la historia de los tres hermanos D. José Miguel, D. Juan José, y D. Luis Carrera. ¡Oxala pudiera borrarse de la de nuestra revolución! Estos corrompidos y ambiciosos americanos se apoderaron del gobierno de su patria para sacrificarla á los españoles. Huyendo al territorio de nuestras provincias, profanaron el lugar de su asilo con nuevos y repetidos delitos.² Testigos de la recuperación de Chile, debida al valor y á la virtud de los buenos ciudadanos, su negra envidia les dió el propósito de llevar á aquel país el espíritu de desorden maquinando medios de derribar su gobierno³. Sin fuerza y sin talentos para la ejecución de grandes maldades fueron descubiertos en medio de su maquinación, librando su seguridad en la fuga, que hicieron de esta Capital. D. Juan José D. Luis se dirigieron por distintas sendas á Mendoza. El primero fue acusado de haber muerto en su viaje un niño postillón de la posta de Barrancas⁴. El segundo se robó la valija del Correo de la Rioxa con toda su correspondencia; y los dos, estando presos en la Capital de Cuyo, fraguaron una horrible conspiración contra el Gobierno, en que fueron descubiertos, y el brazo de la justicia se vio en la triste necesidad de

² Vivieron con los demás emigrados á Mendoza, en donde gobernaba el General San Martín. D. José Miguel Carrera empujó de la tierra en donde usó un Gobierno, pretendió que se le tuviese y tratase, como á Director de Chile, y usar en ajeno territorio fuerza armada á sus órdenes. Porque esto no se le permitió tramó una conjuración.

³ A este intento hablaron á los Oficiales franceses que traxo D. José Miguel del Norte América por Abril de 1816

⁴ El hecho de la muerte fue acusado por el niño asesinado, y se produjo á sumario. El robo de la valija fue acusado en Mendoza por D. Luis Carrera

descarrar el golpe sobre sus cabezas. D. José Miguel se refugió á Montevideo, y rodeado de algunos prosélitos de entre los proscritos por la patria, fixó el foco de combustión, con que su venganza había jurado incendiar esta estado, y el de Chile.

Públicos son los manejos de su perfidia, publicas son las proclamas, los periódicos, los papeles subversivos, las correspondencias secretas, con que ha intentado alarmar á los hombres, y á los pueblos contra el actual orden del país, y contra sus primeras autoridades; pero sus proyectos clandestinos no eran públicos; y la providencia que vela por la suerte de la patria los va descubriendo.

El Gobierno precavido con la noticia de algunas despreciables pero azarosas tramas de conjuración, se puso en vigilancia por la seguridad del estado, y por la quietud del pueblo capital. Le fue denunciada una correspondencia criminal que varios individuos de nación francesa mantenian con D. José Miguel Carrera; y le fue denunciada no por medio del vil espionaje, sino por el puro amor al orden que decidió á un sujeto respetable sin ambición para esperar, sin delitos para temer. Los franceses Carlos Robert, y Juan Lagresse eran los denunciados: el primero había partido para Chile á promover la revolución con la facción de los Carreras, y el segundo quedaba de corresponsal en Buenos-Ayres. El desprecio de una semejante noticia hubiera sido un crimen. Procedió el Gobierno á sorprender la correspondencia de estos hombres; mas procedió observando los requisitos prevenidos por el artículo 12 capítulo 2 Sección 3. del Reglamento provisorio; y entre 9 cartas que se encontraron en poder del Mr. Dragumette próximo á salir para el Janeyro se hallaron baxo el sobrescrito á Monsieur Le Breton Président de l'Académie royale du Brésil-Rio Janeyro- las siguientes dirigidas á Montevideo á D. José Miguel Carrera.

Una carta datada en Buenos -Ayres á 12 de Noviembre del año anterior de 1818 y suscripta con seis cifras en que Carlos Robert al partir para Chile se despide de Carrera. Le avisa que Lagresse queda en Buenos-Ayres para continuar la correspondencia con él, y comunicarle todas las noticias; le asegura de las disposiciones de este para sacrificarse por ejecutar sus ordenes, y que le ha dejado una copia de la clave de su comunicación: le informa del estado de los partidos, y opina cual es mas poderoso para obtener suceso: le intuye de la peligrosa posición en que supone al Gobierno, considerando prontos todos los elementos de su caída: cree, que durará su imperio por mucho tiempo, haciendo caer un cierto numero de cabezas: le asegura que sus impresos incendiarios hacen gran ruido en esta Capital, y ponen al gobierno en desesperación. Le informa menudamente de la situación del país, de las provincias de la administración, de los movimientos del Ejercito: le encárese nuestra debilidad: le cuenta mil falsedades y sucesos fingidos en descrédito del General San Martín, y de otras personas respetables: le finge descontento el Ejercito de los Andes, é infiere que en llegando á Chile será fácil su encargo y el resultado pronto: le dice que se trata de deshacerse de dos hombres, y que estando decididos la cosa es fácil. Le asegura, como á su General, que muy pronto será dueño de sus enemigos, ó al menos el le habrá probado su celo, y adhesión. Le avisa, que hay aquí muchos franceses, á quienes no se habían descubierto claramente de haber visto en casa de su hermana D. Xaviera, un buen numero de sus fervorosos partidarios. Léase circunstanciadamente su tenor entre los documentos agregados al fin de este extracto en el del N^o1.

Otra carta escrita por Juan Lagresse en Buenos Ayres á 19 de Noviembre de 1818 y dirigida á Montevideo á su General D. José Miguel Carrera en que le avisa de la partida de sus tres amigos para Chile á saber: Carlos Robert, Marco Antonio Mercher, y Jorge Young: le promete sus servicios

en esta Capital: le ofrece visitar á su hermana D. Xaviera con precaución por las espías, que le rodean: le recomienda á Mr. Parchappe, conductor de estas cartas, y también á Mr. Dragumette Sobrecargo de la Goleta Angelica: le asegura tener una copia de la Clave de su correspondencia, y que él se firmará en adelante Juan Diego. Véase su tenor litoral en la pieza N^o2. Otra Carta escrita por D. Xaviera Carrera en Buenos-Ayres 18 de Noviembre de 1818 á su hermano D. José Miguel llena de rosas calumnias contra el gobierno, generales y otras personas. Vease su tenor en la pieza N^o3.

Otra carta bajo un apodo tan insolente como desconocido en lugar de firma, escrita, según se colige, por algún domestico de los Carrera á D. José Miguel con fecha 17 de Noviembre del mismo año; y otra de su hermana D. Xaviera sin fecha en que no se contienen sino particularidades, desvergüenzas, y agrias censuras, ó mas bien detracciones contra todas las personas constituidas en administración. Su contexto es entre los documentos N^o4, y 5.

Á virtud de estos antecedentes, suficientes por nuestro derecho para la captura de los reos, se procedió á la de Juan Lagresse; se libró orden para la prisión de Robert y sus compañeros en el camino de esta Capital para Mendoza; y por decreto de 20 de Noviembre de 1818 se comisionó por el Gobierno Supremo la actuación del sumario indagatorio á su Asesor General Dr. D. Simon Cosio. Mas mientras la comisión recibía declaraciones á los reos Lagresse, Parchappe y Dragumette, presos en el cuartel de Agueridos de esta Capital, fueron traídos Robert, Mercher, y D. Mariano Vígil que iba para Chile en su compañía; se ocuparon los papeles contenidos en sus equipajes, y examinados á presencia del Cónsul francés D. Antonio Francisco Leloir; del interprete D. Juan Cruz Varela, de D. Amado Bonpland pro nombramiento de Robert, de D. Miguel Riesgo y

Puente por nombramiento de Vígil, y del mismo Mercher, se hallaron en el de Robert los papeles siguientes.

Tres impresos de los que D. José Miguel Carrera hizo correr desde Montevideo concitando á los pueblos de Sud-América á la venganza de la muerte de sus criminales hermanos, y á que sostengan sus planes de ambición. No se reimprimen en el presente extracto por su notoriedad.

Un borrador de carta sin fecha escrita á una persona de Francia, que no nombra, encargándole la impresión de un manuscrito que le incluye, y que cree interesante por las circunstancias. Vease el N^o6.

Un manuscrito en borrador, y en idioma francés de letra y nota de Carlos Robert titulado. Protestacion dirigida á los Pueblos de Chile por el Sr. Miguel de Carrera ex Director de aquella republica; y traducido al francés por-Con observaciones apoyadas sobre hechos y con el objeto de descubrir algunos errores del Sr. de Pradt. En este libelo famoso, que no se produce por su difusión, se hallan acumuladas todas las maldades, de que es capaz la depravación de un hombre nacido para concebir, abrigar y ejecutar grandes y señalados crímenes. En este vil folleto se propone el aventurero Carlos Robert difamar los Gobiernos Supremos de Buenos Ayres y Chile al Congreso General de las Provincias Unidas de Sud-América, á los Generales de los Ejércitos, á los empleados más respetables, en términos de no hallar un hombre de bien entre tantas personas que componen la administración de dos estados. En este vil folleto se propone atacar nuestro Gobierno en su administración militar, en su administración de rentas, en su industria, no como á un estado naciente sino como á una nación antigua y constituida, atribuyendo todos los defectos, que su iniquidad le supone los vicios, corrupción y delitos de los magistrados y funcionarios públicos. En este vil folleto estampa quantas calumnias creyó conducentes á preparar el gran trastorno que meditaba con su General Carrera.

En este vil folleto anuncia repetidas veces, y con toda seguridad la conspiración de que era cómplice, y que debía usurpar el Gobierno, y trasladarlo á manos del infame Sifa. En este folleto habla de hechos que no ha visto, de personas que no ha conocido; finge sucesos que no han acontecido; cesuras leyes que ignora, providencias que no entiende, y por ultimo encargado su impresión en Europa, pide se le remitan muchos ejemplares para alarmar con ellos á los pueblos de la desgraciada América. Tales son los documentos que fundaban los procedimientos de la justicia contra los reos Robert, Lagresse, y sus compañeros, y que hacen el fundamento de la plenísima prueba con que han sido convencidos de su enorme delito de lesa Patria, después que simple y netamente los han conocido, y confesado como suyos en sus respectivas declaraciones y confesiones.

Llamados efectivamente al juicio por la comisión indagadora, y examinados jurídicamente según las formas prevenidas por nuestras leyes, declaró Narciso Parchappé á foxas 44. del proceso, que era natural de Épérnai en Francia, de donde salió el día 16 de Junio de 1818. con el designio de buscar fortuna en esta país: que estando para hacer viaje al Janeiro en la Goleta Angelica á traer un Alambique para un fabrica de destilaciones que pensaba establecer en esta Capital en compañía de D. Sebastián Lecica y D. Miguel Marín, sucedió la prisión de su compatriota Juan Lagresse, quien con motivo de haber ido á visitarlo al lugar de su prisión le entregó una carta doble en cuarto de pliego rotulada á Monsieur Le Breton Président de l'Académie Royale du Brasil-Rio Janeiro diciendole que la pusiera en lugar seguro, y que cuando volviese á despedirse de él, le diría lo que debía hacer de dicha carta: que se la entregó de un modo público, y que él la pasó á manos de su paisano Agustín Dragumette, que debía viajar con él, ignorante de que contuviese cosa alguna contra la seguridad de esta país: que habiendo sido preso el 19

de Noviembre de 1818, ignora la causa de su prisión, y presume sea la amistad con Lagresse.

Agustín Dragumette declaró ser natural de Nantes, Departamento de l'Loire en Francia de donde salió el 30 de Julio de 1818 con el objeto de vender aquí lagunas mercaderias que trajo, y de restituirse á Francia: que estando dispuesto á regresar el 20 de Noviembre del mismo año, tubo noticia de la prisión de su paisano Parchappé, fue á visitarlo al cuartel de Agueridos, en donde le hicieron preso, sin decirle el motivo de su prisión: que después el Cónsul Lloir le dixo que pudiera ser que alguna de las cartas que llevaba contuviese especies contra la seguridad del Gobierno: que Parchappé en su prisión le entregó, una carta doble en quarta de pliego encargándole que la guardase; y que fue recogida de orden del Gobierno.

D. Xaviera Carrera reconoció su carta original que obra á foxas 30 del proceso, y es la señalada con el N.º 3. en este extracto.

Luan Lagresse dixo ser natural de Liburne, Departamento de la Girouda en Francia, de donde vino con el objeto de proponer á este gobierno la venida de una colonia de labradores, y artesanos de Francia, cuya propuesta no tuvo efecto: que vivió algun tiempo con Carlos Robert, ayudándole en el trabajo del periodico titulado el independiente: que Robert, habia partido para Chile en compañía de sus compatriotas Mercher, y Young, y de un americano, cuyo nombre ignoraba: que el objetivo de su viage, según les habia oído, era el de entablar comercio con tres mil pesos que algunos franceses residentes en Chile debían á Robert: que él fue preso en 19 de aquel mes, que era el de Noviembre de 1818, en la casa de su habitación: que en el mismo día hizo llamar á Mr. Parchappe, quien fue luego á visitarlo al cuartel de su prisión: que allí le entregó una carta para que la guardase con calidad de que antes de hacerse á la vela fuese á despedirse, y saber el destino que debia darle: que la carta era doble con rotulo al Janeiro para Mr. Le Breton, pero que este era un título falso, pues el

declarante la dirigia para Montevideo, y debia ser entregada á D. Miguel Carrera: que en dicha carta doble se contenia una sencilla para Mr. Cabaillon, y otra cinco sueltas para Carrera: que Parchappe debia abrir la carta doble en la navegacion, y gobernandose por los titulos, entregar las inclusas á los individuos, que desiguaban sus respectivos rotulos; pero que Parchappe no habia recibido aun esta instruccion, y reservaba darsela á su despedida. Que la falsedad del primer rotulo supuesto fue, porque el buque iba para el Janeyro, y calculó que su sobrecargo Dragumette quisiese conocer en Montevideo á D. José Miguel Carrera, quien habia tratado con su armador en Francia sobre la compra de armamento par su expedicion en Chile. Y puestos que le fueron de manifiesto los sobrescritos de las cartas contenidas en la carta doble, que entregó á Parchappe en su prision los reconoció por suyos, tales quales corren á foxas 1 y 2 del proceso, y confesó igualmente que en ellos iban incluidas las carta de foxas 5,6,9,10,24,25,26,27,28 y 29, y de las foxas30 y 31: que en este resumen hallan designadas con los N^o1^o2^o3^o4^o y 5^o. Que le fueron entregadas estas cartas por Da. Xaviera Carrera en 18 de Noviembre, y por Carlos Robert la que se halla escrita en francés, y concluye con cifras, de las quales la que aparece con rubrica, dice Robert, y la otra sin ella explica Lagresse. Confesó asimismo ser suyas las firmas que las suscriben.

Compareció Marco Antonio Mercher, y judicialmente interrogado dixo: que era natural de Caudemuche en Normandia de Francia, que vino de Paris á esta Capital, habian cinco meses: que no tenia ejercicio alguno: que habia salido para el Janeyro en compania de sus paisanos Lagresse, Robert y Young, pero que llegando á Montevideo mudó de resolucion, porque no le agradaron las condiciones del repartimiento de tierras que iba á solicitar en aquella corte; y habiendo permanecido dos meses en Montevideo con sus companeros, regresaron á esta capital. Y preguntando si era amigo y confidente de Robert, Lagresse y Young, dixo, que conoció á Robert en la

Corte de Francia al servicio de Napoleón con el empleo de Prefecto, á Young en le ejército, y á Lagresse en Buenos Ayres, pero que no era amigo ni confidente suyo: que conoció en Montevideo á D. José Miguel Carrera presentado por Young; y que en su viage á Chile ignoraba absolutamente que sus companeros llevasen otro designio que el de su acomodo.

Compareció ante la comision D. Mariano Vigil, y examinado expuso que presumia haber sido preso porque viajaba á Chile con los franceses Robert, Mercher y Young: que á Mercher lo conoció en Francia en el Estado mayor del Emperador Napoleón de oficial de ordenanza siendo el Edecan, del General Gautier: que á Robert, no lo habia conocido, y solo habia oído decir en Francia que era Prefecto del Departamento del la Nieve: que tampoco habia conocido á Young, sino por haber oido, que era el que dirigia las guerrillas a la entrada de los aliados; pero que no ha tenido con ellos amistad: que él se dirigia á Chile su patria á reunirse á su familia después de catorce años de ausencia: que Robert le comunicó que iban para Chile á cobrar tres mil pesos que le debían, y con el intento de escribir la historia natural de aquel pais: que Mercher y Young le dixerón que iban á buscar servicio en aquel ejército.

Llamado á presencia de la comision Carlos Robert, y examinado dixo: que era natural de Francia de la ciudad de Brest Departamento de Finisterre de estado soltero y sin ejercicio: que salió de Francia el 25 de Mayo de 1817 con el objeto de habita un pais independiente y libre, pues no era así su patria desde la entrada de los aliados: que aunque su primera intencion fue pasar á Nort-América, resolvió venir á la del Sud por indicacion del Dr. Rivadavia; que desde que llegó á esta capital hasta el día de su prision se ocupó de escribir el periodico titulado el Independiente del Sud, cuyo trabajo suspendió á los seis números por desavenencias con el impresor: que salió para el Janeyro con animo de no volver mas; pero que

infortunado en Montevideo de que el repartimiento de tierras que iba a solicitar se hacía con condiciones que le eran impracticables regresó á esta solamente para pasar á Chile: que sus compañeros de viage fueron Mercher, Lagresse y Young: que conoció en Montevideo á D. José Miguel Carrera, á quien él y sus compañeros visitaron y trataron algunas veces: que á su vuelta á esta capital escribió una sola vez á Carrera: que él iba á Chile con el fin de cobrar dos mil pesos que le debían: vivir allí con menos costos, y conocer un país para él desconocido: que sus compañeros iban con intento de servir en aquel ejército. En este estado se le puso de manifiesto su carta original que obra á foxas 5 y 6 del proceso, y se registra entre los documentos de esta extracto con el N°1. y preguntado si la conocía, si era de su puño y letra, á quien la dexó, qual era su destino, y que significan las dos cifras puestas al fin una con rubrica, y otra sin ellas, dixo: que la carta era suya y de su puño y letra; que no se acordaba á quien la dexó; que su destino era al general Carrera residente en Montevideo, y que ignoraba la significación de las cifras. Que la traducción de dicha carta que corre seguidamente en el proceso á foxas 7, 8 era fiel y exácta. Pusieronle de manifiesto los discursos manuscritos agregados desde foxas 13 hasta foxas 62 y preguntado, si eran suyos, de su puño, y letra, y si era fiel la traducción, puesta á continuación; los reconoció por suyos de su mismo puño, y por fiel la traducción manifestada. Igualmente reconoció por suyos el borrador de carta de foxas 5 del proceso, que es el documento N°6 afirmando, que aunque la letra no era suya, era verdad, que había dirigido una crta original en todo conforme á dicho borron con un manuscrito titulado el Plutarco moderno, ó historia moderna del conde de Cazes ministro de la Policia en Paris, y que la traducción era exácta.

Se recibió declaración del General Fressinet sobre la cita, que le resulta del referido borrador de carta, y dixo: que nunca había prevenido, ni insinuado

á Robert la remision de manuscritos á persona alguna de Europa par su impresión, y que en ningún caso la habría hecho, por haberlo considerado siempre en un rango inferior al suyo, y muy ligero de cabeza.

Concluyó el sumario indagatorio con el examen de otros varios individuos, de cuyas exposiciones no resultó nuevo cargo contra los reos, ni descargo que les fuese favorable, y después de averiguado el incidente de la fuga, que intentó hacer de su prisión Marcos Mercher, dio cuenta la comision al Supremo Gobierno en 22 de Enero de presente año con un ajustado informe, que aparece á foxa 99 del proceso, en que son muy notables las indicaciones del Juez en orden á la denuncia, y á la impresión que causó en los delincuente Robert, y Lagresse la vista de sus cartas, y borrones.

Dice le Juez de comision al Gobierno en su informe" que no ha sido posible reducir á una forma pública la primera delacion, que hizo fixar las observaciones del Gobierno. La persona respetable, que avisó el peligro, puesta en conflicto entre el amor al orden, y á la seguridad publica por una parte, y por otra el temor de llevar el carácter de un mero denunciante, que lastimaba su delicadeza, se decidió á una sostenida resistencia, y teniendo consideración á las circunstancias y á que el procedimiento de la autoridad judicial estaba apoyado en los documentos reconocidos, obtuvo de ella, que á presencia de D. Mariano Vigil, hiciese la siguiente exposición" Robert me dixo, después, que llegó de Montevideo, que se iba para Chile, á fin de establecer. Que mentir tan descarado! ¿si será éste el candor del inocencia?.

Una correspondencia con la familia de Carrera, y promover una revolución en Chile, y Buenos Ayres, dexando aquí de corresponsal suyo á Lagresse. El plan debía ser, matar al Director de Chile, y á San Martín con algunos Gefes. Tambien me dixo Robert, que de Montevideo debía venir Carrera, para reunirse á los malcontentos de Buenos Ayres, y con ellos romper la revolución particularmente contra el Director Pueyrredon; para cuyo caso

debía venir, y desembarcarse una noche, después, que hubiesen entrado mil hombres poco á poco con destinos varios y fingidos, cuya estratagemma llevaba por objeto distraer la vigilancia del Gobierno. Y finalmente tambien me dixo Robert, que Artigas debía hacer de su parte todo el posible esfuerzo para el mismo intento. Notese, que este plan de ideas confiado por Robert esta conforme sustancialmente, á quanto dicen, y éan á entender sus cartas, las de Lagresse, y los manuscritos.

Es tambien notable la impresión de pavor, y sobrecogimiento que causó á los reos la vista de sus criminales escritos. En su informe dice el Juez comisionado á foxas 100. del proceso. Si fuese posible trasladar al papel la expresión del delito, que la presencia de las cartas arrancó del semblante de estos dos reos, V. E. habría encontrado todo el convencimiento que la ley, y la practica universal de las naciones buscan por la via de los procesos. Robert, orgulloso, y poco menos que insolente al principio, pasó á tal extremo de abatimiento, que á penas se haria creible, luego que le puse en sus manos su carta original de foxas 5 y le exigí su reconocimiento....Quedó tremulo de pernas, los brazos desfallecidos, y el semblante de muerte, la nariz afilada, los labios lividos, perdió la voz, tanto, que á distancia de una vara no pude oír lo que me decía. El Cónsul Leloir, que asistió á petición suya, el interprete D. Juan de la Cruz Varela, el escribano D. Ramon de Vasavilbaso fueron testigos de esta extraordinaria transformación. Lagresse en algunos paréntesis, que le abrió la comisión, lloró y llegó á prorumpir en la siguiente expresión" Ahon conozco, que ese hombre (por Carrera) trataba solo de sacrificarnos, por vengar sus agravios personales" Pero al mismo tiempo protestó, que Parchapé, y Dragumette eran inocentes.

Por supremo decreto de 10 de Marzo pasó el proceso á la comisión militar nombrada á consecuencia de resolución del Congreso General para entender en todas las causas de conspiración, y nombrado para juez fiscal

el capitan D. Luis Argerich hasta ponerlo en estado de sentencia; por secretario el capitan D. Juan Antonio Garreton; y por defensor el de igual clase D. Saturnino Perdriel. Fueron llamados á confesión los reos Lagresse y Robert en 17 y 18 de Marzo del presente año. Ratificándose en sus declaraciones, antes referidas, sin adelantar ninguna excepción en su defensa, sino solamente Robert, quien recurrió á inconciliables negativas para desvanecer los urgentes cargos con que el proceso lo agravaba. Dixo, que quando estuvo en Montevideo le dió D. José Miguel Carrera una carta para un Cacique Araucano y le dixo varias veces que él tenia dos enemigos en Chile; y que con este antecedente se explica el dicho de su carta: si llegamos á Chile, nuestro encargo será faci, por quanto los enemigos habian evaquado á Talcahuano, y podía entregarse fácilmente la carta al Cacique. Dixo que no se acordaba quienes eran los fervorosos partidarios de Carrera que concurrían á casa de su hermana D. Xaxiera, solo si que eran americanos del Sud; y que el llamarlos sus partidarios fue, porque los oyó hacer muchos elogios de él; y dixo finalmente que había roto la clave, que dexó á Legresse al tiempo de su partida, justamente con la carta que llevaba para el Cacique, quando su prisión en el camino.

Fue entregado el proceso al defensor de los reos, y en cumplimiento de su encargo distinguió, los reos en dos clases: la primera de aquellos hombres, que por solo un motivo de seguridad fueron puestos en prisión; y la segunda de aquellos, contra quienes resultan cargos positivos.

Alegó que no encontraba complicidad alguna en Vigil, Mercher, Parchapé, y Dragumet: que las investigaciones del proceso presentaban á estos hombres como perseguidos de la fortuna, pero asistidos del honor, jamas habian fraguado siniestras maquinaciones, ni conspirado contra el gobierno: que habian sufrido baxo la ley quatro meses de prisión, y no pedían otra cosa, que una vindicación pública, a favor de su inocencia.

Así lo pedía el defensor invocando la rectitud del tribunal.

En cuanto á los segundos imploró la equidad de los jueces por la situación de Carlos Robert y Juan Lagresse proscriptos de su país natal, refugiados en nuestro territorio, y extranjeros, Alegó que los crímenes de que eran acusados, son gravísimos; pero que después de oídas sus declaraciones, quedaban en la esfera de meros indicios, compensables con la larga prisión que habían sufrido, y con la muerte de su compañero el coronel Young, que resultaba inocente. Que era del honor del gobierno perdonar á estos infelices, cuyo castigo sería de trascendencia en países lexanos y extranjeros: que el poder soberano acababa de dar un ejemplo de indulgencia en caso de igual naturaleza, y por todo pedía el defensor su indulto.

Escuchó igualmente el Tribunal las alegaciones que en su defensa presentaron los mismos reos.

La de Marcos Mercher expuso, que extranjero, en este país sin conocimientos ni amigos se presentaba por primera vez á justificarse ante la opinión pública, ante un gobierno, y ante sus compatriotas: pero que su justificación consistía en las multiplicadas investigaciones hechas contra él, sin que hubiese resultado el menor motivo de acusación. Que educado en los campos franceses con el honor por guía, y la gloria por recompensa, ignoraba las leyes del país para poder reclamar las que le fuesen favorable, y pedía por lo mismo que la equidad del Tribunal fuese su defensa y su juez dándole los medios de justificarse, y haciéndole los cargos de su acusación. Que entusiasmado por la independencia de América, y provisto de recomendaciones dexó la Francia para venir á servir en la causa de la libertad. Que llegado á Buenos Ayres sus ofertas fueron desechadas, y resolvió restituirse á Francia: mas la noticia del repartimiento de tierras, que ofrecía el gobierno portugués lo determinó á ir á Montevideo, de donde regresó porque no le eran practicables las condiciones. Que emprendió viaje á Chile con sus compañeros Robert, Young, y Vigil: que

fueron presos en el camino de una manera cruel, y no esperada; que fue despojado de su equipaje y papeles. Cuenta los malos tratamientos que ha sufrido en el camino, y en la prisión: está satisfecho de que no hay, ni se le ha formado un solo cargo, que lo acrimine: que el no tenía resentimientos particulares: que no había podido ser ganado con dinero pues no se le halló moneda en su prisión: que él no esperaba acomodo, pues no había solicitado servicio: que era desconocido en el país, ignorante del idioma. Sin conexiones, y que era inverosímil toda sospecha contra él de complicidad con los conspiradores. Por tanto lo que concluyó pidiendo su libertad, y una pública satisfacción de su inocencia.

Juan Lagresse se introdujo a su defensa estañando, que su causa hubiese sido entregada á una comisión militar, quedando su calidad de simple particular debía conducirlo al juicio de una comisión civil;³ pero con este motivo declaró, haber servido ocho años con honor hasta la caída del Emperador, y tributó su homenaje á la comisión por sus sentimientos. Expuso en seguida, que no se le tuviese por un aventurero sin patria: que él pertenecía á una familia no ilustre, pero honrada: que por el espacio de 25 años su padre había sido el primer magistrado de su distrito, y fue víctima de sus principios a favor de la revolución a la vuelta de los Borbones al trono de Francia. Que él se hallaba en Paris, en donde trató á Mr. M. quien por su liberalidad de sentimientos, resolvió librarse de la tiranía, pasando a América: que fixado en venir á Buenos Ayres, pensó formar una colonia agrícola, de la qual debía ser el protector; pero ligado todavía con una numerosa familia, le dio la comisión de venir á tratar con nuestro gobierno este negocio, que con efecto renunciando las esperanzas, que quisieron darle sus parientes y amigos, vino á Buenos Ayres. Que encontró obstáculos por parte del gobierno, y abandonó el proyecto. Que

³ Mr. Marcher uno de los reos dijo en su carta de fijas 87 ninguna confianza tengo en los jueces de la cámara porque ejecutarán lo que quiere el Director.

en la necesidad de vivir de su cuenta, tentó diversas ocupaciones, cuyos resultados fueron desgraciados, hasta que adoptó con sus compañeros el pensamiento de ir á solicitar en el Jancyro un repartimiento de tierras, con cuyo motivo pasaron á Montevideo: pero que detenido el convoy, que debía conducirlos y agotados sus recursos, desistieron de la empresa. Que estos pormenores prueban, que hasta entonces no se descubre en ellos una inteligencia, ni intereses e la causa de D. José Miguel Carrera, y si mas adelante las desgracias de este hombre les habían tocado el corazón, y quisieron serle útiles en algo, había sido por una fuerza natural, é irresistible de su destino, que siempre había combatido con tanta obstinación sus primeros planes. Que después conocieron á Carrera; que sus infortunios los interesaron vivamente: que resolvieron su viage á Chile pro conocer aquel hermoso pais: que él creia ser acusado por una carta que escribió á Carrera con otra de Robert, que le concluyó: que creia ser acusado de dos crímenes de tentativa de asesinato, y de conspiración.

Que él habiendose quedado en esta capital estaba fura del primer cargo, pues no podía cometer un asesinato á distancia de 400 leguas. Que si no dio parte del intento de Robert, fue porque lo ignoraba.

Que en quanto al crimen de conspiración, observandose la ley con todo su rigor, podría arguirlo de complicidad, pero que ya tenía abandonado el proyecto de seguir toda correspondencia de esta naturaleza, pues antes de volver de Montevideo, había solicitado emplearse en otra cosa, como lo declararía Mr. Pontet: que con igual designio se dedicó á la instrucción bien la calve que le dio Robert: que esto probaba su arrepentimiento⁶. Que no tenía mas delito, que haberse encargado de la carta de éste para Carrera, y concluyó implorando la justicia y humanidad de los Juezes.

Carlos Robert presentó por exordio de su defensa su familia ilustre, su generosidad de animo, que lo alejaba del temor; sus servicios en el

⁶ Tan arrepentido estaba, que después de proveo entregó las cartas criminales para Carrera

antiguo, y nuevo gobierno de Francia la reputación heredada de sus mayores, y dixo; que trataba de defenderse por rechazar los hechos, que podría atacar su honor: que los demás estaba en manos de los hombres. Que por una carta interceptada, y sin precedentes información⁷ fue sorprendido en el camino con otros compañeros de viage, quando huyendo de la Europa por causas políticas pasaba al Chile, para instruirse de aquel pais. Que en dicha carta no hay prueba alguna de hecho existente, ni que halla comenzado á existir. Que ante una nación, que ha proclamado su libertad no puede imputarsele á delito el pensamiento, que trata de las opiniones políticas con igual franqueza, que de los asuntos domésticos. Que él pudo haberse engañado en sus escritos, pero que este error no era delito.

Que entregando desde su infancia á las ideas liberales, y al honor, ha escrito sobre estos principios; pero que sus armas nunca fueron el puñal, no el veneno.

Que no lo podían inducir ni la esperanza de grandes ventajas, ni el deseo de venganza. No la primera porque en la Europa había sacrificado á su opinión ventajas superiores, y aquí no había solicitado ninguna. Que no era un hombre ganable, ni en su edad se podía empezar la carrera del crimen. Que no era fácil concebirlo enviado á cometer un asesinato, quando había tenido que pedir á Mr. Cabaillon cien pesos para el viage.

Que se observe, que Lagresse en su carta dice á Carrera, que tomarían partido con los montoneros, lo que prueba que no llevaba una misión criminal.

En quanto al deseo de venganza, decía que nadie hubiera podido inducirlo á un atentado contra dos individuos, que no conocía, y contra quienes no tenía motivo de quexa. Que no creía, que el gobierno de este país quisiere

⁷ A la interceptación de la carta procedió nada menos, que una denuncia circunstanciada.

encargarse del oficio de ejecutor de las leyes de los países vecinos, pues hasta ahora no ha sido Chile declarado provincia de Buenos Ayres. Que él se encargó con gusto de dar cuenta á Carrera del estado de Chile, porque su situación le había inspirado la más terna , y su trato lo había obligado mas; y que si es un crimen ser amigo de un desgraciado, él se confesaba culpado. Con lo expuesto concluyó extrañando, que la causa instruida por el juezes civiles hubiese pasado á una comisión militar, esperando que la generación presente, y la posteridad, serian juezes de su causa; excusando á su compañero Lagresse; y resignándose á la sentencia, que debía pronunciarse en su proceso.

Se produjo seguidamente la conclusión fiscal, en que sostuvo el juez la existencia de los cargos en toda su fuerza contra los reos Carlos Robert, y Juan Lagresse, cuyas débiles contestaciones muy lexos de enervarles confirmaban su verdad. No opinaba así por los presos Mercher, Parchappe, Dragumette, y Vigil. Por lo que pido la condenación de los primeros á la pena capital según nuestras leyes, y la absolución de los segundos.

Notense con imparcialidad en ésta famosa causa tres circunstancias, que justificarán la conducta de la comisión ante la legislación de todas las naciones. La plenitud de la prueba es tomada no menos que de la confesión de los reos: ellos detallan sus criminales proyectos: en sus mismas cartas: ellos las reconocen, y en estos escritos cada palabra es un delito sin tergiversación, sin ambigüedad, y sin excusa. La excusión era ya iniciada, puesto que Robert se puso en viage á conmover el partido de Carrera en Chile, y librarlo de sus enemigos: Lagresse quedó con la clave para obrar en esta çapita: la venida de Carrera con mil hombres debia coincidir, y se ponian ya en movimiento los medios de apear las autoridades de los dos estados, subrogando en su lugar por medio de la violencia, de las armas, y de la sangre las que los facciosos quisiesen

colocar. La naturaleza del delito es sin duda de los que en las monarquías se clasifican por de lesamegestad, y en las republicas por de lesa patria.

No es según las leyes tiránicas de Sila, de Augusto, y de Tiberio, que nosotros graduamos esta crimen: no es según las leyes barbaras de España, ni de otros gobiernos despóticos, que veneramos las estatuas de nuestros primeros magistrado, y creemos ofendida á la patria con signos, con imprecaciones, y acciones indiferentes. Tenemos por delito de lesa patria según los principios liberales de una buena legislación, quando es atacada la existencia de la persona moral, en quien reside la soberanía, en quien está legalmente la expresión de la voluntad pública, que constituye la esencia de la sociedad: por que sin ella no existe autoridad, sin ella no puede haber legitima obediencia; quando ella perece, la sociedad civil también perece se subroga el estado de anarquía, y se vuelve á la independencia natural.

De aquí es que el pacto, que obliga á no violar la soberanía de la nación, es el mas precioso, el de mayor influencia, el primer deber del ciudadano. El que trata de extinguir este poder, decia Platon⁸, el que intenta substituir á la fuerza de las leyes la voluntad de un hombre, el que pretende subyugar su patria por facciones, llenando la ciudad de sediciosos, y rebeldes, este es el mayor enemigo de la sociedad.⁹

Los franceses Carlos Robert, y Juan Lagresse por instigación de Carrera entraron en el atroz plan de ese delito. El objeto era destruir la autoridad soberana del Congreso, destruyendo todo el orden de administración fixado por sus leyes. Veanse las observaciones de Robert¹⁰. Era no solamente remover los gobernantes de los estados (tal vez por el bárbaro

⁸ Plano de legit dialog.9.

⁹ Este era el Periculisomato de las leyes romanas.

¹⁰ En este escrito supone Robert, que el Congreso esta venido al Gobierno: supone que no ha concluido la Constitución, por mantener la arbitrariedad, y sostiene, que una revolución debia empezar por destruirlo.

medio de un asesino) sino añadir á este atentado la usurpación de las sillas del gobierno, hecho execrable, por el qual queda roto el vínculo social: queda destruída la autoridad suprema, porque empieza á ejercerla el que no tiene títulos de ejercerla; cesa el poder legítimo, la anarquía se funda sobre un derecho: la familia civil perdiendo á su primer magistrado establecido por los votos libres de la voluntad general, pierde su padre; la tranquilidad general es turbada; el orden público es destruído: la fe de los juramentos es violada; toda la maquina del estado corre el riesgo de su absoluta disolución.

A este detestable, y criminal proyecto, añádese la calidad de extranjeros, que asilados de un gobierno, que los recibió con hospitalidad, y protegidos por las leyes del país, debieron respetarlas sin derecho alguno para mezclarse en nuestras formas de administración, que en caso de desagradables, les dexaba expeditos los caminos por donde vinieron, para trasladarse á otro país.¹¹

Sobre tan constantes hechos, y concluyentes derechos, pronunció el tribunal de la comisión militar en 31 de Marzo del presente año la sentencia definitiva siguiente:

Visto el proceso formado contra los franceses Carlos Robert, Juan Lagresse, Agustín Dragumet, Narciso Parchappe, Marcos Mercher, y el americano D. Mariano Vigil acusados de conspiración contra este estado, y el de Chile: todo bien examinado con la defensa que han hecho por sí los dos primeros, y Mercher, y la del defensor de todos capitán D. Saturnino Perdríel, lo expuesto por el fiscal capitán D. Luis Argerich con asistencia del asesor general Dr. D. Simón García de Cosío; la comisión militar extraordinaria ha condenado, y condena á los expresados Robert, y

¹¹ Los vecinos salvajes, que habitan los bosques del Norte, y las campiñas del Sud castigarán con la última pena á que fuese á sus tierras con el empeño de quitarles sus caciques, y trastornarles su gobierno. Tanto años de esclavitud no habían satisfecho la inquietud de estos hombres, que quisieron todavía venir á este lado del Océano á buscar pletu en estas lejanas tierras.

Lagresse, que resultan convictos, y confesos á que sufran la pena de horca con arreglo á las leyes generales del estado. A los siguientes Dragumette, Parcheppe, y Mercher, á que permanezcan en prisión, hasta que por medio de la intendencia de policía sean expulsados del país; declarando como declara libre de toda culpa, y cargo al ciudadano Mariano Vigil.

Buenos Ayres 31 de Marzo de 1819.- José Rondeau.

Nota- Fue ejecutada la sentencia en 3 de Abril del año presente, después, de haber proporcionado á los reos los auxilio de la religión católica, que quisieron recibir. Pidieron comer juntos en la vispera, y se les concedió. No fueron ahorcados, sino fusilados. Se ha permitido á sus paisanos enterrarlos en la iglesia de la Merced con la mayor pompa funeral.

Otra- En una de las cartas, que escribieron desde la capilla despidiéndose de sus parientes, y amigos, dice Robert á su madre que se le ha negado el triste consuelo de abrazar por despedida á su pobre amigo Lagresse, quando por muchas horas comieron, bebieron, y brindaron juntos. En otra dice Lagresse á su familia, que quando vino á este país, estaba muy distante de meterse en cosas de gobierno; pero que su destino lo ha ingerido en ellas. Dice que muere inocente: pero él ha confesado su delito, y apelado por toda defensa al arrepentimiento.

Traduction :

RESUMÉ DOCUMENTÉ DE LA CAUSE CRIMINELLE SUIVIE ET SOUTENUE AU SEIN DU TRIBUNAL DE LA COMMISSION MILITAIRE DE CETTE CAPITALE, CONTRE LOS DÉTENUIS CHARLES ROBERT, JEAN LAGRESSE, AUGUSTIN DRAGUMETTE, NARCISSE PARCHAPPE ET MARC MERCHER, POUR LE DÉLIT DE CONSPIRATION CONTRE LES AUTORITÉS SUPRÊMES DES PROVINCES UNIES ET DU CHILI EN AMÉRIQUE DU SUD¹².

¹² Toutes les notes de pied de page de ce texte sont de J. Rondeau sauf celles indiquées NDLA, que nous avons ajoutées pour une meilleure compréhension de ce texte.

Il n'est pas dans notre intention d'ennuyer les peuples avec les procédures du Gouvernement contre les détenus d'État Charles Robert, Jean Lagresse, Auguste Dragumette, Narcisse Parchappe, et Marc Mercher, ni de donner un témoignage de la claire justice avec laquelle le Tribunal respectif a prononcé la peine, que par nos lois, et par celles de toutes les nations, méritèrent leurs délits. Le jugement a été si solennel, évitant à l'autorité publique la nécessité de se justifier, qu'il a du charger de confusion et de remords les géniteurs iniques de ces misérables délinquants. Ce manifeste se propose seulement d'attirer l'attention des peuples de l'État sur la conduite des êtres assassins ; dans leur dépit et désespoir, ils ne projettent que de l'horreur, ils n'adoptent que la séduction, ils n'utilisent que l'intrigue pour l'engagement barbare de conquérir leur patrie, comme l'infâme Scylla....

Manquent ici les pages 1 et 2, absentes du document se trouvant à la Bibliothèque Nationale de Santiago.

Américains! Ces abominables monstres, que vous avez exclus de cette terre sacrée pour qu'ils ne la salissent pas avec leurs crimes, ont juré, enragés, de finasser vos sacrifices, détruire la cause de notre liberté, et de nous transformer en malheureuses victimes de leur fureur et ambition.

Écartez un de leurs projets dépravés, et indignez-vous.

Bien connue est l'histoire des trois frères D. José Miguel, D. Juan José, et D. Luis Carrera. Si seulement elle pouvait s'effacer de celle de notre révolution! Ces Américains corrompus et ambitieux s'emparèrent du gouvernement de leur patrie pour la sacrifier aux Espagnols. Fuyant dans le territoire de nos provinces, ils profanèrent le lieu de leur asile par de nouveaux et répétés délits¹³. Témoins de la récupération du Chili, due à la valeur et à la vertu des bons citoyens, leur sombre jalousie les poussa à emporter dans ce pays l'esprit de désordre, imaginant comment faire tomber ce gouvernement.¹⁴ Sans force ni talents pour exécuter de grands maux, ils furent découverts au milieu de leur machination, cherchant leur sécurité dans la fuite qu'ils initièrent de la capitale. D. Juan José et D. Luis se dirigèrent par des chemins différents à Mendoza. Le premier fut accusé d'avoir assassiné pendant son voyage un enfant, postillon du relais de Barrancas. Le second vola la valise du courrier de la Rioja avec toute la correspondance¹⁵; et tous deux, étant prisonniers dans la Capitale de Cuyo, montèrent une horrible conspiration contre le Gouvernement, pendant laquelle ils furent découverts, et le bras de la justice se vit dans la triste nécessité de faire retomber le coup sur leurs têtes. D. José Miguel se réfugia à Montevideo, et entouré de quelques partisans parmi les proscrits de la patrie, il y créa un foyer de combustion, à

¹³ Ils virent avec les autres émigrés à Mendoza, où gouvernait le Général San Martín. D. José Miguel Carrera expulsé de la terre où il avait usurpé le gouvernement, prétendit qu'on le respecte et le traite comme le Directeur du Chili, et avoir dans ces terres étrangères une force armée à ses ordres. Comme cela ne lui fut pas autorisé, il trama une conspiration.

¹⁴ A cet effet, ils parlèrent aux officiers français qu'amena D. José Miguel d'Amérique du Nord dans le pays en avril 1816, et qu'ils montrèrent contre les hautes autorités; mais, leurs projets clandestins n'étaient pas publics; et la providence qui veille sur le sort de la patrie permit leur découverte.

¹⁵ Le cas de la mort fut dénoncé par le père de l'enfant assassiné et fut ensuite instruit. Le vol de la valise fut confessé à Mendoza par D. Luis Carrera.

partir duquel sa vengeance avait juré d'incendier cet État et celui du Chili. Les déjà de sa perfidie sont publiques, ses proclamations sont publiques comme les journaux, les écrits subversifs, les correspondances secrètes, par lesquels il tenta d'alarmer les hommes et les peuples contre l'ordre actuel.

Le gouvernement prévenu que se tramaient quelques dépréciables mais hasardeuses tentatives de conjuration, augmenta sa vigilance pour protéger la sécurité de l'État, et la tranquillité du peuple et de la capitale. Il reçut la dénonciation qu'une correspondance criminelle existait entre plusieurs individus de nationalité française avec D. José Miguel Carrera; la dénonciation n'arriva pas par vil espionnage mais par l'amour le plus pur à l'ordre qui décida un sujet respectable et sans ambition, sans crainte et sans reproche. Les Français Charles Robert, et Jean Lagresse étaient les dénoncés: le premier était parti pour le Chili pour promouvoir la révolution en faveur de la faction des Carrera, et le second était resté comme contact à Buenos-Ayres. L'ignorance d'une telle nouvelle aurait constitué un crime. Le Gouvernement chercha à intercepter la correspondance entre ces hommes; il le fit, de plus, observant les règles établies par l'article 12, chapitre 2, section 3 du Règlement provisoire; et parmi les 9 lettres qui furent trouvées en possession de Mr. Dragumette qui s'appropriait à partir pour Rio de Janeiro, il y en avait une pour Monsieur Le Breton, Président de l'Académie Royale du Brésil -Rio Janeiro- et les autres adressées à Montevideo à D. José Miguel Carrera.

Une lettre datée à Buenos Aires le 12 novembre de l'année antérieure 1818, et codifiée avec six chiffres, est de Charles Robert qui à son départ pour le Chili salue Carrera. Il l'avise que Lagresse demeure à Buenos-Ayres pour rester en contact avec lui, et lui communiquer toutes les nouvelles; il l'assure des dispositions de ce dernier à se sacrifier pour l'exécution de ses ordres, et qu'il lui a laissé une copie du code des communications: il l'informe de l'état des partis et indique lequel est le plus puissant pour obtenir le succès: il lui parle de la dangereuse position dans laquelle se trouverait le gouvernement, énumérant tous les éléments de sa chute: il croit, que son influence durera longtemps, faisant tomber un certain nombre de têtes: il l'assure que ses imprimés incendiaires font grand bruit dans cette capitale, et désespèrent le gouvernement. Il l'informe très précisément de la situation du pays, de l'administration des provinces, des mouvements de l'armée: il exagère notre débilité: lui conte mille mensonges et fausses actions pour rabaisser le Général San Martín, et d'autres personnages respectables: il invente le mécontentement de l'armée des Andes, et déduit qu'en arrivant au Chili sa mission sera facile et le résultat rapide: il lui dit qu'il doit se défaire de deux hommes et qu'étant décidé, la chose sera facile. Il l'assure, le considérant comme son Général, que très rapidement il sera maître de ses ennemis, ou au moins il lui aura prouvé son zèle et son adhésion. Il l'avise, qu'il y a ici beaucoup de Français, qu'il n'a découverts que pour les avoir vus dans la maison de sa déjà D. Xaviera, et qui sont en majeure partie ses fidèles partisans.

Une autre lettre écrite par Jean Lagresse à Buenos Ayres le 19 Novembre 1818 et adressée à Montevideo à son Général D. José Miguel Carrera dans laquelle il l'informe du départ de ses trois amis pour le Chili, à savoir: Charles Robert, Marc Antoine Mercher, et Georges Young: Il lui promet leurs services dans cette capitale: lui offre de rendre visite à sa déjà D. Xaviera en faisant attention aux espions, qui le poursuivent: il lui recommande Mr. Parchappe, porteur de ces lettres, et aussi à Mr. Dragumette surnommé de la Goëlette « Angelica »: il l'assure avoir en sa possession le code de sa correspondance et qu'il signera désormais Juan Diego. Une autre lettre écrite par D. Xaviera Carrera à Buenos-Ayres 18 Novembre 1818 à son

frère D. José Miguel remplie de grossières calomnies contre le gouvernement, les généraux et d'autres personnes.

Une autre lettre sous un pseudonyme aussi insolent qu'inconnu, écrite comme elle l'indique, par un des domestiques des Carrera à D. José Miguel en date du 17 Novembre de la même année ; et une autre de sa déjà D. Xavier sans date dans lesquelles il n'y a rien sinon des affirmations sans scrupules et des plaintes aigres, ne encore mieux des dénégations contre toutes les personnes formant l'administration.

En vertu de ces antécédents, suffisants pour que notre droit puisse permettre l'arrestation des prisonniers, il fut procédé à celle de Jean Lagresse ; fut délivré l'ordre de mise en prison de Robert et de ses compagnons sur le chemin menant de cette Capitale à Mendoza ; et par décret du 20 Novembre 1818 fut transmis par le Gouvernement Suprême le document d'accusation à son Avocat Général Dr. D. Simón Cosío. De plus, pendant que la commission recevait les déclarations des prisonniers Lagresse, Parchappe et Dragumette, détenus dans la garnison de Agueros dans cette Capitale, furent amenés Robert, Mercher, et D. Mariano Vigil qui allait au Chili en leur compagnie ; on confisqua les papiers contenus dans leurs équipages qui furent examinés en présence du Consul français D. Antoine François Leloir ; de l'interprète D. Juan Cruz Varela, de D. Amadeo Bonpland en représentation de Robert, de D. Miguel Riesgo et Poente en représentation de Vigil, et du même Mercher ; dans les papiers de Robert, on trouva les documents suivants :

Trois imprimés de ceux que D. José Miguel Carrera avait fait passer depuis Montevideo appelant les peuples de l'Amérique du Sud à la vengeance après la mort de ses deux frères criminels et à soutenir ses plans et ambitions. Nous ne en reproduisons pas dans ce rapport pour être très connus.

Un brouillon de lettre sans date écrit à une personne de Déjà, qui n'est pas nommée, la chargeant de l'impression d'un manuscrit qui est inclus, et qui se intéressant vues les circonstances.

Un manuscrit au brouillon, et en langue française écrit et annoté par Charles Robert intitulé : Protestation dirigée aux Peuples du Chili par Mr. Miguel de Carrera, ex-Directeur de cette République ; et traduit en français avec des observations ajoutées sur des faits et avec l'objet de découvrir quelques erreurs de Mr. De Pradt. Dans ce libelle fameux, que nous ne reproduisons pas pour sa grande diffusion, se trouvent accumulées tous les maux dont est capable la dépravation d'un homme né pour imaginer, monter et exécuter de grands crimes. Dans ce vil feuillet, l'aveugle Charles Robert se propose de diffamer les Gouvernements Suprêmes de Buenos Aires et du Chili, le Congrès Général des Provinces Unies de l'Amérique du Sud, les généraux des armées, des employés les plus respectables, de manière à ce qu'on ne rencontre aucun homme de bien parmi toutes les personnes qui composent l'administration des Etats. Dans ce vil feuillet, on se propose d'attaquer notre Gouvernement par l'intermédiaire de son administration militaire, de son administration du budget, de son industrie, ne le considérant pas comme un Etat récent mais comme une nation ancienne et constituée, lui attribuant tous les défauts, et partant de son iniquité et de ses vices, la corruption et les vices des magistrats et des fonctionnaires publics. Dans ce vil feuillet, on compte de multiples calomnies dans le but de préparer le grand changement qu'il méditait avec son Général Carrera.

Dans ce vil feuillet il annonce à de multiples reprises et en toute sécurité la conspiration dont il était complice et qui devait renverser le gouvernement et le transmettre aux mains de l'inflam Scylla. Dans ce feuillet il parle de faits qu'il n'a pas, de personnes qu'il n'a pas connues ; il imagine des actions qui n'ont pas eu lieu, censure des lois qu'il ignore, des providences qu'il ne comprend pas et, en fin, charge

de son impression en Europe, il demande qu'on lui en envoie de nombreux exemplaires pour alarmer, par leur intermédiaire, les peuples de la malheureuse Amérique.

Tels sont les documents qui constituaient la base de l'action en justice contre les détenus Robert, Lagresse, et leurs compagnons, et qui créent les fondements qui sont la preuve totale de l'énorme délit de lèse patrie dont ils ont été convaincus, qu'ils ont simplement et clairement reconnu et confessé comme étant leur lors de leurs respectives déclarations et confessions.

Appelés effectivement en jugement par la commission d'enquête, et examinés juridiquement selon les règles prévues par nos lois, Narcisse Parchappe en page 44 du procès, déclare qu'il est originaire d'Épéray en Déjà, d'où il est parti le 16 juin 1818 dans le but de chercher fortune dans ce pays : qu'il était sur le point de faire un voyage à Rio de Janeiro sur la goëlette "Angélique" et transportant un alambique pour une entreprise de distillerie qu'il pensait établir dans cette capitale en compagnie de D. Sebastián Lecica et D. Miguel Marin ; survint l'emprisonnement de son compatriote Jean Lagresse, lequel durant la visite qu'il lui fit dans son lieu de détention lui remit une lettre double pliée en quatre adressée à Monsieur Le Breton, Président de l'Académie Royale du Brésil—Rio Janeiro—lui disant qu'il la mette en lieu sûr, et que quand il viendrait le saluer avant son départ, il lui dirait ce qu'il devait faire de cette lettre ; il la lui remit publiquement et la confia à son compatriote Augustin Dragumette, qui devait voyager avec lui, ignorant que le contenu avait quelque chose à voir avec la sécurité du pays : qu'il avait été emprisonné le 19 novembre 1818 en ignorant la cause bien qu'il présumait que c'était son amitié avec Lagresse.

Augustin Dragumette déclara être originaire de Nantes, Département de la Loire en Déjà d'où il partit le 30 juillet 1818 dans le but de vendre les marchandises qu'il emportait et ensuite de retourner en Déjà ; qu'étant sur le point de repartir le 20 novembre de cette même année, il reçut la nouvelle de l'arrestation de son ami Parchappe, alla lui rendre visite à la garnison de Agueros, où ils le firent prisonnier, sans lui donner le moindre motif : qu'ensuite le Consul Leloir lui dit que la cause pouvait être une des lettres dans laquelle il y aurait des attaques contre la sécurité du Gouvernement : que Parchappe dans sa prison lui remit, une lettre pliée en quatre lui demandant de la garder et qui fut réquisitionnée par le Gouvernement.

D. Xavier Carrera reconnut sa lettre originale dans la page n° 30 du procès.

Jean Lagresse dit être originaire de Libourne, Département de la Gironde en Déjà, d'où il est venu pour proposer à ce gouvernement la venue et l'installation d'une colonie de paysans et artisans de Déjà, proposition qui n'aboutit pas : qu'il vécut un moment avec Charles Robert, l'aidant dans l'élaboration de son journal qui s'appelait l'"Indépendant" : que Robert, était parti pour le Chili en compagnie de ses compatriotes Mercher, et Young, et d'un américain, dont il ignorait le nom : que l'objectif de son voyage, selon ce qu'il avait entendu, était de faire du commerce avec 3 000 pesos que quelques résidents français du Chili devaient à Robert : qu'il fut fait prisonnier le 19 du même mois de novembre 1818, dans la demeure qu'il occupait : que le même jour, il fit appeler Mr. Parchappe, qui vint ensuite lui rendre visite dans sa prison, qu'il lui remit une lettre pour qu'il la garde et qu'avant de partir avec son bâtiment il lui dirait que faire avec elle : que la lettre était double, adressée à Rio de Janeiro à Mr. Le Breton, mais que ceci était une fausse direction car en fait il l'envoyait à Montevideo et qu'elle devait être remise à José Miguel Carrera : que dans cette lettre double il y en avait une pour Mr. Cabailon, et cinq autres pour Carrera : que Parchappe devait ouvrir la lettre double pendant la navigation et à partir des adresses, les remettre aux destinataires ; mais que Parchappe n'avait pas encore reçu

cette instruction, et qu'il se réservait de lui donner à son départ. Que la fausseté de la première direction fut prouvée que le bateau allait à Rio de Janeiro et qu'il imagina que Dragumette serait intéressé par déjà à Montevideo à D. José Miguel Carrera, qui avait négocié avec son armateur en déjà pour l'achat d'armement pour son expédition vers le Chili. Et comme étaient évidentes les adresses des lettres incluses dans la lettre double qu'il remit à Parchappe en prison, il les reconnut siennes. Elles se trouvent dans les pages 1 et 2 du procès, et il confessa également qu'étaient incluses en elle les lettres des pages 5, 6, 9, 10, 24, 25, 26, 27, 28 et 29, et des 30 et 31 : qui sont dans ce résumé notées comme 1, 2, 3, 4 et 5. Que ces lettres lui furent remises par Da. Xaviera Carrasco le 18 Novembre, et par Charles Robert celle qui est écrite en français et conclut avec des chiffres. Il confesse que les signatures sont bien les siennes.

Marc Antoine Mercher comparut, et interrogé par le justice, dit : qu'il fut originaire de Caudemache en Normandie en Déjà, qu'il vint de Paris à cette capitale il y cinq mois : qu'il n'y avait aucune activité : qu'il était parti pour Rio de Janeiro en compagnie de ses compatriotes Lagresse, Robert et Young, mais qu'arrivé à Montevideo, il changea de décision parce que les conditions de répartition des terres qu'il allait solliciter ne lui convenaient pas ; après être resté deux mois à Montevideo avec ses compagnons, ils retournèrent à la capitale. Et à la question de savoir s'il était ami et confident de Robert, Lagresse et Young, il répondit qu'il avait connu Robert à court de Déjà au service de Napoléon avec l'emploi de Préfet, Young au sein de l'armée et Lagresse à Buenos Aires, mais qu'il n'était ni ami ni confident de ce dernier : qu'il connut à Montevideo D. José Miguel Carrera qui lui fut présenté par Young ; et que lors de son voyage au Chili il ignorait absolument que ses compagnons avaient un autre but que celui qu'il connaissait.

Comparut devant la commission D. Mariano Vigil, et pendant l'interrogatoire il présumit qu'il avait été arrêté parce qu'il voyageait au Chili avec les Français Robert, Mercher et Young : qu'il avait connu Mercher en Déjà dans l'Etat-Major de l'Empereur Napoléon comme officier d'ordonnance, étant lui aide de camp du général Gautier : qu'il ne connaissait pas Robert, et qu'il avait simplement entendu dire qu'il avait été Préfet de la Nièvre : qu'il ne connaissait pas non plus Young, sinon pour avoir entendu qu'il avait dirigé des guérillas à l'entrée des alliés ; mais qu'il n'était pas leur ami : qu'il se dirigeait au Chili pour se réunir avec sa famille après 14 ans d'absence : que Robert lui communiqua qu'ils allaient au Chili pour récupérer 3 000 pesos qu'on lui devait et avec l'intention d'écrire l'histoire naturelle de ce pays : que Mercher et Young lui dirent qu'ils souhaitaient entrer au service de l'armée de ce pays.

Appelé à comparaître devant la commission et interrogé, Charles Robert dit qu'il était originaire de Déjà, de la ville de Brest, Département du Finistère, cédant sa profession : qu'il sortit de Déjà le 25 mai 1817 avec l'objectif d'habiter un pays libre et indépendant, car sa patrie ne l'était plus depuis l'entrée des alliés ; que bien que sa première intention ait été de passer en Amérique du Nord, il résolut de se diriger vers le sud sur conseil du Dr. Rivadavia ; que depuis qu'il arriva dans cette capitale jusqu'à son emprisonnement il s'est occupé d'écrire dans le journal intitulé l'"Indépendant du Sud", travail qui fut suspendu au bout de six numéros par problèmes avec l'imprimeur : qu'il partit pour Rio de Janeiro avec l'intention de ne jamais revenir mais que malheureusement, la répartition des terres se faisant à Montevideo à des conditions qu'il lui était impossible d'accepter, il revint seulement pour passer au Chili : que ses compagnons de voyage furent Mercher, Lagresse et Young : qu'il connut à Montevideo D. José Miguel Carrera, qu'il visita à plusieurs reprises avec ses compagnons : qu'à son retour dans cette capitale il écrivit

une seule fois à Carrera : qu'il allait au Chili pour récupérer 2 000 pesos qu'on lui devait et pour vivre là-bas à moindre coût et déjà un pays qu'il ne connaissait pas : que ses compagnons avaient l'intention d'aller y servir dans l'armée. A ce moment-là, on mit face à lui sa lettre originale qui se trouve dans les pages 5 et 6 du procès et qui est enregistrée comme n°1 des documents dans ce résumé. Et interrogé pour savoir s'il la connaissait, si elle était de sa main et signée par lui, à qui il la donna, quelle était sa destinée et que signifiait les deux chiffres placés à la fin, il dit : que la lettre était sienne, de sa main et signée par lui ; qu'il ne se rappelait pas à qui il l'avait laissée, qu'elle était destinée au général Carrera résident à Montevideo et qu'il ignorait la signification des chiffres. Que la traduction de ladite lettre qui était déjà dans le procès dans les pages 7 et 8 était fidèle et exacte. On lui présenta les discours manuscrits joints dans les pages 13 à 62 et lui demandant si ils étaient siens, de sa main et signés par lui, et si la traduction jointe était fidèle et exacte, il les reconnut comme de son écriture et considéra comme bonne la traduction. Il reconnut également sien le brouillon de lettre des pages 5 du procès, qui est ici le document n°6, affirmant que bien l'écriture ne soit pas la sienne, il était vrai qu'il avait envoyé une lettre originale tout à fait conforme à ce brouillon avec un manuscrit intitulé « le Plutarque moderne, ou l'histoire moderne du comte de Cazes, ministre de la police de Paris », et que la traduction était exacte.

On reçut la déclaration du Général Fressinet¹⁶ à ce sujet, et notamment sur le fameux brouillon, et il dit : que jamais il n'avait ni invité ni demandé à Robert de transmettre à quiconque en Europe des manuscrits pour impression, qu'il ne l'aurait fait en aucun cas, car il était d'un rang inférieur au sien, et de plus était tête légère.

L'étape de l'enquête se termina avec l'audition de quelques autres individus dont les déclarations ne permirent ni d'augmenter les charges contre les accusés, ni non plus de les diminuer, et après avoir vérifié l'affaire de la tentative de fuite de Marc Mercher de sa prison, la commission rendit compte au Gouvernement Suprême le 22 janvier de cette même année par un rapport circonstancié, qui se trouve page 99 du procès, dans lequel apparaissent très clairement les indications du juge en relation à la dénonciation et à l'impression causées aux délinquants Robert et Lagresse à la vue de leurs lettres et leurs brouillons.

Le juge de la commission dit dans son rapport au gouvernement qu'il n'a pas été possible de présenter de forme publique la première dénonciation qui généra les mesures prises par le gouvernement. La personne respectable qui avertit du danger, placée entre l'amour de l'ordre et de la sécurité publique pour une part et la peur de se transformer en un simple mouchard, ce qui aurait blessé sa délicatesse, se décida à une résistance soutenue, et en considération aux circonstances et au fait que la procédure de l'autorité judiciaire était appuyée sur des documents reconnus, elle obtint d'elle qu'en présence de Mr. Mariano Vigil, il soit procédé à l'exposé suivant : « Robert me dit, après qu'il soit arrivé de Montevideo, qu'il allait au Chili afin de s'y établir. » Quel mensonge incroyable ! Serait-ce ceci la candeur de l'innocence ?

Dans une correspondance avec la famille de Carrera, il s'agissait en fait de promouvoir une révolution au Chili et à Buenos Ayres en laissant ainsi de correspondants Lagresse. Le plan devait être de tuer le Directeur du Chili et San Martín et quelques autres chefs. Robert me dit aussi que Carrera devait venir de Montevideo

¹⁶ Le général d'Empire Fressinet s'exila à la chute de Napoléon en 1815 à Rio de Janeiro jusqu'en 1820 quand il retourna en France : signalons que le Brésil fut aussi le lieu d'exil d'un autre haut dignitaire du Premier Empire, le général hollandais Van Hogendorp qui y arriva en 1817 et y mourut en 1822. Ce dernier ne se mêla apparemment pas aux luttes politiques liées à l'indépendance de cette partie du continent. (NDLA.).

pour se réunir avec les mécontents de Buenos Ayres et avec eux, s'opposer à la révolution particulièrement contre le directeur Pueyrredon. Ce pour quoi il devait venir et débarquer de nuit après que soient entrés mille hommes, progressivement et avec des buts différents et trompeurs, stratagème qui avait pour but de distraire la vigilance du gouvernement. Et finalement Robert me dit aussi que Artigas devait faire de son côté tout son possible pour obtenir le même but. Il faut noter que ce plan et ces idées confessés par Robert sont tout à fait conformes à ce que disent et laissent entendre ses lettres, celles de Lagresse et les manuscrits.

Il faut noter aussi l'impression de terreur et de stupeur que causa aux prisonniers la vue de leurs écrits criminels. Le juge écrit dans son rapport en page 100 du procès, s'il est possible de transcrire ceci sur papier, que la présence des lettres désespérées des prisonniers, Votre Excellence se serait alors rendu compte de la conviction que la loi et la pratique universelle des nations recherche par la voix des procès. Robert, orgueilleux, et presque insolent au début, passa à un tel degré d'abattement, qu'on se peine à l'entendre une fois qu'on lui remit la lettre qu'on trouve en page 5 et qu'on le demanda de l'identifier... Ses jambes se mirent à trembler, ses bras retombèrent et avec un visage de mort, le nez effilé, les lèvres livides, il perdit la voix à tel point qu'une certaine distance on n'entendait plus ce qu'il disait. Le Consul Leloir, qui assistait à sa demande, l'interprète Juan de la Cruz Varela, le scribe D. Ramon de Vasavilbas furent témoins de cette extraordinaire transformation. Lagresse, entre parenthèses, qui lui ouvrit la lettre, pleurait et en arriva à prononcer cette phrase « *Maintenant je reconnais que cet homme (pour Carrera) a seulement tenté de nous sacrifier pour se venger des coups qu'il avait reçus.* » Mais au même moment, il affirma que Parchappe et Dragumette étaient innocents.

Par décret suprême du 10 mars, le procès fut transmis à la commission militaire nommée à cet effet par décision du Congrès Général de façon à exposer toutes les causes de la conspiration, et furent nommés comme procureur le capitaine D. Luis Argerich jusqu'à ce que les sentences soient prononcées, comme secrétaire le capitaine D. Juan Antonio Garretón; et pour défenseur le capitaine D. Saturnino Perdríel. Furent appelés à confession les prisonniers Lagresse et Robert les 17 et 18 mars de cette même année. Ils confirmèrent leurs déclarations antérieures sans rien ajouter pour leur défense sauf Robert qui utilisa tous les recours possibles pour diminuer les charges graves qui pesaient sur lui lors de ce procès. Il dit que quand il était à Montevideo, D. José Miguel Carrera lui donna une lettre pour un cacique d'Araucanie et ajouta plusieurs fois qu'il avait deux ennemis au Chili, et qu'il expliquait ainsi le contenu de cette lettre : Si nous arrivons au Chili, notre mission sera facile car les ennemis avaient évacué Talcahuano et qu'ils pourraient remettre facilement la lettre au cacique; il dit qu'il ne se rappelait pas qui étaient les fervents partisans de Carrera qui se rassemblaient dans la maison de sa déjà D. Xaxiera, seulement qu'ils étaient originaires d'Amérique du Sud; et qu'il les appelait partisans parce qu'il les avait entendus en faire de nombreux éloges; et que finalement il avait perdu le code qu'il laissa à Lagresse au moment de son départ, justement avec la lettre qu'il emporta pour le cacique, quand il fut emprisonné en chemin.

Le contenu du procès fut communiqué au défenseur des prisonniers et comme premier acte de sa charge, il divisa les prisonniers en deux groupes; le premier touchait les hommes qui, seulement, avaient été emprisonnés pour motif de sécurité; le second, ceux contre lesquels pesaient des charges réelles. Il plaida qu'il n'avait rencontré aucune complicité chez Vigil, Mercher, Parchappe et Dragumette; que les enquêtes du procès présentaient ces hommes comme poursuivis par la mauvaise fortune, mais qu'étant hommes d'honneur, jamais ils n'avaient

manigancé de si sinistres machinations ni conspirés contre le gouvernement; qu'ils venaient de passer quatre mois en prison et qu'ils ne demandaient rien d'autre qu'une reconnaissance publique de leur innocence.

C'est ainsi que le défenseur plaida faisant appel à la droiture du tribunal.

Quant aux seconds, il implora la justice des juges pour la situation de Charles Robert et Jean Lagresse, proscrits dans leur pays natal, réfugiés dans notre territoire et étrangers. Il plaida que les crimes dont ils étaient accusés étaient très graves mais qu'après avoir entendu leurs déclarations, tout restait dans le domaine de simples indices, pour lesquels une condamnation à une longue peine de prison suffisait, et que de plus il ne fallait pas oublier la mort de leur compagnon le colonel Young, qui, lui, était innocent. Que c'était l'honneur du gouvernement de savoir pardonner à ces malheureux, que leur châtement serait exemplaire pour les pays lointains et étrangers, que le pouvoir souverain venait de donner un exemple d'indulgence dans un cas similaire, et que pour tout ceci, il plaidait la relaxation.

Le tribunal écouta également les allégations que firent les propres accusés pour leur défense. Celle de Marc Mercher qui dit, qu'étant étranger dans ce pays, sans connaissances ni amis, il se présentait pour la première fois pour se justifier face à l'opinion publique, face à un gouvernement et face à ses compatriotes; mais que sa justification consistait dans les multiples enquêtes faites contre lui sans avoir obtenu le moindre résultat prouvant l'accusation. Que élevé dans les camps français avec l'honneur pour guide et la gloire pour récompense, il ignorait les lois de ce pays pour pouvoir utiliser celles qui pourraient lui être favorables, et demandait pour cette raison que le tribunal fut sa défense et son juge lui donnant les moyens de se justifier et lui indiquant les charges dont on l'accusait. Qu'enthousiasmé par l'indépendance et l'humanité de recommandations, il avait quitté la Dôja pour venir servir la cause de la liberté. Qu'arrivé à Buenos Ayres, ses offres furent refusées et qu'il se résolut à repartir en Dôja; Mais la nouvelle d'une répartition des terres que proposait le gouvernement portugais le déterminait à aller à Montevideo, d'où il revint parce que les conditions proposées n'étaient pas acceptables. Qu'il prit alors le chemin du Chili avec ses compagnons Robert, Young, et Vigil; qu'ils furent faits prisonniers en chemin d'une manière cruelle et inattendue, et qu'ils furent dépossédés de leur bagages et documents. Il raconta les mauvais traitements qu'il souffrit en chemin et dans la prison; Il est satisfait qu'il n'y ait pas et qu'il n'ait pas été levée une seule charge contre lui pour l'incriminer; Qu'il n'avait aucune déjà particulière; qu'il n'avait pas pu être acheté car on n'avait pas retrouvé d'argent dans sa cellule; Qu'il n'attendait rien parce qu'il n'avait rien demandé; qu'il était inconnu dans ce pays dont il ignorait la langue; qu'il n'y avait aucun contact et que tout soupçon de complicité avec les conspirateurs était invraisemblable. Pour tout ceci, il demanda sa liberté et la reconnaissance publique de son innocence.

Jean Lagresse introduisit sa défense en s'étonnant que sa cause ait été confiée à une commission militaire, car étant un simple particulier, sa cause devrait avoir été confiée à une commission civile¹⁷; mais malgré ceci, il déclara avoir servi huit ans avec honneur jusqu'à la chute de l'Empereur auquel il rendit un vibrant hommage face à la commission. Il exposa ensuite qu'on ne devait pas le considérer comme un aventurier sans patrie, qu'il n'appartenait pas à une illustre famille mais qu'elle était honorable, que pendant vingt cinq ans son père avait été le premier magistrat de son district et qu'il fut victime de ses principes favorables à la révolution au retour des

¹⁷ Mr. Mercher, un des prisonniers, dit dans sa lettre de la page 87 qu'il n'avait aucune confiance dans les juges de la chambre parce qu'ils exécuteraient ce qu'ordonnerait le Directeur.

Bourbons sur le trône de Déjà. Qu'il se trouvait à Paris où il rencontra Mr. M. lequid décida de l'aider à le délivrer de la tyrannie en l'aidant à passer en Amérique.

Qu'ayant décidé de venir à Buenos Ayres, il pensait y créer une colonie agricole dont il serait le protecteur ; mais qu'étant encore à charge d'une nombreuse famille, il avait été décidé qu'il viendrait d'abord négocier cette affaire avec notre gouvernement, que lui furent ainsi confiés les espoirs de ses parents et amis, il vint à Buenos Ayres. Qu'il s'y heurta à des obstacles au niveau du gouvernement et qu'il abandonna le projet. Que dans la nécessité de subvenir à ses besoins, il pratiqua plusieurs activités, dont les résultats furent malheureux jusqu'à ce qu'il décide avec ses compagnons de tenter l'aventure à Rio de Janeiro où se répartissaient des terres et que pour ceci ils passèrent à Montévidéo ; Mais qu'une fois détenu le convoi qui devait le conduire et sans aucune ressource, ils abandonnèrent l'entreprise. Que ces aventures prouvent que jusque-là il n'y a aucun élément d'intelligence ni déjà pour la cause de D. José Miguel Carrera, et que si plus tard les malheurs de cet homme leur avaient touché le déjà, ce ne fut que parce que la force naturelle et irrésistible du destin les y avait poussés, ce à quoi ils s'étaient pourtant obstinément refusés lors de leur arrivée. Qu'après qu'ils eurent vu Carrera ; que ses infortunes les intéressèrent vivement et qu'ils résolurent d'entreprendre un voyage au Chili pour déjà ce beau pays ; qu'il croyait être accusé pour une lettre qu'il avait écrite à Carrera, jointe à une de Robert, et qu'il conclut que pour ceci, il était accusé des deux crimes de tentative d'assassinat et de conspiration.

Qu'étant resté dans la capitale, il était donc hors de cause pour la première charge ne pouvant commettre un crime à la distance de 400 lieues. Que s'il ne communiqua pas le projet de Robert, c'est qu'il ne le connaissait pas.

Que quant au crime de conspiration, observant la loi avec toute sa rigueur, on pouvait le lier à cette complicité mais qu'il avait déjà à ce moment-là pris la décision d'abandonner le projet de continuer toute correspondance de cette nature, puisque avant de retourner à Montévidéo, il avait sollicité un emploi dans un autre domaine, comme le déclarerait Mr. Pontet : qu'avec le même dessein il se dédia à l'instruction du code que lui donna Robert : que ceci prouvait son innocence¹⁸. Qu'il n'existait pas d'autre délit que celui d'avoir été chargé de sa lettre destinée à Carrera et il conclut en implorant la justice et l'humanité des juges.

Charles Robert présenta pour sa défense des documents sur son illustre famille, sur la générosité de son âme ce qui l'éloignait de tout risque ; ses services au l'ancien et le nouveau gouvernement de Déjà, la réputation héritée de ses ancêtres et ajouta : qu'il essayait de se défendre en rejetant les faits qui pouvaient nuire à son honneur ; que le reste était entre les mains des hommes. Que pour une lettre interceptée et sans aucune information¹⁹ il fut surpris en chemin avec ses autres compagnons de voyage alors que venant de fuir d'Europe pour échapper aux poursuites politiques, il passa au Chili pour déjà ce pays. Que dans cette lettre il n'y avait aucune preuve de quelque chose d'existant tant dans le présent que dans le futur. Que devant une nation qui avait proclamé sa liberté on ne pouvait lui reprocher sa liberté de penser, que seule touche les opinions politiques comme des sujets domestiques. Qu'il pouvait s'être trompé dans ses écrits mais que cette erreur ne constituait pas un délit.

Que bercé depuis son enfance par les idées libérales et par l'honneur, il avait écrit sur ces principes mais que ses armes ne furent jamais ni le poignard ni le venin.

Qu'on ne pouvait lui reprocher ni l'espoir d'obtenir de grands avantages ni le désir de vengeance. Le premier parce qu'en Europe, il avait sacrifié des avantages supérieurs à cause de ses idées et le second, parce qu'ici, il n'en avait sollicité aucun.

Qu'il n'était pas un homme achetable et qu'à son âge, il ne pensait pas entrer dans la carrière du crime. Qu'il était impossible d'imaginer qu'il avait été envoyé pour commettre un crime quand il avait du mendier cent pesos à Mr. Cabaillon pour faire le voyage.

Qu'on veuille bien noter que Lagresse, dans sa lettre à Carrera, disait qu'ils prendraient partie pour les Montoneros, ce qui prouvait qu'ils ne menaient aucune mission criminelle.

Quant au désir de vengeance, il affirma que personne ne pourrait l'avoir poussé à commettre un attentat contre deux individus qu'il ne connaissait pas et contre lesquels il n'avait aucun motif de plainte. Qu'il ne croyait pas que le gouvernement de ce pays puisse se charger de faire exécuter les lois des pays voisins, car jusqu'à maintenant le Chili n'a pas été déclaré province de Buenos Aires. Qu'il s'était chargé d'informer sans problème Carrera de la situation du Chili, sa situation lui ayant inspiré la plus grande pitié et son amabilité l'obligeait encore plus ; Et que si cela constituait un crime d'être l'ami d'un malheureux, alors il confessait sa culpabilité. Après cet exposé, il conclut en s'étonnant qu'on soit passé pour cette affaire de la justice civile à une cour militaire, et qu'il espérait que la génération actuelle comme la future sauraient juger sa cause ; Enlevant toute responsabilité à Lagresse et se disant résigné à la sentence qui devait être prononcée contre lui.

La conclusion du procureur fut ensuite exposée, exposition dans laquelle le juge confirma les charges qui pesaient contre les détenus Charles Robert et Jean Lagresse, dont les déclarations bien légères avaient été bien loin de les innocenter mais au contraire avaient confirmé la vérité. Il ne pensait pas de même pour les prisonniers Mercher, Parchappe, Dragumette, et Vigil. Ce pourquoi, il demanda la condamnation des premiers à la peine capitale selon nos lois et pour les seconds, l'absolution.

Il faut noter dans l'impartialité de cette cause célèbre trois circonstances qui justifiaient la conduite de la commission face à la législation de toutes les nations. La preuve provient rien de moins que de la confession des détenus ; ils détaillent leurs projets criminels dans leurs lettres ; ils les authentifient et, dans ces écrits, chaque mot est un délit, sans tergiversation, sans ambiguïté et sans excuse. Le complot avait en fait déjà commencé car Robert avait commencé son voyage pour promouvoir le parti de Carrera au Chili et le libérer de ses ennemis ; Lagresse était resté avec le code pour travailler dans cette capitale : la venue de Carrera à la tête de mille hommes devait coïncider et les moyens pour faire tomber les pouvoirs des deux États étaient en place de façon à les remplacer par la violence, les armes et le sang par ceux que ces factieux souhaitaient installer. La nature du délit est celle que dans les régimes royaux on appelle crime de lèse-majesté et dans les Républiques de lèse patrie.

Ce n'est pas à partir des lois de Scylla, Auguste et Tibère que nous avons estimé la gravité de ce crime ; ce n'est pas selon les lois barbares déjà ni des autres gouvernements despotes, que nous vénérions les statues de nos premiers magistrats et nous croyons que la patrie a été insultée par tous les moyens possibles. Nous considérons le délit de lèse patrie selon les principes libéraux d'une bonne législation, quand est attaquée l'existence d'une personne morale sur laquelle réside la souveraineté, qui est l'expression de la volonté publique et qui constitue l'essence même de la société ; Parce que sans elle il n'y a pas d'autorité, sans elle il n'y a pas d'obéissance légitime ; quand elle déjà, la société civile déjà elle aussi remplacée par l'anarchie et retourne à son état naturel.

¹⁸ Il était tellement repenté, qu'après sa libération, il remit les lettres criminelles à Carrera.

¹⁹ L'interception de cette lettre fut seulement due à une dénonciation circonstanciée.

De là provient le pacte qui nous oblige à ne pas violer la souveraineté de la nation, ce qui est le plus précieux, le plus influent et le premier devoir des citoyens. Celui qui essaye de détruire ce pouvoir, disait Platon²⁰, ou remplacer la force des lois par celle d'un homme, celui qui prétend tromper la patrie à l'aide des factions, remplissant la ville de séditeux et de rebelles, est le plus grand ennemi de la société.

Les Français Charles Robert, et Jean Lagresse, poussés par Carrera, firent partie de l'atroce plan de ce crime. Le but était de détruire l'autorité souveraine du Congrès, détruisant l'organisation de l'administration fixée par les lois. Voyez les observations de Robert²¹. Il ne s'agissait pas seulement de remplacer les gouvernants des États (peut-être à partir du moyen barbare de l'assassinat) mais aussi d'ajouter à cet attentat l'usurpation des postes du gouvernement, fait exécrationnable, par lequel se rompt toute relation sociale, est détruite toute autorité suprême car commence à l'exercer celui qui n'en possède pas le titre ; Se termine le pouvoir légitime, l'anarchie ne repose pas sur un droit : la famille civile perdant le premier magistrat élu par les votes libres de la volonté générale, perd son père ; la tranquillité générale est perturbée ; l'ordre public est détruit, la foi dans les serments est violée ; toute la machine de l'État court le risque de sa dissolution absolue. Face à ce détestable et criminel projet, il faut ajouter leur qualité d'étrangers, qui loin d'un gouvernement qui les a accueillis et protégés par les lois de ce pays, doivent les respecter sans aucun droit à se mêler à nos manières de nous administrer, lesquelles si elles ne leur conviennent pas, les laissent libres pour prendre les chemins par lesquels ils sont venus ou pour aller dans un autre pays²².

C'est sur des faits aussi tangibles et des droits aussi affirmés que le tribunal de la commission militaire prononça sa résolution définitive le 31 mars de cette année, de la manière suivante :

Au vu du procès contre les Français Charles Robert, Jean Lagresse, Aguirre Dragumette, Narcisse Parchappe, Marc Mercher, et l'Américain D. Mariano Vigil, accusés de conspiration contre l'État et celui du Chili : le tout dûment examiné et incluant la défense que soutinrent les deux premiers et Mercher, et celle des autres par le capitaine D. Saturnino Perdril, l'exposé du procureur le capitaine D. Luis Argenich avec l'assistance du conseiller le général Dr. D. Simon Garcia de Cosío ; la commission militaire extraordinaire s'est prononcée, et condamne les prisonniers Robert et Lagresse, qui ont été jugés coupables et de plus ont confessés, à la peine de la pendaison en fonctions des lois en cours dans l'État. Pour les suivants Dragumette, Parchappe, et Mercher, ils resteront en prison jusqu'à ce qu'ils soient expulsés du pays par la police ; est déclaré libre de toute culpabilité et charge le citoyen Mariano Vigil. Buenos Ayres 31 Mars 1819.- José Rondeau.

Note 1- La sentence fut exécutée le 3 avril de la même année après avoir proportionné aux prisonniers les secours de la religion catholique qu'ils avaient demandés. Ils demandèrent de plus de pouvoir dîner ensemble la veille de l'exécution, ce qui leur fut accordé. Ils ne furent pas pendus mais fusillés. Il fut permis à leurs concitoyens de les enterrer avec la plus grande pompe funèbre.

²⁰ Extrait des "Dialogues" de Platon.

²¹ Dans cet écrit, Robert suppose que le Congrès est vendu au Gouvernement ; il suppose que la Constitution n'est pas totalement appliquée, car demeure l'arbitraire, et soutient qu'une révolution devrait commencer par le détruire.

²² Les voisins sauvages, qui habitent les forêts du nord, et les campagnes du Sud châtièrent avec la peine la plus sévère celui qui trait sur leurs terres avec le but de leur enlever leurs cacahouates et de modifier leurs gouvernements. Tant d'années de révolution n'ont pas satisfait l'inquiétude de ces hommes, qui désiraient venir de ce côté de l'océan pour chercher querelle dans ces terres lointaines.

Note 2- Dans une des lettres qu'ils écrivirent depuis la chapelle pour se séparer de leurs parents et amis, Robert indique à sa mère qu'on lui a nié la possibilité d'embrasser son ami Lagresse alors que, pendant de nombreuses heures, ils dînèrent, burent et conversèrent ensemble. Dans une autre, il dit à sa famille que quand il arriva dans ce pays, il était loin de penser qu'il se mêlerait des problèmes du gouvernement ; mais que son destin l'y avait poussé ; Il dit qu'il meurt innocent : mais il a confessé son délit et a appelé pour toute défense au regret.

ANNEXE E : Idées générales de Beauchef pour l'organisation de l'armée de la République (1824). Feliu Cruz G., Op. Cit., Epistolario, p.387-390. L'original du document se trouve aux Archives Nationales de Santiago, Archives Diverses – 1815-1833, vol.127, document 104.

Se debe creer que el país a llegado a la época de su más grande crisis, y que de ella debiera resultar un nuevo sistema de organización en diferentes ramos de su administración, sentado sobre bases sólidas que restablezcan la confianza pública y tome este hermoso país una nueva existencia política que vuelva la tranquilidad a sus habitantes.

Es preciso que el espíritu de partido sofoque las ansias y las aspiraciones a los empleos, tanto civiles como militares.

Es un axioma tan viejo como el mundo civilizado de que una muy pequeña parte de la sociedad está destinada por la naturaleza a mandar, y la otra, muy grande, a obedecer. La igualdad es el delirio del republicano fanático y la libertad frenética el sepulcro de las Repúblicas.

Sólo rige la igualdad ante la ley.

Por tanto, el ciudadano virtuoso que abraza en su alma el amor sagrado de la patria, debe tributar homenaje y obediencia a la ley, guardar respeto al Gobierno y nunca ambicionarlo.

Si sus servicios y sus talentos no lo hacen acreedor a la admiración de sus conciudadanos, sin las cuales circunstancias no podría jamás condenar el espíritu de las facciones que a veces devora el país más favorecido por la divinidad, todo ciudadano debe desde el fondo de su corazón aspirar a que se le juzgue y después servir el interés público, al reconocérsele útil. No debe jamás rebajarse hasta la sucia intriga y la negra calumnia a fin de tratar de borrar por este triste medio los servicios rendidos por hombres modestos y virtuosos.

Al conseguir los empleos, después no sabrá que hacer con ellos. Los honores no se tributan a las condecoraciones, ni a los vestidos ni a las distinciones. Sólo al mérito al celo del trabajo, al talento, el hombre, en una palabra es el que aparece digno a los ojos de sus conciudadanos por el carácter que revisten sus méritos.

Quiten el sombrero al magistrado, decía un cierto legislador, en comisión inútil... Digo yo: imprimase el respeto a las virtudes, a la austeridad, al desvelo por la claridad de la administración; sacrifíquese todo al bien general. El pueblo así estará satisfecho, mirará al magistrado con veneración y respeto y luego el pueblo mismo se levantará el sombrero sin necesidad de órdenes arbitrarias y ridículas del magistrado. El hombre libre tributa veneración al mérito, pero nunca al despotismo.

Como jefe militar y ligada mi suerte a la prosperidad del país, me ha parecido de mi obligación como lo debe ser de cada ciudadano, manifestar mis ideas según los conocimientos que tengo en la carrera que profeso. Como he pasado la mayor parte de mi vida en la de las armas y bajo los primeros maestros del siglo, he tomado algunas lecciones de administración que me han enseñado que no sólo el jefe debe serlo en el campo de batalla, sino también en todo lo que deba preparar el suceso y la victoria.

En primer lugar, se debe asegurar la existencia de la milicia, sin variación del sueldo asignado, poco o mucho que sea. Todo acto arbitrario por parte del jefe inmediato es insufrible. La existencia del soldado no puede depender ni del capricho de los tiempos ni de los de su jefe, ni tampoco de las escaseces. Para evitar estas dificultades, el gobierno, en su sabiduría, debe tomar a tiempo las providencias necesarias para no tener estas alternativas sistemando la administración del ejército de la República para efectuarlo.

Es preciso un comisario general de las provisiones que se entienda directamente con el Ministro de Hacienda. Este comisario trataría a tiempo con los hacendados los víveres necesarios al consumo del ejército, y anualmente, de este modo, no se pondrían los jefes de cuerpos a contribución.

El comisario general tendría sus subalternos en todos los lugares o plazas sujetos a guarniciones y haría seguir los movimientos de los cuerpos. Las distribuciones se harían diariamente en la provisión general. Los ayudantes de los cuerpos con el estado diario de la fuerza, revisado por el jefe, recibirían los víveres de la provisión general, la que se depositaría en el cuartel. De estos víveres se haría otra distribución a las compañías del cuerpo.

Según su fuerza, deben comer separadamente, resultando más economía y más interés de los capitanes.

El mayor general sería encargado de la inspección de los víveres, y exigiría de los comisarios su buena calidad, asegurando la existencia del soldado por un sistema metódico, del mismo modo se debe metodizar su equipo. Debe haber un comisario general para las fornituras del vestuario. Ese trataría con los comerciantes extranjeros y con los fabricantes del país. Buscará que los géneros sean los más fuertes y durables. Los vestuarios serán confeccionados bajo la inspección del mayor general y a la satisfacción de los jefes de cuerpos.

Los soldados deben tener un vestuario de reserva y otro de invierno. El gobierno acordará con los jefes el tiempo que deben durar, y de lo que se compondrá.

De ésto resultaría la uniformidad de los cuerpos de la República. El lujo introducido por ciertos jefes se extinguirá. La emulación más entendida debe también desaparecer. Arruina el pobre soldado y lo deja

sin prest, ya que éste debe ser sagrado y pagado semanalmente, aunque no sea más que de cuatro reales.

La emulación de los jefes se extenderá en la conservación del vestuario y permanencia del soldado. Se evitarán de este modo las insufribles deserciones y esas constantes mutaciones que no permiten arreglo ninguna. El gobierno se sacrifica y pierde todo el fruto de sus desvelos con esos males y, por consiguiente, el erario se consume sin beneficio para el país y sin ningún lucimiento. Se privará también el comercio, tan incompatible con la pureza militar, de otra porción de grandes abusos que no entran en mi objeto detallar, pero que son conocidos.

Comidas y vestidas las tropas de la República, se debe tratar del acomodo interior, para conservar la existencia de los hombres destinados al servicio de las armas. De su aseo, de la duración de su equipo, y para precaver las enfermedades, habrá un cuartel maestre. Estará encargado de las fornituras y de los renglones destinados al descanso del soldado.

Por razón del buen temperamento y de lo que enseña la experiencia en este país, y por el carácter y la naturaleza de los hombres destinados al servicio, se hará consistir en una buena frazada, una almohada y tabladillos en los cuarteles, de los cuales renglones estaría encargado el cuartel maestre que hará las entregas a los jefes de cuerpos según las fuerzas de los batallones o regimientos. De estas prendas serán responsables los jefes de cuerpos. Estos tendrán sus subalternos en las guarniciones; moviéndose un cuerpo se hará la entrega del cuartel maestre que tendría sus subalternos como he dicho, o seguirán a las tropas donde las destinase el Gobierno.

Es bien claro que no debe desnudarse el soldado de noche. Resultan enfermedades graves que ocasionan la muerte o inutilización de la cuarta parte del ejército, produciéndose escaseses de soldados. Otra cosa: jamás

el gobierno tomará demasiadas precauciones para preservar la existencia de los hombres, tanto más en un país en que hacen tanta falta por su poca población.

El vestuario, si es acordado que debe durar un año, al soldado si duerme vestido, no puede durarle sino seis meses. Esto es uno de los principales motivos para que jamás la tropa esté vestida. Pero si el soldado tiene lo arriba mencionado, y se le da al uniforme otra duración menor, podrá desnudarse, conservar su salud y ropa, pues hasta ahora no tiene más que las piedras para recostarse.

Arreglados y sistemados estos tres ramos de administración, paso a la contabilidad que debe ser igual en todo el ejército. El soldado, como he dicho, debe ser socorrido, todas las semanas e igualmente en todos los cuerpos. El Gobierno en lugar de seis pesos que pasa por cada plaza, proporcionalmente pasaría cuatro, descontando dos por los viveres, con el bien entendido que la provisión daría el pan. De los cuatro pesos restantes del prest, se sacará el jabón, el blanqueado, el lavado, hilo para remendar la ropa; para el barbero, se darán cuatro reales por cada prest, y se hará el ajuste cada trimestre. Cada soldado tendrá un libreta justificativa de lo que recibe con explicación de su vestuario, la fecha que lo recibe y el tiempo que debe durar. De cada ajuste, se descontará; según lo que alcance el soldado, una pequeña cantidad hasta formar la cantidad de 10; 15 a 20 pesos según se determinase: en el ejército francés son 40 francos que hacen ocho pesos. Este depósito lo hace el soldado para atender sus heridas y enfermedades, u otras circunstancias, y si se retira del servicio, tenga como volver a su lugar. Este método es mucho más necesario en este país que en ningún otro, a fin de sujetar un poco la desertión. Desertándose el soldado, tiene como cubrirse la caja que siempre tendrá así fondos para casos urgentes.

El prest semanal será inalterable. Sólo que el soldado vendiese, o, por descuido, perdiese una prenda de su vestuario, que a más de pagarla será extremadamente castigado, si no justifica con una compra la pérdida de cualquiera prenda, la pagará en su total. De este modo, todos estarán estimulados a la vigilancia, y los cuartereros serían castigados a más de pagar su parte.

Todas las mayorías de los cuerpos del ejército tendrán los libros siguientes: libros de altas y bajas de vestuario de hombres, de entradas y salidas de fondos; de órdenes generales; de copiadores de oficios; de entradas y salidas de hospital; id. de ajustes de los SS. oficiales; id. de compañías; id. de filiaciones; id. de cuentas corrientes; id. de gastos extraordinarios. Cada compañía tendría lo respectivo a su administración, según lo determinase el jefe.

Siendo arreglada la milicia por un sistema metódico e uniforme, será de un grande alivio para el erario que los jefes atiendan a las continuas desertiones y no es de dudar que no sólo se podrían evitar mejorando la suerte del soldado, porque ya no se encuentra un hombre que quiera servir, ni el más infeliz de la sociedad, sino a la fuerza. Sistema destructivo en todas sus partes y que no necesito explicar porque es demasiado conocido. Recluta y desertor es un sinónimo. Esto proviene de la poca policía y de la facilidad que encuentra el soldado en apartarse de sus filas.

Se ha hecho en el país un objeto de caridad; de religión y de interés, el abrigar esta clase de hombres errantes y destructores, que sólo viven de robo y rapiña. Los jueces le tienen miedo. Ello es consiguiente. Se ha puesto en este ramo de policía a los hombres de la última clase, la mayor parte de ellos aislados, sin protección, sin auxilios, enteramente ubordinados a los hacendados que no conocen más justicia que la del

patrón. Casi todos ellos son inquilinos, de esta secta de esclavos en un país que es república.

Puesto que no hay enemigo ni guerra en el país, y difícilmente los españoles podrían continuarla, y que el reconocimiento de la independencia depende únicamente de la organización interior de los gobiernos de América, lo que se conseguirá organizando un sistema de policía, para el efecto se podría formar un cuerpo de caballería de todos los soldados veteranos que ya han hecho una costumbre de su carrera. Hay que escogerlos en todo el ejército: en la buena clase de sargentos y caballeros, en los soldados honrados de toda confianza y en los oficiales virtuosos de buena familia y de conocimientos, y organizarlos en tres buenos fuertes escuadrones en mano de un jefe de distinción. Se repartirían en las tres intendencias de Santiago, Concepción y Coquimbo.

En cada una de ellas, residiría un comandante de escuadrón y toda la fuerza de los escuadrones repartidas en pequeñas brigadas. Los oficiales en villas cabeceras, los sargento y cabos con cuatro o seis hombres en todas las jurisdicciones. El sargento y cabo debería saber leer y escribir. Estas pequeñas brigadas corresponderían con las ciudades y villas, en donde estarían los oficiales; estos, con los intendentes, con sus jefes de escuadrones y estos con el coronel en la capital. Este último, por fin directamente con el Ministro. Tales fuerzas repartidas harían ejecutar puntualmente cualquier sistema de policía que el gobierno juzgase a propósito para el sostén de la república. Es bien claro que establecido el orden de policía, se podrían tener milicias; y establecida la milicia, habría policía. Así el gobierno seguiría majestuosamente su marcha.

Este regimiento compuesto de hombres acreedores al agradecimiento nacional por sus servicios en todo el tiempo de la regeneración política del país, debería gozar de un gran privilegio. El sueldo sería doble y bien pagado. El jefe de este cuerpo recibiría del

gobierno los caballos correspondientes a la fuerza que se le destinaria. Cada soldado sería el propietario del caballo que le tocara sin que nadie tuviese la facultad de quitárselo ni aun el jefe. Tampoco se le permitiría cambiar su caballo sin el conocimiento de su oficial. Después de haber dado el gobierno el primer caballo, el soldado debería comprarlo y estar siempre bien montado. El soldado se mantendría el mismo y su caballo con su sueldo, que sería de doce peso mensuales. Muy pequeña sería la diferencia del sargento, cabo y soldado.

A todos los suboficiales legos de los cuerpos veteranos, se le concedería el pase a este cuerpo en clase de soldado en recompensa de sus servicios a la patria. El que no tuviese las cualidades que se debe esperar de un soldado de un cuerpo de esta clase, sería despedido al momento a los otros cuerpos y reemplazado por un buen soldado. El escuadrón de guías o una parte de él, quiero decir los conocidos, podrían servir de base a este cuerpo y escoger en todos los demás del ejército, los mejores sujetos. Creo que cada jefe tendría un gran placer en dar su contingente para un cuerpo tan necesario al país. El que aspiraría a entrar en este cuerpo, debería probar buena conducta y haber hecho excelentes servicios a la patria.

El país estaría asegurado de tener en todo tiempo un cuerpo de bravos defensores siempre prontos a hacer frente a cualquier peligro y serviría de emulación y de recompensa a los bravos defensores. Con semejante cuerpo sería la justicia auxiliada, poniendo otra clase de jueces. Serían perseguidos ladrones, vagos, desertores, salteadores, etc., y daría a la agricultura una cuarta parte de brazos más de los que tiene y otros mil beneficios.

Relativo a la fuerza del ejército en tiempo de paz y para que sea bien asistido según los recursos de la república se debería formar cuatro batallones provinciales con el nombre de sus provincias... Batallón de Chile, Concepción, Coquimbo y Valdivia.

Cada provincia mantendrá el contingente de su cuerpo. La fuerza sería de quinientos hombres por cada batallón. Darían los piquetes necesarios a los barcos de guerra para evitar un batallón de marina de modo que cuatro batallones, un regimiento bueno de caballería y un cuerpo bien organizado de artillería, harían tres mil hombres. Bien organizados los cuerpos y con buenos cuadros. Si fuese necesario, en muy poco tiempo se podría doblar esta fuerza.

Este es mi modo de pensar; esto es lo que me ha enseñado la experiencia que tengo del país. Si me he equivocado, mis intenciones son puras y deseo con toda mi alma el bien del país.

Ojalá que a costa de mi sangre pudiese sellar su felicidad, su organización, su independencia.

Está bien claro que esta organización no gustará a muchos empleados, pero serán unos egoístas.

El que ha servido cuando la patria lo necesitaba, ha cumplido con ella y con su deber. Hay muchos que creen que el gobierno o el país deben tener cuerpos para que tengan mando.

Todo lo que debe el país a sus viejos servidores es asegurarles una modest existencia a los que han pasado su juventud en la carrera de las armas.

A pesar de la reforma que se ha hecho se debe hacer otra mucho más considerable.

Yo que lo escribo me sujetaré a ella como es de justicia.

He servido bastante y dejo el lugar a los jóvenes del país.

Pero algunos dirán: ¡Ho! Se ha casado con una mujer rica.

Sí, le diré. Es lo menos de mis cualidades. Esta fortuna será, lo espero así, para mis hijos.

Yo me sujetaré, como no tengo otra cosa, a lo poco que me destinará el gobierno, en recompensa de mis pequeños servicios, como a los demás.

Aconsejo mucho a mis compañeros de armas de sujetarse sin murmurar a esta imperiosa necesidad lo mismo que yo. Es muy evidente que las cosas no pueden quedar en el estado en que se hallan. He dicho.

Traduction :

Nous devons croire que le pays a atteint le moment le plus profond de sa crise et que, de cette dernière, devrait naître un nouveau système d'organisation des différentes branches de son administration, reposant sur des bases solides rétablissant la confiance publique et qu'ainsi ce beau pays puisse vivre une nouvelle existence politique qui rende la tranquillité à ses habitants.

Précisons que l'esprit de parti étouffe les désirs et aspirations aux emplois autant civils que militaires.

Un dictionnaire aussi vieux que le monde civilisé dit qu'une partie très réduite de la société est destinée par la nature à commander et, que l'autre, plus nombreuse, à obéir. L'égalité est le délire du républicain fanatique et de la liberté frénétique; c'est la sépulture des républiques. Seule compte l'égalité devant la loi.

Pour autant, le citoyen vertueux qui porte dans son âme l'amour sacré de la patrie, doit rendre hommage et obéissance à la loi, respecter le gouvernement et jamais le désirer.

Si ses services et ses talents ne sont pas suffisants pour lui mériter l'admiration de ses concitoyens, circonstances sans lesquelles il ne pourrait jamais condamner l'esprit des factions qui parfois dévore le pays choisi par les Dieux, le citoyen doit, du fond de son dévot, souhaiter qu'on le juge et, ensuite, servir l'intérêt public, si on le juge utile. Il ne doit jamais s'abaisser jusqu'à la sale intrigue et la calomnie noire dans le but d'éliminer par ces tristes procédés les services rendus par des hommes modestes et vertueux.

Obtenant les emplois, il ne saurait que faire avec eux. Les honneurs ne viennent ni des décorations, ni des vêtements, ni des distinctions. Seul le mérite du au travail, au talent, à l'homme, est en un mot ce qui paraît digne aux yeux de ses concitoyens en relations avec ses mérites.

Enlever son chapeau à un magistrat, disait un certain législateur, est tout à fait inutile... J'affirme : instituer le respect aux vertus, à l'austérité, au travail pour la transparence de l'administration; sacrifier tout au bien général. Le peuple sera ainsi satisfait, regardera le magistrat avec vénération et respect, et, ensuite, ce même peuple lèvera son chapeau sans nécessité d'ordres arbitraires et ridicules du magistrat. L'homme libre vénère le mérite et jamais le despotisme.

Comme chef militaire et ayant lié mon sort à la prospérité du pays, il m'a paru de mon devoir, comme cela doit l'être de chaque citoyen, de manifester mes idées à partir des connaissances que j'ai dans la carrière que j'exerce. Comme j'ai passé la majeure partie de ma vie dans celle des armes et sous les plus grands maîtres du siècle, j'ai pris quelques leçons d'administration qui m'ont enseigné que le chef ne doit pas

l'être seulement sur le champ de bataille mais dans tout ce qui prépare le succès et la victoire.

En premier lieu, il faut s'assurer de l'existence de la milice, sans variation de la solde assignée, aussi minime soit-elle. Tout acte arbitraire de la part du chef est insupportable. L'existence du soldat ne peut dépendre ni du caprice du climat ni de celui du chef, ni non plus des pénuries. Pour éviter ces difficultés, le gouvernement, dans sa sagesse, doit prendre à temps les mesures nécessaires pour éviter d'arriver à ces extrêmes, en professionnalisant l'administration de l'armée pour le réaliser.

Il est important d'avoir un commissaire général des approvisionnements qui doit s'entendre directement avec le Ministre du Budget. Ce commissaire négociera et temps utile avec les fournisseurs pour obtenir les vivres nécessaires à la consommation de l'armée, et ceci annuellement ce qui permettrait de ne pas mettre à contribution les chefs de corps dans ce domaine. Le commissaire général aurait des subalternes dans tous les lieux et places de garnison et ferait suivre tous les mouvements des corps. Les adjudants des corps recevaient dans chaque garnison les vivres des provisions générales, à partir de l'état journalier de leur force. Ces vivres seraient ensuite distribués à chaque compagnie.

Selon leur force, elles devront manger séparément pour obtenir plus d'économie et d'intérêt porté par les capitaines.

Le major général sera chargé de l'inspection des vivres et exigera des commissaires une bonne qualité assurant ainsi la subsistance du soldat par un système méthodique que doit aussi appliquer son équipe. Il doit y avoir un commissaire pour l'habillement. Ce dernier s'entendra avec les commerçants étrangers et avec les fabricants du pays. Il cherchera les tissus les plus résistants et durables. Les uniformes seront confectionnés sous l'inspection du major général et avec l'accord des chefs de corps.

Les soldats doivent avoir un uniforme de réserve et un autre pour l'hiver. Le gouvernement se mettra d'accord avec les chefs pour déterminer combien de temps ils doivent durer ainsi que leurs caractéristiques.

On obtiendra ainsi l'uniformité des corps de la république. Le luxe introduit par certains chefs disparaîtra. L'émulation mal comprise doit aussi déjà. Elle ruine le pauvre soldat et laisse sans ressource alors que ceci doit être sacré car il doit être payé chaque semaine même si ce ne sont pas plus de quatre réales.

L'émulation entre les chefs touchera à la conservation des uniformes et la permanence du soldat. On évitera de cette manière les insupportables désertions et ces constantes mutations qui ne permettent aucun ordre. Le gouvernement se sacrifie et perd tout le fruit de ses efforts à cause de ces faits et, en conséquence, le budget se consume sans bénéfice pour le pays et sans aucun déjà. Cela évitera aussi le commerce, si néfaste pour la pureté militaire, des grands abus que nous ne souhaitons pas détailler mais qui sont connus.

La nourriture et l'habillement des troupes de la République doivent être organisés de la manière que vient d'être décrite pour s'assurer de l'existence des hommes au service des armées. Pour l'entretien et la conservation de leur équipement et pour prévenir les maladies, il y aura un quartier-maître chargé des fournitures et des articles nécessaires au repos du soldat.

En raison du bon climat et de ce que nous enseignent l'expérience de ce pays, et pour le caractère et la nature des hommes destinés au service, on mettra à disposition une bonne couverture, un matelas et des sommiers de bois dans les garnisons dont sera chargé le quartier-maître qui les distribuera aux chefs de corps selon la force des bataillons et des régiments. Chaque chef de corps en sera alors responsable avec ses

subalternes dans les garnisons ; si un corps se déplace, tout sera remis au quartier-maître et à ses hommes qui suivront les troupes où les envoie le gouvernement.

Il est bien clair qu'on ne doit pas dévêtir le soldat de nuit. Il résulte de ceci de graves maladies entraînant la mort ou l'inutilisation d'un quart de l'armée, provoquant le manque de soldats. De plus, jamais le gouvernement ne prendra assez de précautions pour protéger l'existence des hommes surtout dans un pays où ils sont si peu nombreux au sein de sa faible population.

L'uniforme, s'il est convenu qu'il doit durer un an ne durera que six mois si le soldat dort vêtu. C'est une des raisons principales pour que jamais la troupe soit habillée. Mais si le soldat possède le ci-devant décrit et qu'on donne à l'uniforme une durée de vie plus courte, il pourra se dénuder, conserver sa santé et ses vêtements, car jusqu'à maintenant il n'a que des pierres pour dormir.

Organisés et systématisés ces trois secteurs de l'administration, je passe à la comptabilité qui doit être la même pour toute l'armée. Le soldat, comme je l'ai dit, doit être payé toutes les semaines et de la même manière dans tous les corps. Le gouvernement, au lieu des six pesos par tête, distribuerait quatre, en décomptant deux pour les vivres, principalement le pain. Avec les quatre restants, on achèterait le savon, la chaux, la lessive et du fil pour les vêtements ; pour le barbier, on donnera quatre réales par tête et on fera les comptes chaque trimestre. Chaque soldat aura un livret justificatif de ce qu'il reçoit avec une description de son uniforme, la date de réception et le temps qu'il doit durer. Lors de chaque compte trimestriel, on décomptera selon les moyens du soldat une petite somme jusqu'à atteindre dix, quinze ou vingt pesos, selon ce qui sera déterminé. Dans l'armée française, cela représente quarante francs soit huit pesos. Ce déjà servira au soldat à soigner ses blessures et maladies ou, en d'autres circonstances, s'il se retire du service, lui permettra de rentrer chez lui. Cette méthode est encore plus nécessaire dans ce pays que dans aucun autre de façon à limiter un peu la désertion.

La paye hebdomadaire sera inaltérable. Seulement si le soldat vend ou, par négligence, perd une partie de son uniforme, ce pour quoi, en plus de la payer, il recevra un châtiment exemplaire, s'il ne peut justifier par un achat la perte d'une partie, il devra le racheter totalement. De cette façon, la vigilance sera stimulée et les coupables seront punis en plus de rembourser la perte.

Tous les corps de l'armée posséderont les livres suivants : *livre des pertes et achats de pièces d'uniformes, d'entrées et de sorties des fonds, d'ordonnances générales, de copies de courriers et ordres, d'entrées et sorties de l'hôpital, de comptes des sous-officiers, des compagnies, des comptes courants et des dépenses extraordinaires*. Chaque compagnie aura le nécessaire à son administration comme déterminé par le chef.

La milice ainsi organisée avec un système méthodique et uniforme, sera beaucoup moins coûteuse pour le budget car les chefs devant s'occuper des continuelles désertions, il n'est pas douteux qu'en améliorant le sort du soldat on évitera ce phénomène. Seule la force dans les conditions actuelles fait servir les hommes. C'est un système destructif sous tous ces aspects qui ne mérite pas d'explication tant il est connu. La recrue et le déserteur sont synonymes. Cela provient du manque de police et de la facilité pour désertir ses rangs.

C'est devenu dans le pays un acte de charité, de religion et d'intérêt que de protéger cette classe d'hommes errants et néfastes qui vivent principalement du vol. Les juges en ont peur. C'est normal car on a intégré dans cette branche de la police les hommes de la plus basse classe, la plus grande partie isolés, sans protection, sans aide,

entièrement dépendants des nantis qui ne connaissent de justice que celle du patron. Ce sont tous des serfs, presque des esclaves dans un pays qui est république.

Comme il n'y a ni ennemi ni guerre dans le pays, et que les Espagnols pourroient difficilement la continuer, et que la reconnaissance de l'indépendance dépend uniquement de l'organisation intérieure des gouvernements de l'Amérique, ce qui s'obtiendra en organisant un système de police pour lequel on pourra former un corps de cavalerie à partir des soldats de carrière vétérans. Il faut les choisir dans toute l'armée : parmi les bons sergents et cavaliers, parmi les soldats honnêtes, de toute confiance, et les officiers vertueux et expérimentés de bonne famille, et les organiser en trois forts escadrons dirigés par un chef distingué. Ils seront répartis dans les trois intendances : Santiago, Concepcion et Coquimbo.

Dans chacune d'entre elles, résidera le chef d'escadron dont la force sera répartie dans de petites brigades. Les officiers dans les chefs-lieux, les sergents et caporaux avec quatre ou six hommes dans toutes les communes. Chaque sergent et caporal devra savoir lire et écrire. Ces petites brigades dépendront des lieux où sont installés les officiers ; ces derniers, des intendants, les chefs d'escadrons du colonel dans la capitale. Ce dernier sera directement soumis aux ordres du Ministre. De telles forces réparties pourraient mettre en place un quelconque système de police selon ce que le gouvernement déciderait pour soutenir la république. Evidemment, avec un bon système de police, on aurait des milices, et la milice établie, on aurait la police. Ainsi, le gouvernement pourrait tranquillement poursuivre sa marche.

Ce régiment composé d'hommes ayant acquis grande réputation pour leurs services pendant la renaissance politique du pays, devrait avoir un grand privilège. Le soldat serait doublée et bien payée. Le chef du corps recevrait du gouvernement les chevaux nécessaires. Chaque soldat serait le propriétaire de son cheval sans ce que personne, même pas son chef, puisse lui retirer. Il ne pourrait non plus changer de cheval sans en aviser son officier. Après le don du premier cheval par le gouvernement, le soldat devrait l'acheter et être constamment bien monté. Sa solde de douze pesos mensuels permettrait son maintien et celui de son cheval. Il y aurait peu de différence entre le sergent, le caporal et le soldat.

Tous les sous-officiers venant des corps de vétérans seraient intégrés comme soldats en récompense des services rendus à la patrie. Celui qui ne serait pas digne d'être soldat dans ce corps serait expulsé et remplacé. L'escadron des guides, ou une partie, les plus connus, pourrait servir de base à ce corps et ensuite on choisirait dans le reste de l'armée des sujets du même calibre. Je crois que chaque chef se ferait un grand plaisir d'offrir un contingent pour un corps tant utile au pays. Celui qui désirerait entrer dans ce corps devrait prouver sa bonne conduite et avoir rendu d'excellents services à la patrie.

Le pays serait assuré d'avoir à tout moment un corps de braves défenseurs toujours prêts à s'opposer à un quelconque danger qui servirait d'exemple et de récompense aux braves serviteurs. Un tel corps serait l'auxiliaire de la justice imposant un autre type de juges et poursuivrait voleurs, vagabonds, déserteurs, assaillants, etc. Et ceci donnerait à l'agriculture un quart de bras supplémentaires et mille autres bénéfices.

En relation avec la force de l'armée en temps de paix et pour qu'elle soit bien soutenue par les ressources de la république, on devra former quatre bataillons provinciaux... bataillon du Chili, Concepcion, Coquimbo et Valdivia.

Chaque province financera le contingent de son corps. La force sera de cinq cents hommes par bataillon qui fourniront les piquets nécessaires aux navires de guerre de façon à éviter la création d'un bataillon de marine, si bien que quatre bataillons, un

bon régiment de cavalerie et un corps d'artillerie bien organisé, représenteraient trois mille hommes. Les corps bien organisés avec de bons cadres. Si cela était nécessaire on pourrait doubler ces chiffres en peu de temps.

Voici ce que je pense ; c'est ce que m'a enseigné l'expérience acquise dans ce pays. Si je me trompe, mes intentions sont pures et je désire de toute mon âme le bien du pays.

Si seulement mon sang pouvait sceller son bonheur, son organisation, son indépendance.

Il est bien clair que cette organisation ne sera pas du goût de tous les employés, principalement les égoïstes.

Celui qui a servi quand la patrie le nécessitait a accompli sa mission et son devoir. Nombreux sont ceux qui pensent que le gouvernement et le pays doivent avoir des corps permanents pour assurer leur pouvoir.

Tout ce que le pays doit à ses vieux serviteurs, c'est de leur assurer une existence modeste pour avoir passé leur jeunesse dans le métier des armes.

Malgré la réforme qui s'est produite, une autre beaucoup plus profonde doit être menée à bien.

Moi qui l'écris me soumettrais à elle comme c'est normal.

J'ai beaucoup servi et je laisse la place aux jeunes du pays.

Mais certains diront : il s'est marié avec une femme riche.

Je leur dirai. C'est la moindre de mes qualités. Cette fortune sera, je l'espère, pour mes enfants.

Je me contenterai, comme je ne possède rien d'autre, de ce que m'attribuera, comme aux autres, le gouvernement en récompense de mes modestes services.

Je conseille fortement à mes compagnons d'armes de respecter sans murmurer, comme moi, cette impérieuse nécessité. Il est évident que les choses ne peuvent demeurer dans l'état actuel. J'ai parlé.

Annexe F : Décret du 14/1/1814 instituant le service militaire obligatoire au Chili. Publié dans le bulletin de l'année 1814 comme document n°6 et reproduit dans : Historia del Ejército de Chile, Op. Cit. Tomo II, p.271-273.

Siendo la primera obligación de todo habitante de un País libre preparase con los conocimientos e instrucción militar necesarios para defender a su patria ; sobre todo en circunstancias que la tiranía hace los últimos esfuerzos por destruirla ; decerta el Gobierno :

1 - Todo habitante de Santiago es un militar. En cada uno de los ocho cuarteles que se divide, se formará un Regimiento o Batallón de Infantería compuesto de los individuos que en ellos residan.

2 - Ninguno podrá excusarse de ser alistado en el cuerpo que le corresponda, a excepción de los menores de 14 años y los mayores de 50, los empleados de las oficinas del Estado, los jueces durante el tiempo de su judicatura, los maestros y alumnos del Instituto Nacional y escuelas públicas.

3 - Se nombran jefes de dichos cuerpos los actuales Prefectos de los cuarteles, que son los ciudadanos don Antonio Hermida, don Francisco León de la Barra, el Conde de Quinta Alegre, don Javier Errazuriz, don José María Ugarte, don Joaquín Torconal, don Feliciano Letelier y don Joaquín Benitez a quienes se le expedirá títulos de Comandantes.

4 - Desde el día de comunicada esta resolución darán los comandantes principio a la organización de sus cuerpos, y dentro de quince presentarán al Gobierno las listas de compañías de 50 hombres cada una, y propondrán los individuos que conceptuen de mayor idoneidad y patriotismo para oficiales, prefiriendo para las Sargentías mayores, y ayudantías a los que hubieren servido en Cuerpos veteranos, concurriendo en ellos la aptitud necesaria.

5 - Para la más pronta expedición en el arreglo de dichos Cuerpos tendrán los Prefectos a la vista las listas del censo recientemente formado, y serán auxiliados de sus respectivos inspectores que obedecerán las órdenes que le impartieren a este fin.

6 - Organizados estos Cuerpos, señalará el Gobernador-Intendente el lugar público en que cada uno deba concurrir a los ejercicios doctrinarios a que asistirán diariamente dos horas a la tarde, peno de arresto por ocho días el Oficial o Soldado que faltare sin causa muy grave y justa, de que avisará a sus jefes.

7 - Para la mejor disciplina de estos cuerpos, se acuartelarán alternativamente un mes cada uno, en que especialmente se dedicará al manejo de la arma y ejercicio de fuego. Durante el tiempo que permaneciesen acuartelados se contribuirá a sus individuos con el sueldo correspondiente a su clase.

8 - Los oficiales de cada cuerpo concurrirán diariamente por las noches a casa de su respectivo Comandante a tener dos precisamente de Academia militar.

9 - El cuerpo que se forme en el cuartel numero 8 será de artillería, a cuyo efecto se instruirá en el ejercicio y manejo de esta arma después de aprendido el de infantería.

10 - Considerando que después de un año de continuados ejercicios tendrán estos cuerpos la competente instrucción, vencido el año se eximirá a los 7 que estén fuera de cuartel de tener ejercicios doctrinales diariamente, reduciéndolos a un día a la semana.

11 - Los individuos que actualmente forman el Cuerpo Cívico de la Capital se arregarán al que se ha formado en el cuartel en que cada uno vive, y con consideración a la instrucción que ya tiene adquirida se destinará a los de mejor conducta y acreditado patriotismo a sargentos y oficiales de los nueve cuerpos para que enseñen a los que nuevamente se alistarán.

12 - Pusándose algún oficial o soldado de un cuartel a otro para fijar su residencia en él, se le incorporará al cuerpo del cuartel a que se trasladó, a cuyo efecto se presentará al respectivo Comandante.

Y para que este decreto tenga su debido cumplimiento, se comunicará por el Gobernador-Intendente de Santiago a los Comandantes nombrados y se publicará en EL MONITOR.

Talca, 14 de enero de 1814. Eyzaguirre. Infante.

Traduction :

La première obligation de tout habitant d'un pays libre étant de se préparer à défendre sa patrie avec les connaissances et l'instruction militaire nécessaires ; surtout dans les circonstances où la tyrannie produit ses derniers efforts pour la détruire ; le Gouvernement décrète :

1 - Tout habitant de Santiago est un militaire. Dans chacun des huit quartiers qui la divisent, sera formé un régiment ou un bataillon d'infanterie composés des individus qui y résident.

2 - Personne ne pourra éviter la conscription dans le corps qui lui correspond à l'exception des mineurs de moins de 14 ans et des majeurs de 50 ans, des employés des services de l'Etat, des juges pendant leur investiture, des professeurs et élèves de l'Institut National et des écoles publiques.

3 - Les actuels préfets des quartiers deviendront les chefs de ces corps, il s'agit de Don Antonio Hermida, Don Francisco Leon de la Barra, el Conde de Quinta Alegre, Don Javier Errazuriz, Don José Maria Ugarte, Don Joaquin Tocornal, Don Feliciano Letelier et Don Joaquin Benítez auxquels sera attribué le titre de commandant.

4 - Depuis le jour de publication de cette résolution, les commandants commenceront à organiser leurs corps et dans un délai de 15 jours, ils devront présenter au Gouvernement les listes des compagnies de 50 hommes chacune, et proposeront les individus les plus capables et patriotes comme officiers, préférant pour les postes de sergent-major et d'adjudant, ceux qui auraient servi dans les corps de vétérans, possédant l'aptitude nécessaire.

5 - De manière à le plus rapidement possible organiser ces corps, les Préfets auront à leur disposition les listes du récent recensement et seront aidés par leurs inspecteurs respectifs qui leur obéiront.

6 - Ces corps une fois organisés, le Gouverneur Intendant indiquera le lieu public où chacun devra faire les exercices doctrinaires auxquels ils devront assister chaque après-midi pendant deux heures, sous peine de huit jours d'arrêt pour l'officier ou le soldat qui s'absenterait sans cause dûment justifiée auprès de ses chefs.

7 - Pour une meilleure discipline de ces corps, ils seront logés en caserne un mois chacun, pendant lequel ils s'exerceront au maniement des armes et aux exercices

de feu. Pendant ce temps en caserne, ils recevront une solde correspondant à leur classe.

8 - Les officiers de chaque corps se rendront chaque nuit à la demeure de leur commandant respectif pour suivre deux heures d'enseignement d'académie militaire.

9 - Le corps qui sera formé dans la caserne n°8 sera d'artillerie, ce pour quoi il sera formé dans l'exercice et le maniement de cette arme après avoir appris celui de l'infanterie.

10 - Considérant qu'au bout d'un an d'exercices continus, ces corps auront acquis l'instruction nécessaire, on réduira à un seul jour d'exercice par semaine les sept corps n'étant pas en caserne.

11 - Les individus qui forment actuellement le corps civique de la capitale rejoindront le corps du quartier dans lequel ils vivent et, compte tenu de l'instruction déjà acquise, certains, les plus capables et patriotes, obtiendront les grades de sergents-majors et adjudants dans les corps pour qu'ils enseignent aux nouveaux conscrits.

12 - Si un officier ou un soldat passe d'un corps à l'autre parce qu'il change de résidence, il sera affecté au corps du quartier dans lequel il va résider par le commandant respectif.

Et pour que ce décret soit appliqué, il sera communiqué par le Gouverneur Intendant aux commandants nommés et sera publié dans le « Moniteur ».

Talca, 14/1/1814, Eyzaguirre, Infante.

Annexe G : Les lettres de Bacler d'Albe. Documents inédits mis à disposition de l'auteur par Y. Artru, descendant du colonel Joseph Bacler d'Albe, Paris, Novembre 2004. Nous avons conservé l'orthographe et la grammaire de ces lettres. La dernière lettre écrite par l'épouse chilienne de Bacler d'Albe nous est parvenue en espagnol, nous en proposons donc la traduction.

Lettre 1 :

A Mr. Bacler d'Albe, Maréchal de camp, rue de la Sorbonne, n°4, Paris.
Lille, le 12 mars 1816

Mon cher Papa,

Je reçois à l'instant ta lettre du 9, elle a fait beaucoup de peine ! Je vais partir demain matin pour Dunkerque ; de là, j'adresserai ma démission à Paris et prendrai des arrangements pour m'embarquer à Anvers pour l'Amérique. Comme le courrier part sur le champ, je t'écrirai demain en détail ce que je ferai. Je t'embrasse bien sincèrement ainsi que Maman, la famille.

Ton fils, Jo.

Lettre 2 :

Même direction que la n°1.

Dunkerque, le 14 mars 1816

Mon cher Papa,

J'ai envoyé hier ma démission au Ministre de la Guerre. Je l'ai motivée comme étant sur le point de me livrer au commerce. Je suis ici depuis hier matin, afin de faire les démarches nécessaires pour m'embarquer. Il n'y a pas de bâtiment dans ce port ; mais j'ai obtenu tous les renseignements nécessaires pour avoir un passage pour les États-Unis. Il faudra aller à Ostende ou à Anvers ; plusieurs bâtiments américains partiront de ces

ports lors des premiers jours d'avril. Moment favorable car le temps est affreux depuis quelques jours. Je te prie de faire passer ma demande à S.E. Aussitôt obtenue, je prendrai mes mesures pour mon passeport pour la Belgique et des lettres pour l'Amérique. Mais je suis tranquille, j'y trouverai des connaissances ; aussitôt que tout sera terminé, je te dirai où j'irai m'embarquer, pour m'envoyer ce que tu dis. Devant avoir des nouvelles d'Ostende demain ou après, je t'écrirai aussitôt, car aujourd'hui je n'ai fait qu'écrire pour cela.

J'ai retrouvé ici plusieurs camarades de prison qui sont dans la marine. Je te prie de presser ma demande et de faire aussi quelques démarches pour un passeport pour la Belgique, si cela est possible, ou sans cela quand j'aurai ma démission. Mais cela n'est pas difficile en faisant la demande au Préfet de police comme commis voyageur ou artiste plutôt. Le courrier partant sur le champ, je suis obligé de griffonner. Demain ou après, aussitôt les réponses, je t'écrirai. Je t'embrasse bien, ainsi que Maman et la famille.

Ton respectueux fils, J.

Monsieur Bacler, place Jean Bart, n°12, Chez le capitaine Fortrié, Dunkerque.

Je pris Marc de m'envoyer seulement pour le moment les deux pantalons bons qui sont à la maison et quelques gilets. J'ai assez pour attendre. Enveloppez dans un peu de toile.

Lettre 3 :

Monsieur le Vicomte de Barbotan Maupas

Chez Monsieur Bacler d'Albe

En face le pont de Sèvres, à Sèvres, près Paris.

Dunkerque, le 13 avril 1816.

Mon cher Marc,

J'ai reçu seulement aujourd'hui votre lettre du 6. Elle était ici depuis deux jours mais j'arrive à l'instant d'Ostende. J'ai reçu aussi mon certificat de démission avec une lettre du Ministre de la Guerre. Je suis maintenant dégagé de tout ; je vais m'occuper de mes appointements des deux derniers mois. Ma démission est du 9 de ce mois. A présent il faut absolument me retourner ; qu'ai-je à faire à Paris ? Rien du tout, si j'y retourne, c'est pour être contrarié sous tous les rapports. Les événements ne changeront en rien ma pensée ; je ne veux plus servir qui que ce soit. Ma position m'obligera à continuer, mais ce sera aux Etats-Unis. Là, je suis sûr d'un sort. Vouloir m'en détourner est une chose à laquelle il ne faut pas penser. Tout est bien réfléchi ; je me suis procuré tous les papiers nécessaires ; il ne me manquait que ma démission ; je l'ai. Je sais que le refus de Papa de me donner les moyens de passage n'est que le résultat d'un plan. On ne change pas aussi vite : sa lettre était trop positive et m'a mis pour ainsi dire dans l'embarras ; il m'a dit que ma conduite avait été précipitée ; j'ai agi suivant sa lettre. Tout est fait maintenant, il n'y a plus à revenir ; je le répète, à vouloir exiger mon retour à Paris, c'est ma perte, on s'en repentirait trop tard.

Je ne puis croire que la position soit changée au point de me refuser quelques secours pour mon passage ; mettez-vous à ma place, avec mon caractère, qu'ai-je à espérer à Paris ? J'ai pris à peu près tous les arrangements nécessaires pour passer en Amérique. J'ai agi selon différentes hypothèses : 6 à 700 francs me procureraient un passage honnête et il me resterait quelques avances. Si vous ne pouvez me les procurer, je pars comme simple volontaire ; rien ne m'effraie pour l'avenir. Je laisse tout à la providence ; un jour je serai peut-être heureux !

N'étant plus au service et ma position ne me permettant plus de rester longtemps ici, les bâtiments partant pour la fin du mois, je vous prie de me répondre le plus tôt possible ; si on peut faire un dernier sacrifice

pour moi, j'en aurai une éternelle reconnaissance, quel qu'il soit. Je vous le répète, tout est bien réfléchi et vous pouvez être sans inquiétude pour moi ; le voyage ne m'effraie pas. Je vous prie de bien embrasser pour moi Papa, Maman, Aline et Louis. J'attends avec impatience votre réponse. Je vous embrasse bien, mon cher frère.

Lettre 4 :

Monsieur le Baron Bacler d'Albe

En face du pont de Sèvres, à Sèvres, près Paris

Londres, le 21 août 1816

Mon cher Papa et ma chère Maman,

Voilà quinze jours déjà que Briquerville vous a donné de mes nouvelles. Je suis ici dans le plus grand embarras et ne sais absolument que devenir. Depuis sa lettre du 6, je suis continuellement dans l'attente ; il me fait espérer que vous auriez la bonté de me faire passer 60 louis pour mon voyage. Si j'avais reçu cette somme, je serais parti aujourd'hui pour l'Amérique avec de grands avantages. Je vous supplie en grâce de m'envoyer cela le plus tôt possible. Il ne faut plus penser à me faire revenir, je n'ai rien à faire en France, seulement malheureux d'être à charge. En Amérique je suis sûr d'un emploi. J'ai de bonnes lettres de recommandation. C'est le seul parti à prendre pour m'assurer un sort pour l'avenir. Ne pensez pas aux difficultés, il n'y en a pas.

La lettre devant partir sur la champ par une occasion particulière, je ne puis en dire davantage. Je suis malheureux, manque de tout ; je vous supplie en grâce de me faire partir ; 60 louis suffiront. Marc m'aidera, j'en suis sûr. Oubliez tous mes torts ; je ferai mon possible pour tout mériter !

Adieu, cher Papa et Maman ; je vous embrasse de tout cœur ainsi que Marc, Aline, Louis.

Votre respectueux fils, Josen

Remettez les fonds chez Mr. Peregaux pour Mr. Notteux le plus tôt possible de grâce ; plus tard je ne sais que devenir. Je dois déjà quatre semaines à mon logement. Soyez tranquilles, je n'ai pas renoué avec la femme de Leck et encore moins avec celle de Paris, sur mon honneur. Il faut vivre. Adieu.

Une réponse, de grâce, et l'argent s'il est possible, je puis partir vers la fin de ce mois.

Lettre 5 :

Monsieur le Vicomte de Barbotan de Maupas

En face du pont de Sèvres, Sèvres près Paris

Londres, le 10 septembre 1816

Mon cher Papa et ma chère Maman

Depuis 7 à 8 jours, j'attends de tes nouvelles et de la bonne famille. Je ne sais à quoi attribuer un semblable retard, car tu dois connaître mieux que jamais la malheureuse position dans laquelle je me trouve, toutes mes précédentes en font mention. J'ai écrit le 24, 26, 31 août, le 4 et le 5 septembre. Je ne sais où j'en suis et ce que je vais devenir. Je manque absolument de tout. Je vous en supplie, faites votre possible pour m'envoyer ce que je vous ai demandé. Il est temps de partir et plus que jamais les moments sont précieux. Je perds ici mon temps, ne pouvant absolument revenir. Je ne puis trouver la moindre chose à faire et même placer ce que j'ai fait, car j'ai adopté le genre qui convient et je suis même un des plus adroits. Mais personne n'achète. Vous voyez que c'est bonne volonté de ma part. J'ai travaillé, je me suis perfectionné mieux que je l'aurais fait partout ; mais ce n'est plus le moment ; laissez-moi passer en Amérique ; là je serai employé aussitôt mon arrivée, avec des personnes qui vous sont toutes connues. Je ne puis vous en dire davantage.

Comment pouvez-vous refuser après tout ce que j'ai dit ; c'est m'en vouloir trop et me priver du bonheur de pouvoir être utile un jour et de réparer tout. Depuis un mois je manque les plus belles occasions de passage. J'ai obtenu tout ce qu'il me faut sous tous les rapports. C'est ma seule ressource. La France ne peut rien offrir ni à présent ni plus tard, Je vous en supplie encore une fois ; voyez à arranger cela avec Marc ; comment ne pouvez-vous pas vous procurer 50 louis ? Je vous promets sur mon honneur que cette somme et ce que je dois seront renvoyés avant six mois. Il ne s'agit que d'arriver où je dois aller. Là j'aurai une place de 1500 à 2000 piastres. Si j'avais des connaissances ici, j'aurais pu me procurer les 50 louis ; mais le peu de personnes qui se trouvent ici sont parties presque toutes pour la même destination. J'ai eu des nouvelles satisfaisantes. Ne me refusez plus. D'ailleurs je ne sais plus où donner de la tête ; je manque absolument de tout ; d'effets au point de ne pouvoir plus sortir. Je dois huit semaines à mon logement ; on m'a donné congé pour le 15 parce qu'on a disposé de la chambre que j'occupe. Que faire ! Si je ne puis recevoir de nouvelles favorables, il ne me reste qu'à me jeter dans la Tamise. Car je suis fatigué d'une semblable existence. Je vous en prie, ne me faites plus attendre sous le port de l'avenir. Faites-moi passer 50 louis et je pars le lendemain pour le premier bâtiment. Ne m'exposez pas aux plus grands désagréments ; faites ce sacrifice. Avant six mois je ferai tout rentrer. Je compte sur votre bonté et votre pitié. Voyez Marc et le notaire ! Faites-moi passer cela par Mr. Notteux. Je ne vais plus chez lui, je ne puis me présenter. C'est abuser de la complaisance, je suis obligé de faire affranchir mes lettres par mon hôtel et ils sont fatigués. Répondez-moi favorablement et que ma triste existence soit décidée de toutes les manières. Alors je ne vous importunerai plus ! Soyez-en persuadé !

Adieu, mon cher Papa et ma chère Maman. Je vous embrasse tous bien tendrement et pensez bien à mon malheur.

Votre respectueux fils, Jo.

Je ne fais pas d'extravagances, je vous assure, aussi ma santé s'en ressent à la manière sobre dont je vis ! Mais je ne sais ce que je ferai le 15 si je n'ai pas de réponse. Je ne connais personne ici !

Je dois 8 l. 10, avant mon départ cela montera à 10. le passage pour N.Y. 15 l. ; quelques effets essentiels, 5 l. total 30 livres. Vous voyez qu'il ne restera que 20 livres ; cette somme me suffira pour me rendre près des personnes qui doivent me placer. Ne balancez plus, car je vous assure, c'est prononcer mon arrêt ! J'espère que vous n'avez plus de craintes sur la femme ; je vous ai juré qu'il n'y a plus rien.

Lettre 6 :

Monsieur Bacler d'Albe

Chez Monsieur Lameau

Place St-Sulpice, chez le menuisier, à Paris

Londres, le 20 septembre 1816

Monsieur,

Dans l'absence de Monsieur Notteux qui se trouve à présent en campagne, nous avons reçu l'honneur de votre lettre du 12 du courant contenant une lettre de change pour 51-2-6 sur J. Soult, que nous avons de suite remise à Monsieur votre fils. Il nous assure d'avoir réglé toutes ses affaires ici à l'égard de son voyage pour l'Amérique, entièrement à sa satisfaction. En conséquence, il a pris son passage sur le vaisseau Ariadne, capitaine John Smith, destiné pour Baltimore, qui doit partir le 25 courant.

Ainsi Monsieur, sous peu de jours, il sera en route pour sa destination ultérieure. Nous avons l'honneur d'être Monsieur vos très honorables sol.

(Signature illisible)

Lettre 7 :

Monsieur Lameau

Place St-Sulpice, chez le menuisier, à Paris

Londres, le 21 septembre 1816

Mon cher Lameau

Je vous prie de remettre celle-ci et je vous embrasse.

Mon cher Papa et ma chère Maman

J'ai reçu hier les 400 francs de Monsieur Notteux. Avec cette somme et ce que veut bien m'avancer un camarade qui part avec moi, je pourrai arriver en Amérique. Mais aussitôt arrivé je suis tranquille sur tout. Vous pouvez l'être aussi. Soyez persuadés que je ferai tout pour vous faire oublier les chagrins que j'ai pu vous causer. Je partirai d'ici le 25 pour Baltimore (240 miles de N.Y.). J'ai pris avec mon camarade passage sur un brick américain, l'Ariadne, capitaine John Smith. J'espère que nous serons là-bas à la mi-novembre. La saison est un peu avancée, mais ce n'est rien. Aussitôt mon arrivée je vous écrirai et vous donnerai les plus grands détails. Soyez tous bien tranquilles à mon égard. Je chercherai à regagner tout par une bonne conduite et à tout réparer avant peu. Je paierai toutes mes dettes le plus tôt possible. Je serai là-bas plus à même que partout ailleurs. Je vous ferai passer une procuration de là-bas ; ici on ne peut approcher les hommes d'affaires.

Adieu, mon bon Papa et ma bonne Maman. Je vous embrasse tous les deux tendrement, ainsi qu'Aline, Marc et Louis !!! Je ferai mon devoir partout.

Votre respectueux fils, Jo.

Lettre 8 :

Quartier Général de Santiago du Chili

Le 28 décembre 1818

Mon cher Papa et ma chère Maman

Depuis mon départ de Londres, octobre de 1816, je n'ai pas encore reçu une seule lettre de la bonne famille. Je ne sais à quoi attribuer ce grand retard. Cependant je vous ai écrit plusieurs fois ; 1^o de Baltimore quand j'y suis arrivé en novembre 1816 ; 2^o de Buenos Ayres en février et mars 1817 ; de Santiago du Chili, en juin même année, du port de Valparaiso. Je ne doute pas que quelques-unes de mes lettres se soient perdues, ce qui arrive assez souvent. Plusieurs de mes compatriotes sont aussi dans le même cas. Je crois qu'à présent les communications doivent être plus faciles, car Buenos Ayres doit avoir des relations avec la France. En tout cas, je vais vous faire une courte description de ce qui m'est arrivé depuis octobre 1816 jusqu'à présent.

Je suis parti le 8 octobre 1816 de Londres. Je suis arrivé à Baltimore le 19 novembre après une traversée très heureuse. A mon débarquement, j'ai rencontré plusieurs de mes anciens camarades. J'ai trouvé aussi Mr. Le général Lavaisse, cousin de Marc, et le général Brayer que je ne connaissais que de nom. Mon intention d'abord était de résider dans ce pays et de m'appuyer de la protection de Mr. Le général Bernard pour obtenir un emploi quelconque au service des Etats-Unis, ayant outre cela apporté avec moi plusieurs lettres de recommandation de Londres par différentes personnes de marque de ce pays. Je ne doutais de rien, ayant déjà l'avantage de parler assez bien la langue. Cependant, après quelques jours de repos à Baltimore tout vint à changer. Une expédition de quatre bâtiments se préparait à mettre la voile pour l'Amérique du sud ; les généraux Lavaisse et Brayer et plusieurs officiers de ma connaissance en faisaient partie. Le chef de cette expédition me fit faire des propositions avantageuses, disant qu'il manquait d'officiers du génie et qu'il savait que j'avais quelques connaissances de cette arme. Mr. Lavaisse s'en étant mêlé, je me décidai enfin à prendre engagement avec eux. Ce fut alors que

je vous écrivis ; le bâtiment sur lequel je devais passer était une corvette de 32 canons. Le chef de l'expédition ayant reconnu en moi quelque habitude de service, me fit commandant du cadre d'officiers (40 de toutes les nations). Ce qui fut fait par les bonnes recommandations du général Bernard, qui était alors à Washington et qui vit alors Lavaisse et Brayer.

Nous mîmes à la voile le 2 décembre 1816 de la baie de Chesapeake, avec la destination 1^o de Buenos Ayres et ensuite nous devions doubler le Cap Horn pour aller débarquer sur les côtes du Chili. Je ne connus que quelques jours après notre départ les projets de notre chef extravagant. Car c'était faire de nous de véritables aventuriers. Mais nous nous étions déjà promis de prendre d'autres mesures à Buenos Ayres. Pour en revenir au sujet, après une traversée pénible de trois mois, éprouvant tous les désagréments imaginables, soit de manque d'union, de vivres, etc...., nous arrivâmes enfin à Buenos Ayres vers la fin de février 1817. Pendant ce passage, j'eus tous les tracasseries possibles ; vous devez vous imaginer que c'était le diable que de commander à 40 officiers de toutes les nations et à plus de 40 artisans français. Trois fois l'équipage se révolta ; il était composé de plus de 150 matelots aussi tous étrangers. Cependant, avec toutes ces misères, je parvins à calmer tout. J'avais tellement su m'y prendre que tout le monde me craignait et beaucoup me montrèrent de l'attachement dans les circonstances les plus critiques.

Arrivés à Buenos Ayres, là ; nous découvrimus avec qui nous avions eu à faire. C'était un imposteur qui avait trompé plusieurs maisons de commerce de l'Amérique du nord en se disant envoyé du Gouvernement du Chili.

A cette même époque, le général San Martin venait de passer la fameuse chaîne des Andes (cordillera de los Andes) à la tête d'une armée de 4000 hommes de troupes des Provinces Unies de Buenos Ayres, avait

défait l'armée des royalistes à la bataille de Chacabuco (une des côtes du Chili), s'était emparé de la capitale de Santiago, en un mot avait conquis tout le Chili. Cette nouvelle arriva à Buenos Ayres le jour de notre débarquement, ce qui fit changer tous les projets de notre fou. Pour quelques raisons politiques, on s'assura de sa personne. Alors, toute l'expédition fut détruite, chacun prit ses dispositions particulières.

Ma position devint assez curieuse. Pendant ma traversée, j'avais eu plusieurs fois des désagréments avec Lavaisse et Brayer parce que je connus bientôt leurs caractères : l'un était une vieille femme (le cousin de Marc) et Brayer était un de ces hommes qui pensent que tout leur doit être soumis. Ces messieurs n'avaient aucun emploi, alors ils voulurent se mêler de mes affaires ; et moi qui ne connaissais que mon devoir, je les envoyai au diable. Pour en revenir au sujet, ils furent les premiers employés par le Gouvernement de Buenos Ayres et très bien accueillis par Mr. de Pueyrredon, Directeur actuel qui a toujours montré beaucoup de bonté aux Français, lui-même étant fils de Français. (Je crois même que son père était du pays de Marc). Ces messieurs se disposaient donc à me faire sentir les effets de la vengeance et des petites contraintes du bord. Cependant comme tous les deux ne pouvaient rien faire par eux-mêmes et que tous les deux venaient d'obtenir des emplois brillants, Brayer à l'armée des Andes ou du Chili, et Lavaisse à celle du général Belgrano au Pérou (tous deux furent faits colonels majors, grade qui correspond à celui de général de division en France ; ils furent faits aussi majors généraux des deux armées), ils jugèrent à propos, l'un de son côté, l'autre de l'autre, de me demander au Gouvernement comme officier du génie. Comme ces deux messieurs étaient comme chien et chat, le Ministre de la Guerre me fit appeler pour savoir avec lequel je voulais aller. Ce fut alors que je connus que j'étais employé et pour ne montrer aucun sentiment à ces deux messieurs, que je ne pouvais sentir au fond du cœur, je répondis que je ne

savais qu'obéir et que le Gouvernement pouvait me destiner où bon lui semblerait et qu'il pouvait compter sur mon zèle et dévouement pour le service de la cause de l'Amérique.

Sur ces entre faits le général San Martin vint faire un voyage à Buenos Ayres après la reprise du Chili, pour affaire politique. Le général Brayer qui avait pris les avances, lui avait parlé de moi de la manière la plus avantageuse (ce que sont les hommes !). Alors le général San Martin me fit appeler et après m'avoir reçu de la manière la plus distinguée, il me dit qu'il désirait m'avoir auprès de lui au Chili et à me tenir prêt à partir avec le général Brayer qui était nommé major général. Voila donc un loup et un chien obligés de vivre ensemble. Cependant pour le bien du service je pris mon parti d'oublier tout le passé ! Mon intention était de faire connaître dans cette partie du monde le nom de d'Albe, par mon travail et ma conduite ; j'y suis parvenu, cela vous fera oublier bien des chagrins.

Le 18 avril je partis donc de Buenos Ayres avec Brayer pour Mendoza (j'avais été nommé avant major du génie, grade qui correspond à celui de commandant en France). Nous traversâmes les fameuses plaines ou déserts appelés les Pampas et nous arrivâmes le 28 du même mois à Mendoza, ville située au pied des Andes, province de Cuyo dont le général San Martin est capitaine général. Là, nous primes toutes les dispositions nécessaires pour passer la fameuse Cordillère qui, dans cette latitude, est assez élevée. Nous la traversâmes à mule, et après six jours de marche dans les montagnes, au bord des précipices, nous arrivâmes dans la belle vallée de Santa Rosa. (J'aurais désiré vous faire passer un double de mon journal depuis mon départ de Londres jusqu'à aujourd'hui, mais je l'ai perdu dans une affaire dont je vous parlerai plus loin).

Le 4 mai, nous arrivâmes à Santiago, capitale du Chili. Vous donner des détails, il faudrait écrire des volumes ; mon style et mes grandes occupations ne me le permettent pas dans ce moment.

Le général San Martin fut bientôt de retour et reprit le commandement de son armée. Après quelques jours de repos, chacun prit son emploi. Le général Brayer fut reconnu major général et moi, major du génie et adjudant général de l'état-major de l'armée des Andes et du Chili. Ne sachant pour ainsi dire pas une parole de langue espagnole, vous devez penser que ce fut mon premier travail. Le français et le peu d'italien que je savais me firent faire des progrès assez rapides ; en peu de temps, je parvins à me faire entendre et à écrire. Je suis persuadé que vous devez rire de ma manière d'écrire le français à présent ; tous les jours je l'oublie.

Pendant les mois de Juin, Juillet, Août, je fus détaché en mission au port de Valparaiso, sur l'Océan Pacifique. Je fis exécuter plusieurs batteries et forts sur ce point. En septembre, le général San Martin me fit revenir à la capitale pour rendre compte de mes travaux. Satisfait il me fit partir avec Mr. Brayer encore pour aller prendre le commandement du génie à Concepcion où une division de notre armée aux ordres du général O'Higgins actuellement directeur de l'Etat du Chili, observait les restes des Espagnols, défaits à Chacabuco, qui s'étaient alors enfermés dans la péninsule de Talcahuano, située sur la baie de Concepcion. Je remplaçai alors un autre officier du génie, dont les opérations n'avaient pas convenu. Ma position était assez délicate, mais je m'en suis assez bien tiré. Je fus chargé de la continuation des travaux pour la défense de la ville de Concepcion. Ce fut alors que je commençai à acquérir un peu de réputation dans l'armée. Les travaux et une conduite militaire dans les différentes affaires qui eurent lieu depuis septembre jusqu'à janvier 1818 me firent distinguer par les généraux et aimer par tous les officiers (vous trouverez ci-joints quelques journaux : mon nom est quelquefois écorché mais ce sont les imprimeurs ou le secrétaire qui en tiennent la faute).

Je ne parlerai du général Brayer parce que je vous envoie une explication de sa conduite imprimée par ordre. Vous pouvez voir la fin de

cet homme qui a fait bien du tort au nom français dans cette partie du monde.

En février 1818, Lima fit partir une nouvelle expédition contre le Chili. Ce fut alors que le général San Martin nous fit retirer de Concepcion pour nous concentrer sur Talca pour attendre de nouveau l'ennemi. A cette époque notre armée comptait près de 9000 hommes et était divisée en deux : une au sud, celle où j'étais, l'autre à l'ouest près de Valparaiso. Pour des raisons particulières je fus envoyé en mission à Valparaiso pour y prendre les mesures nécessaires sur l'état de la place. L'ennemi ayant découvert définitivement ses projets d'attaque, l'armée de l'ouest fut réunie à celle du sud dans le mois de mars 1818 et se mit en marche sur Talca, par où se tenait l'ennemi. Je fus alors rappelé par le général San Martin et repris mes fonctions d'ingénieur, conjointement avec l'autre major. Nous eûmes différentes affaires avec l'ennemi ; enfin, par un de ces événements de la guerre, notre armée fut entièrement dispersée dans une attaque de nuit le 19 mars. Sur ce point, je vous renvoie à notre bulletin. Cependant nous nous réunîmes dans les premiers jours d'avril et nous eûmes la gloire de détruire l'armée ennemie dans les plaines de Maypu, à 5 lieues de Santiago.

Depuis cette époque nous sommes au repos, mais nous préparons le grand coup qui doit donner la liberté à l'Amérique du sud. C'est la conquête de Lima. Notre marine se forme ; elle a déjà donné une grande preuve de sa supériorité à celle des Espagnols. Elle vient de s'emparer dans le mois d'octobre de la frégate Maria Isabella, achetée des Russes, avec la plus grande partie du convoi qui conduisait à Lima 2500 hommes.

Il y a toute apparence qu'avant quelques mois, nous nous embarquerons pour nous porter sur Lima. Je ne doute pas du succès de notre expédition, parce que les habitants sont déjà disposés en notre faveur, ou, pour mieux dire, aiment aussi la liberté.

Pour en revenir à ma personne, je vous assure que depuis deux ans elle a bien changé. Ma santé est très altérée par toutes les fatigues des deux dernières campagnes. Vous devez penser que j'ai du bien travailler pour pouvoir remplir avec honneur le poste qui m'avait été confié. J'ai fait mon devoir avec plaisir. J'ai acquis l'amitié et l'estime de mon chef, le général San Martin. Mes compagnons d'armes me montrent beaucoup d'attachement. Je ne peux rien désirer de plus, si ce n'est que d'aller vous embrasser encore une fois et revenir prendre mon poste, ce que je compte faire aussitôt que nous aurons terminé notre tâche : l'indépendance générale du sud. C'est alors que j'aurai le bonheur de vous revoir sans rougir, puisque si je n'ai pu être utile à la patrie qui m'a vu naître, je l'ai été à une autre qui m'a accueilli dans ma disgrâce.

Je suis dans ce moment lieutenant-colonel (ce grade répond à colonel en France), commandant le corps du génie, et adjudant général à l'état-major de l'armée unie des Andes et du Chili. J'ai commencé à organiser le corps, qui compte déjà quelques officiers distingués. Parmi eux se trouvant un major suédois et un capitaine russe. Les autres sont des jeunes Américains dont les dispositions promettent beaucoup. Aussitôt que nous aurons le repos désiré, nous mettrons tout cela en meilleur ordre. Ce que nous avons fait est déjà beaucoup, j'en suis moi-même étonné. Dans toutes mes dispositions et opérations, j'ai toujours suivi le système adopté au dépôt de la guerre. Notre bureau topographique, dont je suis aussi chargé, renferme déjà de bons matériaux sur cette partie de l'Amérique et par la suite nous pourrons dresser une bonne carte, travail que je compte faire aussitôt que les circonstances le permettront. Le Chili est un pays qui, un jour, jouera un grand rôle dans l'Amérique du sud, soit par sa position géographique, soit par le caractère de ses habitants qui sont doués de la plus grande intelligence. Je suis étonné des progrès rapides qu'ils ont faits seulement depuis deux ans. Tout était comprimé sous le joug espagnol. Or

voit que ce Gouvernement ne cherchait qu'à extraire l'or et à maintenir le peuple généreux dans le plus horrible esclavage. Je ne doute pas que vous connaissiez les progrès de notre révolution. Car elle doit bien occuper l'Europe en ce moment. Depuis un an les étrangers abondent sur ce continent. Le commerce est assez florissant, mais il tombe toujours entre les mains des Anglais. Jusqu'à présent je n'ai pas vu flotter d'autre pavillon sur le Pacifique. Il faut espérer qu'après la conquête de Lima, l'Amérique du sud sera reconnue indépendante par les puissances de l'Europe. Leur intérêt particulier l'exige sous tous les rapports.

En voilà à peu près assez pour vous mettre au courant des événements dont j'ai été témoin depuis deux ans passés. A présent, je désire avec la plus grande impatience recevoir de vos nouvelles. Peut-être que bien des choses se sont passées depuis deux ans ! Parfois je ne sais où donner de la tête, je ne cherche que mon travail pour me distraire des tristes idées qui m'accablent. Comme je vous l'ai déjà dit dans plusieurs de mes lettres (si elles vous sont parvenues) il faut envoyer des lettres à Buenos Ayres. De là, le Gouvernement pourra me les faire parvenir, sur tous les points où je puis me trouver. Comme il part tous les jours des bâtiments de Londres vers Buenos Ayres, il faut les adresser d'abord à Mr. Notteux (Brook Street n°4 near Mansion house). Ce négociant qui a toujours beaucoup de complaisance pour nous fera son possible à cet égard. Quant à moi je vais faire de mon mieux pour que celle-ci vous parvienne le plus tôt possible. Car il peut se faire que vous ayez quelques inquiétudes sur mon sort. Cependant si vous avez vu quelques journaux étrangers, vous aurez pu entendre parler de moi ; je sais que plusieurs en ont parlé.

Je ne vous parlerai pas de nos ressources parce que je suis ici réduit à mes appointements qui, partout ailleurs seraient beaux (près de 9000 francs). Mais comme tout est très cher et que par suite de la guerre, j'ai

déjà perdu une fois tous mes équipages, on est obligé de prendre des mesures d'économies. Avec le temps tout s'arrangera d'ailleurs. J'ai déjà un avenir assuré si notre cause triomphe.

Je suis toujours seul, c.à.d. que je n'ai pas encore fait la plus grande sottise. J'aurais pu me marier avec quelque avantage, mais je me suis déterminé à attendre les résultats. J'ai trouvé et trouverai facilement quand je voudrai. Vous devez peut-être croire qu'il y a vanité de ma part, mais point du tout ; vous ne connaissez pas les dames américaines. Elles aiment beaucoup les étrangers et ayant fait parlé de moi, elles montrent encore plus d'attachement. Laissons ce sujet ; en temps et lieux nous nous consulterons à cet égard.

Donnez-moi des nouvelles d'Aline, elle doit être [illisible] à présent et par conséquent raisonnable. Ce que fait le bon Marc. Si Louis est toujours un diable. Combien il me tarde de les revoir et de vous embrasser tous.

J'aurais bien des petites choses à vous demander. N'ayant aucune certitude si ma lettre vous parviendra, j'attendrai pour cela la première occasion qui se présentera pour la France, c.à.d. une personne qui ira directement. Mais je crois qu'il vaudra mieux que je fasse le voyage aussitôt après la campagne, si toutefois Dieu me prête vie. Jusqu'à présent j'ai eu beaucoup de bonheur, après m'être trouvé dans des engagements très vifs au corps à corps, car j'ai fait plusieurs fois le hussard et non l'officier du génie. Une autre occasion assez curieuse : j'ai eu mon manteau (ou poncho) enlevé sur ma poitrine par un boulet de 24 d'une des batteries espagnoles au siège de Talcahuano. Je conservai les restes du poncho (ou manteau indien). Il était percé en cinq ou six endroits. C'est un coup très extraordinaire. J'en ai été quitte pour le bras gauche enflé pour quelques jours. Si les espagnols m'ont fait travailler, je leur ai donné aussi quelquefois du fil à retordre. Je crois que si un diable me prenait, ils

pourraient fort bien me faire faire quelques grimaces ! Mais ils auront bien à faire pour me prendre vif.

Aussitôt que nous aurons quelque chose de nouveau, je m'empresserai à vous le faire savoir car en ce moment nous faisons tous nos préparatifs d'expédition. Nous avons aussi pour commander la marine le Lord Cochrane qui est arrivé il y a peu de jours de Londres. C'est déjà un bon présage et c'est l'homme qu'il nous faut pour nous rendre maître du Pacifique. Nos forces sont de 1 vaisseau de ligne, 2 frégates, 3 corvettes et 4 forts bricks... et les espérances de prises.

J'ai retrouvé ici plusieurs de mes compatriotes ; plusieurs sont aussi en service et se conduisent bien. A présent je me trouve un des plus anciens parce que la conduite de Mr. Brayer fait bien du tort. Cependant les fautes sont personnelles.

Vous serez sans doute étonnés de la longueur de ma lettre, vous direz sans doute qu'il faut que je sois bien changé pour tenir tant de patience. Cela est vrai, je suis devenu un peu plus raisonnable. Mais cela m'a coûté cher. Il ne faut plus y penser.

Dans ce moment, je suis en congé ; le général a bien voulu me donner une permission pour soigner ma santé qui est assez mauvaise. Car les douleurs m'empêchent pour ainsi dire de marcher. Je compte sous peu de jours aller aux bains de Cauquen dans la Cordillère des Andes. Ce sont des eaux minérales excellentes. Me voila comme ces vieux invalides. Il est vrai aussi qu'il y a un peu de ma faute. Comme dit le proverbe, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

Je vous envoie plusieurs papiers publics, afin que vous connaissiez à quoi en sont nos affaires dans cette partie du monde. Diable si je pensais au Chili il y a trois ans. Fait ce qu'il y a de plus étonnant, me rencontrer ici avec beaucoup d'officiers étrangers (anglais particulièrement) contre

lesquels j'ai déjà fait la guerre en Europe, que j'ai même connus dans le Midi ; et qu'aujourd'hui se trouvent mes amis et compagnons d'armée.

Depuis que je suis en Amérique je n'ai reçu aucune nouvelle de qui que ce soit. J'ai cependant écrit à Marc une fois et à Rabuty, pour lui dire que s'il voulait venir me rejoindre, je lui ferais avoir une place. A Richard que s'il voulait venir au Chili il pourrait faire d'excellentes affaires en y apportant tout ce qu'il fait pour son état ; car il n'y a personne ici ; on est obligé d'envoyer à Londres si l'on veut avoir quelque chose de gravé. En un mot, c'est un pays qui offre des ressources, et plus quand il sera calmé. Je compte m'en tirer bien une fois que je serai en retraite. Le Chili est très fertile, particulièrement le sud. Les mines y sont abondantes, de toutes les espèces, particulièrement l'argent et le cuivre, et ne demandent que des fonds et des hommes qui sachent les travailler. Car les Espagnols les travaillaient encore comme du temps de la conquête. Depuis Copiapo jusqu'à Chiloe, il n'y a qu'un million d'habitants. Le pays peut en contenir et nourrir plus de 15 millions. Tous les fruits y abondent ; les bestiaux, chevaux de même et à vil prix. Son industrie peut être portée au plus haut degré parce qu'il y a beaucoup de ressources avec les habitants, et surtout quand ils seront entièrement libres et qu'ils auront secoué le joug des préjugés. A cet égard ils ont fait déjà de grands progrès. Comme je l'ai dit plus haut, le Chili sera un Etat florissant avant quelques années. Son gouvernement actuel est bon, protège les étrangers qui viennent s'y établir. Le directeur suprême, général O'Higgins, est un homme qui encourage les arts et dont toutes les démarches sont de rendre les Chiliens heureux. L'Etat du Chili est allié avec Buenos Ayres 1^o) par reconnaissance, puisque c'est ce dernier qui lui a rendu la liberté. 2^o) par ses relations de commerce. Il faudrait dire beaucoup pour mettre au courant de l'histoire de la Révolution de l'Amérique du sud, particulièrement de Buenos Ayres et Chili ; Mr. de Pradt a publié là-dessus un ouvrage très intéressant.

Comme je sais que Papa le connaît et qu'il est à Paris, je le prie de me rappeler à son souvenir, de lui dire qu'il a des amis ici et qui savent apprécier son ouvrage.

Comme j'ai dit tout ce que j'avais à dire, je vais conclure en vous recommandant de ne pas oublier de me donner de vos nouvelles par la voie de Mr. Notteux ou par Buenos Ayres s'il y a des occasions. Il faut mettre mon adresse comme il suit : Al Sr. Dn Alberto d'Albe, teniente coronel, comandante de ingenieros de los extos unidos de los Andes et Chili, donde se halla - par Buenos Ayres.

Si la lettre est expédiée par Mr. Notteux ou tout autre personne sous le couvert d'une maison de commerce de Buenos Ayres (à Londres il y a un paquebot qui part tous les mois pour B.A. Il n'y a qu'à les mettre tout simplement au bureau. Je crois que c'est le parti le plus court. C.a.d. à Mr. Notteux ou tout autre pour qu'il les expédie.

Adieu mon cher Papa et ma chère Maman. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que ma bonne sœur Aline, Louis et Marc.

Votre respectueux fils, d'Albe.

Bien des choses de ma part à toutes les anciennes connaissances, Lameau, etc, etc. A Lameau, qu'il m'écrive et me dise comment vont ses affaires.

Située à 20 lieues au nord de Santiago, Vallée de Aconcagua, 20 janvier 1819

Mon cher Papa, ma chère Maman,

J'ai retardé le départ de cette lettre pour la faire parvenir plus sûrement par la voie de Mr. le général Bernard. Je la remets au Consul Américain (des Etats-Unis du Nord) qui retourne auprès de son Gouvernement. Je n'ai rien de particulier à vous dire de plus. Seulement que ma santé est parfaitement rétablie et que je suis en ce moment en

mission. Notre armée vient de prendre les cantonnements pour de nouvelles opérations. Seulement je vous demande des nouvelles. Employez les moyens indiqués ci-dessus et aussi par le général Bernard auquel je donne aussi un moyen sûr. C.a.d. de les adresser à Mr. le chef de l'état-major général de Buenos Ayres, ainsi : Sr. Brigadier y Jefe de l'Estado Mayor general des las Provincias Unidas de Buenos Ayres (Rio de la PLata), en Buenos Ayres.

Comme c'est mon chef, il me les fera parvenir. Adieu, je vous embrasse de nouveau de tout cœur. Je suis un peu pressé car je suis obligé d'aller à trois lieues d'ici pour remettre mes lettres qui doivent partir cette nuit.

D'Albe.

Lettre 9 :

Rio de la Plata, Buenos Ayres, 25 août 1819

Mon cher Papa,

Je profite du départ d'un bâtiment français pour te donner de mes nouvelles. Depuis près de trois ans j'ai eu le plaisir de t'écrire plusieurs lettres, mais je n'ai pas reçu une seule réponse. Mes deux dernières, une par Mr. le général Bernard par voie de l'Amérique du nord ; l'autre par Mr. Notteux.

Après avoir couru pendant deux ans tout le Chili, le Pérou, etc, je suis revenu ici. J'ai été nommé colonel commandant le génie et chef du bureau topographique des armées des Provinces Unies du Rio de la Plata. Après deux ans et demi de campagne, j'ai été parfaitement reçu et traité par le Gouvernement. Notre général en chef, San Martin, m'a toujours traité comme un ami. On parle d'une grande expédition d'Espagne. Je suis chargé des travaux de défense. Je suis content, le nom d'Albe est connu, respecté en Amérique du sud. J'ai retrouvé le brave Deschamps ici. Tu ne

peux te figurer le plaisir que j'ai éprouvé. C'est un riche propriétaire. Il me charge de te dire bien des choses ; nous espérons qu'un jour nous pourrons avoir le plaisir de te revoir et t'embrasser. Dans peu de jours j'aurai le plaisir de t'écrire par une autre occasion pour te donner des détails sur toutes nos opérations. Je suis si pressé parce que le bâtiment va mettre à la voile. Je t'embrasse bien, Maman, Aline, Louis, le bon Marc.

Ton respectueux fils, Joson

Adresse : Sr Dn Alberto d'Albe, teniente coronel de ingenieros
Buenos Ayres.

Lettre 10 :

Chili, puerto de Valparaiso, le 4 août 1820

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je profite du départ de la frégate de guerre de S. M.B. l'Andromaque pour vous donner de mes nouvelles. Je n'ai pas eu le plaisir de recevoir de vos nouvelles depuis le 8 juillet 1819, date de la lettre que je reçus en novembre dernier et en réponse à mon paquet de 1818 qui vous parvint par la voie de l'amigo Bernard. Depuis ma lettre de janvier 1819, j'ai eu le plaisir de vous en écrire plusieurs, savoir de Mendoza, de Buenos Ayres, de Cordova, etc. Comme depuis cette époque il y a eu tant de mouvements dans cette partie du monde et que j'ignore si vous avez reçu mes lettres, je vous donnerai quelques détails de ce qui m'est arrivé. Je commence par vous tranquilliser sur ma santé, elle est meilleure que jamais. Ma situation est toujours bonne et sera avantageuse sous peu. J'ai fait aussi la dernière folie que puisse faire un homme, je me suis marié il y a huit jours avec une aimable femme, assez jolie, bien élevée, de bonne famille, pas très riche ; mais nous n'avons pas besoin de cela. Je vous fais passer tous les papiers relatifs à cet acte. Seulement vous saurez que cela a fait le plus grand plaisir à mes chefs, mes compagnons et aux habitants du

Chili, qui ne cessent de ne donner des preuves d'estime et de reconnaissance pour mes services. Je vous fais passer aussi quelques copies de lettres que j'ai reçues du Gouvernement pour vous tranquilliser.

Après la bataille de Maypu en avril 1818, nous nous sommes occupés des préparatifs pour l'expédition de Lima. A cet effet nous commençons à créer une marine et à former une autre armée. Quelques troubles intérieurs nous ont fait différer nos opérations. Aujourd'hui l'ordre est rétabli et tout va bien. Sous 15 jours nous allons mettre à la voile pour donner la liberté au Pérou et déclarer notre inter-indépendance. Les habitants de ce beau pays nous attendent avec impatience. Notre armée est de 6000 hommes bien disciplinés, quoiqu'en petit me rappelle nos beaux jours !! Notre escadre se compose de 1 vaisseau, 4 frégates, 1 corvette, 4 bricks et 12 canonnières ; 14 transports. Nous n'avons rien à craindre. Les dispositions de notre brave San Martin sont si bien prises, qu'il y a tout à espérer. Je compte vous écrire de Lima la prochaine fois.

Voici ce qui m'est particulier depuis 1819 : au mois de mars de la même année, je passai à Mendoza avec mon général et une division d'observation pour la tranquillité de la province de Cuyo. Je restai à Mendoza jusqu'au mois de juillet. Pendant ce temps je fis exécuter plusieurs travaux pour le bien public. Je fis deux voyages 1° au nord de San Juan de la Frontera pour reconnaître le pays et y voir les mines de Cacha. Le second, je le fis au sud de Mendoza, sur les rives du Rio Grande, chez les indiens Pehuenches où je restai 20 jours parmi eux. (un jour je vous ferai copier tous mes journaux, plans, vues, pour vous les envoyer, si je ne puis venir vous les présenter). Le Gouvernement de Cuyo me fit présent de 200 arpents de bonnes terres. Mais les circonstances ne me permettent pas de m'en occuper pour le moment. C'est toujours cela pour les enfants qui viendront. A présent il faut penser différemment et changer de conduite, et mon bonheur sera de pouvoir aller vous embrasser

avec ma chère Manuelita (nom de ma femme) qui désire bien vivement vous connaître. Je suis bien persuadé que vous serez bien contents de mon goût. Ce n'est pas une étourdie, elle peut avoir 20 ans. Je lui faisais la cour depuis mon arrivée dans cette ville en 1817. Nos peines et nos séparations peuvent former un roman. Dès le commencement j'avais obtenu son consentement et celui de sa famille, mais j'avais différé toujours pour mettre à exécution mon projet au moment que je quitterai la carrière des armes. Mais je n'ai jamais pu obtenir ma démission ; il a fallu se résoudre. A présent je sais que je suis heureux.

Pour en revenir aux événements, en juillet 1819, Buenos Ayres et les Provinces étaient menacés par les Espagnols (l'expédition devait partir de Cadix). Alors le Gouvernement me fit appeler et me chargea de tous les moyens de défense. Je me rendis de Mendoza à Buenos Ayres en huit jours, je fis tous mes travaux et organisai le bureau central du génie. Au bout de trois mois, ayant appris que l'ennemi ne pouvait mettre à exécution son projet et que les troubles d'Espagne assurent notre système, je demandai au Gouvernement à retourner à Mendoza pour me réunir à mon général qui ne cessait de travailler pour préparer son expédition. Je ne pus l'obtenir. Je fis deux campagnes, la 1° de 4 mois sur Santa Fé contre les perturbateurs de l'ordre ; l'autre contre les indiens Pampas, de deux mois ; ces deux campagnes achevées en avril 1820, me firent estimer et obtenir beaucoup de considération, par les ennemis mêmes. Toujours comme officier du génie et bon soldat, j'ai acquis une telle habitude du cheval et me suis mis aux usages du pays, que les naturels mêmes sont étonnés. Par mes itinéraires et plans, j'ai parcouru depuis mars 1819 à juillet 1820 près de 3000 lieues, toujours à cheval, faisant des reconnaissances, etc. J'ai réuni des matériaux précieux sur toute cette partie de l'Amérique du sud. C'est-à-dire soit par mes reconnaissances et celles de mes officiers. A Lima je compte les réunir et publier une assez

bonne carte (si dios lo permite). Je vois à présent que les hommes ne peuvent former dans l'adversité. Je sais ce qu'en vaut l'aune, j'ai acquis beaucoup de facilité pour lever des plans et je suis parvenu aussi à former quelques bons officiers dans mon arme. J'ai eu le malheur d'en perdre deux pendant mon absence du Chili ; un tué sur les côtes du Pérou qui était à bord de notre escadre ; et l'autre empalé par les indiens de Arauco. Il m'en reste quatre à présent sur ce point ; les autres sont à Buenos Ayres.

Au mois d'avril passé, avec beaucoup de peine, le Gouvernement de Buenos Ayres me permit de retourner au Chili pour faire partie de l'expédition. Je passai à Cordoba et Mendoza, fus embrasser mon général qui m'attendait avec impatience, parce qu'il m'avait demandé plusieurs fois au Gouvernement des Provinces. Depuis trois mois je n'ai cessé de travailler et préparer les matériaux pour la campagne que nous allons ouvrir. J'y vais sous le titre suivant (à Buenos Ayres j'ai été fait lieutenant-colonel en pied c.a.d. effectif) : commandant général du département du génie et 1^o adjudant de l'état-major général de l'armée libératrice du Pérou.

Je sais qu'il est pénible de me séparer si tôt de ma femme ; mais mon devoir avant tout. Il faut qu'elle apprenne à être femme d'un militaire. Elle n'a besoin de rien, au sein d'une famille qui nous aime. De mon côté je vais travailler de manière à nous mettre à l'abri du malheur. Mon général, qui est en même temps mon ami, m'a offert sa protection dans toutes les circonstances. Le jour de mon mariage, il m'a dit : « D'Albe, vous avez à présent un plus grand motif à défendre ce pays. »

Nous faisons tous de grands sacrifices, nous sommes toujours au 2/3 de la solde. L'on me doit près de 10000 francs à présent. Mais comme nous en sommes tous là, il faut prendre patience et faire la guerre en vrai spartiate. On nous a promis de régler tout à Lima. Alors, je pourrai arranger aussi mes affaires d'outremer. J'espère que vous avez reçu ma

lettre de Cordova où j'ai passé huit jours. Je l'ai remise à quelqu'un de sûr ; elle était en seconde réponse à celle du 8 juillet de toute l'aimable bonne famille. Le souhait d'Aline est accompli ; sa belle-sœur est bonne et aimable, j'espère qu'elles s'aimeront. Ma nouvelle famille se compose de la mère (le père est mort il y a six ans), 4 frères commerçants dans ce port, seulement un qui est professeur de navigation à Lima ; ma femme et une autre sœur. Je vis chez ma belle-mère avec ma femme.

Mon mariage a été fait militairement, sans cérémonie. Le matin, je fus demander la permission au général, suivant la coutume. Le soir à 6 heures il m'envoya le Vicaire Général de l'armée, y la bénédiction fut donnée, nous avons soupé, nous nous sommes couchés !

Nous espérons que toute la famille se porte bien ; quand nous retournerons à Sèvres, nous rapporterons des camotes, des chirimollas, etc pour le jardin de Maman. Pour Papa nous lui porterons des costumes des indiens, des gauchos ; vues, plans de la fameuse Cordillère des Andes ; des minéraux, etc. Pour Aline et Marc, il faut qu'ils travaillent un peu mieux. J'espère mettre le premier sur le chantier avant mon départ. Pour lui, il faut que ma conduite lui serve de leçon et qu'il ne donne pas autant de peine à ses parents comme je l'ai fait ; mais tout doit être oublié à présent.

Je suis charmé de savoir que Rabuty se porte bien ; j'aurais désiré le voir ici et lui faire donner un bataillon.

Je vais à présent donner la plume à ma chère Manuelita. Il faudra lui enseigner le Français, mais ce sera pour le retour. Elle est si heureuse que je crois qu'elle devient folle. J'aurais désiré vous envoyer son portrait, mais les artistes sont rares ici. J'aime mieux vous conduire l'original.

Adieu mon cher Papa, ma chère Maman, nous vous embrassons bien tendrement ainsi que Aline, Louis et Marc.

Votre respectueux fils, José Alberto d'Albe.

Ma belle-mère, sœur et frères me chargent de toutes les expressions possibles et du plaisir qu'ils ont éprouvé de cette union.

Valparaiso, 20 août 1820

Cher Papa, chère Maman

Sous trois ou quatre jours nous devons mettre à la voile; nous faisons embarquer les troupes dans ce moment. Il faut espérer que nous serons heureux !

Ma femme a été très malade ces jours derniers, même en danger. Elle va beaucoup mieux à présent. Les médecins disent que c'est un commencement de grossesse. Nous serons aussi Papa. Je ne puis pas vous faire copie des lettres que je vous avais promises, ce sera pour la prochaine lettre. J'ai tellement à travailler que j'en pers la tête.

Donnez-moi le plus souvent possible de vos nouvelles, plus par Buenos Ayres, à présent je suis de résidence au Chili.

Envoyez mes lettres à Mr. John Notteux :

Lieutenant Colonel J Alberto d'Albe

To the care of Mrs Higginson y O'Brien, Santiago du Chili

Si c'est par un bâtiment français l'adresse est celle-ci :

Sr Dn José Alberto d'Albe, Teniente Coronel comandante de ingenieros, Valparaiso, République du Chili.

Comme en réponse à celle-ci il se peut que je me trouve au Pérou, adressez à ma femme : Señora Doña Manuela Lopez y d'Albe, Valparaiso, Chili, qui me fera parvenir les lettres.

Lettre 11 :

Pérou, Pisco le 10 octobre 1820

Mon cher Papa,

Je profite du départ de Mr. Bréfort pour donner de mes nouvelles à la famille. Comme ce Monsieur doit aller à Paris il m'a promis d'aller

vous voir. J'ai eu le plaisir de vous écrire pendant le mois d'août et avant-hier; mes lettres sont parties sous le couvert de Mr. Notteux. J'espère qu'elles vous parviendront sûrement. Dans ces différentes lettres je vous donne des détails de tout ce qui m'est arrivé depuis le mois de mars 1819 jusqu'aujourd'hui de mes différents voyages, campagnes, etc. etc. Je n'ai pas reçu d'autre lettre que celle du 8 juillet 1819 en réponse à celle que je vous fis parvenir sous le couvert du général Bernard. Elle m'a fait le plus grand plaisir. Je l'ai reçue à 50 lieues de Buenos Ayres dans le mois de novembre (près d'un an). Je ne vous donnerai pas beaucoup de détails parce que mes précédentes vous dirent tout. Je me porte bien et j'ai fait comme bien d'autres, je me suis marié le 17 juillet dernier (25 jours avant de m'embarquer pour faire cette campagne). Ma femme est de Valparaiso, d'une bonne famille, de 21 ans, assez jolie, bien élevée et très aimable. Je fis sa connaissance en 1817 quand j'étais commandant du génie à Valparaiso. Dès lors je m'étais décidé, mais je désirais quitter le service auparavant. Je n'ai pu le faire par reconnaissance pour le pays où j'ai mérité la confiance du Gouvernement et où je me suis fait un nom, comme tu as pu le savoir depuis. Cependant j'ai pris mon parti : six mois plus tard ou plus tôt cela ne fait rien à la chose, il fallait en finir et prendre rang en récompensant un amour sincère et cultivé depuis si longtemps. Aussitôt que les circonstances le permettront et que la campagne sera terminée, je demanderai au Gouvernement un congé d'un an pour aller vous embrasser avec ma chère Manuela qui désire vivement connaître la famille.

Je l'ai quittée le 21 août (jour que notre expédition mit à la voile de Valparaiso). Depuis j'ai reçu trois fois de ses nouvelles (une lettre ce matin). Avant mon départ du port nous vous avons écrit tous les deux, sous couvert de Mr. Notteux. Comme cette lettre te parviendra plus tôt, parce qu'elle ne doit pas doubler le Cap Horn, tu peux lui écrire de te les

faire parvenir sûrement, parce qu'il y a des détails que je ne puis, par faute de temps et d'espace, te donner pour le moment.

Mes affaires vont assez bien mais elles seront mieux quand nous serons à Lima. Nous sommes en campagne. Le sort prouvera tout. En attendant je ferai mon service et devoir pour continuer à mériter la bonne opinion des Américains du sud. J'ai trop à dire sur cela, ce sera pour une autre fois. Ne m'écrivez plus par Buenos Ayres parce que la correspondance se perd la plupart du temps. Un de mes amis de Santiago s'est chargé de tout à cet égard. J'espère que Maman, Aline, Louis et Marc se portent bien : quel désir j'ai de vous revoir après tant d'années et de tracas !!!

Adieu mon cher Papa, je vous embrasse tous de tout cœur ; j'en dis autant au nom de Manuela ; qu'il me tarde d'aller la chercher et de vous la conduire !!

Votre respectueux fils qui vous aime tendrement tous, José Alberto d'Albe

J'ai vu Deschamps à Buenos Ayres il y a 5 mois ; il est fermier, il se porte bien, mais il a perdu un bras à la chasse.

Voici mon adresse: el Sr Teniente Coronel Dn Alberto D'Albe, comandante del departamento de ingenieros del Eto libertador del Peru

Sous le couvert de Mrs Higginson, O'Brien
Santiago de Chili.

Lettre 12 :

Monsieur le Baron Bacler d'Albe

Maréchal de Camp des armées du Roi

A Sèvres, près Paris

A bord du vaisseau le Général San Martín

Puerto del Ancon, le 9 novembre 1820 (à 6 lieues au nord de Lima)

Mon cher Papa

Je profite du départ du brick le « Télégraphe » (de Bordeaux) pour donner de mes nouvelles à la famille. J'espère que tu auras reçu mes dernières lettres ; deux par Mr. Notteux, la 1^o en août de Valparaiso, dans laquelle je te faisais part de tout ce qui m'est arrivé depuis le mois de janvier de 1819 jusqu'à mon retour au Chili en mai 1820 (deux campagnes dans les provinces de Buenos Ayres, Cordova, Cuyo, etc.), de mon mariage à Valparaiso en juillet dernier et de nos préparatifs pour la fameuse campagne du Pérou, etc. La 2^o de Pisco, sur les côtes du Pérou (sud de Lima, 40 lieues) par un bâtiment qui allait directement à Londres ; la 3^o avec un Monsieur Bettworth, Anglais de ma connaissance, qui doit aller à Paris ou qui doit te la faire parvenir.

Notre expédition prend la plus belle tournure possible ; nous avons battu nos ennemis sur plusieurs points et plusieurs provinces du Pérou sont déjà indépendantes et sous peu nous entrerons dans la fameuse capitale de cette partie du monde : Lima. Notre amiral, Lord Cochrane, vient de faire le plus beau coup d'éclat en fait de marine : avec 14 chaloupes et 250 hommes, vient d'enlever la frégate espagnole l' « Emeraude » et plusieurs canonnières sous les feux des forts formidables de Callao de Lima. Les habitants n'attendent plus que le moment favorable pour se déclarer pour la cause raisonnable. J'espère que ce sera la dernière campagne que je fais en Amérique ; en voilà déjà cinq. J'aurais des droits au repos et au titre de citoyen. Je ne te parlerai pas de ma position, elle est belle, aimée et estimée plus que jamais.

Je ne te donnerai pas de détails sur mon mariage, parce que j'espère que mes lettres sont parvenues ; que le temps presse dans cette circonstance, parce que nous allons lever l'ancre. Seulement ma femme est aimable, assez jolie, que j'aimais depuis 4 ans presque. Elle est de Valparaiso où j'ai été commandant. La famille est distinguée et à son aise.

Tout le monde a été satisfait et tous ont dit : « D'Albe restera parmi nous à présent ». Cependant, après cette campagne, j'irai vous voir et vous embrasser avec elle. J'ai reçu de ses nouvelles du mois passé ; elle se porte assez bien, elle vient de faire une fausse-couche. Nous en remettrons un autre sur le chantier sous-peu.

J'espère que toute la famille se porte bien. Quel désir j'ai de vous revoir et embrasser tous après tant d'absence. Je n'ai reçu qu'une seule lettre, celle en réponse de Bernard, du 8 juillet 1819, qui me fut remise en novembre même année pendant que j'étais en campagne à Buenos Ayres.

Adieu mon cher Papa ; écris-moi le plus souvent possible. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que ma bonne Maman, Alain, Louis, Marc ; ma bonne femme en fait autant ; elle vous écrit dans ma lettre d'adieu dernier.

Ton respectueux fils qui t'aime tendrement, José Alberto d'Albe

Ecris-moi par Mr. Notteux ; voici l'adresse : Al Sr Dn José Alberto d'Albe, Teniente coronel comandante en jefe de ingenieros del Ejército libertador al Perou, sous le couvert de MM Higginson and O'Brien, del comercio de Santiago de Chili.

Lettre 13 :

Quartier Général en Huaura, 16 décembre 1820

Mon cher Papa,

Aujourd'hui j'ai eu le plaisir de recevoir ta lettre du 8 novembre 1819 ainsi que plusieurs lettres de ma femme (qui est à Valparaiso). Tout cela m'est arrivé dans un bric qui nous a apporté la correspondance. Ta lettre ainsi que les additions de ma bonne Maman, Aine, Marc, Louis, m'ont comblé de joie ; il y avait plus d'un an que j'avais été privé de vos nouvelles. J'ai pris une parfaite connaissance de son contenu et là-dessus il y a bien des choses à dire et je désire avec impatience achever cette

campagne (qui doit être la dernière) afin de pouvoir faire un voyage avec ma femme en France. N'ayez pas d'inquiétude à l'égard de ma conduite, je ferai tout pour le mieux et de manière à ne rien ébranler de mes travaux. Cinq années d'absence m'ont rendu sage et surtout beaucoup de prévoyance. D'ailleurs à présent je ne ferai plus de folies comme auparavant ; j'ai un bon conseiller, ma chère Manuela m'aidera de ses avis.

A présent je sais ce qu'il en est de toute la bonne famille de France, je vous dirai quelques mots de la nouvelle d'Amérique du sud. Depuis mon mariage, j'ai eu le plaisir de vous écrire plusieurs lettres, savoir une de Valparaiso vous faisant part de tout ce qui s'était passé depuis mon départ de Mendoza en juillet 1819, donnant des détails assez intéressants sur la situation d'alors de l'Amérique du sud, du moins du Chili, Buenos Ayres, Pérou. Dans cette lettre je vous fais part de mon mariage avec Manuela Lopez, d'une bonne famille de Valparaiso, en un mot celle que j'avais choisie dès mon arrivée en 1817. J'espère que nous serons assez heureux pour aller vous embrasser un jour ; elle le désire bien vivement malgré la peine qu'elle aura de se séparer de sa mère, frères et sœur qui l'adorent, et de plus elle s'est fait aimer à Valparaiso pour son amabilité et bon caractère. Mon général a été très satisfait et a eu beaucoup de bonté pour moi. Il m'a dit « D'Albe, à présent nous allons travailler avec plus de vigueur ; après nous nous reposerons. San Martín est votre ami, vous lui avez donné des preuves de votre dévouement dans les moments les plus critiques. » Si c'était en Europe, ce serait de l'eau bénite de cour ; mais ici c'est la sincérité.

Je me suis marié seulement 25 jours avant de nous embarquer pour l'expédition du Pérou. Le Gouvernement du Chili, avant mon départ m'a fait remettre un brevet de lieutenant-colonel du génie de la République, officier de la Légion du Mérite Militaire avec 1200 francs par an (parce

que je suis toujours au service de Buenos Ayres ; j'ai cru mon honneur de jamais changé, et j'ai bien fait, j'ai été plus estimé).

A propos, j'oubliais de te dire que sous peu de jours je vais être nommé colonel !! Le major général me le dit il y a deux jours. Je joue une espèce de rôle ici ; il est vrai que tout le monde me connaît et me recherche, soit militaire ou habitant. Les prisonniers demandent : « Estu aquí el coronel d'Albe ? » Ils se rappellent bien de moi !!! Les diables s'ils me prenaient ; mais ils sont Espagnols et moi Français.

Le directeur fit mettre à la disposition de ma femme une maison qui me plaisait beaucoup à Valparaiso. Comme elle appartient à l'Etat, je ferai en sorte d'arranger cela, parce que j'ai des idées à mettre en exécution aussitôt que Lima sera libre ; les avantages que j'ai dans ce pays sont considérables, surtout ce qui est de mon département, c.a.d. Ponts et Chaussées, constructions, fabriques, machines etc, etc. Il a fallu apprendre de tout ; heureusement j'ai eu le bonheur de me procurer quelques bons livres modernes et de bons instruments de mathématiques et d'observation. J'ai sacrifié pour cela près de 8000 francs de mes appointements, mais je ne dois pas les regretter. J'ai fait assez de progrès en fait de géodésie, topographie, au point de pouvoir former quelques élèves qui ont été nommés officiers et qui aujourd'hui se distinguent dans les différentes divisions de l'armée où ils sont détachés comme officiers du génie. J'espère qu'à la fin de cette campagne nous pourrons réunir à Lima tous nos travaux de cinq ans et publier quelque chose d'intéressant pour l'Europe. Ce qu'il faut à ce pays, ce sont des bras et des hommes de talent.

A présent je vais te donner quelque idée sur le genre de guerre que nous faisons : elle n'est pas très sanguinaire, parce que cela n'entre pas dans nos principes. D'ailleurs la force et l'opinion publique sont de notre côté ; les ennemis que nous avons à combattre sont pour la plus grande

partie des Américains du Pérou, qui se trouvent commandés par une poignée d'Espagnols et continue dans l'esclavage : mais l'ordre des choses a changé ; aujourd'hui ces mêmes Américains sont éclairés et viennent se réunir à ses libérateurs. Plusieurs bataillons du Vice-Roi de Lima sont venus se réunir à nous. Notre armée a presque doublé, nous avons battu les Espagnols partout où ils ont voulu s'opposer à l'étendard de l'indépendance. Aujourd'hui nous sommes maîtres de toute la côte, depuis le Cap Horn jusqu'à Panama.

Notre marine, sous les ordres de Cochrane, a fait des prodiges de valeur ; en un mot il commande le Pacifique. Lima est pour ainsi dire bloqué et à tout moment nous attendons des nouvelles de sa révolution. Nous sommes ici commandant une des plus belles positions militaires que j'ai vu. Je l'ai fait fortifier suivant les ordres du général en chef.

L'ennemi sera réduit et il n'y aura pas beaucoup de sang répandu. Après cela, nous les embarquerons pour l'Espagne, nous ne leur voulons pas faire de mal, seulement qu'ils rendent aux Américains leurs droits. Point de politique ; je sais que tu ne l'aimes pas. Pour te divertir, je t'envoie quelques bulletins de notre armée. Je suis chargé de la partie militaire, parce que celle-là je commence à m'y entendre un peu. La partie politique n'est pas non plus de mon goût. Cependant à force d'être parmi les loups, on fait comme eux.

J'espère que dans deux mois nous serons à Lima, parce que les vivres leur commencent à manquer ; le Vice-Roi est aux abois parce que ses troupes désertent tous les jours. Les provinces de l'intérieur sont en plus grande partie en notre pouvoir. Les fameux minéraux Cerro de Potosi et Cerro de Pasco, les Espagnols y ont été battus complètement et prisonniers. Cochrane de son côté est maître de la mer ; tout ce qui se présente de Cadix est gobé à l'entrée de Callao ou port de Lima. Je ne désespère pas qu'après avoir bien disposé de mes affaires et organisé le

bureau central à Lima, avoir le plaisir de faire un tour en France et il peut se faire que ce soit pour affaire de service. Cela sera pour moi un double avantage.

Il faut que je pense à finir ma lettre, car il est 3 heures du matin et j'ai tellement à faire que quelquefois je suis las comme tu peux le voir. Ma correspondance, relativement à mon service est assez étendue; à Buenos Ayres, Chili, intérieur du Pérou, Quayaquil, sur tous les points j'ai des officiers en commission. Ici, j'en ai 5 assez bons, entre autres en nommé Althaus; c'est un Allemand de beaucoup de talent et de bravoure; il est major, c'est mon second. Il t'a connu beaucoup pendant les campagnes de Prusse. J'ai aussi un dessinateur anglais de beaucoup de mérite; il est chargé de faire les vues en général. Comme c'est un véritable artiste, un peu à la Lantara, je le laisse faire à son goût; mais le dépôt s'enrichit tous les jours parce que rien ne lui échappe: croquis, vues, costumes, etc. Vraiment c'est un pays curieux pour un observateur. Combien il me tarde de te faire voir mes cahiers de campagne. Parce que quand j'ai un moment à moi, c'est mon unique plaisir, surtout que je suis marié. Je suis devenu d'un triste de diable; il est vrai que quitter sa femme après 25 jours, il y a de quoi se donner au diable. Elle, de son côté, est sur les épines, elle m'écrit par tous les bâtiments qui viennent de Valparaiso au Pérou; elle te porte bien; après deux mois et demi de mariage elle fit une fausse couche, surprise parce qu'on avait dit qu'un bâtiment de l'expédition avait péri; cela n'était pas.

J'espère que ma bonne Maman sera contente d'elle; elle est bonne et aimable, assez jolie pour moi. Ce qui me plaît le plus, c'est qu'elle est très au fait d'une maison, raisonnable et pas coquette. Pour la mettre plus à son aise, outre qu'elle soit parfaitement chez ma belle-mère, je lui laisse les 2/3 de ma solde et je suis sûr que cela sera bien économisé (600 francs par mois). Hier et aujourd'hui ont été pour moi fête, parce que j'ai reçu

des nouvelles de tous côtés; de Paris, de Toi, Maman, Aline, Marc et Louis. De Valparaiso, de ma belle-mère, mes beaux-frères et sœur. J'ai reçu aussi des compliments de mon beau-frère que j'ai à Lima, qui m'attend avec impatience; il est marié et professeur de navigation.

J'espère que tu auras reçu toutes mes lettres depuis le 2 mai 1819 jusqu'au mois de septembre 1820, toutes par MR. Notteux, exceptées deux. Je ne puis vous exprimer tous les désirs que j'ai de vous voir, afin de vous mettre au courant; mais comme il faut de la prudence dans ce monde, il faut attendre que ce pays soit entièrement libre. C'est bon pour les jeunes gens de l'habiter; je ne doute pas de tous ses avantages. Je vais m'occuper à mes moments de loisir de t'écrire par le premier courrier qui partira pour le Chili; il y a beaucoup à dire. Ce pays-ci, le Pérou, est tout différent du Chili et Cuyo. Le pays offre un aspect aride, sable, dunes, montagnes (cordillère), des déserts de 30 à 40 lieues sans eau. Comme l'Egypte. Mais toutes les parties arrosées sont délicieuses; les vallées sont de véritables paradis et très bien cultivées par les indiens descendants des Incas. Les nègres sont employés aux plantations de sucre, etc. Ils étaient très maltraités; aujourd'hui leur sort est adouci, ils sont traités comme des hommes. Notre général est un vrai père, je ne doute pas que l'on parle de lui comme un second Washington. Les esclaves qui servent dans nos bataillons sont libres, eux et leur femme, descendants. Ce sont les vrais défenseurs de la patrie. En un mot il y a tant à dire qu'il faut attendre. Nous verrons bientôt cette fameuse cité de Lima, opulente, riche, la capitale du Nouveau Monde. On en dit tant de merveilles qu'il faut la voir pour le croire. Quelle réforme nous allons y faire subir, parce qu'on dit que c'est le séjour de la volupté, mollesse, richesse, etc. Pays de Sybarites et nous autres qui sommes de vrais Spartiates. Je ne te parlerai pas des progrès qu'a fait le Chili depuis 4 ans; c'est inconcevable. A dire la vérité,

du temps des Espagnols ce pays était arriéré de cent ans sur l'Europe; c'était l'unique moyen de l'Espagne pour le conserver.

En général les habitants sont très vifs; beaucoup de facilité pour les arts, sciences; braves, entreprenants. Notre armée, quoique petite (12 à 13000 hommes) a pris un bon ton, bonne discipline, bons officiers. Ici nous sommes fort peu d'étrangers et même nous ne sommes plus considérés comme tels; six en tout de Français qui tous les jours se distinguent dans leur armée, artillerie et cavalerie. Avant notre départ du Chili, beaucoup se sont mariés. Il est vrai que les Chiliennes sont très aimables. A Lima c'est différent, ce sont les sirènes de l'Amérique; pauvre celui qui se marie là.

J'espère que bientôt j'aurai le plaisir de recevoir de vos nouvelles, car votre dernière lettre a déjà plus d'un an de date. Je vais envoyer celle-ci à Manuelita pour qu'elle la fasse parvenir avec le premier bâtiment de Valparaiso à Londres. Je n'écris pas plus parce que je sais que ma lettre est pour toute la bonne famille que nous serons heureux de pouvoir embrasser. Manuela me charge de compliments à toute la famille de Paris, qu'elle embrasse de tout son cœur; combien elle désire connaître sa sœur Aline. Ma belle-mère me dit de même pour la bonne famille. Elle m'a écrit et la bonne vieille m'a envoyé dans sa lettre un scapulaire de Nuestra Señora de Carmen qui est la patronne de notre armée. Il m'a fallu me le pendre au cou dessous ma chemise. On dit que cela préserve des balles et boulets!!! Il est vrai (je commence à être superstitieux!) que lorsque je partis de Valparaiso pour l'armée, Manuela m'en donna un (alors je lui faisais la cour). Je l'avais sur moi quand un boulet de 24 et 5 mitrailles mirent en pièce mon ponchito (petit manteau) au moment que je montais à l'assaut du fort de Calcaguano et où j'ai eu l'honneur de prendre une batterie avec 40 hommes contre 250 Espagnols. Dans la cathédrale de Buenos Ayres, il y a un drapeau que je pris à Maypu au milieu d'un

bataillon ennemi et beaucoup d'autres petits traits que j'aime à me rappeler parce qu'alors j'aimais déjà Manuela.

Adieu mon cher Papa; je t'embrasse bien tendrement ainsi que Maman; combien ses 4 mots m'ont fait de plaisir; ainsi que Marc et Aline. Louis, nous irons le chercher et nous en ferons un intendant de province; cela quand la guerre sera finie; il doit être homme à présent; il faut travailler, cela n'est jamais perdu.

Adieu Cher Papa. Ton respectueux fils, Alberto d'Albe.

Note 1: Huaura (quartier général), ville située à 30 lieues au nord de Lima, sur la rive droite de la rivière du même nom, à une lieue de son embouchure, dans une belle vallée. Plusieurs petites villes d'indiens ont beaucoup de plantations de sucre et pâturage pour les animaux. Toute cette vallée peut avoir 30 lieues jusqu'au sommet de la Cordillère, Coxatambo. Près de 40000 âmes, beaucoup de nègres esclaves et d'indiens tributaires, avant notre arrivée. Au reste j'ai une foule de notes et de cartes intéressantes, résultats de mes travaux et de ceux de mes officiers. J'espère pouvoir te les présenter après cette dernière campagne. Tous les étrangers, parmi eux quelques savants, qui sont venus visiter mon bureau au Chili, sont restés extasiés à la vue de mes matériaux; tous sont manuscrits. En Europe on a une triste idée de ce pays, de son abondance en tous genres; de sa fertilité, de ses minéraux. Quand ce pays aura terminé sa guerre, c-à-d- assuré son entière indépendance, ce sera la terre promise. Parce que jusqu'à présent les Espagnols l'ont maintenu dans le plus grand esclavage et ignorance; hier c'était un crime d'être étranger, à moins d'être Espagnol. C'était le véritable intérêt de l'Espagne.

Note 2: de Pisco je t'ai écrit une lettre dans laquelle je te donnais des détails sur notre position. Nous commençons alors notre campagne en septembre dernier; depuis je t'ai écrit deux autres lettres, peu de mots: Ire

par un Anglais de ma connaissance qui allait à Paris et l'autre par le « Télégraphe », de Bordeaux. Ma femme vous écrit dans ma première lettre de Valparaiso ; cette lettre a du partir avec le capitaine Sheriff, de la frégate de S.M.B. l' « Andromaque » ; il devait la remettre lui-même à Mr. Notteux.

Lettre 14 :

(Sans lieu d'émission, adresse ni date)

Mon cher Papa

Tu pardonneras mon gribouillage, car il m'est impossible de le relire ; cela doit faire un curieux mélange pour toi. Les hommes d'importance n'y regardent pas de si près...

Je vais fermer mes lettres parce que le bâtiment va partir. J'espère que ma prochaine sera de Lima, si toutefois Dios lo quiere, il n'y a pas de doute que nous aurons un autre petit bal avant d'entrer. J'embrasse tout le monde de tout cœur.

Lettre 15 :

Valparaiso, 24 janvier 1822

Cher Papa et chère Maman,

Je n'ai pas pu profiter du départ du vaisseau, il était déjà à la voile au moment où je fermais la lettre. A présent je profite du départ de notre sénateur, le chanoine Cienfuegos. Il est inutile de vous répéter ce que je vous ai dit plus haut ; je ne puis vous écrire plus en longueur pour le moment, parce que je suis accablé de travaux. A peine ai-je le temps de prendre mes repas. Sous peu de jours il doit partir plusieurs bâtiments marchands pour Londres ; je profiterai alors pour vous donner quelques détails du pays. Nous avons encore beaucoup à faire, l'ennemi principal n'est plus à craindre ; mais il faut étouffer les partis ; malgré cela le Chili

est le plus tranquille et le plus beau de tout ce que j'ai vu de l'Amérique du sud.

Aujourd'hui j'ai su, par les papiers publics de Lima, que ce Gouvernement m'avait donné une nouvelle médaille d'or et que j'étais nommé commandeur en bénémerite de l'ordre du Soleil avec 500 piastres de pension tous les ans. Je vois que pendant mon absence on ne m'oublie pas. A présent quand je vais à la messe les dimanches, j'ai l'air d'un personnage : 6 décorations sur la poitrine. Avec les grosses épaulettes de major (comme celles de France, or et argent). Cela ne me va pas mal. De Buenos Ayres, on m'a décrété aussi une aiguillette d'honneur, avec des lettres de remerciements en me décernant le privilège de citoyen de toutes les villes des Provinces Unies du sud. Tout cela pour les services passés.

Donnez-moi le plus souvent possible de vos nouvelles. Jusqu'à présent je n'ai reçu que deux lettres. A présent que je suis de pied ferme au Chili, à Londres il y a souvent des occasions.

Al Sr Dn Alberto d'Albe, Teniente Coronel Comandante de ingenieros de los Etos de la republica de Chile. De la legion de mérite y Benemerito de la orden del sol, etc.

Valparaiso (Chili)

Lettre 16 :

Valparaiso, 25 décembre 1822

Mon cher Papa y chère Maman,

Je profite du retour en France du brick « Marie Antoinette » pour vous donner des nouvelles et vous tranquilliser à notre égard. Vous aurez su avant cette lettre notre grande catastrophe. Le 19 novembre, à 10 heures ¾ du soir, un horrible tremblement de terre a presque détruit Valparaiso y plusieurs ville de l'Etat du Chili. La capitale a échappé mais elle a été terriblement secouée. A Valparaiso, presque toutes les maisons ont été

renversées. Heureusement qu'il était encore de bonne heure. Jusqu'à présent on compte plus de 300 victimes qui ont été retrouvées sous les décombres. La première secousse a duré 3 minutes dans la direction du nord-ouest/sud-est. Nous avons été les premiers (Valparaiso) à sentir les effets qui ont passé jusqu'à Mendoza et au-delà. Concepcion, province du sud-est et Coquimbo, celle du nord, n'ont rien senti.

Depuis le 19 jusqu'aujourd'hui les tremblements de terre n'ont pas cessé ; tous les jours deux ou trois. Au moment même que je vous écris, nous venons d'en éprouver 3 dans l'espace d'1/4 d'heure ; et je vous assure que cela n'est pas trop agréable. Tout le monde est encore consterné ; la plupart des habitants se sont retirés dans l'intérieur, ceux qui restent vivent dans des tentes ou des cabanes sur les mornes. Le port et la ville de l'Almendral, qui forment Valparaiso, sont en ruines. C'est-à-dire que tous les édifices de pierre, briques ou pisé sont renversés. Seulement les cabanes des misérables sont celles qui n'ont pas souffert parce qu'elles sont en bois. J'en occupe une sur un morne. De cette affaire je suis entièrement ruiné ; une maison que je venais d'achever il y a 6 mois est détruite ; il ne me reste plus que le terrain et les décombres. Celle de ma femme aussi, de manière que nous perdons plus de 25 à 30000 francs entre les deux. Toutes celles de ma belle-mère sont inservables ; la pauvre est à notre charge. Heureusement qu'il n'y a pas eu d'accident, seulement un mulâtre esclave a péri.

Quand le tremblement de terre a commencé je venais de me mettre au lit ; heureusement que Manuela était encore à la porte à prendre l'air. Au premier moment je ne voulais pas sortir, mais quand je vis tomber les poutres et tuiles, murailles, je me jetai dans ma cour, parce que je ne pouvais passer à la rue, parce qu'une partie de mon corridor était déjà tombée. Je me suis trouvé dans une situation cruelle, sans savoir où était Manuela. Une grande partie du morne où était adossée la maison tombe

dans la cour et pour peu me couvre. Les secousses étaient si violentes que je fus renversé trois ou quatre fois. Dans le fort du tremblement je me décidai à passer sur la place vis-à-vis ma maison, pour chercher ma femme. J'en fus quitte pour quelques pièces de bois et tuiles qui me tombèrent sur les épaules sans me blesser. Je retrouvai Manuela sur un morne, parce que tout le monde s'y était réfugié, craignant la mer. J'eus la présence d'esprit de prendre sur ma table mes habillements et fermer la porte principale parce que les murailles se sont ouvertes, mais ne sont pas tombées ; heureusement, sans cela nous étions écrasés.

Nous passâmes la nuit la plus cruelle sur les mornes, espérant la mort, parce que la terre n'a cessé de trembler jusqu'à la pointe du jour. Plusieurs météores parurent ; une chaleur et odeur de soufre épouvantable, la terre ouverte en plusieurs endroits, en un mot le spectacle le plus horrible ; 25000 âmes épouvantées, les chevaux courant partout. Il ne manquait plus que s'ouvrir un cratère. Trois autres villes ont été détruites : Quillota, Casablanca, La Ligua, tout dans un rayon de 20 lieues. Il n'y a pas de doute que Valparaiso est le centre de cette convulsion de la terre, la mer s'est retirée de quelques toises ; on a trouvé beaucoup de poissons morts et des espèces inconnues ici. Il n'y a pas de doute que la terre s'est élevée où la mer s'est retirée. Les savants sont à observer. Je vous écrirai plus au long quand je serai un peu libre, parce que j'ai beaucoup à faire ici comme ingénieur en chef. Il y a ici cinq ou six bâtiments français, entre autres la « Péruvienne », qui nous a remis la lettre adressée à Manuela, de juin dernier : je vous écrirai avec la corvette de guerre la « Clorinde » (capitaine baron de Mackau) pour vous donner des détails.

Depuis que je suis revenu du Pérou, un an passé, je vous ai écrit trois fois. Je ne doute pas que les lettres parviennent principalement celle que j'ai remise à un sénateur chanoine Cienfuegos qui devait passer à Paris. Dans ce malheur mes affaires allaient assez bien. Je suis colonel

depuis six mois, avec de bons appointements, chargé de plusieurs travaux publics (qui ont été renversés en partie). Avec les économies que je faisais, j'avais acheté un terrain et bâti une maison qui me donnait déjà 2000 francs de loyer par an. Parce que celle que j'occupais, je la louais à l'Etat. Tout cela me met diablement en arrière dans mes projets. Il y a de la santé, vigueur, courage, et surtout de la patience; beaucoup d'amis et considération du Gouvernement. Je ne désespère pas de me mettre une autre fois à même d'aller vous voir avec ma pauvre Manuela, qui est plus morte que vive de tout cela. Elle voudrait déjà partir; mais il faut pour cela réunir des moyens.

Je ne vous parle pas de nos affaires politiques; tout va bien. J'espère que le Pérou sera libre sous peu. San Martin est revenu, il est à Santiago, il a eu le sort des grands hommes... Je le plains, mais il avait oublié ses anciens amis, ceux qui ont travaillé pour sa gloire.

Je n'ai pas reçu le paquet d'ouvrages. Je vous réponds à la lettre dans laquelle vous m'envoyâtes un portrait de Papa. Manuela désire voir celui de Maman, Aline, Louis, Marc et Alberto, en attendant qu'elle vous embrasse. Nous sommes heureux de savoir que vous vous portez tous bien. Manuela ne vous écrit pas, depuis quelques jours elle est un peu malade; le chagrin de tout cela l'afflige.

Ne faites pas attention à ma manière d'écrire. Nous sommes encore campés parce qu'il n'y a pas de moyen de rester au milieu des ruines. J'ai perdu un peu de mon petit mobilier parce que le surlendemain du tremblement nous avons été inondés par une terrible tempête du nord, ce qui est venu mettre le comble à notre disgrâce.

En attendant le plaisir de recevoir de vos nouvelles, nous vous embrassons tous les deux bien tendrement, ainsi que Aline, Louis et Marc.

Adieu, chers Papa et Maman. Votre respectueux fils qui vous aime de tout cœur.

D'Albe

Quand vous écrivez, adressez comme il suit: à présent il sort souvent des bâtiments de France. Un ami m'a rapporté ton portrait. Si j'avais été ici à son départ, je l'aurais chargé d'une visite; mais j'étais au Pérou.

Al Sr Dn Alberto d'Albe

Coronel de ingenieros de la Republica de Chili

Valparaiso, Chili

Le journal de commerce annonce les départs de France.

Lettre 17 :

A Monsieur le Baron Bacler d'Albe

Maréchal de camp des armées du Roi

A Sèvres près paris

Vis-à-vis l'ancien pont

Recommandé aux bons soins de Mr. de Egaña, Ministre d'Etat de la République du Chili.

Mon cher Papa et chère Maman,

Don Mariano de Egaña, notre Ministre d'Etat et plénipotentiaire près de plusieurs cours d'Europe, veut bien se charger de vous faire parvenir cette lettre, et comme un de mes bons amis, il m'a promis de vous faire une visite et vous donner de vive voix de mes nouvelles, si toutefois vous habitez encore Sèvres. Nous avons reçu votre dernière lettre du 23 octobre 1823. Je n'ai pas encore reçu celle qui doit venir par Mr Destebechot. J'ai bien des choses à vous dire; je vais faire des efforts pour vous donner quelques détails sur ma situation. J'espère que vous aurez reçu ma lettre de décembre dernier, datée de Santiago et que mon ancien collègue, Mr Antoine Arcos, a du vous remettre lui-même.

Il y a seulement huit jours que je suis revenu de l'archipel de Chiloe (prends ta carte ; Chiloe est par les 41°48 jusqu'au 43° latitude sud). Mon retour a été causé par l'effet du hasard le plus singulier. Comme je te l'avais annoncé, notre directeur fit une expédition sur cette partie du Chili encore occupée par les forces espagnoles. Mais le climat nous a été fatal ; un second volume de la campagne de Russie ! En peu de mots, voilà les faits : la nouvelle de quelques bâtiments de guerre espagnols, qui doivent bientôt doubler le Cap Horn, nous firent embarquer (malgré l'avancement de la saison) 2000 hommes à bord de notre escadre, composée de six bâtiments de guerre et de transport dans le port de Concepcion, le 2 mars dernier. Après une navigation pénible de 24 jours après avoir touché Valdivia, (par les 39° et quelques) nous arrivâmes à la hauteur de l'île de Chiloe. Notre convoi fut dispersé par une forte tempête du nord. Nous parvînmes à réunir le 24 mars six de nos bâtiments et à entrer dans le canal du nord. Nous débarquâmes une partie de nos forces et nous prîmes plusieurs batteries. Mais les courants terribles et les tempêtes furent funestes à nos bâtiments. Une de nos meilleures corvettes se perdit (la « Voltaire »). Heureusement nous sauvâmes l'équipage. Les autres perdirent presque toutes leurs ancres. Notre peu de force et l'état terrible de la saison, des ennuis fantastiques nous obligèrent à remettre la partie jusqu'au printemps prochain. Après un conseil de guerre que nous célébrâmes le 10 avril, comme quartier maître général, je fus chargé de passer à bord de la frégate où était l'amiral, pour prendre des dispositions pour rembarquer les troupes. Le 11 avril matin, après avoir fait passer quelques vivres à bord des bâtiments qui restaient, notre frégate chassa sur les deux uniques ancres qui lui restaient et s'aborda avec un transport, et cela dans une position critique. La marée filant 7 nœuds (7 miles à l'heure) et une mer pleine d'écueils, nous fûmes sur le point d'aller nous briser sur les rochers. Mais, par le plus grand des hasards, nous parvînmes à

déployer une voile, et par l'adresse de notre amiral, nous sortîmes du danger et la violence du courant nous jeta hors du maudit canal sans aucune embarcation, parce qu'elles étaient toutes employées dans différents services, avec nos meilleurs marins, sans ancres et seulement 100 hommes pour manœuvrer une frégate de 40 canons. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation aussi terrible. Dans la nuit une tempête horrible nous jeta presque jusqu'à la côte, plusieurs de nos voiles déchirées en morceaux. La frégate ne pouvant plus rester dans l'état déplorable où elle était, l'amiral se détermina à faire ses efforts à passer à Valparaiso, où est notre arsenal. Après une navigation de 16 jours (ce qui se fait toujours dans la bonne saison en 4 ou 5) nous arrivâmes à la bouche du port ; nous mîmes à l'eau l'unique petite embarcation qui était à la poupe (la poste aux choux). Je m'embarquai avec un capitaine de corvette qui se trouvait aussi à bord par hasard et nous fûmes demander des ancres au Gouverneur. Quel fut l'étonnement de tout Valparaiso de nous voir ! On nous croyait tous perdus, parce qu'un bâtiment qui était entré plusieurs jours auparavant, avait donné des nouvelles épouvantables sur notre compte. Et pour comble de malheur pour moi, un de mes amis qui m'avait reconnu de loin, vint m'aviser au moment de sauter à terre que ma pauvre Manuela était très mal et qu'il ne fallait pas me présenter tout de suite. Jugez de ma situation après tout ce que je venais d'éprouver !! A la fin, je me déterminai à entrer chez moi ; on l'avait prévenue ; je la trouvai au lit dans un état déplorable, depuis deux jours dans de fortes douleurs. Le soir elle fit une fausse-couche. C'était une petite fille de 7 à 8 mois, il y avait 15 jours qu'elle était au lit, depuis les tristes nouvelles qu'on avait répandues sur notre compte. Le lendemain elle fut très mal ; une consultation de médecins me fit trembler parce qu'on doutait de la sauver. Ma présence a fait meilleur effet que la médecine ; elle se trouve beaucoup mieux et hors de danger. Dans ce moment, elle me dit de vous dire bien

des choses, qu'elle vous aime tous bien et qu'elle sera heureuse quand elle pourra vous embrasser. Si les circonstances l'avaient permis, c'était pour moi une belle occasion ; j'aurais pu accompagner Mr Egaña dans sa commission, comme lui-même le désirait. Mais mes services sont nécessaires et aussitôt que nous aurons la paix, ce sera le véritable moment. Nous avons beaucoup à travailler ; l'année dernière a été bien funeste au pauvre Chili. Mais nous avons des amis et beaucoup de constance.

Pour moi, ma santé est bonne et forte, je suis très gras. Les travaux ne font qu'augmenter mon attachement au pays dont les habitants ne cessent de me donner des preuves d'amitié. Dans les affaires que nous avons eues à Chiloe, j'ai été heureux comme de coutume. Seulement j'ai été légèrement blessé à la cheville du pied droit par une balle de fusil, dans un combat très vif qui dura deux heures, près de Castro, capitale de Chiloe, où je fus avec une division de 800 hommes. Nous battîmes les ennemis au nombre de 1400 et lui primes une pièce de canon. Mais le jour suivant nous fûmes obligés de nous retirer, leurs forces ayant augmenté et la notre affaiblie. C'est un pays horrible, des chemins impraticables ; on est toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture et il faut aller à pied, ce qui n'est pas agréable pour moi, qui a un gros ventre.

A présent, je vais me reposer cet hiver et travailler pour arranger mes affaires, qui sont un peu arriérées. Je vous écrirai plus au long dans peu de jours. Je trouve l'idée bonne d'aller en Normandie. Je vais faire des efforts pour augmenter mon petit capital, pour aller vous y voir avec Manuela. Je pense vendre mes terrains parce que depuis le tremblement de terre et l'horrible tempête que nous eûmes, je ne veux plus bâtir pour tout au monde. Mais je fais des plans qui ne laissent pas de me produire quelque chose. Adieu, cher Papa et chère Maman, votre respectueux fils.

D'Albe

Nous n'avons pas reçu de nouvelles du reste de l'expédition ; les tempêtes ont été si répétées que je crains pour le reste de nos bâtiments, ce qui serait un coup fatal...

Lettre 18 :

Valparaiso, 4 mai 1824

Mon cher Papa,

Mr. de Egaña parle le Français ainsi que son Secrétaire Mr Miguel Barros, qui est un jeune homme fort aimable et de talent. Je te les recommande bien tous les deux. Le but de cette commission est de connaître les intentions des cabinets d'Europe à notre égard et de traiter s'il est possible. Notre chanoine est revenu de Rome avec un nonce du Saint-Père. Je ne l'ai pas encore vu. Je sais qu'il a passé par France. Si toutefois il te reste des amis dans le grand monde, je te prie de présenter Mr Egaña ; c'est un de nos législateurs et grand ami des hommes de talent. Le caractère dont il est revêtu pour le moment n'est pas public. Je crois qu'il le sera en Angleterre, où il doit passer. Il paraît que cette nation a reconnu notre indépendance, parce qu'elle a envoyé des Ministres ou Chargés de pouvoir, ainsi que des Consuls pour nos ports, qui sont attendus journellement avec l'escadre anglaise destinée à ces mers. Nous sommes reconnus par les États-Unis ; son Chargé d'affaires et ses Consuls sont ici depuis quelque temps. Cela prend bonne tournure. Je te prie de présenter Mr de Egaña à Mr le maréchal Soult et me rappeler à son souvenir ; qu'ici je travaille de manière à me rendre digne d'avoir été un de ses élèves. Je lui ai écrit une fois avec un Français qui allait à Paris et de sa connaissance. Je n'ai pas eu de réponse ; peut-être que la lettre ne sera pas parvenue, parce que je n'ai pas réponse de celle que je vous adressais alors, datée de Buenos Ayres en 1820, mars.

On a formé à Santiago une Académie des Sciences. J'ai eu l'honneur d'être admis comme un de ses membres. Comme j'avais présenté au Gouvernement plusieurs projets sur l'avancement du pays, ses communications, etc, je crois bien que l'on pourra m'appliquer l'épigramme de Piron !

Le hasard m'a fait rencontrer Mr Egaña avant son départ, mais son intention était toujours de te voir, qu'il désirait connaître le général d'Albe. Son père est un de nos Sénateurs ; il fut Président du Congrès National.

Adieu cher Papa, je t'embrasse bien de tout cœur
Ton respectueux fils, d'Albe.

Lettre 19 :

Valparaiso le 14 août 1824

Mon cher Papa et chère Maman,

Je profite du départ d'une goëlette américaine du nord pour vous donner de nos nouvelles. Comme elle est déjà à la voile et que seulement à présent on est venu m'aviser, je serai très court ; mais sous peu de jours j'aurai l'occasion d'écrire plus à mon aise avec le courrier de Buenos Ayres que le Gouvernement anglais vient d'établir pour son commerce.

Il y a 15 jours que nous avons eu le grand plaisir de recevoir votre lettre du 7 janvier dernier. Elle m'est parvenue par une frégate du SMB qui venait de Lima. Voyez quel tour elle a fait ! Et celui de toute la bonne famille nous a causé la plus grande joie ; nous savons que vous vous portez bien tous. Notre désir de vous embrasser n'est pas moins grand que le vôtre et nous faisons des efforts et des vœux bien sincères pour y parvenir.

J'espère que vous avez reçu ma lettre du mois de mai dernier que je vous ai écrite avec Mr le Ministre d'Etat Dn Mariano de Egaña, envoyé

près des cours d'Europe. Il m'a promis de vous les remettre lui-même ; mais je crains que vous ne soyez déjà en Normandie. Vendre la maison de Sévres et acheter un bien de campagne m'a paru fort bon ; à Dieu plaise que je puisse bientôt en faire autant, réaliser ce que j'ai ici et obtenir de me faire payer mes arriérés qui se montent à près de 20 000 francs depuis l'an 1819. Cela me mettrait à même d'aller vous embrasser bientôt.

Manuela se porte très bien ; elle est parfaitement rétablie de sa dernière fausse-couche. Je suis si malheureux de ce côté-là que je ne désire plus la voir enceinte. Elle est très triste de tout cela. Elle désire beaucoup aller en France et tous les jours fait des dispositions de voyage, soit par le Cap Horn ou par les pampas de Buenos Ayres, ou par Panama. J'espère qu'avant peu tout se réalisera.

Notre gouvernement a pris un autre système depuis peu ; tout va à merveille et suivant les idées analogues au siècle. J'espère que sous peu nous ne serons plus des réprouvés. Les Etats-Unis du nord nous ont reconnus et nous ont envoyé un député et des consuls généraux pour nos ports. Les Anglais ont donné aussi des preuves non équivoques en envoyant des chargés d'affaires y consuls généraux. Le discours du Roi de France nous fait espérer que tout s'arrangera pour le mieux. Enfin nous voilà sur le point de voir 10 ans de travaux achevés.

Nous avons ici le général Rosamel, commandant la Station française dans le Pacifique. Je dois aller aujourd'hui lui faire une visite. Dans son premier voyage à bord du vaisseau le « Colosse », je me trouvais au Pérou. J'espère que ce peu de mois vous parviendra par Mr Destebechot.

Les affaires du Pérou vont bien. Nous allons y envoyer notre escadre et 3 à 4000 hommes pour donner le dernier coup de main. Je ne serai pas du voyage parce que j'ai beaucoup à faire ici.

Nous avons un Nonce du Pape qui fait des merveilles (ou que l'on lui fait faire !). On supprime les moines, on en fait des prêtres et leurs immenses biens passent au gouvernement pour en tirer meilleur parti, former des établissements utiles. Bientôt nous serons débarrassés de cette classe inutile. A bien parler, la moitié du Chili leur appartenait.

Depuis un mois le Directeur est absolu, il fallait en arriver là pour le bien du pays. Le ministère et le sénat se composent d'hommes éclairés et qui ont voyagé en Europe. Heureusement que tout ce changement s'est fait sans accident, sans une goutte de sang. Cela n'a pas été en un mot une révolution. Il faut espérer que tout sera pour le mieux. Dans ce moment, je suis chargé de faire évaluer des propriétés de main morte et de proposer des projets d'utilité.

Adieu mon cher Papa et chère Maman, Manuela et moi vous embrassons de tout cœur, ainsi qu'Aline, Marc, Louis et nuestro sobrino Don Alberto de Barbotan. Manuela est bien jalouse du bonheur d'Aline. A la première occasion, j'écirai à tous. Je n'oublie pas ce que tu me recommandes des plans, vues, mémoires. A présent je regrette bien mes matériaux depuis 1817 jusqu'en 1821, les plus intéressants. Je les ai laissés à Lima au pouvoir de l'état-major et tout cela a été au diable depuis. Heureusement, j'ai une assez bonne mémoire. Je ferai mes efforts pour réunir quelques matériaux pour aller les remettre au net avec toi et donner quelques croquis pour de la lithographie. En attendant ce bonheur je vous embrasse de tout cœur, votre respectueux fils, d'Albe.

Je vous ai écrit aussi en décembre 1823 avec Mr Arcos, ancien major du génie de l'armée. J'espère que vous aurez reçu. Il est parti avec sa famille ; la Dame Da Pepa Arlegui nièce de l'évêque de Santiago (que nous avons mis de côté !).

Lettre 20 :

A Monsieur le général Louis A. Bacler d'Albe

Valparaiso, le 15 janvier 1825

Monsieur et très cher père

Il fallait pour combler mes chagrins qu'au calice amer de ma douleur se joignît la circonstance d'être moi-même celle qui doit exercer le ministère affreux de donner à un père tendre la funeste nouvelle de la mort du meilleur de ses fils. Oh ! Mon cher père ! La douce idée de parler au digne auteur des jours, malheureusement trop courts, d'un époux adoré, peut seule me donner le courage nécessaire pour prendre la plume sur un sujet qui excite toute ma sensibilité.

Le 29 décembre dernier appela sur moi tous les maux légués à notre misérable existence ; il mourut à la fleur de l'âge, ce cher colonel Albert d'Albe, cet ami unique, ma seule consolation, mon aimable époux, et le meilleur de tous ceux qui sont dignes de porter ce titre : une fièvre inflammatoire, qui a résisté à tous les efforts de la nature et de l'art, a tranché le fil de sa vie... Il est mort, mon cher père, et moi je le suivrai bientôt avec le fruit malheureux de notre union, que pour ma plus grande infortune je conserve dans mon sein.

Toute cette population a partagé ma douleur et le pleure comme un homme qui a su se concilier des amis, sans avoir eu jamais un seul ennemi. Mais rien n'est capable de me consoler, si ce n'est l'idée d'aller bientôt me réunir à son ombre chérie.

Recevez en attendant, mon cher père, la décoration de la légion du mérite qui orna si dignement le sein de mon aimable et bien-aimé d'Albe et que je vous envoie pour que vous la conserviez comme un précieux souvenir, avec les vœux ardents pour votre bonheur, inspirés par l'affection sincère avec laquelle j'ai l'honneur d'être, mon cher père,

Votre malheureuse fille, Manuela Lopez y d'Albe

MÉMORIAL
POUR
L'ATTAQUE DES PLACES,
OUVRAGE POSTHUME
DE
CORMONTAINGNE,

MARÉCHAL DE CAMP, DIRECTEUR DES FORTIFICATIONS
DES PLACES DE LA MOSELLE, etc.

ÉDITION AUTOGRAPHE, enrichie d'Additions tirées
des autres Manuscrits de l'Auteur.

J. M. Cormontaigne.

A PARIS,
Chez BARROIS l'aîné, et FILS, Libraires pour
l'Art Militaire, rue de Savoie, N^o. 23

AN XIV (1806).

PORTRAITS D'OFFICIERS NAPOLÉONIENS
DANS LE CÔNE SUD



José Rondizorni
Archiwo fotográfico Biblioteca Nacional de Santiago
In www.memoriachilena.cl



Georges Beauchef
Lithographie de Joseph Desmadryl
In Tupper F.B. opcit., p.108 bis



Benjamin Viel
Lithographie de Joseph Desmadryl
In Tupper F.B. opcit., p. 108 ter



Anapario Juan Bautista
in www.ara.mil.ar



Frédéric Brandsen
In www.todoargentina.cl



Michel Brayer
In *Tranié J. et Carmigniani J., Les guerres de l'Ouest (1793-1813)*, Editions Charles Lavoiselle, Paris, 1983.



Santiago Arcos
In *Revista de Historia Militar*, N°2, Octubre 2003, p.17



Albert Bacier d'Albe
In *Bacier d'Albe - Despas M., Evasion d'Angleterre sous le Premier Empire d'un officier français, Roger Casty Imprimeur, Aire Sur Adour, 1967, p.2.*



Hypolite Bouchard
In *Cichero D., El corsario de la Plata, Hipólito Bouchard y su viaje alrededor del mundo*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1999.



Jean-Baptiste Washington de Mendeville
Fondateur de la Société philanthropique du Rio de la Plata, in www.aadhbos.org.ar

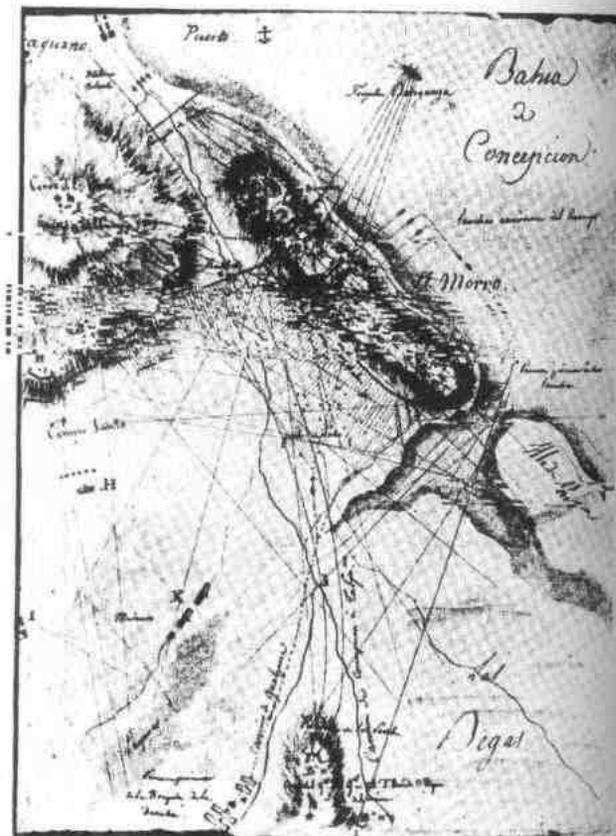


Alexis Bruis
In www.todoargentina.cl

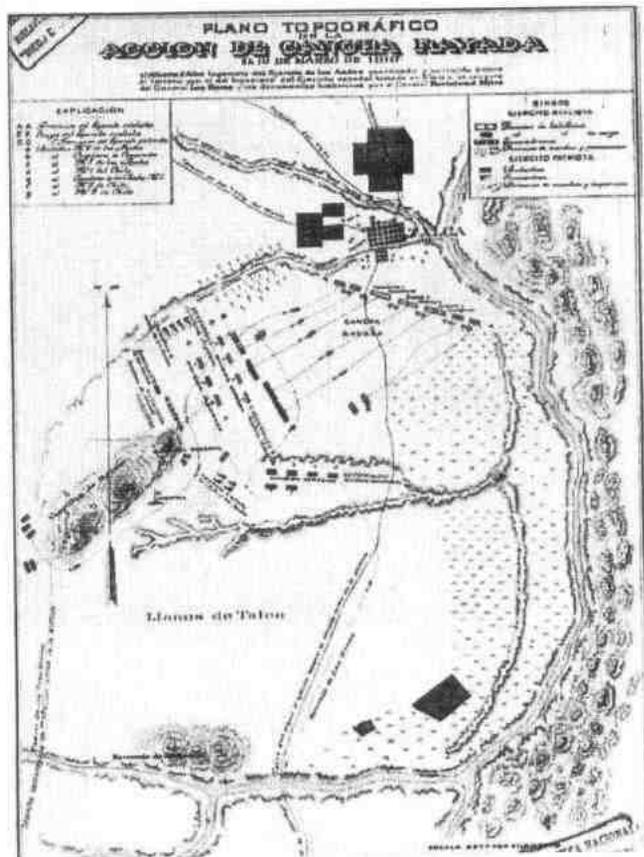


Pedro de Angelis
In www.todoargentina.cl

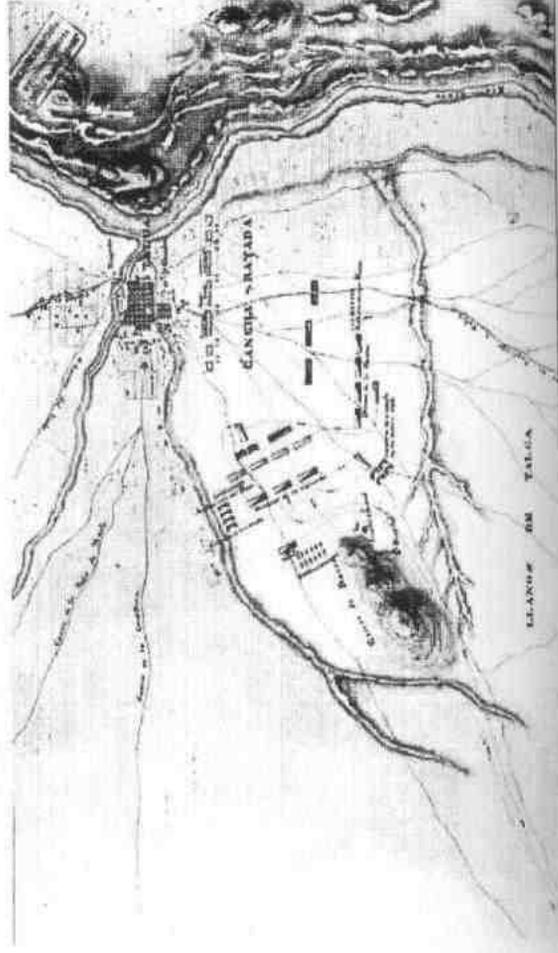
Plan de la bataille de Talcahuano (1817)
 établi par l'ingénieur Albert Bacler d'Albe. In: **Fernando Campos Harriet**, Historia
 de Concepción, Editorial Universitaria, 1989. Nos remerciements à Armando Cartes
 Montory pour la mise à disposition de ce document.



Plan topographique de l'action de Cancha Rayada (1818)
 Albert Bacler d'Albe. In www.memoriachilena.cl.

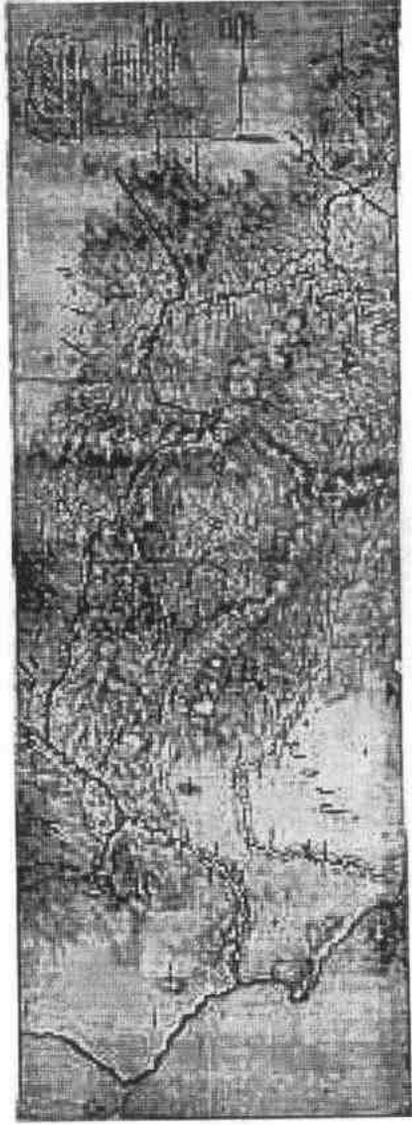


Plan de la bataille de Cancha Rayada (1818)
par Alberto Bacler d'Albe. In www.memoriachilena.cl



165

Plan de la frontière nord du Pérou
par Clemente Althaus, Extrait du projet "Carte Générale du Pérou", 1836
In sibib.unmon.edu.pe



166

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Les sources et la bibliographie sont classées comme suit: Sources manuscrites, sources imprimées, bibliographie, textes de Conférences et Documents provenant d'internet. Ces documents ont tous été étudiés, fichés et répertoriés (fiches thématiques pour les données générales et base de données pour les renseignements biographiques).

1) SOURCES

A) SOURCES MANUSCRITES.

Service Historique de l'armée de terre (SHAT), Vincennes, France.

Dossiers consultés:

Arago J. 2YE 209 Bis,
Bardel A. 2YE, (ce code correspond au classement général alphabétique)
Beauchef G. 2YE 202, 24YC, 397, 398, 399 y 400,
Brandsen C. 2YE 487,
Bruix A. 2YE 381,
Bruix E. 2YE 382,
Chapuis P. 2YE,
Cramer A. 2YE 209 Bis,
Cretin V. 2YE 855-1,
Danel A. 2YE 889,
Giroust E. 2YE 209 Bis,
Gola 2YE 1673,
Latapie A. 2YE,
Le Doulcet de Pontecoulant 2YE,
Gravet P. 2YE 56,
Magnan D. 2YE 2446,
Parchappe N. 2YE 2928,
Raullet P. 2YE 209 Bis,
Rondizzoni J. 2YE 91-47,
Viel B. 2YE.

Bibliothèque Dosne-Thiers, Fondation Thiers, Paris.

Polémique Brayer/San Martin: Fonds Masson, carton n° 240, folios 463 a 479.
Amérique et France, projet de débarquement, carton n° 194, folios 333 a 344.

Archivo General de la Nación Argentina. Buenos Aires.

Polémica Brayer /San Martin:
• Impresos 1809-1823 S/F 2048

- Colección de diarios, 1817-1818, El Abogado Nacional.
- Colección de diarios, 1818, El independiente del sur (copia completa)

•Archives Nationales de France, Paris.

Base de données sur tous les soldats et officiers ayant reçu la Légion d'Honneur pendant les guerres napoléoniennes sur: www.culture.gouv.fr/documentation/leonore/pres.htm.

•Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Paris.

- + Mémoires et Documents, Fonds divers, Amérique:
- + n° 28 à 32: Amérique du Sud, documents postérieurs à 1814
- + n° 33: Amérique et colonies espagnoles, 1, 1738-1812
- + n° 34 à 37 : Amérique et colonies espagnoles (2-5), documents postérieurs à 1814.
- + n° 19: Guyane française
- + Correspondence politique:
- + Chili - 1810-1827, documents divers
- + Argentine - 1737-1819, documents divers
- + Argentine - 1820-1827, Rapports d'agents et de consuls
- + Etats-Unis (58 à 80) rapports des agents consulaires
- + Pérou - 1746-1823, (1 à 60), documents divers
- + Pérou - supplément
- + Bolivie - 1826-1836, Documents divers. Dépêches Consulaires, Valparaiso, Santiago
- + Colombie - 1806-1825, Correspondence et documents divers
- + Brésil (1 à 4), 1820-1826, Dépêches consulaires
- + Uruguay - 1821-1829, Rapports des Consuls à Montevideo

•Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Nantes.

Archives des Ambassades:

- + Fonds New York , série C
- + Consuls de La Haye, Anvers, Lisbonne, Philadelphie,
- + Fonds Boston, série A
- + Fonds Baltimore, série A

- + Fonds Nouvelle Orléans, Vol. 2

•Archives du Ministère de la Marine, Paris.

- Lettre de l'amiral Mackau (15/6/1822), BB4 545.f.93

•Biblioteca Nacional de Chile. Santiago. Documents d'Archives.

- Polémica entre Brayer y San Martín: MMS sala Medina: AAD 9968, AAD 9969, AAD 2524, SM2.4, SM68.21
- Escritos del coronel Brandsen: AAD 1942
- Bibliografía Brandsen: AAC 5929
- Servicios de Rondizzoni: AAC 8352
- Reconocimiento Cramer: Col. Matta Vial, 55.21
- Cartas referentes a oficiales franceses: S. Barros Arana AAG 2374, AAG 5089, AAG 3086
- Texto de Roul: S. Barros Arana, AAG 2359
- Texto Beauchef: S. Barros Arana, AAG 5329
- El defensor de los militares denominados constitucionales. n° 1-11, junio-septiembre 1830. Sala de periódicos.

•Museo Histórico Nacional, Buenos Aires.

- Memorias y autobiografías. Tomo III. Imprenta Rosas, Buenos Aires, 1910. (San Martín/Brayer)

•Archivo Nacional de Chile, Santiago.

1) Ministerio de Guerra (1773-1900)

- Vol. 4: registro de ascensos, bajas,...
- Vol. 19: Escalafón personal ejército (1816-1852): Beauchef, Deslandes, Blaye, Breton, Borcoosque, Viel, Durac, Druet, Gutike, Hartmann, Kuerski, Letelier, Latapiat (2), Labbé, Martel, Novoa, D'Albe, Tortel, Ravest, Rondisoni, Rencoret, Skupieski.
- Vol. 37: Nomina jefes y oficiales, Ejército Santiago (1819)
- Vol. 45: Fuerzas ejército y comandancia de armas (1817-1830)
- Vol. 55: Nombres oficiales en batallones y regimientos (1817-1818)

- Vol. 57: Registro personal del ejército (1817-1889)
- Vol. 59: Destitución soldados y oficiales (1817-1824)
- Vol. 62: Decretos 1817, academia militar, artillería,...
- Vol. 69: Escuadra expedicionaria (1818-1825), Chiloé, Valdivia (1822).
- Vol. 83: Batalla de Maipo, nomina oficiales (El vol. 48 sobre el mismo tema esta extraviado)
- Vol. 87: Oficios de regimiento y tropas (1819-1831)
- Vol. 93: Decretos 1819-1824, ejército y escuadra Perú.
- Vol. 124: Hojas de servicios personal militar (1821-1833)
- Vol. 142: " " " " (1823-1876)
- Vol. 143: " " " " (1823-1869)
- Vol. 159: Oficios recibidos (1825-1829)
- Vol. 169: " " de cuerpos militares (1826-7)
- Vol. 170: idem. Precedente
- Vol. 187: Certificados de antigüedad personal militar (1829)
- Vol. 191: Licenciamiento oficiales ejército (1830)

2) Ministerio de Marina (1817-1900)

- Vol. 1: Índice de decretos (1817-1888)
- Vol. 2: Decretos (1817-1841)
- Vol. 4: Documentos varios (1817-1839)
- Vol. 10: Solicitudes recibidas de funcionarios para ascenso (1817-1826)
- Vol. 13: Oficios capitanes de barcos (1818-1831)
- Vol. 16: Comisaria General de la Marina (1817-1847), oficiales de la escuadra de guerra
- Vol. 24: Oficios recibidos Com. Gen. Marina, escuadra nacional, expedición Perú
- Vol. 34: Solicitudes recibidas (1819-1840) Academia Náutica
- Vol. 35: Escuadra Nacional (Cochrane, 1820), Origen de marinos.
- Vol. 50: Com. Gen. Marina (1828-9) Nomina jefes y oficiales.

3) Ministerio del Interior (1653-1889)

- Vol. 103: Documentos varios (1831-1837), indulto a militares dados de baja después de la guerra a muerte.

4) Ministerio de Relaciones Exteriores (1810-1900)

- Vol. 7: Oficios recibidos (1821-1836), Cónsul. Gen. De Francia en Chile.
- Vol. 18: Misión Egaña (1825), espionaje francés,...
- Vol. 23: Consulados de Chile en Europa (1828-1834), Francia,...
- Vol. 26: Legaciones de Chile en Europa (1829-1836), Francia,...
- Vol. 27: Consulados extranjeros en Chile (1829-1830) Francia,...
- Vol. 28: Consulados extranjeros en Chile (1831), Francia,...

5) Archivo Claudio Gay

- Vol. 13: Diario político de Carrera
- Vol. 13: Sobre la historia de la independencia
- Vol. 38: Marina de Chile, presas de la guerra de independencia
- Vol. 46: Militares, guerra de España con Inglaterra
- Vol. 51: Abdicación de O'Higgins
- Vol. 52: Cartas entre Higginson y la autoridad marítima de Valparaíso
- Vol. 52: Subsidios para la Península (1808)
- Vol. 52: Historia de la independencia
- Vol. 52: Chacabuco y Maipo
- Vol. 52: historia de la independencia y anotaciones
- Vol. 52: Anotaciones sobre Freire
- Vol. 55: Carta de Duperrey a Gay
- Vol. 56: Memorias de Beauchef
- Vol. 56: Anotaciones sobre Cochrane
- Vol. 56: Anotaciones sobre independencia
- Vol. 59-61: Historia política e independencia de Chile
- Vol. 65: Carta de Gay a Vaillant

Library of Notre-Dame University (EE.UU.); Southern Cone Historical MSS "José San Martín".

- MSH/SCH 4011-22 (Carta de Brayer a San Martín)
- MSH/SCH 4011-12 (Carta de Brayer a San Martín)

Lilly Library, University of Indiana, Bloomington, EE. UU.:

Fondos de documentos sobre la independencia del Perú "MSS-PERU": 45 cartas manuscritas escritas o mencionando oficiales napoleónicos durante las guerras de la independencia del Perú; Raullet, Soulanges, Bruix, Althaus, Brandsen, Viel, Prunier, Drinot, Bouchard.

Fonds Famille Bacler d'Albe:

20 lettres écrites par Joseph Bacler d'Albe à son père entre 1816 et 1825.
Don à l'auteur de cette thèse par Mr. Yves Henry Artru, descendant de
Bacler d'Albe, Paris, Novembre 2004.

B) SOURCES IMPRIMÉES:

Ballesteros J., *Historia de la revolución y guerra de la independencia del Perú desde 1818 hasta 1826*. Biblioteca Nacional. Colección de historiadores y documentos relativos a la independencia de Chile. T. XXXIV, Santiago, 1949.

Barra M. De la, *Colección documental de la independencia del Perú*, Comisión Nacional del Sesquicentenario de la Independencia del Perú, Lima, 1971, Tomo V, Vol. 1 à 6.

Barres M., *Souvenirs d'un officier de la grande armée*, J.B.A. Barres, Plon-Nourrit, Paris, 1923.

Benavente J., *Memorias sobre las primeras campañas en la guerra de independencia de Chile*, Imprenta La Opinión, Santiago, 1845.

Bland T., "Descripción económica y política de Chile en el año de 1818", Trad. D. Amunátegui, *Anales de la Universidad de Chile*, 4^o trimestre, año 4, 1925 y 1^o trimestre, año 5, 1927.

Blest F., *Campañas militares*, Talleres Gráficos Luis Bernard, Buenos Aires, 1932, Tomo I.

Bolívar S., Fonds de 1664 lettres de Bolívar in www.bolivar.ula.ve.

Brandsen F., *Diario de la campaña del sur de Chile o Bio-Bio, desde el 5 de noviembre de 1818 al 1^o de marzo de 1919*, Federico Santa Colonna Brandsen, Buenos Aires, 1910.

Carrera J.M., *Diario de viaje a Estados Unidos de América*. Ed. Universitaria, Santiago, 1996, Prologo, transcripción y notas de J.M. Barros.

Cochrane T., *Memorias*, Ed. del Pacífico, 1954.

Dauxion-Lavaysse J., *Contestación a las observaciones del director del museo de historia natural*, Imprenta Nacional, Santiago, 1823.

Domeyko I., *Mis viajes*, Ed. Universidad de Chile, Santiago, 1978, t. II.

Feliu Cruz G., *Memorias militares para servir a la historia de la independencia de Chile y epistolario del coronel Jorge Beauchef*, Ed. A. Bello, Santiago, 1964.

Figueroa P., *Diccionario biográfico de extranjeros en Chile*, Imprenta Moderna, 1900.

Gay C., *Historia física y política de Chile*, Tomos V, VI, VII. Imprimerie Thunot, Paris, 1849.

Godoy H., Lastra A., *Ignacio Domeyko, un testimonio de su tiempo, memorias y correspondencias*, Editorial Universitaria, Santiago, 1994.

Graham M., *Diario de mi residencia en Chile*, Ed. del Pacífico, 1956.

Grouchy E., *Mémoires du maréchal Grouchy*, Ed. Georges de Grouchy/Dentu Librairie Editeur, Volume 5, livre n°19, Paris, 1874.

Grouchy E., "Proyecto sobre la organización de la guerra en Sud América y su propuesta para venir a Chile", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, N°44, 1921.

Haig S., Caldeleugh A., Radiguet M., *Viajeros a Chile, 1817-1837*, Ed. del Pacífico, Santiago, 1955.

Iriarte, "Advertencias precautorias a los habitantes de Chile excitándolos a conservar su lealtad en defensa de la religión, del Rey y de la Patria sin escuchar a los sediciosos que sugieren ideas revolucionarias con motivo de los últimos sucesos de España" por Ignacio de Torres, *Anales Universidad de Chile*, n°118, año 1960, 2° trimestre, pp.61-64.

Jay A., « Exposé de la conduite du lieutenant général Brayer pendant le temps qu'il est resté dans l'Amérique du sud », *Revue la Minerve Française*, Tome VII, n°13, 1819, p.38-46.

Jurien de la Gravière J. P. E., *Souvenirs d'un amiral*, Édition librairie de la Hachette, Paris, 1860, Tomo I y II.

Las Cases E. de, *Memorial de Sainte-Hélène*, édition intégrale et critique établie par Marcel Dunan, 2 volumes, Flammarion, Paris, 1951.

Lafond de Lurcy G., *Viaje a Chile*, Ed. Universitaria, 1970.

Lievyns A., Verdot J., Begat P., *Fastes de la légion d'honneur, biographie de tous les décorés accompagnée de l'histoire législative et réglementaire de l'ordre*, BNF de l'Édition de Paris, 1847.

Longeville Vowell R., *Campañas y cruceros en el océano pacífico*, Ed. F. de Aguirre, Buenos Aires, 1968.

Love T.G., *Cinco años en Buenos Aires (1820-5)*, Londres, 1825, Anónimo atribuido a T. G. Love, in www.archivogeneral.gov.co.

Mayo J., Collier S., *Mining in Chile's Norte Chico: journal of Charles Lambert*, Dellplain Latin American Studies, WestviewPress, 1998.

Martinien A., *Tableaux par corps et par bataille des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'empire (1805-1815)*, Editions Militaires Européennes.

Medina J.T., *Viajes relativos a Chile*, (tomo I y II). Ed. Universitaria, Santiago, 1962.

Medina J.T., "Un folleto de propaganda sobre la revolución chilena", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo 15, 1915.

Meiers J., *Travels en Chile and La Plata*, Londres, 1826.

Mellet J., *Viaje por el interior de la América meridional, 1808-1820*, Ed. del Pacífico, Santiago, 1959.

Miller J., *Memorias del general Miller*, Tomo I y Tomo II, Emecé Editores, Buenos Aires, 1997.

O'Brien Col., "Un auto da fe ejecutado con las memorias de Miller", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo 41, 1921.

O'Higgins B., *Archivo O'Higgins*, Tomos I epistolario, VII Emigración a Mendoza, organización del ejército de los Andes, X, XI, XII y XIII Gaceta de Chile, XIV y XV Gaceta ministerial de Chile (Ab 1820- Oct 1821), XVI organización militar (1817), XVIII, XXI y XXIII Operaciones militares (1817-19), XXIX Gaceta ministerial de Chile (Oct 1821- Marzo 1822), Primer Apéndice.

O'Higgins B., "Cartas. Revista Historia", *Revista del Instituto de Historia*, Universidad Católica de Chile, Santiago, 1972-3.

Orbigny A. d', *Voyages dans l'Amérique Méridionale*, Pitois et Levrault Libraires et Editeurs, Paris, 1835 pour le tome I, Bertrand Editeur, Paris, 1839-1843, pour le tome II.

Paz J.M., *Diario de marcha del general José M. Paz*, Kraft Ltda, Buenos Aires, 1938.

Perez Rosales V., *Recuerdos del pasado (1814-1860)*, Tomo I. Ed. A. Bello, Santiago, 1952.

Persat M., *Mémoires de Persat (1806-1844)*, Plon Nourrit, Paris, 1910.

Peru de Lacroix G., *Diario de Bucaramangá*, Ed. Avila Gráfica, 1949.

Puigmal P., *Geogres Beauchef, mémoires militaires pour servir à l'indépendance du Chili*, Editions de la Vouivre, Paris, 2001.

Quintín D. et B., *Dictionnaire des colonels de Napoléon*, S.P.M., Paris, 1996.

Quintín D. et B., *Dictionnaire des capitaines de vaisseau de Napoléon*, S.P.M., Paris, 2003.

Rondeau J., *Resumen documentado de la causa criminal seguida y sentenciada en el tribunal de la comisión militar de esta capital contra los reos Carlos Robert, Juan Lagresse, Agustin Dragumette, Narciso Parchappe y Marcos Mercher por el delito de conspiración contra las Supremas Autoridades de las Provincias Unidas y de Chile en Sud America*, Impr. De la Independencia, Buenos Aires, 1819.

Salas C., *Bibliografía del coronel Brandsen (1785-1827)*, 2º éditions, Buenos Aires, 1942.

Santander F.P., *Diarios de campaña, libro de ordenes y reglamentos militares (1818-1834)*, Biblioteca de la Presidencia de la República, Bogota, 1988.

Sassenay B., *Napoléon et la fondation de la République d'Argentine*, Paris, 1892.

Six G., *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux d'empire (1792-1814)*, Ed. G. Saffroy, Paris, 1934.

Tupper F.B., *Memoria del coronel Tupper*, Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1962.

Villalobos S., *Índice de la colección de historiadores y de documentos relativos a la independencia de Chile*, Universidad de Chile, Instituto Pedagógico, Santiago, 1956.

Villalobos S., Retamal Avila J., *Bibliografía histórica chilena (revistas chilenas, 1843-1978)*, Centro de investigación D. Barros Arana, Biblioteca Nacional, 1993.

2) BIBLIOGRAPHIE

Aguirre Molina R., *Informe acerca del folleto "La carta de Lafond y la perspectiva historiográfica"*. Instituto Nacional Sanmartiniano, Buenos Aires, 1964.

Alemparte J., *Carrera y Freire, fundadores de la República*. Ed. Nascimento, Santiago, 1963.

Alemparte J.: *José Miguel Carrera, genio de la independencia*. Instituto histórico Carrera, Santiago, 1962

Amunategui M.L., *Vida de Andrés Bello*, Editorial Embajada de Venezuela, Santiago, 1962.

Amunategui M.L., "Dos franciscanos revolucionarios", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo 108, 1950.

Amunategui Solar D., "Génesis de la independencia de Chile", *Anales de la Universidad de Chile, homenaje al sesquicentenario, 1810-1960*, Año LXVIII, 2º semestre 1960, n° 118 y Segunda serie, Año II, 4º trimestre de 1924.

Arancibia Clavel R., "Una rápida visita a la escuela militar hace 186 años", *Revista de Historia Militar*, n°2, Octubre de 2003, p.16-17.

Archer C., *The wars of independence in Spanish America*, Jaguar Books, Scholarly resources Inc. Imprint, 2000, Wilmington, USA.

Archer C., *El ejército en el México Borbónico*, Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1983

Arriagada J., "Franceses que ayudaron el progreso de Chile", *Revista En Viaje* N° 372, Oct. 1964.

Arriaga J., "Novelesca vida de tres maestros del viejo Instituto Nacional (Lozier, Vendel y Wood)" *Revista En Viaje*, n° 358, Agosto 1953.

Avila Martel A. de., *Cochrane y la independencia del Pacífico*, Ed. Universitaria, Santiago, 1976.

Bucler d'Albe-Despax M., « Un officier de Napoléon au Chili », *Revue de l'Institut Napoléon*, n° 94, janvier 1965.

Bandeira J. : « Debret et la cour du Brésil ». In *Jean Baptiste Debret, un Français à la cour du Brésil, 1816-1831*, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris, Sept-Oct. 2000.

Barros J.M., "Cochrane y Bonaparte, un Inglés al rescate del Emperador", *El Mercurio*, 5 de Agosto de 2001.

Barros Arana D., "Un general polaco al servicio de Chile", *La revista Chilena*, Tomo III, Fondo Amunategui/Barros, 1875.

Barros Arana D., *Historia de Chile*, Tomo VIII, IX, X, XI, XII y XIII. 1ª edición : Ed. Cesar Sanchez P., 1940 et 2ª edición : DIBAM, 2001.

Barros Arana D., *Don Claudio Gay, su vida y sus obras*, Biblioteca Nacional, Santiago, 1876.

Barros Lezaeta L., "La profesionalización del ejército y su conversión en un sector innovador hacia comienzos del siglo XX", in Ortega L, *La guerra civil de 1891-100 años hoy*, Universidad de Santiago de Chile, Editorial Universitaria, Santiago, 1993, pp.49.63.

Baulny O., « Napoléon et les projets d'attaque du Brésil », *Revue de l'Institut Napoléon*, n° 118, janvier 1971.

Baulny O., « La naissance de l'Argentine et l'entreprise ibérique de Napoléon », *Revue de l'Institut Napoléon*, n° 112, juillet 1969.

Bertaud J.P., *La révolution armée, les soldats-citoyens et la révolution française*, Robert Laffont, 1979.

Bianchi Barros A., *Bosquejo histórico de las relaciones chileno-norteamericanas durante la independencia*, Colección de estudios de derecho internacional, Universidad de Chile, Santiago, 1946.

Bisma Cuevas A., « Los soldados franceses en la historia de Chile, Beauchef y Viel », *Revista Zigzag*, N° 1273, 1929.

Blancpain J.P., *Francia y los Franceses en Chile*. Ed. Dolmen, 1994.

- Blancpain J-P.**, *Los Alemanes en Chile, 1816-1845*, Vol. I. Traducción Yves Javet, Fotocopia Biblioteca Universidad Austral de Valdivia.
- Bordagorry C., Bianchi M.**, "Los Franceses de la VII región y la gran guerra", *Revista Atenea*, N° 472, 2° semestre, 1995.
- Bulnes G.**, *Historia de la expedición libertadora del Perú (1817-1822)*, Ed. Rafael Jover, Santiago, 1887-1888.
- Bulnes G.**, *Ultimas campañas de la independencia del Perú (1822-1826)*, Imprenta Barcelona, Santiago, 1897.
- Caillet-Bois R.**, *Ensayo sobre el Río de la Plata y la Revolución Francesa*. Imp. de la Universidad, Buenos Aires, 1929.
- Campos Harriet F.**, *Veleros franceses en el mar del sur*, Ed. ZigZag, Santiago, 1964.
- Campos Harriet F.**, *Los defensores del rey*, Ed. A. Bello, Santiago, 1958.
- Campos Harriet F.**, "El código Napoleón", *Memorial del ejército chileno*, N°350, Jul-Ago. 1969.
- Campos Harriet F.**, "Soldados de Napoleón en la independencia de Chile", *Memorial del ejército chileno*, N°350, Jul-Ago. 1969.
- Carrasco Domínguez J.**, "El absolutismo europeo y la independencia de América", *Revista de la Marina*, Enero 1960.
- Carreño L.**, "La región austral en la primera mitad del siglo XIX", *Revista Líder*, Departamento de Ciencias Sociales, Universidad de Los Lagos, Año 2, n° 2 y 3, 1996.
- Cartes Montory A.**, "La sangre y las luces de Francia en la emancipación chilena", *Revista de Derecho*, Universidad Católica de Concepción, n°9, 2001, p.351-380.
- Cartes Montory A.**, "Franceses en la frontera militar el reino de Chile", *Revista de Derecho*, Universidad Católica de Concepción, n°10, 2002, p.369-380.
- Cartes Montory A.**, *Franceses en el país del Bio Bio*, Ed. A. Cartes Montory, Concepción, 2004.

Cartoni A., *Historia de la IV división del Ejército*, Ed. Ejército de Chile, 2001.

Chouteau E., « La France au Chili, profils et biographies » in *Album de la colonie française du Chili*, Ed. M. Vega, Santiago, 1904.

Cichero D., *El corsario de La Plata, Hipolito Bouchard y su viaje alrededor del mundo*, Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1999.

Claro T., "La revolución francesa y la independencia hispanoamericana", *Revista Chilena de Humanidades*, Universidad de Chile, Número especial Bicentenario de la Revolución Francesa. 1989, Santiago.

Collier S., *Ideas y política de la independencia de Chile (1808-1833)*, Andrés Bello, Santiago, 1977.

Conejeros J., *La influencia francesa en la educación chilena (1840-1880)*, Universidad Católica Cardenal Raúl Silva Henríquez, Santiago, 1999.

Contreras F., *Le Chili et la France*, Editions Bossard, Paris, 1919.

Correa Bello S., "Bolívar y Chiloé", *Revista Cultura de y desde Chiloé*, n°16, 2003, p.123-125.

Cortez Ponce R., "La Aurora de Chile", *Revista En Viaje*, N° 323, Sept. 1960.

Cox R., *Carrera, O'Higgins y San Martín*, Corporación de Estudios Contemporáneos, Santiago, 1979.

Cruz I., "La revolución francesa y la moda en Chile", Cf Krebs.

Dartnell E., *Algunos próceres de la independencia y la fortaleza de Talcahuano*, Imp. Cabeza y cia, Santiago, 1908.

Delery de la Souchères S., *A la poursuite des aigles*, Le Cercle du Livre de France, Imprimerie Saint-Joseph, Montréal, 1950.

Descola J., *Les messagers de l'indépendance*, Robert Laffont, Paris, 1973.

Desmadryl N., Irisarri H. De. *Galería nacional o colección de biografías y retratos de hombres celebres de Chile.* Ed. de la Dirección de Bibliotecas, Archivos y Museos. Santiago, 1966.

Desfeuilles A. « Réfugiés politiques à New York », *Revue de l'Institut Napoléon*, nº 70-77, 1959-1960.

Diario Austral (El), "La toma de Valdivia, una gran hazaña", Edición especial de *El Diario Austral*, 20-02-1999.

Diario Austral (El), "La hazaña de Cochrane", Edición especial de *El Diario Austral*, 25-05-1999.

Diaz F.J., *La batalla de Maipú*, Ed. del Pacífico, Santiago, 1946.

Diaz Mesa A., "Las fortificaciones de Valdivia y Corral", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, año III, Tomo IX, cuarto trimestre, p.136-177.

Donoso R., "Los enciclopedistas y la revolución de la independencia", *Revista Atenea*, Nº4, 1927.

Donoso R., "El catecismo político cristiano", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo 102, 1943.

Dorigny M., Rossignol M.J., *La France et les Amériques au temps de Jefferson et de Miranda.* Société des Etudes Robespierriennes, Paris, 2001. Incluant "L'Amérique espagnole révolutionnaire de Miranda à Bolívar" de M. Dorigny, pp. 90-105.

Edwards A., *La fronda aristocrática en Chile*, Editorial Universitaria, Santiago, 1982.

Edwards Navarrete A., *Lord Cochrane en Chile, toma de Valdivia*, Santiago, 1992

Ejército de Chile: *Historia del ejército de Chile*, Tomo II, (de la patria vieja a la batalla de Maipú 1810-1818), Tomo III, (el ejército y la organización de la República 1817-1830), Publicaciones militares y Biblioteca del oficial, Talleres de Impresos Vicuña, Santiago, 1981.

Encina F.A., *Historia de Chile*, tomo VI, VII, VIII y X. Ed. Nascimento, Santiago, 1953.

Encina F.A., *Bolívar y la independencia de la América española*, Ed. Nascimento, Santiago, 1954.

Encina F.A., *Bolívar y la primera República de Venezuela*, Ed. Nascimento, 1958.

Encina F.A., *Bolívar, la lucha por la estructuración política de los pueblos libertadores*, Ed. Nascimento, Santiago, 1964.

Encina F.A., Castedo L., "Gran historia de Chile", Ed. Santiago, 1999. Suplemento Diario *Las Últimas Noticias*.

Eyzaguirre J., *Ideario y ruta de la emancipación chilena*, Ed. Universitaria, Santiago, 1957.

Eyzaguirre J., *La logia lautarina y otros estudios sobre la independencia*, Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1973.

Feliu Cruz G., *Historiografía colonial de Chile, Tomo I, 1796-1886*, Fondo histórico y bibliográfico J.T. Medina, 1957.

Feliu Cruz G., *Historia de las fuentes de la bibliografía chilena*, Biblioteca Nacional, comisión nacional de conmemoración de la muerte de A. Bello, 1968.

Feliu Cruz G., "Don Antonio, Baron Bellina Skupieski", *Revista Católica*, Nº357, 17-07-1916.

Feliu Cruz G., *Conversaciones históricas de Claudio Gay*, Ed. A. Bello, Santiago, 1965.

Fernandez C.S., "Documentos originales de Napoleón en el Archivo Nacional", *Revista Memorial del ejército chileno*, Nº350, Jul-Ago. 1969.

Ferrer Binimelis J., "Las Cortes de Cádiz, América y la masonería", *Cuadernos Hispanoamericanos*, nº 460, Octubre 1988, pp. 7-35.

Fuenzalida Bade R., *Marinos ilustres y destacados del pasado, síntesis biográfica*, Sipimex, 1985.

Fuenzalida Bade R., *La armada de Chile desde la alborada al sesquicentenario, 1813-1968*, Imprenta de la Armada, 1975. Vol.1 Desde la alborada de la marina (1813) hasta la liberación de Chiloé (1826)

- Furet F.**, *Histoire de France, la révolution, 1770-1880*, Hachette, Paris, 1988.
- Gandia E. de**, *Napoléon y la independencia de América*, Ed. A. Zamora, Buenos Aires, 1955.
- Garcin M.**, *La patrie en danger, histoire des bataillons de volontaires (1791-1794)*, Editions Nigel Cauvin, 1991.
- Gazmuri C.**, *El 48 Chileno, igualitarios, reformistas, radicales, masones, bomberos*, Ed. Universitaria, Santiago, 1992.
- Gazmuri C.**, *Libros e ideas políticas en la gestación de la independencia de Chile*, Cf Krebs.
- Godechot J.**, *Europa y América en la época napoleónica (1800-1815)*, Ed. Labor, Barcelona, 1976.
- Godlewski G.**, "Napoléon à l'île d'Elbe, la vie ostensible", *Revue du Souvenir Napoléonien*, n° 307, 1979.
- Gongora M.**, *Ensayo histórico sobre la noción de estado en Chile en los siglos XIX y XX*, Ediciones La Ciudad, Santiago, 1981.
- Gonzales E.**, *Historia Militar de Chile*, Ediciones Ejército de Chile, 2° edición, Santiago, 1984.
- Gonzales Salinas E.**, *Caballería chilena, su historia guerrera, su evolución y progreso*, Instituto de Geografía Militar, Santiago, 1987, 2° edición.
- Groussac P.**, « Un complot des Français en 1818 », *Le Courrier de la Plata*, Buenos Aires, 25 de marzo de 1917.
- Guarda G.**, *Historia de Valdivia*, Imprenta Cultura, 1953.
- Guarda G.**, *Un río y una ciudad de plata: Itinerario histórico de Valdivia*, Universidad Austral de Chile, 1969.
- Guarda G.**, *La toma de Valdivia*, Ed. Zigzag, 1969.
- Guarda G.**, *La sociedad en Chile austral antes de la colonización alemana, 1645-1845*, Ed. A. Bello, 1979.
- Guarda G.**, *La nueva historia de Valdivia*, Ed. Universidad Católica de Chile, Santiago, 2001.
- Guarda G.**, *Flandes Indiano, las fortificaciones del Reino de Chile, 1541-1826*, Universidad Católica de Chile, Santiago, 1990.
- Guerrero Lira C.**, *La contrarrevolución de la independencia de Chile*, Colección Sociedad y Cultura, Editorial Universitaria, Centro de Investigación Diego Barros Arana, Santiago, 2002.
- Gutierrez C.**, "Editorial de presentación" de la revista *Estudios político-militares*", Universidad Arcis, Santiago, n°1, p.3-4.
- Guzman A.**, *El constitucionalismo revolucionario francés y las cartas fundamentales chilenas del siglo XIX*, Cf Krebs.
- Hammerly Dupuy D.**, "El naturalista Bonpland y la conspiración de José Carrera contra O'Higgins y San Martín", *Revista Historia*, IV, n°13, Buenos Aires, 1958.
- Hasbrouck A.**, *Foreign legionaries in the liberation of South America*, Columbia University Press, New York, 1928.
- Heredía E.A.**, *Planes españoles para reconquistar Hispanoamérica, 1810-1818*, Editorial universitaria de Buenos Aires (Eudeba), 1974.
- Herrera L.A.**, *La revolución francesa y Sud América*, Ed. F. Sempere y Cia, Valencia, 1910.
- Ibañez A., Medina J.T.**, *Biografía de José Rondizzoni*, Imprenta Universitaria, Santiago, 1914.
- Inostrosa J.**, *Huellas de siglos*, Ed. Zigzag, Santiago, 1966.
- Institut Pierre Renouvin**, « Puissance et souveraineté sur l'institutionnalisation des armées patriotes », *Bulletin* n°7, Université Paris I, avril 1999.

Jimenez Codinach G., "La confederación napoleónica. El desempeño de los conspiradores militares y las sociedades secretas en la independencia de México", *Revista Historia de México*, XXXVIII:1, julio-sept. 1988.

Jocelyn-Holt A., *La independencia de Chile. Tradición, modernización y mito*, Editorial Mapfre, Madrid, 1992.

Jorre L., «Participation de Français au soulèvement des colonies espagnoles de l'Amérique du sud», *Revue historique des armées*, n° 60, 16^e année, n° 1, 1960, Paris

Kahle G., *Simón Bolívar y los Alemanes*, Inter naciones, Bonn, 1980.

Kennedy R., *Orders from France, the Americans and the French in a revolutionary world, 1780-1820*, Ed. Alfred Knopf, New York, 1989.

Kircheimer J., «Narcisse Panchappe: un polytechnicien explore la Patagonie, 1838» in Laissus Y., *Les naturalistes français en Amérique du sud (XVI^e-XIX^e siècles)*, Editions du Congrès National des Sociétés Historiques et Scientifiques, Pau, 1993.

Krebs R., Gazmuri C., *La revolución francesa y Chile*, Ed. Universitaria, Santiago, 1990.

Lahlou R. : « Le rêve américain et caraïbe de Bonaparte: le destin de la Louisiane française, l'expédition de Saint-Domingue », *Revue du Souvenir Napoléon*, n° 440, avril-mai 2002, pp. 3-21.

Lardieu G., "Los Franceses en Chile, un siglo bajo la Colonia y bajo la República", *El Mercurio*, 4/5, 9/5 y 7/6/1883.

Larrazabal F., *Bolívar*, tomo I y II. Ed. de la Presidencia de la República, Caracas, 1983.

Lastra A., « Los primeros polacos en Chile », *Revista Mapocho*, n°39, 1^o semestre de 1996.

Leal O., *Historia de la ciudad de La Unión en su 150 aniversario*, Municipalidad de La Unión, Impresos Planet, 1971.

Lecuna V., *Bolívar y el arte de la guerra*, The Colonial Press Inc., New York, in www.bolivar.ula.ve. Septiembre 2004.

Le Dantec F., *Historia y leyenda desde Valparaíso*, Ed. Universitarias de Valparaíso, Universidad Católica de Valparaíso, Valparaíso, 1991.

Levene R., *Historia de América, tomo VI, VII, "Independencia y organización constitucional"*, Ed. Jackson de Ediciones Selectas, Buenos Aires, 1947.

Lievano Aguirre I., *Bolívar*, Ed. de la Presidencia de la República, Academia nacional de historia, Caracas, 1988.

Lopez Rubio S., *Los vengadores de Rancagua*, Fundación A. Blest-Gana, 1987.

Lopez Urrutia C., *Historia de la marina de Chile*, Ed. Andrés Bello, Santiago, 1969.

Lynch J., *Las revoluciones hispanoamericanas*, Ed. Ariel, Barcelona, 1976.

Madariaga S. de., *El ocaso del imperio español*, Ed. Sudamérica, Buenos Aires, 1959.

Maniquis R., Martí O., Perez J., *La revolución francesa y el mundo ibérico*, Ed. Turner/Sociedad estatal quinto centenario, 1992.

Marchena J., *Oficiales y soldados en el ejército de América*, C.S.I.C., Sevilla, 1983.

Masson F., « La proscription des napoléonides, Joseph aux Etats-Unis », *Revue de Paris*, 2^o volume, Edition du 15 Mars 1916.

Masur G., *Simón Bolívar*, Tomo I y II. Instituto Colombiano de Cultura, Bogotá, 1980.

Mero A., "Ideología y muerte del ejército de la independencia argentina", *Cuadernos hispanoamericanos*, n° 496, oct. 1991, Madrid.

Meza Villalobos N., *La actividad política del reino de Chile entre 1806 y 1810*, Universidad de Chile, Santiago, 1958.

Miranda F., "El Colombiano, periódico de Miranda, né de la guerre d'Espagne", *Revue de l'Institut Napoléon*, n° 78, janvier 1960

Mitre B., *Historia de San Martín y la emancipación sudamericana*, Buenos Aires, 1889, Tomo II.

Molières M., *Guerra a cuchillo: la guérilla pendant la guerre d'indépendance espagnole (1808-1813)*, Publibook, 2002.

Monge C., *Carrera, el hisar desdichado*, Editorial Planeta, Santiago, 1996.

Montiel D., *Crónicas de un mundo insular*, Dimar Ediciones, Puerto Montt, 2003. Particularmente dos artículos: "Dalcabue y el sitio histórico de Mocopulli", p. 45-8, "Chiloé y Simón Bolívar", p. 168-170.

Montiel D., Urbina Burgos R., "Periodo independentista: los Chilotes defensores del rey (1812-1826)", artículo no publicado facilitado por los autores. *Archivo Regional de Chiloé*, Castro.

Montt Pinto I., *Breve historia de Valdivia*, Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1971.

Moradiellos E., *El oficio del historiador*, Siglo XXI de España Editores, Madrid, 1999.

Moreno A., "La política americana de las Cortes de Cádiz", *Cuadernos hispanoamericanos*, n° 460, Oct. 1988, pp 71-91.

Moreno Espildora E., "Franceses en Talcahuano", in *Libro de oro de Talcahuano*, Imp. Salesiana, Concepción, 1966.

Murat I., *Napoléon et le rêve américain*, Fayard, 1976.

Mutizabal A., Schwartzberg J., *Monografía histórica del archipiélago de Chiloé*. Archivo científico de Chile, Concepción, 1926.

Norambuena C., Ulianova O., *Viajeros rusos al sur del mundo*, Dibam, Santiago, 2000.

Núñez J., "Franceses en Magallanes", *Revista Universum*, 1º semestre 1988, año III, N°1.

Ocampo E., *Alvear en la guerra con el Imperio de Brasil*, Claridad, Buenos Aires, 2003.

Oliver Schneider C., Zapata Silva F., "Franceses en Concepción" in *Libro de oro de la historia de Concepción*, Imp. Concepción S.A., Concepción, 1950.

Orrego Vicuña C., *Páginas de la independencia nacional*, Ed. del Pacífico, Santiago, 1976.

Orrego Vicuña C., *El espíritu constitucional de la administración O'Higgins*, Imp. Cervantes, Santiago, 1924.

Oviedo Martínez B., "La logia Lautarina", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, N°66, 1929.

Papillaud H., *Le journalisme français à Buenos Aires de 1818 jusqu'à nos jours*, Buenos Aires, 1947.

Pardo de Leygonier G., « Napoléon et les libérateurs de l'Amérique Latine », *Revue de l'Institut Napoléon*, n° 82, janvier 1962.

Pasquali P.: *San Martín confidencial*, Planeta, Buenos Aires, 2000.

Pedersen García P., "Expediciones de Beauchef en el territorio indio", in *Historia de San José de la Mariquina (1551-1900)*, Ed. Universidad de la Frontera, 1992.

Penot J., « Les hispano-américains et Napoléon », In "Les Espagnols et Napoléon" *Etudes Hispaniques*, n° 7, Université de Provence, 1984, Aix en Provence.

Perez J., *San Martín y Carrera*, Universidad Eva Peron, Buenos Aires, 1954.

Perez Siller J., *Modèle social et relations internationales: historiographie sur les relations franco-mexicaines (1808-1839)*, Equipe Histoire et Société de l'Amérique latine/ALEPH-ISSN 1245-1257, 1996.

Perilhou J., « Voyage autour du monde de Camille de Roquefeuil et sillage des navires marchands français le long des côtes occidentales de l'Amérique au début du XIX^e siècle », *Revue Jeune Marine*, septembre-octobre 1993.

Piccinali H., "El verdadero plan estratégico continental de San Martín", *Revista Historia de América*, Instituto Panamericano de Geografía y Historia, n° 119, enero-junio 1995, pp 81-89.

Picon Salas M., "La independencia y los ideólogos del progreso (fines del siglo XVIII a 1830)", *Revista Clio*, N-5 y 6, 1935.

Quiroga P., "El predominio de las oligarquías y la prusianización de los ejércitos de Chile y Bolivia (1880-1930)", *Revista Estudios político-militares*, n°1, p.75.

Quiroga P., Maldonado C., *El prusianismo en las fuerzas armadas chilenas (1885-1945)*, Editorial Documentas, Santiago, 1988.

Quoy-Bodin J.L., "L'armée et la franc-maçonnerie sous l'Empire", *Revue Historique de l'armée*, n°3, 1983.

Reynaud J.L., *Contre-guérilla en Espagne (1818-1814): Suchet pacifie l'Aragon*, Editions Economica, 1992.

Reyno M., Freire, Ed. ZigZag, Santiago, 1952.

Robertson W., *France and Latin-American independence*, Ortagon books inc., New York, 1967.

Rodríguez Lamas D., "El encuentro de los héroes" en *Cuentos y otros otro sí*, Imp. Wesaldi, Valdivia, 1988.

Rodríguez Lamas D., "El coronel Beauchef, un héroe romántico u dos patrias tricolores" en *Cuentos y otros otro sí*, Imp. Wesaldi, Valdivia, 1988.

Rodríguez Lamas D., "La carrera militar del coronel Beauchef", *El Correo de Valdivia*, 7-02-1970.

Rodríguez Lamas D., "Liberación de Corral y Valdivia", Edición especial de *El Correo de Valdivia*, 6-02-1970.

Rodríguez Lamas D., "Un pequeño territorio francés en la costanera", *El Correo de Valdivia*, 14-07-1970.

Rodríguez Mendoza E., *La estrella sobre los mástiles, de Cochrane a Prat*, Ed. Ercilla, Santiago, 1934.

Rolle C., *Los militares como agentes de la revolución*, Cf Krebs.

Salkin Y., «Présence militaire française en Amérique latine avant la seconde guerre mondiale», *Revue historique de l'armée*, n° 180, sept. 1990, Paris.

Salomon A., *El organizador de la República*, Editorial Claridad, Buenos Aires, 1945.

Sanchez A.V., *El pasado de Osorno, la gran ciudad del porvenir*, Osorno, 1948.

Sanchez L.A., *Historia general de América*, Tomo II, Ed. Ercilla, Santiago, 1942.

Sanchez Duran F., *El Fulgor del relámpago*, Alianza francesa en el bicentenario de la revolución francesa, 1789-1989. Ed. Rumbos, Santiago, 1989.

Sarmiento D., "La victoria de Chacabuco", *El Mercurio*, 11/2/1841.

Sater W., Collier S., *Historia de Chile (1808-1994)*, Press syndicate of the University of Cambridge, Madrid, 1998.

Sayago C.M., *Historia de Copiapo*, Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1873.

Serrano S., *La revolución francesa y la formación del sistema nacional de educación en Chile*, Cf Krebs.

Somarriva M., "El Lord de los mares", *El Mercurio*, 15/12/2002.

Soto C., «Les procédures electorales et le système de représentation au Chili, 1808-1828», Cf. Dorigny et Rossignol, pp. 138-166.

Stuardo O.C., Eyzaguirre E.J., *Santiago, contribuyentes, autoridades, funcionarios, agentes diplomáticos y consulares (1817-1819)*, Imp. Universitaria, Santiago, 1952.

Subercaseaux B., *Historia de las ideas y de la cultura en Chile. Tomo I: Sociedad y cultura liberal en el siglo XIX*, Ed. Universitaria, Santiago, 1997.

Thibaud C., *La culture de guerre napoléonienne et l'indépendance des pays bolivariens*, In Dorigny et Rossignol, pp. 107-124.

Toreno de, *Historia de la guerra de España*, Madrid, 1944.

Toro Davila A., *Síntesis histórico-militar de Chile*, Ed. Universitaria, Santiago, 1977.

Totoro Taunis D., *La cofradía blindada, Chile civil y Chile militar: trauma y conflicto*, Planeta, Santiago, 1998.

Tranié J., Carmignani J., *Les guerres de l'Ouest (1793-1815)*, Ed. Charles Lavauzelle, Paris, 1983.

Ulloa J., "Memorias de una epopeya: la guerra de anexión de Chiloé (1813-1826)", Impreso de material educativo, *Archivo Regional de Chiloé*, Castro, 1998.

Uribe Orrego L., *Nuestra marina militar, su organización y campaña durante la guerra de independencia*, Imprenta de la Armada, Valparaíso, 1910.

Vaisse E., "De la acción de los franceses en Chile durante la era colonial", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo 9, 1913.

Vega R., Riveaux J., *La artillería en Chile*, Comité de artillería del Ejército de Chile, Santiago, 2000.

Vergara S., *Historia Social del Ejército de Chile* (Tomo I y II), Ed. Universidad de Chile, Santiago, 1993.

Valdes Urrutia M., "La desertión en el ejército patriota durante la guerra de independencia de Chile, 1813-1818. Notas para su comprensión", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, año 8, vol. 8, n° 164, pp. 103-126, 1998.

Valenzuela Frias F., *Manual de historia de Chile*, Ed. Nascimento, Santiago, 1914.

Varas Velasquez M., "Don José Miguel Carrera en Estados Unidos", *Revista Chilena de Historia y Geografía*, N° 7 y 8, 1912.

Veliz C., "Egaña, Lambert and the Chilean mining association of 1825", *Hispanic American Historical Review*, 55:4, 1975.

Vicuña-Mackenna B., "La batalla de Maipú. Sesquicentenario de la batalla de Maipú", *Memorial del Ejército*, n° especial, año LXI, n° 342, marzo-abril 1968.

Vicuña-Mackenna B., «Diálogo con Miguel Zañartu Santa María», *Revista Chilena de Historia y Geografía*, Tomo XII, n° XLI, mayo 1921.

Vicuña-Mackenna B., *El general don José de San Martín*, Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1971.

Vicuña-Mackenna B., *La guerra a muerte*, Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1972.

Vicuña-Mackenna B., *La independencia en el Perú*, Ed. F. de Aguirre, Buenos Aires, 1972.

Villalobos S., *Tradicción y reforma en 1810*, Ed. Universidad de Chile, Santiago, 1961.

Villalobos S., "Tradicción y modernidad en la emancipación chilena", Cf Krebs.

Villalobos S., *El comercio y la crisis colonial*, Ed. Universidad de Chile, Santiago, 1968.

Villanueva C., *Historia y diplomacia, Napoleón y la independencia de América*, Ed. Garnier Hermanos, Paris, 1911.

Worcester D., *El poder naval y la independencia de Chile*, Ed. E. De Aguirre, Buenos Aires, 1971.

Yrarrazaval Larrain J.M., *San Martín y sus enigmas*, Tomo I y II, Ed. Nascimento, Santiago, 1949.

Anónimo, "El espíritu galo en la historia chilena", *Revista En Viaje*, N-323, sept. 1960.

3) CONFÉRENCES.

Angulo F., "Viajeros franceses en Colombia", Un balance bibliográfico. Ponencia 5º Congreso de Americanistas, Varsovia, 2001.

Arancibia Clavel R., "El concepto de historia militar", *I Jornada de Historia Militar*, Santiago, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004.

Arancibia Clavel R., "Influencia del ejército chileno en América latina (1900-1950)", *II Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2-3 septembre 2004.

Artru Y., "Un officier français au service de l'indépendance de l'Amérique latine: le colonel Joseph Bacler d'Albe", *Conférence de l'Académie du Var*, Toulon, 15 octobre 2003.

Bravo Lira B., "Construcción de la identidad nacional", *II Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2-3 septembre 2004.

Castillo R., "La inmigración francesa en la provincia de Buenos Aires", *Sexto congreso Historia de los pueblos de la provincia de Buenos Aires*, 1997.

Cayo Cordoba P., "La gestación del ejército del Perú", *I Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004.

Contreras M., "Influencia militar española en la formación del ejército de Chile", *I Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004.

Gonzales Errasuriz F., "El almirante francés Pierre Roch Jurien de la Graviere y su visión de Chile y Perú en 1821", *XV jornadas nacionales de Historia de Chile*, Universidad Andrés Bello, noviembre de 2003.

Guerreo Lira C., "El ejército nacional en la independencia", *I Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004.

Lafferrière G., "El ejército de los Andes", *I Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004.

Laffitte-Carles C., « La présence française sur la côte colombienne pendant les guerres d'indépendance », *Conférence 5º Journées d'études du*

Centre franco-américain d'histoire maritime. Université Catholique de Paris, 1999.

Puigmal P., "Dialogo de sordos entre San Martín y Brayer: cartas, manifiestos y artículos chilenos, argentinos y franceses (1818-1819)", *V Congreso argentino-chileno de Estudios Históricos*, San Juan, Argentina, Abril 2003.

Puigmal P., "Contexto general de la influencia militar francesa durante la independencia chilena", *Xº Jornadas nacionales de Historia Regional de Chile*, Puerto Natales, Diciembre de 2002.

Puigmal P., "Independencia, política y poder en Chile y Argentina: actitudes de la oficialidad francesa en los ejércitos de liberación", *XV Jornadas de Historia de Chile*, Universidad Andrés Bello, noviembre de 2003.

Puigmal P., "Influencia militar francesa durante la independencia de Chile: de lo militar a lo político", *IIº seminario de Historia Militar*, Museo Militar de Santiago, septembre 2004.

Puigmal P., "Los Franceses y la guerra civil de 1829-1830 en Chile", *XIº Jornadas de Historia Regional de Chile*, Universidad de Concepción, octobre 2004

Puigmal P., "Rupturas y continuidades en la influencia militar francesa en Chile", *Seminario UFRO/ULA De la historia regional a los procesos de globalización, Araucanía y Los Lagos, en el siglo XX*, Universidad de Los Lagos, Osorno, Décembre 2004.

Retamal J., "El ejército del reino", *I Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004.

Vargas J., "Composición social del ejército del reino de Chile", *I Jornada de Historia Militar*, Santiago, 2003. Actes publiés en Août 2004.

4) DOCUMENTS ELECTRONIQUES.

Arreola P., "Ignacio Domeyko and his works on the Araucanian indians in Chile", in www.iacd.oas.org, febrero de 2004.

Balmedi Urrutia J., "Juan José Tortel: nuestro primer capitán de puerto", In www.revistamilitar.cl/revistas/1999/2/balmedi.pdf.

Bellec F., « Les regards portés sur l'Amérique du sud par les officiers de marine français au XIX^e siècle », Revista Derroteros de la mar del sur, n°6, 1998, Perú in <http://derroteros.perucultural.org.pe>

Breschini G. "Hipólito (Hippolyte) Bouchard and the raid of 1818", Monterey County historical review, 1996. In <http://users.dedot.com/mchs/bouchard.html> (marzo 2003)

Cisneros A., Escude C., "Las expediciones militares españolas (1811-1816)". In *Historia general de las relaciones exteriores de la República Argentina*. 14 vol. Grupo Editor Latinoamericano. Parte I, T. II, capítulo 5. In www.argentina-rree.com

Cisneros A., Escude C., "El papel de los Estados Unidos y Francia frente al Río de la Plata durante el periodo 1810-1830", In *Historia general de las relaciones exteriores de la República Argentina*. 14 vol. Grupo Editor Latinoamericano. Parte I, T. II, capítulo 8. In www.argentina-rree.com

Cisneros A., Escude C., "La revolución de mayo: una deuda argentina a Napoleón", In *Historia general de las relaciones exteriores de la República Argentina*, 14 vol. Grupo Editor Latinoamericano. Parte I, T. II, capítulo 5. In www.argentina-rree.com

Gonzales Errazuriz F., "La influencia francesa en la vida social de Chile de la segunda mitad del siglo XIX", Universidad Adolfo Ibáñez, Santiago, in www.uai.cl, febrero de 2004.

Jiménez M., "La academia náutica", 2001, in www.revistamarina.cl, Agosto de 2003.

Labatut A., « Pedro Labatut, general de l'armée brésilienne (1776-1849) », Groupe Histoire Caraïbes (G.H.L.), bulletin n°87, nov. 1996, pp1786, in www.members.aol.com/ghcaraibes/bu/

Lasterie S., « La France, la marine et le Brésil », Service des Etudes Historiques, 2002 in www.servicehistorique.marine.defense.gouv.fr.

Lopez Urrutia C., "El real ejército de California", Capítulo 12 *El año de los insurgentes*, HTA Press Book in www.historicaltextarchive.com (abril 2003)

Maldonado C., "El ejército chileno en el siglo XIX; génesis histórica del "ideal heroico" (1810-1885)", In www.geocities.com/capitolhill/7109/eje1.html (mayo 2003)

Martínez Baeza J., "Diario de viaje a los Estados Unidos", Archivo del general José Miguel Carrera, reseña publicación Editorial Universitaria, 1996 in www.uchile.cl/publicaciones/anales/.

Mazzeo de Vivo C., "Comercio neutral y comercio privilegiado en el contexto de la guerra de España con Inglaterra y Francia (1796-1815)", Revista "Derroteros de la mar del sur", n°6, 1998 in <http://derroteros.perucultural.org.pe>

Meyer J., « La marine française et l'Amérique du sud au cours du XIX^e siècle », Revista "Derroteros de la mar del sur", n°7, 1999 in <http://derroteros.perucultural.org.pe>

Milia A., "La pensée navale argentine" in www.stratise.org. Junio de 2003.

O'Donnel P., "El águila guerrera, la historia argentina que no nos contaron", Editorial Sudamericana, in <http://www.odonnel-historia.com.ar>. Agosto de 2003.

Olimno Nolasco M., "La libertad y el liberalismo, retos a la conciencia católica en el siglo XIX", Universidad Pontificia de México, Bruxelles, 14/4/2003 in www.ser.gob.mx.

Ortiz Sotelo J., "Historiografía marítima y naval iberoamericana", Revista "Derroteros de la mar del sur", n°7, 1999 in <http://derroteros.perucultural.org.pe>

Ortiz Sotelo J., "Breves apuntes sobre la historia de la marina de guerra de Perú", Revista "Derroteros de la mar del sur", n°9, 2001, in <http://derroteros.perucultural.org.pe>.

Quesada R., "Entre tertulias y cafés nació la revolución de mayo", especial La Nación Líne, in <http://www.lanacion.com.ar>, juillet 2004.

Toledo Leal G., "Continuidad histórica y orgánica de la infantería de marina en la armada de Chile", in www.revistamilitar.cl.

Vitale L.: "Intervenciones militares y poder fáctico en la política chilena (1830-2000)", Santiago, 2000. In www.mazinger.sisib.uchile (mayo 2003)

WWW.EJERCITO.MIL.PE.: Site web de l'armée péruvienne qui contient de nombreux éléments biographiques sur ses officiers (avril-août 2004).

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'A.N.R.T.